



JODI ELLEN MALPAS

UNE NUIT :
DÉVOILÉE

« Sensuel, émouvant, intrigant :
un formidable roman. » (Booklist review)

ROMAN
City

Une Nuit : Devoilee

Jodi Ellen Malpas

Traduit de l'anglais
par Julien Michel

City
Roman

© City Editions 2015 pour la traduction française

© Jodi Ellen Malpas 2015

Publié sous le titre *One Night : Unveiled*

Couverture : © Adrian Muttitt/Trevillion Images

ISBN : 9782824643434

Code Hachette : 22 8572 2

Rayon : Roman / Érotisme

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : octobre 2015

Imprimé en France

SOMMAIRE

Prologue

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

Épilogue

Remerciements

*Pour ma complice. Certaines
personnes sont juste faites
pour faire partie de votre vie.*

*Elle sera toujours dans la
mienne. Katie Fanny Cooke,
merci d'être*

*là tous les jours. Merci de me
laisser être moi
et de m'aimer pour cela.*

*Merci de savoir quand
j'ai besoin d'être laissée seule
et de me pousser
quand tu sais que j'ai besoin*

de l'être.

*Merci de me comprendre à
livre ouvert.*

Merci pour... tout.

PROLOGUE

William Anderson était assis dans sa Lexus au coin d'une rue familiale depuis plus d'une heure. Une heure entière et il n'avait toujours pas rassemblé les forces nécessaires pour sortir de la voiture. Ses yeux étaient restés rivés à la vieille terrasse victorienne durant chacune de ces douloureuses secondes. Il avait évité cette partie de la ville pendant plus de vingt ans à l'exception d'une seule fois. Pour la ramener à la maison.

Maintenant, cependant, il devait

affronter son passé de front. Il devait sortir de sa voiture. Il devait aller taper à cette porte. Il craignait terriblement ce moment.

Il n'y avait plus d'autres options pour lui, et pourtant il avait cherché longtemps dans son esprit agité une autre solution. Rien.

– Il est temps de faire face, se dit-il à lui-même, en se glissant hors du véhicule.

Fermant la portière doucement, il se dirigea vers la maison, ennuyé de ne pouvoir faire ralentir les violents battements de son cœur. Il vibrait dans sa poitrine, produisant un écho dans ses oreilles. À chaque pas qu'il faisait, son

visage devenait de plus en plus net dans son esprit, jusqu'à ce qu'il ferme les yeux douloureusement.

– Maudite sois-tu, femme, marmonna-t-il en frissonnant.

Il se retrouva en face de la maison bien trop vite à son goût, et fixa la porte d'entrée. Son pauvre esprit était bombardé de trop nombreux mauvais souvenirs pour pouvoir les gérer. Il se sentait faible. Ce n'était pas un sentiment que William Anderson éprouvait souvent, parce qu'il s'assurait de ne pas avoir à le faire. Après elle, il s'en était même assuré définitivement.

Laissant sa tête s'enfoncer dans ses épaules et ses yeux se fermer

brièvement, il prit la plus longue inspiration de sa vie. Puis il leva une main tremblante et frappa à la porte. Son pouls s'accéléra quand il entendit des pas, et il s'arrêta presque de respirer quand la porte s'ouvrit.

Elle n'avait pas changé d'un poil, excepté le fait qu'elle devait maintenant avoir... quoi ? Quatre-vingts ans ? Cela faisait-il si longtemps ? Elle n'avait pas l'air choquée du tout, et il ne savait pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Il réserverait son jugement jusqu'à ce qu'il sorte d'ici. Il y avait beaucoup de choses à se dire.

Ses sourcils maintenant gris se soulevèrent nonchalamment, et quand

elle commença à secouer la tête doucement, William sourit un peu. C'était un sourire nerveux. Il commençait à trembler dans ses bottes.

– Eh bien, regardez ce que le chat a ramené, dit-elle dans un soupir.

1

C'est parfait ici. Mais ce serait encore plus parfait si mon esprit n'était pas inondé d'inquiétude, de peur et de confusion. En me retournant sur le dos dans le lit Queen size, je regarde à travers le Velux construit dans le plafond voûté de notre chambre d'hôtel, apercevant des nuages blancs et cotonneux encombrant le ciel d'un bleu brillant. Je peux aussi voir les gratte-ciel s'étirer vers les hauteurs. Je retiens mon souffle et écoute les sons

maintenant familiers du matin new-yorkais – les klaxons des voitures, les sifflets, et le tohu-bohu généralisé sont tous audibles depuis le douzième étage. Les façades en miroir des gratte-ciel nous encerclent, donnant à notre immeuble l'air d'être perdu au milieu de cette jungle de verre et de béton. Les choses qui nous entourent sont saisissantes, pourtant ce n'est pas ce qui rend l'instant presque parfait. C'est l'homme allongé à côté de moi dans le lit mou Queen size. Je suis certaine que ces lits sont plus grands en Amérique. Tout est plus grand en Amérique – les bâtiments, les voitures, les personnalités... mon amour pour Miller

Hart.

Nous sommes ici depuis deux semaines maintenant et Nan me manque terriblement, mais je lui parle tous les jours. Nous avons laissé la ville nous avaler et n'avons rien eu à faire d'autre que de nous immerger l'un dans l'autre. Mon homme parfaitement imparfait est détendu, ici. Il a toujours des attitudes extrêmes, mais je peux vivre avec. Bizarrement, je commence à trouver beaucoup de ses obsessions adorables. Je peux dire ça maintenant. Et je peux le lui dire à lui, même s'il choisit toujours d'ignorer le fait qu'il est handicapé par ses obsessions dans beaucoup de domaines de sa vie. Y compris me

concernant. Au moins il n'y a pas d'interférences ici à New York – personne pour essayer de lui prendre son obsession la plus chère. *Je* suis son obsession la plus chère. Et c'est un titre que je suis ravie d'avoir. C'est aussi un poids que je suis prête à supporter. Parce que je sais que le sanctuaire que nous avons créé ici n'est que temporaire. Devoir faire face à ce monde ténébreux est une bataille assombrissant l'horizon de notre existence actuelle *presque* parfaite. Et je me déteste de douter de la force qu'il y a en moi pour nous voir traverser cette bataille – alors que Miller est persuadé que je la possède. Une légère agitation

derrière moi me ramène dans la suite somptueuse que nous appelons « maison » depuis notre arrivée à New York, et je souris quand je le vois enfoncer son nez dans l'oreiller en produisant un charmant gémissement.

Ses boucles noires forment un joyeux désordre ébouriffé sur sa jolie tête, et sa mâchoire est assombrie par une courte barbe très dense. Il soupire et tapote le lit autour de lui dans son demi-sommeil jusqu'à ce que sa paume trouve son chemin jusqu'à ma tête et que ses doigts plongent dans mes boucles sauvages. Mon sourire s'agrandit tandis que je reste allongée, immobile, et que je laisse mon regard s'attarder sur son visage,

sentant ses doigts s'enfoncer dans mes cheveux tandis qu'il semble s'assoupir à nouveau. C'est devenu une autre habitude de mon parfait gentleman à mi-temps. Il peut s'amuser avec mes cheveux pendant des heures, même pendant son sommeil.

Je me suis réveillée avec des nœuds à plusieurs occasions, parfois avec les doigts de Miller toujours emmêlés dans mes mèches, mais je ne me plains jamais. J'ai besoin de garder le contact – n'importe quel contact – avec lui.

Mes paupières se rejoignent doucement, calmées par la caresse. Mais bien trop rapidement, ma paix est perturbée par des visions inopportunes –

y compris l'image glaçante de Gracie Taylor. J'ouvre mes yeux d'un coup et jaillis hors du lit, grimaçant quand ma tête est retenue en arrière par la traction dans mes cheveux.

– Merde ! dis-je dans un souffle, m'essayant à la tâche méticuleuse de défaire les doigts de Miller de mes cheveux.

Il râle un peu mais ne se réveille pas, et je repose sa main sur l'oreiller avant de me réfugier doucement à l'autre coin du lit. Jetant un œil par-dessus mon épaule nue, je vois Miller perdu dans un sommeil très profond et espère silencieusement que ses rêves sont sereins et bienheureux. Contrairement

aux miens.

Posant mon pied sur le tapis luxueux, je me lève en m'étirant et en soupirant. Je reste debout à côté du lit, abîmée dans la contemplation de la scène qu'offre la grande fenêtre. Avais-je réellement vu ma mère pour la première fois depuis dix-huit ans ? Ou était-ce juste une hallucination provoquée par le stress ?

– Dis-moi ce qui peut troubler un bel esprit comme le tien.

Sa voix râpeuse de sommeil interrompt mes pensées, et je me tourne pour le trouver allongé sur le côté, ses mains rejointes en prière calées sous sa joue. Je me force à faire un sourire, un

sourire dont je sais qu'il ne le convaincra pas, et je laisse Miller et toute sa perfection me distraire de mon tourment intérieur.

– Je rêvais juste les yeux ouverts, dis-je calmement, ignorant son expression de doute.

Je me suis torturée mentalement depuis que nous avons pris cet avion, repassant ce moment encore et encore, et ma préoccupation silencieuse n'a pas échappé à Miller. Non qu'il m'ait harcelée sur le sujet, ce qui me laisse persuadée qu'il pense que je suis sous le coup du trauma qui nous a amenés tous les deux à New York. Il a en partie raison. Beaucoup d'événements, de

révélations et de visions ont occupé mon esprit depuis que nous sommes arrivés, me laissant amère de ne pouvoir apprécier pleinement la dévotion de Miller pour ma personne.

– Viens là, murmure-t-il, restant immobile sans prodiguer de geste ou d’encouragement, seulement ses mots calmes et remplis d’autorité.

– J’allais faire du café.

Je suis folle de penser que je peux éviter ses questions ou ses inquiétudes plus longtemps.

– Je te l’ai demandé une fois.

Il se met en équilibre sur son coude et lève la tête. Ses lèvres sont réunies en une ligne dure, et le regard de ses yeux

bleu cristal se fait brûlant en me traversant.

– Ne m’oblige pas à répéter.

Je secoue la tête légèrement en soupirant et me rallonge entre les draps, roulant jusqu’à son torse tandis qu’il reste immobile et me permet de trouver ma place. Une fois que je suis installée, ses bras m’encerclent et son nez s’enfonce dans mes cheveux.

– Ça va mieux ?

Je hoche la tête dans sa poitrine et fixe les lignes de sa musculature tandis qu’il me caresse de toute part et prend des inspirations profondes. Je sais qu’il cherche désespérément à me réconforter et à me rassurer. Mais il ne le peut pas.

Il m'a permis de prendre du temps toute seule, et je sais que ça a été très dur pour lui. Je réfléchis trop. Je le sais, et Miller le sait, aussi. Il s'écarte de la chaleur de mes cheveux et passe un moment à les arranger. Puis il concentre son regard inquiet sur moi.

– Ne cesse jamais de m'aimer, Olivia Taylor.

– Jamais, dis-je, ma culpabilité creusant un gouffre en moi. Je veux l'assurer que mon amour pour lui ne doit lui poser aucune inquiétude – vraiment aucune.

– Arrête de réfléchir.

Je lève la main et pose mon pouce sur sa lèvre inférieure bien pleine et le

regarde cligner des yeux tandis qu'il lève à son tour sa main pour agripper la mienne contre sa bouche.

Il flatte ma paume et en embrasse le creux.

– C'est une route à double sens, beauté. Je ne peux pas supporter de te savoir triste.

– Je t'ai *toi*. Je ne pourrais pas être triste, même si je voulais.

Il m'adresse un sourire mitigé et s'allonge en avant pour me planter un baiser délicat sur le bout du nez.

– Je ne suis pas du même avis.

– Tu peux ne pas être du même avis autant que tu veux, Miller Hart.

Je suis saisie vivement et ramenée

vers lui, ses cuisses s'écartant pour m'accueillir entre elles. Il saisit mes joues entre ses mains et approche ses lèvres, les laissant à quelques millimètres des miennes, et je sens l'air chaud qui s'en dégage sur ma peau. La réaction de mon corps n'est pas quelque chose que je peux contrôler. Et je ne veux pas la contrôler.

– Laisse-moi te goûter, murmure-t-il, cherchant mon regard.

Je me pousse en avant, heurtant ses lèvres, et rampe sur son corps jusqu'à chevaucher ses hanches et sentir son excitation, dure et brûlante, coincée sous mes fesses. Je chantonne dans sa bouche, reconnaissante de sa tactique pour me

distraire.

– Je crois que je suis accro à toi, dis-je dans un murmure, saisissant l’arrière de sa tête entre mes paumes et tirant impatiemment jusqu’à ce qu’il se redresse.

Mes jambes trouvent leur chemin autour de sa taille, et ses mains agrippent mes fesses, me ramenant plus près de lui tandis que nous maintenons la lente valse de nos langues.

– Bien.

Il rompt notre baiser et me repousse légèrement avant d’atteindre la table de nuit et d’en sortir un préservatif.

– Tu devrais avoir tes règles bientôt, observe-t-il, et je hoche la tête, tendant

les mains pour l'aider, le lui prenant des mains et ouvrant l'emballage, ayant autant hâte que lui de fusionner avec lui.

– Bien. Alors nous pouvons nous passer de ça.

Je suis saisie, soulevée, et puis il ferme les yeux alors qu'il guide son membre jusqu'à mon sexe humide. Je glisse doucement dessus, le prenant jusqu'à la garde. Mon soupir de satisfaction est cassé et résonne très bas. Nos corps réunis repoussent tous les problèmes au loin, laissant la pièce seulement remplie de plaisir ininterrompu et d'amour éternel. Il est enfoncé profondément, immobile, et ma tête est partie en arrière tandis que je

plante mes ongles dans ses solides épaules pour me soutenir.

– Bouge, dis-je en le suppliant, m’agitant sur ses genoux, ma respiration hachée par le désir.

Sa bouche trouve mon épaule, et ses dents s’y enfoncent doucement tandis qu’il commence à me guider méticuleusement sur ses genoux.

– Tu te sens bien ?

– Mieux que j’ai jamais pu l’imaginer.

– Je suis du même avis.

Ses hanches se soulèvent tandis qu’il m’attire à lui, procurant du plaisir à nos deux corps remuants.

– Olivia Taylor, je suis tellement fasciné par toi.

Son rythme calculé va au-delà de la perfection, nous agitant tous les deux lentement et paresseusement, chaque rotation nous rapprochant plus près de l'explosion. La friction entre son aine et l'extrémité de mon clitoris quand il m'amène à la fin de chaque pivotement me fait gémir et haleter, avant que mon corps ne reprenne sa course, relâchant cette délicieuse pression, seulement brièvement, jusqu'à ce que je remonte au sommet merveilleux de ma jouissance. L'expression de maîtrise dans son regard me révèle que tout est calculé, ses clignements de paupières très lents et l'écart entre ses lèvres brillantes ne faisant qu'intensifier mon état

d'abandon.

– Miller, dis-je, haletante, enfonçant mon visage dans son cou et perdant la capacité de rester droite sur ses genoux.

– Ne me prive pas de ton visage, Olivia, m'avertit-il. Montre-le-moi.

Je continue de chercher mon souffle, léchant et mordant sa gorge, sa barbe de trois jours grattant mon visage en sueur.

– Je ne peux pas.

Sa technique incroyable ne manque jamais de me faire défaillir.

– Pour moi tu peux. Montre-moi ton visage.

Son injonction est dure et accompagnée d'un vigoureux coup de hanches vers le haut.

Je pousse un cri perçant sous le coup de la soudaineté de cette profonde pénétration et me remets droite une nouvelle fois.

– Comment ? dis-je en criant, frustrée et ravie en même temps.

Il me tient dans cet état – celui entre la torture et un plaisir d'un autre monde.

– Parce que je le peux.

Il me retourne sur le dos et rentre à nouveau en moi en poussant un soupir de satisfaction. Son rythme s'accélère, tout comme la force que je peux ressentir. Nos relations sexuelles sont devenues plus rudes ces dernières semaines. C'est comme si une lumière s'était allumée, et que Miller avait réalisé que me prendre

avec un peu plus de force et d'agressivité ne rendrait pas notre intimité moins intéressante. Il me fait toujours l'amour. Je peux le toucher et l'embrasser, et c'est réciproque, il me répond, dit des mots d'amour continûment comme pour se rassurer *et* m'assurer qu'il est totalement en contrôle. Ce n'est pas nécessaire. Je lui fais confiance avec mon corps comme je sais maintenant que je peux lui faire confiance avec mon amour. Mes poignets sont saisis et tenus fermement au-dessus de ma tête, et il se tient sur ses avant-bras musculeux, m'aveuglant de toute la surface des muscles découpés sur son torse. Ses dents sont serrées,

mais je peux toujours percevoir ce petit air de victoire. Il est heureux. Il est enchanté par l'intensité de mon désir pour lui. Mais il a tout autant besoin de moi. Mes hanches se soulèvent et commencent à venir à la rencontre de ses coups de pilon, nos bassins se cognant alors qu'il va et vient, encore et encore.

– Tu te resserres contre moi, ma douce, halète-t-il, sa boucle rebelle rebondissant contre son front à chacune de nos collisions.

Chaque nerf que je possède commence à tressaillir du fait de la pression s'accumulant en moi. J'essaye désespérément de repousser cette

pression, et de prolonger la vision saisissante de son corps au-dessus du mien, ruisselant de transpiration, son visage contracté par un plaisir si intense qu'on pourrait le prendre pour de la douleur.

– Miller ! je crie, frénétique, ma tête commençant à trembler mais mes yeux restant fixés aux siens. S'il te plaît !

– S'il te plaît quoi ? Tu dois jouir ?

– Oui ! je murmure, avant de chercher ma respiration alors qu'il accélère le rythme, me poussant tellement fort qu'il me fait remonter dans le lit.

– Non !

Je ne sais pas ce que je veux faire. Je dois me relâcher mais je veux rester

dans cette contrée lointaine où je m'abandonne totalement. Miller grogne, laissant tomber son menton sur sa poitrine et relâchant sa prise ferme sur mes poignets, les ramenant sur ses épaules. Mes ongles s'y enfoncent. Très durement.

C'est la première fois qu'il me prend aussi durement, mais il n'y a pas de place pour des préoccupations de ce genre dans le plaisir titanesque que je sens se profiler. Il ne me fait pas mal, même si je suspecte que je lui en fais. Mes doigts sont douloureux à force de s'enfoncer. Je laisse échapper ma propre bordée de jurons, absorbant tous ses assauts jusqu'à ce qu'il s'arrête

abruptement. Je le sens enfler en moi, et puis il part en arrière lentement, et repart en avant doucement dans un grognement. Ce mouvement nous envoie tous les deux dans un abysse de sensations merveilleuses et indescriptibles. Je suis consumée par l'intensité de mon orgasme, et l'effondrement de Miller sur ma poitrine, indifférent à son poids sur moi, me fait comprendre qu'il l'est lui aussi. Nous avons tous les deux le souffle court, le cœur battant et nous sommes tous deux épuisés. C'était du sexe puissant, frénétique, qui s'est peut-être transformé en baise, et quand je sens des mains me caresser et une bouche

remonter le long de ma joue, cherchant mes lèvres, je sais que Miller en a pris note lui aussi.

– Dis-moi que je ne t’ai pas fait mal.

Il consacre un moment à embrasser ma bouche, la prenant délicatement, mordillant doucement mes lèvres à chaque fois qu’il s’éloigne. Ses mains sont partout, elles me caressent, m’effleurent, virevoltent sur mon corps. Mes yeux se ferment sur un soupir de satisfaction, et j’absorbe toutes ses lentes caresses en souriant et en rassemblant mes forces déclinantes pour le câliner et le rassurer.

– Tu ne m’as pas fait mal.

Il est lourd, allongé sur moi, mais je

n'ai aucun désir de soulager ce poids.
Nous sommes connectés... partout. Je
prends une profonde inspiration.

– Je t'aime, Miller Hart.

Il se soulève doucement jusqu'à me
regarder d'au-dessus, ses yeux
étincelant, sa belle bouche se soulevant
à chaque coin.

– J'accepte ton amour.

J'essaye en vain de le considérer
avec irritation mais je ne parviens qu'à
augmenter son amusement. C'est
impossible de ne pas s'y laisser aller
quand ses rares sourires font leur
apparition si volontiers et si souvent ces
jours-ci.

– Tu es vraiment un gros malin.

– Et *toi*, Olivia Taylor, tu es une telle bénédiction divine.

– Ou ta plus belle possession.

– Même chose, soupire-t-il. Dans mon monde, en tout cas.

Chacun de mes sourcils est embrassé délicatement avant qu'il ne quitte mes hanches et s'écarte de moi, s'asseyant sur ses talons. La joie glisse dans mes veines et la paix envahit mon esprit tandis qu'il me tire sur ses genoux et dirige mes jambes pour qu'elles se replient dans son dos. Les draps forment une pile désordonnée autour de nous, et cela ne l'ennuie pas le moins du monde.

– Le lit est un vrai chantier, dis-je avec un sourire moqueur alors qu'il

arrange mes cheveux sur mes épaules et glisse ses paumes le long de mon bras jusqu'à ce qu'il trouve mes mains.

– Ma compulsion de t'avoir dans le lit avec moi surpasse toute compulsion d'avoir les draps bien ordonnés.

Mon sourire moqueur s'élargit.

– Pourquoi, monsieur Hart, venez-vous d'admettre une compulsion ?

Il incline sa tête et je contracte une de mes mains jusqu'à ce qu'il la laisse aller, puis prends mon temps pour repousser en arrière sa vague rebelle de son front humide.

– Tu tiens peut-être quelque chose, là, réplique-t-il, totalement calme et sans trace d'humour dans sa voix.

Mes mains hésitent dans ses vagues, et je le regarde de près, cherchant cette fossette irrésistible. Elle n'est pas en vue, et je le regarde, songeuse, essayant de deviner s'il admet enfin qu'il souffre terriblement de troubles compulsifs.

– Peut-être, répète-t-il, son visage toujours impénétrable.

Je soupire et lui donne un petit coup dans l'épaule, forçant un gloussement au son réconfortant à s'échapper de sa bouche. La vue de Miller faisant preuve d'amusement ne manque jamais de me stupéfier. C'est sans aucun doute la chose la plus belle au monde – pas seulement dans mon monde mais dans le monde *entier*. Sans aucun doute.

– Je suis tentée de dire que c'est sûr.
Je force ma chance, interrompt son
rire.

Il hoche la tête avec émerveillement.

– Tu te rends compte à quel point
c'est dur pour moi d'accepter que tu sois
là ?

Mon sourire s'éteint dans la
confusion.

– À New York ?

Je serais partie en Mongolie s'il me
l'avait demandé. Il rit doucement et son
regard s'évade dans le lointain, me
poussant à saisir sa mâchoire et ramener
son visage parfait vers le mien.

– Dis-m'en plus.

Je soulève mes sourcils avec autorité,

serrant mes lèvres, malgré le besoin pressant que je ressens de le rejoindre dans sa joie.

– Juste ici, dit-il en haussant ses solides épaules doucement. Avec moi, je veux dire.

– Au lit ?

– Dans ma vie, Olivia. Transformant mon obscurité en une lumière aveuglante.

Son visage se rapproche, ses lèvres hantant les miennes. Verrouillant ses yeux aux miens, il retombe dans le silence et attend que j'aie absorbé ses paroles sincères. Comme bien des choses qu'il peut dire maintenant, je comprends parfaitement la profondeur

de ce qui est impliqué/en jeu.

– Tu pourrais simplement dire à quel point tu m'aimes. Ça fonctionnerait.

Je plisse les lèvres, essayant désespérément de garder l'air sérieux. C'est dur, alors qu'il vient de faire exploser mon cœur dans ma poitrine, avec une déclaration de cette ampleur. Je veux le pousser sur son dos et lui montrer l'ampleur de mes sentiments avec un baiser violent, mais une partie de moi-même veut qu'il réagisse à mon sous-entendu, volontairement dénué de subtilité. Il n'a jamais prononcé le mot amour. *Fasciné* est son terme de prédilection, et je comprends exactement ce qu'il veut dire. Mais je ne peux renier

mon désir d'entendre ces trois simples mots.

Miller me ramène sur mon dos, m'étouffant de ses baisers, en couvrant mon visage épuisé.

– Je suis profondément fasciné par toi, Olivia Taylor.

Mes joues sont prises en coupe entre ses mains.

– Tu ne sauras jamais à quel point.

Je cède à la volonté de Miller et le laisse me submerger complètement.

– J'adorerais me perdre entre ces draps toute la journée avec mon addiction, mais nous avons un rendez-vous.

Il me mordille le nez et me soulève

hors du lit, me plaçant sur mes pieds, et jouant avec mes cheveux.

– Prends une douche.

– Oui, monsieur !

Je le salue et ignore ses grands yeux moqueurs alors que je me dirige vers la douche.

2

Je me tiens sur le trottoir devant notre hôtel, le regard tourné vers le ciel. Cela fait partie de ma routine quotidienne. Tous les matins, je descends flâner, laissant Miller régler ses affaires mystérieuses à l'étage, et prends position sur le bord de la route, la tête renversée, fixant les hauteurs avec émerveillement. Les gens m'évitent, les taxis et les SUV d'un noir brillant me passent devant à toute vitesse, et le chaos de New York me sature les sens.

Je reste captivée par le charme des tours de glace et de métal gardant la cité. C'est juste... incroyable. Il n'y a pas beaucoup de choses qui peuvent m'arracher de mon état de ravissement, mais son contact est l'une de ces choses. Et sa respiration dans mon oreille.

– Boom, murmure-t-il, me tournant pour m'accueillir dans ses bras. Elles ne poussent pas dans la nuit, tu sais.

Je regarde en l'air à nouveau.

– Je ne comprends juste pas comment elles font pour rester debout.

Ma mâchoire est fermée et remise en place. Ses yeux ont l'air doux et amusés.

– Peut-être devrais-tu essayer d'assouvir cette fascination.

Mon cou se rétracte.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sa paume glisse jusqu'à ma nuque, et il commence à me guider dans la Sixième Avenue.

– Peut-être devrais-tu étudier l'ingénierie structurelle.

Glissant hors de sa prise, je place ma main dans la sienne. Et il me laisse faire, utilisant la souplesse de ses doigts pour trouver une prise confortable.

– Je préfère l'histoire derrière le building, plus que d'apprendre la façon dont il a été construit.

Je jette un coup d'œil vers lui, avant de laisser mon regard détailler son physique en souriant. Il porte un jeans.

Un jeans élégant, à la coupe décontractée, et un tee-shirt blanc uni. Porter un costume ici aurait été inapproprié, et je ne me suis pas privée de le lui dire. Il n'a pas argumenté, m'autorisant à le traîner chez Saks toute la première journée que nous avons passée ici. Il n'a pas besoin de costume à New York ; il n'a personne à impressionner avec sa routine de gentleman froid et réservé. Malgré cela, Miller Hart ne fait toujours pas très bien le badaud. Il n'est pas très facile à mélanger à la foule.

– Alors, tu te souviens de ton défi d'aujourd'hui ? demande-t-il alors que nous marquons une pause à un passage

piéton.

Ses sourcils se lèvent quand je lui souris.

– Oui, et je suis tout à fait prête.

Je me suis perdue pendant des heures dans la librairie publique de New York hier tandis que Miller passait quelques coups de fil pour régler ses affaires. Je me suis un peu torturée moi-même en cherchant « Gracie Taylor » sur Google. Mais c'était comme si elle n'existait pas. Après quelques nouveaux essais infructueux, je me suis perdue dans des douzaines de livres, qui ne portaient pas tous sur l'histoire de l'architecture. J'ai aussi jeté un œil sur un ouvrage consacré aux troubles obsessionnels

compulsifs, et j'ai découvert quelques détails intéressants comme la connexion de ces troubles avec la colère. Miller a assurément son tempérament.

– Et quel immeuble as-tu choisi ?

– L'immeuble Brill.

Il fronce les sourcils.

– L'immeuble Brill ?

– Oui.

– Pas l'Empire State ou le Rockefeller ?

Je souris.

– Tout le monde connaît l'histoire de ces tours.

Je croyais également que tout le monde connaissait les histoires de la plupart des constructions de Londres,

mais je me trompais. Miller ne savait rien du Café Royal ou de sa genèse. Peut-être me suis-je un peu trop immergée dans l'opulence de Londres. Je sais tout sur ma ville, et je ne pense pas que ça me rende triste, obsédée, ou que ça fasse de moi une sorte de guide pour touristes.

– Vraiment ?

Je suis ravie de l'entendre hésitant.

– L'immeuble Brill est plus obscur, mais j'en avais entendu parler et je suis sûre que tu adoreras entendre ce que j'ai appris.

Le feu piéton passe au vert et nous commençons à traverser.

– Il a une histoire chargée au niveau

musical.

– Ah bon ?

– Oui.

Je le regarde et il me sourit affectueusement. Il pourrait paraître alarmé par mes connaissances inutiles en histoire de l'architecture, mais je sais qu'il apprécie mon enthousiasme.

– Te rappelles-tu de *ton* défi ?

Je le force à s'arrêter avant qu'il ne nous fasse traverser une autre rue.

L'homme que j'aime plisse ses lèvres et me regarde attentivement.

Et je souris. Il se souvient.

– Quelque chose à propos d'une histoire de fast-food.

– De hot-dogs.

– C'est ça, confirme-t-il avec un soupçon d'inquiétude. Tu veux que je mange un hot-dog.

– Effectivement, dis-je en opinant de la tête, essayant de cacher mon excitation.

Depuis le début de notre séjour à New York, nous nous sommes fixé tous les jours l'un à l'autre des défis à relever. Ceux de Miller pour moi ont tous été plutôt intéressants, de la préparation d'un cours d'histoire sur un immeuble local au fait d'arriver à prendre un bain sans le toucher, même si *lui me* touchait. C'était une véritable torture et j'ai échoué lamentablement. Non pas qu'il s'en soit plaint d'ailleurs,

mais ça m'a fait perdre un point. Mes défis pour lui ont été un peu infantiles mais parfaitement appropriés pour Miller, comme s'asseoir dans l'herbe de Central Park, manger dans un restaurant sans aligner avec précision son verre de vin avec son assiette, et maintenant manger un hot-dog. Mes défis sont tous très faciles... sur le papier. Il en a réussi certains et a échoué à en relever d'autres, comme celui de résister à l'envie de réaligner son verre de vin sur la table. Le score ? Huit pour Olivia, sept pour Miller.

— Comme tu veux, soupire-t-il, essayant de me tracter vers l'autre côté de la rue, mais je reste immobile et

attends qu'il ramène son attention vers moi.

Il me regarde attentivement, son esprit carburant clairement à toute allure.

– Tu vas me faire manger un hot-dog de l'un de ces stands sordides du coin de la rue, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête, sachant qu'il a vu le fameux *stand sordide du coin de la rue* quelques mètres auparavant.

– Il y en a un là.

– Comme c'est pratique, murmure-t-il, me suivant avec répugnance jusqu'au stand.

– Deux hot-dogs, s'il vous plaît, demandé-je au vendeur alors que Miller tressaille involontairement derrière moi.

– Bien sûr, mon chou. Oignons ?
Ketchup ? Moutarde ?

Miller s'avance.

– Rien de...

– Tout ! dis-je en l'interrompant, le repoussant en arrière et ignorant son soupir de dégoût. Beaucoup de chaque, d'ailleurs.

Le vendeur glousse tandis qu'il fourre la saucisse dans le pain et rajoute une pile d'oignons avant d'asperger le tout de belles giclées de ketchup et de moutarde.

– Tout ce que désire la dame, dit-il, me tendant le résultat final.

Je le donne directement à Miller avec sourire.

– Fais-toi plaisir.

– J'en doute, murmure-t-il, regardant son déjeuner avec répulsion.

J'adresse un sourire d'excuse au vendeur et prends mon hot-dog, en lui tendant un billet de dix dollars.

– Gardez la monnaie, dis-je, prenant rapidement Miller par le bras pour l'entraîner. C'était grossier.

– Quoi donc ?

Il lève les yeux, sincèrement étonné, et je soupire face à son ignorance.

Je plante les dents dans l'une des extrémités du pain et l'enjoins de faire de même. Mais il regarde juste le hot-dog comme si c'était la chose la plus étrange qu'il ait jamais vue. Il le tourne

même dans sa main plusieurs fois, comme si le regarder d'un angle différent pouvait le rendre plus appétissant. Je reste silencieuse, appréciant mon hot-dog en attendant qu'il se lance. J'en suis à la moitié du mien avant qu'il ne se risque à prendre une bouchée du sien. Puis je vois avec horreur – une horreur presque aussi violente que celle de Miller – un mélange volumineux d'oignons, de ketchup et de moutarde tomber de l'autre bout et s'écraser sur son tee-shirt blanc immaculé.

– Oh..., dis-je en retroussant mes lèvres et en déglutissant, me préparant pour l'explosion imminente.

Il fixe sa poitrine, la mâchoire fermée, son hot-dog rapidement balancé par terre. Je suis toute tendue, mes dents plantées dans ma lèvre inférieure pour m'empêcher de dire quoi que ce soit et d'ajouter à l'irritation que je peux sentir s'échapper de lui par bouffées. Il m'arrache ma serviette des mains et commence à frotter frénétiquement pour enlever le mélange, l'étalant encore un peu plus. J'ai un mouvement de recul. Miller prend une profonde goulée d'air. Puis il ferme les yeux et les rouvre doucement, concentré sur moi.

– C'est... vraiment... parfait.

Mes joues se gonflent, ma lèvre échappant douloureusement à mes dents

alors que je fais mon possible pour contenir un éclat de rire, mais ça ne suffit pas. Je jette mon hot-dog dans la poubelle la plus proche et je perds le contrôle.

– Je suis désolée ! dis-je en hoquetant. C'est juste... qu'on dirait que ton monde est en train de s'écrouler.

Les yeux lançant des éclairs, il me saisit le cou et me tire vers le bas de la rue tandis que je fais mon possible pour garder contenance. Il n'apprécierait pas cela où que l'on soit, à Londres, à New York, ou même à Tombouctou.

– Ça devrait aller, déclare-t-il.

Je relève la tête et j'aperçois un magasin Diesel de l'autre côté de la rue.

Il me guide rapidement pour traverser la rue, alors que le feu piéton vient de passer au rouge, aucun doute qu'il ne souhaite pas être ralenti dans la mission qu'il vient de se fixer de se débarrasser de cette horrible traînée sur son tee-shirt. Je suis absolument certaine que ce ne serait jamais son magasin de prédilection dans des circonstances normales, mais l'état dans lequel il se trouve actuellement ne permettra pas à Miller d'obéir à ses critères habituels. Nous entrons et sommes instantanément bombardés par une musique syncopée, diffusée à fort volume. Miller arrache son tee-shirt souillé, révélant des kilomètres de muscles affûtés à tous les

gens présents. Des lignes partent de sa ceinture et viennent creuser leurs sillons dans des abdominaux magnifiquement dessinés... et puis ce torse. Je ne sais pas si je dois pleurer de joie ou lui crier dessus parce qu'il partage cette vision renversante. Des vendeuses sans nombre trébuchent les unes sur les autres pour être les premières à arriver jusqu'à nous.

– Puis-je vous aider ?

C'est une petite Asiatique qui gagne, souriant sournoisement à ses collègues avant de se retourner pour baver littéralement sur Miller. Miller se tourne vers elle.

– Un tee-shirt s'il vous plaît.

N'importe lequel.

Il agite sa main autour de lui en désignant le magasin avec un certain mépris.

– Certainement !

Elle démarre, saisissant de nombreux vêtements au long de son parcours, tournant la tête pour nous demander de la suivre, ce que nous faisons une fois que Miller a posé sa main sur ma nuque. Nous marchons jusqu'au fond du magasin et la vendeuse tient une montagne de vêtements dans ses mains.

– Je vais les déposer dans la cabine d'essayage et vous n'aurez qu'à appeler si vous avez besoin d'aide.

Je ris, m'attirant un coup d'œil

intrigué de Miller et une moue coincée de la part de Miss Flirt.

– Je suis certaine que ce biceps demande à être mesuré.

Je laisse ma main glisser jusqu'à sa cuisse alors qu'il lève les sourcils.

– Ou peut-être l'intérieur de cette cuisse.

– Quel culot ! dit-il simplement, avant de tourner sa poitrine nue vers la vendeuse et de fouiller dans la pile de vêtements pendant un moment.

– Ça devrait suffire.

Il sort une jolie chemise à carreaux bleus et blancs, avec des manches roulées et une poche sur chaque pectoral. Arrachant les étiquettes sans

ménagement, il commence à l'enfiler et s'éloigne, laissant Miss Flirt abasourdie, tandis que je le suis jusqu'aux caisses. Il pose les étiquettes sur le comptoir, avec un billet de cent dollars, et sort, en boutonnant sa chemise. Je le regarde disparaître, Miss Flirt se tenant à mes côtés, stupéfaite mais bavant toujours.

– Hum, merci.

Je souris et me lance à la suite de mon gentleman à mi-temps, qui est tout à fait capable d'oublier les bonnes manières.

– C'était grossier ! m'exclamé-je quand je le rejoins finalement dehors, alors qu'il ferme le dernier bouton de sa chemise.

– J'ai acheté une chemise.

Ses bras retombent contre ses flancs, il est de toute évidence confondu par ma colère. Cela m'inquiète de voir à quel point il ne se rend pas compte de la bizarrerie de ses manières.

– C'est la manière dont tu l'as achetée, rétorqué-je, rejetant ma tête en arrière pour chercher une aide hypothétique dans les cieux.

– Tu veux dire quand j'ai demandé à la vendeuse ce que je voulais, qu'elle l'a trouvé, que je l'ai essayé, et que j'ai payé ?

Ma tête retombe en avant, sous le coup de la fatigue, et je retrouve mon impassibilité coutumière.

– Petit malin.

– Je ne fais que présenter les faits.

Même si j'avais l'énergie pour argumenter avec lui, et je ne l'ai pas, je ne pourrais pas gagner. Les vieilles habitudes ont la vie dure.

– Tu te sens mieux ?

– Ça devrait le faire.

Il brosse la chemise à carreaux du plat de la main avant de tirer sur son ourlet.

– Oui, ça ira.

Je soupire.

– Où allons-nous maintenant ?

Sa main retrouve sa place favorite sur mon cou et il me tourne vers lui d'une torsion légère de son poignet.

– L'immeuble Brilliant. C'est l'heure de ton défi.

– C'est l'immeuble *Brill*.

Je ris.

– Et c'est par là.

Je dévie rapidement, faisant perdre sa prise à Miller, et je prends sa main.

– Tu savais que beaucoup de musiciens célèbres ont écrit des tubes dans l'immeuble Brill ? Certains des plus réputés de la musique américaine.

– C'est fascinant, commente Miller, qui me regarde avec affection.

Je souris, m'élevant pour sentir sa mâchoire ombrée de barbe.

– Pas aussi fascinant que toi.



Après quelques heures passées à arpenter Manhattan et à donner une leçon d'histoire à Miller sur l'immeuble Brill, mais aussi sur l'église St. Thomas, nous commençons à remonter vers Central Park. Nous prenons notre temps, tous deux silencieux tandis que nous déambulons paresseusement sur le large trottoir, bordé de bancs des deux côtés, la paix nous entourant bientôt tandis que nous quittons le chaos de béton derrière nous. Une fois que nous avons traversé la route qui coupe en deux le parc, en évitant tous les coureurs, et descendu les escaliers de béton géants qui mène à la

fontaine, il me saisit la taille de ses mains et me soulève sur le bord de la structure géante.

– Ici, dit-il, lissant ma jupe qui s'est soulevée dans la manœuvre. Donne-moi ta main.

Je fais comme il me le demande, souriant face à son formalisme, et le laisse me guider sur le bord de la fontaine, Miller toujours sur le sol, sa main levée en l'air pour maintenir la connexion, tandis que je le surplombe complètement. Je fais des petits pas et le regarde glisser sa main libre dans la poche de son jeans.

– Combien de temps devons-nous rester ici ? demandé-je calmement,

reportant mes yeux devant moi, surtout pour m'assurer que je ne vais pas glisser du mur et aussi pour éviter de contempler ce que je sais être un visage torturé.

– Je ne suis pas sûr, Olivia.

– Nan me manque.

– Je sais qu'elle te manque.

Il serre ma main, c'est sa manière de me rassurer. Ça ne marchera pas. Je sais que William a pris la responsabilité de s'occuper de son bien-être pendant mon absence, c'est une chose qui me préoccupe parce que je ne sais toujours pas ce qu'il a pu dire à ma grand-mère de son histoire avec ma mère et de son histoire avec moi. Levant la tête, je vois

une petite fille venant à ma rencontre sur le mur de la fontaine, elle a l'air bien plus stable que moi. Il n'y a pas suffisamment de place pour nous deux, alors je me prépare à descendre mais je hoquette quand je suis saisie et soulevée, ce qui lui permet de passer, avant que je ne sois replacée sur la bordure surélevée de la fontaine. Mes paumes reposent sur les épaules de Miller tandis qu'il passe un instant à arranger ma jupe.

– Parfait, dit-il avant de reprendre ma main et de mener une nouvelle fois notre progression. Tu me fais confiance, Olivia ?

Cette question me bouleverse, pas

parce que je doute de ma réponse mais parce qu'il ne me l'avait pas posée depuis que nous sommes arrivés. Il n'a pas parlé de ce que nous avons laissé derrière nous à Londres, et ça m'allait très bien. Des bâtards sans foi ni loi, quelqu'un qui me suivait, Cassie qui était devenue lunatique avec Miller, Sophia qui m'avait prévenue, les chaînes, le sexe pour de l'argent... J'ai été étonnée de découvrir à quel point il a été facile d'enterrer tout ça profondément en moi depuis que nous sommes immergés dans le chaos de New York – un chaos que je trouve apaisant comparé à ce que je peux m'infliger comme torture à moi-même. Je sais que

Miller a été déconcerté par l'absence de toute pression sur le sujet de ma part, mais il y a quelque chose que je ne peux pas écarter de mon esprit si aisément. Quelque chose que je ne peux pas me contraindre à dire à voix haute, à Miller ou même à moi-même. La seule assurance dont j'ai besoin, c'est de savoir que Nan est prise en charge comme il faut. Je sens qu'il est temps maintenant que je ne me laisse plus aller à ce silence que Miller accepte avec sérénité.

– Oui, je réponds avec conviction.

Mais il ne me regarde pas, et ne semble pas prendre note de ma réponse. Son regard reste concentré devant lui, il

continue de me tenir la main tandis que je suis la courbe de la fontaine.

– Et je te fais confiance pour partager tes problèmes avec moi.

Il fait halte et me tourne vers lui, saisissant mes deux mains et me regardant en surplomb. Je réunis mes lèvres, l'aimant d'autant plus qu'il me connaît si bien mais détestant le fait que cela signifie que je ne serai sans doute jamais capable de lui cacher quoi que ce soit. Je déteste également le fait qu'il se sente aussi évidemment coupable de m'avoir attirée dans son monde.

– Dis-moi, Olivia.

Son ton est doux, encourageant. Je me sens désespérée.

Mes yeux se baissent pour constater le mouvement de ses pieds alors qu'il se rapproche.

– Je suis idiot, dis-je en secouant légèrement la tête. Je pense que tous ces chocs et l'adrénaline ont joué des tours à mon esprit.

Il lève ses bras jusqu'à ma taille et me fait redescendre en position assise sur le bord de la fontaine. Puis il se met sur ses genoux et saisit mes joues dans ses mains.

– Dis-moi, murmure-t-il.

Son besoin de me reconforter me remplit du courage nécessaire pour enfin avouer ce qui m'a tourmentée depuis que nous sommes arrivés ici.

– À Heathrow... j'ai cru voir quelque chose, mais je sais que ce n'était pas le cas, je sais que c'est stupide et impossible et absolument absurde, et mon champ de vision était obstrué, et j'étais stressée, fatiguée, et émue.

Je reprends mon souffle, ignorant ses yeux écarquillés.

– Ça ne pouvait pas être vrai. Je sais ça. Je veux dire, elle est morte depuis.

– Olivia !

Miller interrompt ma diarrhée verbale, ses yeux bleus élargis, un air d'alarme sur son visage parfait.

– De quoi es-tu donc en train de me parler ?

– Ma mère, soupiré-je. Je pense que

je l'ai vue.

– Son fantôme ?

Je ne suis pas sûre de croire aux fantômes. Ou peut-être est-ce le cas, désormais. Sans réponse évidente à lui fournir, je me contente de hausser les épaules.

– À Heathrow ? insiste-t-il.

J'acquiesce.

– Quand tu étais épuisée, émue, et que tu venais de te faire kidnapper par une *ex-escort* girl qui avait un tempérament explosif ?

Je le toise du regard.

– Oui, dis-je entre mes dents serrées.

– Je vois, dit-il, regardant un instant au loin avant de verrouiller à nouveau

ses yeux aux miens. Et c'est la raison pour laquelle tu as été si silencieuse et évasive ?

– Je réalise à quel point ça a l'air stupide.

– Pas stupide, corrige-t-il. Empreint de douleur.

Je fronce les sourcils, mais il continue avant que je puisse le questionner sur ce qu'il vient de dire.

– Olivia, nous avons traversé beaucoup d'épreuves ensemble. Nos passés ont été très présents durant les dernières semaines. Il est compréhensible que tu te sentes perdue et confuse.

Il se penche en avant et dépose ses

lèvres sur les miennes.

– S’il te plaît, confie-toi à moi. Ne laisse pas ton trouble t’écraser quand je suis là pour le soulager pour toi.

S’écartant, il passe ses pouces tendrement sur mes joues et me fait fondre avec la sincérité que je peux lire dans ses yeux.

– Je peux voir que tu es triste.

Je me sens soudainement si stupide, et n’ayant rien d’autre à dire, je referme mes bras autour de ses épaules et le ramène à moi. Il a raison. Ce n’est pas étonnant que je me sente aussi perturbée après tout ce que nous avons pu traverser.

– Je ne sais pas où je serais sans toi.

Acceptant mon étreinte passionnée, il inspire le parfum de mes cheveux. Je le sens saisir une mèche et commencer à la faire tourner entre ses doigts.

– Tu serais à Londres en train de mener une existence insouciante, dit-il tranquillement.

Cette sentence lugubre m'éloigne de la chaleur de son corps immédiatement. Je n'ai pas aimé ses mots et je n'ai définitivement pas aimé son ton.

– Vivant une existence creuse, contre-attaqué-je. Promets-moi que tu ne m'abandonneras jamais.

– Je te le promets.

Il le dit sans une seconde d'hésitation, pourtant, à cet instant précis, cela ne me

semble pas constituer une garantie suffisante. Je ne suis pas sûre de ce que je peux lui faire dire pour être convaincue. Un peu comme la façon dont il accepte mon amour. Cette hésitation se montre encore par instants, et je n'aime pas ça. La répétition de son départ, même s'il ne voulait pas que les choses se passent de cette manière, est toujours quelque chose que je crains.

– Je veux un contrat, je laisse échapper ces mots. Quelque chose de légal qui dise que tu ne pourras jamais me quitter.

Je réalise ma stupidité en un instant et me recroqueville, me giflant intérieurement pour cet élan.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– J'espère bien !

Il tousse, tombant presque par terre de surprise. Je n'ai peut-être pas voulu dire ces mots mais son dégoût évident est comme une gifle pour moi. Je n'ai pas pensé une seule seconde au mariage, ou à rien de ce type jusqu'à aujourd'hui. Il y a trop de difficultés bloquant les rêves de bonheur et de futur radieux, mais maintenant je réfléchis *vraiment*. Sa répulsion évidente pour cette idée rend difficile le fait de ne pas y songer. Je veux me marier un jour. Je veux avoir des enfants, un chien, et une maison familiale confortable. Je veux que tout soit en désordre à cause des courses

incessantes des enfants, et je sais à ce moment que je veux tout ça avec Miller.

Et puis la réalité s'abat sur moi. Il trouve de toute évidence le mariage répugnant. Il déteste le désordre, ce qui fait sortir ma maison familiale du tableau. Et quant aux enfants ? Eh bien, je ne vais pas demander, et je ne pense pas que j'en ai besoin, parce que je me rappelle la photographie d'un petit garçon sale et perdu.

– Nous devrions y aller, dis-je, me levant pour le rejoindre avant de dire quoi que ce soit d'autre de stupide et d'avoir à affronter une autre réaction non désirée. Je suis fatiguée.

– Je suis d'accord.

Son soulagement semble s'échapper de lui par vagues. Rien pour atténuer mon découragement. Ou pour m'aider à fonder des espoirs dans notre futur... quand nous pourrons enfin nous concentrer sur celui-ci.

3

Les choses sont devenues étranges et tendues depuis que nous avons quitté Central Park. Miller m'a laissée seule quand nous sommes rentrés dans la suite, choisissant de disparaître dans le bureau qui donne sur le balcon. Il a des affaires à régler. Il n'est pas inhabituel pour lui de passer une heure à passer des coups de fil, mais cela fait maintenant quatre heures, sans un mot, ni une apparition, ou même une indication qu'il est toujours en vie quelque part dans la

suite. Je suis sur le balcon, le soleil réchauffe mon visage, et je suis allongée sur la chaise longue, priant silencieusement pour qu'il émerge de son bureau. Nous ne sommes jamais restés aussi longtemps sans contact physique depuis que nous sommes arrivés à New York, et j'ai une folle envie qu'il me touche. J'étais au désespoir d'échapper aux vibrations tendues que je pouvais ressentir quand nous sommes revenus de notre balade, puis secrètement soulagée lorsqu'il a signalé son intention de s'occuper de ses affaires, mais maintenant je me sens plus perdue que jamais. J'ai appelé Nan et Gregory et discuté paresseusement avec

eux de choses et d'autres, rien de particulier, et j'ai lu la moitié du livre d'histoire que Miller m'a acheté hier, sans que je puisse me rappeler la moindre chose que j'ai lue.

Et maintenant je suis allongée là – alors que la cinquième heure vient de commencer – tripotant ma bague et repassant sans cesse dans ma tête notre conversation de Central Park. Je soupire, j'enlève ma bague, la remets encore, la retourne plusieurs fois et puis m'immobilise quand j'entends un bruit venant de l'autre côté des portes du bureau. Je vois la poignée descendre et récupère précipitamment mon livre dans lequel je plonge le nez, espérant paraître

absorbée. La porte grince, me poussant à lever la tête de la page que j'ai ouverte au hasard en saisissant l'ouvrage, et je vois Miller se tenant sur le seuil, m'observant. Il a les pieds nus, le premier bouton de son jeans n'est pas fermé, et il ne porte plus sa chemise. Les vagues de ses cheveux sont en parfait désordre, comme s'il avait passé plusieurs fois ses mains dans ses boucles. Et je sais, une fois que je trouve son regard, que c'est exactement ce qu'il a fait. Il semble désespéré. Puis il essaye de sourire, et je sens un million d'éclairs de culpabilité me poignarder le cœur. Replaçant mon livre sur la table, je reviens en position assise, et

remonte mes genoux jusqu'à mon menton, entourant mes jambes de mes bras. La tension est toujours là, mais l'avoir près de moi une nouvelle fois ravive ma sérénité perdue. Des feux d'artifice crépitent sous ma peau, creusant leur chemin profondément, impression familière qui me rassure. Il passe un moment en silence les mains dans les poches, adossé au chambranle, réfléchissant. Puis il soupire et sans un mot se rapproche pour enfourcher la chaise longue derrière moi, m'encourageant à avancer avant qu'il n'ait fini de s'installer, glisse ses bras au-dessus de mes épaules, et m'attire sur sa poitrine. Les yeux fermés, j'absorbe

sa présence dans sa totalité – sa peau, ses battements cardiaques contre moi et sa respiration dans mes cheveux.

– Je m’excuse, soupire-t-il, pressant ses lèvres contre mon cou. Je ne voulais pas te rendre triste.

Mes mains commencent à travailler en cercles lents sur son jeans.

– Ce n’est pas grave.

– Si c’est grave. Si j’avais un seul vœu, commence-t-il, déplaçant doucement ses lèvres vers mon oreille, je voudrais que les choses soient parfaites pour toi. Personne d’autre, juste toi.

J’ouvre les yeux et tourne mon visage vers lui.

– Ton rêve a dû se réaliser.

Il rit un peu et pose une main sur ma joue.

– Tu dois être la plus belle personne que Dieu ait jamais créée. Ici.

Ses yeux font le tour de mon visage.

– Et ici.

Puis sa main se pose sur ma poitrine. Il embrasse mes lèvres tendrement, puis mon nez, mes joues, et finalement mon front.

– Il y a quelque chose sur le bureau pour toi.

Je m'écarte instinctivement.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Va voir.

Il m'encourage à me lever avant de se

laisser aller en arrière et de faire un geste vers les portes de son bureau.

– Allez, allez.

Mon regard va des portes à Miller, aller et retour, avant qu'il ne soulève un sourcil chargé d'espoir vers moi, mettant mes pieds en mouvement. Je m'avance avec prudence à travers le balcon, emplie de curiosité, sentant ses yeux bleus fixés dans mon dos, et quand j'atteins la porte, je regarde par-dessus mon épaule. Son visage parfait arbore l'ombre d'un sourire.

– Vas-y, dit-il, saisissant mon livre sur la table et commençant à le feuilleter.

Mes lèvres sont serrées tandis que je

franchis la distance qui me sépare de l'imposant bureau et je ne relâche mon souffle qu'une fois installée dans le fauteuil en cuir vert. Mais mon cœur commence à battre très fort dans ma poitrine quand je vois une enveloppe positionnée sur son centre, parfaitement alignée, le coin inférieur exactement parallèle à la ligne du bureau. Je cherche instinctivement ma bague et commence à la faire tourner autour de mon doigt, inquiète, circonspecte, curieuse. Tout ce que je vois, face à cette enveloppe, c'est l'image d'une autre enveloppe – celle qu'il y avait sur le bureau de Miller à Ice, celle contenant la lettre qu'il m'a écrite quand

il m'a abandonnée. Je ne suis pas sûre de vouloir la lire, mais Miller l'a mise là. Miller a pris la peine de s'exposer pour moi, et la combinaison de ces deux éléments rend Olivia Taylor très curieuse. Je ramasse l'enveloppe et l'ouvre en remarquant que son collant est toujours humide. Je sors le papier et le déplie lentement. Puis je prends une profonde inspiration et me prépare à ce qui m'attend.

Ma belle,

Je ne ferai jamais moins que te vénérer. À chaque fois que je te toucherai ou que je toucherai ton âme, ce sera gravé dans ton esprit à jamais – et au-delà

encore. Je t'ai déjà dit cela auparavant. Il n'existe pas de mots qui puissent décrire mes sentiments pour toi. J'ai cherché dans le dictionnaire sans fin ceux qui pourraient m'y aider – je n'ai rien trouvé. Quand j'essaye de m'exprimer, rien ne semble adéquat. Pourtant je sais à quel point tes sentiments pour moi sont profonds. Et cela rend ma réalité presque impossible à saisir.

Je n'ai pas besoin de me présenter devant un prêtre dans la maison de Dieu pour valider ce que je ressens pour toi. De

toute façon, Dieu n'avait pas pensé à nous quand il a créé l'amour. Rien ne pourra jamais nous être comparé.

Si tu veux prendre cette lettre comme une promesse officielle de ne jamais te quitter, alors je la ferai encadrer et je l'accrocherai au-dessus de notre lit. Si tu veux que je dise ces mots à haute voix, alors je le ferai à genoux devant toi. Tu es mon âme, Olivia Taylor. Tu es ma lumière. Tu es ma raison de respirer. N'en doute jamais.

Sois mienne pour l'éternité, je t'en supplie. Parce que je te

promets que je suis tien.

Ne cesse jamais de m'aimer.

À toi pour l'éternité,

Miller Hart

x

Je relis la lettre, cette fois avec des larmes coulant sur mes joues. Les mots, si élégamment écrits, me touchent encore plus fort, me faisant comprendre la vraie portée de l'amour que Miller Hart me porte. Alors je la relis encore et encore et encore, chaque fois mon cœur se réchauffant et mon amour pour lui s'intensifiant, jusqu'à ce que je sois une épave émotionnelle, sanglotant sur le bureau distingué, mon visage douloureux et bouffi du fait de mes larmes

incessantes. Miller Hart s'exprime parfaitement bien. Je sais ce qu'il ressent pour moi. Maintenant je me sens juste stupide et coupable pour mes hésitations... pour avoir fait un tel foin de tout ça, même si je le faisais silencieusement pour moi-même. Mais il a saisi mon tourment intérieur. Et il l'a reconnu.

– Olivia ?

Mes yeux se lèvent et je le vois dans l'entrée, un air inquiet sur son visage.

– Je t'ai rendue triste ?

Tous mes muscles se liquéfient, mon corps émotionnellement épuisé s'enfonçant dans le fauteuil.

– Non... je... c'est juste...

Je lève la lettre, l'agitant dans les airs, alors que je m'essuie les yeux.

– Je ne peux...

Je rassemble mes forces pour formuler quelque chose de compréhensible et arriver à le faire sortir.

– Je suis tellement désolée.

Je quitte le fauteuil, forçant mes jambes à me tenir debout, et je m'approche de lui. Ma tête tremble un peu, je me sens en colère contre moi-même pour lui avoir fait ressentir le besoin de s'expliquer alors que je savais déjà ce qu'il ressentait.

Quand je ne suis plus qu'à quelques mètres de lui, ses bras s'ouvrent,

m'accueillant dans son étreinte, et je me jette pratiquement sur lui, sentant mes pieds quitter le sol et son nez chercher immédiatement sa place favorite.

– Ne pleure pas, me dit-il pour me calmer, resserrant sa prise. S'il te plaît, ne pleure pas.

Je suis incapable de parler à cause de mon émotion, aussi je lui retourne son étreinte furieusement, pressant tous les angles familiers de son corps contre le mien. Nous formons un enchevêtrement de membres pendant un moment, tandis que je fais mon possible pour me recomposer, Miller démontrant sa patience pendant que je m'y évertue. Il finit par essayer de me détacher de son

corps, et je le laisse faire. Puis il se jette sur ses genoux et me tire vers le bas pour que je le rejoigne. Un sourire magnifique et doux m'accueille, ses mains écartant mes cheveux de mon visage et ses pouces collectant les larmes qui s'échappent de mes yeux. Il s'apprête à parler mais serre finalement les lèvres, et je sens la lutte qu'il livre pour parvenir à exprimer ce qu'il veut dire. Alors c'est moi qui parle.

– Je n'ai jamais douté de ton amour pour moi, quelle que soit la manière dont tu l'exprimes.

– J'en suis heureux.

– Je ne voulais pas te faire te sentir mal.

Son sourire s'élargit et ses yeux s'illuminent.

– J'étais inquiet.

– Pourquoi ?

– Parce que...

Ses yeux se baissent et il soupire.

– Chaque femme de la liste de mes clientes est mariée, Olivia. Une bague bénie et un certificat signé par un homme d'Église ne signifient rien pour moi.

Son aveu ne me surprend pas. Je me rappelle William affirmant haut et fort que Miller Hart a des difficultés avec la moralité. Dormir avec une femme mariée en échange d'argent ne lui a probablement jamais coûté une quelconque once de honte ou de

culpabilité – avant qu’il ne me rencontre. Je pose le bout de mes doigts sur sa sombre mâchoire et ramène son visage contre le mien.

– Je t’aime, affirmé-je, et il sourit, mais son sourire exprime un mélange de tristesse et de bonheur. Il est lumineux et sombre. Et je sais à quel point tu es fasciné par moi.

– Tu ne peux pas savoir à quel point.

– Je ne suis pas tout à fait d’accord, soupiré-je, en ramenant sa lettre entre nos corps.

Il la regarde, et le silence tombe, très brièvement, avant qu’il ne relève ses yeux paresseusement vers moi.

– Je ne ferai jamais rien d’autre que te

vénérer.

– Je sais.

– À chaque fois que je te toucherai ou que je toucherai ton âme, ce sera gravé dans ton esprit à jamais.

Je souris.

– Je sais ça.

Il prend la lettre et l'éloigne, puis saisit mes mains *et* mon regard.

– Tu rends ma réalité si difficile à saisir.

Je réalise soudain qu'il répète les mots qu'il a écrits, et je prends une inspiration pour l'arrêter, lui dire que ce n'est pas nécessaire, mais je suis réduite au silence quand ses doigts se posent sur mes lèvres.

– Tu es mon âme, Olivia Taylor. Tu es ma lumière. Tu es ma raison de respirer. Ne doute jamais de cela.

Sa mâchoire est tendue, et même si c'est une version raccourcie de sa lettre, l'entendre répéter sa déclaration lui donne encore plus de poids.

– Sois mienne pour l'éternité, je t'en supplie.

Il met la main dans sa poche et en sort une petite boîte.

– Parce que je te promets que je suis tien.

Mes yeux sont rivés à la petite boîte, malgré l'urgence que je ressens de conserver mon regard vissé au sien. Je suis trop curieuse. Quand il prend ma

main et place la boîte au centre de ma paume, je finis par arracher mon regard de cette mystérieuse boîte pour le fixer.

– Pour moi ?

Il acquiesce lentement et se rejette en arrière, comme je le fais.

– Qu'est-ce que c'est ?

Il sourit, laissant fugacement sa fossette apparaître.

– J'aime ta curiosité.

– Je dois l'ouvrir ?

Mes doigts remontent jusqu'à ma bouche, et je commence à mordiller le bout de mon pouce, toute sorte de sentiments, de pensées et d'émotions se bousculant dans mon esprit.

– Je dois être le seul homme qui peut

satisfaire cette insatiable curiosité en toi.

Je ris un petit peu, mon regard allant de la boîte à la silhouette pensive de Miller.

– Tu attises cette curiosité, Miller, aussi l'équilibre de mon esprit repose sur cette satisfaction que tu peux m'accorder.

Il rit à son tour et désigne la boîte du menton.

– Ouvre-la.

Mes doigts tremblent et tout un tas d'émotions me traversent à toute vitesse alors que j'ouvre le couvercle. Je risque un regard vers Miller, trouvant ses yeux bleus focalisés sur moi. Il est tendu.

Nerveux. Et cela me fait me sentir nerveuse à mon tour.

J'ouvre lentement le couvercle. Et je perds mon souffle. Une bague.

– C'est un diamant, murmure-t-il. Ta pierre porte-bonheur.

Je déglutis difficilement, mes yeux remontant la longueur de la fine bande qui s'élève vers un pic subtil au centre surmonté d'un diamant brillant de forme ovale flanqué d'une pierre en forme de larme sur chaque côté. De plus petites pierres entourent l'ensemble, toutes brillant magnifiquement.

L'or blanc est découpé, donnant l'impression que chaque pièce incrustée est détachée des diamants principaux. Je

n'ai jamais rien vu de pareil.

– Elle est ancienne ? demandé-je, abandonnant cette beauté pour une autre.

Je le regarde. Il semble toujours nerveux.

– Art nouveau – 1898, pour être précis.

Je souris en secouant ma tête d'étonnement. Bien sûr qu'il serait précis.

– Mais c'est une bague.

Je finis par m'immobiliser pour énoncer l'évidence. Après aujourd'hui, Central Park, la tension, la lettre de Miller, cette bague vient de me jeter dans une nouvelle boucle. La boîte est soudainement enlevée de ma main et

placée sur le côté. Il se met sur son dos, prend mes mains, et me tire en avant jusqu'à ce que j'aie avancé sur mes genoux jusqu'entre ses cuisses. Je m'appuie sur mes hanches et attends qu'il s'explique, le souffle court. Je n'ai aucun doute que ses mots vont être pénétrants, comme ses yeux bleu cristal le sont en ce moment même. Il reprend la boîte et la tient entre nous. Les diamants brillants de cette pièce exquise sont aveuglants.

– Celui-là, là – il pointe le diamant qui constitue la pièce centrale – il nous représente.

Mes paumes couvrent mon visage, je ne veux pas qu'il voie les larmes

envahir mes yeux une nouvelle fois, mais je ne peux maintenir cet état longtemps. Il prend mes mains et les guide vers mes genoux, hochant la tête doucement pour me montrer qu'il comprend.

– Celui-ci – il pointe l'une des pierres en forme de larme flanquant le diamant central – c'est moi. Puis son doigt glisse vers la pierre symétrique de l'autre côté.

– Et celui-ci te représente toi.

– Miller, je...

– Chhhut.

Il place son doigt sur mes lèvres et lève ses sourcils en un doux geste d'avertissement. Une fois qu'il est certain que je respecterai sa volonté de

le laisser finir, il ramène mon attention vers la bague, et je ne peux rien faire d'autre que d'attendre qu'il ait fini son interprétation de ce que cette bague signifie. Son index reste sur la pierre en forme de larme qui me représente.

– Cette pierre est magnifique.

Le bout de son doigt revient vers sa jumelle.

– Elle rend celle-ci plus brillante. Elle la complète. Mais celle-ci, celle qui nous représente nous – il laisse son doigt sur le diamant au centre et ramène son regard vers mon visage douloureux – celle-ci est la plus brillante, la plus étincelante de toutes.

En produisant un de ces clins d'œil

languides dont il a le secret, il sort le joyau de son coussin de velours bleu, tandis que je continue ma lutte intérieure pour ne pas m'effondrer de bonheur.

Cet homme imparfaitement parfait est plus beau que je ne l'ai jamais cru, mais j'apprécie aussi le fait que je fais vraiment de lui un homme meilleur – pas parce que j'essaye de le changer mais parce qu'il veut être quelqu'un de meilleur. Pour moi. Il tient la bague en l'air et son doigt plane au-dessus de la douzaine de petites pierres qui irradient du promontoire complexe qui couronne le bijou.

– Et tous ces éclats d'étincelles sont les feux d'artifice que nous créons

ensemble.

Je suis sûre que ces mots pénètrent en moi profondément. Je ne m'attends pas à ce qu'ils me paralysent.

– C'est parfait.

J'élève ma main et la passe sur sa joue rugueuse, sentant les feux d'artifice commencer à initier quelque chose.

– Non pas encore, murmure-t-il, saisissant ma main sur sa joue. Je le regarde alors qu'il glisse doucement le bijou autour de mon annulaire gauche.

– Maintenant c'est parfait.

Il pose un long baiser sur la bague à mon doigt avant de pousser sa joue contre ma main, les yeux fermés. Je suis incapable de parler... presque. Il vient

de mettre cette bague à mon doigt. À ma main gauche. Je ne veux pas casser la perfection de ce moment, mais je suis bombardée par une question répétée à l'infini.

– Est-ce que tu es en train de me demander de t'épouser ?

Son sourire me fait presque m'évanouir, sa fossette apparaissant et sa mèche rebelle venant tomber sur son front. Il me soulève de sur mes genoux puis m'aide à m'asseoir en passant mes jambes dans son dos alors qu'il me tire jusqu'à ce que nous soyons imbriqués.

– Non, Olivia Taylor, ce n'est pas ce que je fais. Je te demande d'être à moi pour l'éternité.

Je ne peux retenir l'émotion qui me submerge. Son visage, sa sincérité... son amour immense pour moi. Dans une nouvelle tentative pitoyable de cacher mes larmes, je laisse tomber mon visage sur ma poitrine et pleure silencieusement pour moi-même, tandis qu'il soupire dans mes cheveux et dessine des cercles réconfortants dans mon dos. Je ne suis pas sûre de savoir pourquoi je pleure quand je suis heureuse.

– C'est une bague d'éternité, dit-il au-dessus de moi avant de prendre ma tête dans ses mains, me demandant silencieusement de le regarder avant qu'il continue. Le doigt auquel tu la portes n'a pas d'importance, et je pense

qu'il y a une autre bague aussi éblouissante à ton autre annulaire de toute façon. Je ne te suggérerai jamais de remplacer la bague de ta grand-mère.

Je souris à travers mes sanglots, sachant que ce n'est pas la seule raison pour Miller de placer cette bague à ma main gauche. C'est sa manière de me donner juste une petite part de ce qu'il se figure que je veux.

– Je t'aime de tout mon être, Miller Hart.

– Je suis profondément fasciné par toi, Olivia Taylor.

Il pousse ses lèvres vers les miennes et complète la perfection de ce moment avec un baiser parfait.

– J’ai une requête, dit-il dans ma bouche entre deux délicates rotations de sa douce langue.

– Je n’arrêterai jamais, lui confirmé-je, lui permettant de m’aider alors qu’il conserve nos bouches connectées et nos corps rapprochés.

– Merci.

Il me soulève vers lui, me serrant contre sa poitrine, et commence à marcher vers l’autre porte qui nous emmènera dans le salon de la suite. Le tapis étalé devant la cheminée est crème, doux et pelucheux, et il se dirige vers lui. Notre baiser est rompu et je suis installée sur mon dos.

– Attends, ordonne-t-il doucement,

avant de sortir du salon, me laissant pleine de désir refoulé, mon corps entier en feu.

Mes yeux tombent sur la bague, me rappelant sa magnificence, mais plus encore ce qu'elle signifie. Mes lèvres se recourbent en un sourire de contentement qui se fige quand mon regard se lève et que je découvre Miller nu. Il ne prononce pas un mot alors qu'il s'approche de moi, ses yeux pleins de promesses. Je suis sur le point d'être vénérée, et quelque chose au fond de moi me dit que cette session risque de me faire oublier toutes les précédentes.

Je peux voir le désir suer de tous les pores de sa peau nue. Il veut donner

corps à ses mots, à son cadeau, à sa promesse et à son baiser avec une confirmation physique. Chaque terminaison nerveuse, chacun de mes muscles s'enflamme, tandis que les pulsations de mon sang s'accélèrent à un rythme fou.

Plaçant un préservatif à côté de moi, il se laisse tomber sur ses genoux, son membre déjà dur et pulsant clairement devant mes yeux.

– Je veux t'exprimer tout mon désir, grommelle-t-il, d'une voix basse et graveleuse, faisant augmenter mon impatience.

Se mettant sur son coude pour glisser son physique imposant à mes côtés, il

fait fondre ma peau lorsque sa paume glisse sous ma jupe et franchit la courte distance jusqu'à l'intérieur de ma cuisse.

J'essaye de prendre une profonde inspiration mais je ne parviens qu'à la retenir. La douceur de ses paumes décrivant des cercles près de mon sexe est une torture à son summum, et nous n'avons même pas encore commencé.

– Es-tu prête à être vénérée, Olivia Taylor ?

Son doigt glisse délicatement sur ma culotte, faisant se cambrer mon dos tandis que ma respiration libérée s'accélère nettement.

– S'il te plaît, dis-je en l'implorant et

en le clouant de mes yeux suppliants.
S'il te plaît, ne me torture pas.

– Dis-moi que tu veux que je te vénère.

Ma jupe glisse doucement le long de mes jambes, emportant ma culotte dans le même élan.

– S'il te plaît, Miller.

– Dis-le.

– Vénère-moi, je souffle en soulevant légèrement mon dos quand il glisse sa main en dessous pour enlever mon soutien-gorge.

– Comme tu veux, accepte-t-il tranquillement, ce qui est obscène, parce que je sais pour sûr que c'est ce que *lui* veut aussi. Lève-toi pour moi.

Je me hisse en position assise comme il me l'ordonne, silencieuse et obéissante tandis qu'il se met sur ses genoux à nouveau et passe mon top au-dessus de ma tête, puis enlève mon soutien-gorge. Ils sont jetés négligemment sur le côté avant que ses mains ne glissent dans mon dos et qu'il bouge ses genoux, m'emportant avec lui pour me faire retomber en arrière.

Il se tient au-dessus de moi, son corps portant à moitié sur le mien, ses yeux se noyant en moi.

– Il y a quelque chose de si incroyable qui se passe à chaque fois que je regarde dans tes yeux.

– Dis-moi.

– Je ne peux pas. Le décrire est au-delà de mes capacités.

– Comme ta fascination ?

Il sourit. C'est un sourire timide, le faisant paraître enfantin et mignon – une apparence très rare pour Miller Hart. Pourtant, malgré sa rareté, ce n'est pas un écran de fumée. Ce n'est pas un sourire faux ni une façade. Il est vrai. Pour moi seul, il est vrai.

– Juste comme ça, confirme-t-il, s'abaissant pour capturer mes lèvres.

Mes mains montent jusqu'à ses épaules et ses muscles tendus, tous deux bourdonnant de bonheur alors que nos langues se mêlent tellement lentement qu'elles se retrouvent presque

immobiles. Je penche ma tête pour améliorer notre connexion, mon désir m'emportant sur des terres inconnues.

– Savoure, dit-il dans ma bouche. Nous avons l'éternité.

Ses mots m'apaisent quelque peu, et je me force à obéir à sa demande de me calmer. Je sais que Miller est aussi impatient que moi, pourtant sa force est de maintenir son contrôle, pour prouver qu'il le peut, et de museler son bouillonnement. Il me mord la lèvre inférieure ; puis la douceur de sa langue traverse ma bouche alors qu'il se met à nouveau à genoux, me laissant me tortiller sous un regard concentré et brûlant. La dureté de sa queue me

maintient captivée tandis qu'il négocie avec mes genoux, les soulevant puis les écartant. Je suis grande ouverte, et son regard s'attarde sur la chair pulsante de mon sexe tandis qu'il se place entre mes genoux et s'empare du préservatif. Le rythme lent qu'il adopte, ouvrant l'emballage, sortant le préservatif et le plaçant sur son érection, est une véritable torture. Lui demander de se dépêcher serait sans effet, aussi je concentre toute ma volonté pour essayer d'attendre patiemment.

– Miller.

J'ai prononcé son nom presque involontairement, et mes bras se tendent pour lui indiquer silencieusement

d'entrer en moi. Mais il secoue la tête et réunit ses bras sous mes genoux, avançant finalement jusqu'à ce que je sente la pointe de son érection frotter contre mon sexe.

Je crie, mes yeux se fermant, mes bras volant sur le côté et j'attrape le tapis à pleines poignées.

– Je veux tout voir de toi, déclare-t-il, poussant un peu en avant, mon corps s'étirant dans un sifflement. Ouvre les yeux, Olivia.

Ma tête commence à trembler, tandis que je le sens s'enfoncer de plus en plus profondément, chaque muscle tendu.

– Olivia, s'il te plaît, ouvre les yeux.
Les ténèbres dans lesquelles je me

trouve sont bombardées par des visions incessantes de Miller me vénérant. C'est comme un diaporama, les images érotiques accélérant mon plaisir.

– Bon sang, Livy !

J'ouvre mes yeux sous le choc, le découvrant me fixer avec fascination tandis qu'il s'enfonce enfin complètement en moi. Ses bras sont repliés sous mes genoux, le bas de mon corps soulevé en l'air, solidement arrimé à lui.

Sa mâchoire ténébreuse est dure, ses yeux brillants et sauvages, ses cheveux désordonnés, sa mèche rebelle pend sur son front, ses lèvres pleines, ses...

Je peux le sentir palpiter en moi, tous

mes muscles internes s'entourant autour de son membre, le serrant.

– Terre à Olivia.

Son ton est très sexuel, passionné, et il enchaîne en encastrant son corps à la perfection dans le mien. Mon esprit se brouille, les images mentales se désagrègent. Aussi mon attention se reporte à nouveau sur son visage.

– Garde tes yeux sur moi, ordonne-t-il, reculant, son membre glissant hors de mon passage lentement.

La friction paresseuse rend son injonction difficile à suivre. Mais j'y parviens, même lorsqu'il rentre à nouveau, avec une lenteur presque douloureuse. Chacun de mes muscles se

contracte et travaille pour trouver son rythme parfait. Il me pilonne, chacune de ses poussées expulsant l'air de mes poumons, et un petit gémissement s'échappe d'entre mes lèvres. Les angles aigus de sa poitrine ondulent, claquent, une fine pellicule de sueur s'étalant sur sa peau douce. Je commence à trouver un rythme de respiration plus régulier tandis que je suis torturée par ses talents d'expert, la lente et constante ondulation de ses hanches précipitant mon plaisir. Puis il commence à insister à chaque mouvement, sa poitrine pesant plus lourd, sa prise se durcissant. Mes doigts trouvent mes cheveux et commencent à

les tirer sans répit, cherchant quelque chose à attraper, n'importe quoi, avec Miller hors de portée.

– Bon sang, Olivia. Te voir te battre pour tenir le coup me donne une satisfaction incroyable.

Mes seins commencent à gonfler, et les muscles de mon estomac commencent à être douloureux. Comme d'habitude, je suis prise dans cet entre-deux. Je veux lui crier de me pousser par-dessus bord, mais je veux aussi retarder l'inévitable, faire durer cette étreinte à jamais, malgré la douce torture et le plaisir insoutenable qu'elle me procure.

– Miller, dis-je, en avançant et en

commençant à perdre le contrôle. Bon sang, dis-le plus fort, Olivia !

– Miller !

Je crie son nom comme ce dernier coup de boutoir m'amène au bord de l'orgasme.

Il émet un gémissement bas et étranglé alors qu'il reprend le contrôle de son pouvoir et nous ramène à une étreinte plus docile.

– Chaque fois que je te prends, j'ai l'impression que ça m'aidera à étancher cette soif. Mais ce n'est jamais le cas. Chaque minute que nous passons ainsi, j'en veux juste toujours plus.

Il repose mes jambes et retombe sur ses avant-bras, me piégeant sous son

corps. Mes cuisses s'écartent encore, lui donnant la place qu'il demande, et son visage se rapproche du mien, nos souffles entrant en collision. Nos regards se verrouillent et ses hanches roulent, m'amenant plus près de l'apogée de mon euphorie.

Je plonge ma main dans ses cheveux et tire sur ses vagues indisciplinées tandis que je contracte mes muscles autour de sa queue.

Ses yeux deviennent vitreux, sa voix ramenée à une gamme primitive augmente mon audace. Je serre encore là où la pointe de sa queue de fer rejoint la partie la plus profonde de mon sexe.

Je prends l'un de mes plus intenses

moments de plaisir à sentir son menton s'affaisser et à sentir son corps trembler de lascivité. Savoir que je peux le rendre si vulnérable pendant ces moments me remplit de puissance. Il est grand ouvert pour moi. Il est exposé. Il est faible et puissant en même temps. Je remonte mes hanches, appréciant la vue de son corps s'effondrant sur le mien. Et je serre autant que je peux sa queue à chaque aller-retour. Les contours de son visage parfait commencent à trembler et je vois un abandon sauvage se refléter dans ses yeux bleus.

– Tu me paralyse, Olivia Taylor. Tu me paralyse complètement.

Il tourne sur lui-même, me prenant sur

ses genoux.

– Finis-moi.

Son ton est dur, rempli de faim et d'impatience.

– Finis-moi.

Je grimace un peu face à ce changement inattendu de position, qui le pousse à me pénétrer encore plus profondément. Ses mains puissantes trouvent mes hanches, et ses doigts agrippent ma chair. Je suis complètement transpercée, et je retiens mon souffle alors que j'essaye de m'habituer à sentir toute sa longueur dans cette position.

– Bouge, ma douce.

Ses hanches s'élancent vers moi, et je crie, mes paumes glissant contre sa

poitrine.

– Maintenant !

Son cri abrupt me met en action et je commence à remuer mes hanches au-dessus de lui, ignorant les coups de poignard de la douleur qui me transperce et me concentrant sur les flashes de plaisir entre eux. Il grogne, augmentant l'effet des rotations de mes hanches en poussant sur mes cuisses. Je suis bien dans le rythme, le regardant me regarder alors que je nous amène tous les deux plus près de l'explosion finale.

– Je vais bientôt venir, Olivia.

– Oui !

Je crie, remontant mes genoux et m'enfonçant sur lui. Il émet une série de

grognements et bouge plus rapidement, me faisant tourner sur mes mains et mes genoux. Attrapant mes hanches, il s'enfonce en moi avec un cri gratifiant.

– Oh mon Dieu ! Miller !

– Ouais, tu me sens, Livy ? Sens tout ce que je peux avoir à t'offrir.

Il ne faut que quelques coups violents de mon corps contre le sien pour me projeter au-dessus du précipice et me voir tomber librement dans les ténèbres, mon corps s'effondrant sur le tapis et convulsant tandis que le point d'orgue de mon orgasme fond sur moi. Je flotte au loin, sentant la charge de Miller dans mon corps et ses jurons alors qu'il s'effondre à son tour, tournant ses

hanches et glissant sa queue sur le pli de mes fesses, marmonnant et me mordant le cou avant de se glisser à nouveau dans mon sexe tremblant. Je n'ai pas la place dans mon cerveau écrasé de plaisir pour me rendre compte que j'ai joui avant lui. Je peux sentir le pouls puissant de sa tige battre contre les parois de mon sexe, glissant au dedans puis au dehors paresseusement. Et puis il vient dans un torrent de prières silencieuses.

Ouvrant mes yeux, je fixe la teinte crème du tapis, haletant et tanguant, en essayant de réunir des pensées moins filandreuses.

– Tu ne m'as pas fait mal, dis-je en

soupirant, la gorge sèche et irritée.

Je sais que ce sera sa première question quand il aura repris sa respiration. Il me vénère toujours.

Mes bras s'étirent au-dessus de ma tête en un long soupir alors que Miller s'écarte de moi. Il mordille mon épaule et l'embrasse, puis fait de même avec l'autre ; puis il descend le long de la colonne, léchant et mordillant les zones qu'il survole. Mes yeux se ferment tandis qu'il continue sa lente course le long de mon dos jusqu'à mes fesses. Ses dents s'y enfoncent, assez sévèrement d'ailleurs, mais je suis épuisée, incapable de crier ou de me tourner pour le faire cesser. Une fois qu'il est

rassasié, je le sens ramper le long de mon corps et s'installer au-dessus de moi, ses paumes glissant sur mes bras jusqu'à ce que ses mains trouvent les miennes. Il réunit nos doigts, pousse son visage dans mon cou et relâche un soupir pour exprimer son contentement.

– Ferme les yeux, murmure-t-il.

Puis, venue de nulle part, une musique inonde le silence. Une musique douce, avec des paroles profondes et touchantes.

– Je la reconnais, je soupire, en écoutant Miller fredonner l'air réconfortant dans mes oreilles.

Ce n'est pas dans ma tête.

Mes yeux s'ouvrent et je me tortille

jusqu'à ce qu'il soit forcé de se soulever et que je puisse me retourner pour l'observer. Il cesse de chantonner et me sourit, les yeux scintillants, laissant la musique envahir l'espace à nouveau.

– Cette chanson...

– Je pourrais te la fredonner de temps en temps, soupire-t-il, presque timidement. Gabrielle Aplin.

– « The Power of Love », finis-je tandis que son corps se rapproche du mien et me repousse sur le dos, son poids se répartissant délicatement.

– Hmmm, soupire-t-il.

Je suis toujours frémissante, toujours bourdonnante, toujours pulsante.

Une éternité de ce moment suspendu

ne serait pas encore suffisante.

4

Mes rêves sont merveilleux. Ils forment une répétition de la dernière partie de la journée d'hier. Mes paupières assoupies s'ouvrent doucement, mon esprit en éveil enregistrant sa présence près de moi. Très près. Je suis enroulée sur son côté, prise en cocon dans son *truc*. Précautionneusement et silencieusement, je lève ma main gauche et cherche ma bague, soupirant et savourant l'insistance que met mon esprit à me

rappeler chaque mot prononcé et chaque caresse échangée. Les rêves merveilleux n'arrivent pas seulement quand vous dormez. Saisissant l'opportunité du lourd sommeil de Miller, je passe un peu de temps à suivre du doigt les lignes de sa poitrine. Il dort d'un sommeil de plomb... au moins la plus grande partie de lui. J'observe avec fascination son sexe s'épaissir quand ma main descend vers le V qui se forme au bas de son ventre, jusqu'à ce qu'il soit solide et pulsatile, semblant supplier qu'on s'occupe de lui.

Je veux qu'il se réveille en gémissant de plaisir, alors j'essaye de tourner son corps et de m'installer entre ses cuisses.

Elles s'ouvrent pour moi, sans qu'il soit besoin de les écarter, et je me retrouve près de son érection matinale, léchant mes lèvres et me préparant mentalement à l'envoyer au septième ciel. M'avançant, je fixe mes yeux sur son visage tandis que je saisis la base de son sexe, guettant un quelconque signe de vie mais n'apercevant rien. Je retourne mon attention sur la dure longueur de sa queue dans ma main et je suis mon instinct, ma langue tourbillonnant sur son extrémité doucement, collectant les perles de liquide séminal qui s'y accumulent déjà. La chaleur de sa chair, la douceur de sa peau tendue, la dureté que je peux sentir en dessous, tout cela

est tellement addictif, et je me retrouve bientôt à genoux, glissant mes lèvres sur toute la longueur de son sexe, gémissant de plaisir tandis que je les remonte. Mon attention est centrée seulement sur le fait de délivrer des coups de langue et des baisers méticuleux. Je passe un long moment à mouiller à cause de la sensation merveilleuse de lui dans ma bouche. Je ne suis pas sûre du moment où il se met à gémir, mais ses mains soudainement plongées dans mes cheveux m'avertissent de son éveil, et je souris en continuant les lents mouvements de ma bouche qui l'englobe, encore et encore. Ses hanches commencent à doucement se relever, à la

rencontre de chacun de mes mouvements, et ses mains guident ma tête à la perfection.

Ses murmures assoupiés sont indéchiffrables, sa voix cassée et faible. Ma main commence à remuer son sexe de haut en bas, en miroir de ma bouche, doublant son plaisir. Ses jambes s'agitent, sa tête remuant doucement d'un côté puis de l'autre. Chaque muscle que je peux sentir est devenu dur, et le gonflement dans ma bouche me fait comprendre qu'il est proche de venir, alors j'accélère mon rythme, ma tête s'agitant, la sensation de sa queue tapant l'arrière de ma gorge augmentant mon propre plaisir.

– Arrête, dit-il, continuant de pousser ma tête sur sa queue. S’il te plaît, arrête.

Il peut jouir n’importe quand maintenant, et le fait d’en être consciente ne fait que m’encourager.

– Non !

Ses genoux se lèvent, me touchant à la mâchoire, me faisant crier à cause de la douleur que je ressens. Son érection échappe de ma bouche alors que je crie, attrapant mon visage, poussant sur la zone touchée pour apaiser la pulsation que je ressens immédiatement.

– Écarte-toi !

Il est redressé, et se pousse en arrière jusqu’à ce que son dos heurte le sofa, un genou relevé, son autre jambe étendue

devant lui. Ses yeux bleus sont grands ouverts et remplis de peur, son corps transpirant et sa poitrine se soulevant rapidement, montrant sa panique. Mon corps s'écarte par instinct, le choc et la prudence m'empêchant de me rapprocher de lui pour le réconforter. Je ne peux même pas parler. Je le regarde juste tandis que ses yeux errent alentour, sa main serrée sur sa poitrine dans une tentative de calmer ses palpitations. La douleur qui se répand dans ma mâchoire est incroyable, mais mes yeux secs ne produiront pas de larmes. Je vis un moment de rupture émotionnelle. Il ressemble à un animal effrayé, acculé et impuissant, et quand ses yeux descendent

vers ses hanches, les miens aussi.

Il est toujours dur comme du bois.

Sa queue commence à tressauter et il grogne, sa tête retombant sur ses épaules.

Puis il jouit.

Et il gémit misérablement.

Du liquide blanc gicle sur son estomac, sur ses cuisses, semblant jaillir de son gland à jamais.

– Non, murmure-t-il pour lui-même, ses mains passant dans ses cheveux, ses yeux résolument fermés.

– Non ! rugit-il, frappant le sol de ses mains, me faisant reculer d'effroi.

Je ne sais pas quoi faire. Je suis toujours assise loin de lui, ma main

tenant encore ma mâchoire, et maintenant mon esprit turbine à cent à l'heure. Des flash-backs ne cessent de le frapper. Il m'a laissée le prendre dans ma bouche une fois. C'était bref, et il n'a pas joui. Il avait gémi de plaisir, m'avait aidée, guidée, mais s'était rapidement retiré. Les autres fois où je me suis aventurée dans cette zone avec ma bouche, j'ai toujours été interrompue. Il m'a laissée lui faire du bien avec ma main dans son bureau une fois, et je me rappelle qu'il m'a alors précisé que ça ne pouvait être qu'avec ma main. Et je viens de me rappeler également qu'il m'a dit qu'il ne se touchait pas en privé.

Pourquoi ?

Il se tend pour attraper un mouchoir dans la boîte sur la table proche, puis se met à s'essuyer frénétiquement.

– Miller ? dis-je calmement, interrompant les bruits de sa respiration accélérée et de ses mouvements affolés.

Je ne peux me rapprocher, pas avant qu'il ait notifié ma présence.

– Miller, regarde-moi.

Ses bras retombent, mais ses yeux regardent partout dans ma direction, excepté vers mon visage.

– Miller, *s'il te plaît* regarde-moi.

Je me rapproche un tout petit peu, précautionneusement, désespérant de ne pouvoir l'aider au moment où il en a le plus besoin.

– S’il te plaît.

J’attends, impatiente, sachant pourtant que je dois approcher cette situation avec prudence.

– Je t’en supplie.

Ses yeux bleus torturés se ferment doucement et se rouvrent finalement, plongeant dans la part la plus profonde de mon cœur. Sa tête commence à trembler.

– Je suis tellement désolé.

Il s’étouffe presque, sa main enserrant sa gorge, comme s’il luttait pour respirer.

– Je t’ai fait mal.

– Je vais bien, dis-je, même si ma mâchoire me fait l’effet de devoir être

remise en place. Je relâche la pression que j'exerce sur elle, et me rapproche doucement de lui, m'installant lentement sur ses genoux.

– Je vais bien, répété-je, plongeant mon visage dans son cou trempé, soulagée quand je le sens accepter le réconfort que je lui offre.

– Tu vas bien ?

Il laisse échapper un souffle d'air, riant presque.

– Je ne suis pas sûr de savoir ce qui s'est passé.

Mes cils battent, tandis que je comprends qu'il va parvenir à échapper à toutes les questions que je pourrais lui poser.

– Tu peux me le dire, le pressé-je.

Le détachement rapide de sa poitrine de la mienne et la lueur ennuyée dans ses yeux me font me sentir petite et sans intérêt. Son visage impassible ne m'aide pas non plus.

– Te dire quoi ?

Je produis un petit haussement d'épaules.

– Pourquoi une réaction aussi violente ?

Je ne me sens pas à l'aise avec l'intensité de son regard. Je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi, alors que je suis le seul centre d'attention de son regard pénétrant depuis que je l'ai rencontré.

– Je suis désolé.

Son regard s'adoucit et se teinte rapidement d'inquiétude alors qu'il se concentre sur ma mâchoire.

– Tu m'as surpris, Olivia. Rien de plus.

Une paume douce court sur la longueur de ma joue puis tourne en cercles délicats.

Il me ment. Mais je ne peux pas le forcer à partager quelque chose qui sera trop douloureux pour lui. J'ai compris maintenant. Le sombre passé de Miller Hart doit rester dans le noir, loin de notre lumière.

– OK, dis-je, mais je ne le pense pas une seconde.

Je ne suis pas OK, et Miller non plus. Ce que je veux lui dire en réalité, c'est de développer et de s'expliquer, mais mon instinct me retient. L'instinct qui m'a guidée depuis que j'ai rencontré cet homme déconcertant. Je continue de me dire ça, pourtant je me demande où je serais si je n'avais pas suivi toutes mes réactions naturelles envers lui et répondu aux situations qu'il a créées avec moi. Je sais où. Toujours morte. Sans vie. Prétendant être heureuse avec mon existence solitaire. Ma vie a peut-être connu une volte-face, teintée d'une nuance dramatique dont elle avait manqué dans les années récentes, mais je ne fléchirai pas dans ma

détermination d'aider mon amour à gagner cette bataille. Je suis là pour lui. J'ai découvert beaucoup d'éléments sombres à propos de Miller Hart, et au plus profond de moi, je sais qu'il y en a d'autres. D'autres questions qui vont se présenter. Et les réponses, quelles qu'elles soient, ne changeront rien à mes sentiments envers Miller Hart. C'est douloureux pour lui, ce qui rend douloureuses les choses pour moi aussi. Je ne veux pas être une source de souffrance pour lui, et le forcer à parler ne ferait que créer ce genre de situations. Alors ma curiosité peut aller se faire foutre. J'ignore le coin de mon esprit qui ne cesse de me répéter que,

peut-être, je ne *veux* pas savoir.

– Je t'aime, dis-je en murmurant dans une tentative de nous distraire de la bizarrerie de cet instant. Je t'aime, aussi obsessionnel et perturbé que tu sois.

Son visage s'éclaire, coupant court à son expression sérieuse et révélant ses yeux bleus étincelants.

– Et aussi obsessionnel et perturbé que je sois, je suis également fascinée par toi.

Il se soulève pour toucher ma mâchoire.

– Est-ce que ça fait mal ?

– Pas vraiment. Je suis habituée aux coups dans la tête ces jours-ci.

Il grimace, et je réalise

immédiatement que je viens d'échouer dans ma tentative d'apaiser la tension.

– Ne dis pas ça.

Je suis sur le point de m'excuser quand la sonnerie tonitruante du téléphone de Miller retentit à quelque distance.

Je suis soulevée des genoux de Miller et reposée délicatement sur le côté, et il m'embrasse sur le front tandis qu'il se lève avant de s'élaner vers la table du bureau et de saisir le téléphone.

– Miller Hart, dit-il avec son détachement et sa froideur habituels tandis que son corps nu fait les cent pas dans le bureau.

Il a fermé la porte derrière lui chaque

fois qu'il a pris un coup de fil depuis que nous sommes arrivés, pourtant cette fois il l'a laissée ouverte. Je prends ce geste comme un signe et me lève, suivant le même chemin que lui jusqu'à ce que je me tienne sur le seuil, observant le corps nu de Miller installé dans le fauteuil, ses doigts faisant des cercles sur sa tempe. Il semble irrité et stressé, mais alors que ses yeux se lèvent et trouvent les miens, toute émotion négative s'en échappe et ils deviennent souriants et chatoyants. Je lève ma main et me tourne pour partir.

– Un instant, dit-il abruptement au téléphone avant de l'écarter et de le poser sur sa poitrine nue.

– Tout va bien ?

– Oui, bien sûr, je te laisse travailler.

Il tapote le téléphone doucement et pensivement sur sa poitrine, ses yeux parcourant lentement mon corps nu.

– Je ne veux pas que tu me quittes.

Son regard trouve le mien, et je sens que sa phrase possède un double sens. Il baisse la tête, et je m'approche avec précaution de lui, surprise de sa demande mais pas si surprise par le désir que je sens naître en moi. Miller me regarde avancer, l'ombre d'un sourire sur le visage, puis prend ma main et embrasse ma nouvelle bague.

– Assieds-toi.

Il me pousse en avant jusqu'à ce que

j'atterrisse sur ses genoux, chacun de mes muscles se contractant quand sa queue à moitié en érection s'enfonce dans le pli entre mes fesses. Je suis encouragée à m'incliner en arrière et mon dos trouve sa poitrine, ma tête s'enfonçant dans le creux de son cou.

– Continue, ordonne-t-il à son interlocuteur au téléphone.

Je souris pour moi-même en constatant la capacité qu'a Miller d'être tendre et doux avec moi, et détestable et odieux avec celui qui se trouve à l'autre bout du fil. Un bras musclé s'enroule autour de ma taille et me tient serrée.

– C'est Livy, siffle-t-il. Je pourrais être en train de parler avec la reine en

personne, si Olivia a besoin de moi, la reine devra attendre.

Mon visage se contracte de confusion, et d'un brin de satisfaction, et je me tourne pour le regarder. Je veux lui demander qui c'est, mais quelque chose me retient. J'entends le son assourdi d'une voix douce, familière, et soumise à l'autre bout.

William.

– Content que nous ayons mis ça au point, souffle Miller, déposant un baiser chaste sur mes lèvres avant de reposer ma tête dans le creux de son cou et de remuer dans son fauteuil, arrivant à m'attirer plus près de lui.

Il retombe dans le silence et

commence à jouer négligemment avec une de mes boucles de cheveux, l'enroulant à répétition avant de se mettre à tirer dessus, et j'indique que ça me gêne avec un petit coup de coude dans ses côtes. Je peux entendre le ton doucereux de la voix de William mais je n'arrive pas pour autant à entendre ce qu'il dit, tandis que Miller se met de nouveau à changer de position.

– As-tu pu établir quoi que ce soit concernant cette question ? demande Miller.

Je sais de quoi ils peuvent parler, mais être là sur ses genoux, écouter sa voix calme et détachée, amplifie encore ma curiosité. J'aurais dû rester loin du

bureau, mais maintenant mon esprit tourne à cent à l'heure, s'interrogeant sur ce que William a pu découvrir.

– Une minute, dit-il, et je peux percevoir dans mon champ de vision sa main tenant le téléphone se baisser jusqu'au bras du fauteuil. Il relâche mes cheveux, qui sont probablement maintenant une montagne de nœuds, il attrape ma joue dans sa main et la tourne pour que je lui fasse face. Emprisonnant mes yeux de son regard, il appuie sur un bouton de son téléphone, et le dépose sans regarder sur le bureau, ne rompant jamais le contact avec mes yeux. Il ne brise même pas le contact pour regarder où est-ce qu'il a atterri, ou pour le

réaligner.

– William, dis bonjour à Olivia.

Je bouge nerveusement sur les genoux de Miller, un million de sentiments attaquant la sérénité que je ressentais dans ses bras.

– Bonjour Olivia.

La voix de William est réconfortante. Pourtant je n'ai pas envie d'entendre quoi que ce soit qu'il ait à dire. Il m'a prévenue contre Miller à partir du moment où il a su que nous entretenions une relation.

– Salut William.

Je me tourne rapidement vers Miller et tends mes muscles, prête à quitter ses genoux.

– Je vais te laisser travailler en paix.

Mais je ne vais nulle part. Miller secoue doucement la tête dans ma direction et affirme sa prise.

– Comment vas-tu ?

La question de William aurait eu une réponse facile... une demi-heure avant.

– Bien, couiné-je, m'en voulant de me sentir bizarre, mais surtout de devoir jouer la comédie. Je vais aller préparer le petit déjeuner.

J'essaye de me lever une nouvelle fois et me retrouve à nouveau bloquée.

– Olivia, reste, annonce Miller.
Continue.

– Où en étions-nous ?

William semble choqué, et cela

transforme ma sensation d'étrangeté en une forme de panique totale.

– Là où nous en étions, dit Miller, trouvant ma nuque et s'escrimant à la détendre en la pétrissant fermement. Il perd son temps.

Le silence s'installe à l'autre bout de la ligne, puis on peut entendre un bruit étrange de mouvement, probablement William se trémoussant inconfortablement dans son grand fauteuil avant de parler.

– Je ne suis pas sûr...

– Elle reste, dit Miller, le coupant, et je me prépare à une contre-attaque de la part de William... mais elle ne vient pas.

– Hart, je me pose tous les jours des questions sur ta morale.

William glousse. C'est un gloussement sombre et sardonique.

– Mais j'ai toujours été certain que tu étais sain d'esprit, quelque cinglés aient pu être certains de tes exploits. J'ai toujours su que tu étais parfaitement lucide.

J'ai envie de m'immiscer dans la conversation pour détromper William. Il n'y a rien de lucide chez Miller quand il perd son sang-froid. Il est sauvage, impossible à raisonner... un maniaque complet, terrifiant. Ou l'est-il vraiment ? Je me tourne lentement sous sa prise pour trouver son visage. Ses yeux bleus

perçants brûlent immédiatement ma peau. Son visage, quoiqu'impassible, est angélique. Je torture mon esprit en essayant de déterminer si ce que dit William pourrait être vrai. Je ne peux être d'accord. Peut-être que William n'a jamais vu Miller dans les états de rage qu'il a pu traverser depuis que nous nous sommes rencontrés.

– J'ai toujours su exactement ce que je faisais et pour quelle raison je le faisais.

Miller parle lentement et succinctement. Il sait ce que je suis en train de penser.

– Je peux perdre ma rationalité pendant une fraction de seconde, mais

seulement une fraction de seconde, soupire-t-il, si doucement que William ne peut l'avoir entendu.

Et ainsi, il répond à une autre question avec laquelle je me débattais silencieusement.

– Mes actes sont toujours valides et justifiés.

William entend cette partie de sa phrase. Je le sais parce qu'il se met à rire.

– Dans quel monde, Hart ?

– Le mien.

Il retourne son attention au téléphone et resserre son étreinte sur moi.

– Et maintenant le tien, aussi, Anderson.

Ses mots sont cryptiques. Je ne les comprends pas, mais la peur qui me remonte la colonne et le long silence surnaturel qui s'installe me disent de les prendre au sérieux. Pourquoi suis-je venue ici ? Pourquoi ne suis-je pas allée droit dans la cuisine pour prendre quelque chose à manger ? J'avais faim quand je me suis réveillée. Plus maintenant, cependant. Maintenant mon estomac est un vide se remplissant rapidement d'anxiété.

– Ton monde ne sera *jamais* le mien.

Le ton de William semble bouillir de rage sous la surface.

– Jamais.

Je dois partir. Ce pourrait être l'un de

ces moments où leurs deux mondes entrent en collision, et je ne veux pas être près d'eux quand ça arrivera. L'océan qui les sépare les empêche d'en venir aux mains, mais le ton de la voix de William, ses mots, et les vibrations que je sens dans le corps de Miller sous moi sont des signes suffisants pour me faire comprendre que ça ne serait quand même pas joli.

– J'aimerais sortir, dis-je, essayant en vain de soulever la main de Miller sur mon ventre.

– Reste où tu es, Olivia.

Ma tentative s'avère inutile, et l'insistance déraisonnable de Miller provoque la remontée à la surface de

mon tempérament.

– Laisse. Moi. Sortir.

Ma mâchoire me fait mal, et je le poignarde du regard. Je suis surprise quand je sens la pression de sa main me libérer immédiatement. Je me lève avec hâte, et ne sachant pas s'il faut que je me hâte vers l'entrée ou que je sorte calmement, je commence à arranger mes vêtements imaginaires tandis que j'essaye de régler ce dilemme.

– Je suis désolé, dit Miller à haute voix, saisissant l'une de mes mains occupées et la pressant doucement. S'il te plaît, j'aimerais que tu restes.

Il y a un silence bref et rempli de gêne avant qu'un rire chargé d'un amusement

authentique ne se fasse entendre du côté de William et brise notre moment d'intimité, me rappelant qu'il est toujours techniquement dans la pièce avec nous.

– Oui, nous avons terminé, confirme-t-il. Je m'excuse également.

– Je ne comprends pas pourquoi tu veux que je reste là, confessé-je.

C'est déjà trop d'informations à traiter.

– William a essayé de démêler certaines choses, c'est tout. S'il te plaît, reste et écoute ce qu'il a à dire.

Je suis soulagée qu'il veuille bien me laisser l'aider à partager le fardeau, mais je suis effrayée également. Hochant

légèrement la tête, je reprends ma place sur ses genoux et lui permets de recevoir mon corps dans la position qui lui est la plus agréable, c'est-à-dire sur le côté, mes jambes dépassant du bras du fauteuil, ma joue contre sa poitrine.

– OK. Alors, Sophia ?

Mon sang se refroidit, à la simple mention de son nom.

– Elle s'obstine à dire qu'elle n'a pas dit un mot à Charlie.

Charlie ? Qui est Charlie ?

– Je la crois, dit Miller.

C'est un aveu fait à contrecœur et cela me surprend, d'autant plus lorsque William marque son accord.

– As-tu senti qu'elle aurait pu suivre

Olivia ?

– Je ne pourrais pas le dire avec certitude, mais nous savons tous quels sentiments cette femme entretient pour toi, Hart.

Je sais très bien quels sont les sentiments de Sophia envers Miller, surtout parce qu'elle a été assez aimable pour me le dire elle-même. C'est une ancienne cliente qui est tombée amoureuse de lui. Ou est devenue obsédée par lui, pour dire les choses plus précisément. Miller était inquiet à l'idée qu'elle essaye de m'enlever. L'aime-t-elle à ce point-là ? Assez pour se débarrasser de moi ?

– Sentir quelque chose avec Sophia

Reinhoff ? s'esclaffe William. La seule chose que je peux sentir en sa présence, c'est du froid. Tu as été négligent. C'est stupide d'avoir amené Livy à Ice. L'amener dans ton appartement était une idée pire encore. Je suis sûr qu'elle apprécie le fait qu'elle puisse s'afficher avec toi, Hart.

J'ai un mouvement de recul, alors que je sens Miller baisser la tête pour me regarder. Je sais ce qui est sur le point d'arriver.

– Olivia et moi avons été discrets sur notre relation. Je n'ai emmené Livy à Ice que quand le club était fermé.

– Et quand elle s'est présentée sans t'en avoir averti, l'as-tu fait

raccompagner dehors ? T'es-tu éloigné de son voisinage pour diminuer les risques qu'on puisse deviner votre relation ?

Le ton sérieux de William laisse transpirer une démonstration d'humeur. Je veux me cacher.

– Eh bien ? insiste-t-il, malgré le fait qu'il connaisse déjà parfaitement la réponse à sa question.

– Non.

Miller crache le mot, la mâchoire serrée.

– Je réalise que c'était stupide de ma part.

– Donc, ce que nous avons c'est un club rempli de gens qui ont pu assister à

plusieurs incidents impliquant le célèbre Miller Hart, discret et très contrôlé, au cours desquels il a perdu son sang-froid pour une belle jeune femme. Tu vois où je veux en venir avec ça ?

Je soupire devant le besoin irrationnel de William de rabaisser Miller. Je sens également une montagne de culpabilité s'installer sur mes épaules. Mon inconscience face aux conséquences de mes actes et mon comportement ont compliqué la situation, et acculé Miller dans un coin.

– Tout est noté, Anderson.

Miller soupire, cherchant à nouveau mes cheveux et commençant à tourner une boucle. Le silence retombe. C'est un

silence inconfortable – un de ceux qui augmentent encore mon envie de m'échapper de ce bureau et de laisser ces deux hommes continuer d'échanger sans moi leurs conjectures quant à notre situation tragique. Il faut un moment avant que William ne se remette à parler, et quand il le fait, je n'aime pas ce qu'il a à dire.

– Tu dois avoir anticipé les répercussions de ta démission, Hart. Tu sais que ce n'est pas à toi de prendre cette décision.

Je me recroqueville sur le corps de Miller, comme si me rendre plus petite et tenter de m'enfoncer en lui pouvaient faire fuir cette réalité désagréable. Je

n'ai consacré que peu de pensées aux chaînes invisibles qui relie Miller à ces bâtards immoraux qui en détiennent les clés. Le fantôme de Gracie Taylor a monopolisé mon esprit, et bizarrement, il semble maintenant bien plus attrayant que cet autre problème. C'est vraiment la réalité, et entendre la voix de William, ressentir le tourment de Miller, et soudainement être consumée par la défaite m'ont conduite au sommet de mon anxiété. Je ne suis pas tout à fait certaine de ce qui nous attendra à Londres quand nous arriverons là-bas, mais je sais que ce sera une épreuve pour moi, pour *nous*, bien plus que tout ce que nous avons pu traverser

auparavant.

La sensation de lèvres douces sur ma tempe me ramène dans la pièce.

– Je n’y ai pas accordé beaucoup d’attention à ce moment-là, admet Miller.

– Et maintenant ?

La question de William et le ton brusque qu’il a employé indiquent qu’il ne pourra y avoir qu’une seule réponse acceptable.

– Maintenant je ne m’intéresse qu’au fait de protéger Olivia.

– Bonne réponse, rétorque William abruptement, et je regarde Miller au-dessus de moi, le découvrant perdu dans ses pensées, adressant un regard vide au

reste du bureau.

Je déteste qu'il puisse paraître si découragé. J'ai vu ce regard beaucoup trop de fois, et il m'inquiète plus que n'importe quoi d'autre. Je me sens aveugle, inutile, et dénuée de mots à lui offrir pour le reconforter, je m'élève et glisse ma paume sous sa nuque, le rapprochant de moi et poussant mon visage dans le fond de barbe qui tapisse sa gorge.

– Je t'aime.

Ma déclaration presque silencieuse est sortie naturellement de ma bouche, comme si mon instinct me disait que je n'avais qu'un amour de plus en plus fort à lui offrir. C'est avec réticence que je

me rends compte intérieurement que c'est le cas.

William continue.

– Je ne peux pas croire que tu aies été assez stupide pour partir.

Les muscles épais se contractent sous moi en un clin d'œil.

– Stupide ? siffle Miller, me retournant sur ses genoux. Je peux quasiment ressentir ses émotions à travers le contact de nos peaux nues.

– Est-ce que tu es en train de suggérer que je devrais continuer de baiser d'autres femmes alors que je suis en couple avec Olivia ?

Ses propos brutaux font se contracter mon visage de dégoût, comme le font les

images mentales de ceintures et...

Stop !

– Non.

William ne bat pas en retraite.

– Je suggère que tu n’aurais jamais dû toucher ce que tu ne pouvais pas avoir. Tous tes problèmes s’évaporeront si tu fais ce qu’il faut.

Faire ce qu’il faut. Me quitter. Retourner à Londres et redevenir l’*escort* le plus couru de la capitale. Je ne peux retenir la rage qui m’envahit profondément en entendant les mots de William, spécialement puisqu’il insiste pour être à ce point un connard. « Il peut m’avoir. » Je retrouve mon courage, et je lutte contre la prise de Miller, me

retrouvant en position assise, et me rapprochant du téléphone autant que possible, pour que William puisse m'entendre haut et fort.

– Je te défends de recommencer avec ça, William ! Ne me force pas à te planter un couteau dans le cœur et à le retourner dans la plaie !

– Olivia !

Miller me tire en arrière vers sa poitrine, mais ma colère injecte de la force dans ma maigre physionomie, et je le repousse, me rapprochant encore du téléphone. Je peux entendre son exaspération très nettement, bien que je m'en moque complètement à cet instant.

– Je sais que tu ne me menaces pas de

violence physique, Olivia, dit William avec quelque chose de moqueur dans sa voix.

– Gracie Taylor.

Je dis son nom à travers mes dents serrées et ne prends aucun plaisir à entendre la respiration coupée de William à l'autre bout du fil.

– L'ai-je vue ? je lui demande.

Miller me ramène immédiatement contre sa poitrine et je commence à me sentir écrasée par sa prise ferme sur mes membres.

– Était-ce elle ? dis-je en envoyant mon coude se planter dans ses côtes dans ma frénésie.

– Merde ! grogne Miller, perdant sa

prise sur moi. Je plonge pour récupérer le téléphone, essayant d'avaler une goulée d'air pour pouvoir demander une réponse, mais Miller se jette en avant et coupe l'appel avant que je puisse l'atteindre.

– Qu'est-ce que tu fais ? je hurle en me débattant contre ses mains envahissantes alors qu'il essaye de me maîtriser.

Il gagne. Je suis ramenée contre son corps et mes bras remuants sont emprisonnés par une poigne impitoyable.

– Calme-toi !

Je suis incapable de retenir ma colère, rendue aveugle par ma

détermination.

– Non !

Une force inattendue m’envahit et je me soulève vers le haut, arquant violemment mon dos dans une tentative pour échapper à l’étreinte d’un Miller qui semble de plus en plus inquiet.

– Calme-toi, Olivia, me prévient-il dans un souffle tranquille à mon oreille une fois qu’il m’a immobilisée contre sa poitrine nue. L’ampleur de nos colères combinées est détectable dans la chaleur de nos peaux.

– Ne me force pas à te le demander deux fois.

Ma respiration est lourde, mes cheveux complètement ébouriffés

barrant mon visage rouge
d'échauffement.

– Lâche-moi.

Je lutte pour parler clairement malgré
la fatigue que je me suis infligée.

Respirant profondément, il plante ses
lèvres dans mes cheveux et me relâche.
Je ne perds pas de temps. Je m'éjecte de
ses genoux et fuis ma froide réalité,
claquant la porte derrière moi et ne
ralentissant pas avant que j'atterrisse
dans la grande chambre de la suite. Je
claque la porte de la chambre également.
Puis je m'effondre sur le bord de la
baignoire en forme d'œuf et ouvre les
robinets. La colère qui me transperce
empêche toute forme d'injonction au

calme de s'imposer dans mon esprit. Je *dois* me calmer, mais ma haine pour William et le tourment mental que je m'inflige à propos de ma mère ne me le permettent pas. Mes mains trouvent mes cheveux et tirent, la colère se transformant en frustration. Dans une tentative pour me distraire, je mets du dentifrice sur ma brosse et commence à me frotter les dents avec rage. C'est un effort futile pour débarrasser ma bouche de l'arrière-goût amer de son nom sur ma langue. Après avoir passé beaucoup plus de temps à brosser qu'il n'était nécessaire, je crache et me rince les dents, avant de me regarder dans le miroir. Mes joues pâles sont rougies, un

mélange de ma colère qui est en train de se calmer et du désir qui ne m'a pas quittée depuis le début de notre séjour ici. Mais mes yeux bleus semblent perturbés. Après les événements horribles qui nous ont vus fuir Londres, m'enfoncer la tête dans le sable a été très facile. Et maintenant me voilà punie par des électrochocs incessants de réalité.

– Ferme la porte au monde et reste avec moi pour l'éternité, murmuré-je, me perdant dans le reflet de mes propres yeux. Mon monde tourne autour de moi tandis que j'appuie mes mains sur le bord du lavabo, mon menton retombant sur ma poitrine. Le désespoir est en train

de s'immiscer dans mon esprit à cran. Il n'est pas le bienvenu, mais mon corps et mon esprit épuisés ne parviennent pas à retrouver quelque chose à quoi s'accrocher dans les décombres de ma résolution. Tout semble impossible une nouvelle fois.

Avec un lourd soupir, je jette un œil autour de moi et découvre que l'eau a presque atteint le rebord de la baignoire, mais je ne me précipite pas. Je n'ai pas l'énergie, alors je me tourne doucement et traîne mon corps découragé à travers la pièce pour fermer les robinets. Puis je m'avance et m'enfonce dans l'eau, résistant au besoin urgent de fermer les yeux et d'immerger mon visage. Je reste

immobile, laissant mon regard se perdre dans la grande pièce, forçant mon esprit à faire le vide. Cela fonctionne jusqu'à un certain point. Je me concentre sur les tons plaisants de la voix de Miller, sur tous les mots d'amour qu'il m'a jamais dits et toutes les caresses qu'il m'a prodiguées. Tout cela. Depuis le tout début jusqu'à maintenant. Et j'espère et je prie pour qu'il y en ait tant d'autres à venir. Un petit coup tapé à la porte de la salle de bains me force à revenir au présent, et je ferme mes paupières plusieurs fois pour humidifier mes yeux secs.

– Olivia ?

La voix de Miller est basse et

inquiète. Elle me fait me sentir comme une merde. Il n'attend pas de réponse, au lieu de cela pousse doucement la porte et se tient à la poignée pendant qu'il me cherche du regard sur le pas de la porte. Il s'est vêtu d'un boxer noir, et je peux voir une marbrure rouge sur ses côtes, qui vient de mes gesticulations de tout à l'heure. Quand ses yeux bleus me retrouvent, ma culpabilité augmente exponentiellement. Il essaye de me sourire mais finit par baisser son regard vers le sol.

– Je suis désolé.

Ses excuses me rendent confuse.

– Pourquoi es-tu désolé ?

– Tout.

Il n'hésite pas.

– De t'avoir laissée tomber
amoureuse de moi. De...

Il me regarde à nouveau et prend une
longue inspiration.

– D'avoir été trop fasciné par toi pour
te laisser tranquille.

Un sourire triste se forme sur ses
lèvres, et je me lève pour saisir le
shampoing avant de le lui tendre.

– Me feras-tu l'honneur de me laver
les cheveux ?

Il doit se perdre dans une séance de
vénération, tout est bon pour stabiliser
notre monde face à ces fortes secousses.

– Rien ne me ferait plus plaisir,
confirme-t-il, ses longues jambes

dévorant la distance entre nous. Se laissant tomber sur ses genoux à un bout de la baignoire, il prend la bouteille et fait gicler du shampoing entre ses mains. Je m'assois et tourne mon dos vers lui pour lui faciliter la tâche, puis ferme les yeux quand je sens ses doigts puissants plonger dans mes cheveux. Ses mouvements lents et le soin qu'il met dans sa tâche me permettent de ressentir un peu de paix dans mon être inquiet. Tout est silencieux un moment. Ma tête est massée, il m'ordonne gentiment de me rincer, puis il enduit mes boucles d'après-shampoing.

– J'aime tes cheveux, murmure-t-il, prenant son temps pour les sentir, les

peignant de ses doigts pendant qu'il les hume.

– Ils ont besoin d'être coupés, dis-je, souriant pour moi-même quand ses doigts s'arrêtent abruptement.

– Seulement d'être coupés.

Il rassemble la masse mouillée et fuyante en une queue-de-cheval et les fait tourner un long moment jusqu'à ce qu'ils soient enroulés et serrés autour de son poing.

– Et je veux venir avec toi.

Me tirant doucement en arrière, il se penche et approche mon visage du sien.

– Tu veux surveiller la coiffeuse ? lui dis-je, déconcertée, tournant dans l'eau, si reconnaissante de sa manière

d'essayer de me distraire.

– Oui. Oui, c'est ce que je veux.

Il ne plaisante pas. Je le sais. Je reçois un doux baiser sur les lèvres, des petits bécots répétés, jusqu'à ce que sa langue brûlante s'enfonce dans ma bouche et s'y enroule avec passion. Je me relaxe grâce à son baiser, les yeux fermés, mon monde se stabilisant enfin.

– Tu as tellement bon goût.

Il rompt notre baiser mais conserve son visage proche du mien alors qu'il dénoue mes cheveux pensivement jusqu'à ce qu'ils retombent dans mon dos et s'enfoncent dans l'eau à mi-longueur. Ils sont bien trop longs, atteignant maintenant le bas de mon dos,

mais j'ai l'impression qu'ils ne poussent plus.

– Enlevons cet après-shampoing de tes boucles rebelles.

Il caresse ma joue avec son pouce pendant un court instant avant que ses mains ne tournent mon cou et ne m'encouragent à m'enfoncer dans l'eau. Je glisse dans la baignoire et ferme les yeux tandis que je disparais dans les profondeurs, mes oreilles se bouchant.

Retenir ma respiration est facile, je l'ai fait tellement souvent depuis que j'ai rencontré Miller, quand il l'a volée avec l'un de ses baisers d'adorateur ou m'a fait connaître le septième ciel en s'occupant de moi ici. Mes yeux et mes

oreilles étant inutilisables, tout ce que je peux faire, c'est ressentir sa présence. Ses mains fermes travaillent mes cheveux, les débarrassant de l'après-shampoing et me débarrassant dans le même temps de mon désespoir. Mais ensuite sa main quitte mes cheveux et glisse le long de mon visage jusqu'à ma gorge. Puis de ma gorge à ma poitrine. Et de ma poitrine jusqu'à mon ventre.

Le bout de mes seins se durcit par anticipation. Sa main décrit des cercles délicieux, puis je la sens qui glisse sur mon estomac jusqu'à l'intérieur de ma cuisse. Je me tends sous l'eau, bataillant pour rester immobile et parvenir à retenir ma respiration. L'obscurité et le

silence dans lesquels je me trouve rendent mes autres sens plus affûtés, mes sensations plus exagérées. Son doigt glisse entre mes lèvres tremblantes et s'enfonce profondément en moi. Mes mains volent hors de l'eau et s'accrochent au bord de la baignoire et je me tracte hors de l'eau rapidement, éprouvant le besoin de saisir Miller pendant qu'il me vénère – en l'occurrence, son visage parfait rempli de satisfaction.

Je hoquette, cherchant à aspirer de l'air dans mes poumons, et Miller commence à pomper paresseusement.

– Hmmm.

Je rejette ma tête en arrière, la

laissant tomber mollement sur le côté pour pouvoir le regarder me donner du plaisir avec ses doigts magiques.

– C'est bon ?

Sa voix est râpeuse, et ses yeux sombres.

J'acquiesce et mords ma lèvre, contractant tous mes muscles internes pour pouvoir saisir tous ses mouvements dans le creux de mon ventre. Mais je perds ma concentration quand il pose son pouce sur mon clitoris et commence à le caresser avec précision, décrivant des cercles tortueux sur l'excroissance sensible.

– C'est si bon, dis-je dans un souffle, commençant à haleter, mon plaisir ne

faisant que se multiplier quand ses lèvres s'écartent et qu'il change de position sur le côté de la baignoire pour améliorer sa prise. Se retirant doucement, il verrouille ses yeux aux miens et repart en avant avec un éclat de victoire et de satisfaction se dégageant clairement de toutes les parties de son corps. Mon corps commence à trembler.

– Miller, s'il te plaît, le supplié-je, commençant à secouer la tête inutilement sous la torture.

– S'il te plaît, fais-moi jouir.

Ma demande ne reste pas sans effet. Il est aussi désespéré que je le suis de nous libérer du désespoir que nous avons ressenti dans son bureau. Il se

penche par-dessus la baignoire, maintenant ses doigts enfoncés pendant que nos deux bouches se rencontrent et s'embrassent pour me faire connaître une nouvelle phase de mon plaisir. Je mords sa lèvre inférieure quand mon orgasme prend le dessus, lui faisant sans doute mal avec la pression de mes dents s'accentuant, mais cela ne l'arrête pas dans sa détermination de mettre fin à notre dispute. Je suis assaillie par des vagues ininterrompues de plaisir, encore et encore, ça semble sans fin. Mon corps tremble violemment, l'eau giclant partout autour de moi, jusqu'à ce que je perde ma force et que mon corps s'enfonce dans l'eau mollement.

Maintenant je suis épuisée pour une raison tout à fait différente, et ma fatigue est devenue beaucoup plus attrayante que celle que j'éprouvais quelques instants auparavant.

– Merci, je bredouille entre deux inspirations sifflantes, forçant mes paupières à rester ouvertes.

– Ne me remercie jamais, Olivia Taylor.

Ma respiration est lourde et laborieuse, mon corps absorbant les effets secondaires de cette explosion de jouissance.

– Je suis désolée de t'avoir blessé.

Il sourit. C'est seulement un demi-sourire, mais tout aperçu de cette vision

magnifique est le bienvenu. C'est aussi une nécessité de plus en plus pressante au fil des jours. Il glisse ses doigts hors de moi et les laisse tracer un sillon sur ma peau jusqu'à remonter sur ma joue. Je sais ce qu'il est sur le point de dire.

– Tu ne peux pas me blesser physiquement, Olivia.

Hochant la tête en signe d'agrément, je le laisse m'aider à sortir du bain et m'enrouler dans une serviette. Il en saisit une autre sur l'étagère et commence à essuyer mes cheveux, les débarrassant de toute l'eau qu'ils ont accumulée.

– Séchons ces mèches rebelles.

Il prend position sur ma nuque et me

dirige jusqu'au lit, me faisant signe de m'asseoir à son extrémité, ce que je fais sans me plaindre, sachant que je vais pouvoir apprécier le contact des mains de Miller dans mes cheveux tandis qu'il les séchera. Il prend le sèche-cheveux dans un tiroir et le branche sur une prise, puis s'installe derrière moi rapidement, une jambe de chaque côté de moi, faisant un cocon de son corps autour du mien. Le bruit de l'appareil ne nous permettra pas de discuter, ce qui me va parfaitement. Je me relaxe simplement, ferme les yeux, et apprécie la sensation de son massage sur mon cuir chevelu tandis qu'il dirige le souffle chaud du sèche-cheveux sur mes lourdes mèches.

Je souris en imaginant l'expression de contentement qui doit en ce moment éclairer son visage.

Bien trop vite, le bruit se tait et Miller s'avance, plongeant son visage dans mes cheveux frais et verrouillant ses bras autour de ma taille.

– Tu as été dure, Olivia, dit-il calmement, presque avec précaution. Je déteste qu'il soit obligé de le formuler, même s'il en a le droit, mais j'aime le fait qu'il ressente le besoin de me ménager en le faisant.

– Je me suis excusée.

– Tu ne t'es pas excusée auprès de William.

Je me rigidifie sous sa prise.

– Depuis quand es-tu devenu un fan de William Anderson ?

Je reçois un petit coup de sa jambe dans ma cuisse. C'est un avertissement silencieux me demandant de maîtriser mes manières.

– Il essaye de nous aider. J'ai besoin d'informations, et je ne peux les obtenir tant que je suis ici à New York.

– Quelles informations ?

– Ça ne te concerne pas.

Mes mâchoires se tendent, je ferme les yeux pour mobiliser ma patience.

– *Tu* es ce qui me concerne, dis-je simplement, me libérant de la prise de Miller et ignorant son soupir audible de lassitude. Il essaye de conserver sa

patience, lui aussi. Je m'en moque. J'attrape ma brosse à cheveux sur la table de nuit et laisse Miller retomber sur son dos en poussant un juron étouffé. Mon visage trahit mon agacement tandis que je marche d'un pas lourd vers le salon, pour m'effondrer sur le canapé. Passant la brosse dans mes cheveux, je commence à m'attaquer à l'enchevêtrement des mèches, comme si dans un élan infantile de revanche, je cherchais délibérément à détruire l'une des choses que Miller préfère.

Je glisse en arrière de découragement, tirant continûment pour passer la brosse à travers mes vagues et tirant une satisfaction perverse du désagrément

que cela provoque. La douleur continue monopolise mon attention, me permettant ainsi d'éviter de réfléchir. J'arrive même à ignorer le bourdonnement léger sous ma peau, qui gagne en profondeur à chaque minute qui passe. Il n'est pas loin, mais je ne vais pas le chercher, continuant à m'arracher les cheveux avec ma brosse.

– Hé !

Il retient ma main dans sa tentative destructrice et attend de sentir que je me calme avant de retirer la brosse de mes doigts serrés.

– Tu sais que j'aime prendre soin de mes possessions, grommelle-t-il, en passant ses jambes derrière moi et en

tirant mes cheveux derrière mes épaules.

Ses mots, bien que passablement arrogants, parviennent à me divertir de ma rage.

– Cela fait partie de mes biens. N'en abuse pas.

Les brins souples de la brosse retrouvent mon cuir chevelu et glissent doucement jusqu'au bout de mes tresses alors que « God Only Knows » des Beach Boys se fait entendre autour de nous.

L'humeur de Miller refuse de se faire jour, le choix de ce morceau joyeux et enthousiaste ne faisant que souligner cette volonté d'éviter le conflit, ce qui me laisse toute seule pour être d'humeur

grincheuse. Une partie de moi-même espérait secrètement que sa colère refasse surface pour que j'aie quelque chose sur quoi rebondir.

– Pourquoi as-tu coupé la communication avec William ?

– Parce que c'était devenu n'importe quoi, Olivia. Tu m'en donnes pour mon argent au rayon folie furieuse. Je dois te pousser à bout.

Il y a du désespoir dans sa voix. De la culpabilité. Avec réticence, je hoche la tête, acceptant silencieusement de reconnaître qu'il a raison. C'est vrai que j'ai dépassé les bornes. Et il me pousse effectivement à bout.

– Tu as mentionné Charlie. Qui est-

ce ?

Il prend une profonde inspiration avant de commencer. Je retiens la mienne.

– Un bâtard immoral.

C'est tout. C'est tout ce qu'il dit, et ma question suivante, même si j'en connais déjà la réponse, passe entre mes lèvres dans un soupir sonore.

– Tu es obligé de lui rendre des comptes ?

Il y a un silence inconfortable et je me prépare pour la réponse que je sais arriver.

– Oui, je le suis.

Ma tête commence à être pilonnée de toutes les questions que j'ai laissées

trop facilement de côté jusqu'à maintenant. Miller doit rendre des comptes à un homme nommé Charlie. Je ne peux qu'imaginer le genre de personnage que ça doit être si même Miller le craint.

– Il te ferait du mal ?

– Je lui ai rapporté beaucoup d'argent, Olivia. Ne pense pas que j'ai peur de lui. Je n'ai pas peur.

– Alors pourquoi avons-nous fui ?

– Parce que j'ai besoin de temps pour respirer – pour réfléchir à la meilleure manière de gérer ça. Je te l'ai dit auparavant, ce n'est pas aussi simple que de juste donner ma démission. Je t'ai demandé de me faire confiance

pendant que je trouvais une solution.

– Et en as-tu trouvé une ?

– William m’a acheté du temps.

– Comment ?

– Il a dit à Charlie que lui et moi nous étions disputés. Qu’il était en train de me chercher.

Mes sourcils se rejoignent.

– William a dit à Charlie que tu l’avais mis en colère ?

– Il devait justifier la raison pour laquelle il était dans mon appartement. William et Charlie ne sont pas exactement des amis, et je ne suis pas ami avec William. Tu as dû t’en douter.

Il est ironique, et je soupire pour montrer que j’en suis consciente.

– Charlie ne doit pas savoir que je suis associé avec William. Ça provoquerait de sérieux problèmes pour lui. Je ne l'aime pas, mais je ne voudrais pas qu'il ait à gérer un Charlie énervé, quelle que soit sa capacité de prendre soin de lui-même.

Mon pauvre esprit entre à nouveau en fusion.

– Où cela nous mène-t-il ?

Ma voix est à peine déchiffrable du fait de la peur que je ressens face à ce que pourrait être sa réponse.

– Anderson pense qu'il serait préférable que je retourne à Londres. Je ne suis pas d'accord.

Je m'affaïsse, soulagée. Je ne retourne

pas à Londres s'il doit me cacher, s'il doit continuer à s'occuper de ces autres femmes jusqu'à ce qu'il trouve quoi faire.

Il me presse le bras pour me rassurer, comme s'il savait ce que je suis en train de penser.

– Je ne vais nulle part jusqu'à ce que je sois certain qu'il n'y a aucun danger pour toi.

Danger ?

– Tu sais qui est la personne qui m'a suivie ?

Le bref silence qui tombe après que j'ai posé cette question ne fait rien pour calmer ma trépidation intérieure, qui va en augmentant. Il me regarde comme si

la gravité de notre situation me prenait dans ses griffes vicieuses.

– Était-ce Charlie ?

Il acquiesce lentement, et le sol s'effondre sous moi.

– Il sait que tu es la raison pour laquelle je veux arrêter.

Il doit sentir la panique qui s'empare de moi parce qu'il lâche la brosse et me retourne pour que je lui fasse face, m'aidant à m'installer confortablement sur ses genoux. Je suis blottie dans son *truc*, mais aujourd'hui cela ne m'apporte aucune forme de réconfort.

– Chhhhut, susurre-t-il inutilement. Fais-moi confiance, je vais m'occuper de ça.

– Est-ce que j'ai une autre option ?
demandé-je.

Ce n'est pas un questionnaire à choix multiple. Il n'y a qu'une seule réponse possible.

Je n'ai pas le choix.

5

Miller a passé le reste de la journée à essayer de me faire plaisir, en m'emmenant visiter New York dans un bus à toit ouvert. Il a souri affectueusement quand j'ai ignoré le guide embarqué à bord, choisissant de fournir à Miller mes propres explications quant aux immeubles que nous pouvions croiser. Il les a écoutées avec intérêt et m'a même posé des questions auxquelles j'ai répondu rapidement. Il était très relaxé quand

nous sommes finalement descendus pour nous promener, et disposé à se laisser traîner dans un restaurant indien typique. La vitesse à laquelle tout arrive ici s'est d'abord révélée intimidante, mais je me suis bien habituée maintenant. J'ai passé ma commande rapidement, et payé encore plus vite. Puis nous avons marché et mangé, encore une nouveauté pour Miller. Il a fait une tête bizarre mais ne s'est pas plaint. J'étais enchantée mais je me suis contenue pour ne rien laisser paraître, comme si c'était la vie que *nous* menions tous les jours.

Le drame de ce matin, combiné à nos heures d'exploration, m'a laissée presque incapable de tenir debout

lorsque nous sommes finalement rentrés dans notre suite. La perspective de devoir affronter douze volées de marches m'a achevée, et plutôt que de faire face à sa peur et d'utiliser l'ascenseur, il m'a prise dans ses bras et a porté mon corps épuisé jusqu'à l'appartement. J'ai apprécié cette proximité, comme d'habitude, parvenant tout juste à rassembler l'énergie nécessaire pour m'accrocher à lui. Je peux toujours sentir son contact et son odeur, même si mes yeux se ferment quels que soient mes efforts. Ses muscles fermes contre moi et son odeur si caractéristique remontant dans mes narines m'emportent dans un monde

merveilleux qui rivaliserait avec le plus beau de mes rêves.

– J’aimerais m’enfoncer à l’intérieur de toi, là tout de suite, murmure-t-il, son timbre bas et sensuel me forçant à ouvrir les paupières alors qu’il me pose sur le lit.

– OK.

Mon accord est rapide mais assoupi. Mes Converse vertes sont ôtées de mes pieds et mises proprement sur le côté. Je ne le sais que parce qu’il met un certain temps à revenir me déshabiller. Il est d’humeur ordonnée, je le sens également prêt à me vénérer. Mon short en jeans est détaché et descendu le long de mes jambes.

– Tu es trop fatiguée, jolie jeune fille.

Je ne peux mobiliser la moindre force nécessaire pour protester, ce qui me pousse à admettre qu’il a tout à fait raison. Je suis totalement inutile. Il me soulève brièvement pour retirer les couvertures, puis m’installe délicatement sur le matelas.

– Bras en l’air.

Il m’offre un échantillon de ce sourire effronté avant que son visage ne disparaisse, remplacé par mon top qu’il passe par-dessus mes épaules. Mes bras ne se soulèvent que parce qu’il tire sur mon tee-shirt et aussitôt que je suis débarrassée de mon soutien-gorge et de ma culotte je retombe sur mon dos dans

un soupir et roule sur mon ventre.

Je sens la chaleur de sa bouche sur mon épaule pendant une éternité.

– Emmène-moi dans tes rêves de perfection, Olivia Taylor.

Je ne peux montrer mon accord, pas même exprimer le fait que je le ferai avec plaisir. Je le ferai. Le sommeil me réclame, et la dernière chose que j'entends, c'est le son familier du contentement guttural de Miller.

*

Mes rêves *étaient* parfaits, et Miller y tenait un rôle prépondérant, dans toute sa gloire parfaite et relaxée. J'ouvre les

yeux, immédiatement surprise par l'obscurité. Je me sens comme si j'avais dormi pendant des années. Je me sens remplie d'une énergie nouvelle, et prête à affronter la journée qui s'annonce... si c'était le matin.

Le matelas se creuse derrière moi, et je sens Miller se rapprocher de moi. Je veux lui dire bonjour mais je pense que je suis un peu en avance. Alors à la place je me retourne pour coller mon ventre à celui de Miller et place mon visage dans le creux sombre de sa gorge. Puis j'inspire et glisse mon genou entre ses cuisses.

Il accueille volontiers ma requête de contact, me laissant me retourner et

gigoter dans le lit jusqu'à ce que je sois installée et que je puisse respirer son odeur en me collant à lui. Miller finit par briser le silence en murmurant « The Power of Love », ce qui me fait sourire.

– Tu m'as murmuré ça une des premières fois où nous avons passé la nuit ensemble.

Je presse mes lèvres contre le vide sous sa pomme d'Adam et la suce brièvement avant de remonter ma langue jusqu'à son menton.

– En effet, je l'ai dit, admet-il, me laissant mordiller sa lèvre inférieure. Tu as jeté mon monde parfait dans un chaos total.

Je suis empêchée de partager mes

pensées sur cette assertion quand il s'éloigne un peu et me place sur le côté avant d'imiter ma nouvelle position. Il fait sombre, mais je peux voir son visage maintenant que mes yeux se sont accommodés.

Et je n'aime pas ce que je vois.

Une moue pensive.

De l'inquiétude.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je me soulève sur un coude, mon pouls commence à s'accélérer.

– Je dois te dire quelque chose.

– Quoi ?

Je tourne sur moi-même et trouve l'interrupteur pour allumer la lampe de chevet et la chambre se retrouve inondée

d'une lumière brumeuse. Je cligne des paupières pour supporter la soudaine agression, puis me tourne pour refaire face à Miller. Je le trouve assis, ses traits agités.

– Dis-moi.

– Promets-moi de m'écouter jusqu'au bout.

Il prend mes mains dans les siennes et les presse.

– Promets-moi que tu me laisseras finir avant de t'énerver.

– Miller ! Dis-moi !

Le froid qui s'abat maintenant sur moi ne fait qu'augmenter ma panique et ma peur.

Son visage semble se tordre de

douleur.

– C'est ta grand-mère.

Je perds mon souffle.

– Oh mon Dieu. Qu'est-il arrivé ?

Est-ce qu'elle va bien ?

J'essaye de remuer Miller et me lance à la recherche de mon téléphone, mais je suis maintenue par une prise ferme.

– Tu as promis de m'écouter.

– C'était avant de savoir que c'était à propos de Nan ! dis-je, sentant mon équilibre mental s'effondrer en un instant.

Je pensais que j'allais être confrontée à de nouveaux obstacles, un pan de l'histoire de Miller ou... je ne sais quoi, mais quelque chose d'autre.

– Dis-moi ce qui est arrivé !

– Elle a eu une attaque cardiaque.

Mon monde explose en un million d'éclats de dévastation.

– Non ! Quand ? Où ? Comment est-ce...

– Olivia, bon sang, laisse-moi parler !

Il est sec mais doux, ses sourcils froncés pour appuyer son avertissement.

Comment puis-je me calmer ? Il ne me donne les informations qu'au compte-gouttes. J'ouvre ma bouche pour balancer une pique bien sentie tandis que mon impatience et mon angoisse augmentent mais il lève la main pour me réduire au silence, et j'accepte finalement d'admettre que j'apprendrai

plus d'informations en me taisant et en écoutant.

– Elle va bien, commence-t-il, décrivant des cercles sur le dessus de mes mains, mais rien ne pourrait faire descendre mon appréhension.

Elle est malade, et je ne suis pas là pour m'occuper d'elle. J'ai toujours été là pour elle. Mes yeux commencent à brûler tandis qu'ils se remplissent de larmes de culpabilité.

– Elle est à l'hôpital et on prend soin d'elle.

– Quand est-ce arrivé ?

Je parviens à articuler ma question à travers un sanglot.

– Hier matin.

– Hier ? je hurle, choquée.

– George l’a trouvée. Il ne voulait pas t’appeler pour t’inquiéter et il n’avait pas mon contact. Il a attendu que William passe à la maison. Anderson lui a dit qu’il me préviendrait.

Je ressens de la sympathie pour le pauvre vieux George. Je suis sûre qu’il s’est senti perdu et désarmé.

– Quand a-t-il appelé ?

– Tard hier soir. Tu étais au lit.

– Tu ne m’as pas réveillée ?

Je repousse ses mains et m’éloigne, aussi loin que je peux de Miller.

– Tu avais besoin de dormir, Olivia.

Il essaye de saisir mes mains à nouveau, mais je l’évite avec colère et

descends du lit.

– J’aurais pu être déjà dans l’avion à l’heure qu’il est !

J’avance jusqu’à ma penderie, enragée et stupéfaite qu’il n’ait pas pensé que le cœur de Nan était une bonne raison de me réveiller. Je tire le sac de sport hors de la penderie et commence à le remplir de ce que je peux dans le plus grand désordre. La plupart des choses que j’ai achetées depuis que je suis arrivée devront rester. Nous avions prévu d’acheter des valises mais n’avons pas eu le temps de nous balader pour trouver ce qu’il nous faut. Maintenant, je n’ai plus le temps de me préoccuper de laisser derrière moi des

centaines de dollars de vêtements.

Mon emballage frénétique est perturbé quand le sac est arraché de mes mains et jeté sur le sol. Mes émotions ne resteront pas contenues plus longtemps.

– Espèce de connard ! dis-je en criant, collée à son visage, avant d'enfoncer le côté de mon poing dans son épaule.

Il ne bouge pas ni ne me réprimande pour cela. Il est impassible et calme.

– Espèce de connard, connard, connard !

Je le frappe encore, ma frustration ne faisant qu'augmenter devant son absence de réaction.

– Tu aurais dû me réveiller !

Mes deux poings martèlent maintenant à répétition sa poitrine. J'ai perdu le contrôle de mes émotions *et* de mon corps agité. J'ai juste envie de me défouler, et Miller est le seul sur qui je puisse le faire.

– Pourquoi ?

Je tombe contre sa poitrine, épuisée et vaincue par ma colère.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

Il retient mon corps affaibli, une main retenant l'arrière de ma tête, la poussant vers lui, l'autre décrivant des cercles réconfortants dans le bas de mon dos. Je suis étouffée sous les baisers, encore et encore, sur le haut de ma tête, jusqu'à ce que mes sanglots se calment et il me

laisse renifler sporadiquement contre son épaule.

Saisissant mes joues, il tient mon visage crispé dans ses mains.

– Je suis désolé si tu as l'impression que je t'ai trahie...

Il marque une pause, me fixant avec prudence, et je suis certaine que c'est parce qu'il sait que je ne vais pas aimer les prochains mots qu'il va prononcer.

– Nous ne pouvons retourner à Londres, Olivia. Ce n'est pas sûr.

– Je t'interdis, Miller !

J'essaye de rassembler mes forces, quelque chose pour lui montrer que le sujet n'est pas ouvert à discussion.

– Appelle William et dis-lui que je

reviens à la maison.

Je peux voir son tourment. Il est inscrit sur son visage tendu.

Je ne peux trouver ce courage.

– Ramène-moi juste à la maison !

Je le supplie, essuyant mes larmes avec rage.

Je vois le défaitisme se dessiner sur son visage peiné alors qu'il acquiesce doucement. C'est un acquiescement accordé avec répugnance. Il n'est pas prêt à rentrer à Londres. Il se retrouve dans une position où il est acculé.

6

Sa paume sur ma nuque a été une constante source de réconfort depuis que nous avons quitté New York. À l'aéroport JFK, dans l'avion, en traversant Heathrow, il a saisi chaque opportunité de créer ce contact apaisant dont j'avais besoin. Je n'ai accordé que peu d'attention aux choses qui nous entouraient, ne m'agaçant même pas des formalités liées à chaque contrôle des passeports. Entre les sessions de pétrissages délicats de ma nuque, mon

esprit ne m'a offert qu'un seul sujet de préoccupation : Nan.

Nous avons eu du temps pour acheter nos valises. Beaucoup trop de temps. J'ai dit à Miller d'aller les acheter lui-même mais il a ignoré totalement mon injonction. Il a eu raison. Je n'aurais fait qu'errer dans la suite, avant sans doute de commencer à grimper au mur si j'avais été laissée seule. Alors nous sommes sortis faire du shopping ensemble, et je n'ai pu qu'apprécier les tentatives de Miller pour essayer de me distraire. Il m'a demandé mon opinion sur la couleur, la taille et le style des valises que nous devrions acheter, même si mes réponses n'ont pas du tout été

prises en compte. Après lui avoir dit que j'aimais le rouge, et les valises en tissu, j'ai écouté distraitement les raisons pour lesquelles nous devrions acheter des bagages Samsonite couleur graphite en cuir.

Une fois que nous avons récupéré nos nouvelles valises à l'arrivée des bagages, moment où j'ai vaguement remarqué la contrariété de Miller qui constatait les éraflures visibles sur le cuir, nous sommes sortis de l'aéroport dans l'air froid du soir de Heathrow. J'ai repéré le chauffeur de William avant Miller et franchi rapidement la distance qui me séparait de la voiture, sautant à l'arrière après lui avoir

adressé un signe de tête courtois. Il a rejoint Miller à l'arrière de la voiture pour l'aider à charger les sacs. Puis Miller s'est glissé à l'arrière à côté de moi et a posé sa main sur mon genou.

– À mon appartement, Ted, a-t-il ordonné.

Je me suis penchée en avant.

– Merci, Ted, mais pouvez-vous me déposer directement à l'hôpital ?

J'ai formulé ma phrase comme une question, mais mon ton était suffisamment catégorique pour ne pas ouvrir la voie à un refus, et Ted l'a bien compris.

Le regard de Miller est fixé avec insistance sur mon profil, mais je me

refuse à me confronter à lui.

– Olivia, tu viens de descendre d'un vol de six heures. L'heure n'est pas la même ici...

– Je vais voir ma grand-mère, parviens-je à grincer à travers ma mâchoire serrée, sachant que ma fatigue n'a rien à voir avec les protestations de Miller. J'irai par mes propres moyens si tu préfères aller à la maison.

Je vois les yeux de Ted dans le rétroviseur central, naviguant entre moi et la route. Ce sont des yeux souriants. Des yeux pleins d'empathie. Miller met un point d'honneur à faire état de sa frustration en poussant un long soupir exagéré.

– À l'hôpital, Ted, s'il te plaît.

– Monsieur, Ted marque son accord d'un mouvement de tête.

Il sait que le sujet n'a jamais été ouvert à la discussion. Comme nous quittons les abords de l'aéroport, mon impatience augmente, tandis que le chauffeur de William trace son chemin à travers le trafic de l'heure de pointe sur la M25. Nous nous retrouvons dans des embouteillages à plus d'une occasion, et à chaque fois je dois combattre le besoin urgent que je ressens de sortir du véhicule et de terminer le trajet en courant.

Le temps que Ted se gare devant l'hôpital, il fait nuit et je suis

complètement à côté de mes pompes. Je m'éjecte de la voiture avant même qu'elle soit arrêtée, ignorant les cris de Miller derrière moi. Je suis hors d'haleine quand j'atterris au bureau de réception.

– Josephine Taylor, dis-je en bredouillant à la réceptionniste.

Elle me fixe avec un air d'alarme.

– Amie ou parente ?

– Petite-fille.

Je bouge impatiemment tandis qu'elle commence à taper sur son clavier, fronçant les sourcils de temps à autre en fixant l'écran.

– Il y a un problème ?

– Elle ne semble pas être dans notre

système. Ne vous inquiétez pas, nous allons essayer une autre méthode. Sa date de naissance ?

– Oui, c'est le...

Je suis arrêtée à mi-phrase quand ma nuque est tirée en arrière et que je suis éloignée du bureau de réception.

– Tu pourras voir ta grand-mère bien plus vite si tu m'écoutes, Olivia. J'ai les détails. Je sais dans quel service elle se trouve, le numéro de sa chambre, et le chemin à suivre pour nous y rendre.

Sa patience commence à atteindre ses limites.

Je reste silencieuse tandis qu'il me conduit à travers le tunnel blanc sans fin, ma trépidation ne faisant qu'augmenter à

chaque pas. L'ambiance est surréaliste, l'écho de nos pas persistant à l'infini dans l'espace vide. Miller est silencieux, également, et je me déteste d'être incapable d'essayer d'apaiser son inquiétude pour moi. Rien ne me fera sentir mieux avant que j'aie vu Nan en vie et en forme et faisant preuve de son courage habituel.

– Ici.

Sa main sur mon cou opère une légère pression, me poussant à tourner à gauche, où une double porte s'ouvre automatiquement avant qu'un panneau indiquant BIENVENUE À CEDAR WARD nous accueille. « Chambre 3 » Miller relâche sa pression, me laissant

instable et fragile, et indique la seconde porte sur la gauche. Mon pas faiblit, mon cœur refuse de calmer ses battements violents. La chaleur de cette aile de l'hôpital me frappe comme une massue et le parfum d'antiseptique qui y règne m'envahit les narines. Une petite poussée dans mon dos m'encourage à saisir la poignée, et après avoir rempli mes poumons d'une goulée d'air bienvenue, je la tourne et entre dans la chambre.

Mais elle est vide. Le lit est fait à la perfection, toutes les machines alignées nettement dans un coin. Il n'y a pas signe de vie. Je ressens comme un vertige.

– Où est-elle ?

Miller ne répond pas, au lieu de cela il passe devant moi et s'arrête abruptement, prenant toute la chambre vide pour lui-même. Je fixe le lit désert sans comprendre et tout autour de moi commence à se troubler, y compris mon audition, qui ne fait qu'enregistrer vaguement le fait que Miller insiste pour dire que c'est la bonne chambre.

– Puis-je vous aider ? demande une jeune infirmière.

Miller fait un pas en avant.

– La dame qui était là, où est-elle ?

– Josephine Taylor ? demande-t-elle.

Ses yeux sont baissés, et je ne pense pas que je puisse supporter ce qui va venir juste après.

Un obstacle obstrue ma gorge. Je m'avance et saisis le bras de Miller, enfonçant mes ongles à l'intérieur. Il répond seulement en libérant sa chair de mes doigts serrés et en amenant ma main jusqu'à sa bouche.

– Vous êtes sa petite-fille, Olivia ?

J'acquiesce, incapable de parler, mais avant qu'elle ne puisse répondre, j'entends un rire familier à l'autre bout du couloir.

– C'est elle, je m'écrie en faisant presque tomber l'infirmière dans mon élan pour sortir de la pièce.

Je suis la voix familière, chacune de mes enjambées provoquant des vibrations dans tout mon corps. Je

parviens à un embranchement et dérape avant de m'arrêter quand le son s'atténue pour finalement s'éteindre. Je regarde sur ma gauche et vois quatre lits, tous occupés par des personnes âgées en train de dormir.

Puis je l'entends à nouveau.

Le rire. Le rire de Nan.

Je tourne ma tête à droite, pour découvrir quatre autres lits tous occupés.

Et elle est là, assise dans un fauteuil positionné sur le côté de son lit d'hôpital, regardant la télévision. Ses cheveux sont parfaitement coiffés, et elle porte sa chemise de nuit à fanfreluches. Je m'avance vers elle, profitant du

soulagement que m'apporte cette vision, jusqu'à me tenir au pied de son lit. Ses yeux saphir quittent la télévision pour se fixer sur moi. Je me sens comme si un choc électrique venait de me ramener à la vie.

– Ma petite fille.

Sa main s'avance vers moi et je fonds immédiatement en larmes.

– Oh mon Dieu, Nan !

Je me tiens au rideau qui est tiré près de son lit et manque de tomber quand il se dérobe.

– Olivia !

Miller rattrape mon corps chancelant et me remet rapidement sur mes pieds. Je suis toute désorientée, trop

d'émotions me traversent pour que je puisse les gérer en même temps. Il m'examine rapidement avant de regarder par-dessus mon épaule.

– Bon sang, laisse-t-il échapper, chacun de ses muscles se relâchant visiblement.

Il le pensait aussi. Il pensait qu'elle était morte.

– C'en est trop ! aboie-t-elle. Vous venez ici, en répandant le chaos et en jurant à la cantonade ! Vous allez me faire virer !

Je la regarde affectueusement tandis que mon sang commence à se réchauffer dans mes veines.

– Parce que tu n'as pas causé assez de

chaos par toi-même ?

Son sourire est taquin.

– J'ai été une parfaite dame, je te ferai remarquer.

Un petit rire se fait entendre derrière nous, et Miller et moi nous retournons ahuris pour faire face à l'infirmière.

– Une dame parfaite, dit-elle amusée, soulevant tellement les sourcils que je ne sais plus où ils s'arrêtent et où commence la racine de ses cheveux.

– J'ai un peu égayé cet endroit, répond Nan, nous faisant signe de se rapprocher d'elle.

Elle englobe d'un geste de la main les trois autres lits, tous occupés par des vieux à l'air fragile, tous endormis.

– J’ai plus de vie en moi que ces trois-là réunis ! Je ne suis pas venue ici pour mourir, je peux vous le garantir !

Je souris et jette un regard à Miller, qui me fixe d’un air amusé, les yeux pétillants.

– Un trésor vingt-quatre carats.

Il m’éblouit d’un sourire déployant toute la blancheur de ses dents, qui me force presque à saisir le rideau une nouvelle fois pour ne pas perdre l’équilibre.

– Je sais.

Je souris et vole littéralement par-dessus le lit pour me jeter dans les bras de Nan.

– J’ai pensé que tu étais morte, lui

dis-je, savourant l'odeur familière de la lessive qu'elle utilise, incrustée dans la robe de chambre qu'elle porte.

– La mort semble bien plus attrayante que ce dépotoir, grogne-t-elle, se gagnant par là un petit coup de coude de ma part. Oohh, fais attention à mes fils.

Je hoquette et recule hâtivement, me tançant mentalement de mon manque d'attention. Elle peut sembler être égale à elle-même, mais elle n'est pas là pour rien. Je la regarde tirer un câble qui sort de son bras, ronchonnant de la gêne qu'il provoque pour elle.

– Les heures de visites finissent à huit heures, interrompt l'infirmière, contournant le lit pour aider Nan. Vous

pouvez revenir demain.

Mon cœur chavire.

– Mais nous n'avons...

La main de Miller sur mon bras stoppe ma plainte, et il regarde l'infirmière. Il fait signe à l'infirmière de s'éloigner du lit en sa compagnie et je regarde, amusée, l'infirmière sourire avec coquetterie et quitter la zone, contourner le coin du lit derrière les rideaux. Je soulève mes sourcils mais il se contente de hausser ses épaules parfaites et de suivre l'infirmière. Il peut sembler épuisé mais il fait toujours autant d'effet. Et il vient de me gagner quelques minutes, aussi je ne me préoccupe pas de savoir si l'infirmière

va le dévorer des yeux, subjuguée, tandis qu'il obtient les dernières informations concernant l'état de Nan.

Sentant que des yeux m'étudient, je laisse Miller disparaître et rabats mon attention sur ma dynamique grand-mère. Elle a retrouvé son air espiègle.

– Ses fesses sont encore plus jolies dans des jeans.

Je lève les yeux en l'air et m'assois sur le lit en face d'elle.

– Je croyais que tu aimais que les jeunes hommes soignent leur apparence.

– Miller aurait l'air appétissant même dans un sac.

Elle sourit et attrape ma main, la serrant dans la sienne. C'est un geste

réconfortant, ce qui est fou, considéré qui est malade ici, mais il me fait aussi me demander abruptement ce que peut savoir Nan.

– Comment te sens-tu, ma chérie ?

– Bien.

Je ne sais pas quoi dire d'autre, ou plutôt ce que je *peux* dire. Elle doit savoir, bien sûr, mais doit-elle *vraiment* tout apprendre maintenant ? Je dois parler avec William.

– Hummm...

Ses yeux me fixent suspicieusement, et je me tourne sur le lit, refusant de me soumettre à ce rayon inquisiteur.

Je dois changer la teneur de cette conversation.

– Tu n’aurais pas préféré une chambre privée ?

– Ne commence pas !

Elle relâche ma main et se renfonce dans son fauteuil, prenant la télécommande et la tendant vers la télévision. L’écran s’éteint.

– Être bloquée dans cette chambre va me rendre folle !

Je jette un œil aux autres lits avec un sourire amusé, considérant que c’est sans doute Nan qui a rendu fous les pauvres occupants de cette pièce. Et l’infirmière avait définitivement l’air d’avoir eu son compte.

– Comment te sens-tu ? je lui demande en l’observant à nouveau, la regardant

tripoter les câbles qui sortent de son bras. Laisse-les tranquilles !

Ses mains s'écrasent sur le bras du fauteuil dans un soupir.

– Je m'ennuie ! s'écrie-t-elle. La nourriture est horrible, et ils me font pisser dans un pot.

Je glousse, sachant que sa dignité chérie a été sérieusement compromise et qu'elle n'est bien sûr pas très contente à ce sujet.

– Fais ce qu'on te dit, la préviens-je. Tu es ici pour une bonne raison.

– Une petite palpitation cardiaque.

– Tu décris ça comme si tu venais d'avoir un rendez-vous galant ! dis-je en riant.

– Parle-moi de ton séjour à New York.

Mon rire s'éteint en une seconde, et je recommence à m'agiter sur le lit tandis que je creuse mon cerveau pour trouver quelque chose à dire. Rien ne me vient.

– Je t'ai demandé de me raconter ton séjour à New York, Olivia, dit-elle sur un ton apaisant, et je risque un œil dans sa direction, découvrant une expression tout aussi apaisée. Pas comment tu es arrivée ici.

Mes lèvres doivent avoir blanchi à force d'être contractées pour empêcher mes émotions de s'exprimer dans un sanglot. Je ne pourrais pas aimer cette femme plus qu'à cet instant.

– Tu m’as tellement manqué.

Ma voix est brouillée et je la laisse me prendre dans ses bras quand elle se rapproche de moi.

– Ma petite-fille chérie, tu m’as aussi terriblement manqué.

Elle soupire, me tenant contre son corps fragile.

– Même si j’étais largement occupée à nourrir trois garçons bien charpentés.

Je me fige contre sa poitrine.

– Trois ?

– Oui.

Nan me libère de son étreinte et écarte mes cheveux de mon visage.

– George, Gregory, et William.

– Oooh, je soupire, des visions des

trois hommes réunis autour de la table de Nan, partageant des repas préparés avec amour, venant encombrer mon esprit. Tu as nourri William ?

– Oui.

Elle montre une totale indifférence à la question en agitant sa main ridée.

– Je me suis occupée de tous les trois.

Malgré mon inquiétude grandissante à l'idée que Nan et William aient de toute évidence partagé leur compagnie pendant un moment, je souris. Si Nan pense dans son esprit légèrement délirant que c'est elle qui s'est occupée d'eux, je sais que ce sont bien eux qui ont veillé sur elle. William avait promis qu'il s'occuperait d'elle mais même s'il

n'était pas dans le tableau, je sais que Gregory et George y auraient également veillé. Mais mon sourire décline rapidement quand je me rappelle où nous sommes. Dans un hôpital. Parce que Nan a fait une attaque cardiaque.

– Le temps est écoulé.

La voix douce de Miller retient mon attention, et j'observe ses yeux exprimant un peu d'inquiétude. Il m'adresse un regard interrogateur, que j'ignore, secouant ma tête et restant immobile.

– Nous sommes expulsés, dis-je, me penchant pour embrasser Nan.

Elle me serre contre elle très fort, laissant s'échapper une partie de ma

culpabilité. Elle sait que je m'en veux.

– Fais-moi sortir discrètement avec toi.

– Ne fais pas l'enfant.

Je reste là où je suis, dans l'étreinte de Nan, jusqu'à ce que ce soit elle qui rompe notre étreinte.

– S'il te plaît, sois sage avec les médecins.

– Oui, intervient Miller, s'avançant et se mettant à genoux pour parvenir au niveau de Nan. Je rêve depuis longtemps de bœuf Wellington et je ne connais personne d'autre que vous qui puisse le faire correctement, Josephine.

Nan rougit d'aise dans son fauteuil, et je me sens tout à coup remplie de joie.

Elle prend en coupe dans sa main la joue ombrée de barbe de Miller et s'approche, finissant presque nez à nez avec lui. Il ne recule pas. En fait, il accueille avec grâce son geste tendre, plaçant sa main au-dessus de la sienne tandis qu'elle se rapproche.

Je les regarde avec émerveillement partager ce moment d'intimité dans l'espace dégagé de la chambre, tout autour d'eux semblant sombrer dans l'insignifiance tandis qu'un million de mots sont échangés entre leurs yeux verrouillés les uns aux autres.

– Merci de prendre soin de mon bébé, murmure Nan, si doucement que je l'entends à peine.

Je mords ma lèvre tandis que Miller prend sa main et l'amène à ses lèvres, l'embrassant tendrement.

– Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un souffle d'air dans mes poumons, madame Taylor.

7

Je m'assois à l'arrière de la voiture de William, me sentant comme si le poids du monde venait d'être retiré de mes épaules. Il y a des millions d'autres fardeaux qui pourraient m'écraser sous leur poids, mais je ne peux voir au-delà du soulagement d'avoir pu constater de mes propres yeux que Nan allait bien.

– À mon appartement, s'il vous plaît, Ted, dit Miller, se penchant vers moi. Viens là.

J'ignore sa main tendue.

– Je veux rentrer à la maison.

Ted s'insère dans le trafic, et je surprends son coup d'œil dans le rétroviseur, ce sourire engageant continuant d'illuminer son visage amical et robuste. Je lève des yeux suspicieux sur lui une seconde, même s'il ne me regarde plus, puis retourne mon attention sur Miller. Il me regarde pensivement, sa main toujours levée en l'air entre nous.

– Je vais faire preuve d'intuition, et suggérer que quand tu parles de la « maison », tu ne veux pas dire chez moi.

Sa main retombe sur le siège.

– Ton appartement n'est pas chez moi,

Miller.

La maison mitoyenne traditionnelle de Nan, pleine de pagaille et d'odeurs familières, est ma maison et je veux être entourée de toutes ces choses appartenant à Nan, en cet instant.

Les doigts de Miller pianotent sur le siège en cuir, ses yeux me fixant avec attention. Je recule dans mon siège, circonspecte.

– J'ai une requête, murmure-t-il, avant de franchir la distance entre nous pour saisir ma main droite, qui est en train de tourner ma nouvelle bague de manière répétée autour de mon doigt.

– Laquelle ?

Le mot sort de ma bouche doucement.

Quelque chose me dit qu'il ne va pas me demander de ne jamais cesser de l'aimer. Il sait comment je répondrais à cette requête, et sa mâchoire agitée d'un tic me fait penser qu'il est nerveux à propos de la réponse que je pourrais donner à ce qu'il a à dire. Il commence à son tour à faire tourner ma bague autour de mon doigt, réfléchissant ostensiblement les yeux fixés sur ses doigts qui s'agitent, me laissant avec l'esprit agité, me préparant à entendre le vœu qu'il a à formuler. Il se passe un long moment inconfortable avant qu'il ne prenne une profonde inspiration et que ses yeux bleus remontent paresseusement le long de mon corps jusqu'à ce que le

vertige des émotions qui me traversent me saisisse. Elles me coupent le souffle... et me font comprendre très rapidement que ce qu'il est sur le point de me demander est très important pour lui.

– Je veux que ma maison soit aussi ta maison.

Ma bouche s'ouvre et mon esprit se vide en un instant. Aucun mot ne me vient. À l'exception d'un seul :

– Non, m'exclamé-je dans un souffle d'air avant de pouvoir considérer l'idée d'exprimer mon refus de manière plus délicate. Je grimace en constatant la nette déception qui se dessine sur son visage parfait.

– Je veux dire...

Mon foutu cerveau est incapable de mettre dans ma bouche les mots capables de me racheter, et la culpabilité m’envahit instantanément d’être la cause de sa souffrance.

– Tu ne restes pas seule.

– Je veux être chez moi.

Je baisse les yeux, incapable de supporter plus longtemps l’air de supplication dans son regard intense. Il n’insiste pas avec un nouvel argument, et se met au lieu de cela à soupirer et à serrer ma petite main dans la sienne.

– À la maison de Livy, s’il vous plaît, Ted, ordonne-t-il tranquillement avant de retomber dans le silence.

Je le regarde fixer le panorama par la fenêtre. Il est pensif.

– Merci, dis-je dans un soupir, me glissant sur le siège pour me rapprocher de lui. Il ne m’y encourage pas, et ne fait aucun geste vers moi une fois que je suis installée, gardant son regard fixé sur le monde défilant au dehors.

– Ne me remercie jamais, dit-il tranquillement.

*

– Ferme la porte, dit Miller, mes joues serrées dans ses paumes, ses yeux inquiets scannant mon visage alors que nous nous tenons dans l’entrée. Ne

réponds à personne. Je reviendrai dès que j'aurai récupéré des vêtements propres.

Mon front se plisse.

– Dois-je m'attendre à avoir des visiteurs ?

Son inquiétude disparaît en un quart de seconde, remplacée par une lueur d'exaspération. Après notre échange dans la voiture, je savais que j'avais remporté une victoire, mais je ne m'étais honnêtement pas attendue à ce que Miller accepte aussi volontiers de demeurer ici. J'en suis ravie, bien sûr, mais ce n'était pas une volonté de ma part de tester sa patience déjà bien entamée.

J'avais commencé à l'attaquer en insistant pour venir ici immédiatement. Je n'étais pas préparée à être traînée de l'autre côté de la ville pour que Miller puisse jeter un œil à son appartement et récupérer des vêtements propres.

Cela lui aurait fourni l'opportunité de m'enfermer chez lui. Et je n'ai aucun doute sur le fait qu'il en aurait profité. Mais je ne suis pas suffisamment remplie d'illusions pour me figurer que le fait que Miller reste ici ait un rapport avec mes inquiétudes concernant Nan.

– Sois un peu moins effrontée, Olivia.

– Tu aimes que je sois effrontée.

Je saisis ses mains sur mes joues et les lui rends.

– Je vais prendre une douche.

Me soulevant sur la pointe des pieds, je l’embrasse sur son menton.

– Fais vite.

– Je ferai vite, dit-il.

Je m’écarte et constate son évident épuisement. Il semble vidé.

– Je t’aime.

Je recule jusque dans le couloir pour saisir la poignée de la porte.

– Ferme la porte à clé, répète-t-il.

J’acquiesce et ferme lentement la porte, faisant jouer immédiatement les verrous et mettant la chaîne en place. Puis je mets un temps qui me semble une éternité pour descendre le long couloir et parvenir dans la cuisine, m’apprêtant

à entendre d'une seconde à l'autre Nan s'affairer alentour.

Bien sûr, cela n'arrive pas, alors j'en viens à fermer les yeux et à m'imaginer sa présence ici. Après être restée immobile pendant un long moment, je finis par convaincre mon corps fatigué de me porter dans les escaliers.

Mais je marque une pause abrupte quand j'entends quelqu'un frapper à la porte d'entrée. Avec un froncement de sourcils, je me dirige vers la porte et m'apprête à la déverrouiller, mais quelque chose me retient. C'est la voix de Miller résonnant dans mon esprit, qui me dit de n'ouvrir à personne. Je prends une inspiration pour demander qui est là

mais m'arrête au dernier moment. Est-ce mon instinct qui parle ?

M'éloignant silencieusement de la porte, je me glisse dans le salon et m'approche de la baie vitrée. Mes sens sont tous en alerte. Je suis remplie d'appréhension, nerveuse, et je bondis sur place quand on tape de nouveau à la porte.

– Bon sang, dis-je en m'exclamant, probablement trop fort.

Mon cœur bat très fort dans ma poitrine tandis que je m'avance sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre et risque un œil derrière le rideau.

Un visage apparaît.

Je me saisis la poitrine, prenant une

respiration choquée pendant que mes yeux et mon esprit prennent le temps d'enregistrer le fait que je connais ce visage.

– Ted ? je demande, mon visage se brouillant de confusion.

Il m'offre ce sourire amical que je lui connais et fait un signe de tête vers la porte d'entrée avant de disparaître de ma vue. Je lève les yeux en l'air et déglutis dans une tentative de faire redescendre mon cœur de ma gorge à ma poitrine.

– Tu essayes de me donner une attaque, dis-je en retournant vers la porte, d'ores et déjà certaine qu'il est resté depuis l'instant où Miller est parti,

à faire le guet.

Je déverrouille la porte et l'ouvre en grand. Un corps fonce dans ma direction et je m'écarte du passage juste à temps.

Mon pauvre cœur n'a pas encore récupéré du choc causé par l'apparition du visage de Ted à la fenêtre. Miller fait passer sa valise devant lui et la jette au bas des escaliers.

– Est-ce que Ted est resté là pour me surveiller ? je demande, cherchant confirmation. Est-ce que je dois m'attendre à ce que ce soit ainsi tout le temps ? Mon propre garde du corps personnel ?

– Pensais-tu vraiment que j'allais te laisser ici toute seule ?

Miller passe à grands pas devant moi une nouvelle fois, et je le suis des yeux dans le couloir jusqu'à voir son dos tandis qu'il rejoint Ted dans l'allée, le chauffeur fermant le coffre de la Lexus.

– Merci.

Miller passe les clés à Ted avant de donner un coup de main au chauffeur de William.

– Je vous en prie.

Ted sourit et serre la main de Miller, puis m'adresse un regard.

– Bonne soirée, mademoiselle Taylor.

– Bonne soirée, murmuré-je, regardant Miller faire demi-tour et revenir dans l'allée.

Ted se glisse sur le siège conducteur

et s'en va en un clignement d'œil. Puis le monde disparaît quand Miller ferme la porte et engage ses verrous.

– Nous devons améliorer la sécurité des lieux, grommelle-t-il, se tournant pour découvrir mon visage stupéfait. Est-ce que ça va ?

Je cligne des yeux plusieurs fois, mon regard faisant des allers-retours entre lui et la porte.

– Il y a deux verrous, un Yale, une mortaise, et une chaîne.

– Et je suis tout de même parvenu à entrer, dit-il, me rappelant les occasions où il s'est introduit chez moi juste pour avoir son *truc*.

– Parce que j'ai regardé par la

fenêtre, vu que c'était Ted, et puis ouvert la porte, rétorqué-je.

Ma réponse le fait sourire mais il ne prend pas la peine de répliquer.

– J'ai besoin d'une douche.

– J'adorerais t'y rejoindre, murmure-t-il sur un ton bas et primal, faisant un pas en avant.

Mes bras retombent et mon sang commence à s'échauffer. Il fait un autre pas en avant.

– J'aimerais poser mes mains sur tes épaules mouillées et les passer sur toute la surface de ton corps jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace dans cette belle tête que pour moi.

Il est déjà parvenu à ses fins et il ne

m'a pas encore touchée, mais j'acquiesce quand même doucement jusqu'à ce qu'il soit devant moi, me soulevant contre son corps. Je m'enroule autour de lui, et mon visage s'enfonce dans son cou tandis qu'il monte l'escalier et nous emmène dans la salle de bains, me reposant sur mes pieds une fois que nous sommes arrivés. Je souris et me penche en avant pour allumer l'eau, puis commence à me déshabiller.

– Il n'y a pas assez de place, dis-je, jetant mes vêtements un à un dans le panier jusqu'à être complètement nue.

Sa tête oscille un peu dans un mouvement agréable, et il saisit le bas de son tee-shirt pour le passer par-

dessus sa tête. Les muscles de son ventre et de sa poitrine roulent pour accompagner son mouvement, me laissant totalement fascinée. Mes yeux fatigués clignent plusieurs fois, puis retombent vers ses jambes tandis qu'il enlève son jeans. Je soupire rêveusement.

– Terre à Olivia.

La douceur de son ton fait remonter mon regard vers le sien, et je souris, m'avançant pour placer ma paume au centre de sa poitrine. Après une journée physiquement et mentalement éprouvante, j'ai juste besoin de le sentir et de gagner mon réconfort à son contact.

Je peux suivre des yeux les lignes de

sa poitrine, le trajet que mes doigts y dessinent, la tête de Miller penchée en avant pour observer ce que je fais. Je sens ses mains se poser sur ma taille délicatement, comme s'il prenait garde de ne pas perturber mes mouvements pensifs. Ma main glisse jusqu'à ses épaules, sur son cou, et sur la ligne de sa mâchoire soulignée par son début de barbe, jusqu'à ses lèvres pleines, hypnotiques. Elles s'ouvrent doucement et mon doigt glisse entre elles, un sourire se dessinant sur mon visage quand il le mord légèrement.

Puis nos yeux se croisent, un million de mots s'échangent silencieusement entre nous. L'amour. La vénération. La

passion. Le désir. Le besoin. L'envie...

Je libère mon doigt et nous nous rapprochons tous deux doucement.

Et toutes ces choses s'intensifient quand nos bouches se rejoignent. Mes yeux se ferment, mes paumes glissent jusqu'à sa taille, et mon cou finit dans sa main, me maintenant fermement pendant qu'il passe une éternité à me délivrer un long baiser.

Je suis engloutie et portée jusqu'à l'endroit où seuls Miller et moi existons, un endroit que Miller a créé pour moi, pour que nous puissions nous y enfuir. Un endroit sûr. Un endroit calme. Un endroit parfait.

Sa prise sur moi est tellement

puissante, comme toujours, et cette puissance qu'il exsude me fait perdre l'esprit, mais sa constante tendresse atténue quelque peu l'effet de ce contrôle qu'il exerce sur moi. Pourtant, il ne fait jamais aucun mystère que c'est Miller qui contrôle toujours ce qui se passe. Il sait ce dont j'ai besoin et quand j'en ai besoin, et il fait preuve de cette omniscience dans tous les compartiments de notre relation, pas seulement lorsqu'il me fait l'amour. Comme lorsque j'ai eu besoin d'aller à l'hôpital immédiatement. Comme quand j'ai eu besoin de revenir à la maison et de m'immerger dans la présence persistante de Nan. Comme quand j'ai

eu besoin qu'il s'éloigne de son monde parfait et vienne ici avec moi.

Notre baiser ralentit, mais la prise de Miller sur ma nuque ne s'atténue pas. Après avoir mordu ma lèvre inférieure, puis mon nez et ma joue, il s'écarte, et mon regard se retrouve déchiré par le même dilemme que d'habitude. Ne sachant sur quoi se poser, il oscille sans arrêt entre ses yeux fascinants et sa bouche parfaite.

— Occupons-nous de ta douche, ma belle.

Nous passons une demi-heure merveilleuse sous le jet d'eau chaude. L'espace restreint en fait une douche très intime, même si je ne m'attendrais pas à

vivre autre chose si nous avons des kilomètres de champ libre autour de nous. Mes paumes appuyées sur le mur carrelé, je laisse aller ma tête, mes yeux suivant l'eau savonneuse qui disparaît dans la bonde tandis que j'apprécie la sensation merveilleuse des mains de Miller travaillant chacun des muscles fatigués de mon corps de leurs tendres mouvements. Mes cheveux sont shampooinés avant qu'il ne les couvre d'après-shampoing. Je reste immobile et silencieuse tout le temps nécessaire pour cette tâche, ne bougeant que quand il me repositionne pour être plus libre de ses mouvements. Après avoir fait pleuvoir de tendres baisers sur toutes les portions

de mon visage mouillé, il m'aide à sortir de la cabine et me sèche avant de me guider vers ma chambre.

– Tu as faim ? demande-t-il, passant la brosse dans mes cheveux mouillés.

Je secoue la tête et ignore l'affaiblissement subtil de ses mouvements dans mon dos, mais il n'argumente pas. Je suis positionnée sur le lit, et il se positionne derrière moi jusqu'à ce que nos deux corps soient verrouillés totalement l'un à l'autre et ses lèvres font comme une sorte de danse paresseuse entre mes épaules. Le sommeil me trouve facilement, grâce à la présence de Miller derrière moi et à sa chaleur que je sens irradier dans mon

dos.

8

L'agitation au rez-de-chaussée me tire de mes rêves et me fait débouler en bas de l'escalier à une vitesse ridiculement élevée. J'atterris dans la cuisine, toujours à moitié endormie, nue, et avec une vision encore légèrement altérée. Je cligne des paupières plusieurs fois pour éclaircir ma vue, jusqu'à ce que je finisse par voir Miller, torse nu, qui se tient avec un bol de corn-flakes à la main.

– Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-

il, ses yeux inquiets parcourant mon corps nu.

La réalité vient frapper mon cerveau en éveil, une réalité où ce n'est pas Nan qui s'occupe dans la cuisine, l'air heureux et serein ; au lieu de cela, Miller a l'air bizarre ici, pas dans son élément. Une culpabilité rageuse me fait regretter d'être déçue.

– Tu m'as surprise, est tout ce que je trouve à dire, et soudainement parfaitement réveillée, je remarque que je suis nue et commence à sortir de la cuisine.

Je fais un signe par-dessus mon épaule.

– Je vais juste aller mettre quelques

vêtements.

– OK, opine-t-il, me suivant du regard tandis que je disparaissais dans le couloir.

Je pousse un lourd soupir tandis que je remonte les escaliers et je m'active silencieusement à l'étage, enfilant un tee-shirt et une culotte. Une fois que je suis revenue en bas, je trouve la table prête pour le petit déjeuner, et Miller semble encore plus détonner dans cet environnement, assis avec son téléphone vissé à l'oreille. Il m'indique de prendre une chaise, ce que je fais lentement tandis qu'il continue son coup de téléphone.

– Je serai là à l'heure du déjeuner, dit-il d'un ton sec et compétent avant de

raccrocher et de reposer l'appareil.

Il me jette un regard à travers la table, et je note après quelques secondes passées à l'observer qu'il se transforme en l'homme impassible qui se montre glacial avec tout le monde. Nous sommes de retour à Londres. Tout ce qui manque est son costume.

– Qui était-ce ? je demande en ramenant à moi la théière qui fume au centre de la table et me versant une tasse.

– Tony.

Sa réponse est aussi sèche et brutale que s'il était encore en train de parler à Tony. Reposant la théière sur ma droite, j'ajoute hâtivement du lait et touille,

avant de regarder avec stupéfaction Miller se pencher au-dessus de la table et prendre la théière, la replaçant exactement au centre de la table. Puis il la rajuste encore un petit peu. Je soupire, prenant une gorgée de mon thé et grimaçant immédiatement en découvrant son goût.

– Combien de sachets as-tu mis là-dedans ?

Il fronce les sourcils et regarde le pot.

– Deux.

– On ne dirait pas.

On dirait du lait chaud. Je me penche pour enlever le couvercle et jeter un œil à l'intérieur.

– Il n'y en a pas à l'intérieur.

– Je les ai enlevés.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils bloquaient le bec.

Je souris.

– Miller, il y a des millions de théières en Angleterre avec des sachets de thé qui macèrent à l'intérieur. Il n'y en a aucune dont le bec se retrouve bloqué comme ça.

Il lève les yeux au plafond et se rassoit sur sa chaise, croisant ses bras sur sa poitrine nue.

– Je vais laisser parler mon intuition...

– Miller Hart ? Je l'interromps en souriant. Jamais.

Son air fatigué ne fait qu'augmenter

mon amusement. Je peux dire qu'il apprécie mon côté joueur, même s'il refuse de jouer avec moi. Il continue.

– Et je vais suggérer que tu insinues que mes talents pour faire du thé sont déficients.

– Ton intuition est correcte.

– C'est ce que je pensais, murmure-t-il, récupérant son téléphone sur la table et appuyant sur quelques boutons de l'appareil. J'essayais de te faire sentir comme chez toi.

– Je *suis* chez moi.

Je grimace quand il m'adresse un regard blessé. Je ne voulais pas que mes propos sonnent comme un désaveu.

– Je...

Miller porte son téléphone à son oreille.

– Préparez ma voiture pour neuf heures, ordonne-t-il.

– Miller, je ne voulais...

– Et assurez-vous qu'elle est impeccable, continue-t-il, ignorant complètement ma tentative pour m'expliquer.

– Tu l'as pris...

– Et ça veut dire le coffre, aussi.

Je soulève ma tasse, juste pour pouvoir la cogner contre la table. Et c'est ce que je fais. Fort.

– Arrête de faire l'enfant !

Il recule sur sa chaise et raccroche le téléphone.

– Je te prie de m’excuser.

Je ris un peu.

– Ne commence pas avec tes supplications, Miller. Je ne voulais pas te mettre en colère.

Ses avant-bras se posent sur la table et y restent.

– Pourquoi ne restes-tu pas avec moi ?

Je regarde ses yeux implorants et soupire.

– Parce que j’ai besoin d’être ici.

Mes mots ne soulèvent aucune lueur d’incompréhension, alors je continue pour essayer de m’expliquer.

– J’ai besoin de préparer la maison pour quand elle reviendra. J’ai besoin

d'être là pour prendre soin d'elle.

– Alors elle pourra venir et vivre avec nous, contre-attaque-t-il immédiatement.

Il est sérieux, et je suis sous le choc. Il est prêt à s'exposer à la présence d'une autre personne, en plus de moi, mettant le bazar dans sa maison parfaite ? Nan pourrait constituer un cauchemar pour Miller et ses obsessions. Elle pourrait être malade, mais je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle ne lâcherait pas le contrôle de la maison à Miller. Ce serait l'anarchie. Miller ne supporterait jamais ça.

– Fais-moi confiance.

Je ris.

– Tu ne crois pas ce que tu dis.

– Au contraire, rétorque-t-il, effaçant mon sourire de mon visage. Je sais ce que tu penses.

– Qu'est-ce que je pense ?

J'adorerais qu'il confirme mes réflexions, parce que s'il le faisait, nous aurions fait la moitié du chemin vers une admission du problème.

– Tu sais très bien.

Ses yeux semblent me prévenir.

– Je me sentirai mieux si tu es chez moi. C'est plus sûr.

Il me faut mobiliser toute la patience qu'il me reste pour ne pas montrer mon exaspération. J'aurais dû m'attendre à ça. Je refuse d'être chaperonnée et mise

sous bonne garde. Rencontrer Miller Hart et tomber amoureuse de lui m'a donné une forme de liberté, m'a réveillée, et a initié le désir chez moi de vivre et de ressentir les choses, mais je suis aussi consciente qu'il pourrait y avoir maintenant un élément de contrainte attaché à ma nouvelle liberté. Je ne vais pas laisser ça arriver.

– Je reste, affirmé-je d'un ton définitif, provoquant le relâchement du corps de Miller sur sa chaise.

– Comme tu veux, dit-il, fermant les yeux avant de regarder à nouveau vers le plafond. Putain d'obstinée.

Je souris, appréciant la vision qu'offre un Miller exaspéré, et

appréciant encore plus le fait qu'il accepte si volontiers de voir sa volonté contrariée.

– Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

Sa tête retombe, un œil me considérant avec suspicion.

– Tu vas refuser de m'accompagner, n'est-ce pas ?

Mon sourire s'élargit.

– Oui. Je vais aller voir Nan.

– Tu peux d'abord venir avec moi à Ice.

– Non.

Je secoue la tête lentement. Je m'attends à ce que Cassie soit là-bas, et je ne suis pas prête à accepter ses regards de dédain ou ses mots qui

pourraient me réduire en poussière. J'ai mieux à faire que d'être impliquée dans une bataille territoriale, et rien ne pourra me retarder pour aller voir Nan.

Il se penche en avant, la mâchoire serrée.

– Tu es en train de tester ma patience, Olivia. Tu vas venir et tu *vas* accepter.

Ah bon ? Je sais pourquoi il essaye d'imposer ses règles, mais la manière arrogante dont il s'y essaye fait que mon caractère se réveille avant que je puisse me contraindre à être raisonnable. Mes paumes se posent sur la table, et je me penche en avant d'un coup, faisant reculer Miller sur sa chaise.

– Si *tu* veux me garder comme une de

tes possessions, alors tu vas devoir te calmer sur ton comportement de connard ! Je ne suis pas un objet, Miller. Apprécier tes *possessions* ne veut pas dire que tu as le droit de me contraindre à faire ce que tu veux.

Je me lève, envoyant ma chaise valser sur le sol derrière moi.

– Je vais prendre une douche.

Je quitte rapidement la pièce pour échapper à la colère qui émane de Miller comme le résultat de mon insolence.

Il ne pourrait pas s'arrêter, et je ne peux supporter ses manières que jusqu'à un certain point.



Je prends mon temps pour me doucher et m'habiller, et je suis surprise quand je descends les escaliers et découvre que Miller est parti. Mais pas si surprise quand je découvre que la cuisine sent comme si elle avait été attaquée au spray antibactérien et qu'elle semble scintiller tellement elle est propre.

Je ne m'en plaindrai pas cependant, puisque cela veut dire que je peux aller à l'hôpital immédiatement. Récupérant mon sac, j'ouvre la porte d'entrée et m'élançe au dehors en cherchant mes clés à l'intérieur.

– Oh ! dis-je en rebondissant sur une

poitrine et en reculant en arrière.

Je heurte la porte d'entrée alors qu'elle rencontre son battant, cognant mon omoplate.

Ma main se porte instinctivement sur mon dos pour frotter la zone sensible dans l'espoir d'en atténuer la douleur.

– On est pressée ?

Des doigts puissants s'enroulent autour de mon avant-bras et me retiennent sur place.

Je porte un regard irrité sur un homme en costume, sachant à quoi je vais être confrontée une fois que j'aurai levé la tête. Et j'ai raison. William. L'ancien souteneur de ma mère, mon ange gardien auto-désigné.

– Oui, alors si tu veux bien m’excuser. Je m’apprête à le contourner, mais il bouge en même temps que moi, me bloquant le passage. Me mordant la langue en prenant une inspiration pour me calmer, je cale mes épaules et relève le menton. Il n’est pas intimidé le moins du monde. Je sens ma mauvaise humeur sur le point d’exploser. C’est épuisant.

– Dans la voiture, Olivia.

Son ton m’irrite terriblement, mais je sais que refuser ne me conduira nulle part.

– Il t’a fait venir ici, n’est-ce pas ?

Je n’y crois pas ! Le bâtard sournois !

– Je ne vois pas pourquoi le nier.

William confirme ma suspicion, et fait

de nouveau un geste vers la voiture, devant laquelle Ted se tient en tenant la porte ouverte, son sourire toujours présent sur son visage amical.

Je lui retourne son sourire, puis retrouve rapidement mon air courroucé en reportant mon attention sur William.

– Si tu m'échauffes les oreilles, alors je vais faire n'importe quoi !

– N'importe quoi ? Tu veux dire partir ?

William rit.

– T'échauffer les oreilles, faire n'importe quoi. Quoi d'autre ?

– Un coup de pied dans ton pauvre cul, bredouillé-je, en passant brutalement devant lui. Je ne sais pas si

toi ou Miller l'avez remarqué, mais je suis une adulte !

– Mademoiselle Taylor.

Ted hoche la tête, et mon exaspération s'évapore en un instant alors que je me glisse à l'arrière.

– Bonjour, Ted, gazouillé-je, ignorant le regard incrédule que William lance dans la direction du chauffeur, suivi par le haussement d'épaules de Ted qui s'époussette l'air de rien. Je ne pourrais pas être désagréable avec cet homme si amical même si je le voulais. Il possède une aura de tranquillité qui semble déteindre sur moi. Et dire qu'il conduit comme un dieu.

M'installant confortablement à

l'arrière, j'attends que William se glisse de l'autre côté tandis que je joue avec ma bague, en regardant par la fenêtre.

– J'avais prévu de rendre visite à Josephine ce matin de toute façon, dit-il.

Je l'ignore et prends mon téléphone dans mon sac pour envoyer un SMS à Miller.

Je suis fâchée contre toi.

Je n'ai pas besoin d'en dire plus. Il sait que William est la dernière personne avec laquelle j'ai envie de me retrouver. Je clique sur envoyer mais William saisit ma main et je lève les yeux pour le découvrir les sourcils froncés.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il,

désignant mon diamant.

Tous les mécanismes de défense que je possède se mettent en action.

– Juste une bague.

Oh, ça va être drôle. J'éloigne ma main, ennuyée que mon autre main la cache instinctivement de ses yeux indiscrets. Je ne veux pas la cacher. Pour personne.

– Sur ton annulaire gauche ?

– Oui.

Je réponds sèchement, consciente que je suis en train de le pousser dans ses retranchements. Je suis en train de l'emmener sur un chemin sans fin, alors que je pourrais facilement mettre un terme à toutes les conjectures que je

vois presque tourner dans sa tête à toute vitesse. Je ne m'expliquerai pas. Il peut penser ce qu'il veut.

– Vous allez vous marier ? tente William, son ton marquant une certaine impatience face à mon arrogance.

Je suis une fille courageuse, mais je suis aussi une fille très en colère. Partir de Londres une nouvelle fois devient plus tentant chaque seconde, excepté que cette fois, je kidnapperai Nan à l'hôpital et la prendrai avec moi. Je maintiens le silence et regarde mon téléphone quand un bip m'annonce l'arrivée d'un nouveau message.

Qu'est-ce que j'ai fait pour te mettre en colère, ma douce ?

Je ris et remets mon téléphone dans mon sac, ne souhaitant pas pousser plus loin mon irritation en lui faisant la grâce de lui adresser une réponse. Je veux juste voir Nan.

– Olivia Taylor.

William soupire, son humour commençant à diluer sa colère.

– Tu ne manques jamais de me décevoir.

– Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Je tourne mon visage vers lui, découvrant un sourire mystérieux sur son beau visage. Je sais exactement ce qu'il veut dire, et il l'a dit pour obtenir une réaction, pour me faire sortir de mon furieux silence. Il a réussi. Maintenant je

suis toujours furieuse mais je ne souhaite plus rester silencieuse.

– Ted, pouvez-vous vous garer sur le côté, s’il vous plaît ?

William secoue la tête et ne prend même pas la peine de formuler un contre-ordre à son chauffeur. Il n’en a pas besoin. Ted n’est clairement pas aussi courageux que moi... ou, plus définitivement, éprouve plus de respect pour William Anderson. Je regarde dans le rétroviseur et le vois sourire encore. Il semble que ce soit un signe indélébile sur son visage.

– Pourquoi est-il toujours aussi heureux ? demandé-je à William, réellement intéressée par la réponse à

cette question.

Il me regarde pensivement, ses doigts battant contre la porte où son bras est posé.

— Je pense que tu lui rappelles peut-être quelqu'un.

Il parle calmement, presque précautionneusement, et je me renfonce dans mon siège quand je comprends ce qu'il veut dire. Ted connaissait ma mère ? Je plisse les lèvres, réfléchissant à cent à l'heure. Devrais-je lui demander ? J'ouvre ma bouche pour parler, mais je la referme presque aussi vite. Voudrais-je même la voir s'il s'avérait qu'elle était vivante ? La réponse se présente rapidement dans

mon esprit sans qu'il soit besoin d'y réfléchir longtemps. Je n'ai aucun doute. Non. Je ne le voudrais pas.

*

L'hôpital est chaud et étouffant, pourtant je me hâte dans le couloir, pressée de voir Nan. William marche d'un pas mesuré à côté de moi, ses longues jambes semblant tenir facilement l'allure.

– Ton ami, dit-il, sans crier gare, me faisant ralentir.

Mon esprit ralentit aussi. Je ne sais pas pourquoi. Je sais de qui il veut parler.

– Gregory, clarifie-t-il, comme s’il avait un doute sur la personne à laquelle je pensais qu’il se référait.

J’accélère le pas à nouveau, en conservant mon attention devant moi.

– Eh bien quoi ?

– Chouette type.

Cette observation me fait plisser le front. Gregory est un garçon très gentil, mais je sens que William n’a pas simplement l’intention de se contenter de quelques flatteries.

– C’est un *type* très gentil.

– Ambitieux, intelligent...

– Attends !

Je marque une halte, et jette un regard incrédule à William. Puis je ris. D’un

rire incontrôlable. Je ne peux plus me maîtriser. L'homme distingué en costume en face de moi a la chique coupée et les yeux grands ouverts en me voyant tomber dans le couloir de l'hôpital en ricanant.

– Oh mon Dieu ! dis-je en gloussant, essuyant mes yeux tandis que je regarde William en surplomb. Il regarde autour de nous, clairement gêné.

– Bien essayé, William.

Je reprends ma route, laissant William essayer de me rattraper derrière moi. Il est vraiment désespéré.

– Désolée de te décevoir, dis-je par-dessus mon épaule, mais Gregory est gay.

– Ah bon ?

L'étonnement dans sa réplique me fait sourire, c'est amusant de voir le formidable William Anderson surpris. Peu de choses peuvent le désarçonner. Mais ce fait l'a surpris, et je profite encore de la joie que cela m'a procuré.

– Oui, il l'est, donc tu peux économiser ta salive.

Je devrais être furieuse des efforts qu'il déploie constamment pour m'éloigner de Miller, mais mon amusement ne me le permet pas. Miller, bien sûr, ne le prendra pas très bien s'il apprend la vérité sur les interférences que provoque William. Laisant William se recomposer une dignité, je m'élançe

vers le service où se trouve Nan, fonçant vers la chambre où je sais la trouver.

– Bonjour ! C'est une belle journée tu ne trouves pas ? dis-je joyeusement, la trouvant assise dans son fauteuil, parée d'une robe florale, ses cheveux parfaitement coiffés.

Il y a un plateau sur ses genoux et elle mange ce qui ressemble à un sandwich aux œufs.

Ses yeux bleus moroses battent ma bonne humeur en brèche en un instant.

– Ah bon, tu trouves ? grommelle-t-elle, posant son plateau sur la table.

Mon cœur se serre tandis que je m'assois sur le bord du lit.

– Tu es dans le meilleur hôpital, Nan.

– Pfft ! dit-elle renfrognée, éloignant ses boucles parfaites de son visage. Oui, si j'étais morte, mais je vais parfaitement bien !

Ne voulant pas me montrer condescendante, je me force à ne pas lever les yeux au ciel.

– Ils ne voudraient pas te garder ici s'ils pensaient que tout va parfaitement bien.

– Est-ce que je ressemble à ça ?

Elle tend son bras et montre du doigt la vieille dame dans le lit opposé. Mes lèvres se ferment, je ne sais que dire. Non, elle ne ressemble en rien à cette pauvre femme, à moitié endormie, la bouche largement ouverte. Elle semble

vraiment comme morte.

– Enid ! braille Nan, me faisant sursauter. Enid, chérie, c'est ma petite-fille. Tu te rappelles, je t'en ai parlé ?

– Nan, elle dort ! soufflé-je, alors que William passe le coin.

Il a un demi-sourire sur le visage, certainement parce qu'il a entendu la terrible Josephine causer son ramdam habituel.

– Elle ne dort pas, se défend Nan. Enid !

Je secoue la tête et regarde William une nouvelle fois avec des yeux implorants, mais il se contente d'afficher son sourire amusé en haussant les épaules. Nous jetons tous les deux un

regard en coin à Enid quand elle commence à tousser et à bafouiller, et je peux la voir ouvrir les yeux et regarder autour d'elle, l'air un peu perdue.

– Youhou ! Par ici !

Nan fait des gestes avec son bras en l'air.

– Mets tes lunettes, chérie. Elles sont sur tes genoux.

Enid explore sa couverture à tâtons quelques secondes puis finit par trouver ses lunettes et les enfiler. Un sourire édenté s'inscrit sur son visage pâteux.

– Ma beauté, croasse-t-elle avant que sa tête ne retombe en arrière, ses yeux fermés, et que sa bouche ne finisse à nouveau grande ouverte.

Je me lève, alarmée.

– Est-ce qu'elle va bien ?

William glousse et se joint à moi sur le lit en face de Nan.

– Ce sont ses médicaments. Elle va bien.

– Non, intervient Nan. *Je* vais bien. *Elle* est en route pour les portes du paradis. Quand est-ce qu'ils vont me laisser sortir ?

– Demain, ou peut-être vendredi, si le médecin est d'accord, lui dit William, amenant un sourire plein d'espoir sur son visage. *Si* le médecin est d'accord, rajoute-t-il d'un air entendu.

– Oh, il sera d'accord, répond-elle, trop confiante, ses mains reposant sur

ses genoux.

Puis le silence tombe, et ses yeux bleus vont et viennent entre moi et William plusieurs fois, la curiosité dévorant son visage rond.

– Comment vous allez, tous les deux ?

– Très bien.

– Bien.

Ma réponse contraste avec celle de William, et nous nous observons tous deux du coin de l'œil.

– Où est Miller ? continue-t-elle, ramenant notre attention à sa présence exigeante.

Je reste silencieuse, pensant que William répondra une nouvelle fois, mais il ne prend pas la parole, me

laissant l'initiative. Il y a une tension entre nous, et Nan en est clairement consciente. Nous ne rendons pas les choses plus faciles le moins du monde. Je ne veux pas qu'elle se fasse du souci tant qu'elle n'ira pas mieux.

– Il est au boulot.

Je commence à jouer avec la carafe d'eau sur le meuble près du lit, tout pour entreprendre un changement de conversation.

– Est-ce que tu veux que je te ramène de l'eau fraîche ?

– L'infirmière l'a fait avant que vous arriviez.

Elle répond très vite, m'obligeant à reporter mon attention sur le gobelet à

côté de la carafe.

– Un gobelet propre ?

Ma voix semble chargée d'espoir.

– C'est fait.

Je me retrouve désemparée et affronte son visage curieux.

– Tu as besoin de vêtements propres, de sous-vêtements ? D'accessoires de toilette ?

– William s'est occupé de ça hier matin.

– Ah bon ?

Je jette un regard surpris à William qui m'ignore totalement.

– C'est gentil de sa part.

Il se lève du lit et pose un baiser sur la joue de ma grand-mère, qu'elle

accepte avec un sourire affectueux, levant la main et la posant sur le bras de William.

– Tu as toujours du crédit ? demande-t-il.

– Oh oui !

Nan attrape la télécommande et la pointe vers la télévision. Elle s'allume et Nan se laisse aller sur son fauteuil.

– C'est un équipement merveilleux ! Tu savais que je pouvais regarder n'importe quel épisode de *EastEnders* du mois dernier simplement en pressant un bouton ?

– Incroyable, admet William, tournant son sourire vers moi.

Je suis réduite au silence en voyant

Nan et l'ancien souteneur de sa fille converser comme s'ils étaient de la même famille. William Anderson, le baron du milieu, n'a pas l'air de trembler dans ses bottes, actuellement. Et Nan ne semble pas être sur le point de laisser aller sa colère contre l'homme qui lui a enlevé sa fille. Que sait-elle exactement ? Ou que lui a dit William ? Il ne semble pas qu'il y ait jamais eu d'animosité ou de tensions entre eux. Ils semblent à l'aise et intimes. Je suis confuse.

– Je devrais y aller maintenant.

L'annonce de William interrompt mes pensées embrouillées et me ramène à l'hôpital étouffant.

– Sois sage, Josephine.

– Oui, oui, soupire Nan, en lui faisant un signe d'adieu de la main. S'ils me libèrent demain, je serai un ange.

William rit, ses yeux gris s'allumant d'une lueur d'affection pour ma grand-mère bien aimée.

– Ta liberté en dépend. Je repasserai plus tard.

Son grand corps se tourne vers moi, et son sourire s'élargit devant mon évidente confusion.

– Ted reviendra vous chercher une fois qu'il m'aura déposé au Society. Il te reconduira chez toi.

La mention que William fait de son établissement stoppe le refus instinctif

que j'allais lui opposer alors que des flash-backs de son somptueux club commencent à se présenter dans mon esprit, me faisant fermer les yeux très fort dans l'espoir de les arrêter.

– Bien, dis-je en me levant et redonnant du volume à l'oreiller sur le lit pour ne pas avoir à affronter plus longtemps que je ne le dois le regard sévère qui est pointé sur moi.

La sonnerie de mon iPhone arrive à point nommé, me permettant de reporter mon attention sur le fait de trouver mon téléphone dans mon sac une fois que j'ai remis en place l'oreiller.

La politesse voudrait qu'on réponde à quelqu'un quand il pose une question.

Je devrais simplement rentrer à la maison et m'échapper dans le sanctuaire de mon lit, là où personne ne peut me trouver ou venir m'agacer.

– Olivia, ma chérie, est-ce que tout va bien ?

La question inquiète de Nan ne me laisse pas d'autre choix que de me forcer à sourire.

– Je vais bien, Nan.

Laissant tomber mon téléphone négligemment sans prendre la peine de répondre, j'ignore les futures réprimandes que mon attitude va sûrement provoquer et m'installe confortablement sur le lit une nouvelle fois.

– Alors, tu rentres à la maison demain ou vendredi, c'est ça ?

Je suis inondée de soulagement quand l'inquiétude de Nan disparaît instantanément avant qu'elle ne commence la liste des raisons pour lesquelles elle ne peut qu'espérer s'enfuir de ce « trou infernal » le plus vite possible. J'endure une pleine heure de cet inventaire avant que George n'arrive et que je laisse Nan continuer avec lui le compte de ses plaintes après qu'elle me les a récapitulées une nouvelle fois. Je ne suis pas certaine de beaucoup de choses dans ma vie à cet instant, mais je suis sûre que je ne voudrais pas être une infirmière de

Cedar Ward ces jours-ci.

Juste avant de quitter Nan et George, je reçois un message d'un numéro inconnu, m'avertissant que ma voiture m'attend quand je serai prête à rentrer à la maison. Mais je ne suis pas prête à rentrer à la maison, et je sais aussi que Ted aura reçu des ordres stricts de la part de William pour m'empêcher de changer la trajectoire de la voiture. Je sais aussi qu'aucun de mes beaux discours ou de mes sourires engageants ne parviendra à convaincre le chauffeur de William de faire une entorse à ses obligations.

– Hé ! Poupée !

Je pivote sur mes Converse et couine

littéralement quand je vois Gregory se hâter dans ma direction, la familiarité de mon meilleur ami dans son treillis négligé et son tee-shirt élimé me permettant de dire adieu à toutes les pensées torturées qui occupent en cet instant mon esprit.

Il me saisit et me fait tourner plusieurs fois dans ses bras, provoquant un autre couinement suraigu.

– C’est si bon de te revoir.

– Et toi !

Je me serre très fort contre lui et le laisse en faire autant.

– Tu vas voir Nan ?

– Oui, tu y es allée ?

– Je viens de la laisser avec George.

Elle devrait pouvoir rentrer à la maison demain.

Gregory détache son corps du mien et me maintient à mi-distance en me tenant par les épaules. Puis il pointe un regard inquisiteur sur moi. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai rien fait ou dit pour être suspectée de quoi que ce soit.

– Quoi de neuf ? demande-t-il.

– Rien.

Je m'en veux immédiatement d'éviter ses yeux.

– Bien sûr, rétorque-t-il sarcastiquement. Parce que te voir fuir et avoir ensuite le plaisir de subir quelques assauts à la voiture bélier dans l'appartement de Miller n'étaient que le

fruit de mon imagination. Il n'y a *rien* dont tu doives t'inquiéter.

– Des assauts ?

Je rebondis sur la référence de Gregory à ceux que Miller préfère appeler les bâtards immoraux.

– Oui, ça a été une sacrée expérience.

Il prend ma main et la guide vers son bras plié en m'entraînant vers la sortie.

– Tu n'as jamais rien mentionné au téléphone toutes les fois où nous nous sommes parlé.

– Livy, à chaque fois que nous avons parlé depuis que tu as disparu pour New York, nous n'avons échangé que des propos sans intérêt. Ne prétends pas que tu aurais préféré autre chose.

Je ne peux argumenter avec lui, alors je n'essaye pas. Je n'ai pas d'intérêt à apprendre ce qui s'est passé une fois que Miller et moi sommes partis, et au fond de moi, n'en ai pas envie, pourtant la mention à ces assauts pique ma curiosité.

– Des fils de pute à l'air vraiment méchant.

Gregory ne fait que piquer cette curiosité, en y ajoutant une énorme couche d'inquiétude.

– Ce mec, William – le maître de ce fichu royaume de la drogue – les a gérés comme s'ils étaient des chatons. Il n'a même pas transpiré quand l'un d'eux a laissé voir l'étui d'un flingue. Un putain

de flingue !

– Un flingue ?

Je déglutis difficilement, mon cœur battant dans ma gorge.

Gregory jette un regard prudent autour de nous, puis nous engage dans un autre couloir, loin des oreilles éventuelles des autres visiteurs de l'hôpital.

– Tu m'as bien entendu. Qui *sont* ces gens, Livy ?

Je recule de quelques pas.

– Je ne sais pas.

Je ne peux pas me sentir coupable de mentir. Je suis trop inquiète.

– Eh bien, moi je sais.

– Tu sais ?

Mes yeux sont écarquillés, et j'ai

peur. William n'a sûrement rien dit à Gregory. S'il vous plaît, dites-moi qu'il n'a rien dit à Gregory !

– Oui.

Il se rapproche et jette un œil alentour pour veiller à ce que nous soyons bien seuls.

– Des trafiquants de drogue. Miller travaille pour des durs, et je parie qu'il est dans de sérieuses emmerdes en ce moment.

Je suis horrifiée. Je suis soulagée. Je suis stupéfaite. Je ne sais pas si laisser Gregory croire que Miller est impliqué avec des trafiquants de drogue est mieux que de lui dire la vérité. Gregory a dit quelque chose de vrai cependant. Miller

travaille effectivement pour de vrais durs.

– Bien, dis-je en soupirant, cherchant désespérément quelque chose d'autre à dire et ne trouvant rien, mais ça ne fait rien parce que Gregory continue avant que mon silence ne devienne trop parlant.

– Olivia, ton mec n'est pas seulement un psychotique, un obsessionnel, un ancien clochard, un ancien prostitué, c'est aussi un trafiquant de drogue !

Mon dos retombe contre le mur, et je considère l'éclairage cru, ne fermant même pas les paupières quand les lumières puissantes commencent à brûler mes rétines. J'espère qu'elles me

permettront de consumer mes problèmes, également.

– Miller n'est pas un trafiquant de drogue, dis-je calmement.

Il serait si facile de sortir de mes gonds, là, tout de suite.

– Et cette Sophia, je n'ai pas encore réussi à comprendre qui elle était, mais je suis sûr que sa présence n'est pas bon signe. Je veux dire..., rit-il, un kidnapping ?

– Elle est amoureuse de Miller.

– Et la pauvre Nan, continue Gregory. Elle a accueilli William à sa table comme s'ils étaient de vieux amis.

– Ils sont vieux amis.

Je me rends compte avec répugnance

que je ferais peut-être bien de découvrir à quel point ils sont amis, mais je suis aussi consciente que Nan est délicate, et réveiller de vieux fantômes serait stupide. Je laisse tomber ma tête en soupirant, sans qu'il s'en rende compte. Gregory continue sur son rythme, anxieux de développer les conclusions auxquelles il en est arrivé.

– Il était là tous les jours quand tu...

Il s'arrête finalement, son cou se rencognant dans ses larges épaules.

– Ce sont de vieux amis ?

– Il connaissait ma mère.

Je sais que ces mots vont provoquer une série de questions, alors je lève ma main en l'air alors qu'il prend son

inspiration.

– Miller travaille effectivement pour ces gens et ils ne le laisseront pas partir. Il essaye de trouver un moyen.

Il se fait hargneux.

– Qu'est-ce que ça a à voir avec le parrain ?

Je ne peux m'empêcher de sourire à son trait d'esprit.

– C'était le souteneur de ma mère. Lui et le boss de Miller ne s'entendent pas très bien. Il essaye de nous aider.

Il ne peut cacher l'étonnement dans ses yeux. Ils sont gros comme des soucoupes.

– C'est pas vrai...

– Je suis fatiguée, Gregory. Je suis

fatiguée de me sentir frustrée et impuissante. Tu es mon ami, et je te demande de m'aider à me sentir mieux.

Je soupire, sentant ces sentiments s'atténuer un peu du simple fait de les avoir admis.

– J'ai besoin que tu sois mon ami. S'il te plaît, sois juste mon ami.

– Eh bien, mince, murmure-t-il, laissant tomber sa tête de honte. Maintenant, j'ai juste l'impression d'être une gigantesque merde.

Je veux soulager son évidente culpabilité, lui dire qu'il ne devrait pas se sentir comme ça du moment qu'il arrête maintenant, mais je ne trouve pas la force de le faire. Je décolle mon dos

du mur et me traîne vers la sortie. Je peux être très contrariée par Miller, mais je sais aussi qu'il est le seul à pouvoir me reconforter.

Une paume se pose sur mon épaule et il se cale sur mon rythme. Mais il ne dit rien, craignant probablement d'augmenter encore mon découragement. Je regarde mon meilleur ami alors qu'il m'attire un peu plus près, mais il reste tourné droit devant lui.

– Tu ne vas pas voir Nan ?

Il secoue la tête avec un sourire triste.

– Je l'appellerai par Skype sur cette super télévision. Elle sera tout excitée.

– Elle a Internet ?

– Et un téléphone, mais elle aime

pouvoir me voir.

– Nan utilise Internet ?

– Oui. Beaucoup. William a augmenté constamment son crédit. Ça a dû lui coûter une fortune ces derniers jours. Elle est accro.

Je ris.

– Comment va Ben ?

– Nous approchons du but.

Je souris, heureuse de l'apprendre. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose.

– J'en suis heureuse. Tu as récupéré ton van ?

– Oui. Tu veux que je t'amène quelque part ?

– Oui.

Je souris et me blottis plus près de sa

poitrine. Je ne vais pas retrouver Ted.

– Peut-on aller au bistrot, s'il te plaît ?

9

Le téléphone de Gregory commence à sonner alors qu'il se gare au coin du bistrot, et il soulève ses fesses du siège pour fouiller dans les poches de son pantalon tandis que j'ouvre la porte.

– Je te rappellerai plus tard, dis-je, me penchant sur le siège pour embrasser sa joue.

Il fronce les sourcils en regardant l'écran de son téléphone.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un instant.

Il me fait signe d'attendre un moment en levant un doigt en l'air pendant qu'il répond.

– Bonjour.

Je me laisse aller sur mon siège, ma main sur la poignée de la porte ouverte, je le regarde tandis qu'il écoute attentivement pendant quelques secondes. Puis il semble rétrécir sur son siège.

– Elle est avec moi.

Je me recroqueville, grimace et serre les dents tout à la fois, puis m'extirpe instinctivement du van en claquant la porte, marchant rapidement pour traverser la route. J'aurais dû anticiper le fait que quelqu'un partirait à ma

recherche après avoir laissé Ted m'attendre en vain devant l'hôpital et avoir ignoré de nombreux appels de Miller *et* de William.

– Olivia ! crie Gregory.

Je me retourne quand je suis arrivée saine et sauve de l'autre côté de la route, le voyant hocher la tête vers moi. Je hausse les épaules avec culpabilité, mais seulement parce que j'ai négligé d'avertir Gregory que Ted m'attendait selon les instructions de William. Je ne l'ai pas intentionnellement attiré au centre d'une bataille d'ego.

Levant la main pour lui faire un petit signe d'adieu, je tourne le dos à mon ami et me glisse dans une rue adjacente

qui m'amènera jusqu'au bistrot. Mais j'éprouve de nouveau des frissons de peur quand mon iPhone fantaisie commence à jouer les notes de « Sexy and I Know It » dans mon sac.

– Mince, murmuré-je, le sortant et hurlant intérieurement du choix de sonnerie que j'ai fait concernant mon meilleur ami.

– Gregory, dis-je, maintenant mon allure déterminée.

– Espèce de petite sournoise !

Je ris et vérifie qu'il n'y a pas de voitures avant de traverser la rue.

– Je ne suis pas sournoise. J'ai juste omis de te dire que j'avais un chauffeur aujourd'hui.

– Bon sang, Olivia ! William n'est pas content, et je viens d'avoir monsieur Cinglé au téléphone aussi.

– Miller ?

Je ne sais pas pourquoi je me suis donné la peine de poser la question. Qui d'autre pourrait être monsieur Cinglé ?

– Oui, seigneur, poupée ! Quand est-ce qu'être ton ami est devenu un métier aussi dangereux ? Je commence à nourrir une certaine inquiétude pour mon intégrité physique... mon joli visage !

– Calme-toi, Gregory.

Je saute sur place quand une voiture me klaxonne, et je lève la main pour m'excuser en arrivant sur le trottoir.

– Je vais les appeler tous les deux

tout de suite.

– T'as intérêt ! grogne-t-il.

C'est ridicule, et je considère maintenant ce que pourrait être le moindre mal. La vie solitaire que je m'étais infligée jusque-là était un peu étouffante mais bien plus facile à gérer, parce que c'était moi et moi seule qui tenais les rênes. Personne d'autre. J'ai l'impression que Miller m'a réveillée, libérée, comme il l'a dit, pourtant maintenant il essaye de m'enlever cette sensation de liberté, et je commence à lui en vouloir pour ça. Gregory est supposé être de mon côté. Je serais très fâchée s'ils parvenaient à entraîner mon meilleur ami du côté obscur.

– De qui es-tu l’ami ?

– Quoi ?

– Tu m’as entendue. De qui es-tu l’ami ? Ou est-ce que toi et William êtes devenus des intimes depuis que je suis partie ?

– C’est marrant, poupée. Très marrant.

– Je ne cherche pas à être drôle. Réponds à ma question.

Il y a une courte pause suivie d’une longue inspiration.

– Toi, dit-il en soupirant.

– Je suis contente que nous ayons mis ça au point.

Je fronce les sourcils en raccrochant, puis regarde des deux côtés de la route

avant de la traverser pour atteindre le bistrot.

Mes pas sont légers sur le goudron, je sautille presque en me rapprochant de mon lieu de travail. Je souris, également.

– Olivia !

Le cri, mêlé d'angoisse, m'a fait m'arrêter et me retourner au milieu de la route. J'entends des voitures klaxonner et d'autres cris d'horreur.

– Olivia ! Bouge !

Je suis confuse, regardant frénétiquement autour de moi, essayant de me figurer d'où vient cette agitation et son objet. C'est alors que je vois un 4x4 noir s'avancer vers moi. Très vite. Mon esprit me donne alors toutes les

bonnes instructions.

Bouge !

Cours !

Sors-toi de là !

Mais mon corps les ignore toutes. Il est en état de choc. Je suis paralysée. Une cible facile.

Tous les bruits autour de moi sont noyés par les injonctions répétées de mon esprit. La seule chose sur laquelle je parviens à me concentrer, c'est cette voiture approchant de plus en plus près.

Le crissement des pneus est ce qui me tire finalement de ma transe, puis le martèlement des pas sur le goudron. Je suis plaquée sur le côté et envoyée m'étaler sur le sol. Je suis ramenée à la

vie par l'impact, mais mon atterrissage est étonnamment indolore. Je suis désorientée. Confuse. Puis je suis soudain déplacée, sans que j'en sois d'une quelconque façon responsable, et placée en position assise avec Ted accroupi devant moi. D'où est-ce qu'il vient ? Je l'ai laissé à l'hôpital.

– Je vais me faire saquer à cause de toi, jeune fille, dit-il, passant mon visage en revue rapidement avant de faire de même avec mon corps à la recherche d'éventuelles blessures. Dieu merci, grommelle-t-il en m'aidant à me relever.

– Je suis... désolée.

Je bégaie légèrement, totalement choquée, tandis que Ted m'époussette en

poussant constamment des soupirs irrités.

– Je n’ai pas vu la voiture.

– Tu n’étais pas censée la voir, marmonne-t-il calmement, mais je l’entends haut et fort.

– Est-ce que quelqu’un a délibérément tenté de m’écraser ? je demande, abasourdie, immobile devant lui.

– Peut-être était-ce un simple avertissement, mais ne tirons pas de conclusion hâtive. Où vas-tu ?

J’indique le bistrot par-dessus mon épaule de l’autre côté de la rue, incapable de parler.

– Je vais attendre ici.

Il secoue la tête en sortant son

téléphone de sa poche, m'adressant un regard sérieux me mettant au défi d'essayer de lui fausser compagnie à nouveau.

Je me tourne sur mes jambes tremblantes, essayant de les rendre plus solides avant de me présenter devant mes collègues de travail, pour ne pas leur laisser l'occasion de suspecter que quelque chose ne va pas. Mais quelque chose ne va vraiment pas. Quelqu'un vient peut-être d'essayer de me faucher à l'instant, et si je considère le souci constant que Miller a exprimé ces derniers jours, je ne peux que conclure que les bâtards immoraux, les vrais durs, peu importe comment on les

appelle, en sont les responsables. Ils envoient un message.

Les odeurs et les sons familiers du bistrot m'accueillent. Cela m'aide à me composer un sourire.

– Oh mon Dieu ! Livy !

Sylvie traverse immédiatement le bistrot, laissant des clients sans nombre ouvrir de grands yeux en suivant sa course jusqu'à moi. Je reste là où je suis de peur qu'elle finisse sa trajectoire dans la porte si je bouge.

– C'est tellement bon de te voir !

Son corps s'écrase contre le mien, me coupant la respiration.

– Salut.

Je tousse, mais je fronce les sourcils

quand je remarque un visage non familier derrière le comptoir du bistrot.

– Comment vas-tu ?

Sylvie recule d'un pas, ses mains tenant toujours mes épaules, ses lèvres roses retroussées tandis qu'elle passe en revue mon visage.

– Je vais bien, dis-je, même si ce n'est pas le cas, distraite par la fille derrière le comptoir maniant la machine à café comme si elle avait travaillé là depuis des années.

– Je suis contente, dit Sylvie, souriant. Et Miller ?

– Il va bien, je confirme, me sentant soudain bizarre, mes pieds remuant nerveusement.

Des vacances surprises, c'est ce qu'elle est en train de penser.

Après les hauts et bas que nous avons traversés, Miller m'emmenant pour passer du temps ensemble semble une excuse parfaitement crédible pour mon absence soudaine. Del semblait surpris quand je l'ai appelé pour lui faire savoir que je ne serai pas là pendant une semaine, puis il m'avait donné sa bénédiction et dit de passer du bon temps. Le problème, c'est que cela a duré plus d'une semaine.

Mon téléphone sonne dans ma main, et je considère une nouvelle fois les bons côtés de ne pas en posséder du tout. Cachant l'écran des yeux inquisiteurs de

Sylvie, je le réduis au silence. C'est soit Miller soit William, et je ne veux toujours parler à aucun des deux.

– Alors comment vont les choses ? je demande, utilisant la seule tactique de diversion que j'ai sous la main.

Et ça fonctionne. Son carré noir brillant virevolte quand elle secoue la tête en soupirant d'un air fatigué.

– Nous travaillons sans arrêt et Del programme plus d'événements que jamais.

– Livy !

Del apparaît à la porte battante de la cuisine, rapidement suivi de Paul.

– Quand est-ce que tu es revenue ?

– Hier.

Je souris maladroitement, un peu embarrassée de ne pas l'avoir prévenu. Mais tout a été si soudain, et Nan a complètement occupé mon esprit à partir du moment où Miller m'a dit qu'elle avait eu une attaque cardiaque.

Tout le reste avait si peu d'importance, y compris mon travail. Maintenant que je suis là, cependant, je n'ai qu'une hâte, c'est de m'y remettre, dès que je serai sûre que Nan a complètement récupéré.

– C'est génial de te voir, chérie.

Paul me fait un clin d'œil avant de repartir en cuisine, laissant Del s'essuyer les mains avec un torchon. Il jette un coup d'œil oblique à la fille qui

tend maintenant son café à un client au comptoir, avant de retourner son attention vers moi avec un sourire embarrassé.

Je me sens gênée tout d'un coup – inconfortable et pas à ma place.

– Je ne savais pas quand tu rentrerais, commence-t-il. Et nous étions débordés. Rose que tu vois s'est enquis d'une place libre et elle est tombée pile au bon moment.

Mon cœur plonge dans mes Converse. J'ai été remplacée, et par l'air qu'il affiche sur son visage et le son coupable de sa voix, je peux voir qu'il n'envisage pas de me réintégrer.

– Bien sûr.

Je souris, feignant l'indifférence. Je ne peux pas lui en vouloir. J'étais à peine digne d'inspirer confiance durant les semaines précédant ma disparition. Alors que je regarde Rose changer le filtre de la machine à café, un sentiment irrationnel de possessivité commence à s'exprimer en moi. Le fait qu'elle accomplisse la tâche avec aisance et d'une seule main pendant que de l'autre elle s'étire pour atteindre un torchon ne fait rien pour me rendre la chose plus facile. J'ai été remplacée, et pire encore, j'ai été remplacée par une personne plus compétente. Je suis blessée, et je mobilise toutes mes forces vives pour ne rien laisser paraître.

– Ce n'est pas grave, Del. Honnêtement. Je n'ai jamais espéré que tu gardes mon poste libre pour moi. Je ne pensais pas être partie aussi longtemps.

Regardant le téléphone dans ma main, je vois le nom de Miller s'y afficher, mais je l'ignore, me forçant à conserver un sourire inscrit sur mon visage.

– Quoi qu'il en soit, Nan va sortir de l'hôpital demain, alors j'ai besoin d'être à la maison pour prendre soin d'elle.

C'est ironique. Tout ce temps, j'ai utilisé Nan comme excuse pour me tenir éloignée du monde dans toute son immensité, parce que je devais veiller sur elle, et maintenant elle a réellement

besoin de mon aide. Et je veux vraiment découvrir le vaste monde. Je ressens une sourde culpabilité de laisser un ressentiment mesquin mijoter en mon for intérieur. Je commence à en vouloir à tout le monde. Les gens qui me donnent ma liberté sont également ceux qui me l'arrachent sans pitié.

– Ta grand-mère est malade ? demande Sylvie, un sentiment de sympathie s'inscrivant sur son visage. Tu ne nous l'as pas dit.

– Oh Livy, chérie, je suis désolé.

Del s'approche de moi mais je recule, sentant mes émotions prendre le dessus.

– C'était juste une petite frayeur, rien de grave. Ils la laissent sortir demain ou

vendredi.

– Oh, tant mieux. Occupe-toi bien d'elle.

Je souris tandis que Sylvie me frotte le bras. Toute cette empathie est insupportable.

Je dois m'échapper.

– Je reviendrai vous voir, dis-je, faisant un petit signe à Del tandis que je quitte le bistrot.

– N'oublie pas de nous donner des nouvelles, dit mon ex-patron avant de repartir en cuisine et de reprendre sa routine ordinaire – routine à laquelle je n'appartiens plus.

– Prends soin de toi, Livy.

Sylvie semble se sentir coupable. Elle

ne devrait pas. Ce n'est pas sa faute, et dans une tentative de rendre les choses plus aisées pour elle, de lui faire sentir que je vais bien, je peins un large sourire sur mon visage en faisant une révérence.

Elle rit, fait demi-tour sur ses bottes de motarde et retourne au comptoir, me laissant fermer la porte sur mon ancien travail et ces gens que j'avais appris à aimer. Mes pieds sont lourds alors que je suis sur le trottoir, et quand je regarde finalement en l'air, je vois la voiture qui m'attend et Ted qui me tient la porte ouverte.

Je me glisse à l'intérieur sans prononcer un mot, la porte se ferme, et

Ted se retrouve au volant instantanément, se glissant dans le trafic londonien de l'après-midi. Ma morosité est visible, comme prévu, pourtant il semble que j'ai envie de la creuser encore plus.

– Tu connaissais ma mère.

Je prononce ces mots calmement et n'obtiens qu'un hochement de tête discret comme réponse.

– Je pense qu'elle est de retour à Londres, dis-je l'air de rien, comme si ça n'avait aucune conséquence si elle l'était.

– J'ai pour instructions de vous ramener à la maison, mademoiselle Taylor.

Il ignore mon observation, ce qui me fait comprendre rapidement que Ted va rester lèvres closes – si, bien sûr, il y a quoi que ce soit à apprendre de son côté. J'espère que ce n'est pas le cas, ce qui soulève la question de savoir pourquoi je creuse dans cette direction. Nan ne s'en remettrait pas.

J'admets volontiers le flegme de Ted.
– Merci de m'avoir sauvée.

Je soupire, levant le drapeau blanc en exprimant ma gratitude.

– À votre service, mademoiselle Taylor.

Il garde ses yeux sur la route, évitant de croiser mes yeux dans le rétroviseur.

Laissant mon regard se perdre par la

fenêtre, je vois le monde défilé dans toute son immensité, tandis que de gros nuages sombres s'amoncellent dans le ciel, plongeant ma ville favorite dans une obscurité lugubre qui correspond parfaitement à mon état d'esprit.

10

17 juillet 1996

- Peter Smith,
- Banquier d'affaires
- 46 ans – ennuyeux sur le papier, sauvage par nature. L'homme mûr dans toute sa splendeur. Marié, mais n'obtenant clairement pas ce qu'il désire. Je pense qu'il me désire maintenant.
- Premier rendez-vous : dîner au Savoy.
- Comme entrée, la meilleure salade

de homard que j'ai jamais goûtée, mais je réserverai mon jugement jusqu'à ce que j'aie mangé au Dorchester.

- Comme plat principal, un filet mignon et quelques regards faussement effarouchés parfaitement placés. Au dessert, un tiramisu, rehaussé d'un bracelet de diamants. Bien sûr, j'ai montré ma gratitude dans sa suite avant de m'éclipser. Je pense que je reverrai celui-ci. Il peut faire des choses incroyables avec sa langue.

*

Je referme le journal de ma mère et le

jette sur le canapé à côté de moi, énervée contre moi-même. Pourquoi est-ce que je tiens à me rappeler ce genre de souvenirs une nouvelle fois ? Rien de ce que je trouverai ne pourra possiblement me faire me sentir mieux. Je me rappelle que William a dit une fois qu'elle écrivait ce journal pour le torturer. Et au milieu de mon apitoiement sur moi-même, je ressens un peu de sympathie pour l'homme qui ne fait actuellement que rajouter à mon malheur. C'était vraiment une femme malfaisante.

Retapant un des coussins à froufrous de Nan, je laisse aller ma tête en arrière, fermant les yeux, et fais mon possible pour vider mon esprit et me relaxer.

Mon possible n'est pas suffisant, mais je suis distraite quand j'entends quelqu'un entrer dans la maison, puis des pas empessés s'approcher dans le couloir. Avant même d'ouvrir les yeux, je peux déjà voir les chaussures en cuir de luxe et le costume fait sur mesure. Quelqu'un a remis son armure.

Sans surprise, voici Miller – dans toute sa gloire costumée – se tenant sur le seuil du salon. Ses cheveux sont en désordre, et malgré son visage impassible, ses yeux bleus perçants arborent une expression de peur.

– Tu as acheté de nouveaux costumes, dis-je calmement, restant renversée sur le canapé, ignorant le fait que j'ai

désespérément besoin de son attention et de son contact.

Ses mains passent dans ses cheveux, repoussant sa mèche rebelle loin de son front, et il soupire de soulagement.

– Juste quelques-uns.

Juste quelques-uns ? Je suis sûre qu'il a remplacé chacun des masques que j'ai déchirés.

– Del a donné mon boulot à quelqu'un d'autre.

Je le vois s'affaisser. Il ne trouvait pas que j'avais ma place dans un café, pourtant je sais qu'il ne m'aurait jamais forcée à arrêter.

– Je suis désolé.

– Ce n'est pas ta faute.

Il avance jusqu'à être debout devant moi, ses mains dans les poches de son pantalon.

– J'étais inquiet pour toi.

– Je suis une grande fille, Miller.

– Tu es aussi à moi.

– Et je suis aussi une personne avec son propre esprit.

Il ne parvient pas à masquer l'agacement qui contracte ses lèvres.

– Oui, un esprit qui réfléchit trop, et pas très clairement non plus actuellement.

Il s'écroule sur le sofa à côté de moi.

– Dis-moi ce qui te trouble, ma jolie.

– Tu veux dire en dehors du fait que quelqu'un a essayé de m'écraser

aujourd'hui ?

Ses yeux s'allument un instant tandis que ses mâchoires se crispent, et je pense un instant qu'il va mettre ça sur le compte de mon manque d'attention. Mais il ne parle pas, me confirmant tout ce que j'ai besoin de savoir.

– Tout.

Je n'hésite pas à continuer.

– Tout va de travers. William, Nan, Gregory, mon boulot.

– Moi, dit-il en soupirant, s'approchant de ma joue.

La chaleur de sa peau contre la mienne me fait fermer les yeux et mon visage s'avance à la rencontre de son contact.

– Ne me laisse pas tomber, Olivia. Je t'en supplie.

Mon menton tremble, et je saisis sa main, lui demandant plus explicitement son *truc*. Il ne me le refuse pas, même s'il est vêtu de la tête au pied des meilleurs vêtements que l'argent puisse acheter, et qu'il vient à peine de se les payer. Son corps chaud se rapproche du mien et la douceur de ses lèvres trouve la peau de mon cou. Je n'ai pas besoin de formuler ma promesse avec des mots, alors je laisse mon corps parler et s'accrocher à lui sous tous les angles.

Je trouve enfin cette paix.

Cette sérénité.

Je retrouve ce sentiment familier de

réconfort profond que je ne pourrais trouver nulle part ailleurs.

Miller cause des ravages dans mon esprit, dans mon corps et dans mon cœur. Et il les fait disparaître tout aussi facilement.

Nous sommes toujours dans la même position une heure plus tard. Nous n'avons pas parlé, partageant simplement le bonheur d'être ensemble. La nuit tombe. Le nouveau costume trois-pièces de Miller doit être tout froissé, mes cheveux sont constellés de nœuds, et le sang ne circule plus dans mes bras, qui sont traversés de mille piqûres d'aiguille.

– Est-ce que tu as faim ? demande-t-il

dans mes cheveux, et je secoue la tête.
Tu as mangé aujourd'hui ?

– Oui.

Je mens, je n'ai pas envie d'avaler de la nourriture, mon estomac ne le supporterait pas, et s'il essaye de me nourrir de force, je pourrais l'en empêcher avec ce qui me reste de volonté.

Il se soulève jusqu'à être en équilibre sur ses avant-bras, me jetant un regard en contrebas.

– Je vais mettre quelque chose de plus décontracté.

– Tu veux dire que tu vas mettre un short.

Ses yeux scintillent, ses lèvres

tressautent.

– Je vais te faire sentir plus à l’aise.

– Je me sens déjà à l’aise.

Mon esprit est envahi des images de cette poitrine parfaite dénudée lors de cette fameuse nuit. Une nuit qui est devenue la durée d’une vie. La nuit où je pensais n’en avoir que pour vingt-quatre heures mais espérais en obtenir plus. Même maintenant, au milieu de ce cauchemar, je ne regrette pas d’avoir accepté l’offre de Miller.

– *Tu* es peut-être à l’aise, mais mon nouveau costume ne l’est pas.

Il jette un regard mécontent vers son torse alors qu’il détache son corps du mien.

– Je vais faire vite. Et je veux te trouver nue quand je reviendrai.

Je lui offre un sourire timide tandis qu'il sort de la pièce, ses yeux s'arrêtant sur mon visage en une invite silencieuse. Son regard fougueux brûle littéralement mes vêtements, et le trouble que je ressens en moi se transforme en un emballement brûlant. Puis il disparaît, me laissant tout excitée, avec rien d'autre à faire que ce qu'il me demande, alors je commence à me déshabiller lentement.

Le temps que j'ai enlevé tous mes vêtements, ramené la couverture en laine sur moi, et allumé la télévision, Miller est revenu, excepté qu'il n'a pas mis son

short. Il ne porte rien du tout. Mes yeux appréciateurs sont rivés sur lui, mon corps désirant douloureusement qu'il s'occupe de moi. Il se tient en face de moi, ses longues jambes légèrement écartées, ses yeux baissés. Sa beauté défie l'imagination. C'est le chef-d'œuvre le plus resplendissant qui soit. Il est incomparable. Il est à moi.

– Terre à Olivia, murmure-t-il.

Je soutiens son regard pénétrant et sens, totalement hypnotisée, mes lèvres s'écartent pour prendre une goulée d'air plus qu'indispensable, tandis qu'il bat des paupières paresseusement.

– J'ai eu une journée stressante.

Bienvenue au club, je pense alors que

je lève la main et qu'il la saisit. Je m'attends à ce qu'il me rejoigne sur le canapé mais je suis au contraire tractée vers lui, la couverture en laine tombant sur le sol à mes pieds. Il ramène ma main dans mon dos et appuie doucement, me collant contre sa poitrine. Nous sommes en contact. Partout.

– Es-tu prête à m'aider à évacuer ce stress ?

Sa respiration brûlante se répand sur mes joues, les chauffant encore plus.

– Es-tu prête à ce que je t'emmène dans cet endroit où rien n'existe, à part nous ?

J'acquiesce et laisse mes paupières se fermer quand sa main libre glisse au dos

de ma tête et que ses doigts commencent à jouer dans mes cheveux.

– Viens avec moi.

Sa prise glisse jusqu'à ma nuque, je suis tournée et guidée hors de la pièce. Nous ne faisons que la moitié du chemin dans les escaliers, et je suis empêchée d'aller plus loin quand il glisse ses mains sur mes hanches et tire sur elles doucement.

– Mets tes mains sur cette marche.

– Dans les escaliers ?

Je regarde par-dessus mon épaule, ne voyant rien d'autre qu'un terrible appétit se dégager de toutes les fibres de son être.

– Dans les escaliers, confirme-t-il,

s'avançant pour saisir mes mains et les guider là où il veut les voir. Quand nous serons vieux, il n'y aura pas d'endroit où je ne t'aurai pas vénérée, Olivia Taylor. Tu es bien installée ?

J'acquiesce, entendant un emballage se déchirer. J'utilise le temps que Miller met à s'équiper pour tenter de me préparer. Il caresse ma peau, son toucher délicat errant avec légèreté sur toute la surface de mon dos exposé. Ma respiration devient anarchique. Je suis complètement mouillée, tremblante d'anticipation, toutes les pensées troublées embrouillant mon esprit sont chassées par l'attention qu'il me consacre. Il est mon échappatoire. Je

suis la sienne. C'est tout ce que j'ai. Son attention et son amour. C'est la seule chose qui peut me permettre de traverser toutes ces épreuves.

Fléchissant mes mains sur la marche et changeant la position de mes pieds, je baisse la tête et regarde mes cheveux frotter contre le tapis, et quand je sens son gland dur se présenter entre mes lèvres ouvertes, je retiens ma respiration. Il passe quelques instants qui sont une douce torture à caresser mes fesses de sa paume, puis à suivre les contours de ma colonne avant de revenir à mon cul, séparant mes fesses.

Mes yeux se ferment plus fort encore quand son doigt se fraye un chemin

paresseux jusqu'à mon anus, la sensation inaccoutumée augmentant mes tremblements. Je vibre. Tout mon corps est saisi de frissons. Sa queue bute toujours contre mon sexe, je ne peux que prier silencieusement pour qu'il me pénètre. Où qu'il le désire. « Miller », je soupire, changeant ma prise sur le bord de la marche pour améliorer ma stabilité.

Son toucher délicat glisse de haut en bas contre mon anus, appuyant sur l'anneau serré de muscles. Je me tends automatiquement, et il me fait taire quand son doigt glisse jusque dans ma chatte trempée. Je recule immédiatement, essayant de me frotter

contre lui mais n'y réussissant pas, son doigt reculant tandis qu'il saisit mes hanches.

Il avance doucement, coupant ma respiration tandis qu'il pénètre en moi de toute sa longueur ; puis il soupire, sa prise se resserrant sévèrement, pour devenir presque douloureuse. Je gémiss, un mélange de plaisir insoupçonnable et de douleur qui fait briller mes ténèbres d'étoiles lumineuses. Miller palpite en moi, et tous les muscles internes que je possède me dominant complètement. Je suis l'esclave de mes sensations. Je suis l'esclave de Miller Hart.

– Bouge, je lui demande en relevant ma tête molle et en regardant vers le

plafond. Bouge !

Une inspiration puissante résonne derrière moi, ses doigts se pliant sur mes hanches.

– Tu deviens une amante exigeante, n'est-ce pas ?

Il reste immobile et j'essaye de m'enfourner en reculant mais ne parviens qu'à affirmer sa prise pour me maintenir immobile.

– Savoure, Olivia. Nous allons le faire à ma manière.

Je suis maintenue dans un no man's land, sans défense et dans l'incapacité de générer la friction dont mon corps a besoin.

– Tu me dis toujours que tu ne me

feras pas faire quelque chose que je ne veux pas.

– Hein ?

Si je n'étais pas aussi concentrée sur le manque qui me taraude, je rirais de son authentique confusion.

– Tu ne veux pas être vénérée ? demande-t-il.

– Non, je ne veux pas être maintenue dans les limbes !

Nulle part, je ne vois de calme. J'ai renoncé à essayer d'en trouver.

– Miller, s'il te plaît, fais-moi juste me sentir bien.

– Oh merde, Olivia !

Il recule si lentement que c'en est douloureux et reste en suspension,

n'ayant plus qu'une petite partie de sa queue en moi. Il est immobile mais son souffle haletant rejoint le mien, et je sais qu'il lutte pour conserver son contrôle.

– Supplie-moi.

Je serre les dents, et reviens en moi, criant ma satisfaction quand il me prend durement et profondément.

– Merde, Olivia !

Il se retire, me laissant formuler des prières silencieuses.

– Je ne t'entends pas.

Je me sens vaincue, mon esprit en déroute cherchant frénétiquement les simples mots dont j'ai besoin pour accéder à sa demande.

– Supplie-moi !

Son cri me bouleverse, et j'essaye faiblement de crier à mon tour. Mais je suis piégée, sans défense entre ses mains tandis que sa silhouette massive et puissante reste positionnée derrière moi, attendant que je remplisse sa dure requête.

– Je te l'ai demandé deux fois, rage-t-il, sa respiration devenant laborieuse. Écoute-moi, Olivia.

– S'il te plaît.

– Plus fort !

– S'il te plaît ! hurlé-je avant de crier quand ses hanches s'enfoncent soudain en avant, plus fort que je m'y attendais. Je concentre mon attention sur le fait de faire jouer avec précision tous mes

muscles autour de son membre, rendant la friction de ses allers-retours presque surnaturelle. Mes bras se tendent pour me soutenir, juste comme il s'enfonce profondément à nouveau, et mon menton s'effondre sans vie sur ma poitrine.

– Je regarde ma queue se perdre en toi, ma douce.

Tous les éléments s'alignent, m'envoyant dans cet endroit lointain de béatitude totale. Nous établissons un rythme régulier après quelques autres va-et-vient ; nos corps sont de nouveau en accord et glissent ensemble sans effort. Il grogne et marmonne constamment de manière incohérente, des mots orgasmiques tandis qu'il

maintient son rythme méticuleux. Je suis émerveillée par le contrôle qu'il exerce sur lui-même, même si je suis consciente que c'est une chose avec laquelle il lutte. Je soulève ma tête et regarde pardessus mon épaule, retrouvant tous les traits que j'adore – ses lèvres ouvertes et humides, sa mâchoire sombre ; et quand il ramène sur moi son attention captivée par les mouvements de son pénis, je peux aussi retrouver ses yeux d'un bleu suraigu.

– Tu te bats toujours ?

Je pose ma question dans un souffle d'air alors qu'il m'enfourne en douceur.

Il remue sa tête paresseusement, sachant à quoi je fais référence, et

s'enfonce plus profondément en moi.

– Pas avec toi.

La force que je dois déployer pour garder ma tête tournée vers lui s'évanouit et je me retourne vers l'avant, laissant un de mes genoux se poser sur l'escalier quand ma jambe commence à se dérober. Ses plongeurs se succèdent constamment. Et le plaisir est sans fin. Mes bras plient, et mon front rencontre une marche. Puis je sens la chaleur de sa poitrine s'étendre sur mon dos, forçant mon corps à se courber vers les escaliers. Nous restons collés l'un à l'autre jusqu'à ce que Miller repose de toute sa longueur sur moi et il continue à ravager mes sens, ses lèvres maintenant

dans la position parfaite pour danser légèrement sur le haut de mon dos.

– Tu veux ? demande-t-il, juste au moment où mes bras s'écartent et que ma main s'enroule autour d'une des balustrades de l'escalier.

– Oui.

Son rythme s'accélère tout en restant contrôlé, et je ferme les yeux très fort quand quelque chose cède en moi et que je sens mon orgasme soudainement commencer à me balayer. Je ne peux rien retenir, spécialement avec les dents de Miller plantées fermement dans mon épaule, et avec le petit coup de reins en avant qu'il met de manière inattendue.

– Miller !

La température de mon corps augmente en une seconde, ma peau commence à brûler.

– On y est, Livy.

Il s'enfonce à nouveau, m'envoyant dans son royaume de plaisir indescriptible.

– Crie mon nom, ma belle.

– Miller !

Il me heurte d'une autre poussée violente mais contrôlée de ses hanches.

– Encore !

Tout commence à se brouiller autour de moi – ma vision, mon audition.

– Miller !

J'atteins le pinacle de mon plaisir et éclate dans un brouillard d'étoiles, mon

attention seulement concentrée sur le fait de chevaucher ces délicieuses vagues de plaisir qui prennent le contrôle de mon corps.

– Oh mon Dieu !

J’halète.

– Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu.

– Je suis d’accord, dit-il lui-même dans un souffle, m’offrant une nouvelle poussée indolente.

Je suis réduite à une masse inerte de membres convulsés, piégée sous lui, appréciant la pulsation continue de sa queue qu’il enfonce aussi profond qu’il le peut en moi tandis qu’il trouve son propre orgasme. Les jointures de mes doigts sont engourdies et blanches à

force d'agripper la balustrade de toutes mes forces, je tangué et je me perds, mon sexe toujours trempé. Je suis dans un état de totale perfection.

– Olivia Taylor, je pense que je suis accro à toi.

Ses dents hantent mon épaule, il dépose des baisers délicats entre ses morsures légères, et il saisit et tire mes cheveux, me forçant à lever la tête.

– Laisse-moi te goûter.

Je le laisse prendre ce qu'il veut de moi tandis que nous restons allongés dans les escaliers, le tapis râpeux sous ma peau humide n'étant qu'une sensation très lointaine dans mon esprit abandonné. Il suce ma lèvre inférieure

dans sa bouche et lui applique une légère pression avec ses dents avant de couvrir ma joue de baisers.

Mes muscles éreintés protestent, essayant sans succès de s'accrocher à lui quand il se glisse précautionneusement hors de moi. Il m'aide à me retourner et à prendre position sur une marche, Miller s'agenouillant devant moi.

La concentration sur son visage sans défauts retient mon attention pendant qu'il passe un laps de temps à réarranger mes cheveux silencieusement par-dessus mes épaules. Il ne rate pas l'opportunité de jouer avec quelques mèches. Ses yeux rencontrent les miens.

– Es-tu vraiment réelle, jolie fille ?

Je me penche en avant avec un sourire et pince son téton, mais il ne grimace ni ne gémit. Il me retourne mon sourire et se penche pour m’embrasser le front affectueusement.

– Viens. Allons un peu faire les légumes.

Il me remet sur mes pieds et me guide au pied des escaliers en saisissant ma nuque.

– As-tu jamais regardé la télévision ? lui demandé-je tandis qu’il s’installe confortablement sur le sofa, prêt à se laisser aller.

Je ne peux imaginer Miller regardant la télévision, tout comme je ne peux

l'imaginer faire la plupart des choses que je considère comme naturelles. Il s'allonge et m'invite à le rejoindre, aussi je m'étends sur sa poitrine, le visage enfoncé sous son menton, mon corps calé entre ses cuisses quand il les écarte.

– Tu veux regarder la télévision ? demande-t-il, prenant ma main et l'amenant jusqu'à sa bouche.

J'ignore le fait qu'il n'a pas répondu à ma question et attrape la télécommande avec ma main libre.

L'écran s'anime et je souris immédiatement quand je tombe sur Del et Rodney Trotter.

– Tu as déjà dû voir *Only Fools and*

Horses.

C'est un trésor national !

– Je ne peux pas dire que ça m'est arrivé.

– Vraiment ? dis-je en tournant mon visage étonné vers le sien. Il faut que tu regardes ça. Ta vie ne sera plus jamais pareille.

– Comme tu veux, acquiesce-t-il calmement, commençant à imprimer des cercles agréables de sa main sur ma nuque.

– Tout ce que tu voudras.

Je continue de regarder la télévision, sans relever le ton moqueur de Miller, mon esprit s'évadant vers un endroit où ses mots seraient éternellement vrais.

Tout ce que je voudrais. Je commence à dresser une liste mentale de toutes les choses que je pourrais souhaiter, souriant quand je ressens les vibrations d'un rire étouffé à côté de moi. Mon gentleman à mi-temps raffiné est amusé par les vieilleries qu'il découvre sur l'écran devant nous, et la normalité de cette scène me remplit de contentement, quelle que soit sa trivialité.

Et puis le moment est brisé par la sonnerie du téléphone de Miller dans le lointain.

Quelques mouvements gracieux font disparaître Miller de la pièce, ce qui me met immédiatement en colère contre l'objet du délit.

– Excuse-moi, grommelle-t-il tandis qu’il sort nu de la pièce.

Je le regarde disparaître, souriant à la vision de ses fesses se tendant et roulant à chacun de ses grands pas, puis me tourne sur le côté et récupère la couverture en laine sur le sol.

– Je l’ai récupérée, grogne-t-il dans l’appareil en faisant sa réapparition dans la pièce.

Je roule des yeux. Il n’y a qu’un seul autre homme qui pourrait demander où je me trouve, et je n’ai aucun désir d’être confrontée à son mécontentement après ma disparition d’aujourd’hui. J’aimerais que mon gentleman frauduleux cesse de me considérer

comme sa possession en permanence ou, comme c'est le cas maintenant, comme une criminelle. Je l'observe à l'autre bout du canapé quand il se pose sur son coin, et la joie que j'éprouvais à peine quelques instants auparavant s'évanouit.

– J'étais occupé, siffle-t-il, avant de cligner des yeux dans ma direction. Est-ce que c'est tout ?

Mon ressentiment s'accroît, et il se tourne maintenant exclusivement vers William Anderson. Il semble que le seul but de sa vie soit devenu de rendre la mienne aussi difficile et pénible que possible. Je voudrais arracher le téléphone de la poigne tendue de Miller et y déverser quelques répliques bien

senties.

– Eh bien, elle est avec moi, elle va bien, et *j'ai terminé* de te donner des explications, Anderson. Nous en reparlerons demain. Tu sais où me trouver.

Il raccroche et repose son téléphone violemment, tout raide et préoccupé.

– Qui était-ce ? je demande quand Miller me regarde hébété.

– Vraiment, Olivia ?

– Oh, calme-toi, dis-je, laissant retomber mes jambes hors du sofa. J'ai envie d'aller me coucher. Tu viens ?

– Je pourrais t'attacher.

Je recule un peu, repoussant frénétiquement le rapide influx d'images

qui dansent au premier plan de mon esprit, les souvenirs. Les ceintures.

Miller grimace ostensiblement quand il surprend l'horreur manifeste qui s'est inscrite sur mon visage.

– Pour que tu ne me mettes pas un coup de genoux dans les couilles, s'empresse-t-il de clarifier. Parce que tu es une terrible gigoteuse au lit.

Il passe sa main dans ses cheveux.

Son trait d'humour chasse les flashbacks. Je sais que je suis une terrible gigoteuse au lit. Mes couvertures sont là pour en témoigner le matin.

– Est-ce que je t'ai déjà attaqué les valseuses ?

Il fronce les sourcils.

– Les quoi ?

– Les valseuses.

Je souris.

– Les couilles.

Sa main se rapproche de moi, mais je garde mon attention fixée sur son visage plein d'exaspération, consciente du fait qu'il essaye son possible pour ne pas nourrir mes sautes d'humeur.

– Plusieurs fois. Des coups de coude dans les côtes, de genoux dans mes parties, mais c'est un petit prix à payer pour pouvoir dormir dans tes bras.

Je prends sa main et le laisse m'aider à me relever.

– Je suis désolée.

Je ne suis pas désolée du tout. Je

ferais tout pour être une mouche installée dans notre chambre pour pouvoir observer mes mouvements inconscients pendant mon sommeil et Miller essayant de s'en accommoder.

– Je t'ai déjà pardonné, et je te pardonnerai encore demain matin.

Je hoche la tête tranquillement mais m'arrête en une fraction de seconde quand j'entends un cognement contre la porte d'entrée.

– Qui est-ce ? dis-je, mes yeux se tournant vers la fenêtre.

Cette intrusion fait sur moi un effet équivalant à celui d'une allumette lancée sur un baril de pétrole. Si William a fait spécialement le voyage pour venir

m'exprimer personnellement son mécontentement, je sens que mon sang pourrait se mettre à bouillir au point de se consumer en flammes incontrôlables.

Miller disparaît en un éclair, prenant la couverture en laine avec lui, et je suis laissée totalement nue, seule dans le salon. Je n'ai pas du tout aimé les vibrations anxieuses qui émanaient de lui juste avant qu'il ne sorte. Marchant sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, je risque un œil dans le couloir, découvrant qu'il a enroulé la couverture autour de sa taille et s'est assuré qu'elle tiendrait en ramenant un de ses coins vers l'intérieur des couches accumulées, mais il est toujours loin d'être décent.

Aussi, quand il ouvre la porte et qu'il sort immédiatement sans sembler une seconde concerné par sa semi-nudité, mon esprit commence à s'échauffer. Et puis je vois l'espace d'un instant les cheveux noirs de son interlocutrice.

Ma colère explose alors en bouffées violentes.

– La salope ! Elle n'a peur de rien ! je crie dans la pièce vide, me lançant à la poursuite de Miller mais marquant une pause bienvenue quand je me rends compte que je suis nue comme un ver. Merde !

Je me retourne et sprinte jusqu'au salon, parviens à retrouver mes vêtements, et les enfle à la hâte. Je

repars alors à toute vitesse vers la source de ma colère et ouvre la porte à la volée, me retrouvant nez à nez avec le dos nu de Miller, mais bien trop consumée par la rage pour apprécier cette vision de rêve. Je l'écarte et mon regard furieux se pose sur la silhouette parfaite de Cassie, prête à hurler sur elle un torrent d'imprécations verbales.

Excepté qu'elle n'a pas l'air parfaite aujourd'hui, et le choc du spectacle piteux qu'elle offre m'arrête net dans mon élan. Son visage est pâteux, presque gris, et les vêtements de créateur qu'elle porte d'habitude ne sont plus là. Elle porte un bas de jogging noir et un pull à col roulé d'un gris sinistre. Son regard

fantomatique lâche Miller pour se porter vers moi. Malgré la crise personnelle qu'elle traverse, il est clair qu'elle n'est tout de même pas enchantée de me voir.

– C'est bon de te voir, Olivia.

Il n'y a pas une once de sincérité dans sa voix.

Conscient du danger, Miller pose sa main sur mon cou et commence en vain un massage pour essayer de calmer mon irritation. Je l'écarte d'une secousse et carre mes épaules.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Livy, retourne à l'intérieur.

Sa main est de retour sur ma nuque et essaye de me faire faire demi-tour. Il peut oublier.

– Je lui ai posé une question.

– Et il est toujours poli de répondre, pas vrai ? rétorque Cassie, pleine de suffisance.

Un voile rouge commence à obstruer mon champ de vision. Il utilise cette expression avec d'autres personnes que moi ? Je n'y avais jamais pensé, mais maintenant, en l'entendant jetée à mon visage par une salope lunatique, c'est tout ce sur quoi je peux me concentrer. Il a l'air d'un connard arrogant quand il l'utilise, pourtant le sentiment de trahison n'en est pas moins fort. Et c'est injustifié et idiot. Tout ce que je peux voir dans mon esprit, c'est Cassie enroulée autour de Miller toutes ces

fois, et puis j'ai un flash-back du bureau de Miller, et d'elle serrant très fort ses ongles acérés tandis qu'elle crie, hystérique.

– Cassie, prévient Miller, essayant toujours de m'éloigner de ce qui pourrait être une zone explosive.

– Ouais, ouais, soupire-t-elle en roulant exagérément des yeux.

– Tu vas arrêter ? balancé-je à Miller, en écartant sa main. Après ce qu'elle t'a fait la dernière fois, quand elle t'a attaqué, tu penses vraiment que je vais gentiment me laisser traîner à l'intérieur ?

– Et si on parlait de ce qu'il m'a fait à moi ? crache Cassie. Mes bleus viennent

tout juste de disparaître.

– Alors tu n'aurais pas dû te comporter comme un animal, sifflé-je à son visage en avançant vers elle, totalement consciente qu'elle n'était pas la seule, et l'autre animal commence à s'agiter à côté de moi.

– Pour l'amour de Dieu, grogne Miller, me ramenant à ses côtés. Cassie, je t'ai dit tout à l'heure qu'on réglerait ça demain.

– Je veux m'en occuper maintenant.

– T'occuper de quoi ? je demande, mon irritation ne faisant qu'augmenter. Et comment diable est-ce que tu sais où j'habite ?

Je regarde vers Miller.

– Tu le lui as dit ?

– Non.

Il montre ses dents, ses yeux bleus maintenant pleins d'exaspération.

– Personne ne sait que je suis ici.

Je pointe du doigt dans la direction générale de Cassie.

– Elle le sait !

– Olivia ! crie Miller, me ramenant à lui.

Je n'ai pas réalisé que je recommençais à m'avancer. Jésus, j'ai l'impression que le diable a pris le contrôle de mon corps et de mon esprit. Je me sens dangereuse.

– Pourquoi est-elle ici ? crié-je.

Ça y est. J'ai lâché la barre. Les

désagréments d'aujourd'hui – et même de ces derniers mois, en fait – viennent d'avoir raison de mon sang-froid. Je vais exploser précisément maintenant et Cassie est celle qui va ramasser le gros lot.

– Je suis venue m'excuser, dit-elle avec indignation.

– Quoi ?

– On a dit demain, intervient Miller, pointant son index vers son visage tandis qu'il maintient une prise ferme sur moi. Je t'ai dit tout à l'heure d'attendre jusqu'à demain. Pourquoi est-ce que tu ne peux pas écouter pour une putain de fois ?

– Tu es désolée ?

Ses yeux hargneux plongent dans les miens, puis se tournent vers Miller.

– Oui.

– Pour quoi ?

– Pour la manière dont je t’ai traitée.

Elle se tourne vers moi lentement. Elle n’a toujours pas l’air sincère. Elle est là parce qu’elle ne veut pas perdre Miller. Elle déteste qu’il la laisse derrière lui, qu’il quitte son sombre univers pour trouver sa propre voie.

– Il est à moi, maintenant.

Je saisis la main de Miller et m’avance d’un pas.

– Son corps et son âme, à moi.

J’ignore le sursaut de trépidation qui surgit tandis que Cassie essaye

ostensiblement de dissimuler l'éclair de doute qui la saisit. Je suis la lumière de Miller, mais je comprends dans le même mouvement qu'il est d'une certaine manière une source d'obscurité pour moi. Mais ça n'a pas d'importance. Il n'y a pas de lui et moi : il y a juste nous.

– Tu comprends ?

Elle me fixe, et Miller reste silencieux derrière nous, me permettant de dire ce que je pense.

– Je comprends.

Je soutiens son regard pendant un long moment, ne voulant pas être celle qui cédera. Je ne cligne même pas des paupières. Finalement, c'est Cassie qui abandonne, et me soumettant enfin au

désir de Miller, je me retourne sur mes pieds nus et les laisse silencieusement sur le pas de la porte derrière moi.

Je suis presque arrivée en haut de l'escalier quand j'entends la porte d'entrée se fermer.

– Olivia.

Sa voix placide prononçant mon nom me serre le cœur et je me retourne, tenant la rambarde d'une main ferme.

– Elle doit s'en sortir elle aussi. Je ne peux pas l'abandonner derrière nous. Nous avons été coincés dans ce monde ensemble ; nous le quitterons ensemble.

– Est-ce qu'elle *veut* s'en sortir ?

– Oui, affirme-t-il en s'avançant. Je ne veux pas te voir triste.

Je secoue la tête.

– Impossible.

– J’ai fermé la porte. C’est terminé.

C’est juste nous deux désormais.

– Mais le monde est toujours là dehors, Miller, dis-je calmement. Et nous devons ouvrir la porte et lui faire face.

Je fais demi-tour et fuis, le laissant à son tourment en contrebas.

Il a besoin de son *truc* autant que moi, et je me déteste de nous en priver tous les deux.

11

Miller ne nous a pas privés de son *truc*. Il m'a rejointe au lit quelques minutes après et s'est rapproché. Je voulais l'ignorer, lui faire du mal parce qu'il m'en faisait – même s'il ne le faisait pas intentionnellement. Mais je ne me suis pas écartée de sa délicieuse chaleur, mon propre besoin de réconfort outrepassant mon envie de le punir. Il est resté enroulé autour de mon corps toute la nuit, limitant ma capacité à bouger et à m'agiter, aussi nous sommes-nous

réveillés exactement dans la même position au matin. Nous n'avons pas prononcé un mot tandis que nous restions allongés pendant que le soleil se levait. Je savais qu'il était réveillé parce que mes cheveux subissaient le traitement habituel de la part de ses doigts et que ses lèvres étaient pressées contre mon cou. Puis ses doigts ont glissé jusqu'à mes cuisses et m'ont trouvée prête et désireuse d'être vénérée. Il m'a prise par-derrière, nos corps lovés ensemble, et il n'y avait toujours pas eu un seul mot d'échangé, seul pouvait s'entendre le bruit de nos respirations laborieuses. C'était paisible. C'était calme. Et nous sommes tous les deux venus ensemble

dans le même spasme étranglé.

Miller m'a alors serrée férocement dans ses bras tandis qu'il me mordait l'épaule, tressaillant avec moi, puis l'a relâchée et s'est rapproché dans mon dos jusqu'à être collé à moi. Il n'avait toujours pas parlé, et moi non plus. Il a alors retiré mes cheveux de devant mon visage et nos regards ardents sont restés verrouillés l'un à l'autre pendant une éternité. Je pense que Miller m'a plus dit de choses avec ce regard intense qu'il n'aurait jamais pu le faire avec des mots. Même le « je t'aime » qu'il se refuse à prononcer n'aurait pas été plus intense que ses yeux à ce moment.

J'étais captivée.

J'étais sous son charme.

Il me parlait comme ça.

Après avoir hanté ses lèvres délicatement avec les miennes pendant un moment, je l'ai regardé s'éloigner de moi et partir prendre une douche tandis que je m'enroulais dans les draps, pensive. Son au revoir a pris la forme d'un tendre baiser dans mes cheveux et du passage de son pouce sur ma lèvre inférieure.

Puis il a pris mon téléphone sur la table de nuit et il a joué avec pendant quelques minutes avant de le placer dans ma main et d'embrasser chacune de mes paupières avant de quitter la pièce. Je ne l'ai pas questionné, le laissant partir

avant de regarder mon écran et de découvrir une page Internet ouverte sur YouTube et Jasmine Thompson prête à s'animer. J'appuyais sur lecture et écoutais attentivement pendant qu'elle chantait « Ain't Nobody ». Je suis restée allongée là un long moment après qu'elle a fini et la pièce est retombée dans le silence. Après m'être finalement convaincue de me lever, je suis partie me doucher et j'ai passé la matinée à ranger la maison, et à réécouter le morceau en boucle.

Puis je suis allée voir Nan, je n'ai pas protesté quand j'ai trouvé Ted au dehors. Je ne me suis pas plainte quand il m'a suivie toute la journée. Je n'ai pas

arraché la tête de William quand je l'ai croisé quittant l'hôpital à mon arrivée. Je n'ai pas envoyé une pique acide à Gregory quand il s'est plaint auprès de moi de l'avoir impliqué dans mes crimes. Et je n'ai pas ignoré un seul des SMS de Miller. Mais j'ai *effectivement* soupiré de déception quand le médecin a rendu visite à Nan et lui a dit qu'elle ne pourrait sortir avant le lendemain – parce qu'il fallait la renvoyer chez elle avec la bonne prescription. Elle, bien sûr, s'est tout de suite mise en rage, mais ne voulant pas attirer sur moi les foudres d'une Nan prête à laisser parler sa colère, je suis restée silencieuse tout le temps que j'ai passé avec elle.

Maintenant je suis à la maison, il est neuf heures passées, je suis assise à la table de la cuisine, et je regrette de ne pouvoir sentir la bonne odeur d'un repas copieux préparé avec amour. Je peux entendre la rumeur sourde de la télévision dans le salon, là où Ted a établi ses quartiers, et j'ai entendu la sonnerie régulière de son téléphone avant qu'il n'y réponde promptement et parle dans un murmure très bas, rassurant sans nul doute William ou Miller sur ma présence ici, saine et sauve. Je lui ai préparé plusieurs tasses de thé et discuté avec lui de choses et d'autres. J'ai même délicatement tenté de remettre sur le tapis le sujet de ma

mère mais n'ai rien obtenu, seulement un regard en biais et une remarque de Ted m'affirmant que je lui ressemble beaucoup. Il ne m'a rien dit que je ne savais déjà.

Mon téléphone sonne. Je regarde son écran devant moi sur la table et lève un sourcil surpris en voyant le nom de Sylvie s'afficher devant moi.

– Hé ! dis-je, espérant avoir dissimulé correctement mon manque d'espoir.

– Hé !

Elle semble hors de souffle.

– Je cours pour prendre le métro mais je voulais t'appeler aussi tôt que possible.

– Pourquoi ?

– Une femme est venue au bistrot hier demander si tu étais là.

– Qui ?

– Je ne sais pas. Elle est partie assez rapidement quand Del lui a demandé qui elle était.

Mon bras se tend dans mon fauteuil, mon esprit fonctionnant à toute vitesse.

– À quoi ressemblait-elle ?

– Blonde, très jolie, très bien habillée.

Mon cœur bondit dans ma poitrine et rejoint mon esprit dans sa course folle.

– Autour de quarante ans ?

– Fin de la trentaine, début de la quarantaine. Tu la connais ?

– Ouais, je la connais.

Ma paume se pose sur mon front et mon coude se pose sur la table. Sophia.

– C'est une vache, crache Sylvie indignée, et je marque mon accord, mais qu'est-ce qu'elle peut bien faire à essayer de me retrouver ?

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Pas grand-chose, juste que tu ne travaillais plus au bistrot. Qui est-ce ?

Je prends une profonde inspiration et me replonge au fond de mon fauteuil, blessée par la remarque de Sylvie, qui me rappelle que je n'ai plus de travail.

– Personne d'important.

Sylvie rit dans sa course – un rire rempli d'incrédulité, comme si elle se

sentait insultée de mon manque de confiance.

– Bien sûr, dit-elle. En tout cas, je pensais que tu devais le savoir. J'arrive à une station donc ça risque de couper d'un instant à l'autre. Passe la semaine prochaine. Ce serait chouette de te voir.

– Je passerai, dis-je, même si je n'arrive pas à cacher le manque d'enthousiasme dans ma voix. C'est peut-être idiot, mais je n'ai pas envie de voir ma remplaçante s'occuper de la machine à café avec précision ou servir les fameux sandwiches au thon du magasin.

– Prends soin de toi, Livy, dit Sylvie gentiment, puis elle raccroche avant que

j'aie pu l'assurer que je le ferai.

Cette réplique n'aurait pas été plus convaincante que ma précédente.

Je m'apprête à téléphoner à Miller mais je m'immobilise quand un numéro inconnu s'affiche sur mon écran. Je fixe mon téléphone dans ma main pendant un long, très long moment, essayant de calmer la profonde anxiété qui m'envahit, m'enjoignant de ne pas répondre.

Je finis bien sûr par l'ignorer et passe mon doigt sur l'écran pour accepter l'appel.

– Allô.

Ma voix semble timide et nerveuse. Je le suis, mais je n'ai pas envie que la

personne à l'autre bout du fil le sache, aussi quand je n'obtiens pas de réponse, je me répète, je m'éclaircis la gorge et me force à mettre de la confiance dans ma voix.

– Allô ?

Il ne se passe rien, personne ne répond, il n'y a aucun bruit en arrière-fond. Je reprends mon souffle pour parler à nouveau quand j'entends un son familier et finis par retenir l'air que je viens d'inspirer. J'entends des mots. Une voix familière avec un accent étranger, rauque, et basse.

– Miller, chéri, tu sais ce que je ressens pour toi.

J'avale ma goulée d'air et dois

batailler pour ne pas m'étouffer avec.

– Je sais, Sophia.

La réponse de Miller est douce et compréhensive. Elle me donne la nausée.

– Alors pourquoi m'as-tu évitée ? demande-t-elle, tout aussi douce.

Mon esprit visualise rapidement la scène à l'autre bout de la ligne. Et je n'aime vraiment pas l'image que je m'en fais.

– J'avais besoin d'une pause.

– Loin de moi ?

Je me lève de ma chaise, anxieuse d'entendre ce que Miller a à répondre à ça. Je l'entends soupirer, et j'identifie le son de deux verres s'entrechoquant. Ils

sont en train de boire un verre.

– De tout.

– Des autres femmes, je l'accepte. Mais ne t'éloigne pas de moi, je suis différente, n'est-ce pas ?

– Oui, en convient-il sans hésitation.

Pas la moindre. Mon corps commence à trembler, mon cœur tambourine dans ma poitrine, et mon esprit en panique me donne le vertige.

– Tu m'as manqué.

– Et toi aussi, Sophia.

De la bile remonte de mon estomac dans ma gorge, et un étau invisible se pose autour de mon cou, m'écrasant complètement. Je coupe l'appel, n'ayant pas besoin d'en entendre plus. Je ne

peux soudainement plus respirer, submergée par la colère.

Et pourtant, je suis parfaitement calme quand je passe la tête au coin de la porte du salon pour trouver Ted à la fenêtre, dans une pose relaxée malgré son costume. Il a plus ou moins été dans la même position depuis qu'il est arrivé dans la maison.

– Je vais aller prendre un bain, dis-je à son dos et il regarde au-dessus de son épaule, me souriant chaudement.

– Ça vous fera du bien, dit-il, ramenant son visage vers la fenêtre.

Je le laisse à son poste et monte à l'étage pour m'habiller. J'essaye de penser rationnellement, de me souvenir

des mots employés par Miller avec Sophia, des mots que Sophia a utilisés avec moi, et de ce que m'a dit Miller *à propos de* Sophia. Tout est parti, laissant un vide énorme dans ma mémoire pour conjurer tout un tas d'autres pensées – aucune d'elles ne me plaît. Je savais qu'elle était différente, que c'était quelqu'un dont il fallait se méfier plus que les autres. J'enfile un jeans slim et un chemisier en satin. J'évite les Converse, leur préférant mes talons aiguilles noirs. J'ébouriffe mes cheveux pour leur donner du volume et me rajoute un peu de poudre pour compléter le tableau. Puis j'attrape mon sac, descends doucement jusqu'au bas des

escaliers et attends le bon moment pour me glisser dehors sans être remarquée. Ted tourne le dos à la fenêtre et commence à marcher dans le salon, parlant doucement. Me glissant devant la porte, je sors tout à fait tranquillement. La colère me domine. Alors pourquoi est-ce que je me sens si calme ?

*

Les videurs tiennent audience devant l'entrée d'Ice, armés de leurs clipboards, me mettant immédiatement dans une situation délicate. À l'instant où l'un d'eux me remettra, ma présence sera rapportée au QG d'Ice et Tony sera

lancé à ma poursuite.

Je n'ai *vraiment* pas besoin de ça. Calant mon dos contre le mur, j'envisage le peu d'options que j'ai... et finis par constater que je n'en ai aucune. Je ne suis pas assez bête pour penser que le videur ne me reconnaîtra pas, alors à part si j'utilise un déguisement convaincant, je n'entrerai pas dans ce club sans déclencher l'alarme.

Mon être entier n'a été tendu que dans un seul but à partir du moment où j'ai coupé cet appel. Le premier obstacle a chassé ma détermination et a laissé l'espace à ma sensibilité pour s'imposer. Je me permets de considérer les conséquences des actes que je me

propose de faire pendant un moment, et je commence à vrai dire à envisager le danger dans lequel je suis en train de me fourrer, mais ensuite un vacarme venu de l'autre côté de la rue me coupe dans mes réflexions et détourne mon attention de l'entrée. Quatre hommes avec leurs petites amies sont en train de se plaindre bruyamment et les videurs essaient clairement de pacifier le groupe irrité. Cela ne semble pas fonctionner et je me recule contre le mur quand la situation commence à prendre d'autres proportions. L'une des femmes se rapproche d'un videur, lui criant au visage et l'une des mains de l'homme se lève pour lui suggérer qu'elle devrait se

calmer. Sa tentative a l'effet exactement opposé, et dans la seconde, quatre hommes se jettent dans sa direction. Mes yeux s'écarquillent face au chaos provoqué. C'est l'anarchie. Pourtant je réalise rapidement que ce pourrait être ma seule opportunité de me glisser à l'intérieur sans être détectée.

Je traverse la rue rapidement, m'assurant de rester aussi près du mur que possible. Je parviens à rentrer sans que personne ne prenne note de ma présence. Je sais exactement où je vais maintenant, et je marche à un rythme tranquille et constant, le calme et la détermination qui m'avaient saisie plus tôt refaisant leur apparition à mesure que

je me rapproche du bureau de Miller. Mais maintenant, je suis confrontée à un autre obstacle. Mes épaules s'affaissent. J'ai oublié qu'entrer dans ce bureau demandait de composer un code sur le clavier à l'entrée. Je n'ai pas réfléchi suffisamment à tout ça. Que faire maintenant ? L'élément de surprise ne fonctionnera pas si j'ai besoin de taper, et il me verra sur sa caméra avant qu'il ait besoin d'ouvrir de toute façon.

– Idiote, dis-je en murmurant.

Prenant une profonde respiration, j'arrange mon caraco et ferme les yeux quelques secondes dans une tentative pour rassembler mes esprits. Je me sens relativement calme, pourtant la colère

continue de dévorer mes tripes. Une colère *nuisible*. Entièrement contenue, même si les choses risquent de changer quand je serai confrontée à Miller.

Je me tiens face à la porte, dans le champ de la caméra, avant même que j'aie formulé consciemment l'intention d'y parvenir et je tape calmement des coups réguliers sur le panneau. Comme je m'en doutais, les yeux de Miller s'agrandissent sous le coup de l'inquiétude quand il ouvre la porte, mais il lui suffit de cligner des paupières une fois pour retrouver son masque impassible. Je remarque à contrecœur à quel point il est époustouflant. Mais sa mâchoire est serrée, son regard tendu, et

sa poitrine semble comprimée. Il sort de son bureau et tire la porte derrière lui, passant une main dans ses cheveux.

– Où est Ted ?

– À la maison.

Ses narines se dilatent et il sort son téléphone pour passer un appel rapidement.

– Fais venir ton putain de chauffeur ici, crache-t-il à l'autre bout de la ligne, avant d'appuyer sur quelques autres boutons et de rapprocher à nouveau le téléphone de son oreille.

– Tony, je ne vais pas te demander comment Olivia a pu passer devant toi sans que tu la voies.

Sa voix n'est qu'un murmure, mais

cela ne diminue en rien l'autorité qu'elle dégage.

– Viens la chercher, et surveille-la jusqu'à ce que Ted arrive. Ne la quitte pas des yeux.

Il range son téléphone et me fixe d'un regard brûlant.

– Tu n'aurais pas dû venir ici, pas quand les choses sont aussi délicates.

– Délicates comment ? je demande. C'est moi qui suis délicate ? Je suis une chose délicate que tu n'as pas envie de casser ou d'énerver ?

Miller se penche vers moi, abaissant légèrement sa charpente pour que nos visages se retrouvent au même niveau.

– De quoi est-ce que tu parles ?

– Tu penses que je suis faible et fragile.

– Je pense que tu as été obligée de gérer une situation qui est au-delà de tes compétences, Olivia, soupire-t-il, formulant les choses de manière tout à fait claire. Et je n'ai pas la moindre idée de comment rendre les choses moins douloureuses pour toi.

Je soutiens son regard pendant un long moment, levant les yeux lorsqu'il se redresse pour ne pas rompre le contact. La douleur lisible dans son expression me fait presque flancher.

– Essayes-tu de me pousser à bout ? souffle-t-il à nouveau, sans se rapprocher pour me reconforter. J'ai

besoin de son *truc*, alors c'est moi qui me rapproche, mais il recule, secouant la tête en signe d'avertissement. Je comprends rapidement et je jette un coup d'œil à la caméra de sécurité au-dessus de la porte. Elle est en train de nous regarder.

– Pourquoi est-elle ici ?

Ma voix est calme et déterminée.

– Qui ?

Le visage de Miller est défiant et nerveux.

– Il n'y a personne ici.

– Ne me mens pas.

Je lutte pour gonfler ma poitrine comprimée par la colère.

– À quel point est-ce qu'elle t'a

manqué ?

– Quoi ?

Il jette un œil par-dessus son épaule à nouveau, et je saisis l'opportunité, mettant ce moment d'inattention à profit pour me glisser derrière lui.

– Olivia !

J'atterris dans son bureau moins élégamment que je l'aurais espéré, mais je retrouve rapidement ma composition, rejetant mes cheveux par-dessus mon épaule et calant mon sac sous mon bras. Puis je souris en tendant le regard là où je sais la trouver. Je sais qu'elle y sera. Et je ne me trompe pas. Étendue dans le fauteuil de Miller, les jambes croisées, vêtue d'un trench-coat crème et tirant sur

une longue et mince cigarette, Sophia est là. Son air de supériorité est immédiatement étouffant. Elle me sourit sournoisement, me regardant avec intérêt. Ce n'est que maintenant que je me demande comment elle a pu avoir mon numéro. C'est sans importance. Elle voulait m'attirer hors de ma cachette et elle a réussi. Je me suis littéralement jetée entre ses mains.

– Sophia.

Je m'arrange pour être la première à rompre le douloureux silence, et je m'assure de garder la main.

– Il semblerait que tu m'aies devancée ce soir.

Je détecte deux choses au moment où

je finis de parler – l'air de surprise de Sophia que je peux lire très clairement dans le mouvement de ses lèvres qui s'écartent, et la gêne de Miller se multipliant à l'infini, parce que je peux le sentir se contracter derrière moi.

– Je vais juste me servir un verre avant de partir.

Mes talons me portent jusqu'au bar, et je me sers une large vodka pure.

– Ma beauté, je ne suis pas stupide.

Le ton hautain de Sophia fait s'évanouir toute ma confiance.

Je ferme les yeux et essaye de maîtriser mes mains tremblantes, et quand je suis sûre que je contrôle mes tremblements, je prends le verre et me

tourne face à mes spectateurs. Je suis observée attentivement par les deux parties, Sophie pensive, Miller nerveux— tandis que je porte le verre à mes lèvres lentement.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que tu veux dire.

Je vide le verre d'un coup et hoquette avant de m'en servir un autre.

La tension dans la pièce est palpable. Je regarde Miller, n'enregistrant que vaguement l'air de condamnation sur son visage. Je bois mon second verre cul sec et le repose violemment sur le bar, le faisant tressaillir. Je veux que Miller se sente comme je me sens. Je veux atteindre cette part de lui qui l'aide à

résister et lui faire mal. C'est tout ce que je sais.

– Je veux dire, commence Sophia sur un ton confiant, me regardant avec une esquisse de sourire sur ses lèvres rouges, que tu l'aimes et que tu penses pouvoir l'avoir. C'est impossible.

Je ne dénie pas sa conclusion.

– Parce que *tu* le veux.

– Je l'ai.

Miller ne la détrompe pas, ni ne la remet à sa place, et quand je le regarde, je vois qu'il n'en a pas l'intention. Je ne peux même pas trouver chez lui un indice qui me convaincrerait qu'il y a une bonne raison pour ça, alors me versant un autre verre de vodka pour faire bonne

mesure, je me dirige d'un pas nonchalant vers lui. Il se tient comme une statue à la porte, mains dans les poches, débordant clairement d'exaspération. Il me regarde avec cette beauté sans expression qui m'a fascinée dès notre première rencontre. C'est normal. Ses mécanismes de défense sont enclenchés. Je m'arrête devant sa grande charpente immobile et lève les yeux vers lui, notant le tressaillement de sa mâchoire.

– J'espère que tu es heureux dans tes ténèbres.

– Ne me provoque pas, Olivia.

Sa bouche bouge à peine, ses mots sont difficilement audibles, mais ils sont chargés de menace... ce que j'ignore

totalément.

– À un de ces quatre.

Je claque la porte derrière moi et navigue dans le labyrinthe de couloirs avec un sentiment d'urgence, trouvant les escaliers et les montant deux par deux tandis que j'avale ma troisième vodka, anxieuse d'arriver au bar et de renouveler la torpeur que l'alcool a provoquée en moi.

– Livy ?

Je lève les yeux et découvre Tony et Cassie au haut de l'escalier, fronçant tous les deux les sourcils dans ma direction. Je n'ai rien à dire à aucun des deux, alors je les contourne pour me diriger vers l'intérieur du club.

– Livy, m'appelle Tony. Où est Miller ?

Je me retourne pour découvrir que leurs expressions se sont transformées pour exprimer de l'inquiétude. Et je sais pourquoi.

– Dans son bureau, dis-je, reculant pendant que je parle pour ne pas retarder ma fuite. Avec Sophia.

Tony jure et Cassie semble réellement inquiète mais je ne perds pas de temps à estimer les causes de leur tourment. Mon besoin de revendiquer mes droits se fait très présent, mais il se heurte à mon envie de faire souffrir Miller après avoir entendu ce coup de fil et la déclaration confiante de Sophia

affirmant que Miller lui appartenait. Je sais que ce n'est pas le cas, il le sait également, mais l'absence de toute dénégation de sa part et le souvenir de sa voix lui déclarant qu'elle lui a manqué m'ont mise sens dessus dessous.

Traçant mon chemin à travers la foule, tandis que les beats puissants de « Prituri Se Planinata » de NiT GriT se font entendre, j'arrive jusqu'au bar et y dépose violemment mon verre vide accompagné d'un billet de vingt dollars.

– Vodka tonic, je demande. Et une tequila.

Ma commande est déposée devant moi rapidement, tout comme ma monnaie, et je descends la tequila

immédiatement, avant d'enchaîner avec la vodka. Le liquide me brûle l'œsophage en descendant dans mon estomac, me forçant à fermer les yeux et à me saisir la gorge. Cela ne me décourage pas, cependant.

– La même chose, dis-je en criant une fois que le barman en a fini avec l'homme à côté de moi.

L'engourdissement qui me saisit – de mon esprit, de mon corps, de mon cœur – s'intensifie avec chaque gorgée d'alcool, le sentiment de tristesse qui m'habite s'éteignant rapidement. J'aime ça. Je parviens enfin à voir les choses avec un certain détachement.

Je m'appuie contre le bar et jette un

œil alentour. Mon regard glisse sur les hordes de gens, prenant son temps, mon verre collé contre mes lèvres, me demandant si mon manque d'empressement à aller me perdre dans la foule pour entamer sérieusement la paix d'esprit de mon gentleman à mi-temps vient de mon inconscient me dictant de ne pas être irréfléchie, qu'il faut que j'arrête de boire, que je dessaoule et que je réfléchisse très fort à ce qui est en train d'arriver et pourquoi.

Peut-être.

Probablement.

Indubitablement.

J'ai beau être en route pour un état d'hébétude complet dû à l'alcool, je

peux toujours reconnaître l'action de ce gène téméraire qui m'a fait chercher volontairement les clients de ma mère et m'abaisser à un niveau que je ne peux supporter. Sensible à la naissance en moi d'une explosion à venir, j'observe la vie du club de manière moins décontractée maintenant, plus paniquée, et je l'aperçois en train de me fixer.

Oh merde. Toute idée que j'aurais pu me faire que Miller n'oserait pas me reprendre en main en vertu des circonstances vient d'être dramatiquement battue en brèche. Il a l'air dominé par des pulsions homicides, et je suis clairement le seul objet de sa colère. Il se rapproche de moi, les

lèvres serrées, les yeux noirs, et me prend le verre des mains.

– Ne servez plus jamais à boire à cette fille, crie-t-il par-dessus son épaule, gardant ses yeux fixés sur moi.

– Oui, monsieur, la réponse timide se fait entendre dans mon dos.

– Sors d'ici, murmure Miller à mon oreille.

Il se contient à peine. Un rapide coup d'œil au-dessus de ses épaules me confirme que Sophia se tient à l'autre bout du club, discutant avec un homme, mais ses yeux sont fermement pointés dans notre direction. Des yeux remplis d'intérêt.

Mes épaules se redressent de leur

propre initiative et je reprends mon verre derrière moi.

– Non, je soupire avant de prendre une gorgée.

– Je te l’ai demandé une fois.

– Et je t’ai répondu une fois.

Il tend sa main vers mon verre une nouvelle fois mais je m’écarte et cherche à lui échapper en passant sous son bras. Je ne vais pas bien loin avant que sa prise sur le haut de mon bras ne m’arrête.

– Lâche-moi.

– Ne fais pas une scène, Olivia, dit-il, m’arrachant le verre des mains. Tu ne restes pas dans mon club.

– Pourquoi ? demandé-je, incapable

de l'empêcher de me faire avancer. Parce que je t'empêche de mener tes *affaires* ?

Je suis retenue d'un coup sec et pivote sur moi-même.

Il rapproche son visage du mien, si près qu'il pourrait sembler m'embrasser de loin.

– Non, parce que tu as la désagréable habitude de laisser d'autres hommes t'avoir quand tu es contrariée envers moi.

Ses yeux descendent jusqu'à ma bouche et je peux voir qu'il combat le désir pressent d'y plaquer la sienne – pour sentir son goût. Sa respiration brûlante sur mon visage dissipe une

partie de ma colère, laissant place à une autre forme d'échauffement.

Mais il recule, son visage reprenant son impassibilité alors qu'il s'éloigne d'un pas.

– Et je n'hésiterai pas avant de les casser en deux, murmure-t-il.

– Je suis vraiment fâchée contre toi.

– Tout comme moi.

– Tu lui as dit qu'elle t'avait manqué.

Je t'ai entendu, Miller.

– Comment ?

Il ne le nie même pas.

– Parce qu'elle m'a appelée sur mon téléphone.

Sa respiration s'accélère. Je peux le voir et je peux l'entendre. Il me saisit et

me fait pivoter sur moi-même avant de me pousser sans ménagement.

– Fais-moi confiance, dit-il dans un souffle. J'ai besoin que tu me fasses confiance.

Il me fait avancer dans la foule tandis que j'essaye désespérément de m'accrocher à ma foi en lui. Mes jambes sont instables et mon esprit l'est plus encore. Les gens nous regardent, reculant ou s'écartant sur les côtés en nous jetant des coups d'œil inquisiteurs. Je ne m'attarde pas à étudier leurs visages... jusqu'à ce que mes yeux se posent sur une tête familière.

Mon regard se fixe sur l'homme, ma tête tournant lentement tandis que nous le

dépassons pour maintenir le contact. Je le connais, et par l'air de reconnaissance que son visage arbore, il semble se souvenir de moi lui aussi. Il sourit et se met en travers de notre route, ne donnant pas d'autre choix à Miller que de s'arrêter.

– Hé, nul besoin d'escorter la jeune fille à l'extérieur, dit-il, tendant son verre vers Miller. Si elle est bourrée, je prendrai volontiers soin d'elle.

– Bouge.

Le ton de Miller est mortel.

– Maintenant.

L'homme hausse les épaules vaguement, pas impressionné ou simplement pas effrayé par la menace

qu'on peut entendre dans la voix de Miller.

– Je vais t'épargner la peine de l'accompagner dehors.

Mes yeux évitent son coup d'œil lourd de sous-entendus, pendant que je réfléchis à toute vitesse. D'où est-ce que je le connais ? Mais ensuite je tressaille et fais un pas en arrière quand je sens que l'on joue avec mes cheveux. Le frisson glacé que je sens dans mon cou me fait comprendre que ce n'est pas Miller qui caresse mes boucles blondes. C'est l'étranger.

– C'est la même sensation qu'il y a toutes ces années, dit-il avec nostalgie. Je paierais juste pour le plaisir de les

sentir à nouveau. Je n'ai jamais oublié ces cheveux. Toujours prostituée ?

Tout l'air que j'ai dans mes poumons est aspiré d'un coup quand la révélation me frappe durement dans l'estomac.

– Non, je parviens à peine à hoqueter, reculant et rencontrant la poitrine de Miller.

La chaleur et les tremblements qui se dégagent de lui et qui commencent à me tremper sont tous les deux des signes d'un Miller en train de virer psychotique, pourtant l'attention que je devrais porter à ce danger potentiel est déviée par des flash-backs incessants – des flash-backs que j'avais réussi à repousser au plus profond de mon esprit.

Je ne le peux plus maintenant. Cet homme les a fait resurgir d'un seul coup comme si un éclair m'avait frappée. Ils me font m'attraper la tête à deux mains, ils me font grimacer et crier de frustration. Ils ne partiront plus. Ils m'attaquent, me forcent à assister à des répétitions de ces rencontres de mon passé que j'ai laissées dans un coin obscur de mon esprit pendant si longtemps. Maintenant elles ont été libérées et rien ne peut les empêcher de me foncer dessus. Les souvenirs circulent dans ma tête inlassablement, me brûlant les yeux.

– Non ! dis-je sourdement, mes mains s'agitant dans mes cheveux pour faire

céder la prise de l'étranger.

Je sens mon corps céder sous le poids du choc et de la détresse, chacun de mes muscles s'abandonnant contre ma volonté, pourtant je ne m'effondre pas sur le sol, simplement parce que l'étau qui s'est refermé sur le haut de mon bras me tient debout. L'espace autour de moi devient flou, tout tourne au noir alors que je ferme les yeux avec force, je n'entends que le silence dans le vide de mon esprit. Mais cela ne me fait pas perdre conscience de cette bombe à retardement qui s'agrippe à moi.

Il n'est plus à côté de moi en un clignement de paupière, me laissant m'effondrer sur le sol sans force. Mes

paumes s'écrasent contre le revêtement dur, envoyant des ondes de choc dans mes bras, et mes cheveux s'étaient autour de moi. La vue de mes mèches blondes répandues me donne la nausée ; c'est tout ce que je peux voir, aussi je rejette ma tête en arrière et m'étouffe quand je suis saisie par la vision écœurante de Miller lancé en pleine folie psychotique. Tout se passe au ralenti, rendant chacun des contacts terrifiants de ses poings sur le visage de l'homme d'une clarté repoussante. Il est implacable, frappant sa victime encore et encore, rugissant sa colère pendant qu'il s'y adonne. La musique s'est arrêtée. Les gens crient. Mais personne

n'ose se porter en avant pour intervenir. Je sanglote, une grimace figée sur le visage tandis que Miller continue de faire pleuvoir les coups sur le visage et le corps de l'homme, répandant du sang partout autour de lui. Le pauvre type ne peut se battre ; aucune opportunité ne lui est offerte de réagir et de rendre les coups. Il est complètement sans défense.

– Arrête-le ! crié-je en apercevant Tony, observant la scène sur le côté avec de la crainte sur le visage. S'il te plaît, arrête-le.

Je me traîne sur le sol en produisant un immense effort. Personne de sensé ne pourrait prendre le risque d'intervenir. Je suis douloureusement consciente de

cela, et quand l'objet de la rage de Miller s'écroule sur le sol sans vie et que Miller continue de s'acharner sur lui, commençant à lui donner des coups de pied dans l'estomac, je succombe à mon besoin de m'échapper.

Je ne peux supporter cette scène une minute de plus.

Je m'enfuis.

Je sanglote en repoussant les gens attroupés pour passer, mon visage gonflé de larmes, bien que personne n'y prête attention. Tout le monde n'a d'yeux que pour la scène d'apocalypse derrière moi, les gens cédant à leur besoin maladif de se délecter de ce spectacle repoussant. Je chancelle et je trébuche,

bouleversée et désorientée, jusqu'à l'entrée d'Ice. Une fois sur le pavé dehors, je pleure sans retenue, mon corps tremblant de manière incontrôlable tandis que je cherche frénétiquement un taxi pour m'emmener loin d'ici, mais ma chance de m'échapper s'évanouit quand je suis saisie par-derrière. Ce n'est pas Miller ; je le sais immédiatement. L'effet qu'il produit sur mon être ne se fait pas sentir.

– À l'intérieur, Livy.

La voix troublée de Tony se noie dans mes oreilles, et je me mets à le suivre sans même essayer de contester son injonction.

– Tony, s'il te plaît, je le supplie. S'il

te plaît, laisse-moi partir.

– Jamais de la vie.

Il me guide dans les escaliers qui mènent vers le labyrinthe en dessous d'Ice. Je ne comprends pas. Tony me déteste. Pourquoi voudrait-il que je reste quand Miller a besoin de se concentrer sur *ce monde* ? Un monde qui ne m'apparaît que trop clairement maintenant.

– Je veux partir.

– Tu ne vas nulle part, chérie.

Je suis tirée et poussée toujours plus loin dans les couloirs.

– Pourquoi ?

La porte du bureau de Miller est ouverte, et je suis poussée à l'intérieur.

Je me retourne pour faire face à Tony, et découvre son corps tanguant, sa mâchoire serrée. Il lève un doigt et le pointe vers mon visage, me faisant reculer légèrement.

– Tu ne vas pas partir parce que quand ce maniaque aura fini de battre cet homme à mort, il va demander où est-ce que tu es. Il va vouloir *te voir* ! Et je ne veux pas le voir commencer le deuxième round quand il ne te trouvera pas, Livy ! Reste là où tu es, putain !

Il sort de la pièce, claquant la porte avec rage, me laissant debout au milieu du bureau de Miller, les yeux écarquillés, le cœur battant à tout rompre.

Il n'y a toujours pas de musique dans le club au-dessus. Je suis seule et inutile dans les entrailles d'Ice, avec seulement le silence désolé du bureau dépouillé de Miller pour me tenir compagnie.

– Arhhhh ! dis-je, réagissant enfin à la diatribe de Tony, mes mains s'enfonçant dans mes cheveux et les arrachant presque, comme si je pouvais arracher les événements de la dernière demi-heure hors de ma tête. Je te déteste !

Mes yeux se ferment du fait de la douleur que je m'inflige, mes larmes coulant à nouveau. Je ne sais pas combien de temps je passe à me battre inutilement avec moi-même ; ça semble en tout cas durer une éternité, et ce ne

sont que l'épuisement et mon cuir chevelu douloureux qui me forcent à arrêter. Je gémiss en tournant sur moi-même, mon esprit vagabondant, incapable d'aligner deux idées pour essayer de me raisonner et de me calmer – et loin d'avoir envie de le faire. Ce n'est que la vision du bar privé de Miller qui met un terme à l'agitation inutile de mon corps.

De l'alcool.

Je m'élançe et m'empare maladroitement d'une bouteille au hasard parmi la multitude qui tapisse le bar, renflant et m'étouffant du trop-plein d'émotions tandis que je dévisse le bouchon et porte le goulot à mes lèvres.

La brûlure instantanée de la liqueur dans ma gorge fait des merveilles pour changer la forme de mes pensées, me laissant hoqueter et grimacer du goût puissant du liquide.

J'en prends donc encore.

J'engloutis la bouteille jusqu'à ce qu'elle soit vide et je la lance à travers le bureau de Miller dans un geste d'humeur, me sentant énervée et impatiente. Mes yeux tombent sur la masse des autres bouteilles, j'en choisis une au hasard et je l'entame avant de me tourner et de tituber jusque dans la salle de bains. Je me cogne dans le mur, dans la porte et son chambranle, jusqu'à retrouver mon équilibre contre la

coiffeuse et découvrir une femme toute chamboulée dans le miroir.

Des larmes noires de mascara dégoulinent le long de mes joues rougies, mes yeux sont vitreux et semblent hantés, et ma lourde chevelure blonde est un mélange de mèches emmêlées, encadrant mon visage pâle.

Je vois ma mère.

Je regarde mon reflet avec un mépris total, comme s'il était mon pire ennemi, comme si c'était la chose que je détestais le plus au monde.

En cet instant même... c'est le cas.

Portant la bouteille à mes lèvres, j'ingurgite une nouvelle rasade tout en soutenant mon regard dans le miroir.

Puis je prends une respiration profonde et chancelle jusqu'au bureau de Miller. J'ouvre les tiroirs, glisse mes mains entre les objets méticuleusement ordonnés à l'intérieur, mettant à mal son rangement parfait, jusqu'à ce que je trouve ce que je cherche. Je reste le regard fixé sur le métal brillant tandis que j'enroule ma main autour de la poignée, continuant à prendre des gorgées d'alcool sporadiques.

Après avoir contemplé ma trouvaille le regard vide pendant une éternité, je me lève et retourne en vacillant jusqu'à la salle de bains, reposant brutalement la bouteille sur le bord de la coiffeuse. Je me regarde à nouveau dans le miroir,

prenant note de l'absence d'expression sur mon visage et ramène ma main vers ma tête. Empoignant une grosse touffe de cheveux, j'ouvre les ciseaux et les referme sur cette masse, me laissant avec une poignée de cheveux blonds dans ma main fermée et des mèches survivantes dont la longueur a été réduite de moitié. Étrangement, le stress semble m'abandonner. Aussi, je saisis une autre poignée et la coupe également.

– Olivia !

Je laisse ma tête avinée se pencher sur le côté, où je découvre Miller dans l'entrée de la salle de bains. C'est une épave. Ses cheveux noirs forment une masse chaotique, son visage et son col

sont maculés de sang, son costume est déchiré, et il est intégralement trempé de sueur. Sa poitrine se soulève à un rythme accéléré, mais je ne sais pas si c'est le résultat de son épuisement ou du choc qu'il a dû ressentir en entrant. Mon expression reste impassible, et ce n'est que maintenant, quand je perçois l'horreur sur son visage d'ordinaire si impassible, que je me rappelle toutes les fois où il m'a avertie de ne jamais me couper les cheveux. Alors je saisis une autre touffe et lui applique le traitement aux ciseaux, coupant de manière maniaque.

– Olivia, putain, non !

Son corps vole jusqu'à moi comme

une balle et il commence à essayer de me maîtriser.

– Non ! je crie en me dérochant, les ciseaux fermement agrippés dans ma main. Laisse-moi ! Je ne veux plus les voir !

J'envoie mon coude en arrière dans ses côtes.

– Merde ! geint Miller.

Ses dents sont serrées, la douleur clairement lisible dans sa voix, pourtant il refuse d'abandonner.

– Donne-moi ces putains de ciseaux !

– Non !

Je me porte en avant, me retrouvant soudainement libre, et me retourne sauvagement, juste comme Miller arrive

sur moi. Mes mains se lèvent instinctivement, mon corps se mettant en mode défensif, et son grand corps heurte le mien, me repoussant de quelques pas.

– Merde ! grogne-t-il, et j'ouvre les yeux, le trouvant sur ses genoux devant moi. Je recule encore pour le voir passer sa paume sur mon épaule.

Mes yeux grands ouverts regardent les ciseaux dans ma main, et je vois un liquide rouge épais s'écouler de leurs lames. Je hoquette, et ma prise se relâche immédiatement, les laissant tomber sur le sol à mes pieds. Puis je m'effondre sur mes genoux, alors que le regarde se dégager de sa veste avec quelques grimaces, jusqu'à ce que je

sois confrontée à sa chemise blanche couverte de sang.

Je ravale ma peur, mes remords, ma culpabilité. Il ouvre son gilet, puis fait rapidement de même avec sa chemise, envoyant des boutons valser et voler dans toutes les directions.

– Merde ! crache-t-il, inspectant la blessure – la blessure dont je suis responsable. Je veux le reconforter, mais mon corps et mon esprit sont temporairement incapables de réagir. Je n'arrive même pas à parler pour m'excuser. Des hurlements hystériques s'échappent de mes lèvres alors que mes épaules sont prises de tremblements, mes yeux remplis de larmes ne me

permettant presque plus de le voir. Mon état très alcoolisé ne m'aide pas à y voir plus clair.

C'est incontestablement un carton plein. Voir Miller blessé et avec une plaie saignante n'est pas suffisant. Savoir que je suis la cause de sa douleur frôle l'insupportable.

Et avec cette idée à l'esprit, je me traîne jusqu'aux toilettes et vomis. Ça vient, encore et encore, l'alcool me brûlant la bouche tandis que mes mains s'agrippent aux bords de la cuvette et que les muscles de mon ventre sont pris de contractions inextinguibles. Je suis dans un sale état – une âme fragile et misérable. Sans espoir et vivant dans

cette absence de perspectives. Dans un monde cruel. Et je ne peux m'en sortir.

– Putain de Dieu, grommelle Miller derrière moi, mais je suis trop remplie de remords pour avoir le courage de me tourner et d'affronter les conséquences de mes actes.

Mon front rencontre le siège des toilettes quand la crise diminue finalement. Mon cœur bat à tout rompre, ma tête me lance et mon âme semble brisée.

– J'ai une requête.

Les mots prononcés avec un calme inattendu par Miller nourrissent mes pensées négatives, provoquant le retour des larmes sur mon visage. Je laisse ma

tête là où elle est, principalement parce que je n'ai pas la force de la soulever, mais aussi parce que je n'ai toujours pas assez de courage pour l'affronter.

– Olivia, ce serait poli de me regarder quand je te parle.

Je secoue la tête et reste dans ma cachette, remplie de honte.

– Bon sang, jure-t-il de manière étouffée, et puis je sens sa paume sur mon cou.

Il ne prend pas la peine de m'encourager à sortir de là avec élégance. Il me tire sans ménagement, sans prendre la peine d'y mettre les formes. Ça n'a pas d'importance. Je ne peux rien sentir. Il saisit les deux côtés

de mon visage et me tire vers lui, mais je laisse tomber mon regard sur la plaie ouverte, trempée de sang, que je peux apercevoir à travers sa chemise ouverte.

– Ne me prive pas de ton visage, Olivia.

Il lutte avec mon visage jusqu'à ce que je lève les yeux et que je me concentre sur ses traits. Ses lèvres sont serrées. Ses yeux bleus brillent d'une lueur sauvage, et les creux sombres de ses joues sont animés d'une pulsation légère.

– J'ai une putain de requête, dit-il entre ses dents serrées. Et tu vas y accéder.

Je laisse s'échapper un petit sanglot,

et mon corps entier s'affaisse, mais sa prise sur ma nuque me maintient droite. Les quelques secondes avant qu'il se mette à parler semblent durer une éternité.

– Tu ne cesseras *jamais* de m'aimer, Olivia Taylor. Tu m'entends ?

Je hoche la tête entre ses mains et il observe un moment mon visage tourmenté avant de se rapprocher, collant son front au mien.

– Dis-le, soupire-t-il. Maintenant.

– Je ne cesserai jamais.

Je frissonne en étant traversée par un nouveau sanglot.

Il pousse sa tête contre moi et je sens ses mains glisser le long de mon dos et

me tirer en avant.

– Donne-moi mon *truc*.

Il n'y a pas de douceur dans son injonction, mais le calme qui me saisit immédiatement tandis que la chaleur de son corps est en train de se mêler à la mienne est tout ce qu'il me faut.

Nos corps se heurtent, et nous nous accrochons l'un à l'autre comme si le monde pouvait s'effondrer si nous lâchions prise. Et il le pourrait.

Les crevasses qui parsèment notre existence sont largement ouvertes maintenant. On ne peut plus se cacher la cruelle réalité à laquelle nous devons faire face. Les chaînes. Le fait de leur échapper. Être sur le bord du précipice

alors que nous devons affronter nos démons. J'espère juste que nous parviendrons à reboucher toutes ces crevasses quand nous franchirons le pas et que nous ne tomberons pas dans les ténèbres.

Miller essaye de me calmer tandis que je tremble dans ses bras, la fermeté de sa prise ne réduisant pas les vibrations d'un iota.

– Ne sois pas triste, supplie-t-il, sa voix prenant maintenant une nuance plus douce. S'il te plaît, ne sois pas triste.

Il ramène mes mains repliées dans son dos et les tient entre nous, cherchant mon visage constellé de larmes alors que je renifle.

– Je suis tellement désolée, murmuré-je faiblement, laissant mon regard tomber vers mes genoux pour échapper à son joli visage. Tu as raison. Je ne peux pas surmonter ça.

– Il n’y a plus de *toi* maintenant Olivia.

Ses doigts agrippent mon menton et le soulèvent jusqu’à ce que je croise des yeux pleins de détermination.

– Il n’y a que *nous*. Nous gérons ça ensemble.

– J’ai l’impression d’en savoir beaucoup trop ou pas assez, confessé-je, avec un ton rauque et fragile.

Il a partagé tant de choses avec moi, certaines volontairement, d’autres parce

qu'il y était forcé, mais il y a toujours tellement de non-dits.

Mon parfait gentleman à mi-temps prend une inspiration inquiète et bat des paupières lentement tout en amenant mes mains jusqu'à sa bouche et en posant ses lèvres sur le dos de chacune d'elles.

– Tu possèdes la moindre parcelle de mon être, Olivia Taylor. Pour toutes les erreurs que j'ai faites et celles que je ferai dans le futur, je demande ton indulgence.

Ses yeux plongent en moi suppliants. Je l'ai pardonné pour tout ce que je sais, et je le pardonnerai pour tout ce que je ne sais pas. Les erreurs qu'il pourrait encore faire ?

– Seul ton amour me permettra de traverser cet enfer.

Ma lèvre inférieure commence à trembler, ma gorge se mettant rapidement à gonfler.

– Je t’aiderai, fais-je le vœu, tirant sur ma main jusqu’à ce qu’il la relâche. Je la lève, d’un geste un peu désorienté, jusqu’à ce que je sente sa joue rugueuse. Je te fais confiance.

Il avale difficilement et hoche la tête doucement. La détermination se dessine lentement sur son visage chargé d’émotion et dans ses yeux expressifs, ramenant mon gentleman rêveur dans la pièce.

– Laisse-moi te faire sortir d’ici.

Son corps se soulève avec fluidité pour revenir en position debout, et il m'aide à me relever à mon tour. Le changement de position provoque une montée de sang à mon cerveau et je titube un peu.

– Tu vas bien ?

– Je vais bien, dis-je en ondulant quelque peu.

– Tu as raison, dit Miller comme si j'étais censée savoir de quoi il parle.

Je ne peux manifester ma confusion parce que je mets toute ma concentration à profit pour m'empêcher de retomber lourdement sur le sol.

– L'alcool ne te va pas.

Il saisit ma nuque, ainsi que mon bras,

et je suis menée sur des jambes tremblantes jusqu'au canapé du bureau de Miller.

– Assieds-toi, ordonne-t-il, en m'y aidant. Il se met à genoux devant moi et secoue la tête tandis qu'il tend la main vers mes boucles défigurées. Ses doigts glissent dans ce qui reste de mes cheveux, la douleur se dessinant visiblement sur son visage magnifique.

– Toujours belle, murmure-t-il.

J'essaye de sourire mais n'y parviens pas, sachant qu'il est dévasté et regarde par-dessus son épaule quand la porte de son bureau s'ouvre à la volée. Tony se tient là un petit instant, prenant la mesure de la situation.

Il semble sur le point d'exploser sous la pression. Miller se lève lentement et se tourne, glissant ses mains dans les poches de son pantalon. Ils se fixent tous deux, Tony jugeant silencieusement son boss puis moi. Je me sens petite et stupide sous son regard attentif, et dans une tentative de me dérober et de cacher le résultat de ma défaillance, je ramène mes cheveux hors de mon visage et utilise l'élastique à mon poignet pour les réunir en un nœud grossier.

– Quelle est la situation ? demande Miller, soulevant ses épaules en reculant un peu.

– La situation ? laisse échapper Tony avec un éclat de rire sarcastique. Nous

avons un beau bordel, fils !

Il claque la porte et se dirige vers le bar, se versant rapidement un scotch et l'avalant.

– J'ai un type à moitié mort et une foule de gens qui se demandent ce qui a bien pu se passer !

– Peut-on contrôler les dégâts ? demande Miller en se servant un scotch à son tour.

Tony rit à nouveau.

– Tu as une machine à remonter le temps ? Bordel, Miller, tu pensais à quoi exactement ?

– Je ne pensais pas, dit-il sèchement, me faisant me recroqueviller sur le canapé, comme si la cause même de tous

ces problèmes pouvait rester transparente si je parvenais à me rendre plus petite. Le regard stressé de Tony tournant sa tête dans ma direction me confirme que ma tentative est un échec. Mon besoin déraisonnable de faire mal à Miller s'est terminé en bain de sang dans le club, et il a confirmé les soupçons de Sophia à propos de la vraie nature de notre relation.

– Non, tu ne pensais pas. C'est l'histoire de ta vie, fils, soupire Tony. Tu n'essayes pas de tuer un type pour une femme qui est juste en train de s'amuser un peu !

Il contient son exaspération et fronce les sourcils, s'approchant pour ouvrir le

pan de la chemise de Miller.

– C'est quoi cette plaie ?

Miller rabat sa chemise devant sa plaie et pose son verre sur le bar. Je suis estomaquée quand il la remet en place comme s'il s'apprêtait à la refermer.

– Ce n'est rien.

– Est-ce qu'il avait un couteau ?

– Ce n'est rien, répète Miller lentement, laissant Tony pencher sa tête l'air intrigué. Est-ce que Sophia est partie ?

– Oh, elle a planté ses crochets profondément en toi, mon garçon. Ne questionne pas sa loyauté envers Charlie. C'est sa putain de femme !

Mes yeux gonflés s'agrandissent.

Sophia est la femme de Charlie ? Et elle aime Miller ? Charlie détient les clés des chaînes de Miller. Sait-il que Sophia est amoureuse du Special One ? Je ne pensais pas que cette atmosphère de corruption pouvait devenir plus encore plus opaque.

Tony essaye de se recomposer, se servant un autre verre et serrant les coins du bar avec ses mains, la tête penchée en avant.

– Nos vies passées sont tout à fait réelles, mon garçon, et elles resteront attachées à nos fesses tant que nous respirerons.

– Ce n'est pas nécessairement une obligation.

Miller dit sa réponse sur un ton un peu faible, comme s'il n'était pas certain lui-même de ce qu'il affirme. Son hésitation me retourne l'estomac.

– Réveille-toi, garçon !

Tony écarte son verre vide sur le côté puis saisit les épaules de Miller, le faisant grimacer, sans que Tony ne prenne la peine de le remarquer.

– Nous avons parlé de ça des milliers de fois. Une fois que tu fais partie de ce monde, tu ne peux plus y échapper. Tu ne pourras pas partir tant que tu auras ton utilité. Tu y es pour la vie ou tu n'auras plus de vie du tout !

Je m'étrangle à moitié en comprenant les implications de la clarification de

Tony. Sophia l'avait dit, Miller me l'avait confirmé, et maintenant Tony en remet une couche.

– Juste parce qu'il ne veut plus baiser pour de l'argent ? j'ose dire, incapable de me retenir.

Miller tourne sa tête vers moi et je m'attends à ce qu'il me dise de me taire, mais je suis stupéfaite de découvrir qu'il regarde ensuite Tony, comme s'il attendait une réponse à cette question, lui aussi.

S'impliquer avec Miller Hart signera sa chute.

Ce n'est pas aussi facile que de juste s'en aller.

Les conséquences seront

impitoyables.

Les chaînes. Les clés. Les dettes pour la vie.

Je suis sur le point de forcer mon corps à se redresser, dans une tentative pour paraître stable et forte, quand la porte s'ouvre et que Sophia fait son entrée.

L'atmosphère déjà lourdement chargée s'épaissit encore instantanément. Je me recule sur mon siège tandis qu'elle promène son regard alentour, arrêtant ses yeux perçants quelques secondes sur chaque personne présente dans la pièce tout en sortant une cigarette. Mon inquiétude augmente encore quand Cassie fait son apparition,

elle aussi, de nouveau au sommet de sa perfection, mais elle semble inquiète et sur ses gardes.

Sophia avance nonchalamment jusqu'au bar et repousse Miller et Tony, aucun des deux n'objectant. Ils reculent et lui donnent la place qu'elle demande pour se servir un verre. Elle prend son temps, sa posture et ses mouvements assurant sa suprématie, puis se tourne pour faire face à Miller.

– C'était plutôt une réaction violente pour quelqu'un qui ne fait simplement que la baiser.

L'accent exotique de Sophia rend sa menace presque sexy.

Mes yeux se ferment brièvement, la

culpabilité enfonçant de nouveau ses griffes en moi. Je suis tellement stupide. Je risque un œil vers eux prudemment, trouvant Miller en train de la regarder, le visage sans expression, le corps mortellement immobile. La période où il pouvait me dissimuler arrive à son terme. La période où il pouvait réfléchir à la meilleure manière de gérer le problème est terminée.

À cause de mes actes stupides.

– Je n'ai jamais baisé cette femme. Je lui ai fait l'amour.

Il me regarde, me paralysant presque de tout l'amour que je peux sentir émaner de lui. Je veux courir dans ses bras, me tenir à ses côtés et que nous

faisons face à Sophia ensemble, mais mes muscles épuisés me trahissent une nouvelle fois. Quand Miller ramène son regard vers Sophia, la froideur refait surface instantanément sur son visage.

– Je n’ai jamais fait que la vénérer.

Le choc sur son visage est évident. Elle essaye de le dissimuler, prenant une gorgée de son verre puis tirant une bouffée sur sa cigarette pour y parvenir, mais je peux voir qu’elle accuse le coup sans même avoir à m’approcher d’elle.

– Tu l’as laissée te toucher ? demande-t-elle.

– Oui.

Sa respiration s’accélère, une expression de colère se mêlant

maintenant à sa surprise.

– Tu l’as laissée t’embrasser ?

– Oui.

Sa mâchoire se tend, ses lèvres réunies en un seul trait dur.

– Elle peut faire absolument ce qu’elle veut avec moi. Et je l’accepterai avec plaisir.

Il se penche vers elle.

– Je pourrai même la supplier de le faire.

Mon cœur explose en un million de morceaux face à la joie bien mal à propos que sa déclaration me procure, menant mon esprit déjà instable au bord du vertige. Sophia semble réduite au silence, elle prend frénétiquement des

gorgées de son verre tout en tirant sur sa cigarette comme une maniaque.

Toute sa composition s'est envolée avec la confession de Miller. Elle le suspectait, aussi cela ne devrait pas être un choc. Ou a-t-elle sous-estimé la situation ? Pensé que ce n'était pas vraiment dangereux ?

Elle s'est complètement trompée.

Demeurant une spectatrice silencieuse des événements, je tourne mon regard vers Tony et découvre une appréhension sans fard peinte sur son visage. Puis je considère Cassie et vois un choc presque aussi grand que celui de Sophia émaner d'elle.

– Je ne peux te protéger de lui, Miller,

dit Sophia calmement, même si son irritation est toujours très clairement visible.

Elle est en train de le prévenir.

– Je n’ai jamais pensé que tu le ferais, mais sache une chose : désormais je ne serai plus à ton service. Nous partons, déclare Miller, s’éloignant de Sophia.

Il s’approche de moi avec rapidité et détermination, mais je n’ai pas l’impression que je vais pouvoir me mettre debout. Je ne fais que trembler. Ses mains viennent à ma rencontre, et mes yeux se posent sur les siens, leur bleu iridescent dégageant un profond sentiment d’assurance.

– Tu penses qu’il y aura des

étincelles ? murmure-t-il, sa bouche semblant s'agiter au ralenti, ses yeux rayonnant et me remplissant de force et d'espoir.

J'accepte cette offrande, gardant mon regard verrouillé au sien tandis qu'il me met sur mes pieds. Glissant ses mains dans mes cheveux, il pousse quelques mèches derrière mes oreilles avec douceur, puis inspecte mon visage. Il ne semble pas pressé. Comme s'il n'y avait aucune urgence à nous sortir de cette horrible situation. Il se contente simplement de me faire fondre sous l'effet pénétrant de ses yeux. Il m'embrasse. Doucement. Lentement. Avec insistance. C'est un signe, une

déclaration. Et je ne peux rien faire de plus que d'accepter.

– Rentrons à la maison, ma douce.

Il met la main sur ma nuque et me guide jusqu'à la porte, l'anxiété commençant à m'abandonner du fait de savoir que nous serons bientôt dehors – hors de ce monde cruel.

Pour ce soir, nous pouvons juste fermer la porte. Et j'espère que demain n'arrivera jamais pour que nous n'ayons jamais à la rouvrir.

– Tu le regretteras, Miller.

Le ton calme de Sophia arrête Miller dans son élan, stoppant le mien également.

– Ma vie jusqu'à aujourd'hui n'a été

qu'un grand regret, déclare Miller d'une voix claire et sans hésitation. Livy est la seule chose bien qui me soit arrivée, et je n'ai aucune intention de la laisser partir.

Il se tourne lentement, m'emmenant avec lui. Sophia est parvenue à restaurer son air de supériorité, Tony semble toujours pensif, et quand je regarde Cassie, je vois des larmes dans ses yeux tandis qu'elle fixe Miller. Je l'étudie pendant un petit moment, et elle doit sentir mon regard la brûler parce qu'elle se tourne vers moi.

Elle sourit.

Ce n'est pas un sourire confiant, il est à peine visible en réalité. Il semble être

un sourire triste de résignation mais après quelques secondes, je réalise que c'est un sourire encourageant. Puis elle hoche la tête presque imperceptiblement et confirme mon intuition. Elle comprend tout.

Sophia rit bizarrement, ramenant mon attention comme celle de Cassie vers sa robe haute couture.

– Je pourrais arrêter tout ça en un battement de cils, Miller. Tu le sais. Je lui dirai qu'elle est partie. Elle n'est rien pour toi.

Elle m'insulte, mais Miller reste calme.

– Non merci.

– C'est une passade.

– Ce n'est pas une passade, réfute Miller froidement.

– Si ça l'est, rétorque Sophia avec confiance, agitant une main réprobatrice vers moi.

Ses yeux pleins de reproches me poignent sans pitié, me faisant me ratatiner un peu.

– Tu ne sais qu'une seule chose, Miller Hart. Tu sais comment faire crier les femmes de plaisir, mais tu ne sais pas ce que ça veut dire de vraiment *aimer*.

Elle sourit d'un air suffisant.

– Tu es le Special One. Toi. Seul. Sais. Comment. Baiser.

Je grimace, résistant à la tentation

écrasante de lui dire ses quatre vérités, mais j'ai déjà causé assez de dégâts comme ça. La raison pour laquelle Sophia se tient là, débordante de satisfaction, c'est parce que je lui en ai donné les moyens.

Et je suis aussi la raison pour laquelle Miller saigne à côté de moi. Je peux sentir que la colère de Miller est de nouveau en train d'enfler.

– Tu n'as aucune idée de ce dont je suis capable. Je vénère Olivia.

Sa voix tremble de la colère qui bout sous son apparence contrôlée.

Le visage de Sophia se contracte de dégoût, et elle avance d'un pas.

– Tu es fou, Miller Hart. Il ne te

laissera jamais partir.

Il explose.

– Je l'aime ! rugit-il, faisant reculer tout le monde dans la pièce. Je l'aime, putain !

Des larmes me viennent immédiatement aux yeux, et je m'effondre sur son côté. Il me saisit immédiatement et me rapproche de lui.

– Je l'aime. J'aime tout ce qu'elle représente, et j'aime sa manière de m'aimer. Elle m'aime plus que *tu* peux m'aimer. Plus que tout ce qu'aucun de vous peut me donner ! Son amour est pur et lumineux. Il me fait sentir les choses. Il me donne envie d'en avoir plus. Si n'importe quel connard, qui que ce soit,

essaye de me la prendre, je le tuerai !

S'arrêtant une seconde, il reprend une longue inspiration.

– Lentement, rajoute-t-il, tremblant à côté de moi, me serrant très fort, comme s'il avait peur que quelqu'un essaye maintenant. Peu importe ce qu'il dit. Peu importe ce qu'il *pense* qu'il peut me faire. Ce sera lui qui dormira avec un œil ouvert, Sophia, pas moi. Alors dis-lui. Cours auprès de lui et confirme-lui ce qu'il sait déjà. Je ne veux plus baiser pour vivre, désormais. Dis-lui que je ne veux plus remplir ses poches. Vous ne me détenez pas en otage. Je ne payerai pas de rançon. Miller Hart a terminé sa carrière. Le Special One s'est retiré !

Il s'arrête et prend un moment pour reprendre sa respiration, tandis que tout le monde le regarde, choqué. Y compris moi.

– Je l'aime. Va le voir. Dis-lui que je l'aime. Dis-lui que je suis avec Olivia maintenant. Et dis-lui que s'il ne fait même que *penser* à toucher à un cheveu de sa précieuse tête, c'est la dernière chose qu'il fera de sa vie.

Nous nous élançons vers la sortie avant même que je puisse mesurer la portée de ses paroles sur l'assistance, même si je peux l'imaginer parfaitement. Je peux même me repasser sa violente déclaration. Son bras est enroulé autour de mon épaule, et il est chaud et

confortable, mais ça n'a rien à voir avec la sensation que j'ai quand il assure sa prise préférée sur ma nuque. Je me dégage de son bras et le force à me regarder, alors que nous continuons sur le même rythme et que sa main vient enfin finir sa course à la base de mon cou. Puis je passe mon bras autour de sa taille fine. Il pousse un soupir de reconnaissance, ramène son attention vers le couloir, et continue sa marche.

La musique est revenue dans la boîte, laissant entendre ses lourds beats à intervalles réguliers mais la clientèle d'élite est loin d'être dans son état normal. Des foules de gens sont réunies un peu partout, regroupées frileusement,

discutant de toute évidence de la scène précédente impliquant le propriétaire du club. Cela me fait penser à quelque chose.

– Est-ce que tous ces gens savent qui tu es ? demandé-je, sentant des yeux se poser sur nous de toutes les directions du club tandis que nous émergeons dans les escaliers.

Il ne me regarde pas.

– Certains, est sa seule réponse, ce qui me confirme qu'il comprend où je veux en venir.

L'air du soir enroule mon corps quand nous sortons, provoquant des frissons instantanément dans toute ma colonne. Je me pelotonne plus près de Miller et

surprends le regard de l'un des videurs. Son visage dur se redresse tandis qu'il regarde Miller m'escorter devant la boîte et traverser la rue où sa Mercedes est garée. Tandis que je suis guidée jusqu'à la porte passager, je vois l'entrée du club, où le type que Miller vient de battre jusqu'au sang est glissé dans un taxi par un autre videur. Je suis soudain *très* inquiète.

– Il a besoin d'être soigné, dis-je. Les docteurs vont poser des questions.

La porte s'ouvre et je suis doucement poussée sur le siège.

– Ce genre de personnes ne veut pas voir la police impliquée dans leurs affaires, Olivia.

Il tire sur ma ceinture de sécurité et me l'accroche.

– Tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

Il pose un baiser léger sur ma tête et referme ma portière, puis sort son téléphone de sa poche et passe un appel rapide tandis qu'il fait le tour de la voiture.

Ce genre de personnes.

Ce monde.

Tout à fait réel.

Et je suis pile au centre.

12

L'alcool et l'épuisement m'ont rattrapée. Ma tête est embrumée, et mes jambes sont comme de la gelée. Tandis que nous marchons dans le hall de son immeuble, Miller me prend dans ses bras et continue sa marche.

– C'est ici que tu dois être, murmure-t-il, poussant ses lèvres contre ma tempe.

Mes bras s'enroulent autour de son cou, et ma tête repose sur son épaule, tandis que je ferme les yeux,

m'abandonnant finalement à la fatigue. Ma faible requête d'être ramenée chez Nan m'a été refusée. Je n'ai pas insisté. Il a besoin de calme, et je sais que son appartement, avec moi dedans, lui apportera une certaine sérénité. Jusqu'à ce qu'on rouvre la porte demain matin.

La porte noire brillante nous accueille, rapidement ouverte puis doucement refermée, repoussant le monde au dehors. Mes yeux restent fermés tandis que je suis portée plus loin, les odeurs familières de mon environnement creusant encore mon état de détente. Ce n'est pas le tendre fumet de la maison de Nan, mais je suis heureuse d'être là avec Miller.

– Peux-tu tenir sur tes jambes pour moi ? demande-t-il, tournant son visage vers le mien.

J'acquiesce et relâche ma prise, le laissant me placer délicatement sur mes pieds. La concentration sur son visage m'hypnotise, tandis qu'il me déshabille lentement et précautionneusement. Toutes nos habitudes sont respectées – les vêtements pliés avant qu'il ne les mette dans le panier à linge, ses lèvres très légèrement écartées, ses yeux remplis d'émotion. Une fois qu'il a terminé sa tâche, il me jette un regard d'imploration silencieuse, aussi je m'avance et commence à le déshabiller lentement, pliant même son costume

constellé de sang avant de le mettre dans le panier, même s'il mériterait certainement de finir à la poubelle. Voir par-delà sa blessure et le sang pour admirer sa perfection me paraît pour l'instant impossible. Ses mains, sa poitrine, sa mâchoire sont couvertes de traînées rouges. Je ne suis pas certaine de savoir lesquelles appartiennent à Miller et lesquelles à l'homme qui a émergé de manière si inattendue de mon passé sordide. Il n'aurait pas pu choisir un pire moment, même si je doute que la réaction de Miller aurait été en quoi que ce soit moins violente s'il s'était matérialisé à quelque autre occasion.

Je me relève et inspecte de mes doigts

les bords de la blessure, essayant de déterminer si elle nécessiterait un examen médical.

– Elle ne me fait pas mal, dit-il tranquillement, éloignant ma main et la plaçant sur son cœur. C'est lui seul qui m'intéresse.

Souriant un peu, je m'avance contre sa poitrine et me soulève sur mes pieds, enroulant mes membres autour des siens, l'absorbant comme je le peux.

– Je sais, murmuré-je dans son cou, savourant la sensation de ses mèches trop longues me chatouillant le nez et de sa mâchoire râpeuse sur ma joue.

Ses mains puissantes glissent jusqu'à mes fesses et ses longues jambes me

guident vers la douche. Il pousse mon dos contre les carreaux au moment où nous entrons et il se recule, me refusant la chaleur de son cou.

– Je veux juste nous nettoyer, dit-il, les sourcils légèrement froncés.

– Dis-m'en plus.

Je suis ravie de voir apparaître une de ses fossettes tandis que ses yeux se mettent à briller d'un éclat joueur.

– Comme tu veux.

Il tend la main pour ouvrir le robinet, et l'eau chaude se met à glisser sur nos peaux. Ses cheveux s'aplatissent sur sa tête, et le sang sur sa poitrine commence à disparaître.

– Je le veux.

Il opine légèrement et repousse mes jambes puis mes bras. Je suis sur mes pieds, mon dos collé contre le mur, regardant Miller attentivement. Ses paumes se posent sur le mur près de ma tête, et il se penche en avant, son nez s'approchant à quelques millimètres du mien.

– Je vais glisser mes mains sur chaque courbe de ton corps parfait, Olivia. Et je vais te regarder te débattre et essayer de contenir ton désir pour moi.

Le bout de son doigt trace un chemin brûlant sur ma hanche trempée, jusqu'à ma cuisse. Je dois déjà me contenir pour garder mon contrôle, et il le sait.

Je laisse aller ma tête en arrière, écartant les lèvres pour prendre une grande inspiration.

– Je vais particulièrement m'appliquer juste ici.

Une intense chaleur m'envahit quand il caresse tendrement d'avant en arrière mon clitoris animé de lourdes pulsations.

– Et ici.

Sa tête se penche sur ma poitrine et il aspire mon sein qui durcit instantanément à l'intérieur de sa bouche. Je retiens mon souffle et cogne ma tête contre le mur derrière moi, combattant mon instinct naturel de me saisir de lui, de le sentir, de l'embrasser.

– Dis-moi ce que tu ressens, ordonne-t-il, plantant ses dents dans mon sein, m’envoyant une décharge légère de douleur tandis que ses doigts continuent d’aller et venir d’avant en arrière, avec constance et obstination. Mes fesses se mettent à remuer dans une faible tentative pour échapper aux intenses bouffées de plaisir, mais je finis par pousser mes hanches en avant, avide de capturer ces sensations et de les faire durer à jamais.

– Je me sens bien.

Ma voix n’est rien de plus qu’un murmure rauque et rempli de plaisir.

– Dis-m’en plus.

Je commence à secouer la tête,

incapable d'accéder à sa demande.

– Est-ce que tu veux me toucher ?

– Oui !

– Est-ce que tu veux m'embrasser ?

– Oui !

Je laisse échapper un cri, m'apprêtant à placer ma main sur la sienne pour augmenter sa pression sur mon clitoris, mais trouvant Dieu sait où la volonté de m'en empêcher.

– Alors prends ce que tu veux.

C'est une demande, et une seconde plus tard, j'attaque sa bouche et mes mains frénétiques le touchent de toute part. Il mord ma lèvre, alors je le mords à mon tour, le faisant grogner.

– Fais ce que tu veux de moi, ma

douce.

Alors j'attrape sa queue et je serre. Elle est dure. Elle est chaude. Il laisse retomber sa tête en arrière et gémit, ses doigts travaillant vite sur mes nerfs à vif, me rapprochant encore et encore du moment crucial, encourageant ma propre main à s'agiter sur son sexe.

Il déglutit et laisse pendre encore plus sa tête, son visage contracté, sa mâchoire tendue, tous ses muscles à vif. Le moment de mon explosion approche de plus en plus vite sous le poids de ses yeux se vrillant en moi, et je commence à pousser mes hanches en avant pour venir à la rencontre de ses poussées. Il se cale sur mon mouvement. Nous nous

regardons l'un l'autre en nous amenant tous les deux au bord du précipice, moi criant constamment, Miller haletant contre mon visage. Des gouttes d'eau s'immobilisent sur ses mèches brunes, rendant ses yeux brûlants plus brillants.

– Je vais jouir, je crie, essayant de me concentrer sur le plaisir qui va me renverser, tout en m'assurant de maintenir mes va-et-vient pour que Miller puisse jouir lui aussi. Je viens !

Le sentiment d'urgence qui nous réunit se creuse encore – mes pieds changent de position pour me stabiliser, Miller rapprochant son corps un peu plus du mien, nos bouches se percutant et travaillant ensemble frénétiquement.

– Viens, Olivia !

J'obéis. Son ordre m'envoie loin. Je mords ma langue, plante mes ongles dans sa peau, et presse sa queue très fort, la sentant battre durement dans ma main.

– Oooh, meerde, grommelle-t-il, cognant contre moi et s'effondrant à moitié, me poussant contre le mur.

Je sens la chaleur de sa verge contre mon ventre même dans la chaleur de l'eau.

– Continue de la tenir. Ne la lâche pas.

Je fais comme il me le demande, continuant d'opérer plus lentement, tandis que je pousse mes hanches

doucement contre sa main, mon cœur battant à tout rompre, mon esprit seulement concentré sur le fait de passer au travers de la puissance de mon plaisir. Il me tient clouée au mur de tout son grand corps, et son visage est enterré dans mon cou. Nos respirations sont lourdes et laborieuses. Nos cœurs continuent de pomper, mêlant leur rythme ensemble dans nos poitrines comprimées. Et notre monde est parfait.

– Je n'ai pas encore mis de savon sur nos corps, dit-il en reprenant haleine, faisant passer ses doigts sur ma fente, puis les enfonçant doucement en moi.

Mes yeux se ferment, et je contracte mes muscles autour de ses doigts.

– Pourtant je sens qu'on est déjà plus propres.

– Emmène-moi dans le lit.

– Et je te donnerai mon *truc* ?

Il se penche sur ma gorge et commence à la sucer doucement, à la mordiller puis à la sucer de nouveau.

Je souris malgré mon épuisement et relâche ma prise sur sa queue à moitié bandante, mettant mes bras autour de ses épaules. Je pousse mon visage dans le sien, jusqu'à ce qu'il soit forcé de libérer ma gorge, et retrouve ses lèvres.

– Je veux que chaque partie de ton corps me touche, marmonné-je dans sa bouche. Ne me lâche pas de toute la nuit.

Il grogne et enfonce sa langue dans ma

bouche, me poussant plus fort encore contre le mur. La fluidité de nos langues décrivant ensemble des cercles délicats nous vient naturellement.

Je pourrai embrasser Miller Hart pour toujours, et je sais qu'il ressent la même chose.

– Laisse-moi te laver.

La sensation d'abandon que je ressens est palpable quand il retire ses doigts de mes lèvres et récupère le gel douche.

– Voyons à quelle vitesse tu peux faire ça, je le provoque.

Il s'arrête de presser le tube de gel douche dans sa main et m'adresse un regard de connaisseur.

– J'aime prendre mon temps avec toi.

La bouteille est remplacée pile à la bonne place, et il commence à faire mousser le savon dans ses mains. Se tenant devant moi, il respire de l'air chaud dans mon visage, puis fait un des battements de paupière indolents dont il a le secret avec ses yeux bleus.

– Tu le sais, Olivia.

Je retiens ma respiration, ferme les yeux, et m'apprête à recevoir ses mains. Elles commencent à mes chevilles – de lentes et tendres rotations, effaçant toute la crasse d'aujourd'hui. Mon esprit se détend tandis que j'absorbe le contact chaud de ses mains qui remontent le long de mes jambes. Sans se presser. Et j'en suis très heureuse.

– Qu'est-ce qu'il se passe maintenant ?

Je pose finalement la question que j'ai évitée depuis que nous avons quitté Ice. Nous sommes ensemble, enfermés en sûreté dans l'appartement de Miller, mais les choses ne peuvent rester ainsi à jamais.

– Je m'attends à ce que Sophia répète à Charlie tout ce que je lui ai dit.

– Est-ce que Charlie sait que Sophia est amoureuse de toi ?

Il rit doucement.

– Sophia n'a pas envie de mourir.

– Et toi ?

Il prend une profonde inspiration et soutient mon regard.

– Non, ma douce. Maintenant j'ai un terrible désir de vivre. Tu m'as donné cette passion et le diable lui-même ne pourra pas m'empêcher de profiter de mon éternité avec mon amour.

Je me penche en avant et prends sa joue dans ma main.

– Est-ce que Charlie est le diable ?

– Il n'en est pas loin, soupire-t-il.

– Et sais-tu comment tu vas t'occuper de ça ?

– Oui.

Il semble confiant.

– Tu vas me le dire ?

– Non, bébé. Sache seulement que je suis à toi et que tout ça aura bientôt disparu de nos vies.

– Je suis désolée de rendre les choses plus dures.

Je n'en dis pas plus. Il sait ce que je veux dire.

– Savoir que tu m'attends au bout du chemin rend les choses faciles, Olivia.

Avec hésitation, il se penche en avant et enlève le nœud à moitié défait dans mes cheveux, grimaçant presque quand mes cheveux autrefois tellement longs parviennent à peine à tomber à hauteur de mes épaules.

– Pourquoi ? murmure-t-il, passant sa main doucement dans les mèches, gardant ses yeux fixés sur le massacre.

– Ne fais pas ça.

Je laisse tomber ma tête en avant, me

sentant incroyablement coupable, non parce que ces masses de cheveux blonds indisciplinés vont me manquer mais parce que je sais qu'elles manqueront encore plus à Miller.

– Comment te sentirais-tu si je rasais mes cheveux ?

Ma tête remonte d'un coup, tant je suis horrifiée. J'aime ses cheveux. Ils sont plus longs maintenant, et quand ils sont secs, les boucles sont toutes emmêlées et retombent sur sa nuque de manière hasardeuse, sans oublier ma boucle préférée, celle qui retombe naturellement sur son front quoi qu'il fasse... Non, non, il ne peut pas.

– Je vais écouter mon intuition,

respire-t-il collé à mon visage. Et je vais suggérer qu'avec ce regard sur ton visage, cela te ferait plutôt mal.

– Oui, c'est vrai.

Je ne peux pas le nier, donc je ne m'y risque pas. Ses beaux cheveux font partie intégrante de la perfection de sa beauté. Détruire une quelconque partie de cette beauté me ferait du mal.

– Mais je ne t'aimerais pas moins, ajouté-je, me demandant où il veut en venir avec ça.

– Moi non plus, murmure-t-il, mais tu dois savoir que je t'interdis de jamais te les recouper à nouveau.

Il prend le shampoing et en répand sur ma tête.

– Je ne le ferai plus, l’assuré-je.

Je ne pense pas que je reprendrai jamais des ciseaux après ce que j’ai fait, et je veux dire à Miller, pas à mes cheveux. Sa main plonge dans mes boucles, et mes yeux tombent sur la blessure sur son épaule.

– Je ne veux pas que ça se limite à toi.

Je fronce soudain les sourcils en voyant sa poitrine, mais il me tourne vers le mur aussi suis-je incapable de lui montrer ma confusion.

– Qu’est-ce que tu veux dire ? demandé-je tandis qu’il réunit mes cheveux pour les shampooiner.

– Jamais, dit-il sèchement – sans explication.

Je suis retournée et positionnée sous le pommeau pour qu'il puisse me rincer.

– Jamais quoi ?

Il ne me regarde pas, continue juste sa tâche, sans sembler atteint par ma perplexité.

– Je t'interdis de te faire couper les cheveux à nouveau. Par qui que ce soit.

– Jamais ? m'étonné-je, choquée.

Un visage très sérieux se penche vers le mien. Je connais ce visage. Il est catégorique. Il ajoute mes cheveux à la liste de ses obsessions. Il a pu faire quelques concessions, mais je vais devoir les payer en acceptant de nouveaux tics... comme mes cheveux.

– C'est ce que j'ai dit, n'est-ce pas ?

Il est totalement sérieux.

– Je réalise que ça pourrait paraître déraisonnable, mais c'est ce que je veux, et j'aimerais que tu acceptes.

Je suis stupéfaite par son arrogance, même si je ne devrais pas. J'ai pu en être témoin un nombre considérable de fois avant cela.

– Tu ne peux pas décider de ce que je fais avec mes cheveux, Miller.

– Très bien.

Il hausse les épaules nonchalamment et met du shampoing dans ses cheveux avant de se rincer.

– Alors je me raserai les miens.

J'écarquille les yeux sous le coup de sa menace, mais je calme rapidement

mon exaspération, car je suis bien consciente d'une chose.

– Tu aimes tes cheveux autant que moi, dis-je avec confiance... presque avec suffisance.

Il passe de l'après-shampoing dans ses boucles qu'il adore, tranquillement et délicatement, tandis que je reste collée contre le mur de la douche, faisant face à son arrogance. Il passe sa tête sous le pommeau, lavant tout avant de repasser ses mèches sous le jet avec application. Mon sourire augmente. Son cerveau est en train de carburer, et quand il prend une inspiration profonde, il augmente mon amusement. Sa main vient se coller au mur près de ma tête,

son visage se rapprochant du mien.

– Est-ce que tu es prête à prendre ce risque ?

Ses lèvres s'attardent au-dessus des miennes, et je tourne la tête sur le côté effrontément.

– Peut-être.

Je sens la chaleur de sa peau sur mes seins quand son rire amusé fait gonfler sa poitrine.

– OK, respire-t-il dans mon oreille. Je fais le *serment* de raser ma tête si tu tentes ne serait-ce que d'aller chez le coiffeur.

Je prends une inspiration choquée et tourne mon visage vers le sien, pour trouver ses sourcils froncés on ne peut

plus sérieusement.

– Tu ne ferais pas ça.

– Mets-moi au défi.

Ses lèvres poussent les miennes, et je suis momentanément absorbée par la chaleur de sa bouche.

– Il y a beaucoup de choses qui ont changé depuis que je suis tombé amoureux de toi, Olivia Taylor.

Il mord délicatement ma lèvre, et mon cœur fond de bonheur.

– Ne crois pas que je ne tiendrai pas ma promesse.

Il m'aime. Je n'ai pas prêté énormément d'attention à la déclaration qu'il a faite à Sophia à Ice – que je ne veuille pas y croire ou que je n'aie pas

intégré l'information. Mais maintenant ces mots résonnent dans mon être, me remplissant de chaleur.

– Je m'en moque. Tu viens de me dire que tu m'aimais. Fais ce que tu veux.

Il rit. Il rit vraiment, la tête penchée en arrière, les yeux largement plissés, le corps tremblant sous les éclats. Je suis incapable de faire quoi que ce soit. Même de respirer. Je regarde dans un silence stupéfait mon homme extraordinaire s'agiter devant moi, secouant la tête, au bord des larmes.

– Olivia.

Il tousse, me prenant et me serrant dans ses bras.

– Je te dis toujours que je t'aime.

– Non, ce n'est pas vrai. Tu dis que tu es *fasciné*.

Nous allons jusqu'au lit gigantesque de Miller, et je suis posée délicatement dessus. Je commence à me glisser sous les draps tandis qu'il débarrasse le lit de ses couvertures, les plaçant dans le coffre au pied du lit.

– Je ne vais pas utiliser de mots, mais c'est là – à chaque fois que je te regarde.

Il se glisse dans le lit et installe son grand corps au-dessus de moi, écartant mes cuisses et s'installant confortablement entre elles.

– C'est écrit partout sur toi, soupire-t-il, posant un baiser sur ma tête confuse.

Je l'écris avec mes yeux sur toutes les parties de ton corps à chaque fois que je te vois.

Il trace un chemin de baisers sur mon visage jusqu'à atteindre mes lèvres, il plonge sa langue entre elles. L'ironie d'une telle joie après une journée aussi traumatique me fait tourner la tête. Je suis constamment ballottée entre un état de relaxation intense et un désespoir total.

– Et je l'ai écrit sur toi physiquement.

Mes sourcils se froncent à travers mon sourire tandis qu'il continue à embrasser ma bouche avec amour. Mais alors je finis par réaliser.

– Dans ton studio, marmonné-je

contre ses lèvres. Tu l'as écrit sur mon ventre avec de la peinture rouge.

Je m'en souviens très bien, et je me rappelle aussi de lui effaçant ses traits avant que j'aie pu y jeter un œil.

– Correct.

Il recule et observe mon visage tout sourire. Il me touche de bien des façons, mais là tout de suite, avec ses yeux bleus incroyables et hypnotiques, il touche mon âme.

– Je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle, Olivia Taylor.

Il localise ma main et ramène mon diamant jusqu'à ses lèvres.

– Pour l'éternité.

Je secoue ma tête doucement.

- Ce n'est pas assez long.
- Alors au-delà, aussi, soupire-t-il.

13

Il est accroché à moi le matin quand je me réveille. Il est toujours installé entre mes cuisses, sa tête enfoncée dans mon cou aussi loin qu'elle le peut, ses bras installés de chaque côté de ma tête, m'enfermant dans une petite cage. J'enfonce mon nez dans ses cheveux et respire leur odeur, mes doigts suivant le dessin des muscles puissants de son dos pendant une éternité.

C'est un autre jour. Un nouveau jour. Un jour que je n'ai aucun désir

d'affronter. Mais durant ce moment où je suis piégée sous Miller, protégée et heureuse, je n'ai pas à m'inquiéter. Alors je ferme une nouvelle fois les yeux et m'enfonce dans un état de semi-conscience.

*

On dirait *Un jour sans fin*. Le film avec Bill Murray. Mes yeux s'ouvrent à nouveau, et je fais un rapide passage en revue de mon environnement. Tout est exactement comme c'était quand j'ai fermé mes yeux tout à l'heure. Les deux fois. Mon esprit hésite à considérer certaines perspectives terrifiantes,

quand je me rappelle brusquement que c'est vendredi.

Nan !

C'est avec un certain sentiment d'urgence que je repousse Miller pour m'échapper de ma cage, même si je le fais avec précaution, ignorant ses grommellements endormis quand il tourne sur son dos.

– *Truc*, grogne-t-il, lançant des mains aveugles pour se saisir de mon corps fuyant. Livy.

– Chut, lui dis-je en replaçant les couvertures sur son corps nu en posant un baiser apaisant sur sa barbe naissante. Je vais juste appeler l'hôpital.

Il cède et se met sur le ventre, ses

bras reposant sous le coussin où est posée sa tête. Laissant Miller se rendormir, je sors de la chambre pour trouver mon téléphone, et je suis rapidement mise en relation avec Cedar Ward.

– Je suis la petite-fille de Josephine Taylor, dis-je en allant vers la cuisine. On m'a dit qu'elle pourrait rentrer chez elle aujourd'hui.

– Oh oui ! exulte presque l'infirmière, comme si elle était soulagée de pouvoir me le confirmer. Son médecin fera sa visite tôt dans l'après-midi donc je m'attends à avoir ses papiers de sortie vers trois heures. Disons quatre heures pour être tout à fait sûre.

– Super !

Mon cerveau est vibrant d'excitation.

– Et elle a tous ses médicaments ?

– Oui, ne vous inquiétez pas. J'ai envoyé sa prescription à la pharmacie de l'hôpital. Elle devrait être arrivée d'ici qu'elle parte. Elle devra y aller doucement pendant un moment. Et nous devons prendre un rendez-vous de contrôle.

– Merci.

Je m'assois sur une chaise à la table de Miller et soupire de soulagement, en pensant cependant que « y aller doucement » pour Nan serait plus facile à dire qu'à faire. J'ai un défi sur les bras, et aucun doute que je fais face à

des semaines d'expression de mauvais caractère si je me charge de lui faire respecter cette contrainte.

– Je vous en prie. Elle a vraiment allégé l'atmosphère du service ces derniers jours.

Je souris.

– Mais elle ne vous manquera pas, hein ?

L'infirmière laisse échapper un grand rire.

– En fait je pense que si.

– Eh bien, vous ne pouvez pas la garder, déclaré-je rapidement. Je serai là à quatre heures.

– Je lui ferai savoir.

– Merci de votre aide.

– Tout le plaisir était pour moi.

Elle raccroche et je reste assise seule dans la cuisine, incapable de contenir ma joie. Peut-être qu'aujourd'hui ne sera pas une si mauvaise journée après tout.

Je saute sur mes pieds et décide de préparer un petit déjeuner à Miller, mais je dois faire quelque chose avant que je puisse démarrer. Je veux qu'il soit parfait, et il n'y a qu'une manière d'y parvenir. Je m'élanche dans la chambre et saute sur le lit, faisant rebondir le corps endormi de Miller sur le matelas. Il se redresse d'un coup, alarmé, ses cheveux magnifiques en bataille, ses yeux endormis.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– J’ai besoin de toi un moment, lui dis-je, prenant son bras et tirant. Viens.

Ses yeux endormis ne le sont plus du tout. Ils sont chargés de désir. Un mouvement calculé et ultrarapide lui permet d’échapper à ma prise et je me retrouve à crier quand il me retourne sur mon dos et se met à califourchon sur mon ventre, retenant mes bras au-dessus de ma tête.

– J’ai besoin de *toi* un moment.

Sa voix est grave et rauque et sexy en diable.

– Tu es d’accord ?

– Non, m’exclamé-je avant de penser à retenir mon refus insultant et plutôt stupide.

– Je te demande pardon ! dit-il en fronçant les sourcils.

– Je veux dire bientôt. Je veux faire ton petit déjeuner.

Ses yeux bleus me jettent un regard intrigué et son visage se rapproche.

– Dans ma cuisine ?

Je roule les yeux au plafond. Je m'attendais complètement à ce genre de réaction.

– Oui, dans ta cuisine.

– Si tu me prépares un petit déjeuner, alors pourquoi as-tu besoin de mon aide ?

– J'ai besoin de toi juste cinq minutes.

Il me regarde pendant un petit moment, considérant ma requête. Il ne

refusera pas. J'ai soulevé sa curiosité.

– Comme tu veux.

Il se lève et me met sur mes pieds.

– Et qu'est-ce que ma douce a décidé de me préparer pour le petit déjeuner ?

– Ce n'est pas ton problème.

Je le laisse guider mon corps nu jusque dans la cuisine, ignorant son petit éclat de rire face à mon effronterie.

– Qu'est-ce que tu vas me faire faire ? me demande-t-il alors que nous entrons.

Je surprends le moment où il scanne du regard l'espace libre, comme s'il prenait des notes mentales pour fixer la position de tous les objets au cas où je les bougerais tous lorsque je serai libre dans cette pièce parfaitement rangée.

C'est idiot. Il sait *exactement* où tout se trouve.

– Prépare la table, lui ordonné-je en reculant, prenant plaisir à voir le froncement de sourcils intrigué qui apparaîtrait sur son visage.

– Tu veux que je prépare la table ?

– Oui.

Je devrais être capable de préparer le petit déjeuner parfait mais il n'y a aucune chance que je puisse arriver à dresser la table moi-même.

– OK.

Il me regarde dubitativement et se dirige vers le tiroir où je sais que se trouvent les couteaux et les fourchettes. Le roulement de ses muscles dans son

dos m'offre une vision parfaite tandis que je reste immobile, mais c'est quand il revient que j'ai le meilleur aperçu de sa beauté – son visage, ses yeux, ses cuisses, sa poitrine, sa taille fine... sa queue toute dure.

Je secoue la tête, déterminée à ne pas être distraite dans mon plan. Je l'étudie en train de se déplacer dans l'espace, me jetant des regards curieux de ci de là tandis que je me tiens silencieusement sur le côté et le laisse déployer sa magie.

– Parfait, dit-il, en montrant la table avec un mouvement du bras. Et maintenant quoi ?

– Retourne au lit, dis-je, en me

dirigeant vers le frigo.

– Alors que tu es nue dans la cuisine ?
Cela le fait presque rire.

– Mauvaise idée.

– Miller, s'il te plaît, je me retourne sur mes pieds nus, la poignée du frigo en main et le découvre presque déjà dans mon dos. Je veux faire quelque chose pour toi.

– Je peux penser à beaucoup de choses que tu peux faire pour moi, Olivia, et aucune d'entre elles n'implique ta présence dans la cuisine.

Son dos se redresse et il jette un regard pensif alentour.

– Ou peut-être...

– Retourne au lit !

Je refuse de me laisser faire cette fois.

Sa tête retombe sur ses épaules avec un léger soupir.

– Comme tu veux, marmonne-t-il, reculant hors de la cuisine. Mais je ne peux pas dormir sans toi, alors je resterai juste étendu là-bas à penser à ce que je te ferai une fois que tu m'auras nourri.

– Comme tu veux, je rétorque en souriant gentiment, penchant ma tête comme je le fais souvent.

Miller lutte pour s'empêcher de laisser apparaître un sourire satisfait sur son visage effronté et disparaît, me laissant seule pour agir. Les premières

choses que je prends dans le frigo sont du chocolat et des fraises – pas de yaourt naturel et sans matière grasse en vue. Ensuite, je casse rapidement les morceaux pour faire fondre le chocolat, avant de laver les fraises.

Puis je me tourne vers la table dressée, tous les éléments dans la bonne position... ou ce que Miller estime être la bonne position. Je me mords l'intérieur de la joue en considérant l'ensemble, pensant que je pourrais certainement faire les choses comme il faut si je vidais la table et que je la dressais à nouveau comme je le voulais. Peut-être que je pourrais prendre une photo. Je me permets un hochement de

tête tout à fait personnel, en riant doucement de ma plaisanterie. Mais alors une idée encore meilleure me vient, et je galope jusqu'aux tiroirs et commence à les ouvrir et à les fermer, m'assurant de ne pas en déranger le contenu tandis que je cherche ce que je veux. Je m'immobilise à la seconde où mes yeux se posent sur le journal de Miller. Je me morigène encore.

Je finis par trouver ce que je cherchais.

En fait pas vraiment.

Je trouve quelque chose de mieux.

J'enlève le capuchon et regarde la pointe d'un marqueur, concluant rapidement que ça marchera

certainement mieux que la pointe d'un stylo standard.

– Bien.

Je prends une profonde inspiration et reviens vers la table, inspectant du regard chaque élément parfaitement placé.

Ma tête se penche tandis que je tape le bout de mon stylo sur ma lèvre inférieure. Les assiettes. C'est un endroit aussi bien que les autres pour commencer.

Plaçant mes doigts au centre de la porcelaine, je la maintiens en place et dessine autour de l'assiette en souriant.

– Parfait, me dis-je à moi-même, reculant et regardant le reste de la table.

Je suis bien trop fière de moi-même, et cela doit sans doute se voir sur mon visage malicieux. Je les dessine tous – chacun des objets que je vois sur la table. Ils obtiennent tous leurs contours au marqueur, des lignes parfaites partout, marquant les emplacements parfaits de toute la vaisselle.

– C’est quoi ce bordel !

Je me retourne au son de cette voix stressée, armée de mon marqueur, et dans une tentative ridicule pour masquer la pièce à conviction, je cache le marqueur derrière mon dos, parce qu’il y a évidemment un million d’autres personnes dans l’appartement de Miller qui auraient pu avoir ruiné sa table. Le

regard d'horreur sur son visage opère comme un rapide retour à la réalité. Qu'est-ce que je viens de faire ? Ses yeux sont écarquillés et remplis d'incrédulité tandis qu'il promène son corps nu jusqu'à la table, sa bouche grande ouverte tandis qu'il scanne la zone du regard. Puis il saisit une assiette et regarde le cercle. Puis un verre. Puis une fourchette.

Je me mords nerveusement l'intérieur de la joue, me préparant à la crise imminente. Ses fesses nues rencontrent la chaise, et sa main passe dans ses cheveux.

– Olivia.

Des yeux perturbés se lèvent vers les

miens. Il semble avoir vu un fantôme.

– Tu viens de gribouiller partout sur ma table.

Je regarde la table et lève mon pouce vers ma bouche, pour ronger mon ongle plutôt que ma joue. C'est idiot. C'est une table.

Quiconque entrerait dans la pièce penserait que quelqu'un vient de mourir. Avec un soupir exaspéré, je jette le marqueur et me rapproche de la table, où Miller s'est remis à soulever des objets pour voir si j'avais réellement dessiné partout. Je ne suis pas sûre de savoir si je dois le lui confirmer ou le laisser continuer à le découvrir par lui-même.

– Je viens de rendre nos vies plus faciles.

Il me regarde comme si des cornes m'avaient poussé.

– Vraiment ?

Il laisse retomber une assiette, et je souris quand il la pousse par à-coups jusqu'à ce qu'elle se glisse dans le moule que je lui ai dessiné.

– S'il te plaît, j'aimerais que tu m'expliques.

– Eh bien...

Je m'assois près de lui et pense à la meilleure manière de le formuler pour qu'il puisse le comprendre. Maintenant c'est à mon tour de faire l'idiot. C'est Miller Hart. Mon amour obsessionnel.

– Maintenant je peux mettre la table sans qu’il y ait de risque que ta douce ne dérange tes – je plisse les lèvres – manières originales.

– Ma douce ?

Il me regarde avec incrédulité.

– Tu es loin d’être douce, Olivia. À cet instant tu ressembles plutôt à un putain de diable ! Pourquoi est-ce que... mais enfin qu’est-ce qui... oh mon Dieu, regarde-moi ça !

Il montre l’espace d’un large mouvement du bras sans rien désigner en particulier, puis laisse retomber ses coudes sur la table et s’enfonce le visage dans les mains.

– Je ne peux pas regarder.

– Maintenant je peux préparer la table exactement comme tu l'aimes.

J'évite de dire *comme tu en as besoin*, même si c'est la réalité.

– C'est le moindre de deux maux.

Je m'avance pour saisir sa main, pour que sa tête ne soit plus en équilibre et qu'il soit obligé de me regarder.

– Soit je fais les choses mal en permanence, soit tu t'habitues simplement à ça.

J'indique la table avec un sourire. J'ai peut-être exagéré, mais c'est pour cette fois. Il finira par en accepter les limites. L'alternative, c'est une mini-crise à chaque fois que je mettrai la table. C'est inacceptable pour moi.

– *Tu* es la seule chose mauvaise ici, Olivia. Juste toi.

– Vois ça comme de l'art.

Il tousse face à cette suggestion et change sa prise pour qu'il soit maintenant celui qui tient ma main.

– C'est un putain de carnage, voilà ce que c'est.

Mon corps se rétrécit sur la chaise, et je le surprends en train de me regarder du coin de l'œil, tout boudeur. Pour une table ?

– Est-elle remplaçable ?

– Oui, grommelle-t-il. Beau travail, aussi. N'est-ce pas ?

– Eh bien, *je* ne suis pas remplaçable, et je ne passerai pas ma vie entière avec

toi, à m'inquiéter constamment de savoir si j'ai posé une putain d'assiette au bon endroit ou pas.

Il a un mouvement de recul face à la dureté de mes propos mais *enfin* ! J'ai été plus qu'accommodante avec ses habitudes obsessionnelles. Oui, il a mis le holà sur certaines, mais il y a toujours du travail à faire et puisque Miller refuse d'admettre ouvertement qu'il souffre de désordre obsessionnel compulsif, tout comme il refuse absolument de voir un thérapeute, alors il devra juste s'habituer à ma manière de lui venir en aide.

Et de m'aider dans le même temps.

– Ce n'est pas si grave, dit-il

indifférent.

– Ce n'est pas si grave ? je demande en riant. Miller, ton monde est actuellement en train de connaître un tremblement de terre d'une ampleur inédite !

Il grogne littéralement, augmentant mon amusement.

– Maintenant – je me lève et récupère ma main – est-ce que tu veux ton petit déjeuner, ou est-ce que tu vas le refuser, parce que tu n'as pas pu assister à ma préparation pour voir si je respectais toutes tes règles ?

– Pas besoin d'être insolente.

– Oh si, il le faut.

Je laisse mon homme grincheux pour

aller chercher mon bol de chocolat fondu, l'entendant marmonner et bouger la vaisselle.

– Oh, je soupire en regardant dans le bol quelque chose qui ne ressemble pas du tout au chocolat noir fondu que Miller avait créé la dernière fois.

Prenant la cuillère en bois, je la pousse dans le mélange et lâche sa poignée quand la cuillère se retrouve bloquée dans la matière semi-durcie. Je fais une moue quand mon corps se contracte, et je sais que c'est parce qu'il se rapproche pour mener son enquête. Je sens la chaleur de sa poitrine contre mon dos, et son menton tombe sur mon épaule.

– J'ai une requête, dit-il juste dans mon oreille, me faisant remonter mon épaule et pousser ma tête contre son visage dans une vaine tentative d'arrêter les chatouilles qui me donnent envie de me gratter le corps entier.

– Quoi ?

Je récupère ma cuillère et essaye de mélanger.

– S'il te plaît, ne me fais pas manger ça.

Mon corps entier s'affaisse, la déception remplaçant l'effet des chatouilles.

– Qu'est-ce que j'ai mal fait ?

La cuillère est retirée de ma main et reposée dans le bol avant qu'il ne me

tourne dans ses bras. Toute sa mauvaise humeur a disparu. Je suis maintenant l'objet de son amusement.

– Tu as passé trop de temps à vandaliser ma table, alors le chocolat s'est solidifié.

Il sourit d'un air malicieux.

– J'ai bien peur qu'il n'y ait pas de chocolat à lécher sur les membres de qui que ce soit.

Je suis vraiment un cas désespéré. Je réalise que c'est idiot, vu que je viens de ruiner sa table, mais je voulais régler cette question triviale, parce qu'elle n'est pas si triviale dans le monde de Miller.

– Je suis désolée.

Je soupire, laissant mon front s'appuyer contre sa poitrine.

– Tu es pardonnée.

Ses bras s'enroulent autour de mon dos, et il presse ses lèvres contre le haut de ma tête.

– Qu'est-ce que tu dirais d'abandonner le petit déjeuner pour aujourd'hui ?

– Très bien.

– Nous allons glander. Toute la journée. Et ensuite nous ferons un brunch.

J'ai un mouvement de recul. Je savais que ce serait son plan. Nous enfermer pour me protéger de son monde. Il n'en est pas question, pas quand Nan est sur

le point de rentrer chez elle.

– Je dois prendre Nan à l'hôpital à quatre heures.

– J'irai la chercher, offre-t-il, mais je sais exactement ce qu'il est en train de faire.

Je ne me laisserai pas empêcher de voir Nan. Et je la ramènerai ici.

– Nous avons déjà parlé de ça. Elle a besoin d'être dans sa propre maison, dans son propre lit, avec toutes les choses qu'elle connaît autour d'elle. Elle n'aimerait pas ton appartement.

Je romps le contact entre nos corps et m'apprête à sortir de la cuisine, peu anxieuse de le laisser essayer de me convaincre de faire autrement. Ce serait

une perte de temps et ça se terminerait en dispute. Après la nuit dernière, je m'attends à ce qu'il soit surprotecteur.

– Pourquoi ça ne va pas ici ? demande-t-il, se sentant insulté.

Je me retourne, un peu fâchée qu'il se montre si obtus en ce qui concerne Nan.

– Parce que ce n'est pas sa maison ! je crie.

Et une petite part de moi-même se demande s'il veut vraiment que je pollue son appartement avec mes manières désordonnées ou s'il est tellement désespéré de me mettre hors de portée de tout danger qu'il est prêt à accepter de se torturer en nous ayant, Nan et moi, dans son appartement.

Il semble instantanément blessé, et je ferme ma bouche avant de tourner le couteau dans la plaie.

– Je vois, dit-il froidement.

– Miller, je...

– Non, c'est très bien.

Il passe à côté de moi, évitant mon contact. Je me sens plutôt mal alors que je laisse aller mon dos contre le mur et promène mon regard vers le plafond élevé de son appartement. J'ai blessé ses sentiments. Il essaye de m'aider. Il est inquiet à mon propos, et je me comporte comme une vraie connasse.

Levant la main et pinçant l'arête de mon nez, je grogne ma frustration avant de m'élaner à sa suite. – Miller,

l'appellé-je, regardant son dos disparaître dans la chambre. Miller, je ne voulais pas te blesser.

Il est en train de remettre les draps en place quand je rentre, il semble dur et bougon.

– J'ai dit que c'était très bien.

– De toute évidence, soupiré-je, mes bras retombant sans vie à mes côtés. Je pourrais me proposer de l'aider, à faire le lit à la mode Miller, mais je sais que je ne ferais que l'agacer un peu plus en faisant les choses de travers.

– Tu ne veux pas vivre ici.

Il tapote les oreillers et passe une main précautionneuse sur les draps pour les lisser.

– Je l’accepte. Je n’ai pas à aimer ton choix, mais je l’accepte.

Les draps de soie sont quasiment placés à la perfection, et il finit de les border en appliquant de petites secousses avec ses mains. Je le regarde silencieusement, un peu surprise par son comportement juvénile et grincheux. Il est agacé. Pas en colère ou sur le point de devenir psychotique, juste complètement agacé.

– Merde ! crie-t-il, saisissant les draps parfaitement arrangés et les arrachant du lit. Il tombe en arrière sur ses fesses et jette ses mains en l’air en respirant lourdement.

– Je te veux dans mes bras toutes les

nuits.

Il me regarde, les yeux implorants.

– J’ai besoin de te savoir en sécurité.

Je me dirige vers lui, ses yeux me suivant jusqu’à ce que je sois en surplomb de son corps. Il écarte ses cuisses, me donnant la place pour m’approcher. Mes mains reposent sur ses épaules, les siennes sur mes fesses. Me regardant d’en dessous, il soupire et déglutit difficilement, puis laisse son front s’appuyer contre mon ventre. Mes mains remontent le long de son cou et s’enfoncent dans ses cheveux.

– Je réalise que ça doit paraître exigeant de ma part, soupire-t-il. Ce n’est pas juste parce que je suis inquiet.

Je me suis tellement habitué à me réveiller à tes côtés et à m'endormir avec toi. Tu es la dernière chose que je vois avant de fermer les yeux, et tu es la première chose que je vois le matin quand je les ouvre. L'idée de ne pas avoir ça ne me convient pas du tout, Olivia.

Je comprends immédiatement le problème qui se pose à lui. Nous n'avons pas été séparés depuis des semaines. New York a été un temple de notre vénération commune, pour ses *trucs*, et pour nous faire du bien l'un à l'autre. Je souris tristement, pas très sûre de quoi lui dire ou de quoi faire pour qu'il se sente mieux. Rien ne

pourrait me tenir éloignée de Nan.

– Elle a besoin de moi, dis-je dans un murmure.

– Je sais.

Il lève son regard vers moi et fait de son mieux pour m'honorer de l'un de ses sourires.

– J'aimerais pouvoir contrôler le besoin que j'ai d'être avec toi.

Je veux et ne veux pas dans le même temps qu'il parvienne à contrôler ce besoin.

– Besoin de ma présence ou besoin de t'assurer que je vais bien ? Parce que c'est ce qui compte ici.

Je suis bien consciente de ce qui nous attend derrière la porte de l'appartement

de Miller.

– Les deux.

J’acquiesce pour lui montrer que j’accepte sa réponse et prends une longue inspiration.

– Tu m’as toujours promis de ne jamais me faire faire quelque chose que tu savais que je ne voulais pas faire.

Il ferme ses yeux avec force et plisse ses lèvres.

– Je commence à le regretter.

Mes lèvres dessinent un sourire. Je sais qu’il le regrette.

– Ce n’est pas une discussion que tu peux gagner. La seule solution est que tu viennes t’installer avec nous.

Ses yeux s’ouvrent, et je me retiens

d'élargir mon sourire, sachant que le problème se situe exactement là.

– Comment suis-je supposé te vénérer dans la maison de ta grand-mère ?

– Tu t'en es très bien sorti l'autre jour.

Je soulève mes sourcils, appréciant la légère nuance dans ses yeux bleus alors qu'il se repasse en mémoire la scène que nous avons vécue dans l'escalier. M'adressant un regard contrarié, il applique une pression sur mes fesses et me force à avancer un peu.

– Elle n'était pas en résidence.

– On dirait qu'elle est de la famille royale dans ta bouche !

– Eh bien, ce n'est pas le cas ?

Je pouffe mon approbation et me baisse pour que nos visages soient au même niveau.

– Je vous ai présenté vos options, monsieur Hart. Je vais à la maison avec Nan. Me ferez-vous l'honneur de vous joindre à moi ?

Je suis enchantée quand ses yeux se mettent à briller et ses lèvres à trembler un peu.

– J'accepte, grogne-t-il, essayant de montrer de l'humeur quand je sais que son instinct joueur voudrait pouvoir se libérer. Ce sera un enfer, mais je ferais tout pour être avec toi, Olivia Taylor, y compris faire le vœu de me retenir de te toucher.

– Tu n’as pas besoin de faire ça !

– Je ne suis pas d’accord, dit-il calmement, se mettant debout et me soulevant jusqu’à sa taille.

Mes chevilles se verrouillent sur le bas de son dos tandis que mon visage se contracte de contrariété.

– Je ne vais pas manquer de respect à ta grand-mère.

– Elle a menacé de te castrer, tu te rappelles ?

Je me rappelle de lui, espérant débarrasser sa pensée de cette menace idiote.

Ses sourcils forment un arc élégant. Je suis en train de l’avoir.

– Je suis d’accord, mais maintenant

elle est malade.

– Ce qui veut dire qu'elle va tout faire pour se rapprocher de toi.

Il perd la bataille qu'il mène pour contenir son amusement et m'éblouit de l'un de ses sourires époustouflants.

– J'aime que tu cries mon nom quand je te fais jouir. Ce ne sera plus possible. Je ne veux pas que ta grand-mère pense que je n'ai pas de respect pour elle ou pour sa maison.

– Alors je le murmurerai dans ton oreille.

– Est-ce que l'effronterie de ma douce est de sortie ?

Je hausse les épaules nonchalamment.

– Est-ce que l'homme que j'aime

prétend à nouveau être un gentleman ?

Il prend une inspiration brusque, comme si je l'avais choqué. Je n'y crois pas une seconde.

– Je suis offensé.

Je m'avance et mords le bout de son nez. Puis je passe une langue lente et mouillée sur son oreille. Je peux sentir son rythme cardiaque augmenter contre ma poitrine.

– Alors donne-moi une leçon, murmure-t-il, d'une voix basse et séductrice dans mon oreille avant que je me mette à mordre son lobe.

– Je suis bien obligée de m'exécuter.

En une courte série de mouvements experts, il change sa prise et me ramène

dans le lit.

– Miller !

Je couine tandis que je vole dans les airs, mes bras gesticulant sous le choc. J'atterris au centre du lit géant, hoquetant de rire tandis que j'essaye de retrouver mes repères. Je le trouve, debout au bout du lit, immobile et calme, me regardant comme si j'étais son prochain repas. Ma respiration s'alourdit et je change de position, essayant de m'asseoir tandis qu'il me regarde, ses yeux brûlant de désir.

– Viens jusqu'à moi, ma douce, dit-il, la voix grave.

Cela augmente encore mon rythme cardiaque.

– Non.

Je me choque moi-même de mon propre refus. Je veux aller à lui. Désespérément. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, et à en juger par la surprise légère qui se peint sur son visage, Miller est choqué, lui aussi.

– Viens. Jusqu'à. Moi.

Il articule chaque mot, une nuance de menace dans la voix.

– Non, soupiré-je lascivement, reculant un peu pour me distancier encore de lui. C'est un jeu. Une chasse. Je le veux désespérément, mais savoir à quel point *il* me veut fait monter les enjeux, augmentant notre désir jusqu'à un point où il devient difficilement

supportable... ce qui rend l'explosion beaucoup plus satisfaisante.

La tête de Miller se penche et ses yeux se mettent à scintiller.

– Tu veux te la jouer difficile ?

J'opine et regarde par-dessus mon épaule pour préparer ma fuite.

– Je ne me sens pas d'humeur pour une quelconque vénération de Miller pour l'instant.

– C'est un vilain mensonge, Olivia Taylor. Je le sais et tu le sais.

Il s'avance d'un pas et jette un regard à l'endroit où mes cuisses se rejoignent.

– Je peux sentir d'ici à quel point tu es prête pour moi.

Je me replie sur-le-champ, fermant

mes cuisses serrées, changeant de position dans une vaine tentative pour dissimuler le désir qui s'écoule de moi.

– Je peux *voir* à quel point tu es prête.

Je centre mon attention sur sa queue, visiblement animée de pulsations devant mes yeux.

Il atteint la table de nuit et en sort un préservatif lentement, le porte à ses lèvres tout aussi lentement et en ouvre l'emballage doucement avec ses dents.

Puis il me regarde en le faisant glisser sur son membre dur. Ce regard est totalement hypnotique. Il transforme mon corps en lave incandescente et fait fondre mon esprit.

– Viens. Jusqu'à. Moi.

Je secoue la tête, me demandant pourquoi diable je résiste. Je suis sur le point d'exploser. Je garde mes yeux verrouillés aux siens, guettant son prochain mouvement, l'observant faire gonfler son membre un peu plus. Je rampe encore un peu en arrière.

Un léger mouvement de sa tête, remettant sa boucle en place, et la courbure que prennent soudain ses lèvres fait grimper mon désir en flèche. Tout mon corps est maintenant animé de vibrations visibles. Je ne peux les contrôler. Et je ne le veux pas. L'anticipation me rend folle de désir, et c'est entièrement ma faute. Il s'avance de manière délibérée, légèrement

menaçante, et me regarde avec amusement quand je saute en arrière dans un petit hoquet.

– Joue autant que tu veux, Olivia. Mais sache que je serai enfoncé en toi dans moins de dix secondes.

– Nous verrons, contré-je avec audace, mais avant d’avoir pu anticiper son prochain mouvement, il s’élance vers moi. Vite.

– Merde, m’exclamé-je avant de tourner sur moi-même, rampant vers le bout du lit dans l’urgence, mais il attrape ma cheville et tire, me tournant sur mon dos.

J’halète contre son visage tandis qu’il m’emprisonne de tout son corps,

respirant sur moi, prêt et en contrôle.

– C'est le mieux que tu puisses faire ? demande-t-il en observant mon visage jusqu'à ce que ses yeux tombent sur mes lèvres.

Il s'avance, et dès que je sens les siennes sur le point d'entrer en contact, je passe à l'action, le saisissant alors qu'il a abaissé sa vigilance. Il se retrouve sur son dos en une nanoseconde, mon corps bloquant sa taille, mes paumes maintenant ses poignets au-dessus de sa tête.

– Tu dois toujours être sur tes gardes, dis-je près de son visage avant de mordre sa lèvre inférieure. Il grogne, poussant ses hanches en avant contre

moi, essayant de capturer mes lèvres. Je les lui refuse, le faisant rager de frustration.

– *Touché**[\[1\]](#), admet-il, poussant très fort et me ramenant sous son corps. Je fais une faible tentative pour m'accrocher à ses épaules, mais mes mains sont interceptées et clouées au lit.

Il prend un air triomphal, un sourire taquin se dessinant sur son visage d'un autre monde. Il augmente mon envie de lui résister *et* mon désir.

– Rends-toi, ma douce.

Je geins de frustration et donne tout ce que j'ai pour essayer de me libérer. Mon corps se cabre encore et encore, mais l'impression de faire de la chute libre

attaque ma détermination.

Je pousse un cri strident alors que Miller parvient à passer subtilement sur son dos juste avant que nous atterrissions sur le sol dans un choc sourd. Il ne semble pas en prendre note, et il ne reste dans cette position désavantageuse qu'une seule seconde avant que je me retrouve sur mon dos une nouvelle fois. Je geins pour moi-même, me laissant consumer par la frustration. J'ignore également le soupçon qui me vient qu'il me laisse faire bien volontiers, m'autorisant à croire que je vais arriver à quelque chose, avant de rétablir son autorité. Il regarde mon visage échauffé en

contrebas, ses yeux brillant de passion, tenant d'une main les deux miennes au-dessus de ma tête.

– N'agis jamais sous le coup de la frustration, murmure-t-il, plongeant et prenant la pointe de mon sein entre ses dents. Je crie, ignorant totalement son conseil. Je suis si frustrée !

– Miller ! gémis-je, et m'agite sans espoir sous lui, faisant aller ma tête d'un côté et de l'autre tandis que je lutte pour supporter le plaisir qui m'attaque de toute part.

– Miller, s'il te plaît !

Ses dents se plantent dans une zone sensible, me rendant folle.

– Tu voulais jouer, Olivia.

Il embrasse mon téton et écarte mes cuisses en poussant son genou entre elles et en les forçant à s'ouvrir.

– Tu le regrettes ?

– Oui !

– Alors maintenant tu dois me supplier d'arrêter.

– S'il te plaît !

– Ma douce, pourquoi essayes-tu de te soustraire à mon attention ?

Ma mâchoire se serre.

– Je ne sais pas.

– Je ne le sais pas non plus.

Ses hanches pivotent et il donne un grand coup en avant, s'enfonçant en moi jusqu'à mon maximum.

Son invasion brutale me prend par

surprise mais ne rend pas la pleine satisfaction qu'elle provoque moins satisfaisante pour autant. Les muscles de mon vagin s'agrippent à lui de toute leur force, et je me débats pour libérer mes poignets de sa prise impitoyable.

– Laisse-moi te toucher.

– Chhhut, me susurre-t-il alors qu'il ramène son torse vers l'avant, me gardant bloquée sous lui. Nous allons faire ça à ma manière, Olivia.

Je gémiss mon désespoir, rejetant ma tête en arrière et arquant mon dos violemment.

– Je te déteste !

– Non, ce n'est pas vrai, rétorque-t-il avec assurance, se reculant et jouant sur

les bords de mon sexe, pour me rendre folle. Tu m'aimes.

Il pousse un peu en avant.

– Tu aimes ce que je peux te faire.

Encore un peu plus en avant.

– Et tu aimes la sensation que ça te procure.

Mais je ne veux pas l'arrêter. Pas le moins du monde. Je suis folle de désir pour sa puissance.

– Encore, dis-je en bredouillant, appréciant la délicieuse douleur qu'il provoque en moi.

– C'est plus poli de regarder quelqu'un quand on s'adresse à lui, dit-il à son tour, se retirant doucement.

– Quand ça t'arrange !

– Regarde-moi !

Je relève la tête, et mes yeux s'ouvrent sur une exigence pressante.

– Encore !

– Vite et sans pitié ? Ou doucement et lentement ?

Je suis trop désespérée pour le doucement et lentement. J'ai dépassé depuis longtemps le doucement et lentement, et je ne pense même pas que l'envie de Miller de savourer pourra m'aider.

– Plus fort, dis-je, essoufflée, soulevant carrément les hanches. Vraiment plus fort.

Je n'ai aucun scrupule, pas de peur ni d'inquiétude. J'ai sa pleine dévotion,

son amour et son attention, qu'il me baise ou qu'il me vénère.

– Oh bon sang, Livy.

Il se retire, me laissant quelque peu confuse et prête à objecter mais alors je suis mise sur mes mains et mes genoux et ma taille est saisie violemment. Je déglutis, appréciant la profondeur que Miller peut atteindre dans cette position. Oh mon Dieu, et sans pitié en plus ?

– Dis-moi que tu es prête.

J'acquiesce, poussant mes fesses vers lui, allant chercher cette profondeur.

Il ne temporise pas plus longtemps. Et n'entre pas avec douceur. Il s'enfonce en avant avec un hurlement sonore, me projetant dans un horizon d'euphorie

flottante et de plaisir infini. Je crie, mes mains se serrant en poings dans le tapis, ma tête rejetée en arrière sous le choc. Il est vraiment sans pitié, insistant sur chaque violente charge en avant, ses doigts plantés dans la chair tendre de mes hanches. Le tapis est rugueux sous mes genoux nus – Miller se montre inhabituellement dur avec moi, pourtant le léger inconfort et la puissance de son corps cognant contre le mien ne me rebutent pas. Ils me font au contraire en demander encore plus.

– Plus fort, murmuré-je faiblement, laissant Miller prendre le contrôle total, la force pour supporter ses charges punitives commençant à me manquer.

Tout ce sur quoi je peux me concentrer, c'est le plaisir qui me consume, prenant le contrôle de chacune des parties de mon corps.

– Bon sang, Olivia !

Son index se plie et creuse dans ma chair.

– Est-ce que je te fais mal ?

– Non ! je crie, soudainement effrayée qu'il s'arrête. Plus fort !

– Oh, c'est tellement bon !

Ses genoux s'écartent, poussant mes jambes plus grandes ouvertes encore, et son rythme s'accélère, nos corps se heurtant bruyamment.

– Je vais bientôt jouir, Olivia !

Mes yeux se ferment, et l'air quitte

mes poumons tandis que mon esprit se vide lui aussi. Je suis dans un monde sombre et silencieux, où mon seul but est de recevoir l'attention que Miller me délivre. Il n'y a rien d'autre pour occuper ma pensée, rien pour me distraire ou ruiner ce temps précieux que nous passons ensemble. C'est juste nous deux – mon corps et son corps faisant des choses incroyables.

Le plaisir est en train de monter. Chaque choc de son corps contre le mien me rapproche de l'instant où je perdrai totalement le contrôle. Je veux parler, lui dire comment il me fait me sentir, pourtant je suis réduite au silence, incapable de prononcer un mot,

seulement des gémissements de désespoir et de plaisir. Je sens le point d'orgue de mon orgasme sur le point d'arriver.

Il s'enfonce encore plus en moi et un rugissement puissant me ramène dans la pièce. Mon orgasme me prend par surprise, et je crie tandis qu'il me traverse comme une tornade. Chaque muscle de mon corps se contracte, sauf mon cou, qui laisse ma tête pendre sans force entre mes bras. Les assauts puissants de Miller s'accélérent une fois encore pour l'emporter vers son propre orgasme et il tire mon corps contracté vers le sien.

– Aaarrhhhh ! mugit-il et pousse avec

une force dont la puissance ne devient compréhensible que si vous êtes à l'autre bout en train de la recevoir. Et je le suis.

L'aiguillon de douleur qui me saisit, se mélangeant avec les vagues de plaisir qui s'élancent de mon bas-ventre, emporte ce qui reste de mon esprit.

Je suis prête à m'évanouir. Miller est la seule chose qui me maintienne en l'air et quand il relâche sa prise sur mes hanches, je perds ce soutien, m'effondrant sur le sol, reprenant difficilement mon souffle.

La fraîcheur du tapis sur ma joue est bienvenue tandis que je regarde Miller s'écrouler sur son dos à côté de moi, ses

bras tombant sans vie près de sa tête, sa poitrine se soulevant avec force. Il est trempé de sueur, la peau de sa poitrine toute brillante. Si j'en avais l'énergie, je me pencherais et le caresserais mais j'en suis incapable. Complètement réduite à l'impuissance. Mais pas suffisamment pour fermer les yeux et les priver de la vision splendide de Miller après son orgasme.

Nous restons tous les deux répandus sur le tapis pendant une éternité.

Mes oreilles sont envahies du jeu de nos respirations pantelantes. Parvenant finalement à réunir un peu de force de je ne sais où, je ramène mon bras sur le tapis et fais passer le bout de mon doigt

sur son côté.

Il glisse facilement, sur sa peau chaude et encore trempée. Sa tête se penche vers moi jusqu'à ce que ses yeux trouvent les miens et l'épuisement s'envole, laissant derrière lui assez d'espace pour parler. Mais il s'avère plus rapide que moi.

– Je t'aime, Olivia Taylor.

Je souris et consacre tous mes efforts à ramper sur lui, collant mon corps au-dessus du sien, plongeant mon visage dans le confort de son cou.

– Et je suis fascinée par toi moi aussi, Miller Hart.

14

Il attend sur le trottoir devant le salon et je peux voir qu'il est très anxieux. Il est figé, semblant incroyablement stressé par le résultat potentiel de ma nouvelle coupe de cheveux. J'ai été déposée au salon avec des instructions strictes pour couper le moins possible, même si Miller a pris sur lui de réitérer ces instructions à la coiffeuse et n'est sorti que quand je l'ai forcé à le faire, en voyant à quel point il la rendait nerveuse avec ses exigences. Miller regardant

par-dessus son épaule durant toute la coupe aurait sans doute eu comme effet de me faire finir avec quelque chose de pire que ce que j'avais déjà. Mes longues mèches autrefois sauvages sont maintenant lisses et brillantes et elles rebondissent juste en dessous de mes épaules. Bon sang, même *moi*, je me sens nerveuse. Je sors du salon et fais courir mes doigts à travers mes mèches, sentant à quel point ils sont soyeux, tandis que Miller me regarde attentivement. J'attends. Et j'attends. Jusqu'à ce que j'exprime mon exaspération d'un soupir impatient.

– Dis quelque chose ! je lui ordonne, hâtant le passage en revue dont je suis

l'objet. Il n'est pas rare pour lui de m'étudier de si près, mais cette intensité n'est pas la bienvenue maintenant.

– Tu n'aimes pas ?

Sa lèvre supérieure se rétracte, et il glisse ses mains dans les poches de son pantalon, réfléchissant intensément. Puis il réduit rapidement la distance entre nous et plonge son visage dans mon cou dès qu'il est arrivé jusqu'à moi. Je me tends. Je ne peux m'en empêcher, mais ce n'est pas dû à cette proximité soudaine. C'est dû à son silence. Après une longue inspiration, il parle.

– Je n'ai pas besoin de te dire que j'étais un peu inquiet à l'idée de ce que pouvait donner le fait que tu en perdes

un peu plus.

Je laisse échapper un éclat de rire sceptique face à sa sous-estimation.

– Un peu ?

Il s'écarte et s'éclaircit la gorge pensivement.

– Je sens du sarcasme.

– Tes sens fonctionnent bien.

Il me gratifie d'un sourire malicieux et s'avance encore, passant un bras autour de mon cou et m'attirant vers lui.

– J'aime ta coupe.

– C'est vrai ?

Je suis stupéfaite. Est-ce qu'il ment ?

– Je l'aime vraiment.

Posant ses lèvres sur ma tête, il prend une autre longue inspiration.

– Elle aura l’air encore mieux quand elle sera tout ébouriffée et trempée.

Ses doigts glissent dans mes cheveux et s’y agrippent fort, tirant sur mon cuir chevelu.

– Parfait.

Je me trouve bête d’être aussi soulagée. Vraiment bête.

– Je suis heureuse que tu l’aimes, mais si tu ne l’avais pas aimée, j’aurais eu quelque chose à dire. Elle a suivi tes instructions à la lettre.

– J’espère bien.

– Tu la rendais nerveuse.

– Je lui confiais ma possession la plus précieuse. Elle *faisait bien* d’être nerveuse.

– Mes cheveux sont à *moi*.

– Faux, contre-t-il rapidement et d'un ton confiant.

Je roule mes yeux face à son impertinence mais refrène mon envie de le défier.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dis-je, tournant son poignet pour vérifier l'heure. Il est trop tôt pour aller récupérer Nan.

– Maintenant nous devons rendre une visite à quelqu'un.

Il saisit mon cou et me dirige vers sa Mercedes. L'anxiété me saisit. Je n'aime pas cette situation.

– Qui ?

Miller tourne un visage presque

désolé vers moi tandis que je le regarde.

– Je te donne trois chances de trouver.

Mon angoisse se dégonfle. Je n'aurai pas besoin des trois.

– William.

Je soupire.

– Correct.

Il ne me donne pas l'occasion d'objecter. Je suis guidée jusqu'à sa voiture et il referme la portière d'un geste volontaire avant de faire le tour par l'avant pour monter.

– J'aime vraiment beaucoup tes cheveux, dit-il gentiment alors qu'il s'installe sur son siège, comme s'il essayait de faire la paix avec moi... de me mettre à l'aise.

Je reste concentrée sur la route devant moi, occupée à envisager la possibilité de me révolter. Je n'ai pas envie de voir William. Je ne veux pas faire face à sa désapprobation, à son arrogance. Miller le sait, et il ne me fait pas faire de choses qu'il sait que je ne veux pas faire. Pourtant j'ai peur qu'en cette occasion il se retrouve obligé de rompre sa promesse. Ça ne m'empêchera pas d'essayer, cependant.

– Je ne veux pas venir.

Je me tourne pour le regarder, trouvant une expression pensive sur son visage.

– Pas de chance, soupire-t-il en faisant démarrer la voiture et en

s'engageant sur la route, me laissant découragée.

Miller en est venu à dépendre de William pour obtenir des informations. Je sais que Miller n'aime pas ça, et je sais que William n'aime pas ça. *Je* n'aime définitivement pas ça. Mais malheureusement, il semble qu'aucun de nous n'ait le choix. Mes yeux se ferment et je les garde ainsi pendant tout le trajet. Aucun de nous deux ne parle, le silence devenant dense dans l'air autour de nous. C'est étrange. C'est douloureux. Et cela fait que le trajet dure une éternité. Quand nous avons atteint notre destination, je peux sentir la tension de Miller. L'atmosphère semble

se glacer, rigidifiant chaque muscle de mon corps. Ils ne sont pas encore en présence l'un de l'autre, mais toute l'animosité invisible entre eux est déjà clairement perceptible. Elle me donne la chair de poule et fait battre mon cœur plus fort. Cela me donne l'impression d'aller volontairement dans la tanière du lion avec un steak attaché sur la poitrine.

– Ouvre les yeux, Olivia.

Le ton placide de Miller frappe ma peau et je me retrouve à ouvrir mes paupières doucement, même si je n'ai aucun désir de voir ce qu'il y aura hors de la voiture. Mais je conserve mon regard baissé sur mes genoux, notant l'éclat sauvage de ma bague d'éternité

avec laquelle je joue inconsciemment.

– Et regarde-moi, ordonne-t-il.

Avant que je puisse obéir, mon cou est saisi et tourné jusqu'à ce que je lui fasse face. Je verrouille mes yeux sur ceux de Miller, sachant ce que je verrai derrière lui si jamais je m'aventure à y risquer un œil.

Le Society.

Le club de Miller.

– C'est mieux, dit-il, approchant sa main libre et arrangeant négligemment ma nouvelle coupe. Tu sais que William Anderson n'est pas la personne que je préfère, déclare-t-il, mais il se soucie de toi, Olivia.

Je m'étouffe presque et ouvre la

bouche pour le contredire, pour lui dire que tous les actes de William sont commandés par sa culpabilité. Il n'a pas pu sauver ma mère, alors il essaye de purifier son âme en me sauvant moi, mais je me retrouve avec une main placée devant mes lèvres pour m'empêcher de parler avant que j'aie pu commencer.

– Si je peux accepter son aide, alors tu le peux *certainement*.

Mon visage grimace du fait de ma reddition derrière sa paume, mes yeux se rétrécissant légèrement. La forme que prennent ses lèvres avant qu'il parle me permet de comprendre quels mots vont sortir de sa bouche parfaite.

– Effrontée, soupire-t-il, bougeant sa main rapidement et la remplaçant par sa bouche.

Le contact de ses lèvres a l'effet auquel je m'attendais, et je me retrouve à déboucler ma ceinture tandis que je lui retourne son baiser. Je trouve rapidement ma voie dans l'habitacle pour finir sur ses genoux.

– Hummm, ronronne-t-il, m'aidant à m'installer confortablement tandis que nos langues retrouvent leur synchronisation parfaite.

Il est en train de me charger de la force dont j'aurai besoin pour affronter William, pour entrer dans le Society.

– Viens. Finissons-en avec ça.

Marmonnant mon mécontentement, je rends les choses aussi compliquées que possible pour Miller qui doit me détacher de sa bouche et ouvrir sa portière. Il penche la tête pour m'indiquer de sortir, ce que je fais en me plaignant ouvertement, glissant de ses genoux pour me retrouver sur le trottoir plus vite que je n'aurais aimé. Je traîne pour remettre ma robe en place, redonner du volume à mes cheveux, avant d'accepter mon sac quand il apparaît à côté de moi. Mes poumons prennent une lente inspiration, et je trouve finalement la force de faire face au bâtiment devant moi.

Des années d'angoisse semblent

monter du béton à mes pieds pour se saisir de mon corps et m'étouffer. L'air semble prendre une consistance lourde et épaisse, rendant ma respiration difficile. Et mes yeux brûlent des souvenirs que ramène l'endroit de mon passé entaché. Le bâtiment est exactement comme je me le rappelle – les grandes briques calcaires, les fenêtres en forme de vitraux géants, les marches de béton légèrement incurvées menant à la double porte gigantesque qui me mènera dans le monde de William. Une barre de métal noire brillante garde la façade, avec des pics dorés au sommet de chaque poteau, donnant à l'ensemble un air imposant, nuancé

d'une pointe de danger. Une plaque en or fixée à l'un des piliers flanquant l'entrée annonce en lettres larges et épaisses « Le Society ». Je fixe les portes sans les voir, me sentant plus vulnérable que jamais auparavant. C'est le centre du monde de William. C'est là que tout a commencé, quand une jeune femme s'est lancée sans peur dans l'inconnu.

– Olivia ?

Je me tire de ma rêverie et lance un coup d'œil de côté à Miller, le voyant me regarder. Il essaye de cacher son appréhension... et n'y parvient pas. Elle suinte de ses yeux, pourtant je ne suis pas sûre de savoir si son malaise vient de l'endroit où nous nous trouvons ou du

découragement qui s'empare de moi.

– La dernière fois que j'étais ici, William m'a jetée dehors pour de bon.

Les lèvres de Miller se resserrent, et il semble exprimer un désespoir presque égal au mien.

– Je ne voulais jamais avoir à revoir cet endroit, Miller.

Son expression s'accroît, et il se rapproche pour me prendre dans son *truc*. C'est l'endroit parfait où se cacher.

– J'ai besoin de toi avec moi, Livy. Je me sens comme si j'étais constamment au bord d'un trou noir qui m'avalera et me ramènera dans les ténèbres au moindre faux pas.

Ses mains remontent dans mon dos jusqu'à saisir les côtés de ma tête. Il me tire du creux où je me cache et trouve mes yeux. Je déteste la pointe de défaitisme que je peux y lire.

– N'abandonne pas notre combat, je t'en supplie.

Je donne plus d'éclat à mon regard en réponse à la demande de Miller, et essaye de me recomposer mentalement. Miller Hart n'est pas un homme faible. Je ne prends pas sa confession pour de la faiblesse. Ça n'en est pas. C'est simplement une fissure dans son armure d'homme parfait. Mais je représente aussi une force, parce que sans moi, Miller n'aurait pas même esquissé

l'idée d'échapper à sa vie de débauche. Je lui ai donné une raison et la force de le faire. Je ne dois pas lui rendre les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà. Mon histoire est exactement de la même nature : elle appartient au passé. C'est terminé. C'est le passé de Miller qui nous empêche d'aller de l'avant. Nous devons remédier à cela.

– Allons-y, dis-je d'un ton égal, défiant l'appréhension qui est toujours enfoncée profondément en moi. Je monte les marches calmement et avec détermination, menant Miller pour une fois, jusqu'à être empêchée d'aller plus loin par la double porte. Je suis stupéfaite quand je vois Miller me

dépasser et composer le code du boîtier de mémoire. Quoi ?

– Tu connais le code ?

Il gigote d'un air gêné.

– Oui, répond-il platement.

– Comment ?

Je ne vais pas accepter les signes usuels qui m'affirment que le sujet est clos. Il ne l'est pas. William et Miller se détestent. Il n'y a aucune bonne raison que Miller connaisse ce code qui peut lui donner accès à l'établissement de William. Il stoppe sa tentative de me faire pivoter vers lui et commence à jouer avec les manches de sa veste, les époussetant l'une après l'autre.

– Je suis passé ici une fois ou deux.

– Passé ici ? ris-je. Pour quoi faire ? Partager des cigares et des rires en dégustant un whisky de dix ans d'âge ?

– Tu n'as pas besoin d'être insolente, Olivia.

Je secoue la tête, n'éprouvant pas le besoin de le corriger ou de lui demander ce que pouvait être le sujet de leur conversation durant ces visites. J'imagine qu'elles ont dû être remplies d'échanges hauts en couleur. Pourtant, ma curiosité ne me permet pas d'en rester simplement là. « Pour quoi faire ? », je le regarde tandis que ses paupières entament un lent clignement comme si elles essayaient de rassembler la patience nécessaire à la suite de cette

conversation. Sa mâchoire se serre.

– Nous pouvons ne pas nous apprécier, mais quand il s’agit de toi, Anderson et moi nous entendons très bien.

Sa tête se penche dans l’attente que je le suive.

– Maintenant, allons-y.

Je sens ma lèvre inférieure s’abaisser en signe de condamnation, mais je suis son ordre malgré tout, tremblant des pieds à la tête.

Le grand hall d’entrée du Society brille par son élégance. Le parquet original est clairement poli toutes les semaines, et le *décor**, même s’il est maintenant crème et or plutôt que rouge

profond et or, est opulent. Ça ruisselle d'argent. C'est luxurieux. C'est magnifique. Mais tout ce *décor** formidable ne semble en cet instant qu'un déguisement – quelque chose pour tromper les gens et les empêcher de voir ce que ce bâtiment représente vraiment et ce qui se passe ici. Et qui fréquente cet établissement distingué.

Ayant suffisamment satisfait ma curiosité pour mon nouvel environnement, je continue, sachant malgré moi où je pourrai trouver le bureau de William, mais Miller m'attrape le bras, me faisant pivoter pour lui faire face.

– Le bar, dit-il tranquillement.

Mon tremblement revient. Il n'est pas justifié ni nécessaire, mais je n'y peux rien. Je déteste connaître cet endroit, probablement bien mieux que Miller.

– Lequel ? rétorqué-je, plus durement que je ne le souhaite. Le bar lounge, le bar musical, le bar *Mingle* ?

Il me lâche le bras et ses mains glissent dans les poches de son pantalon tandis qu'il me regarde attentivement, se demandant de toute évidence si mon impudence va finir par faire long feu. Je ne peux moi-même en être sûre.

Plus je m'aventure loin dans le Society, plus je sens que mon tempérament devient difficile à contrôler. Tous les mots prononcés par

Miller à l'extérieur sont soudainement oubliés. Je ne peux me les rappeler. Je *dois* me les rappeler.

– Le bar lounge, répond-il calmement, en signalant la gauche avec un mouvement de son coude.

– Après toi.

Miller supporte tout ce que je peux lui faire subir de mon caractère sans riposter. Il ne mord pas. Il est calme, relaxé, et conscient de l'irritation qui émane de sa douce. Prenant la goulée d'air sans doute la plus longue de ma vie, je parviens à me raisonner je ne sais comment et suis la direction indiquée par Miller.

L'endroit est peuplé mais plutôt

calme. Le bar lounge, je viens de m'en souvenir, est toujours plus ou moins tranquille. Les fauteuils en velours peluché encombrent l'espace, accueillant des hommes en costume dans bien des cas, tous avec des verres de liquide sombre à la main. La lumière est faible, les conversations se déroulent en sourdine. L'endroit est civilisé. Chargé de respect. Il défie tout ce que le monde souterrain de William représente.

Mes pieds nerveux passent le seuil de la double porte. Je peux sentir la présence de Miller derrière moi, la réaction naturelle de mon corps à sa proximité toujours sensible dans mes tripes. Je bouillonne et suis incapable

d'apprécier le confort de ce cadre exquis du fait des étincelles qui torturent actuellement mon esprit en alerte.

Quelques têtes se tournent alors que nous entrons dans le bar. Elles reconnaissent Miller. Je peux le dire du fait des expressions surprises qui remplacent la curiosité exprimée de prime abord. Ou est-ce que c'est moi qui suis reconnue ? Je mets rapidement un terme à ces pensées perturbantes et avance, me retrouvant rapidement au bar. Je ne peux pas penser comme ça. Je ne *dois* pas penser comme ça. Je vais courir vers la sortie dans une seconde si je ne mets pas un terme à ce genre de pensées. Miller a besoin de moi à ses

côtés.

– Qu'est-ce que je peux vous servir ?

Je dirige mon attention vers le serveur impeccablement habillé et lâche immédiatement ma commande.

– Du vin. N'importe lequel.

Je pose mes fesses sur l'un des tabourets en cuir du bar tout en réunissant toutes les fibres de mon être dans une tentative pour me calmer. L'alcool. L'alcool m'aidera. Le barman hoche la tête et commence à me préparer mon verre tout en regardant vers Miller avec un air interrogateur.

– Un scotch. Sec, marmonne Miller. Le meilleur que vous avez. Et faites-en un double.

– Le Chivas Regal Royal Salute, cinquante ans d'âge. C'est le meilleur, monsieur.

Il indique une bouteille sur une étagère en verre derrière le bar, et Miller grogne son accord, mais il ne prend pas un tabouret à côté du mien, choisit plutôt de rester debout à côté de moi, passant le bar en revue et faisant signe à des visages inquisiteurs.

Le meilleur qu'ils ont. Personne ne paye ses verres au Society. Les frais indécents pour devenir membre ou le rester suffisent à couvrir le prix des consommations. Et Miller doit certainement savoir cela. Il doit faire passer un message privé. Il se rappelle

de William fouillant son bar parfaitement rangé et se servant un verre. Il prend une revanche enfantine. Est-ce que ça ira comme moyen de transmission ?

Un verre de vin blanc est placé devant moi, et je le porte immédiatement à mes lèvres, prenant une longue et copieuse gorgée tandis qu'une forme massive apparaît derrière le bar de nulle part. Regardant à ma droite avec mon verre suspendu en l'air devant moi, je prends note de la présence de ce géant. Ses yeux bleus, si pâles qu'ils semblent transparents, coupent dans l'atmosphère relaxée comme des machettes et ses cheveux noirs et longs sont ramenés en

arrière dans une queue-de-cheval. Tout le monde prend conscience de sa présence, y compris Miller, qui semble devenu électrique et dont la main dans mon dos me donne des frissons. Je me rappelle de lui – je ne pourrai jamais l’oublier – mais son nom est coincé sur ma langue. C’est le bras droit de William. Il est bien habillé mais son costume sur mesure ne fait rien pour diluer les vibrations négatives émanant de chacun de ses pores.

Je me rassois sur mon tabouret et prends une gorgée nerveuse de mon vin, en essayant d’ignorer sa présence. Impossible. Je peux sentir ses yeux transparents traverser ma peau.

– Olivia, dit-il dans un grognement inquiétant, me forçant à prendre une inspiration remplie d’anxiété, et Miller semble passer un nouveau cran dans le niveau de tension de son corps.

Je sens maintenant sa poussée constante dans mon dos et il se met à virtuellement vibrer contre moi.

Je ne peux pas parler. Je peux juste avaler, faisant un sort à mon verre plus rapidement encore.

– Carl, dit Miller calmement, me permettant enfin de me souvenir de son nom.

Carl Keating. L’un des hommes les plus effrayants que j’aie jamais rencontrés. Il n’a pas changé d’un pouce

– il n'a pas vieilli... n'a pas perdu sa terrifiante aura.

– Nous ne vous attendions pas, dit Carl, prenant le verre vide des mains du barman et faisant un geste de la tête pour le congédier, n'ayant aucun besoin qu'il lui verbalise la commande.

– Visite surprise.

La réplique de Miller est pleine d'arrogance.

Carl place le verre sur le comptoir en marbre du bar avant de se tourner et de prendre une bouteille noire sur l'étagère qui est embellie par une étiquette intriquée d'or.

– Le bon truc.

Il hausse ses sourcils noirs tandis

qu'il lève la bouteille et enlève son bouchon doré. Je bouge sur mon tabouret pour trouver une position plus confortable et risque un coup d'œil au-dessus de mon épaule, redoutant ce que je pourrai trouver. Son expression stoïque et ses yeux bleus animés, considérant Carl d'une expression ennuyée, ne font rien pour apaiser mon inquiétude.

– Seulement le meilleur, dit Miller très distinctement, ne laissant jamais sa concentration faiblir.

Je cligne des paupières doucement en inspirant silencieusement, mes mains tremblantes ramenant mon verre à mes lèvres. Je me suis retrouvée dans

nombre de situations pénibles récemment, mais celle-ci remporte le pompon.

– Rien d'autre que le meilleur pour le Special One, n'est-ce pas ?

Carl lance un sourire moqueur tout en versant quelques centilitres du liquide.

Je tousse au-dessus de mon vin, reposant violemment le verre avant qu'il ne m'échappe. Il joue un jeu dangereux et il le sait. La poitrine de Miller se gonfle, bourdonne et brûle contre mon dos, m'avertissant qu'il pourrait exploser à tout moment.

Carl passe le verre par-dessus le bar et le tient à mi-hauteur, plutôt que de le placer sur le bar pour que Miller puisse

s'en saisir, puis l'agite légèrement... comme pour le tenter. Je grimace en sautant sur place quand la main de Miller apparaît brusquement et arrache vicieusement le verre de sa prise, dessinant un sourire mauvais sur le visage de la méchante bête derrière le bar. Il prend un malin plaisir à provoquer Miller et il commence à m'agacer sérieusement. Miller vide son verre en une seule gorgée avant de le rabattre sur la table et de lécher ses lèvres lentement, un début de sourire se développant au coin de ses lèvres. Ses yeux restent fixés sur Carl pendant tout ce temps. L'animosité pulsant entre ces deux hommes me donne le vertige.

– Monsieur Anderson veut que vous alliez dans son bureau. Il vous rejoindra rapidement.

Mon cou est saisi avant même que Carl ait fini sa phrase, et je suis sur mes pieds et conduite loin du bar sans avoir pu finir le fond de mon verre de vin, dont j'éprouvais pourtant le plus grand besoin. La colère se dégageant de Miller est palpable. Je suis suffisamment nerveuse de me trouver là. Toutes ces démonstrations de haine ne m'aident pas vraiment. Le martèlement des coûteuses chaussures de Miller sur le sol ciré ricoche dans ma tête, les murs se refermant sur moi alors que le couloir nous avale.

Et puis je vois la porte – celle que j’ai franchie la dernière fois que je suis venue ici. Sa poignée ouvragée semble gonfler sous mes yeux, comme si elle essayait de m’attirer à l’intérieur, me montrant la voie, et les lumières du couloir semblent s’estomper au fur et à mesure que nous progressons. Le brouhaha léger du club distingué se dissout en une rumeur assourdie de sons étouffés derrière moi, mon pauvre esprit étant assailli de souvenirs incessants et douloureux.

Mes yeux sont fixés sur la poignée, et je vois la main de Miller se détendre au ralenti et la saisir, la poussant vers le bas et ouvrant la porte. Il me fait entrer

avec fermeté. Je ne pensais jamais revoir cette pièce une nouvelle fois, mais avant que j'aie le temps de me faire à l'idée, j'entends le bruit de la porte qui se ferme et je suis retournée et saisie avec conviction.

Je hoquette, surprise, et recule sous le choc. Le baiser de Miller est impérieux et rempli d'urgence mais je l'accepte, reconnaissante qu'il m'évite la peine d'avoir à redécouvrir l'environnement familial. Nos bouches se rencontrent avec rage alors que nous nous consumons l'un dans l'autre. Puis il est dans mon cou, sur ma joue, mon épaule et revient à ma bouche.

– Je te veux ici, grogne-t-il,

commençant à avancer, m'encourageant à reculer jusqu'à ce que je puisse sentir du bois dur sous mes jambes. Je veux te baiser ici, te faire crier d'extase et jouir sur ma queue gonflée.

Il me soulève et me place sur le bureau derrière nous, ma robe remontée jusqu'à la taille tandis qu'il continue à attaquer ma bouche. Je sais ce qu'il est en train de faire. Et je n'en ai rien à faire. C'est la recharge d'énergie dont j'avais besoin.

– Fais-le, dis-je, haletante, levant la main et tirant sur ses cheveux.

Miller grogne dans ma bouche tandis qu'il défait sa ceinture et ouvre son pantalon avant de rabattre ses mains sur

moi et de mettre ma culotte sur le côté. Nous rompons notre baiser et je reporte mon regard sur son entrejambe.

Sa queue est animée de pulsations violentes, semblant me supplier de me jeter sur elle.

– Avance-toi, m’ordonne-t-il d’une voix rauque, glissant sa main libre sur mes fesses et tirant avec impatience tandis qu’il se regarde flatter doucement son érection. Viens me voir, ma douce.

Je change délicatement de position, plaçant mes paumes à plat sur le bureau derrière moi, m’assurant de ne jamais quitter des yeux son visage parfait – voulant ainsi être sûre de ne pas reprendre conscience par surprise de

l'endroit où nous nous trouvons. La tête humide de sa queue se frotte contre l'entrée de ma chatte, me tendant intensément.

L'énergie que je dois déployer ne serait-ce que pour garder les yeux ouverts a presque raison de moi. Il fait tourner son gland en cercles douloureux, autour de ma chair, utilisant toujours ses techniques familières pour essayer de me rendre folle, malgré l'urgence qui semblait le posséder juste avant.

– Miller ! Mes bras ballent derrière moi, mes dents se mettent à grincer légèrement.

– Tu me veux en toi, Olivia ?

Il reporte ses yeux de son sexe à mon

visage rougi, se frottant encore contre mes lèvres.

– Tu veux ?

– Oui.

Je ramène mes jambes autour de sa taille et les utilise pour faire levier, en le tirant vers moi.

– Oui !

Je m'étouffe, sa pénétration instantanée dans mes tréfonds me privant de ma respiration.

Il se retire doucement, se regardant sortir de mon passage, sa mâchoire visiblement animée de pulsations. Puis il me regarde à nouveau en restant immobile, ses yeux bleus visiblement plus sombres, sa prise sur mes cuisses

changeant... il se prépare. J'attends la suite, soutenant son regard volontaire tandis qu'il se rapproche, sa poitrine couverte de sueur se déployant au-dessus de moi et nos nez se touchant presque. Pourtant il reste immobile à l'entrée de mon sexe, seule l'extrémité de sa queue posée à l'intérieur. Je ne bouge pas. Je reste immobile et patiente pendant l'étude rapprochée à laquelle il se livre de ma personne, haletant contre son visage, attendant si désespérément que ses mouvements reprennent, mais désirant tout aussi fort laisser Miller faire comme il veut, sachant que c'est exactement ce dont il a besoin.

Maintenant.

Ici.

Moi.

Nos yeux sont verrouillés. Rien ne pourra les séparer. Et quand il réduit lentement le petit écart qui nous sépare et m'embrasse tendrement, je ne perds toujours pas le bleu de son regard. Je garde mes yeux grands ouverts, tout comme lui. Son baiser est bref mais rempli d'amour. Il est plein de vénération.

— Je t'aime, murmure-t-il, en se redressant, interdisant toujours à son regard de changer de cible.

Je souris, conservant l'équilibre en m'appuyant sur un bras, tandis que j'utilise l'autre pour me tracter vers lui.

Je parcours sa joue ombrée de barbe du bout de mon doigt tandis qu'il continue son examen.

– Remets ta main sur le bureau.

Son ordre est prononcé sur un ton doux mais ferme, et j'obéis sans attendre. Je sais parfaitement bien quelle est son intention. Je peux la saisir dans le fond de ses yeux doux. Une faim désespérée. Il prend une profonde inspiration, faisant gonfler sa poitrine jusqu'à tendre les coutures de sa veste.

Je prends une goulée d'air moi aussi, la retenant, me préparant, désirant silencieusement qu'il me prenne. Ses lèvres brillantes et somptueuses se rejoignent et il secoue rêveusement sa

tête.

– Je t’aime tellement. Tellement.

Puis il s’enfonce en moi avec un aboiement guttural.

Je crie, mes poumons explosant et rejetant tout l’air que j’avais contenu jusque-là.

– Miller !

Il s’immobilise contre moi, nous tenant tous deux serrés, me remplissant au maximum. Cette simple charge puissante de son corps contre le mien nous a tous deux laissés pantelants. Mais ce n’est certainement pas fini, alors je reprends mon souffle et mets à profit les quelques secondes qu’il me donne pour me préparer à son attaque alors qu’il

tressaute et se contracte en moi.

Les choses arrivent plus vite que je ne l'ai anticipé. Je subis quelques secondes de pénible torture alors qu'il sort de moi très lentement avant qu'il ne se laisse totalement aller. Il est sans pitié. Nos corps se heurtent encore et encore, créant les sons et les sensations les plus merveilleuses – nos cris de plaisir démesurés saturant le grand bureau, le sentiment de notre union à tous deux m'envoyant dans cet endroit au-delà du plaisir. Mon esprit perd pied, et je me concentre uniquement sur le fait d'accepter cette brutalité. Je suis sûre que je finirai avec des bleus après ça, mais je m'en moque complètement. Je le

veux encore plus fort.

Plus rapide. J'en veux plus. Plus de Miller. Je tire sa veste dans mes poings serrés et m'y accroche comme si ma vie en dépendait. Puis il avance sa bouche contre la mienne et y glisse sa langue. Il veut savoir si je vais bien. Il veut me baiser mais me vénérer. Il veut les choses qui font de nous ce que nous sommes. Me touchant. Me goûtant. M'aimant.

– Plus fort, crié-je dans sa bouche, juste pour qu'il sache que j'aime ce qu'il me fait. Tout dans ce moment – la force qui se dégage de lui, sa manière impitoyable de me prendre, sa manière de me posséder, l'endroit où nous nous

trouvons...

– Oh doux Jésus, Livy.

Sa bouche rejoint mon cou. Il le mord et le suce, ma tête retombe en arrière tandis que je m'accroche maintenant à ses épaules, et il ne faiblit pas... une seule... seconde. La vitesse de ses coups de boudoir augmente encore d'un cran. Ou de deux. Ce pourrait être de trois.

– Bon sang !

– Oh Dieu ! je crie, sentant mon sexe se gonfler de sang. Oh Dieu, oh Dieu, oh Dieu ! Miller !

Je perds l'usage de mes sens, n'entends plus que de manière assourdie, ma vision est déformée, et je

finis par abandonner et fermer les yeux, perdant ainsi l'usage de la vue. Maintenant tout ce que j'ai, ce sont mes sensations. Beaucoup de sensations.

– Je viens !

– Oh oui ! Viens pour moi, ma douce.

Son visage émerge de mon cou et il le plaque contre ma bouche, poussant impatiemment sa langue entre mes lèvres quand je prends trop de temps pour réagir. Je suis trop concentrée sur l'orgasme monstrueux qui pointe. Il est sur le point de faire exploser mon monde en morceaux.

Je commence à paniquer quand je me retrouve coincée au-delà du point de non-retour mais semble-t-il incapable de

trouver mon relâchement. Je me tends de toute part. Mes bras sont totalement rigides, et ne bougent que du fait des mouvements violents de Miller. Il me culbute encore et encore, tirant mon corps contre le sien tandis que nos bouches se rencontrent violemment à chaque coup. Mais ça ne vient pas. Je ne parviens pas à jouir et ma frustration explose.

– Plus fort ! je crie, au désespoir.
Fais-moi jouir !

Je lève les mains et tire sans hésiter sur ses cheveux, le faisant crier tandis qu'il s'enfonce en avant.

Mais il s'arrête. Abruptement. Ma rage ne fait qu'augmenter

exponentiellement quand il me sourit d'un air suffisant. Il me regarde haleter irrégulièrement, et doit me sentir me contracter autour de son sexe. Il est prêt à exploser, lui aussi. Je peux le sentir derrière la satisfaction qu'il affiche. Mais je ne suis pas sûre de savoir si cette satisfaction lui vient du fait de savoir qu'il est au bord de me faire perdre l'esprit ou de me prendre sur le bureau de William.

La couche de sueur glissant sur ses sourcils retient momentanément mon attention... jusqu'à ce qu'il parle, ramenant mon regard vers le sien.

– Dis que je suis à toi, ordonne-t-il calmement.

Mon cœur martelant se met à battre plus fort encore.

– Tu es à moi, lui dis-je avec une conviction totale.

– Dis-m'en plus.

Il me retient au bord de l'orgasme, serrés l'un à l'autre, son bas-ventre collé contre mon sexe étant la seule chose qui m'empêche de quitter cette réalité.

– Tu. Es. À. Moi.

Je l'épelle pour lui, appréciant la lueur de satisfaction qui prend la place de la suffisance sur son visage.

– Moi. Personne d'autre ne peut te sentir, te goûter – je prends ses joues entre mes mains et presse mes lèvres

contre les siennes, les mordant un petit peu avant de les lécher – ou t’aimer.

Un long gémissement émane de mon gentleman à mi-temps. Un gémissement de bonheur.

– Correct, il murmure. Allonge-toi, ma douce.

J’obéis volontiers, relâchant son visage et me mettant sur le dos tout en le regardant. Il sourit, de ce sourire glorieux et vertigineux, puis décrit des cercles avec ses hanches lentement et en profondeur, me faisant franchir instantanément la limite.

– Oooohh.

Je soupire et ferme les yeux, mes mains s’enfonçant dans mes cheveux

blonds et retenant ma tête qui oscille d'un côté et de l'autre.

– Je suis d'accord, geint Miller, gigotant au-dessus de moi avant de sortir rapidement et de reposer sa queue sur mon ventre.

C'est seulement à ce moment que je réalise qu'il ne porte pas de préservatif.

Il vient partout sur mon ventre, sa queue pulsant dans son relâchement et nous la regardons tous les deux en silence.

Je n'ai pas besoin de dire ce que nous savons tous les deux. Il n'y avait pas de place dans son esprit dévoré par le désir pour penser à nous protéger quand il m'a poussée dans le bureau de William. Il

voulait seulement s'assurer de marquer ce qui était à lui dans le bureau de l'un de ses ennemis jurés.

Est-ce que c'était pervers ? Oui. Est-ce que j'en ai quelque chose à faire ? Non.

Il baisse lentement son corps sur le mien et m'épingle contre le bureau, cherchant cet endroit dans mon cou qu'il aime, y enfonçant son museau avec amour.

– Je suis désolé.

Le petit sourire qui relève mes lèvres est sans doute aussi pervers que les actes déraisonnables de Miller.

– Ce n'est...

Le bruit d'une porte qui claque

résonne à travers la pièce, figeant les mots sur mes lèvres, et le visage de Miller se relève lentement de mon cou jusqu'à ce qu'il me fixe. Le sourire calculateur qui éclaire doucement sa bouche délicieuse me fait me mordre la lèvre pour ne pas l'imiter.

Oh, mon Dieu aide-nous !

– Espèce d'enfoiré.

La puissante voix de William est chargée de venin.

– Espèce d'enfoiré immoral.

Mes yeux s'agrandissent tandis que l'énormité de notre situation finit par surpasser la satisfaction perverse que je ressens. Même si le fin sourire de Miller reste fermement accroché à ses lèvres. Il

s'approche et m'embrasse chastement.

– C'était un plaisir, ma douce.

Il s'écarte de moi, montrant son dos à William pour me cacher tandis qu'il referme son pantalon. Il me sourit, et je sais que c'est sa manière de me dire de ne pas m'inquiéter. Il remet ma culotte en place et arrange ma robe, ce qui est bienvenu parce que je suis figée par l'anxiété, incapable de m'arranger pour paraître décente. Puis il me tire hors du bureau et s'efface sur le côté, m'exposant à la colère palpable se dégageant de la puissante carrure de William.

Oh merde, il semble animé de pulsions homicides.

Les lèvres de William se plissent de dégoût. Il tremble visiblement. Et je sais que c'est également mon cas. Ce n'est pas celui de Miller, cependant. Non. Il ignore la rage de William et se saisit calmement d'un fauteuil et le tourne vers moi, poussant mon corps réduit à l'impuissance à l'intérieur.

– Ma chère, dit-il, me faisant tousser du fait de son arrogance continuelle.

Il cherche à y passer. Ce doit être ça.

Je regarde dans le vide devant moi et commence à jouer nerveusement avec ma bague, et dans ma vision périphérique, je vois Miller lisser tranquillement son costume avant de s'asseoir dans le fauteuil à côté du mien.

Je risque vers lui un coup d'œil nerveux. Il sourit. Et il fait un clin d'œil ! Il me fait vraiment un clin d'œil, me forçant à mettre la main devant la bouche tandis que je me mets à émettre involontairement un grognement. J'essaye de contenir mon rire de toutes mes forces, tentant de déguiser mon éclat en une quinte de toux. C'est une telle perte d'énergie. Il n'y a rien de drôle dans cette situation. Il n'y avait rien de drôle déjà avant que Miller n'abuse de moi sur le bureau de William, et il n'y a définitivement rien de drôle maintenant. Nous sommes tous les deux face à de gros, gros ennuis. Des ennuis deux fois plus gros que ceux qui nous attendaient

quand nous sommes arrivés.

Je demeure raide et silencieuse quand j'entends le bruit de pas se rapprochant tandis que Miller se met à l'aise, se relaxant, reposant sa cheville sur son genou et passant ses mains le long des bras de son fauteuil. William fait le tour du bureau, tandis que je le suis des yeux sans bouger la tête. L'atmosphère est juste... horrible.

S'installant lentement dans son fauteuil, gardant son regard gris furieux vissé sur un Miller blasé, il finit par prendre la parole. Mais les mots de William me surprennent totalement.

– Ta coupe de cheveux a changé.

Il se tourne vers moi, regardant ma

nouvelle coupe, qui doit certainement être toute chamboulée maintenant. Je sens que mon visage est humide, mon corps toujours agité de bourdonnements.

– Je les ai fait couper.

Maintenant qu'il a tourné son attention vers moi, je peux sentir mon caractère recommencer à poindre.

– Par un coiffeur ?

Mon corps commence à gigoter bizarrement. Ce n'est pas bon signe. Les gens se font généralement couper les cheveux par un coiffeur – cela va sans dire – alors le fait qu'il pose la question semble hors de propos.

– Oui.

Je ne mens pas. *J'ai bien fait couper*

mes cheveux par un coiffeur... le matin après que je les ai massacrés moi-même.

Les mains de William sont réunies en clocher devant sa bouche tandis qu'il me regarde remuer et continuer d'éviter son regard. Je suis rapidement soulagée de son regard glacial et de ses questions quand il tourne son attention vers Miller.

– À quoi exactement est-ce que tu pensais ?

Il dote ses paroles d'un peu plus de chaleur maintenant, et je risque un œil vers lui en me demandant si sa question porte sur ce qu'il vient de voir ou sur les événements de la nuit passée à Ice, dont il doit sans l'ombre d'un doute avoir connaissance.

Miller s'éclaircit la gorge et lève la main pour s'épousseter tranquillement l'épaule. C'est un geste fait pour suggérer l'indifférence. Il essaye de pousser William à bout, et même si je me suis rendue coupable en bien des occasions de ce même comportement, je me demande si c'est vraiment le bon moment. J'ai contenu mon caractère... tout juste. Miller doit lui aussi freiner son impudence.

— Elle est à moi, dit-il, regardant William. Je ferai d'elle ce que je veux.

Je rétrécis dans ma chaise, stupéfaite de cette démonstration d'ego en une occasion si délicate. C'est lui qui dit que nous avons besoin de l'aide de

William, alors pourquoi diable se comporte-t-il ainsi comme un con ? Vous vous entendez bien ? Bien sûr !

Je sais qu'il a une manière étrange d'exprimer sa pensée. J'en suis venue à l'accepter, mais cette déclaration est clairement faite pour agacer William un peu plus, et quand je jette un regard prudent à l'ancien souteneur de ma mère et vois de la vapeur virtuellement sortir de ses oreilles, il devient tout à fait évident, *très* rapidement, qu'il a réussi.

William se soulève de sa chaise et frappe la table de ses paumes, se penchant en avant, son visage déformé par la rage.

– Tu n'es plus qu'à un millimètre de

te faire désintégrer, Hart ! Et je mets tout mon poids dans cette situation de merde pour m'assurer que ce ne soit pas le cas !

Je recule autant que je peux dans mon fauteuil pour mettre autant de distance entre moi et William que possible – une vaine tentative pour éviter de subir les violentes vibrations qui se dégagent de son corps contracté. Cette situation devient chaque seconde de plus en plus intenable. Miller se lève lentement de son siège et adopte la même posture que William. Les choses sont sur le point d'empirer. Je ne suis pas assez bête pour croire que le mouvement fluide et calme de Miller est un signe de contrôle. Sa

mâchoire animée de tics et ses yeux fous disent tout le contraire. Je suis figée et incapable d'intervenir dans le face-à-face entre ces deux hommes puissants.

– Tu sais aussi bien que moi que je peux briser chaque os des corps de ces parasites et que je le *ferai*.

Il chuchote quasiment ces mots dans le visage de William, ses épaules animées de vibrations... presque calmement.

– Ne te méprends pas, je n'y réfléchirai pas à deux fois, et je traverserai toute cette merde en riant.

– Putain ! jure William, sa main volant en l'air et saisissant la chemise de Miller au niveau de sa gorge, la

serrant fermement et l'attirant à lui. Je sursaute de surprise, me levant à demi de mon fauteuil, mais ne leur crie pas d'arrêter. Aucun son ne sort de ma gorge.

– Lâche... moi... tout... de... suite.

Miller parle bas et de manière concise, son ton est empreint de férocité.

– Maintenant.

Les deux hommes se tiennent immobiles pendant ce qui semble une éternité, jusqu'à ce que William jure à nouveau et relâche sa prise sur Miller avant de retomber sur son cul et de laisser partir sa tête en arrière pour regarder vers le plafond.

– Tu as vraiment fait de la merde,

cette fois, Hart. Assieds-toi, Olivia.

Mes fesses retombent sur le fauteuil rapidement, je veux éviter de créer d'autres problèmes, et je regarde Miller, tandis qu'il remet en place sa chemise et lutte avec le nœud de sa cravate avant de se rasseoir. Je me sens stupidement soulagée quand il se penche vers moi et prend ma main, la pressant doucement, sa manière de me dire que tout va bien. Il sait ce qu'il fait.

– J'imagine que tu fais référence à hier soir.

Un rire sarcastique s'échappe de la bouche de William et sa tête retombe, ses yeux oscillant entre moi et Miller.

– Tu veux dire par opposition à ta

manière de marquer ce que tu penses être ton territoire dans mon bureau ?

– Ce que je *sais* être mon territoire.

Oh bon Dieu !

– OK, arrêtez ! je crie, laissant enfin éclater mon exaspération. Arrêtez ça !

Les deux hommes se rencognent dans leurs fauteuils, la surprise se dessinant sur leurs beaux visages.

– Assez avec les conneries macho, s'il vous plaît !

Je libère ma main de celle de Miller, mais il la réclame à nouveau dans la seconde, la portant à ses lèvres pour l'embrasser à plusieurs reprises.

– Je suis désolé, dit-il avec sincérité.

Je secoue la tête et prends une

inspiration profonde, puis dirige mon attention vers William qui regarde Miller avec attention, pensif.

– Je pensais que tu avais accepté l'idée que tu ne pouvais pas nous séparer, dis-je, notant que Miller arrête sa pluie continue de baisers sur le dos de ma main.

Après que William nous a aidés à fuir Londres, j'étais certaine qu'il ne chercherait plus à interférer.

Il soupire, et je sens ma main rabaissée sur les genoux de Miller.

– Je me pose constamment des questions à ce sujet, Olivia. Je peux reconnaître l'amour quand il m'est agité sous les yeux. Mais je peux aussi voir

les désastres arriver quand on fait tout pour les faire survenir. Je n'ai pas la moindre putain d'idée de ce qui serait le plus juste.

Il s'éclaircit la gorge et me regarde avec un air d'excuse.

– Excuse mon langage.

Je laisse échapper une bouffée d'air sarcastique. Excuser son langage ?

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?
continue William, ignorant mon amusement et regardant Miller.

Oui, finissons-en avec ça. Je regarde Miller moi aussi, alors qu'il change de position dans son fauteuil.

– Je veux toujours arrêter, dit Miller, clairement gêné par ce double examen,

pourtant sa déclaration est prononcée avec beaucoup de détermination.

La détermination est importante. Même si j'en suis finalement arrivée à la conclusion qu'elle n'était pas suffisante en elle-même.

– Oui, nous sommes d'accord là-dessus. Mais je vais te poser la question une nouvelle fois, est-ce que tu penses qu'ils vont te laisser partir ?

C'est une question rhétorique. Elle ne demande pas de réponse. Et elle n'en recevra pas. Alors William continue.

– Pourquoi l'as-tu amenée avec toi, Hart ? Sachant à quel point les choses étaient délicates, pourquoi ?

Je me contracte, tous mes muscles

devenant rigides sous le coup de la culpabilité que soulève cette question. Je ne peux pas le laisser assumer le poids de cette responsabilité.

– Il ne m’a pas forcée, dis-je avec honte, sentant la pression de Miller sur ma main s’accroître. Miller était à Ice. J’étais chez moi. J’ai eu un coup de fil sur mon téléphone. Un numéro inconnu.

William fronça les sourcils.

– Continue.

J’avale ma salive pour me donner du courage et regarde Miller du coin de l’œil, capturant son expression amoureuse et douce.

– Je pouvais entendre une conversation, et je n’ai pas aimé ce que

j'ai entendu.

J'attends la question évidente qui doit suivre, mais je hoquette quand William dit quelque chose de complètement différent à la place.

– Sophia-putain de-Reinhoff.

Ses yeux s'ouvrent et atterrissent sur Miller avec fracas.

– Terminé de cacher ta relation avec Olivia.

– Miller n'a rien fait, j'argumente en m'avançant sur mon fauteuil. C'est moi qui ai causé cette situation. Je suis allée au club. J'ai tout fait pour rendre Miller fou de rage.

– Comment ?

Ma bouche se ferme et je me recule

de nouveau dans mon fauteuil. Il ne voudra pas plus l'entendre que Miller n'aurait voulu le voir.

– J'ai...

Mon visage rougit de gêne sous le regard inquisiteur de William.

– J'ai...

– Quelqu'un l'a reconnue.

Miller s'en mêle, et je sais que c'est parce qu'il va mettre ça sur le dos de William.

– Miller...

– Non, Olivia.

Il me fait taire et s'avance un peu.

– Elle a été reconnue par un de tes *clients*.

Le regret que je vois se dessiner sur

le visage de William me fait ressentir de la culpabilité.

– J’ai regardé une espèce de connard essayer de me la prendre, en offrant de s’occuper d’elle.

Il commence à trembler, le souvenir de la scène le mettant de nouveau en colère.

– Dites-moi, monsieur Anderson, qu’est-ce que vous auriez fait ?

– Je l’aurais tué.

Je recule face au ton menaçant et froid de la réponse de William, persuadée qu’il pense absolument ce qu’il dit.

– Eh bien, je l’ai épargné – Miller se relâche un peu – est-ce que ça fait de moi quelqu’un de meilleur que toi ?

– J’imagine que oui, répond William, sans hésitation et avec une étonnante honnêteté.

Pour je ne sais quelle raison, je ne suis pas surprise.

– Je suis content que nous ayons mis ça au clair. Maintenant, continuons.

Miller bouge dans son fauteuil.

– Je sors de là, je prends Cassie avec moi, et je vais te dire exactement comment.

William le fixe sans expression un moment, puis les deux hommes se tournent vers moi.

– Vous voulez que je sorte ?

– Attends-moi au bar, dit Miller froidement, me présentant une

expression dont je suis familière. C'est son expression je-ne-changerai-pas-d'avis.

– Alors tu m'as seulement amenée ici pour me baiser sur son bureau ?

– Olivia ! me réprimande William, attirant les foudres de mon regard dans sa direction.

Il le soutient calmement et si je n'étais pas aussi froissée, je lui grognerais dessus. Mais j'accepte ne pouvoir être d'aucune aide dans ce cas de figure. En fait, tous les événements qui nous ont amenés ici et maintenant ne font que me confirmer que je suis un obstacle, mais je suis en colère pour... toutes les raisons. Parce que je me sens désarmée,

parce que je me sens pénible.

Me levant en silence, je leur tourne le dos sans prononcer une parole supplémentaire et échappe à la tension en fermant la porte derrière moi. Je marche dans le coton jusqu'au bout du couloir, trouvant mon chemin vers les toilettes pour femmes, ne me souvenant même plus du fait que je sais exactement où elles se trouvent. Je ne m'intéresse pas aux manifestations d'intérêt que me portent les hommes, les femmes, et le personnel sur le trajet. C'est dur, mais j'y parviens, le fait de savoir dans quel état de désespoir encore plus profond ces regards pourraient me plonger me donne la force nécessaire pour y

parvenir.

Une fois que j'ai utilisé les toilettes, lavé mes mains et observé mon reflet sans expression dans le miroir pendant un long moment, je retourne dans le bar lounge et m'installe sur un des tabourets au bar, ordonnant rapidement un verre de vin – essayant de me concentrer sur autre chose que ce qui se passe dans le bureau de William.

– Madame.

Le barman sourit en faisant glisser mon verre dans ma direction.

– Merci.

Je prends une longue gorgée et jette un regard alentour, heureuse que Carl ne soit plus dans les parages. Un rapide

coup d'œil à mon téléphone m'apprend qu'il est seulement midi. Ce matin semble parti pour durer des années, mais la perspective de voir Nan et de la ramener chez elle dans quelques heures soulage mon esprit fatigué.

Je me sens relaxée dans l'atmosphère paisible du bar, enchaînant les gorgées de mon verre de vin... jusqu'à ce que ce sentiment – celui que j'ai ressenti depuis que j'ai quitté New York – recommence à m'envahir à nouveau. Des frissons. Des frissons de chair de poule remontant jusque dans mes épaules, et puis les cheveux de ma nuque se hérissant à leur tour. Levant la main et frottant l'arrière de mon cou, je regarde sur le côté, ne

voyant rien d'inhabituel, seulement des hommes sirotant leurs verres, parlant tranquillement, et une femme assise sur un tabouret à côté de moi. Je m'ébroue pour faire cesser cette impression avant de reprendre une gorgée de vin.

Le barman sourit en s'approchant de la femme à côté de moi.

– Un verre d'Hendrick's, s'il vous plaît, ordonne-t-elle, sa voix douce et rauque dégageant une aura de sexualité, exactement comme toutes les femmes de William que je me rappelle avoir connues.

C'est comme si elles avaient pris des leçons dans l'art de parfaire leurs capacités de séduction vocales, pour que

même quelque chose d'aussi simple que de commander un verre puisse paraître érotique. Malgré cette évocation du passé, je souris intérieurement, je ne sais pas bien pour quelle raison. Peut-être parce que je sais que je n'ai jamais développé ce talent particulier.

Je porte mon verre à mes lèvres, observant le barman tandis qu'il prépare la commande de cette femme et la lui donne, tournant en partie mon dos au bar pour garder l'entrée en vue et guetter l'arrivée de Miller et William. Combien de temps cela va leur prendre ? Sont-ils toujours en vie ? J'essaye d'arrêter de m'inquiéter, et je suis aidée dans mes efforts par le retour de mes frissons, me

poussant à me retourner doucement, comme pour vérifier que je n'ai rien dans mon dos. Je découvre cette femme me faisant face, tenant son verre entre ses doigts délicats.

Des doigts comme les miens.

Mon cœur remonte dans ma tête et explose, envoyant des millions de souvenirs dans une brume qui commence à flotter autour de moi. Des visions très claires. Trop claires.

– Ma petite fille, murmure-t-elle.

15

Le fracas de mon verre qui échappe de ma main sans vie et s'écrase sur le sol ne nous fait même pas rompre le contact de nos regards. Le saphir face au saphir.

La tristesse face à la surprise. La mère face à sa fille.

– Non, gémis-je, retombant du tabouret sur mes pieds et reculant sur des jambes instables. Non !

Je tourne sur moi-même pour m'échapper, saisie de vertige,

tremblante et incapable de reprendre mon souffle, mais bute contre une poitrine imposante. Je sens des mains puissantes encercler mes épaules, et je lève la tête pour découvrir le visage de Carl, interrogeant mon visage bouleversé de ses yeux inquiets. Cela ne fait que me confirmer que ce que je viens de voir est bien réel. Cet homme malsain semble préoccupé – une expression qui ne lui va pas du tout. Des larmes s'échappent de mes yeux tandis qu'il me maintient immobile, son corps énorme transmettant au mien des vibrations d'anxiété.

– Bon sang, grogne-t-il. Gracie, à quoi est-ce que tu joues ?

La mention du nom de ma mère injecte un peu de vie dans mon corps engourdi.

– Lâchez-moi ! crié-je, avant de me ruer entre les mains de Carl, bouleversée et paniquée. S’il vous plaît, lâchez-moi !

– Olivia ?

Sa voix s’insinue dans les coins de mon esprit, laissant une flopée de souvenirs oubliés s’y déverser.

– Olivia, s’il te plaît.

J’entends sa voix de quand j’étais une toute petite enfant. J’entends le fredonnement de ses comptines, le contact de ses doigts soyeux sur mes joues. Je la vois il y a bien longtemps sortir de la cuisine de Nan. Toutes ces

images me rendent confuse.

– S’il te plaît, supplié-je, tournant des yeux implorants vers Carl, parlant d’une voix tremblante tandis que mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. S’il te plaît.

Sa bouche se ferme et un kaléidoscope d’émotions passe sur le visage de ce salopard – le regret, la tristesse, la culpabilité, la colère.

– Merde, jure-t-il, et je suis soudainement traînée derrière le bar.

Il frappe du poing sur un bouton caché derrière une étagère remplie de bouteilles, et le bâtiment entier se met soudain à hurler, une sirène d’alarme sonnante très fort autour de nous, faisant

sauter toutes les personnes présentes au bas de leurs fauteuils. La confusion qui s'ensuit est immédiate, mais le son assourdissant est d'une certaine manière apaisant. Il retient l'attention de tout le monde, mais je sais qu'il ne résonne que pour un seul homme.

– Olivia, chérie.

Je sens un choc électrique me parcourir le corps tandis que sa main entre en contact avec mon bras. Elle me force à me ruer encore entre les bras de Carl, excepté que cette fois-ci, je parviens à me libérer.

– Gracie, fous-lui la paix !

Carl rugit tandis que je jaillis de derrière le bar, mes jambes en coton me

portant à peine à la vitesse que j'essaye d'atteindre. Je ne peux penser à rien d'autre qu'à m'enfuir. Sortir d'ici. Aller loin. Je parviens à la porte du bar et tourne rapidement, m'apercevant qu'elle s'est lancée à ma poursuite, mais alors William apparaît de nulle part et parvient à l'arrêter.

– Gracie !

Le ton de William est lourd de menace alors qu'il fait tout pour la maîtriser.

– Espèce de sotte !

– Ne la laisse pas partir ! crie-t-elle.
S'il te plaît, ne la laisse pas partir !

Je peux entendre l'angoisse dans sa voix, voir la terreur se dessiner sur son

beau visage alors qu'il disparaît de ma vue quand je tourne un autre coin. Je peux la voir. Mais je ne peux éprouver aucune empathie pour elle. Je ne peux sentir que mes propres blessures, ma colère, ma confusion, et je ne peux surmonter aucune d'entre elles. Je ramène mon attention devant moi et m'élançe vers les portes qui vont me permettre de quitter cet enfer mais soudain je n'avance plus du tout, et la sensation de mes jambes s'agitant sans que les portes ne se rapprochent met un temps à faire son chemin dans mon esprit tant la détresse me consume.

– Olivia, je suis là.

Les mots apaisants de Miller sont

murmurés calmement dans mon oreille, mais même s'ils sont dits très bas, je les entends parfaitement malgré l'alarme et l'activité frénétique qui nous entoure.

– Chhhhhuut.

Je gémiss et me tourne vers lui, jetant mes bras autour de son cou et m'accrochant à lui comme s'il en allait de ma vie.

– Aide-moi, sangloté-je sur son épaule. Emmène-moi loin d'ici, s'il te plaît.

Je sens mes pieds décoller du sol, mon corps lové en sécurité contre sa poitrine.

– Chhhuut.

Il prend en coupe l'arrière de ma tête,

poussant mon visage dans le refuge de son cou tout en commençant à s'éloigner à grands pas. Je peux sentir la panique commencer à refluer en moi, par le simple fait d'être immergée dans son *truc*.

– Nous partons, Olivia. Je t'emporte loin d'ici.

Mes muscles anéantis reviennent à la vie de par sa prise ferme et ses paroles apaisantes, et je le serre contre moi en signe de remerciement, aucun mot ne voulant se former sur mes lèvres. Je suis vaguement consciente que le vacarme tonitruant des sirènes s'arrête abruptement, mais ce sont plutôt les bruits de pas s'approchant derrière nous

qui retiennent mon attention. Deux paires de pieds martelant le sol. Et aucun d'entre elles n'appartient à Miller.

– Ne me l'enlevez pas !

Je déglutis difficilement et enfonce mon visage plus avant dans le cou de Miller tandis qu'il ignore la demande de ma mère et continue d'avancer.

– Gracie !

Le beuglement de William assourdit le martèlement des pas, faisant baisser quelque peu l'allure de Miller mais les dénégations que je fais avec ma tête involontairement contre son cou le poussent immédiatement à reprendre son rythme.

– Gracie, bon sang ! Laisse-la

tranquille !

– Non !

Nous sommes soudain contraints de nous arrêter, et Miller grogne, faisant demi-tour pour faire face à ma mère.

– Lâchez mon bras, dit-il d'un ton empreint du même niveau de menace que je l'ai entendu utiliser avec d'autres avant elle.

Le fait que cette femme soit ma mère n'a pas d'importance pour Miller.

– Je ne le répéterai pas.

Il reste immobile, attendant de toute évidence qu'elle retire sa main plutôt que d'avoir à tirer sur son bras pour relâcher sa prise.

– Je ne vous laisserai pas l'emporter.

La résolution dans la voix de Gracie me plonge dans un profond état de terreur. Je ne peux pas lui faire face. Je ne *veux* pas lui faire face.

– Je dois lui parler. Lui expliquer beaucoup de choses.

Miller commence à vibrer contre moi, et c'est à ce moment que je comprends enfin dans quelle situation je me trouve. Je vois ma mère. Lui voit la femme qui m'a abandonnée.

– Elle vous parlera quand *elle* se sentira prête, dit-il calmement, mais l'avertissement est très clair dans le ton de sa voix. *Si* elle se sent prête.

Je sens son visage se tourner vers le côté de ma tête et ses lèvres se poser

dans mes cheveux, sa respiration profonde contre ma peau. Il veut me rassurer. Il est en train de me dire que je ne serai pas forcée de faire quelque chose que je ne veux pas. Et je l'aime énormément pour cela.

– Mais je dois lui parler maintenant.

Son ton est plein de détermination.

– Elle doit savoir...

Miller perd son sang-froid en une fraction de seconde.

– Est-ce qu'elle a l'air prête à vous parler ? rugit-il, me faisant bondir dans ses bras. Vous l'avez abandonnée !

– Je n'avais pas le choix.

Ma mère prononce ces mots d'une voix tremblante, visiblement surchargée

d'émotion. Pourtant je ne ressens aucune empathie, et je me demande immédiatement si cela fait de moi quelqu'un d'inhumain. De sans-cœur. Non, j'ai un cœur, et il bat dans ma poitrine en ce moment, me renvoyant des souvenirs de tous ses actes cruels il y a toutes ces années. Mon cœur n'a pas de place pour Gracie Taylor. Il est entièrement consumé par Miller Hart.

– Nous avons tous le choix, dit Miller, et j'ai fait le mien. J'irai au fin fond de l'enfer pour cette fille, je le ferai. Vous ne l'avez pas fait. *C'est* ce qui fait que je suis digne de son amour. *C'est* ce qui fait que je la mérite.

Mes sanglots reviennent avec force

lorsque j'entends ses paroles. Savoir qu'il m'aime remplit le vide que je ressens d'une gratitude pure et puissante. L'entendre me confirmer qu'il est digne de mon amour fait déborder mes émotions.

– Pauvre connard suffisant, s'exclame une Gracie furieuse, démontrant le même caractère propre au Taylor que le mien.

– Gracie, chérie, tente William.

– Non, Will ! Je suis partie pour lui éviter d'être sujette à la dépravation à laquelle je devais faire face. J'ai voyagé de pays en pays pendant dix-huit ans, me tuant à petit feu jour après jour parce que je ne pouvais pas être avec elle. Parce que je ne pouvais pas être sa

mère ! Je préfère me pendre que de le voir débarquer dans sa vie et jeter aux ordures tous les moments difficiles que j'ai endurés pendant toutes ces années !

Cette déclaration s'inscrit en lettres de feu dans mon esprit à l'agonie. Sa douleur ? Sa putain de douleur ? Le besoin que je ressens tout à coup de sauter à bas des bras de Miller et de la gifler en plein visage me donne le vertige, mais Miller prend une longue inspiration et ramène son bras autour de ma taille, me distrayant de mon intention première. Il sait. Il sait ce que ces mots viennent de me faire. Il passe sa main sur l'arrière de ma jambe et la serre doucement comme pour m'interroger,

aussi j'enroule mes cuisses autour de sa taille en signe de compréhension, et peut-être aussi pour que ma mère puisse en être le témoin. C'est tout ce dont j'ai besoin. Il ne m'abandonne pas et je ne l'abandonne pas. Pas même pour ma mère.

– Elle est à *moi*, dit Miller froidement, calmement, et avec confiance. Pas même *vous* ne pourrez me l'enlever.

Le caractère presque déraisonnable de sa promesse me remplit d'espoir.

– Mettez-moi au défi, Gracie. Je vous en *supplie*.

Il se retourne et s'élançe hors du Society, avec mon corps accroché au

sien de toutes ses forces – comme s’il était impossible de m’en détacher.

*

– Tu vas devoir me lâcher maintenant, murmure Miller dans mes cheveux alors que nous atteignons la voiture, mais ma seule réponse est de le serrer encore plus fort et de gémir dans ses cheveux. Olivia, s’il te plaît.

Reniflant les larmes qui continuent de couler sur mes joues, je retire mon visage trempé du creux de son cou, conservant mon regard fixé sur le col maculé de sa chemise blanche, là où mon maquillage a coulé. Il y a du

mascara et du blush rose mélangés et incrustés dans le tissu coûteux.

– Elle est foutue.

Je soupire. Je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir qu'un froncement de sourcils vient de se dessiner sur son beau visage.

– Ce n'est pas grave, répond-il d'un ton confus, confirmant ainsi mon intuition.

– Là, descends.

Je cède et me détache de sa puissante silhouette avec son assistance, puis me tiens devant lui, les yeux baissés, ne voulant pas affronter sa perplexité. Il voudrait que je m'explique sur mon refus. Et je ne veux pas rentrer dans les

explications, aucune forme d'insistance ne parviendrait à m'y pousser. Alors il est plus simple d'éviter son regard inquisiteur.

— Allons chercher Nan, chanté-je pratiquement, pivotant et ouvrant la portière passager, laissant Miller derrière moi, de toute évidence plongé dans la confusion. Je m'en moque. En ce qui me concerne, ce qui vient de se produire ne s'est jamais produit. Je me glisse sur le siège et ferme la portière, attachant avec hâte ma ceinture. Je suis très anxieuse de voir Nan, de pouvoir l'emmener chez elle et l'aider à récupérer.

J'ignore la chaleur de son regard sur

moi quand il se glisse dans la voiture à côté de moi, choisissant plutôt de se pencher en avant et d'allumer la radio. Je souris quand j'entends le morceau « Midnight City » de M83 s'échapper des speakers. Parfait. Après qu'une poignée de secondes se sont écoulées et que Miller n'a toujours pas fait démarrer la voiture, je rassemble finalement le courage nécessaire pour lui faire face. Mon sourire s'élargit.

– Allons-y !

Il contient à peine son mouvement de surprise.

– Livy, qu'est-ce que...

Je me penche et porte le bout de mes doigts à ses lèvres, le contraignant

immédiatement au silence.

– Il n’y a personne d’autre, Miller, dis-je pour commencer, laissant glisser mes doigts jusqu’à sa gorge quand je suis sûre qu’il me laissera continuer sans m’interrompre.

Sa pomme d’Adam roule sous mes doigts quand il déglutit.

– Juste *nous*.

Je souris à nouveau et regarde ses yeux se plisser de perplexité, sa tête remuer d’un côté et de l’autre lentement. Puis il me retourne un de ces sourires dont il a le secret avant de porter ma main à sa bouche et de l’embrasser tendrement.

– Nous, confirme-t-il, faisant

augmenter mon sourire.

Je hoche la tête vers lui pour le remercier et récupère ma main, m'installant à mon aise dans le siège en cuir, la tête rejetée en arrière, mes yeux fixant le plafond de la voiture. Je parviens sans effort à concentrer mes pensées sur une chose et une chose seulement. Nan. Voir son beau visage, entendre ses mots pleins de panache, sentir son corps fragile quand je la serre contre moi, et apprécier le temps que je vais passer avec elle pendant qu'elle se remet. C'est mon boulot. Et celui de personne d'autre. Personne d'autre n'éprouvera le plaisir de profiter de toutes ces choses. Juste moi. Elle est à

moi.

– Pour l’instant, je vais respecter ton désir, dit Miller l’air pensif alors qu’il fait démarrer la voiture, et je le regarde du coin de l’œil pour le découvrir en train d’en faire exactement de même avec moi. Je ramène rapidement mon regard devant moi, ignorant ses mots *et* son expression, qui me disent que je ne vais pas pouvoir maintenir ce statu quo longtemps. Je le sais mais pour l’instant je suis parfaitement distraite et je compte me laisser aller complètement.

*

L’hôpital est horriblement chaud et

humide, mais étonnamment il semble constituer une source de calme. Je marche avec détermination, comme si mon corps avait décidé de m'aider dans mon stratagème et de m'assister pour atteindre l'objet de ma distraction le plus vite possible. Miller n'a pas dit un mot depuis que nous sommes partis du Society. Il m'a laissée à mes pensées, qui ont mis un veto sur toutes les choses qui pourraient ternir le soulagement que je ressentirai lorsque je poserai les yeux sur ma grand-mère. Sa paume est fermement installée sur ma nuque tandis qu'il marche à mes côtés, ses doigts pétrissant délicatement ma chair. J'aime la façon dont il comprend ce dont j'ai

besoin, et j'ai exactement besoin de ça.
De lui. De Nan. Et de rien d'autre.

Nous prenons le couloir qui mène à Cedar Ward, et j'entends immédiatement le gloussement de Nan dans le lointain, ce qui fait grimper en flèche mon envie d'être à ses côtés. Mon rythme s'accélère, je ne supporterai plus aucun retard, et quand je rentre dans la chambre pleine de lits où je sais la trouver, toutes les pièces mal emboîtées de mon être se remettent exactement en place. Elle est assise dans son fauteuil, vêtue de ses plus beaux atours, avec son énorme sac de voyage posé sur les genoux. Et elle rit à gorge déployée devant la télévision. Je me relaxe sous

la prise de Miller et reste debout à la regarder pendant un long moment, jusqu'à ce que ses yeux bleus antiques se détournent de l'écran et me trouvent. Ils sont tout embués par ses éclats de rire, et elle lève les mains pour chasser les larmes qui couvrent ses joues. Puis son sourire disparaît et elle me jette un regard noir, faisant s'évanouir instantanément mon plaisir et s'accélérer mon rythme cardiaque, cette fois-ci sous le coup de l'inquiétude. Est-ce qu'elle sait quelque chose ? Est-ce que c'est écrit sur mon visage ?

– Il était temps ! crie-t-elle, tendant la télécommande vers l'écran et l'éteignant.

Ses manières rudes restaurent ma joie en une seconde, et ma peur qu'elle puisse savoir quelque chose disparaît.

– Nous sommes en avance d'une demi-heure, dis-je, prenant le poignet de Miller et le soulevant pour regarder sa montre. Ils avaient dit quatre heures.

– Eh bien, je suis restée assise là à m'engourdir les fesses pendant toute l'heure qui vient de passer.

Elle fronce les sourcils.

– Est-ce que tu t'es fait couper les cheveux ?

– Juste un rafraîchissement.

Je lève la main et aplatis la masse de mes cheveux.

Elle s'apprête à se lever et Miller

disparaît rapidement à côté de moi, lui prenant son sac et lui offrant sa main. Elle marque une pause et lève son regard vers lui, son irritation remplacée par un sourire impie.

– Un tel gentleman, s'ébahit-elle, posant sa main ridée dans celle de Miller. Merci.

– Je vous en prie, répond Miller, se penchant élégamment pendant qu'il l'aide. Comment vous sentez-vous, madame Taylor ?

– Très bien, répond-elle avec assurance, trouvant son équilibre une fois debout.

Elle ne va pas « très bien » ; elle chancelle un peu sur ses pieds, et le

rapide coup d'œil de Miller dans ma direction me montre qu'il en a pris note lui aussi.

– Emmène-moi à la maison, Miller. Je te ferai un bœuf Wellington.

J'arrête mes pensées sur cette joyeuse perspective et regarde sur ma droite quand je vois l'infirmière arriver avec un sac en papier.

– La prescription de votre grand-mère.

Elle sourit tandis qu'elle me la tend.

– Votre grand-mère sait quelle pilule prendre et quand, mais j'ai aussi détaillé ça avec son fils.

L'infirmière rougit.

– Son fils ? dis-je alors que mes yeux

s'agrandissant.

– Oui, le bel homme qui vient la voir deux fois par jour, tous les jours.

Je me retourne et découvre un Miller aussi interdit que moi et une Nan souriant d'une oreille à l'autre. Elle éclate de rire, se courbant légèrement au bras de Miller qui la soutient.

– Oh, bénie sois-tu mon enfant. Ce n'est pas mon fils.

– Oh..., dit l'infirmière, maintenant tout aussi perdue que Miller et moi-même. J'ai juste pensé... eh bien, j'ai juste cru ça.

Nan retrouve un peu son sérieux et se redresse, roulant des yeux et affermissant sa prise sur le bras de

Miller.

– William est un vieil ami de la famille, ma chérie.

Je m'étouffe presque à cette pensée mais parviens à rester impassible quand Nan jette un regard inquisiteur dans ma direction. Un vieil ami de la famille ? Sérieusement ? Mon esprit fonctionne à cent à l'heure mais parvient à empêcher ma bouche d'exprimer les mille questions qui s'y pressent. Je ne veux pas savoir. Je viens juste de laisser le vieil ami de la famille derrière moi au Society, retenant du mieux qu'il le pouvait ma mère...

– Est-ce que tu es prête ? je demande, anxieuse d'éteindre les braises de ce

point de dissonance.

– Oui, Livy. Je suis prête depuis une heure, répond-elle avec mordant, ses lèvres se retroussant tandis qu'elle tourne des yeux remplis de malice vers l'infirmière. C'est le petit ami de ma petite-fille, annonce Nan, plus fort qu'il n'est nécessaire, comme si elle s'apprêtait à le faire défiler dans toute l'aile de l'hôpital – le trophée rayonnant à son bras. Beau garçon, n'est-ce pas ?

– Nan ! je m'exclame, rougissant pour Miller. Arrête ça !

L'infirmière sourit et commence à reculer lentement.

– Gardez le lit pendant une semaine, madame Taylor.

– Oui, oui.

Elle congédie l’infirmière et fait signe vers Miller.

– Il a un joli cul.

Je m’étouffe, Miller pouffe, et l’infirmière devient écarlate tandis qu’elle lutte visiblement pour ne pas laisser son regard s’aventurer dans la zone des fesses de Miller, mais je suis sauvée des conséquences du comportement espiègle de ma grand-mère quand mon téléphone se met à sonner dans mon sac. Secouant ma tête d’exaspération, je commence à fouiller dedans et finis par le trouver, me figeant immédiatement quand je vois le nom de William s’afficher sur l’écran. Je rejette

l'appel.

Je laisse le téléphone retomber dans mon sac et jette un regard anxieux au visage joyeux de Miller quand son téléphone se met à sonner à son tour dans sa poche intérieure. Son sourire disparaît alors qu'il capte mon regard et entend la sonnerie. Je secoue la tête subtilement, espérant que Nan n'interceptera pas ce message muet passant entre Miller et moi, puis deviens folle de rage quand il lâche le sac de Nan et tend sa main lentement vers sa poche intérieure. Je pousse un cri silencieux pour qu'il arrête son geste, lui lançant de constants regards d'alerte de l'autre côté du lit, mais il m'ignore

totalément et prend l'appel.

– Tu veux bien ? me dit-il, m'indiquant de le remplacer aux côtés de Nan.

Faisant de mon mieux pour ne pas laisser paraître ma déception, parce que je sais que le regard vif de Nan suit notre manège, je m'approche lentement et remplace le bras de Miller par le mien.

– Un appel important ? demande Nan suspicieusement.

J'aurais dû me douter que rien ne lui échappait.

– On peut dire ça.

Miller pose un baiser chaste sur mon front, essayant pathétiquement de me

calmer, et Nan soupire rêveusement en regardant les belles fesses de Miller s'éloigner.

– Oui, dit Miller à son interlocuteur en disparaissant à l'angle de la pièce.

Je fais la moue. Je ne peux m'en empêcher, et j'en veux à Miller de ne pas être capable de faire ce qui me vient si facilement. Enterrer ma tête dans le sable. L'ignorer. Continuer comme si rien de désagréable ne pouvait jamais survenir.

– Est-ce que ça va Miller et toi ?

Le croassement inquiet de Nan interrompt le torrent de mes pensées et me fait revenir à la réalité.

– Parfaitement.

Je mens, me forçant à sourire et récupérant son sac sur le sol.

– Est-ce que tu es prête ?

– Oui ! grommelle-t-elle, exaspérée, avant d'afficher un sourire sur son visage ridé et de se tourner vers le lit en face du sien, me forçant à pivoter pour suivre son mouvement. Au revoir, Enid ! crie-t-elle, faisant sursauter la pauvre vieille dame en essayant de la tirer de ce qui semble être un profond sommeil. Enid !

– Nan, elle dort !

– Elle dort tout le temps. Enid !

Les yeux de la vieille dame s'ouvrent doucement jusqu'à ce qu'elle jette un regard alentour, un peu perplexe.

– Par ici ! crie Nan, levant la main et la secouant au-dessus de sa tête. Wouhou !

– Pour l’amour de Dieu, je ronchonne, mes pieds commençant à bouger quand Nan se met à trotter à travers la pièce.

– N’utilise pas le nom du Seigneur en vain, Olivia, m’avertit-elle, me traînant à ses côtés. Enid, ma chérie, je rentre chez moi maintenant.

Enid nous gratifie d’un sourire édenté, laissant un petit rire de sympathie s’échapper d’entre ses lèvres. Elle semble très fragile et clairement pas tout à fait présente.

– Où est-ce que vous allez ? croasse-t-elle, essayant de se redresser mais

abandonnant en poussant un soupir épuisé.

– Chez moi, ma chérie.

Nan nous amène jusqu’au chevet d’Enid, et se dégage de ma prise pour pouvoir lui donner sa main.

– C’est ma petite-fille, Olivia. Vous vous en rappelez ? Je vous l’ai présentée la dernière fois.

– Ah bon ?

Elle jette un regard interrogateur dans ma direction, et Nan se tourne pour suivre son examen, m’adressant un sourire quand elle me voit.

– Oh oui, je me rappelle.

Je souris tandis que les deux femmes me maintiennent figée sous le double

rayon de leurs yeux vieux et sages, je me sens un peu gênée par cet examen prolongé.

– Cela a été un plaisir de faire votre connaissance, Enid.

– Prenez soin de vous, ma chère.

Elle retire sa main à Nan avec un effort visible et prend une goulée d'air en me pressant de lui donner ce qu'elle veut. Je lui tends mes mains.

– Il sera parfait, dit-elle, me faisant pencher la tête en signe d'interrogation. Il sera parfait pour vous.

– De qui parlez-vous ? lui demandé-je dans un rire nerveux, jetant un œil vers une Nan on ne peut plus sérieuse.

Elle hausse les épaules et se tourne

vers Enid, qui inspire laborieusement une bouffée d'air, prête à nous éclairer, mais qui n'en dit pas plus, lâchant ma main et replongeant dans un profond sommeil.

Je me mords la lèvre et je résiste à l'urgence de dire à une Enid endormie qu'il est déjà parfait pour moi, et ce peu importe l'étrangeté de sa surprenante déclaration.

– Hummm.

Le fredonnement pensif de Nan attire à nouveau mon attention vers elle. Elle est en train de regarder Enid dormir avec un sourire affectueux.

– Pas de famille, dit Nan, ce qui provoque immédiatement en moi une

tristesse très profonde. Elle est là depuis plus d'un mois et personne n'est venu lui rendre visite. Tu peux t'imaginer être aussi seule ?

– Non. Je me suis déjà peut-être coupée du monde, mais je n'ai jamais souffert de la solitude. Je n'ai jamais été *seule*. Miller l'a été, néanmoins.

– Entoure-toi de personnes qui t'aiment, dit Nan comme si elle se parlait à elle-même, et si son intention que j'entende cela est évidente, la raison pour laquelle elle déclare une telle chose l'est moins. Ramène-moi à la maison, ma chérie.

Je ne perds pas de temps et tends mes bras vers Nan pour qu'elle y glisse les

siens, et nous commençons à marcher doucement et prudemment vers la sortie.

– Est-ce que tu te sens bien ? je lui demande, alors que Miller apparaît dans le coin, ses lèvres pulpeuses dessinant un semblant de sourire.

Mais je ne suis pas dupe. J'ai bien vu le stress sur son visage impassible avant qu'il ne nous voie.

– Et le voilà ! chante Nan. Il s'est mis sur son 31.

Miller me soulage du sac de Nan et se place de l'autre côté, lui offrant également ses bras, qu'elle attrape avec un large sourire.

– La rose entre les deux épines, glousse-t-elle, nous tirant un peu plus

près d'elle en serrant ses bras de manière surprenante.

– C'est parti ! crie-t-elle en passant devant la salle des infirmières. Adieu !

– Au revoir, madame Taylor !

Elles rient toutes en nous voyant escorter ma grand-mère hors de l'hôpital, et je lance un sourire désolé à l'équipe médicale qui a dû endurer son sale caractère pendant des jours. Bon, je ne suis pas si désolée que ça, sauf peut-être à propos du fait de ne pas avoir été la seule personne à subir le sale caractère légendaire des Taylor. Cela nous prend un bon moment, mais nous parvenons finalement à sortir de l'hôpital. Miller et moi sommes tous les

deux heureux de marcher tranquillement, même si nous devons constamment retenir Nan, qui pourrait presque se mettre à courir pour s'échapper de ce qu'elle a considéré comme une prison pendant toute la durée de son séjour.

Je n'ai pas regardé Miller pendant les vingt minutes qu'il nous a fallu pour parvenir à la voiture, mais j'ai senti plus d'une fois son regard se porter sur moi par-dessus la tête de Nan, certainement pour tenter de deviner ce à quoi je suis en train de penser. Si Nan n'était pas avec nous, je lui dirais exactement ce qui me passe par la tête, et je lui éviterais ainsi de s'inquiéter. C'est simple. Je m'en fous et je ne veux pas

savoir. William et lui peuvent parler de tout et n'importe quoi, ils peuvent planifier ce qu'ils veulent, je ne veux tout simplement pas savoir. Le fait que Miller soit probablement au courant de toute l'histoire ne pique pas le moins du monde ma curiosité à propos de ce qu'il pourrait savoir. J'en ai néanmoins conclu que William savait que Gracie Taylor était ici et qu'il avait décidé de ne pas m'en parler. Je ne sais pas, néanmoins, si je dois être en colère contre lui ou si je dois lui en être reconnaissante.

– Oh, mais regardez-moi ce dandy ! lance Nan en riant alors que Miller lui ouvre la porte arrière de sa Mercedes et

tend son bras pour la guider, de manière très galante.

Dans son fantasme, Nan est persuadée qu'il se comporte toujours en gentleman. Il le sait, et il en joue. Mais je laisse faire, parce que j'aime voir cet incroyable sourire éclairer le visage de ma grand-mère. Je jette un petit regard en coin vers Miller, luttant pour ne pas gâcher son plaisir alors qu'il aide Nan à s'abaisser sur son siège.

– Eh bien dites donc ! souffle-t-elle en s'installant confortablement à l'arrière. J'ai l'impression d'être la reine d'Angleterre !

– Mais vous l'êtes, madame Taylor, répond Miller en fermant la portière,

cachant les rougeurs qui commencent à parsemer ses joues.

Maintenant que Nan est installée, je suis seule avec Miller à l'extérieur, et je n'apprécie pas du tout son air pensif. Où est passée son impassibilité ? J'aime tout autant que je déteste ses expressions faciales.

– William aimerait te parler, murmure-t-il de manière judicieuse, étant donné que Nan, bien que derrière une portière fermée, n'est qu'à quelques dizaines de centimètres de lui.

Je suis rapidement sur mes gardes.

– Pas maintenant, dis-je, tout en sachant que *pas maintenant* veut souvent dire *jamais*. Maintenant je n'ai qu'une

priorité.

– Je suis bien d'accord, accepte Miller sans attendre, ce qui me surprend.

Il entre dans la voiture et baisse la tête pour me faire face. Ses yeux bleus rassurants me transportent dans leur sécurité et leur confort, et je sens mes bras trembler le long de mon corps.

– C'est pourquoi je lui ai dit que tu n'étais pas prête.

J'arrête de me battre pour essayer de garder mes bras le long de mon corps et je les lance vers ses épaules, pleine de gratitude.

– Je t'aime.

– Nous savons ça depuis un long moment déjà, ma douce, murmure-t-il, se

reculant pour pouvoir voir mon visage.
Laisse-moi te goûter.

Nos bouches se rencontrent, et mes pieds quittent le sol, nos langues s'enlaçant dans un magnifique tourbillon au rythme délicat, nous mordillant mutuellement les lèvres lorsque nos langues se séparent, encore et encore. Je suis perdue, dévorée par le désir, inconsciente du fait que nous sommes dans un espace public très fréquenté... jusqu'à ce qu'un petit coup sur la vitre me ramène à la réalité et que nos lèvres se séparent. Miller laisse s'échapper un léger rire incrédule alors que nous nous retournons vers la fenêtre de sa voiture. Je ne peux pas voir le visage de Nan –

les vitres teintées m'en empêchent, mais si je le pouvais, je sais que je la trouverais collée à la vitre en souriant.

– Un trésor, marmonne Miller en me relâchant et en me redressant avant de commencer à s'occuper de lui.

Cela fait un moment qu'il n'a pas arrangé son costume, mais il s'y adonne désormais, prenant une bonne minute pour remettre en ordre la moindre parcelle de ses vêtements alors que je le regarde en souriant, le voyant se rassurer grâce à ses manies minutieuses, allant même jusqu'à retirer du bout des doigts des peluches rétives. Il me sourit en retour, attrape ma nuque, et me tire vers l'avant pour m'embrasser sur le

front.

Toc toc toc !

– Donne-moi de la force, murmure-t-il contre ma peau avant de me relâcher et de jeter un regard noir vers la vitre de sa voiture. Les belles choses devraient être savourées, madame Taylor.

En guise de réponse à ces belles paroles, Nan cogne à nouveau sur la vitre, poussant Miller à se pencher pour s'approcher d'elle, toujours avec l'air renfrogné. Mon amusement augmente lorsqu'il toque à son tour à la vitre. J'entends le souffle de Nan se couper sous l'effet de la surprise, même à travers la portière fermée, mais cela n'a aucun effet sur mon gentleman à mi-

temps. Il cogne à nouveau sur la vitre.

– Miller, tiens-toi bien.

Je ris, appréciant l'irritation qui brûle en lui face au comportement enquiquinant de ma grand-mère.

– C'est vraiment la reine.

Il se redresse et plonge ses mains dans ses poches. La reine...

– Des emmerdeuses ?

Je finis sa phrase lorsqu'il s'arrête, la culpabilité traversant son visage.

– Parfois, avoue-t-il, ce qui me fait rire. Il est temps de ramener Sa Majesté chez elle.

Il fait un signe de tête vers l'autre côté de la voiture, et je suis ses instructions, passant du côté passager et me faufilant

à l'arrière avec Nan.

Une fois ma ceinture de sécurité passée, je regarde de son côté et je la vois tripoter la sienne, alors je tends la main et je la boucle pour elle.

– Voilà, lui dis-je en m'adossant à mon siège et en la regardant parcourir du regard le somptueux intérieur de la voiture de luxe de Miller.

Elle tend le bras et pousse un bouton qui allume une lumière, puis elle le pousse à nouveau pour l'éteindre. Elle touche aux boutons de l'air conditionné qui se trouvent à nos pieds, entre les deux sièges, marmonnant son approbation. Elle appuie sur un bouton qui fait baisser sa vitre, puis appuie à

nouveau dessus pour la refermer. Elle trouve ensuite un accoudoir entre nous et l'abaisse, faisant sortir la glissière pour laisser apparaître des porte-gobelets. Ses yeux bleu marine, vieux et amusés, se posent sur les miens, et elle forme un O avec ses lèvres de guimauve.

– Je parie que la voiture de la reine n'est pas aussi luxueuse que celle-ci.

Son commentaire devrait me faire rire, mais je suis trop occupée à lancer des regards nerveux vers Miller dans le rétroviseur intérieur, essayant de juger sa réaction face à tout ce bazar qui s'abat sur son monde parfait.

Il est en train de me fixer, la mâchoire serrée, et je lui retourne ce sourire

bizarrement, en mimant « désolée » avec le nez relevé. Sa magnifique tête s'agite d'un côté et de l'autre, ébouriffant ses boucles alors que la voiture s'arrache littéralement de la place de parking. J'en conclus très rapidement qu'il veut terminer ce trajet le plus vite possible et limiter le temps pendant lequel ma grand-mère peut mettre sens dessus dessous son monde si parfait. Que Dieu me pardonne si elle arrive à atteindre les boutons de température juste au-dessus de sa tête. Je ris intérieurement. Et il voulait qu'elle s'installe dans son appartement ? Bordel de merde, il ferait une attaque cardiaque toutes les cinq minutes !

Nan ne cesse de pousser de petits gloussements de joie alors que Miller se fraye un chemin à travers le trafic londonien, mais son excitation se réduit à peau de chagrin quand elle aperçoit ma main gauche se poser sur le siège face à moi. Je réalise directement ce qui attire son attention. Elle tend son bras à travers la voiture et prend ma main, la tirant vers elle et l'inspectant calmement. Je n'ai pas d'autre choix que de la laisser faire, me préparant à affronter sa réaction. Je lance un regard suppliant vers le rétroviseur et je vois que Miller jette des coups d'œil par intermittence, tout en restant concentré sur la route.

– Hummm, grommelle-t-elle, frottant la pointe de ma bague avec l'intérieur de son pouce. Alors, Miller, quand allez-vous épouser ma magnifique petite-fille ?

Bien que la question s'adresse directement à Miller, ses sourcils gris et redressés sont dirigés vers moi, et je me tasse sur le siège en cuir. Il a intérêt à trouver la réponse parfaite, parce que je n'ai pas la moindre idée de ce que je pourrais lui dire. Il faut qu'elle arrête de me regarder comme ça. Mes joues sont rouge écarlate, et ma gorge se resserre sous la pression, m'empêchant tout simplement de parler.

– Alors ? s'impatiente-t-elle.

– Je ne l'épouserai pas.

La réponse claire et précise de Miller me fend le cœur. Cela ne lui pose aucun problème de dire ça à ma grand-mère curieuse et culottée, mais si je peux comprendre son choix, je doute que ma grand-mère le puisse elle aussi. Elle est plutôt vieux jeu.

– Et pourquoi donc ?

Elle semble offensée, vexée, presque en colère, et je l'imagine déjà se redresser de son siège pour taper Miller sur l'arrière du crâne. Elle serait certainement capable de le faire.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ?

Je rirais certainement si je n'avais pas le souffle coupé. Qu'est-ce qui ne va

pas chez moi ? Tout !

– Cette bague est le symbole de mon amour, madame Taylor. De mon amour éternel.

– J'en suis ravie, mais que fait-elle sur son annulaire gauche ?

– Parce que votre magnifique bague est sur sa main droite, et je ne voudrais pas me montrer irrespectueux en lui demandant de retirer ce qui fait partie de sa vie depuis bien plus longtemps que moi.

Je suis gonflée de fierté, et Nan bégaye avec étonnement.

– On ne peut pas tout simplement les intervertir ?

– Est-ce que tu essayes de

m'épouser ? lui demandé-je, retrouvant enfin mes mots.

– Et alors ? souffle-t-elle, tournant rapidement la tête.

Même la respectueuse explication de Miller n'a pu amoindrir son mécontentement.

– Vous prévoyez de vivre dans le péché pour l'éternité ?

La maladresse de ses mots résonne profondément en moi, et mon regard plonge dans celui de Miller à travers le rétroviseur. J'ai les yeux grands ouverts, les siens sont plus méfiants.

Le péché. Il y a tellement de choses inavouables dont elle n'a pas conscience, des choses que mon pauvre

esprit essaye de gérer. Je n'ai jamais voulu les lui montrer auparavant, peu importe à quel point elle peut être insolente et effrontée, et je ne vais certainement pas les lui montrer maintenant. Pas alors qu'elle est si fragile après sa crise cardiaque, même si elle ne le montre pas. Son hospitalisation pendant ces quelques jours semble lui avoir permis de retrouver toute sa fougue.

Miller rabaisse ses yeux vers la route et je reste tendue sur mon siège, mais Nan dresse un regard attentif vers mon homme, cet ancien prostitué et *escort* de luxe atteint de TOC...

Je soupire. Mon esprit n'a même pas

assez de force pour pouvoir dresser la liste de toutes les choses honteuses et inavouables qui ont entaché la vie de Miller.

– Je prévois de vénérer votre petite-fille jusqu’à la fin de ma vie, madame Taylor, dit Miller calmement.

Le roucoulement pensif de Nan montre qu’elle a parfaitement entendu, et c’est déjà bon signe. Ça l’est pour moi, et même si je me dis sans cesse que personne d’autre ne compte en dehors de Miller et moi, l’assentiment de Nan est important pour moi. Je crois que je viens de l’obtenir. Je n’ai qu’à continuer à me dire que ce n’est pas grave si elle n’en sait rien, et que son avis ne changerait

pas d'un iota si elle était au courant de tous les détails sordides.

– Bienvenue chez vous, milady.

Miller me sort de mes pensées lointaines alors que nous nous arrêtons devant la maison de ma grand-mère. Je remarque George et Gregory dehors sur le trottoir. Les deux hommes sont assis sur le muret qui délimite notre jardin, et ils ont tous les deux l'air préoccupé. Je n'ai pas de temps et d'énergie à perdre à m'inquiéter de voir Miller et Gregory aussi proches l'un de l'autre. Ils ont intérêt à bien se tenir.

– Que font-ils ici ? grommelle Nan sans essayer de sortir, préférant attendre que Miller lui ouvre la portière.

Mais je ne suis pas dupe. Elle adore toutes ces petites attentions, et ce même dans des circonstances normales.

– Je ne suis pas handicapée !

– J’ai peur de ne pas être du même avis, rétorque fermement Miller en offrant sa main, qu’elle attrape avec un air renfrogné. Assez d’effronterie, madame Taylor.

Je glousse dans mon coin alors que je sors de la voiture et que je les rejoins sur le trottoir, entendant Nan en train de souffler et de pouffer en direction de Miller.

– Mais quel toupet !

– Olivia a certainement appris auprès des meilleurs, ronchonne-t-il, laissant

Nan entre les mains de George quand celui-ci s'avance, un air inquiet marquant son visage arrondi.

– Comment te sens-tu, Joséphine ? demande George en prenant le bras de Nan.

– Je vais bien !

Elle accepte le bras de George, montrant son besoin de soutien, et le laisse la mener jusqu'à l'allée du jardin.

– Comment vas-tu, Gregory ? demande-t-elle lorsqu'elle passe devant lui. Et Ben ?

Il lui en a parlé ? Je regarde mon ami, tout comme Miller, tout comme George. Quatre paires d'yeux reposent avec insistance sur Gregory, dont les

mouvements de nervosité trahissent l'inconfort. Ses bottes grattent le bitume, il nous jette des regards avec des yeux grands ouverts, et nous sommes là à fixer ce pauvre homme, attendant sa réponse. Il tousse.

– Hum, ouais, ça va. On va bien. Comment allez-vous Nan ?

– Très bien, répond-elle dans la foulée.

Elle donne un petit coup de coude à George.

– Allons faire un peu de thé.

Tout le monde se remet en route et suit Nan et George en direction de la maison, mais je mène rapidement la marche pour pouvoir ouvrir la porte et la maintenir

ouverte pendant qu'ils franchissent le seuil. La profonde bouffée d'air qu'elle prend en entrant dans la pièce, absorbant ainsi la familiarité de sa maison, m'emplit d'une joie comparable à ce merveilleux endroit dans lequel m'emmène Miller lorsque je suis son seul centre d'attention. Et c'est un endroit puissamment joyeux. La savoir chez elle, voir et entendre son sale caractère, tout cela surpasse les préoccupations plus éprouvantes que j'essaye par tous les moyens de repousser de mon esprit. Gregory se promène à l'intérieur, me lançant un clin d'œil coquin qui augmente encore plus ma joie, suivi par Miller, qui prend ma

relève pour tenir la porte et me fait un signe de tête pour m'inviter à entrer.

– Un vrai gentleman, dis-je en me tournant pour voir Nan guider George vers la cuisine au fond de la maison, alors qu'elle pourrait plutôt s'installer sur le canapé, voire s'allonger sur son lit.

Cela va être un sacré boulot. Elle est impossible ! En roulant des yeux, je me lance à sa poursuite, prête à déterminer quelques règles, mais une vive claque sur mes fesses me stoppe sur-le-champ. La douleur est instantanée, et je me frotte les fesses pour l'atténuer en me retournant brusquement, trouvant Miller en train de fermer la porte.

– Aïe !

Aïe ? Je n'ai pas d'autres mots. Miller Hart – mon homme dont les manières font passer la famille royale pour des paysans –, vient de me fesser ? Pas caresser. Fesser. Et pas n'importe quelle fessée non plus.

Son visage parfaitement sincère se tourne vers moi, et il inspire tout en frottant son costume, prenant comme d'habitude son temps pour accomplir sa petite manie ridicule, alors que je reste totalement abasourdie devant lui, attendant... quelque chose... n'importe quoi.

– Dis-moi quelque chose ! laissé-je s'échapper, toujours en train de me

frotter l'arrière-train.

Il termine de rendre encore plus parfait son costume déjà parfait, puis relève ses cheveux parfaits de son putain de visage parfait. Ses yeux s'assombrissent. Je suis debout et je croise les jambes.

– Tu en veux une autre ? demande-t-il nonchalamment, une étincelle de malice transperçant son magnifique regard.

Je prends une profonde inspiration et retiens mon souffle, mordant furieusement ma lèvre inférieure. Mais qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce que Nan est en train de déteindre sur lui ?

– S'il y a un truc que j'aimerais vraiment faire, ça serait de planter mes

dents dans ce magnifique petit cul.

Tout l'air que contiennent mes poumons s'échappe, et l'excitation sexuelle me dévore.

L'enfoiré. Il n'a pas du tout l'intention de terminer ce qu'il a commencé. Mais cela ne fait pas disparaître mon envie ou mon besoin. Quelle ordure !

Il s'approche, lentement, comme s'il était en chasse, et mes yeux le suivent jusqu'à ce qu'il respire tout contre moi.

— Notre chère Nan n'est pas en condition pour brandir un couteau de boucher.

Il soulève un sourcil de manière suggestive. C'est certainement l'action la plus inhabituelle de toutes les actions

inhabituelles auxquelles j'ai pu assister depuis que notre relation a débuté. Je ne peux pas résister. Je m'effondre de rire devant lui, mais il ne semble pas s'en offusquer. Au contraire, il commence à rire, lui aussi, et alors que mon désir urgent a commencé à s'amenuiser, l'irrésistible joie qui me parcourt à cet instant est un joli lot de consolation.

– N'en sois pas si sûr.

Je pousse un petit rire alors qu'il prend ma taille et me tourne dans ses bras, commençant à me guider dans l'entrée avec son menton posé sur mon épaule.

– Je pense que son impudence s'est démultipliée à cause de son traitement.

Il pose sa bouche contre mon oreille. Je ferme les yeux et profite de toutes ces parties de lui qui sont en train de me toucher.

– Je suis d'accord, murmure-t-il en mordillant mon lobe.

Je n'ai pas besoin de combattre les flammes de désir qui parcourent mes veines parce qu'elles se transforment en flammes de rage dès que nous entrons dans la cuisine et que je surprends Nan en train de remplir la bouilloire au-dessus de l'évier.

– Nan !

– J'ai essayé de l'en empêcher ! dit George d'une voix haletante, levant les bras au ciel alors qu'il s'assoit. Elle n'a

pas voulu m'écouter !

– Moi non plus, interjette Gregory, juste pour que je sois mise au parfum, son cul s'affaissant sur une chaise devant la table de la cuisine.

Il me jette un coup d'œil en hochant la tête.

– Je ne suis pas d'humeur à me prendre la tête avec elle. J'ai déjà eu mon lot de vraies prises de tête.

La culpabilité me frappe pendant une fraction de seconde suite à l'abrupt trait d'esprit de mon meilleur ami, avant que je me souvienne de ce qui me préoccupait en entendant la bouilloire frapper contre le bord de l'évier.

– Pour l'amour de Dieu ! crié-je,

courant à travers la cuisine alors que Nan chancelle légèrement. Miller réagit rapidement, et j'entends deux chaises racler, ce qui veut dire que Gregory et George bougent rapidement eux aussi.

– Pourquoi tu n'écoutes rien ? je hurle, pleine d'inquiétude et de colère mélangées, ce qui me fait trembler alors que je la tiens.

– Arrête de t'agiter ! aboie-t-elle en essayant de repousser mes mains qui l'agrippent. Je ne suis pas handicapée !

Il me faut faire appel à toute la force qui me reste pour que je me retienne de lui crier toute ma frustration au visage, et je lance un regard impuissant vers Miller, surprise de voir un signe

d'agacement sur son adorable minois. Ses lèvres se serrent, ce qui est normalement signe d'inquiétude, mais maintenant j'attends en silence qu'il m'aide à maîtriser ma grand-mère obstinée.

— Voilà, grommelle-t-il avec impatience, lui prenant la bouilloire des mains et la posant sur le plan de travail avant de s'emparer de Nan. Asseyez-vous, madame Taylor.

Il guide une Nan perplexe devant George et Gregory, stupéfaits, et l'assoit sur une chaise. Elle lève les yeux vers Miller depuis sa chaise avec un regard méfiant alors qu'il la domine, la mettant au défi d'oser s'opposer à lui. Elle reste

sans voix, la bouche grande ouverte sous l'effet de la surprise. Miller prend une longue et calme inspiration et remonte légèrement son pantalon avant de se baisser vers elle. Les yeux de Nan le suivent jusqu'à ce qu'ils soient à la même hauteur. Elle reste silencieuse, tout comme le reste d'entre nous.

– Vous ferez comme on vous dit, commence Miller, levant rapidement une main et plaçant un doigt sur ses lèvres alors qu'elle prend une inspiration, prête à lancer une pique. Tss, tss, tss, coupe Miller avec fermeté.

Je ne peux pas voir son visage mais je vois sa tête s'incliner en guise d'avertissement, et je suis sûre qu'il lui

lance un regard plutôt menaçant. Miller retire doucement et prudemment son doigt, et elle serre immédiatement ses lèvres de manière indignée.

– Vous aimez jouer au patron, n'est-ce pas ?

– Vous n'avez pas idée, madame Taylor.

Les yeux de Nan se dirigent vers les miens, cherchant... je ne sais quoi, mais je sais que je lui présente un visage éloquent, même si je fais de mon mieux pour m'en empêcher. Mes joues rougissent intensément. Je les maudis de me jouer ce tour, et je me fige sous le regard inquisiteur de ma grand-mère.

– Madame Taylor, dit Miller

calmement, m'épargnant d'autres regards réprobateurs en attirant son attention vers lui. Je suis un peu familiarisé avec le caractère insolent des Taylor.

Il envoie un pouce par-dessus son épaule dans ma direction, ce qui me donne l'envie de lui dire que mon sale caractère ne s'exprime que dans des circonstances spéciales. Mais je me retiens. Sagement.

– J'en ai même l'habitude, en réalité.

– Je vous en félicite, grommelle Nan, levant son nez au ciel avec insolence. Qu'allez-vous faire ? Me donner la fessée ?

Je tousse pour étouffer un rire, tout

comme George et Gregory. C'est vraiment une perle !

– Pas mon genre, réplique Miller négligemment, ne tombant pas dans son piège. Nan semble de plus en plus vexée, alors que le reste de l'assistance rit presque aux larmes. C'est à mourir de rire, et j'évite désespérément le regard de George et Gregory, sachant que je pourrais laisser éclater mon fou rire si jamais je les voyais se gausser.

– Savez-vous à quel point j'aime votre petite-fille, Josephine ?

Cette question met rapidement un terme à ses incontrôlables ricanements, et le visage de Nan s'adoucit en un instant.

– J'en ai une bonne idée, dit-elle calmement.

– Eh bien, laissez-moi vous expliquer, dit Miller formellement. Ça fait mal à en mourir.

Je me glace et regarde par-dessus l'épaule de Miller pour voir le visage de Nan presque transpercé par le bonheur.

– Juste ici.

Il prend sa main et la pose sur la veste de son costume.

– Ma douce m'a montré comment aimer, et cela me rend encore plus amoureux d'elle. Elle est tout pour moi. La voir triste ou blessée, cela me paralyse, Josephine.

Je reste calme au fond de la pièce, tout comme Gregory et George. Il lui parle comme s'ils étaient seuls tous les deux. Je ne sais pas ce que cela a à voir avec le fait que Nan doive nous écouter, mais il semble être sur sa lancée, et je crois que cela a son intérêt.

– Je connais ce sentiment, murmure Nan avec un sourire triste et forcé.

Je pourrais pleurer.

– J'ai déjà senti cela avant.

Miller hoche la tête et tend le bras pour enlever une boucle de cheveux gris qui tombe sur son front.

– Olivia est folle de vous, chère madame. Et j'ai le béguin pour vous, moi aussi.

Nan lance à Miller un sourire timide et lui prend sa main. Je ne doute pas qu'elle la serre très fort.

– Vous n'êtes pas mal non plus.

– Je suis content que nous ayons tiré cela au clair.

– Et vous avez un joli cul !

– C'est ce qu'on m'a dit.

Il rit, se penche et embrasse sa joue. Je m'effondre intérieurement de joie, alors que je devrais m'écrouler de rire suite à la remarque coquine de ma grand-mère. Miller n'avait jamais eu personne. Maintenant il ne m'a pas seulement moi, il a aussi ma grand-mère. Et l'étendue de sa reconnaissance est soudainement très palpable. Il aime

aussi Nan. À un niveau différent, évidemment, mais ses sentiments pour elle sont forts. Très forts, et il l'a prouvé avec chacune de ses paroles et chacune de ses actions depuis que nous sommes rentrés de New York.

– Maintenant – il se lève, laissant Nan assise, avec un air content et rêveur – Olivia va vous conduire au lit. Je vais aider Gregory à faire le thé, et George vous l'apportera dans votre chambre.

– Si vous insistez.

– J'insiste.

Miller lève les yeux jusqu'à moi, et m'accorde un regard intéressant quand il croise mes yeux larmoyants.

– Allez, zou !

Je reprends mes esprits et redresse Nan de la chaise, pressée d'échapper à la présence de mon homme magnifique avant qu'il ne me fasse gémir au beau milieu de la cuisine.

– Ça va ? je demande alors qu'elle sort à petits pas de la cuisine, prête à prendre le couloir pour monter l'escalier.

– Mieux que jamais, répond-elle avec une grande sincérité.

Mais ma joie est vite remplacée par un sentiment de crainte, puisque peu importe si je l'enterre au plus profond de mon esprit, il y a une chose que je ne peux pas lui cacher éternellement.

Gracie Taylor.

Je lutte intérieurement pour arriver à me faire à l'idée. Mais Nan n'y arrivera certainement pas.

– Il t'épousera un jour, songe-t-elle à haute voix, me sortant de mes pensées lointaines et déchirantes. Souviens-toi de ce que je dis, Olivia. Je n'ai jamais ressenti un amour si riche et si pur pendant mes huit décennies d'existence.

Elle monte les escaliers avec précaution, alors que je la suis et que je la soutiens par-derrière, mon esprit pris dans une tornade où s'enlacent des sentiments bien différents – une joie indescriptible et une tristesse ombrageuse.

– Miller Hart t'aime à en mourir.

16

Il me faut plus d'une heure pour m'occuper de Nan, et je savoure chaque instant, que ça soit pour l'aider à prendre un bain ou pour la faire entrer dans son lit. Je sèche et je peigne ses cheveux, l'aide à passer sa chemise de nuit en dentelle, et redonne forme à son oreiller avant de l'aider à monter dans son lit.

– Je parie que tu aimes ça, dit-elle calmement en tapotant les draps autour d'elle.

Elle se redresse sur son lit, ses boucles grises se balançant autour de ses épaules alors qu'elle se met à l'aise.

– J'aime m'occuper de toi, avoué-je, me retenant de préciser que je préfère m'occuper d'elle quand elle n'en a pas réellement besoin.

Je ne veux que son bien, que tout retourne à la normale. Elle a peut-être retrouvé sa ténacité, mais je ne suis pas folle au point de penser qu'elle a pleinement recouvré sa santé.

– Je ne te permettrai pas de retourner dans ce monde vide de sens dans lequel tu te cachais avant que Miller n'apparaisse, me dit-elle, les yeux rivés sur ses draps.

J'arrête de m'agiter et la regarde alors qu'elle me fixe du coin des yeux.

– Je voulais que tu le saches.

– Je sais, la calmé-je, ignorant la pointe de doute qui grignote un coin de ma tête. Ce serait tellement plus facile de se voiler à nouveau la face, plutôt que d'affronter tous ces défis qui m'attendent.

– Je te l'ai déjà dit, Olivia, continue-t-elle.

Je n'aime pas la tournure que prend cette conversation.

– C'est facile de tomber amoureuse. C'est plus compliqué de garder cet amour. Ne pense pas que je suis assez bête pour croire que tout est parfait. Je

vois un homme follement amoureux. Je vois une femme follement amoureuse.

Elle marque une pause.

– Et la chose que je vois encore plus clairement que ça, ce sont les démons que cache secrètement Miller Hart.

Mon souffle se coupe.

– Je vois aussi son désespoir. Il ne peut pas me le cacher.

Elle me regarde de près. Je retiens encore mon souffle.

– Il a besoin de toi, ma petite chérie. Aide-le.

Une lumière passant sous la porte de la chambre de Nan me fait sursauter, et je me précipite à travers la pièce pour ouvrir la porte, mon esprit s'emballe et

le besoin de m'échapper me fait paniquer. Je trouve George avec un air légèrement hésitant alors qu'il tient en équilibre un plateau de thé entre les mains.

– Tout va bien, Olivia ?

– Oui, couiné-je, reculant pour le laisser passer.

– Elle peut recevoir de la visite ? J'ai du thé.

– Viens me faire danser, George ! crie Nan de l'autre côté de la porte, ce qui le fait sourire.

– Je vais prendre ça pour un oui.

George entre, et son sourire s'élargit encore plus quand ses yeux la trouvent, toute pimpante dans son lit.

– Tu es éblouissante, Josephine.

Je suis surprise de ne pas entendre la moindre remarque sarcastique.

– Merci, George.

Nan tapote la table de chevet pour lui signaler d’y déposer le plateau, ce qu’il fait rapidement et délicatement.

– Voyons ce que vaut son thé.

– Personne ne fait un meilleur thé que le tien, Josephine, dit George de manière enjouée, déposant un carré de sucre dans chaque tasse.

Je les observe quelques instants depuis le seuil de la chambre, souriant quand je vois Nan embrasser le dos de la main de George, et George rire d’un air ravi. Il est heureux de l’avoir à la

maison, et même si elle ne l'admettra jamais, elle est aussi heureuse d'avoir George sous son toit. Le renversement des rôles pourrait provoquer encore plus de chamailleries entre ces deux-là.

– Je descends, dis-je en sortant de la chambre, mais aucun d'entre eux ne relève ma remarque, et Nan continue de donner des instructions précises à George dans sa tentative pour réussir le thé selon ses critères d'excellence.

Mais sa tentative est vaine. Personne ne prépare le thé comme Nan. Les laissant à leur comédie, je descends les marches, soulagée de sortir du radar de Nan, me retrouvant rapidement dans la cuisine, où je trouve Miller appuyé

contre le plan de travail et Gregory affalé sur une chaise.

Les deux hommes me regardent quand j'entre dans la pièce. Je suis scrutée de près, mais bien que je sois intimidée, je suis soulagée de ne pas les retrouver tous les deux le couteau sous la gorge. Mais ce soulagement s'éteint quand je ressens tous les signes d'angoisse envoyés dans ma direction et que je comprends pourquoi Miller et Gregory ont l'air si préoccupés.

Miller lui a parlé de ma mère. Tous mes mécanismes de défense s'enclenchent, se verrouillent, et sont prêts à faire feu sur le premier qui osera me cibler avec ses réflexions, mais

après un long et douloureux silence et alors qu'aucun d'entre eux n'a encore ouvert la bouche, je prends la situation en main.

En enterrant ma tête encore plus profondément dans le sable.

– Elle est au lit et George est avec elle.

Je me dirige vers l'évier et je plonge mes mains dans l'eau savonneuse.

– Elle a l'air toute pimpante mais elle a besoin de rester au lit pendant une semaine ou plus.

Je lave quelques tasses sales et les place sur l'égouttoir puis je tâtonne nerveusement dans l'évier, cherchant en vain quelque chose d'autre à laver.

– Cela ne va pas être de la tarte de s'en occuper.

– Olivia ?

Miller s'approche à petits pas derrière moi. Mes yeux sont fermés, et j'arrête de chercher à l'aveugle des choses à laver dans l'eau savonneuse.

– Je crois que tu en as assez fait pour aujourd'hui.

Il prend mes mains dans l'évier et commence à les sécher avec un torchon, mais je l'ignore et j'attrape un chiffon.

– Il faut que j'essuie la table.

Je passe le tissu trempé sur la table, faisant reculer Gregory. Je ne rate pas le regard circonspect qu'il lance par-dessus mon épaule en direction de

Miller.

– La maison doit rester nickel.

Ma main frotte furieusement le bois immaculé, récurant des taches qui n'existent même pas.

– Sinon elle n'arrêtera pas de râler et elle essaiera de nettoyer elle-même.

De fortes mains s'enroulent autour de mes poignets et les tiennent immobiles.

– Ça suffit.

Mes yeux grimpent le long de son costume sur mesure, passent sur son cou et sur sa mâchoire mal rasée. Ses yeux bleus sont dirigés sur moi. Des yeux pleins d'empathie. Mais je n'ai pas besoin d'empathie. J'ai besoin qu'on me laisse faire mes trucs.

– Je ne suis pas prête, dis-je en me raclant la gorge, mes yeux le suppliant de me laisser faire. Et je ne veux pas t’exposer à plus de souffrance.

Il m’arrache le chiffon des mains et le plie avec soin, alors que je le remercie en silence et respire pour reprendre un peu contenance.

– Je reste ici cette nuit, je vais avoir besoin de passer chez moi pour prendre quelques affaires.

– D’accord.

– Ouais, je devrais y aller, lâche Gregory, debout et lançant sa main vers Miller, qui l’accepte immédiatement en hochant prestement la tête.

C’est un message silencieux, un

moyen de rassurer mon meilleur ami. Leur échange poli aurait été beaucoup plus satisfaisant à un autre moment. Pas maintenant, évidemment. Maintenant, j'ai l'impression qu'ils s'associent parce qu'ils n'ont pas d'autre choix... pour pouvoir gérer la petite fille fragile. Je ne peux m'empêcher de ressentir cette vague d'amertume qui me traverse. Ce n'est qu'une façade. Ils ne se montrent pas courtois parce qu'ils savent que j'aimerais les voir devenir amis et s'apprécier réellement. Ils agissent ainsi parce qu'ils ont peur de me pousser au fond du gouffre.

Gregory s'approche de moi et me prend dans ses bras, et je me force à le

serrer en retour. Je me sens soudainement très fragile.

– Je t'appellerai demain, petite poupée.

Je hoche la tête et relâche son étreinte.

– Je te raccompagne à la porte.

Sa réponse semble crispée, et il s'avance vers la porte de la cuisine, levant la main vers Miller en signe d'au revoir.

Je ne vois pas la réponse de Miller, ou si d'autres signes sont échangés, puisque je suis déjà dans le couloir.

– Elle n'a vraiment pas la langue dans sa poche ! rit George, et je lève les yeux vers lui pour le voir descendre les

marches. Mais elle est épuisée. Je l'ai laissée faire un petit somme.

– Tu t'en vas, George ?

– Oui, mais je reviendrai demain à midi précis. J'ai reçu des ordres.

Il arrive en bas de l'escalier complètement essoufflé, son large torse se gonflant frénétiquement sous l'effort.

– Tu t'occupes d'elle, me dit-il en me donnant une petite tape sur l'épaule.

– Je te ramène chez toi, George.

Gregory apparaît, balançant ses clés.

– Enfin, si cela ne te dérange pas de partager ton siège avec quelques outils.

– Ah ! J'ai partagé mon siège avec des choses bien moins plaisantes pendant la guerre, mon gars.

Gregory passe devant moi avec un sourire tendu et ouvre la porte pour George.

– Tu pourras me raconter tout ça sur le trajet.

– Tu en ferais des cauchemars !

Ils sont tous les deux dans l'allée du jardin, George radotant ses souvenirs de guerre, Gregory riant bien fort de temps à autre en guise de réponse. Je ferme la porte, enfermant le monde à l'extérieur, mais je réalise bien vite que je ne peux enfermer mon esprit. Je suis en train de me mentir. Être ici, profiter de notre maison, savoir Nan en sécurité en haut et Miller en train d'errer dans toute sa perfection, cela ne se passe pas comme

je l'avais espéré. Et la surprenante et pertinente déduction de Nan n'a fait qu'empirer les choses.

Je rouspète en entendant mon téléphone sonner au loin, et je ne me dépêche pas pour aller le chercher. Toutes les personnes à qui j'ai envie de parler sont ici ou viennent juste de partir. Je retourne dans la cuisine, mais je ne trouve pas Miller. Repérant mon sac, je fouille à l'intérieur jusqu'à ce que je trouve la source de cette sonnerie persistante. J'appuie sur « Rejeter » et je remarque six appels en absence, venant tous de William. Je l'éteins et le jette sur le côté, lui lançant un regard noir.

Puis je pars à la recherche de Miller. Je le trouve dans le salon, assis sur le bord du canapé. Il tient un livre dans les mains. Un livre noir. Et il semble captivé par ce qu'il lit.

– Miller !

Il sursaute et referme le livre alors que je m'avance vers lui et le lui prends des mains.

– Où as-tu trouvé ça ? lui demandé-je en colère, le gardant derrière mon dos, le cachant... pleine de honte.

– Il était coincé sur le côté du canapé.

Il montre le bord du doigt, et je me revois le lancer sur le sofa la dernière fois que je me suis torturé l'esprit en lisant un passage. Comment ai-je pu être

aussi imprudente ?

– Tu n’aurais pas dû le lire, dis-je en sentant cette horrible chose me brûler les mains, comme si elle reprenait étrangement vie.

Je laisse s’échapper cette pensée avant qu’elle ne prenne toute mon attention – une attention imméritée.

– Ça te rappelle des choses ? Ça te rappelle tout ce qui va te manquer ?

Je regrette cette attaque vicieuse avant que le visage de Miller ne se torde de douleur, et ne se déforme encore plus quand cette douleur se transforme en colère. C’était aussi inutile que méchant. Je ne pensais pas ce que j’ai dit. Je me défoule, en étant excessive et cruelle

envers la mauvaise personne.

Il se redresse lentement de toute sa hauteur, son visage reprenant son habituelle impassibilité, et il s'occupe les mains en tirant sur les manches de son costume et en resserrant sa cravate. Je trépigne, cherchant quelque chose à dire pour me rattraper. Mais je ne trouve rien. Je ne peux pas retirer ce que je lui ai dit.

– Je suis désolée.

Je baisse la tête, honteuse, résistant à l'envie de mettre le feu à ce satané livre.

– Tu es excusée, répond-il en passant devant moi sans la moindre once de sincérité.

– Miller, s'il te plaît !

Je m'avance pour attraper son bras, mais il m'évite et échappe rapidement à mon emprise.

– Miller.

Il se retourne brusquement, me repoussant presque physiquement quand son regard féroce se pose sur moi. Sa mâchoire est serrée, sa poitrine se gonfle rapidement. Je flétris sous les traits saillants de son visage qui trahissent l'état d'esprit dans lequel il se trouve. Il me pointe du doigt.

– Ne me redis plus jamais ça, me prévient-il, commençant à trembler devant moi. Plus jamais ! Tu m'entends ?

Il quitte la pièce comme un fou, claquant la porte derrière lui, me

laissant pétrifiée par sa rage. Elle ne s'était jamais dirigée contre moi avec autant d'intensité. C'était comme s'il pouvait fracasser tout ce qui se trouvait à côté de lui, et alors que je suis sûre qu'il ne lèvera jamais la main sur moi, je commence à avoir peur pour la personne qui pourrait croiser son chemin à cet instant.

Je l'entends jurer, puis le bruit de ses chaussures s'approche à nouveau. Je reste où je suis, silencieuse et debout, jusqu'à ce qu'il ouvre violemment la porte du salon. Son doigt est toujours dirigé vers moi, et il tremble encore plus qu'avant.

– Tu restes ici. Tu as compris ?

Je ne sais pas ce qu'il se passe. Quelque chose se déclenche sous son ordre, et je me retrouve face à son visage avant d'avoir pu peser le pour et le contre de cette riposte. Je frappe sa main pour l'éloigner de mon visage.

– Ne me dis pas ce que je dois faire !

– Ne me pousse pas, Olivia.

Le problème n'est pas que j'aie quelque part et que je laisse Nan toute seule. C'est un principe.

– Va te faire voir !

Il serre les dents.

– Arrête de tout compliquer, putain !

Tu restes ici !

Je vois rouge, puis je laisse échapper une phrase qui me surprend autant

qu'elle ne surprend Miller.

– Tu savais ?

Le cou de Miller se rétracte sur ses épaules, et il prend un air renfrogné.

– Quoi ?

– Tu savais qu'elle était de retour ?
lancé-je, pensant à la manière dont il avait géré la situation.

Il ne montre aucune surprise. Il reste droit dans ses bottes, comme s'il s'était préparé pour ce moment.

– Quand je pensais que j'étais en train de devenir folle et que tu m'as prise de haut, tu savais ?

– Non.

Il a l'air catégorique, mais je ne le crois pas. Il ferait n'importe quoi pour

amoindrir ma douleur. Personne ne me parle. Ted esquive mes questions, William m'a évitée à tout prix jusqu'à maintenant – maintenant que je suis sûre qu'elle est là – et Miller a presque balayé le téléphone de son bureau quand le nom de Gracie a été mentionné pour mettre fin à la conversation. Et puis je pense au coup de téléphone de Sylvie, celui où elle m'a parlé de la femme qui était en train de me chercher. Sa description. Cela colle parfaitement avec Sophia, mais cela colle aussi avec ma mère. La clarté est une chose merveilleuse.

Mon sang brûle dans mes veines.

– Tu as dit à William de ne pas m'en

parler, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est ce que j'ai fait, putain !
crie-t-il de manière surprenante. Et je ne
suis pas du tout désolé !

Ses paumes tiennent fermement mon
visage, presque de manière agressive.
Son nez est posé contre le mien, et ses
yeux me pénètrent profondément.

– Je. Ne. Savais. Pas. Quoi. Faire.

Je ne peux pas parler ; ses mains
m'empêchent d'ouvrir la bouche. Alors
je hoche la tête, sentant l'émotion
m'assaillir – tout ce stress, cette
inquiétude, et cette peur se propageant à
travers mon être vulnérable. Il essayait
de me protéger contre des souffrances
supplémentaires.

– Ne pars pas.

Il scrute mon visage, son regard se posant partout, et bien que cela soit un ordre, je sais qu'il souhaite avoir mon consentement. Je hoche encore la tête.

– Très bien, dit-il simplement, avant de coller ses lèvres contre les miennes pour m'embrasser de force.

Quand il me relâche, je me recule et cligne des yeux comme si je reprenais vie, mais je ne vois que son dos disparaître de la pièce. La porte se ferme bruyamment. Puis je pleure comme un bébé, essayant de ne pas trop faire de bruit pour ne pas réveiller Nan. C'est idiot ; si elle devait se réveiller, elle le serait déjà, après toute cette

dispute et toutes ces portes claquées. Mes petits sanglots pathétiques ne vont pas la sortir du sommeil.

– Tout va bien, mademoiselle Taylor ?

Je lève les yeux et vois Ted sur le seuil du salon.

– Oui.

Je m'essuie les yeux.

– Je suis juste fatiguée.

– C'est compréhensible, dit-il doucement, ce qui me fait légèrement sourire.

– Toi aussi tu savais qu'elle était de retour, n'est-ce pas ?

Il hoche la tête, les yeux baissés.

– Ce n'était pas à moi d'en parler, ma chérie.

– Alors tu la connaissais.

– Tout le monde connaissait Gracie Taylor.

Il sourit, gardant les yeux rivés sur le sol, comme s'il avait peur que je lui en demande plus si jamais il croisait mon regard. Mais je ne vais pas le faire. Je n'en ai pas envie.

– Tu ferais mieux de prendre ton poste.

Je lui montre l'espace derrière mon épaule quand il lève les yeux vers moi, son visage rugueux montrant un peu de surprise.

– Je suis désolée de m'être enfuie sans rien dire, encore une fois.

Il pousse un petit rire.

– Tu es saine et sauve. C’est le principal.

Il traverse la pièce et prend position à la fenêtre. Je l’observe un moment, me souvenant de ses talents de chauffeur.

Il semble me pousser à le questionner.

– Tu as toujours travaillé pour William ?

– Ça fait vingt-cinq ans.

– Que faisais-tu avant ?

– Militaire.

– Tu étais soldat ?

Il ne répond pas, et hoche simplement la tête, me montrant qu’il en a fini de parler avec moi. Alors je laisse Ted et je traîne mon corps engourdi en haut de l’escalier jusqu’à la salle de bains,

espérant qu'une douche chaude soulagera mes peines tout en apaisant mon corps. Les différents éléments de pression sur chacun d'entre nous sont en train de devenir trop forts, nous sommes tous les deux en train d'essayer de tout porter sur nos épaules. Nous allons nous effondrer sous tout ce poids.

Après avoir ouvert l'eau de la douche, je reste devant le lavabo, fixant mon visage fatigué, voyant des cercles noirs s'étendant sous mes yeux vides. Il me faudrait dormir un siècle et me réveiller en voyant que tout ce fardeau a disparu pour y remédier. Je pousse un soupir et j'ouvre la porte en miroir du placard, jurant quand une tonne de

produits de beauté tombent de l'étagère et valdinguent dans le lavabo.

– Merde, dis-je en prenant un par un les tubes et les pots et les remettant en place.

J'ai presque fini, il reste simplement un Tampax à...

Un Tampax.

Je fixe la boîte, ma langue devenant tout à coup lourde et pâteuse. Un Tampax. Je suis en retard. Je ne suis jamais en retard. Jamais. Je n'aime pas sentir mon cœur battre aussi nerveusement dans ma poitrine, ni l'afflux de sang qui monte rapidement dans mes oreilles. J'essaye de me souvenir du jour de mes dernières

règles. C'était il y a trois semaines ? Quatre semaines ? Je ne les ai pas eues à New York.

Je me précipite dans ma chambre, trouvant la boîte de pilules du lendemain vide, et je retire la notice, la manipulant maladroitement pour déplier le papier jusqu'à ce qu'il repose à plat sur mon lit. Chinois. Allemand. Espagnol. Italien.

– Où est ce putain de texte en français ? dis-je, le retournant et le frappant sur le lit.

Je passe les vingt minutes suivantes à lire des lignes et des lignes écrites en petits caractères. Rien de bien compréhensible, évidemment. Rien à part les chances de succès. Il n'y a pas

de garantie. Quelques femmes tombent enceintes – une petite proportion, mais il y en a quand même. Tout mon sang quitte ma tête et je me sens étourdie. Je perds peu à peu mes repères, et la chambre commence à tourner autour de moi. Vite. Je tombe sur le dos et fixe le plafond. J'ai chaud, j'ai froid, je transpire, je suis sous le choc.

– Et merde...

Je ne sais pas quoi faire. J'ai la tête vide, je suis complètement séchée. Mon téléphone ! Je reprends mes esprits et je descends en courant vers la cuisine. Mes mains tremblantes ne coopèrent pas, mes stupides doigts ne pressent pas les boutons que je leur demande de presser.

Je tape du pied, puis je reste debout, immobile, inspirant un peu d'air dans mes poumons compressés. J'essaye de me calmer et je recommence, parvenant cette fois-ci à tomber sur mon agenda. Je remonte encore et encore les jours, comptant bien plus que ce que j'espérais, en pensant que peut-être, alors que ma vie est devenue récemment complètement folle, j'ai pu faire une erreur colossale. Mais je ne me suis pas trompée. À chaque fois que je compte, j'en arrive au même résultat. J'ai une semaine de retard.

Je m'affale au-dessus du plan de travail, faisant tourner mon iPhone dans ma main. Il faut absolument que j'aïlle

dans une pharmacie. J'ai besoin d'en être sûre. Cette crise d'angoisse est peut-être complètement inutile. Jetant un coup d'œil à travers la cuisine, je remarque qu'il est huit heures passées.

Mais une pharmacie de garde est certainement ouverte. Mes jambes se mettent en action avant mon cerveau, et je me retrouve rapidement au bout du couloir, mais je suis soudainement arrêtée net quand mon cerveau se met en marche, alors que je retire ma veste en jean du portemanteau.

– Nan.

Tout s'écroule sous mes pieds. Je ne peux pas partir, peu importe l'urgence. Je ne serais pas capable de vivre si

jamais quelque chose lui arrive et que je ne suis pas là. En plus, Ted monte la garde. Et je suis sûre que ma tentative d'évasion à la Houdini lui donnera l'occasion de me passer un savon.

Relâchant ma veste, je m'effondre sur la dernière marche de l'escalier et laisse tomber ma tête entre mes mains. Juste au moment où je pensais ne pas pouvoir tomber plus bas, j'ai quelque chose d'autre à ajouter à la liste sans fin des choses merdiques que je dois régler. Je ne veux pas avoir affaire à tout cela. Je veux me recroqueviller pour que Miller m'enveloppe dans son *truc*, qu'il me protège contre ce monde de merde. Son magnifique et réconfortant visage

apparaît dans mon esprit, m'envoyant dans un endroit proche de cette zone de confort. Puis, il tombe dans la colère, cette colère évidente qui se dégageait de lui avant qu'il ne se sauve en claquant la porte.

Il ne me parle pas, et s'il le faisait, je suis sûre que je ne voudrais pas entendre ce qu'il a à dire. Je gémiss et frotte mes paumes sur mon visage, essayant de tout effacer. Je suis une idiote. Une idiote de première classe. Une idiote qui se fait des idées alors qu'elle devrait plutôt faire face à tout ce qui se passe autour d'elle et retrouver ce culot légendaire des Taylor qui lui permettrait de tout régler. Où est partie

cette vie si paisible et si facile ? Miller a raison. Je n'ai pas les moyens de faire face.

17

Mes rêves sont des rêves. Je le sais parce que tout est parfait : moi, Miller, Nan... la vie. Heureuse de rester immergée dans mon monde illusoire, je me blottis dans un sommeil encore plus profond, gémissant de plaisir en serrant mon oreiller. Tout est clair et lumineux. Tout est aussi très léger et coloré, et bien que je sache que je suis prise dans un faux sentiment de sécurité, je ne me réveille pas. Je plane entre le sommeil et la conscience, me poussant contre le

lit pour tomber encore plus profondément dans mes rêves, et me permettre de retarder le moment où je devrais affronter la réalité en face. Je souris. Tout est parfait.

Gracie Taylor. Elle me rejoint dans mes rêves, laissant son empreinte, une empreinte impossible à retirer une fois que je suis réveillée. Tout est morne et terne.

– Non ! je crie, furieuse de la voir s'accrocher au seul moment de tranquillité que je peux trouver dans mon monde si troublé. Va-t'en !

– Olivia !

Je crie, essoufflée, et je bouge la tête de tous les côtés, à sa recherche. Miller

est assis près de moi dans son caleçon boxer, ses cheveux en bataille, les yeux inquiets. Mes épaules s'abaissent, un mélange de soulagement et d'ennui – le soulagement de le savoir ici, l'ennui d'être réveillée et sur mes gardes. Je suis de retour dans le monde réel. Il soupire, levant la main pour retirer les cheveux qui tombent sur mon visage.

– Mauvais rêve ?

Il s'approche et me renverse, prenant mon corps dans ses bras et me berçant sur ses genoux.

– Je ne pourrais pas te dire, je murmure dans sa poitrine, le faisant légèrement chanceler. Je suis totalement honnête avec lui. Je suis incapable de

faire la différence entre mes cauchemars et la réalité, et il a besoin de le savoir, même si je sais qu'il est complètement conscient de mon tourment, puisqu'il le partage avec moi. Ou, du moins, la majeure partie. Je me réveille et me mets encore plus rapidement en alerte lorsque je me remémore les épisodes de cette nuit une fois qu'il est parti. Je me redresse lorsque cela me revient à l'esprit. Oh mon Dieu, je suis peut-être enceinte. Mais quelque chose de plus important encore stoppe mon inquiétude.

– Nan.

Je cherche à quitter son étreinte, paniquée.

– Elle va bien, me dit-il pour me

calmer, resserrant son emprise sur moi. Je l'ai aidée à descendre jusqu'au canapé, je lui ai préparé son petit déjeuner et je lui ai donné ses médicaments.

– C'est vrai ? En caleçon ?

L'image de Miller en train d'attendre Nan dans son boxer est la seule chose que je peux voir. J'aurais aimé être une mouche rien que pour voir *ça*. Je parie qu'elle l'a fait attendre le plus possible pour pouvoir regarder ses fesses.

– Oui.

Il dépose un léger baiser sur le haut de mon crâne et inspire profondément, comme si l'odeur de mes cheveux lui était réconfortante.

– Tu as besoin de repos toi aussi, ma douce. Je suis rentré et je t’ai trouvée endormie dans les escaliers.

Je commence à m’extirper de ses bras mais j’abandonne rapidement quand il se met à les serrer encore plus fort.

– Miller, j’ai besoin de voir Nan.

– Je viens de te le dire. Elle va bien.

Il lutte contre moi jusqu’à ce qu’il me positionne où il le souhaite, et m’enfourche avec ses genoux. Je prends un immense plaisir lorsqu’il plonge sa tête dans mes cheveux, et encore plus quand je remarque sa mèche rebelle faire des siennes, me demandant de lui accorder un peu d’attention. Je soupire et la repousse de son front, inclinant la

tête avec émerveillement alors que je me rafraîchis la mémoire au sujet de la magnifique plastique de Miller Hart. Je la passe entièrement en revue, scrutant ce que je peux voir et ce que je ne peux pas.

– J’ai encore plus besoin de toi maintenant, murmure-t-il, alors que mes doigts qui le caressent fléchissent sur son torse nu. *Truc*, demande-t-il calmement. S’il te plaît.

Je le prends dans mes bras, le serrant de tout mon corps, mon visage partant à la recherche du confort de son cou alors qu’il place sa paume sur ma nuque, me gardant immobile.

– Je suis désolée, marmonné-je

pathétiquement. Je suis désolée d'être si odieuse.

– Je t'ai déjà pardonné.

Je laisse les quelques larmes qui pointent aux coins de mes yeux couler sur mes joues et je pleure dans son cou, pleine de remords. Il n'a fait que m'aimer, me protéger et me soutenir. Il a fait de même avec Nan. Je suis inexcusable.

– Je t'aime.

Il me soulève de son torse et prend son temps pour essuyer mes yeux.

– Et je t'aime.

Il n'y a aucun code là-dedans, aucun terme ou geste alternatif. C'est dit tout simplement.

– Je ne veux pas te voir triste, Olivia.
Où est l'impudence que j'aime tant ?

Je souris, en me disant qu'il ne pense pas vraiment ce qu'il vient de dire.

– J'en ai plus.

Il faut trop d'énergie pour être insolente ou audacieuse, peu importe le terme qu'il aime utiliser. Je me sens sans vie, et la seule once qui me reste sert à m'occuper de Nan et à m'assurer que Miller sait à quel point je l'aime. Tout le reste peut aller en enfer.

– Non, tu en as encore. Tu l'as temporairement égarée, c'est tout. Nous avons besoin de la retrouver.

Il me lance l'un de ses charmants sourires, éclairant légèrement toute ma

noirceur.

– J’ai besoin que tu sois forte auprès de moi, Olivia.

Mon esprit chagriné et en pleurs laisse tout à coup la place à la culpabilité. Il reste fort pour moi. Il est à mes côtés face à mes propres traumatismes. Je dois faire la même chose pour lui. Nous devons encore nous occuper des problèmes de Miller – des miens aussi, parce qu’il n’y a que *nous*. Mais Gracie Taylor vient d’ajouter une toute nouvelle dimension à notre monde déjà sens dessus dessous. Et maintenant mes règles en retard.

– Je suis là pour toi, dis-je. Toujours.

– Je me demande parfois.

Ma culpabilité est multipliée par un million. *Ressaisis-toi*. Voilà ce que j'ai à faire. Ces problèmes ne vont pas disparaître d'eux-mêmes, et le fait de les ignorer ne va pas accélérer les choses.

– Je suis là.

– Merci.

– Ne me remercie pas.

– Je serai toujours reconnaissant envers toi, Olivia Taylor. Éternellement. Tu le sais.

Il prend ma main et embrasse mon diamant.

– Je sais.

– Très bien.

Il m'embrasse chastement sur le nez, les lèvres, une joue, puis l'autre, avant

de plonger sa tête vers mon cou.

– C'est le moment de prendre une douche.

– Me ferais-tu l'honneur de te joindre à moi ?

J'attrape ses cheveux dans mes mains, souriant quand il s'arrête et se dégage de ma gorge.

– Te vénérer dans cette petite douche ?

Je hoche la tête, enchantée par le pétilllement taquin qui jaillit de ses yeux bleu cristal.

Il fait une petite moue. C'est le plus beau des soupirs.

– Il faut combien de temps à ta grand-mère pour aller du salon à la cuisine,

trouver son couteau de boucher le plus aiguisé et monter les escaliers ?

J'arbore un large sourire.

– Dans des circonstances normales, une minute tout au plus. *Maintenant*, je pense qu'il lui faudrait, en tout et pour tout, dix bonnes minutes.

– Alors on peut y aller.

Je ris alors qu'il me prend dans ses bras et commence à marcher rapidement vers la porte. J'ai tellement besoin de ça.

– Tu ne veux pas manquer de respect à Nan.

– Ce qu'elle ne sait pas ne lui fera aucun mal.

Je souris, ravie.

– Nous devons rester calmes.

– C'est noté.

– Nous devons guetter le moindre bruit.

– C'est noté.

Il attrape la porte de la salle de bains et la claque derrière lui, remettant en cause tous les *c'est noté* qu'il vient juste de noter.

Je suis sur les pieds, la douche est allumée, et alors que je n'ai pas de vêtements sur moi et que Miller est seulement couvert de son boxer sexy, c'est une question de secondes avant que nous soyons nus *tous les deux*.

– Entre.

Il penche la tête en guise de signal,

donnant un sentiment d'urgence à son invitation. Je n'en suis pas du tout embêtée. Mon désespoir grandit au fur et à mesure des douloureuses secondes pendant lesquelles il s'empêche de me toucher. J'entre dans la baignoire, sous le jet d'eau chaude, et j'attends.

Et j'attends. Et j'attends.

Il ne fait que me fixer, ses yeux voyageant lentement de haut en bas le long de mon corps trempé. Mais je ne me sens pas mal à l'aise. Au lieu de ça, je prends du temps pour me délecter de la moindre partie de son corps parfait, rêvassant en silence, et me disant qu'il devient peut-être de plus en plus parfait au fil du temps. Ses habitudes

obsessives montrent des signes d'affaiblissement, certes sporadiquement, ou peut-être me suis-je tout simplement habituée aux choses qui me sortaient par les yeux auparavant. Ou peut-être sommes-nous en train de nous retrouver quelque part au milieu et qu'*aucun* d'entre nous ne le remarque. Probablement parce que nous sommes tellement dévorés de désir l'un pour l'autre, et quand nous ne le sommes pas, nous surpassons les obstacles. Mais je suis sûre d'une chose. La seule chose qui est indiscutable. Je suis follement amoureuse de Miller Hart. Mes yeux se frayent un chemin depuis ses orteils parfaits, le long de ses jambes

parfaitement dessinées, jusqu'à ce que je reste bloquée au niveau de son sexe parfaitement dur. Je pourrai continuer plus loin, me perdre dans le reste de son corps – ses abdos en acier, ses pectoraux fermes, ses fortes épaules... son visage, ses lèvres, et ses yeux sans défauts et finalement les vagues parfaites de ses cheveux. Je pourrais. Mais je ne le ferai pas. Je suis trop obnubilée par le centre de toute sa perfection.

– Terre à Olivia.

Sa voix rude contraste avec son ton doux. Je permets enfin à mes yeux de parcourir le reste de son corps, sans me presser avant d'arriver à ces yeux bleus si renversants qui m'avaient

complètement capturée la première fois que je l'ai rencontré.

– Et la voilà.

Je souris et m'approche de lui.

– Viens vers moi.

Mon ordre est donné d'une voix haletante, pleine d'excitation. Il prend ma main délicatement, et nos doigts bougent et jouent ensemble quelques instants, chacun de nous regardant la scène, avant que Miller les enlace et les serre ensemble. Il entre dans la baignoire et se presse contre moi, ne me laissant pas d'autre option que de reculer jusqu'à ce que ma peau soit pressée contre la froideur des carreaux. Il me domine complètement, ses yeux

plongeant au plus profond de mon être.

Il lève nos mains jointes et les pousse contre le mur au-dessus de ma tête, puis glisse sa paume libre sur l'arrière de ma cuisse, tirant fermement dessus. Je me laisse faire, levant ma jambe jusqu'à ce qu'elle se bloque contre sa taille, nous tirant l'un contre l'autre. Les lèvres de Miller se séparent, incitant les miennes à faire de même, et il descend vers moi, son nez contre le mien.

– Dis-moi ce que tu veux, ma douce.

Son souffle brûlant se répand sur mon visage, transformant le désir chaud qui coule à travers mes veines en un besoin enflammé.

– Toi.

Je lance ma demande dans un souffle
et ferme les yeux quand sa bouche
descend sur la mienne.

Il prend ce qui lui appartient.

18

Nan a l'air en forme. Mais la voir toute calme et maniérée assise à la table de la cuisine, les paumes de ses mains posées sur sa tasse de thé, m'a un peu décontenancée. Je pensais la trouver affairée dans la cuisine, bien qu'on lui ait dit de se tenir tranquille. Nan n'a jamais été douée pour faire ce qu'on lui dit.

– Bonjour, dis-je gaiement, glissant sur une chaise près d'elle et me servant une tasse de thé.

– Je voulais pas déranger, répond Nan à mon bonjour, sans un *bonjour* ou un *salut*.

– Ne pas déranger avec quoi ?

– Le thé.

Elle tourne le nez vers le haut de sa tasse, la bouche en cul-de-poule.

– Il a un goût de pipi de chat.

La théière cogne contre la tasse que je m'apprête à remplir, et Miller rit de l'autre côté de la cuisine. Je jette un coup d'œil sur le côté, le trouvant divin dans son costume trois-pièces gris anthracite, avec sa chemise bleu pâle et sa cravate assortie à sa chemise. Il a l'air délicieux, impeccablement soigné, et, selon toutes les apparences, il semble

prêt à partir au travail. Parfait. Je trouve ses yeux et je souris.

– Trésor vingt-quatre carats, droit devant.

Je me moque ouvertement de lui. Il le sait mais il ne relève pas mon sarcasme, et nous rejoint à table.

– Vous être trop aimable, madame Taylor.

– Comment était votre douche ? contre-attaque-t-elle, et la théière tape à nouveau contre la tasse, si fort que je suis sûre que la porcelaine est fêlée. Je lance des yeux grands ouverts dans sa direction, et je retrouve ce sourire taquin qui lui chatouille les lèvres. La petite chipie !

– *Chaude.*

Miller laisse traîner le mot pendant une éternité, et maintenant c'est de l'autre côté de la table, vers lui, que je lance des yeux grands ouverts. Je le savais. Il lutte pour ne pas sourire. Ces deux-là sont insupportables quand ils sont ensemble, prenant plaisir à se titiller mutuellement. Mais ils sont aussi merveilleusement affectueux l'un envers l'autre.

– Tu aurais dû demander à Olivia qu'elle te montre comment changer la température.

Ma tête revient directement vers Nan. Elle joue avec l'anse de sa tasse, la tripotant pensivement, jouant les naïves.

Une vraie friponne !

– C'est ce que j'ai fait, répond Miller nonchalamment, mimant les gestes de Nan sur sa propre tasse.

– Je le savais ! dit Nan dans un souffle. Petit diabolin !

J'arrête de bouger la tête de droite à gauche. Aucun d'entre eux ne remarque mon évidente surprise, et mon cou me fait mal. Je me rassieds sur ma chaise et les laisse jouer à leur petit jeu, une chaleur me traversant le corps. Je suis émerveillée de la voir si vive et si loquace. Miller envoie un magnifique sourire à Nan, brisant net sa tentative de lui lancer un regard méprisant, et il hausse les épaules.

– Je suis désolé, madame Taylor. Je ne vais pas m'excuser de l'aimer au point de souffrir quand je ne la touche pas.

– Petit diabolotin, répète-t-elle calmement, ses boucles se balançant autour de ses oreilles alors qu'elle secoue doucement la tête. Tu es un satané diabolotin.

– Est-ce qu'on a fini de se chercher, tous les deux ? demandé-je, en prenant les céréales. Ou est-ce que je dois m'installer pour regarder le spectacle ?

– J'en ai fini, dit Miler, prenant la liberté de verser du lait dans mon bol. Et vous, madame Taylor ?

– Oui, c'est fini.

Elle boit une gorgée de thé et grimace.

– Vous êtes un sacré beau gosse, Miller Hart, mais vous faites vraiment un thé merdique.

– Je suis d'accord, j'ajoute, mettant ma tasse sous ses yeux et grimaçant à mon tour. C'est mauvais. Vraiment très mauvais.

– C'est noté, grommelle-t-il. Je n'ai jamais prétendu être un expert dans l'art du thé.

Son air malicieux reprend forme sur son visage, ce qui me fait poser ma tasse lentement devant moi, méfiante.

– Demandez-moi plutôt de parler de vénération, suggère-t-il.

Je tousse sur mon bol de céréales, ce

qui attire immédiatement l'attention de Nan.

– Hummm, maugrée-t-elle, plongeant ses yeux bleu marine sur moi. Qu'est-ce donc que cette vénération ?

Je refuse de la regarder, focalisant mon attention sur mon bol de céréales.

– Je suis très doué dans ce domaine, déclare Miller crânement.

– Vous parlez de sexe ?

– Oh non, j'y crois pas !

J'attrape ma cuillère et je la plonge dans mon bol, prenant une grande bouchée de céréales.

– J'appelle ça la vénération.

– Alors tu vénères réellement le sol sur lequel elle marche, demande Nan

avec un sourire.

– Oui, c'est vraiment le cas.

Je suis en train de mourir sur place, priant pour qu'une intervention divine vienne me sauver. Ils sont tous les deux impossibles.

– Arrêtez s'il vous plaît, supplié-je.

– D'accord, disent-ils à l'unisson, ricanant comme deux idiots en se regardant de chaque côté de la table.

– Bien. J'ai besoin d'aller au supermarché.

– Mais j'adore faire les courses, commence à pleurnicher Nan, déjà prête à faire la tête. Tu vas tout faire de travers.

– Alors écris-moi une liste, contre-

attaqué-je en réglant le problème en un instant. Tu ne sors pas de la maison.

– Je t’y emmène, Olivia.

Miller tend le bras et déplace le sucrier légèrement sur la droite, puis pousse la bouteille de lait un tantinet sur la gauche.

– Et ce sujet n’est pas ouvert à la discussion, ajoute-t-il en me lançant un regard d’avertissement.

– Je m’en sortirai, dis-je sans céder.

Je me fiche du ton qu’il utilise et des regards qu’il me lance.

– Tu peux rester et surveiller Nan.

– J’ai besoin d’aller à Ice.

Je le regarde, sachant qu’il ne compte pas du tout travailler.

– Je n'ai pas besoin qu'on me surveille, pour l'amour de Dieu ! hurle Nan.

– J'ai peur de ne pas être du même avis ! dis-je d'un ton sec.

C'est déjà suffisamment déplaisant d'être contredite par Miller, Nan n'a pas besoin de s'y mettre elle aussi.

– Elle a raison, madame Taylor. Vous ne devriez pas rester seule.

Je suis ravie de voir Miller lancer un regard d'avertissement à Nan, le même que celui qu'il vient de m'adresser, et je suis encore plus enchantée de ne pas l'entendre répondre une énième pique.

– Bien, murmure-t-elle, mais vous ne pouvez pas me garder prisonnière pour

toujours.

– Seulement jusqu’à ce que tu te sentes mieux, la calmé-je.

Je montre mon appréciation pour le soutien de Miller en lui faisant une petite caresse sur le genou, mais il l’ignore, à ma grande surprise.

– Je t’amène faire les courses, répète-t-il, se levant de table pour ramasser la vaisselle.

Ma reconnaissance disparaît en un clin d’œil. « Noooon, tu restes avec Nan. »

– Noooon, je t’emmène au supermarché, réplique-t-il, peu touché par l’avertissement que comportait ma réponse. J’ai parlé avec Gregory. Il sera

bientôt là, tout comme Ted.

Je tombe sur ma chaise. Nan pouffe pour exprimer son agacement mais reste calme, et Miller hoche la tête pour appuyer ce qu'il vient de dire. Il a tout prévu. Ce n'est pas bon du tout. Je ne peux pas acheter un test de grossesse avec Miller à mes basques.

*

Après avoir confié la garde de Nan à Gregory et m'être assurée que tous ses médicaments soient sortis pour qu'il ne s'embête pas à lire les notices, Miller me guide jusqu'à sa voiture en me tenant la nuque et me dépose soigneusement sur

le siège passager. Il a répondu au téléphone pendant que je parlais avec Gregory et maintenant il semble être un petit peu irritable, et toutes les expressions de l'homme tranquille du petit déjeuner ont désormais disparu. Comme d'habitude, c'est comme s'il n'avait jamais été avec moi, et alors qu'il montre de moins en moins souvent son attitude hautaine, ses mauvaises habitudes reviennent en force. J'ai comme l'impression que jouer avec les boutons de la climatisation ne passera pas inaperçu aujourd'hui, alors je préfère plutôt laisser la vitre baissée. Miller allume la radio, brisant ce lourd silence, et je m'assieds en laissant Paul

Weller me tenir compagnie. J'appelle deux fois la maison en chemin, et à chaque fois j'entends Nan dans le fond crier pour exprimer sa mauvaise humeur. Elle n'a qu'à accepter qu'on prenne soin d'elle.

Je commence à élaborer un plan dans ma tête, complotant et calculant pour essayer de trouver comment faire pour me retrouver seule dans Tesco suffisamment longtemps pour pouvoir acheter ce dont j'ai besoin et enfin savoir si je dois me calmer ou si ma vie va entrer dans une nouvelle dimension. Il n'y a qu'une seule solution. Après que Miller s'est garé et que nous avons pris un chariot, nous nous faisons aspirer par

le chaos de Tesco. Nous nous frayons un chemin le long des allées, moi avec la liste des courses de Nan entre les mains, Miller avec l'air tout stressé. Je me dis simplement que ça doit être à cause du chaos qui nous entoure. Il y a des chariots abandonnés partout, et les rayons sont dans un désordre monstre. Je ris intérieurement, en pariant secrètement sur le fait qu'il a certainement très envie de ranger tous les étalages. Mais quand son téléphone sonne dans sa poche intérieure, qu'il l'attrape et qu'il lance un regard noir vers l'écran avant de rejeter l'appel, je commence à me dire que l'enfer de Tesco n'est pas la seule chose qui

l'ennuie. Je ne lui demande pas qui l'appelle parce que je ne veux pas savoir et, en réalité, je suis toujours en train de me demander comment je vais pouvoir lui fausser compagnie.

– J'ai besoin d'aller chercher quelques produits de toilette pour Nan, dis-je en feignant la désinvolture comme si ma vie en dépendait. Prends ça et occupe-toi d'aller chercher ce qu'il reste à prendre.

Je lui tends la liste sur laquelle j'ai malicieusement ajouté quelques produits – des produits qui se trouvent à l'autre bout du supermarché.

– On y va ensemble, répond-il sans hésitation, brisant mon plan.

– Ça ira beaucoup plus vite si on se sépare, dis-je de but en blanc. Je vois bien que tu n'aimes pas être là.

J'utilise stratégiquement son inconfort à mon avantage et m'éloigne avant qu'il puisse me rejoindre, jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule pour vérifier qu'il ne me suit pas. Je le vois en train de fixer la liste comme s'il la fusillait du regard.

Une fois le rayon passé, je me dépêche, regardant les pancartes au-dessus des allées pour trouver ce que je suis en train de chercher. Je presse le pas quelques secondes et j'atterris dans le bon rayon, face à de nombreuses boîtes de tests de grossesse – toutes bien

enfermées dans des boîtiers antivols – une mesure de sécurité complètement stupide.

– Super, marmonné-je, à la recherche du premier test qui garantit un résultat rapide et fiable.

Le retournant, je regarde rapidement les indications tout en commençant à marcher, mais je me retrouve le souffle coupé net lorsque j’entre en collision avec quelque chose.

– Pardon ! dis-je dans un souffle, laissant s’échapper la boîte de mes mains.

Le boîtier antivol fait un fracas assourdissant quand il touche le sol, avant de rebondir près de mes pieds. Et

d'une autre paire de pieds. Des pieds que je ne reconnais pas. Je n'aime pas le frisson qui monte le long de ma colonne vertébrale, ni le sentiment de vulnérabilité qui m'envahit soudainement.

– Toutes mes excuses.

La voix de l'homme est distinguée, et il porte un costume de luxe. Il se penche pour prendre la boîte avant que je ne puisse voir son visage, et il passe quelques secondes accroupi, à regarder le test de grossesse, le faisant tourner dans ses mains plusieurs fois tout en fredonnant son intérêt. Je n'ai pas encore vu son visage, seulement l'arrière de sa tête puisqu'il reste accroupi à mes

pieds. Je ne reconnais absolument pas ces cheveux grisâtres, mais quelque chose me dit que lui doit me connaître. Il avait bien l'intention de se retrouver dans la même allée que moi, l'allée pleine de produits d'hygiène féminine. C'est peut-être un supermarché bondé, avec des gens de partout, mais je peux sentir le danger dans l'air qui nous entoure. L'inconnu lève son visage tout en se redressant. Ses yeux sont entourés de noir et semblent abriter toute sorte de menaces implicites. Il a une cicatrice qui part du centre de sa joue droite jusqu'au coin de sa bouche, et ses lèvres fines se courbent en un sourire feint, ce qui approfondit sa balafre. C'est un sourire

qui n'a pour seul but que de me plonger dans un faux sentiment de sécurité.

– Je crois que c'est à vous.

Il me tend la boîte, et je prie pour que mes mains s'arrêtent de trembler alors que je m'en saisis. Je sais que j'ai échoué dans ma tentative quand il lève un sourcil, toujours avec la main sur la boîte pendant que je la prends, certainement en train d'absorber mes tremblements. Je baisse les yeux, désormais incapable de faire face à la dureté de son regard.

– Merci.

Je ravale ma peur et fais un pas pour m'éloigner de lui, mais il bouge en même temps que moi, me bloquant le

passage. Je m'éclaircis la gorge, en essayant de trouver l'assurance dont j'ai désespérément besoin et qui pourrait me permettre de le berner.

– Excusez-moi.

Je fais un pas dans l'autre sens cette fois-ci, et il fait de même, laissant s'échapper un petit gloussement.

– Il me semble que nous ne sommes pas pressés d'aller quelque part, n'est-ce pas ?

Il s'avance, s'approchant bien trop près de moi, entrant dans mon espace personnel, ce qui m'énerve deux fois plus.

– Non, dis-je en essayant à nouveau de l'esquiver, mais je me retrouve

encore une fois bloquée. Prenant une longue inspiration, je lève les yeux à contrecœur jusqu'à ce que je puisse voir son visage. Il est le diable incarné. Ça sort de tous les pores de son être sinistre, et je me décompose sur place. Il me sourit de haut et tend le bras vers moi, attrapant une mèche de mes cheveux et l'enroulant entre ses doigts. Je me glace, figée par la terreur.

Il fredonne, pensivement...
sombrement... sinistrement. Puis, il approche son visage du mien et place sa bouche contre mon oreille.

– Ma douce, murmure-t-il. Nous nous rencontrons enfin.

Je recule d'un petit saut, ma main

volant vers mes cheveux et frottant les traces de sa respiration alors qu'il reste légèrement penché, un rictus malveillant pointant aux coins de ses fines lèvres alors qu'il me regarde de très près.

– Olivia ?

J'entends mon prénom prononcé au loin, gênée par ce ton familier, et je regarde alors que l'inconnu se redresse et jette un regard par-dessus mon épaule, son sourire grandissant encore plus. Me retournant, je perds mon souffle en voyant Miller faire de rapides foulées dans ma direction, le visage fermé mais les yeux pleins d'émotions – du soulagement, de la peur, de la prudence... de la colère.

– Miller, dis-je dans un souffle, ressentant l'énergie jaillir à travers mes muscles engourdis et pousser mes jambes à agir, m'amenant quelques pas plus loin jusqu'à ce que je me cache dans sa poitrine, mes bras regroupés entre nos corps.

Il est en train de trembler. Tout dans cette situation empeste le danger. Le menton de Miller est posé sur le haut de mon crâne, un bras me tenant fermement contre lui, et un silence glacial s'installe au milieu de la vibrante activité qui nous entoure, comme si nous étions coincés dans une bulle et que personne hormis nous trois n'était conscient du péril et de l'hostilité qui polluent l'air du

supermarché. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est encore derrière moi ; je peux sentir sa présence tout autant que je peux sentir Miller essayer de me réconforter, et les muscles tendus de Miller me donnent un indice de ce qui se passe. Alors je reste à couvert dans ma zone de confort. Il semble falloir attendre une éternité avant que Miller se détende un petit peu, et je tente de jeter un coup d'œil en regardant par-dessus mon épaule. L'homme est en train de déambuler le long de l'allée, ses mains tranquillement posées dans les poches de son pantalon, regardant les rayons comme s'il faisait ses courses. Mais tout comme Miller, il n'a pas l'air

d'être au bon endroit, il ne colle pas du tout avec le décor.

– Est-ce que ça va ? me demande Miller, me plaçant à bout de bras et scrutant mon visage blême. Est-ce qu'il t'a touchée ?

Je secoue la tête, pensant qu'il ne serait pas sage de prononcer des paroles qui pourraient faire exploser ma bombe humaine. Je ne pense pas que j'en ai besoin, dans tous les cas. Miller connaît cet homme, et il sait ce que je viens de subir sans que j'aie besoin d'entrer dans les détails.

– Qui est-ce ?

Je lui pose enfin la question mais je ne veux pas entendre la réponse, et si

j'en crois le visage douloureux de Miller, il est clair qu'il ne veut pas me le dire. Ou me le confirmer. C'est lui, *le* bâtard immoral. Je ne sais pas si Miller me voit en train de comprendre en silence ou s'il ne souhaite tout simplement pas me le confirmer, mais ma question reste sans réponse et il sort rapidement son téléphone de sa poche. Il appuie sur un bouton et quelques secondes plus tard, il se met à parler.

– C'est terminé, dit-il simplement, avant de raccrocher et de m'attraper la main.

Mais il marque une pause dans tout cet enchaînement de mouvements pressés lorsque quelque chose semble

attirer son attention. Quelque chose dans ma main.

J'ai l'impression que tous les os de mon corps s'effritent. Je n'essaye même pas de cacher ce que je tiens en main. Je n'essaye même pas de sortir une excuse. Il est blême, en train de fixer la boîte pendant un temps incroyablement long avant de finalement relever ses yeux bleus vides pour trouver mes yeux larmoyants.

– Oh putain de merde, souffle-t-il, la pointe de son pouce et de son index posée sur son front, ses yeux clos.

– Je crois que la pilule du lendemain n'a pas marché.

Mes mots sont étouffés, mais je n'ai

pas besoin d'en dire plus, et je sais qu'il ne veut pas en entendre davantage.

Il passe sa main dans ses cheveux, dégageant son front, et il gonfle ses joues, ce qui complète le tableau de son agitation.

– Putain !

Je sursaute en entendant son juron, la terreur qui me parcourait laissant place à la nervosité.

– Je ne voulais rien te dire avant d'en être sûre.

Miller attrape ma nuque et me pousse vers le bout de l'allée, où je trouve notre chariot plein. Il balance la boîte à l'intérieur sans ménagement, prend la poignée du chariot avec sa main libre, et

commence à nous amener vers la caisse.

Je bouge de manière automatique, mes muscles fonctionnent sans instruction, comme s'ils comprenaient d'eux-mêmes la situation délicate et sentaient l'humeur explosive de Miller. Je place des produits sur le tapis roulant de la caisse, calme et circonspecte, alors que Miller repositionne tout bien comme il faut. Le laissant faire, je me place de l'autre côté de la caisse et commence à emballer les courses, mais Miller m'empêche également d'accomplir cette tâche, puisqu'il se place à côté de moi et commence à tout sortir pour tout remettre en ordre dans les sacs. Alors je reste debout comme une plante verte

pendant qu'il s'agit. Sa mâchoire ne cesse de claquer, sa main bouge vite mais reste précise alors qu'il place nos achats dans les sacs avant de mettre les sacs pleins dans le chariot. Il tente de remettre du calme dans son monde, un monde en train de s'écrouler.

Après avoir payé le caissier au regard endormi, Miller récupère le chariot et me pousse fermement jusqu'à ce que nous nous échappions du supermarché grouillant de monde.

Mais l'inconfort de Miller ne faiblit pas, bien que je ne sache plus maintenant quelle en est la principale cause – moi et ma surprenante révélation, ou cet homme glauque et sa visite surprise très

perturbante. À cette pensée, mes yeux commencent à tourner dans toutes les directions.

– Il est parti, me dit Miller sans me regarder, alors que nous arrivons à la voiture. Monte.

Je fais ce qu'il me dit sans réfléchir, le laissant charger les courses seul dans le coffre. Il ne faut pas longtemps avant que nous sortions du parking et que nous rejoignons la route principale. L'atmosphère est insoutenable mais il n'y a aucun moyen d'y échapper.

– Où va-t-on ? je demande, soudainement inquiète qu'il n'ait pas l'intention de me ramener à la maison.

– À Ice.

– Mais, Nan ? je demande calmement.
Tu peux me déposer à la maison
d’abord.

Je n’ai aucune envie d’accompagner
Miller à Ice. Je préférerais reprendre
mon passe-temps favori et enterrer ma
tête encore un peu plus profondément
dans le sable.

– Non, me répond-il avec fermeté, ne
laissant aucune place à la négociation.

Je connais ce ton. Je connais ce
comportement.

– On n’a pas de temps à perdre,
Olivia.

– S’occuper de Nan n’est pas du
temps à perdre.

– Gregory s’occupera d’elle.

– *Je* veux m'occuper d'elle.

– Et *je* veux m'occuper de *toi*.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire que je n'ai pas de temps à perdre avec ton insolence !

Il tourne rapidement sur la droite et fait crisser les pneus de sa voiture en entrant dans une petite rue.

– Rien de tout cela ne s'arrêtera jusqu'à ce que je le fasse.

Les battements de mon cœur ralentissent. Je n'aime pas la détermination qui se dessine sur ses traits saillants et qui timbre sa voix grave et rocailleuse. Je devrais me sentir soulagée de le savoir aussi plein de courage pour régler les choses. Mais

le problème est que je ne sais absolument pas comment il prévoit de faire cela, et qu'une petite voix me parle dans ma tête et me dit que je risque de ne pas du tout apprécier. Et par où va-t-il commencer, dans tous les cas ? Donnez-moi cinq minutes et je pourrai dresser la liste de toutes les merdes qu'il faut régler, et ensuite on pourrait retourner à notre problème principal : quelle est la priorité ? Quelque chose me dit que ma probable grossesse ne fait pas partie du haut de la liste. Ni même la réapparition de ma mère.

Non. Tout me dit que notre rencontre avec l'homme sinistre au supermarché occupe le haut de notre liste de merdes à

régler. Le bâtard immoral. L'homme
auquel Miller voulait me cacher jusque-
là. L'homme qui tient les clés des
chaînes de Miller.

19

C'est la première fois que je vois Ice complètement vide.

Miller me pose sur un tabouret et me tourne pour que je fasse face au bar avant de faire le tour du comptoir et d'attraper un verre étincelant sur l'une des étagères. Il le pose avec force, attrape une bouteille de scotch, et remplit le verre jusqu'au bord. Puis il descend le contenu, le souffle court, la tête retombant en arrière. Lentement, il se tourne et s'écroule, le dos contre le

comptoir, en train de regarder son verre vide.

Il semble abattu, et cela m'effraye au plus haut point.

– Miller ?

Il se concentre sur son verre pendant un moment avant que ses yeux bleus torturés ne croisent finalement mon regard.

– Le gars au supermarché. C'était Charlie.

– Le bâtard immoral, dis-je, en voulant montrer que je comprends de qui il parle.

Ma peur est confirmée, c'est bien l'homme que je redoutais. La description que m'en avait faite Miller

ne lui rend pas vraiment justice : cet homme est plus que terrifiant.

– Pourquoi est-ce qu’il ne te laisse tout simplement pas partir ? lui demandé-je.

– Quand tu dois quelque chose à Charlie, tu lui es redevable à vie. S’il te fait une fleur, tu paies pour toujours.

– Il t’a sorti de la rue il y a déjà des années ! Cela ne justifie pas que tu dois t’engager à vie à lui en être reconnaissant. Il a fait de toi un prostitué, Miller ! Puis il a fait de toi l’*escort* le plus couru de Londres !

Ma soudaine colère me serre les tripes, et me fait presque tomber de mon tabouret.

– Ce n'est pas juste !

– Oh, oh, oh.

Il se débarrasse rapidement de son verre vide et pose sa paume sur le bar avant de se tourner vers moi.

Il fait ce mouvement avec aisance et finesse, ses pieds atterrissant en silence devant moi.

– Calme-toi, me dit-il d'une voix apaisée, prenant mes joues chaudes entre ses mains et amenant mon visage vers le sien, fixant mes yeux en larmes. Rien dans ma vie n'a été juste, Olivia.

Entourant mes cuisses avec ses genoux, il s'approche de moi, levant un peu plus mon visage pour que nos yeux puissent rester face à face.

– Je suis trop ravagé, ma douce. Rien ne peut me sauver. Mes clubs et moi, on est des mines d'or pour Charlie. Mais les choses ne sont pas ainsi seulement parce que je lui rapporte de l'argent et parce qu'il peut utiliser Ice pour mener ses affaires. C'est le goût du pouvoir qui décrète les choses. C'est le principe. Montre de la faiblesse, et ton ennemi te tiendra par les couilles.

Il respire profondément alors que j'intègre ce que je viens d'entendre.

– Je n'ai jamais pensé à démissionner parce que je n'avais aucune raison de le faire, continue Miller. Il sait ça. Et il sait que si jamais je pars, ça sera pour une bonne raison.

Ses lèvres se resserrent et ses yeux se ferment nonchalamment, un geste que je trouve d'habitude réconfortant, ensorcelant. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, cela ne fait qu'ajouter à ma trépidation, parce que ce lent clin d'œil, accompagné par une autre profonde inspiration, est une façon de rassembler la force dont il a besoin pour prononcer ses prochains mots. Quand ses lèvres s'ouvrent, je retiens mon souffle, rassemblant mon courage. Il me regarde comme si j'étais la chose la plus précieuse de l'univers. Parce que je le suis.

– Alors ils élimineront la bonne raison, finit-il calmement, me coupant le

souffle en un instant.

D'une manière ou d'une autre, il veut que tu sortes de ma vie. Je n'ai pas agi comme un névrosé lunatique sans raison. Je lui appartiens, Olivia. Je ne suis pas à toi.

Mon pauvre cerveau explose sous la pression de l'explication brutale de Miller.

– Je veux que tu sois à moi.

Je prononce ces mots sans réfléchir. Il n'y a pas de pensée derrière cela, juste du désespoir. Miller Hart est hors de portée, et pas simplement à cause de la carapace qu'il maintient fermement en place.

– J'y travaille dur, ma douce. Crois-

moi, j'y travaille dur.

Il presse ses lèvres sur le haut de ma tête, sentant mon odeur, prenant une dose de force qu'il siphonne en moi.

– J'ai une requête.

Je ne vocalise pas ma confirmation à la demande qui, je le sais déjà, va tomber. J'ai besoin de l'entendre.

– Tout ce que tu veux.

Il me soulève de mon fauteuil et me pose sur le comptoir, comme s'il me plaçait sur un piédestal. Puis, il s'immisce entre mes cuisses et lève ses yeux sur moi, encerclant ma taille avec ses grandes mains. Mes doigts passent dans ses cheveux de bas en haut, et redescendent sur sa nuque.

– Ne cesse jamais de m’aimer, Olivia Taylor.

– Je ne cesserai jamais de t’aimer.

Il sourit légèrement alors qu’il plonge son visage dans ma poitrine et frotte ses mains le long de mon dos, nous rapprochant l’un de l’autre, nous serrant l’un contre l’autre. Je fixe l’arrière de son crâne, le caressant pour le reconforter.

– À quel point tu en es sûre ? me demande-t-il à brûle-pourpoint.

Mes mains s’arrêtent de le caresser alors que je rassemble mes forces pour pouvoir faire face à une nouvelle révélation choquante.

– J’en suis sûre.

Je réponds simplement, parce que je le suis. Comme tout le reste d'ailleurs, je ne peux pas et je ne dois pas refuser de voir la vérité en face. Il me relâche lentement et sort le test de grossesse, me regardant alors que mes yeux passent de lui à la boîte.

– Être sûre, ce n'est pas assez.

Je tends la main et prends la boîte avec hésitation.

Je ne dis rien lorsqu'il me fait descendre du tabouret et qu'il s'approche du bar pour se servir un autre verre. Je me fraye un chemin vers les toilettes des femmes, et me prépare à obtenir la confirmation écrite noir sur blanc. Mes actions sont automatiques,

irr réfléchies, depuis le moment où j'entre dans le box jusqu'au moment où j'en sors. J'essaye d'ignorer les quelques minutes d'attente nécessaires pour obtenir le résultat, et je passe ce temps-là à me laver les mains, essayant également d'ignorer la possible réaction de Miller face à ce que je risque de lui annoncer.

Au moins, il sait désormais que cette possibilité existe. Mais cela va-t-il amoindrir le choc ? Est-ce qu'il le voudra d'ailleurs ? Je balaye ces pensées avant qu'elles ne m'emportent. Je ne m'attends pas à ce qu'il se mette à sauter au plafond après avoir reçu la confirmation de ma grossesse. Il n'y a

pas de place pour la célébration dans notre vie.

En retournant le test, je fixe du regard la petite fenêtre. Puis je sors des toilettes et retourne dans la salle principale du club, où je trouve Miller en train de m'attendre en pianotant sur le bar. Il lève les yeux vers moi. Son visage est sans expression. Une fois de plus, je suis incapable de savoir à quoi il pense. Alors je lui montre le test, regardant ses yeux s'y poser rapidement. Il ne peut pas vraiment voir de là où il est, alors je lui donne le résultat.

– Positif.

Il s'effondre devant moi, ce qui me noue l'estomac. Puis il incline la tête,

demandant silencieusement à ce que je m'approche de lui. Je suis prudente, mais je le fais, le rejoignant en quelques pas. Il me soulève sur le bar, et s'approche de moi, sa tête posée sur ma poitrine, les paumes de ses mains glissant jusque sur mes fesses.

– Est-ce que c'est mal si j'en suis enchanté ? me demande-t-il, ce qui me surprend. Pour être honnête, je m'attendais à un classique pétage de plombs à la Miller. Parce que je n'ai fait attention qu'à mon propre choc, et parce que je m'attendais à une réaction négative de la part de Miller, je n'ai pas pris en compte le fait qu'on pourrait être heureux d'apprendre cette nouvelle. Je

voyais cela comme une nouvelle contrariété dans notre vie – une nouvelle série de merdes à régler. Miller, d'un autre côté, semble voir cela selon une perspective bien différente.

– Je ne suis pas sûre, dis-je à voix haute, alors que je voulais simplement me poser la question silencieusement.

Peut-on en être heureux alors que tout le reste de notre vie n'est que noirceur ? Est-ce qu'il voit un peu de lumière dans tout cela ? Mon monde est tout aussi sombre que celui de Miller, et je ne vois que de l'obscurité à l'horizon.

– Alors, je vais t'expliquer.

Il lève la tête et me sourit.

– Je vois comme un don du ciel tout

ce que tu peux m'offrir, Olivia.

Sa douce paume caresse ma joue.

– Regarder ta beauté...

Il fixe mon visage pendant une éternité avant de baisser légèrement sa main vers ma poitrine et de tracer de grands cercles autour de mes seins. Ma respiration se bloque, ma colonne vertébrale s'allonge.

– Sentir ton corps...

Il essaye de masquer son sourire lorsqu'il lance un coup d'œil vers moi.

– Gérer ton insolence.

Je me mords la lèvre de désir et me retiens de lui dire que, au final, c'est lui la source de mon insolence.

– Dis-m'en plus, lui demandé-je sans

réfléchir. Il a pourtant été très clair.

– Comme tu veux, accepte-t-il sans hésitation. Ça – il dépose un baiser sur mon ventre, tout en fredonnant – c’est un don du ciel que tu me fais. Tu sais que je protège férocement ce qui m’appartient.

Il lève les yeux vers moi, et je fonds en voyant la sincérité de son regard.

– Ce qui se développe en toi est à moi, ma douce. Et je détruirai tout ce qui essaiera de me le prendre.

Sa manière étrange de formuler les choses, sa façon bien particulière d’exprimer ses sentiments, tout cela est désormais inutile parce que je parle couramment le Miller. Il n’aurait pas pu le dire plus parfaitement.

– Je veux être le papa parfait, murmure-t-il.

La joie me traverse, mais malgré ce bonheur, j'en arrive à la terrible conclusion que Miller faisait référence à Charlie. C'est Charlie qu'il va détruire. Il me connaît. Et il m'a vue avec un test de grossesse à la main. Je suis une bonne raison pour que Miller parte, et encore plus maintenant.

Charlie élimine les bonnes raisons. Et Miller détruira tout ce qui tentera de m'éloigner de lui. Cela me glace le sang, parce que je sais qu'il en est parfaitement capable.

Ce qui veut dire que Charlie est désormais dans le couloir de la mort.

Un bruit sourd me sort de mes pensées, et me fait tourner la tête en direction de l'entrée du club.

– Anderson, marmonne Miller, son visage retrouvant son masque, notre moment de bonheur prenant fin prématurément.

Il s'éloigne de moi, me donnant une petite tape sur la cuisse avant de s'avancer à grands pas... et mon insolence refait surface en un instant.

– Qu'est-ce qu'il fait là ? je demande en descendant du comptoir.

– Je suis venu pour aider.

Je ne veux pas le voir. Maintenant que je suis sûre qu'elle est à Londres et que Miller ne peut plus l'en empêcher, il va

vouloir parler d'elle. Je n'en ai pas envie. Me sentant soudainement claustrophobe dans l'espace gigantesque de Ice, je fais le tour du bar jusqu'à ce que je sois face à des rangées et des rangées de bouteilles d'alcool. Consumer ma colère. Voilà ce dont j'ai besoin. Je tends le bras et attrape une bouteille de vodka, retirant le bouchon sans réfléchir et me servant une triple dose. Mais pourtant, quand le verre froid touche mes lèvres, je ne verse pas son contenu au fond de ma gorge, principalement parce que je suis distraite par une image mentale.

L'image d'un bébé.

Je soupire, posant lentement le verre

sur le comptoir. Je ne fais que le fixer, le faisant pivoter lentement jusqu'à ce que le liquide limpide ne bouge plus. Je ne veux pas. L'alcool m'avait récemment servi à une chose – essayer stupidement d'oublier mes malheurs. Plus maintenant.

– Olivia ?

Le ton interrogateur de Miller me force à tourner mon corps fatigué, révélant mon visage désespéré... et le verre.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il s'avance vers moi, le doute marquant son visage alors que son regard passe de moi au verre.

La culpabilité rejoint mon désespoir,

et je secoue la tête, pleine de remords de m'être servi ce verre.

– Je n'allais pas le boire.

– J'espère bien que tu n'allais pas le boire.

Il passe rapidement derrière le bar et attrape brutalement le verre dans ma main avant d'en vider le contenu dans l'évier.

– Olivia, je suis déjà au bord du gouffre. Ne me donne pas le petit coup qui m'enverra au fond, s'il te plaît.

Son avertissement est sévère et sérieux, mais la douce expression qui apparaît soudainement sur son visage défie chaque mot de cet ordre. En réalité, il est en train de m'implorer.

– J’ai fait ça sans réfléchir, dis-je, voulant lui faire comprendre que je m’étais servi ce verre sans y faire attention.

J’ai à peine eu le temps d’intégrer cette nouvelle.

– Je n’avais pas l’intention de boire, Miller. Je ne ferais jamais de mal à notre bébé.

– *Quoi ?*

Mes yeux s’élargissent en entendant cette question pleine de surprise, et Miller pousse presque un grognement.

Oh. Mon. Dieu.

Je ne me retourne pas pour faire face à l’ennemi. S’il me reste un brin d’insolence, il se retrouverait réduit à

néant d'un simple coup d'œil ou d'une seule parole. Alors je garde les yeux rivés sur Miller, le suppliant en silence de prendre les commandes. Il n'y a plus rien désormais qui puisse me protéger contre William Anderson, hormis lui. Le long silence qui s'étend devient douloureux. Je prie intérieurement pour que Miller soit celui qui le brise, mais je ferme les yeux lorsque j'entends la respiration crispée de William, acceptant le fait que ce sera plutôt lui qui va parler en premier.

– Dis-moi que j'ai mal entendu.

J'entends un bruit sourd et vois mentalement William s'affaisser sur un tabouret du bar.

– S’il te plaît, dis-moi qu’elle n’est pas enceinte.

Les mots *je le suis* vibrent dans ma gorge, suivis par *et alors* ? Mais ils restent exactement où ils sont, refusant avec défiance de sortir. Je suis folle de rage contre moi, folle de me voir à ce point inutile alors que je voudrais faire preuve d’un peu de bravoure et oser affronter le regard de William.

– Elle est enceinte.

Le menton de Miller se lève, ses épaules se tendent.

– Et nous en sommes ravis.

Il met au défi William de continuer.

Et William continue, évidemment.

– Pour l’amour de Dieu, putain,

crache Anderson. C'est la plus grosse connerie que tu aurais pu faire, Hart.

Je tressaille, n'appréciant pas les lents et lourds mouvements qui secouent la poitrine de Miller. Je veux le rejoindre, rester près de lui, mais mon corps refuse de me porter jusqu'à lui. Alors je reste le dos tourné à William, et je continue à évaluer mentalement la situation délicate qui nous menace.

– Nous étions d'accord sur le fait que si Charlie n'avait rien de concret sur Olivia, il l'aurait bientôt. Et bientôt veut dire maintenant.

Il s'approche de moi et passe un bras autour de mon cou, m'incitant à venir dans son étreinte.

– Je t’ai dit que si jamais il venait à poser son souffle sur elle, cela serait la dernière chose qu’il ferait. Et c’est ce qu’il vient de faire.

Je ne peux pas le voir mais je sais que William va faire face à l’hostilité de Miller. Un frisson me traverse le dos.

– On parlera de ça plus tard.

William met fin à cette discussion trop facilement.

– Mais pour l’instant on garde ça entre nous.

– Il est au courant.

La confession de Miller provoque une réaction de surprise derrière moi, mais il continue avant que William ne puisse le questionner.

– Il a vu Olivia acheter un test de grossesse.

– Oh merde, grommelle William, alors que je contracte mes épaules.

Miller voit ma réaction et place sa main sur mon cou.

– Tu n’as pas besoin que je te dise que tu as doublé ses munitions.

– Effectivement, je n’en ai pas besoin.

– Qu’est-ce qu’il a dit ?

– Je ne sais pas, je n’étais pas là.

– Mais t’étais où, putain ?

– Envoyé dans une chasse au trésor.

Je me mords la lèvre et me cache un peu plus sous le menton de Miller, me sentant encore plus coupable et stupide.

– Il était plutôt amical.

Mes mots sont étouffés contre la veste du costume de Miller.

– Ou il essayait de l’être. Je savais que ce n’était pas bon signe.

William laisse s’échapper un rire sardonique.

– Cet homme est aussi amical qu’un serpent venimeux. Est-ce qu’il t’a touchée ?

Je secoue la tête pour dire non, sûre de faire la bonne chose en gardant pour moi ce petit épisode de ma rencontre avec Charlie.

– Est-ce qu’il t’a menacée ?

À nouveau, je secoue ma tête.

– Pas directement.

– Bien.

Le ton de William est empreint de détermination.

– Il est temps maintenant d’arrêter de penser et de commencer à agir. Hart, tu n’as pas envie d’entrer en guerre contre lui. Si ce n’est pas déjà trop tard. Charlie ne pense qu’à gagner.

– Je sais ce qu’il faut faire, déclare Miller.

Je n’aime pas sentir William se tendre derrière moi, ni l’accélération du rythme cardiaque de Miller que j’entends sous mon oreille.

– Ce n’est pas une option, dit William, calmement. Ne va pas là-bas.

Tournant ma tête par-dessus mon épaule, je vois William secouer la tête

pour montrer son refus catégorique. Alors je retourne mes yeux interrogateurs vers Miller et bien qu'il sache que je suis en train de le fixer, toute confuse, son regard froid et impassible reste rivé sur William.

– Ne fais pas le sentimental avec moi, Anderson. Il n'y a pas d'autre moyen.

– Je vais en trouver un.

William prononce ces mots avec la mâchoire serrée, révélant sa répugnance.

– Tu penses à l'impossible.

– Rien n'est impossible à présent.

Miller s'éloigne de moi, me laissant exposée et sans défense, et prend deux verres.

– Je n'avais jamais pensé que

quelqu'un pourrait me comprendre et m'accepter aussi pleinement.

Il s'apprête à remplir les verres de scotch.

– Je n'y avais même pas pensé parce que, qui veut envisager l'impossible ?

Il se tourne et glisse l'un des deux verres vers William.

– Qui veut rêver d'une chose qu'on ne peut pas avoir ?

Je peux voir clairement les mots de Miller toucher la corde sensible de William. Son silence et le lent mouvement de ses doigts sur le verre le montrent bien.

Une relation avec Gracie Taylor était impossible.

– Je ne pensais pas qu’il y avait quelqu’un dans ce monde qui était capable de m’aimer *réellement*, continue Miller. Je ne pensais pas qu’il y avait quelqu’un dans ce monde qui remettrait en cause tout ce que je savais.

Il prend une longue gorgée de son verre, gardant les yeux rivés sur William, qui bouge inconfortablement sur son tabouret, jouant avec le sien.

– Puis j’ai rencontré Olivia Taylor.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, et je vois vaguement William en train de descendre son verre et de déglutir difficilement.

– C’est vraiment le cas ? demande-t-il, sur la défensive.

– C'est le cas.

Miller lève son verre vers William et finit son scotch. C'est le toast le plus sarcastique de toute l'histoire des toasts, parce qu'il sait ce que pense William. Il pense qu'il souhaite pouvoir remonter le temps. Moi, néanmoins, je ne le souhaite pas. Tout ce qui s'est passé m'a amenée jusqu'à Miller. Il est mon destin.

Tous les regrets de William, mes regrets, les erreurs de ma mère, et le passé sombre de Miller m'ont amenée à cet instant. Et bien que cette situation nous détruise, elle fait au final ce que nous sommes.

– Je vais te dire aussi ce qui n'est pas impossible pour moi, poursuit Miller,

comme s'il prenait du plaisir à torturer William en lui faisant revivre ses propres regrets. Il pointe un doigt dans ma direction.

– La paternité. Je n'ai pas peur parce que peu importe à quel point je suis ravagé, peu importe à quel point j'ai peur que mes gènes ravagés passent à travers ma chair et mon sang, je sais que l'âme magnifique d'Olivia les éclipsera.

Il se tourne vers moi, et sa sincérité me coupe le souffle.

– Notre enfant sera aussi parfait qu'elle, murmure-t-il. Bientôt j'aurai deux magnifiques lumières dans ma vie, et c'est mon rôle de les protéger. Alors, Anderson – son visage se resserre, et il

retourne son attention vers un William silencieux – est-ce que tu comptes m'aider ou est-ce que je vais devoir m'occuper seul du bâtard immoral ?

J'attends la réponse de William, pleine d'appréhension. Il semble tout aussi interloqué par le petit discours que je le suis moi-même.

– Sers-moi un autre verre.

William soupire lourdement, posant son verre vers Miller.

– Je vais en avoir besoin.

J'attrape le bar pour garder l'équilibre, mon soulagement me donnant le tournis, et Miller fait un signe de tête respectueux avant de servir un autre scotch à William, qu'il avale aussi

rapidement que le premier. Ils sont tous les deux en train d'entrer en mode business. Je sais que je n'ai aucune envie d'entendre leur conversation, et je sais que Miller ne le souhaite pas non plus, alors je m'avance pour m'en aller avant qu'on m'ordonne de partir.

– Je vais juste faire un saut aux toilettes.

Les deux hommes se tournent vers moi, inquiets, et je me retrouve à devoir justifier mon envie de me retirer.

– Je préférerais ne pas entendre comment vous comptez vous y prendre pour affronter Charlie.

Je refuse de laisser mon esprit entrer là-dedans.

Miller hoche la tête, s'avançant pour enlever mes cheveux de mon front.

– Attends ici deux minutes, le temps que je passe un coup de fil. Après je te descends dans mon bureau.

Il embrasse ma joue et part rapidement, ne me laissant pas le temps de refuser. L'enfoiré ! Quel petit calculateur ! Il sait que je ne veux pas être seule avec William, et la résistance qu'il faut pour que je ne me mette pas à courir après Miller me terrasse. Mes jambes tremblent, mes yeux vont dans tous les sens et mon cœur déjà agité vient d'entrer dans une nouvelle série de battements nerveux.

– Assieds-toi, Olivia, m'ordonne

gentiment William, montrant un tabouret près de lui.

Je ne m'assieds pas et ne me mets pas à l'aise parce que je n'ai pas prévu de rester longtemps ici. Miller a dit deux minutes. J'espère qu'il disait vrai. Trente secondes viennent déjà de passer. Encore quatre-vingt-dix de plus et c'est fini. C'est très peu.

– Je préfère rester debout.

Je reste où je suis, montrant le plus de confiance possible. William hoche la tête lentement, comme s'il était exténué, et s'apprête à parler, mais je l'arrête en lui posant une question.

– Qu'est-ce qui est impossible ? lui demandé-je, restant ferme.

Même si je ne veux pas savoir comment ils comptent s'occuper de Charlie, je préfère parler de ça plutôt que d'évoquer le sujet de ma mère.

– Charlie est un homme dangereux.

– Je m'en suis rendu compte, dis-je brièvement.

– Miller Hart est un homme *très* dangereux.

Cette phrase me cloue littéralement le bec. Ma bouche s'ouvre et se referme plusieurs fois alors que mon cerveau essaye de former des mots et de les transformer en sons. Rien. J'ai déjà vu le tempérament de Miller. C'est certainement l'une des choses les plus laides que j'ai pu voir. Et Charlie ? Eh

bien, il m'a remplie d'effroi. Il puait la méchanceté. Il la porte en lui et l'exhibe autour de lui, intimidant toutes les personnes qu'il rencontre. Mais pas Miller. Il cache cette violence qui rôde au plus profond de son être. Il la combat.

– Olivia, un homme puissant qui est conscient de son pouvoir est une arme mortelle. Je sais de quoi il est capable, et lui aussi le sait, mais il enterre ça tout au fond de lui. Cela pourrait être catastrophique si cela refaisait surface.

Un million de questions me traversent l'esprit alors que je reste statufiée devant William, absorbant chaque petit élément d'information.

– Cela *serait* catastrophique si cela

refaisait surface.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? je demande, même si je pense déjà le savoir.

– Il n'a qu'un seul moyen de se libérer.

Je lutte pour ne pas y penser, et surtout ne pas le dire, ma gorge se resserrant pour essayer de m'empêcher de prononcer une déclaration aussi absurde.

– Tu veux dire que Miller a la capacité de tuer.

Je me sens malade.

– Il en est plus que capable, Olivia.

Je déglutis d'effroi. Je ne peux pas ajouter le meurtre au CV de Miller, un

CV déjà largement entaché. Et maintenant je me questionne sur les mérites d'une conversation au sujet de ma mère – je suis prête à parler de n'importe quoi pour essayer de me faire oublier ce à quoi mon esprit vient d'être exposé.

– Olivia, elle meurt d'envie de te voir.

Le changement de conversation me prend par surprise.

– Et pourquoi tu ne me l'as pas dit ? dis-je d'un trait, ma peur se transformant en colère. Pourquoi tu m'as menti ? J'ai été plus d'une fois seule avec toi et au lieu de faire ce qu'il faut, en me disant que ma mère n'était pas morte, qu'elle

était de retour à Londres, tu as concentré tous tes efforts pour nous séparer Miller et moi. Pourquoi ? Parce que cette salope égoïste te l'a demandé ?

– Hart a insisté pour que tu ne saches pas.

– Oh, ris-je. Oui, donc tu t'es arrangé pour dire à Miller qu'elle était de retour mais tu n'as pas pensé une seconde que je méritais de le savoir aussi ? Et depuis quand tu écoutes ce qu'il te dit ? crié-je, furieuse.

Ma colère m'emporte complètement. Je sais très bien pourquoi Miller l'a retenu de me le dire, mais je suis prête à tout pour montrer mon dégoût envers William et les raisons qui le poussent à

rester dans les parages.

– Depuis qu’il veut le meilleur pour toi. J’ai beau ne pas aimer ça, il m’a plus que démontré à quel point tu comptes pour lui, Olivia. Vouloir affronter Charlie en est la meilleure des preuves. Il prend chaque décision en pensant à toi avant tout.

Je n’ai pas d’argument contre ça, laissant William briser à nouveau le silence.

– Tout ce que ta mère a fait l’a été pour une raison également.

– Mais c’est toi qui l’as fait partir, lui rappelé-je, réalisant que je me trompe au moment où ces mots passent à travers mes lèvres. Oh mon Dieu ! Tu as menti,

c'est ça ?

Sa grimace de douleur vaut un millier de mots, et il reste silencieux, accreditant ainsi ce que je viens de dire.

– Tu ne l'as pas chassée. Elle est partie ! Elle nous a abandonnés toi *et* moi !

– Olivia, ce n'est pas –

– Je vais aux toilettes.

Ma réponse rapide lui montre que j'ai compris. Parler d'elle ne sera d'aucune aide. Je sors rapidement, laissant derrière moi un homme en proie à un vif tourment émotionnel. Et je m'en fous.

– Tu ne peux pas te cacher de ta mère pour toujours ! dit-il, m'arrêtant net dans mon élan.

Me cacher ? M'enfuir ?

Je me retourne violemment.

– Oui ! je crie. Oui, je le peux ! Elle m'a abandonnée ! Elle a fait son choix ! Elle peut aller en enfer si elle pense pouvoir revenir vers moi au moment où je tourne enfin la page !

Je chancelle, ma colère me faisant perdre l'équilibre, alors que William me regarde attentivement, circonspect. Je peux voir son tourment, mais je n'ai aucune compassion pour lui. Maintenant il essaye de régler les choses avec Gracie Taylor – mais je ne comprends pas pourquoi il veut faire rentrer dans sa vie cette salope égoïste.

– J'ai tout ce qu'il me faut, finis-je

plus calmement. Pourquoi est-ce qu'elle est là maintenant ? Pourquoi, après tout ce temps ?

Les lèvres de William se resserrent l'une contre l'autre, ses yeux se durcissent.

– Elle n'avait pas le choix.

– Oh, ne commence pas ! je crie, dégoûtée. *Tu n'avais pas le choix ; elle n'avait pas le choix ! Tout le monde a le choix !*

Je me rappelle ce que Gracie avait dit au Society – *Je préfère me pendre que de le voir débarquer dans sa vie et jeter aux ordures tous les moments difficiles que j'ai endurés pendant toutes ces années !* – et soudain toutes les pièces

du puzzle semblent s'assembler. C'est tellement clair que cela en paraît stupide.

– Elle n'est revenue que pour Miller, n'est-ce pas ? Elle se sert de toi ! Elle est revenue pour faire disparaître la seule chose qui me rend heureuse depuis qu'elle m'a abandonnée. Et elle se sert de toi pour faire son sale travail ! dis-je, riant presque. Elle me déteste à ce point-là ?

– Ne sois pas stupide !

Ce n'est pas stupide du tout. Elle n'a pas pu rester pour toujours avec William, alors je ne devrais pas pouvoir rester avec Miller ?

– Elle est jalouse. Elle est aveuglée

par la jalousie parce que j'ai Miller, et qu'il fera tout ce qu'il peut pour qu'on reste ensemble.

– Olivia, c'est –

– C'est tellement logique, je murmure, m'éloignant lentement de l'ancien souteneur de ma pute de mère. Dis-lui qu'elle peut retourner d'où elle vient. Personne ne veut d'elle ici.

Mon calme me choque, et l'inspiration douloureuse de William me montre qu'il est tout autant stupéfait par la dureté de mes propos. C'est scandaleux que ni l'un ni l'autre n'ait pris en compte la souffrance que *j'ai* pu endurer pendant toutes ces années. Je me fraye un chemin à travers le club, évitant

de me retourner pour observer la souffrance que je viens de lui infliger. Je veux m'effondrer sur le canapé du bureau de Miller et oublier le reste du monde.

– Hé !

Je lève la tête alors que je marche dans les couloirs qui passent sous le club et vois Miller en train de s'avancer vers moi. Heureusement pour lui, je n'ai même pas la capacité de lui lancer au visage quelques mots bien choisis.

– Hé !

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je parviens à lui lancer un regard qui veut dire *Sérieusement ?*, et il a l'air tout à coup de descendre de son nuage.

– Tu as l’air fatiguée, ma douce.

– C’est le cas.

Je me sens comme si toute mon énergie avait été aspirée. Je marche droit sur lui et je me sers de ce qu’il me reste d’énergie pour attraper son corps et me cramponner à lui, serrant tous mes membres contre lui. Il accepte ma demande de soutien sans broncher, se retournant et marchant d’un pas pénible vers l’endroit d’où il arrivait.

– J’ai l’impression que ça fait tellement de temps que je ne t’ai pas entendue rire, dit-il calmement alors qu’il m’amène dans son bureau et me dépose sur son canapé.

– Il n’y a pas vraiment de raisons de

rigoler en ce moment.

– Je ne suis pas du même avis, répond-il, nous allongeant sur le cuir mou.

Je me retrouve sous son corps, mais je ne relâche pas mon étreinte

– Je suis en train de régler les choses, Olivia. Tout va bien se passer.

Je souris tristement, admirant sa bravoure mais inquiète du fait qu'en voulant régler ses problèmes, il n'en crée d'autres. Je me rends également compte que Miller ne peut pas faire disparaître ma mère.

– D'accord, dis-je dans un souffle, sentant mes cheveux s'emmêler jusqu'à ce qu'ils tirent sur mon cuir chevelu.

– Est-ce que tu veux que j'aïlle te chercher quelque chose ? demande-t-il.

Je secoue la tête. Je n'ai besoin de rien. Juste de Miller.

– C'est bon.

– Très bien.

Il tend ses bras derrière lui et commence à retirer mes jambes de son dos. Je ne lui rends pas les choses plus difficiles, bien que je souhaite rester attachée à lui pour toujours. Mes muscles sont ramollis, et je m'effondre sous lui.

– Fais une sieste.

Ses lèvres déposent un baiser sur mon front, et il se relève, remettant immédiatement son costume en place

avant qu'il ne me fasse un petit sourire et disparaisse à l'extérieur.

– Miller ?

Il s'arrête à la porte et se retourne lentement sur ses chaussures de luxe jusqu'à ce que son expression stoïque m'honore.

– Trouve une autre solution.

Je n'ai pas besoin d'en dire plus. Il hoche la tête lentement, mais sans grande conviction. Puis il sort.

Mes yeux sont incroyablement lourds. Je lutte pour les garder ouverts, et dès qu'ils se ferment, le visage de Nan apparaît dans l'obscurité, mais ils s'ouvrent à nouveau. J'ai besoin de m'en assurer. Roulant sur moi-même, je

trouve mon téléphone et compose le numéro, tombant sur le dos quand ça commence à sonner. Une sonnerie. Une sonnerie.

– Allô ?

Je fronce les sourcils en entendant l'étrange voix qui me parle à l'autre bout du fil, et jette un rapide coup d'œil à mon téléphone pour voir si je ne me suis pas trompée de numéro, remarquant que ce n'est pas le cas. Je remets mon téléphone sur mon oreille.

– Qui est-ce ?

Je me redresse sur le canapé avant de me rendre compte de ce qu'il s'est passé, et je suis debout une fraction de seconde plus tard. Cette voix. Mon

esprit est frappé par des images de lui, qui viennent les unes après les autres. La cicatrice sur son visage, ses lèvres fines, ses yeux, qui abritent toute la méchanceté du monde.

Charlie.

20

– Qu'est-ce que vous faites là ?

Mon sang quitte ma tête, mais je ne m'assieds pas et ne fais pas mes exercices de respiration, alors que je sais très bien que je devrais. Je commence à me sentir étourdie.

– Eh bien, notre petite discussion s'est arrêtée brusquement tout à l'heure, alors je me suis dit que je pourrais passer.

Une grande froideur suinte de sa voix.

– Malheureusement vous n'êtes pas

là. Mais votre grand-mère me tient compagnie. Un sacré bout de femme.

– Si vous posez un doigt sur elle...

Je m'approche de la porte, l'énergie et la détermination atténuant mon épuisement.

– Si jamais vous vous approchez d'elle...

Il rit, d'un rire froid et démoniaque.

– Pourquoi ferais-je du mal à si charmante vieille dame ?

Je me mets à courir, mes jambes me portent en dehors du bureau de Miller et à travers les couloirs sinueux du sous-sol de Ice. C'est une question sérieuse, et il connaît la réponse.

– Parce que ça me détruirait, et en me

détruisant, vous détruirez Miller aussi. Voilà pourquoi.

– Vous êtes une fille intelligente, Olivia, dit-il, puis j’entends quelque chose dans le fond.

Nan. Sa voix enjouée m’arrête dans ma fuite, et je me bloque en haut de l’escalier, principalement parce que mes pas et ma respiration lourde m’empêchent d’entendre ce qu’elle est en train de dire. – Excusez-moi, dit Charlie nonchalamment, la ligne devenant tout à coup étouffée.

Je ne peux que me dire qu’il tient le téléphone sur sa poitrine.

– Deux sucres, madame Taylor, dit-il avec entrain. Mais, s’il vous plaît,

asseyez-vous. Vous ne devriez pas vous donner tant de mal. Je vais m'en occuper.

Il est de nouveau en ligne, respirant fortement comme pour me dire qu'il est de retour. Où est Gregory ? Mes yeux se ferment, et je prie pour qu'aucun mal ne leur soit fait, mon ventre noué par la culpabilité. Elle n'est même pas consciente du danger dans laquelle je l'ai mise. Et la voilà en train de faire du thé, demandant à ce bâtard combien il veut de sucres sans se rendre compte de rien.

– Est-ce que je lui dis de faire trois tasses de thé ? demande Charlie, me donnant la force de remettre mes jambes

en marche. Je cours vers la sortie de Ice.
À tout à l'heure, Olivia.

Il raccroche, et mon effroi se multiplie par un million.

L'adrénaline traverse mes veines, je me jette de tout mon poids pour ouvrir la porte... et reste bloquée.

– Ouvre-toi !

Je tire plusieurs fois sur la poignée, mes yeux à la recherche de la serrure.

– Ouvre-toi, putain !

– Olivia !

Le ton inquiet et dévasté de Miller me frappe dans le dos, mais je n'abandonne pas. Je tire de toutes mes forces, mon épaule manquant de s'arracher plusieurs fois alors que je m'obstine à vouloir

ouvrir cette stupide porte.

– Pourquoi elle s’ouvre pas ? je crie, la faisant trembler et regardant autour de moi, à la recherche de quelque chose à lancer sur elle pour pouvoir retrouver Nan.

– Putain, Olivia !

Il me saisit par-derrière et me retient dans son étreinte, mais mon adrénaline fait encore son effet, un effet retentissant.

– Mais c’est quoi ton problème ?

– Ouvre cette porte !

– Putain, crie Miller, et je m’attends à être relâchée, mais il resserre son emprise autour de ma poitrine, luttant contre mes membres qui se débattent.

– Calme-toi !

Je ne peux pas me calmer. Ça m'est tout simplement impossible.

– Nan ! je hurle, me tirant de ses bras pour me jeter contre la porte vitrée. La douleur passe à travers ma tête, suivie par les jurons acerbes de Miller et de William.

– Ça suffit !

Miller me retourne et me pousse contre la porte en me tenant par les épaules. Ses yeux bleus m'examinent rapidement, et s'arrêtent sur les larmes de désespoir qui coulent désormais de mes yeux embués.

– Dis-moi !

– Charlie est chez nous.

Je crache presque ces mots, espérant

que Miller les comprendra et m'emmènera à la maison au plus vite.

– J'ai appelé pour voir si Nan allait bien et il a répondu.

Miller a l'air sous le choc, mais ma nouvelle semble avoir été parfaitement intégrée par William.

– Ouvre cette putain de porte, Hart.

Miller semble reprendre vie, me relâchant pour attraper des clés dans sa poche. La porte s'ouvre vite. Je suis rapidement poussée dehors, et laissée dans les mains de William pendant que Miller referme la porte.

– Fais-la monter dans la voiture.

Je n'ai pas mon mot à dire dans cette histoire, et je n'ai surtout rien à dire. Les

deux hommes travaillent vite et dans l'urgence, et ça me va très bien.

Je suis poussée à l'arrière de la voiture de Miller, et on m'ordonne de mettre ma ceinture, et William saute rapidement sur le siège passager, se tournant pour regarder par-dessus son épaule. Un regard sérieux, presque mortel, est pointé sur moi.

– Rien ne va lui arriver. Je ne le laisserai pas faire.

Je le crois. C'est facile de le croire, parce que malgré cette peine et ce tourment, une chose est sûre, c'est l'affection que portent William et Miller envers ma grand-mère. Ils l'aiment, eux aussi, probablement autant que moi. Je

déglutis et hoche la tête, alors que la portière conducteur s'ouvre et que Miller se jette sur le siège.

– Tu peux conduire ? demande William, qui envoie un regard méfiant vers Miller.

– Parfaitement.

Il fait démarrer la voiture, passe la première, et nous arrache du club en faisant crisser les pneus de sa Mercedes. Miller conduit comme un diable. Dans des circonstances normales, je prierais pour ma vie, et je lui dirais peut-être de lever le pied, mais ce ne sont pas des circonstances normales. Nous n'avons plus le temps pour ça. Je le sais, William le sait, et Miller le sait. Après

avoir entendu les deux hommes parler de Charlie, et après avoir eu le plaisir de le rencontrer, il ne fait plus aucun doute dans mon esprit que chaque menace qu'il lance – directement ou indirectement – est à prendre au sérieux. C'est un homme sans morale, sans cœur et sans conscience. Et il est en train de savourer une bonne vieille tasse de thé avec ma grand-mère bien-aimée. Ma lèvre inférieure commence à trembler, et la conduite sportive de Miller ne semble soudainement plus suffire. Je lève les yeux vers le rétroviseur et retrouve cette sensation familière en voyant ses pupilles bleues qui brûlent en moi, découvrant de la peur se refléter vers

moi. Ses sourcils luisent de transpiration. Je vois qu'il essaye désespérément d'insuffler du calme en moi, mais c'est peine perdue. Il ne peut même pas dissimuler sa propre crainte, alors essayer d'amoindrir la mienne est totalement inutile.

J'ai l'impression qu'il faut une éternité pour traverser les rues de Londres jusqu'à la maison. Miller enfreint les règles plusieurs fois – prenant à contresens une rue à sens unique pour éviter des embouteillages, disant sans cesse des gros mots pendant que William lui indique des raccourcis.

Quand il dérape enfin pour s'arrêter devant la maison, je détache ma ceinture

et cours vers l'entrée, laissant la portière de la voiture ouverte derrière moi. Je ne vois que vaguement leurs chaussures de ville battre le sol derrière moi, mais je me rends vite compte que deux gros bras sont en train de m'attraper et de me soulever au-dessus du sol.

– Olivia, ne t'emballe pas.

Miller parle calmement, et je sais pourquoi.

– Ne le laisse pas voir ton désespoir. Il se nourrit de la peur des autres.

Je me libère de l'emprise de Miller et presse mon front avec le bout de mes doigts, essayant de retrouver mes esprits malgré le brouillard de panique qui

s'étend dans ma tête.

– Mes clés, hurlé-je. Je n'ai pas mes clés.

William rit presque, attirant mon attention.

– Fais ton truc, Hart.

Je fronce les sourcils alors que je regarde Miller, en train de fouiller dans sa poche intérieure en levant les yeux au ciel.

– Je t'avais dit qu'il fallait renforcer la sécurité de la maison, grommelle-t-il en sortant une carte de crédit.

– Nan a certainement dû l'inviter à l'intérieur ! dis-je brusquement, mais il ne daigne même pas m'adresser un regard méprisant : il est en train de

glisser la carte derrière le bois au niveau de la serrure et la remue légèrement, mettant du poids derrière ses gestes. En seulement deux secondes la porte est ouverte, et je pousse derrière Miller. Wow !

Il m'attrape à nouveau et me pousse contre le mur à côté de la porte d'entrée.

– Putain, Olivia. Tu ne peux pas entrer comme ça et le charger tête baissée.

Il parle dans un souffle, me gardant en place avec une main tout en remettant sa carte bleue dans sa poche.

– D'accord, on attend qu'elle se mette à crier, c'est ça ?

– Sa mère tout craché, bredouille William, attirant mon regard vers lui.

Ses sourcils sont levés comme pour dire *Oui, tu m'as bien entendu* ; puis sa tête s'incline pour continuer avec un regard signifiant *Tu comptes me dire que je me trompe ?* Je le déteste.

– Amène-moi à ma grand-mère, dis-je, irritée, brûlant William des yeux en lui lançant un regard explosif.

– Change tout de suite de ton, Olivia, m'avertit Miller. Ce n'est pas le moment.

Il me relâche et semble sur le point de vouloir arranger ma robe, sauf que je refuse cette fois-ci de lui laisser retrouver son calme en étant l'objet de sa manie. Je le repousse, me détestant quand je me mets à imiter ses manières

stupides en finissant ce qu'il a commencé. J'enlève les cheveux de mon visage et remets ma robe en place. Puis il attrape mes mains et je suis tirée à travers la porte d'entrée.

– Dans la cuisine, lui dis-je, le poussant vers l'entrée. Il allait faire du thé.

Juste au moment où je dis ça, un bruit sourd se fait entendre et parvient jusqu'à nous dans le couloir. Je saute, Miller jure, et William se fraye un chemin devant nous avant que je puisse envoyer à mes jambes l'ordre de se mettre en marche. Miller s'engouffre après lui, et je le suis, la peur au ventre.

Je tombe dans la cuisine, frappant le

dos de Miller, avant de me mettre face à lui. Jetant un coup d'œil à travers la pièce, je ne vois rien, si ce n'est William en train de regarder le sol, blême. Mes yeux sont fixés sur lui, à la recherche d'expressions ou de réactions, mon esprit n'étant pas encore prêt à affronter ce qu'il est en train de regarder.

– Crotte !

L'expression polie de Nan passe à travers ce mur de peur et me fait baisser les yeux vers le sol, où elle est à quatre pattes avec une brosse et une pelle, ramassant le sucre renversé et la sucrière brisée.

– Donne-moi ça !

Des mains apparaissent de nulle part, luttant contre ses doigts.

– Je te l’avais dit, vieille folle. Je m’en occupe !

Gregory attrape la pelle des mains de Nan et lance un regard désespéré vers William.

– Tout va bien, vieux ?

– Très bien, répond William, regardant à tour de rôle Nan et Gregory. Qu’est-ce qu’il se passe ?

– Elle – Gregory pointe Nan avec la brosse, et elle le repousse avec ses lèvres – ne fait pas ce qu’on lui dit. Redresse-la s’il te plaît.

– Pour l’amour du ciel ! pleure Nan, frappant sa cuisse avec sa main.

Ramenez-moi dans cette prison qu'ils appellent hôpital, parce que vous êtes en train de me rendre folle !

J'ai l'impression que l'insoutenable soulagement que je ressens a transformé mon corps en bouillie. Je jette un regard vers Gregory. Il jette un coup d'œil vers William. Un regard sérieux.

– Tu devrais t'occuper d'elle.

William se met en action, se baissant pour attraper Nan.

– Allez, Josephine.

Je me sens un peu inutile alors que je le regarde la soulever du sol. Je suis soulagée, confuse, inquiète. C'est comme s'il n'avait jamais été là. Mais je n'ai pas imaginé cet appel, et je n'ai pas

imaginé Nan en train de parler dans le fond.

Si Gregory n'avait pas envoyé ce regard vers William, je commencerais à me poser des questions. Mais j'ai vu ce regard. Charlie *était* ici. Mais il vient juste de partir ? Gregory a l'air ébranlé, alors pourquoi est-ce que Nan n'a pas l'air le moins du monde terrorisée ?

Je sursaute quand je sens une douce chaleur me caresser le bras, je baisse les yeux pour voir la main parfaite de Miller en train de serrer mon coude nu. Ce n'est que maintenant que je me demande où étaient passés les feux d'artifice qui crépitent sous ma peau. Cela faisait trop longtemps que je ne les

avais pas sentis. Ils avaient été noyés sous un trop-plein d'irritabilité.

– Tu devrais peut-être..., dit Miller, me ramenant vers la cuisine où Nan est désormais sur ses pieds avec les bras de William autour des épaules.

Je m'éclaircis la voix et prends la suite de William, sortant Nan de la pièce, alors que je suis sûre que Gregory va expliquer à William et à Miller les événements qui viennent de se dérouler. Alors que nous entrons dans le salon et que nous nous installons dans le sofa, je remarque que le son de la télé est éteint. Je l'imagine très clairement assise sur le sofa avec la télécommande à la main, en train d'écouter quand

Gregory a ouvert la porte à Charlie.

– Nan, est-ce qu’il y avait quelqu’un avec toi juste à l’instant ?

Je dépose une couverture sur ses genoux, refusant de croiser son regard.

– Tu dois me trouver bête, je présume.

– Pourquoi tu dis ça ?

Je me maudis de l’inviter à me dire exactement pourquoi. C’est moi qui suis bête. Personne d’autre.

– Je suis peut-être vieille, ma chère petite, mais je ne suis pas stupide. Vous pensez tous que je suis stupide.

Je reste sur le bord du canapé et joue avec mon diamant, tout en le regardant ?

– Personne ne pense que tu es stupide, Nan.

– Si, ce doit être le cas.

Je la regarde du coin de l'œil et la vois avec ses deux mains posées sur ses genoux. Je ne vais pas l'insulter un peu plus en continuant à discuter avec elle. Je ne sais pas ce qu'elle croit savoir, mais je peux garantir que la vérité est bien pire.

– Ces trois hommes sont en train de parler de mon invité. Probablement en train de se demander comment faire pour s'en débarrasser.

Elle s'arrête, et je sais qu'elle attend que je la regarde. Mais je ne le fais pas. Je ne le peux pas. Ce qu'elle vient de dire m'a sidérée, et je sais qu'elle n'en a pas encore fini. Je n'ai pas besoin

qu'elle voie mes yeux grands ouverts. Je ne ferai que confirmer ses pensées.

– Parce qu'il t'a menacée.

Je déglutis et ferme les yeux, ma bague tournant encore et encore autour de mon doigt.

– Il s'appelle Charlie, cet enfoiré de fils de pute, dit-elle.

Je me tourne vers Nan, horrifiée.

– Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

– Rien.

Elle s'approche et prend ma main, la serrant pour me donner un peu d'assurance. Étrangement, cela fonctionne.

– Tu me connais, Olivia. Personne n'est capable de jouer la vieille dame

qui perd la tête aussi bien que moi.

Elle sourit un peu, et je lui souris en retour. C'est ridicule de sourire en ce moment, étant donné la gravité de la situation.

– Je ne suis pas bête, moi.

Je suis effarée par sa froideur. Ses suppositions sont on ne peut plus exactes, et je ne sais pas si je dois lui en être reconnaissante ou m'en horrifier. Oui, il y a quelques blancs – des blancs que je ne suis pas près de combler – mais elle a compris la trame principale. Elle n'a pas besoin d'en savoir plus. Je ne veux rien faire d'aussi stupide que de l'aider à combler les trous de l'image qu'elle se fait de cette histoire, alors je

reste calme, réfléchissant à la suite.

– J'en sais tellement plus que ce que tu crois, ma petite chérie. J'ai travaillé tellement dur pour t'éloigner de cette saleté de Londres, et je suis tellement désolée d'avoir échoué.

Mes sourcils se dressent alors qu'elle dessine des cercles réconfortants au-dessus de ma main.

– Tu connais ce monde ?

Elle hoche la tête et prend une longue inspiration.

– Dès que j'ai posé les yeux sur Miller Hart, je me suis dit qu'il devait en faire partie. L'apparition de William quand tu t'es enfuie vers les États-Unis n'a fait que confirmer mon intuition.

Elle m'étudie, et je fais un léger bond en arrière, choquée par sa confession. Elle nous a poussés l'un vers l'autre, Miller et moi. Le dîner, tout cela, elle l'a encouragé, mais elle continue avant que je ne puisse lui demander quelles étaient ses motivations.

– Mais pour la toute première fois, j'ai vu tes yeux prendre vie, Olivia. Il te fait vivre. Je ne pouvais pas t'enlever ça. J'avais déjà vu ce regard chez une fille auparavant, et j'ai vécu la dévastation qui s'est ensuivie quand cela lui a été enlevé. Je ne veux pas connaître ça une nouvelle fois.

Mon cœur entame une chute libre dans mon ventre. Je sais ce qu'elle s'apprête

à dire, et je ne suis pas sûre d'être capable de l'entendre. Mes yeux commencent à se remplir de larmes de douleur alors que je lui demande en silence d'arrêter de parler.

– Cette fille c'est ta mère, Olivia.

– S'il te plaît, arrête, je sanglote en essayant de me lever pour partir, mais Nan m'attrape fermement la main et me tire vers le bas. Nan, s'il te plaît.

– Ces gens m'ont pris toute ma famille. Ils ne te prendront pas toi.

Sa voix est forte et déterminée.

– Laisse Miller faire ce qu'il a à faire.

– Nan !

– Non !

Elle me tire près d'elle et attrape mes joues, les serrant fortement.

– Sors la tête du sable, ma fille. Tu dois te battre pour quelque chose. J'aurais dû dire ça à ta mère mais je ne l'ai pas fait. J'aurais dû le dire à William mais je ne l'ai pas fait.

– Tu es au courant ? je demande en m'étranglant, me demandant ce qu'elle pourra bien me sortir par la suite.

Je suis bombardée par un trop grand nombre d'informations, et ma tête ne peut plus suivre.

– Bien sûr que je suis au courant !

Elle a l'air frustrée.

– Je sais aussi que ma fille est de retour et qu'aucun d'entre vous, petits

salauds, n'a eu la décence de me le dire !

Je m'affaisse à nouveau sur le canapé, choquée, mon cœur jusque-là en pleine plongée remontant désormais à toute allure jusque dans ma gorge.

– Tu...

Je ne peux pas faire sortir mes mots. Je suis complètement estomaquée. J'ai grossièrement sous-estimé ma grand-mère.

– Comment...

Elle s'adosse sur son coussin, toute calme, alors que je reste collée au dossier du canapé, cherchant quelque chose à dire. N'importe quoi.

Rien ne sort.

– Je vais faire une sieste, dit-elle, commençant à se mettre à l’aise, comme si les cinq dernières minutes n’avaient jamais existé. Et quand je me réveillerai, je veux que tout le monde arrête de me traiter comme si j’étais une vieille folle. Va, laisse-moi tranquille.

Ses yeux se ferment, et je fais instantanément ce qu’elle m’a dit – inquiète des conséquences si je ne le faisais pas. Redressant lentement mon corps sans énergie, je commence à sortir du salon, m’arrêtant une fois, deux fois, trois fois, pensant que nous devrions peut-être continuer à parler. Mais pour parler, j’ai besoin de prononcer des mots, et aucun d’entre eux ne me vient à

l'esprit. Je ferme calmement la porte et reste debout dans le couloir, frottant mes yeux et brossant ma robe froissée. Je ne sais pas quoi faire de tout ça. Mais une chose est sûre, pourtant. Ma tête est belle est bien sortie du sable. Je ne sais pas si je dois être satisfaite ou troublée par cette prise de conscience.

Des messes basses venant de la cuisine me sortent de ma rêverie et mes pieds se lèvent du tapis, m'amenant vers une situation qui, j'en suis sûre, ne fera qu'empirer mon état mental déjà perturbé. En entrant dans la cuisine, le premier signe n'est pas bon. Miller tient sa tête dans ses mains sur la table, et William et Gregory sont tous les deux en

train de le regarder, adossés au plan de travail.

– Qu'est-ce que c'est ? demandé-je, donnant un peu de force à ma voix. Je ne sais pas qui j'essaye de tromper ainsi.

Les trois têtes se tournent vers moi, mais je reste fixée sur Miller.

– Olivia.

Il se lève et s'approche de moi. Je n'aime pas le voir remettre son masque, dissimulant rapidement son désespoir.

– Comment va-t-elle ?

Sa question me plonge une nouvelle fois dans la confusion alors que je tente de trouver une explication pour lui décrire comment elle va. Mais rien de tout cela n'est acceptable, à part la

vérité.

– Elle sait, dis-je, inquiète à l'idée que cette déclaration-là nécessiterait d'être expliquée. Quand un regard inquisiteur prend place sur le visage de Miller, cette inquiétude est tout de suite confirmée.

– Dis-m'en plus, ordonne-t-il.

Je soupire, laissant Miller m'amener jusqu'à la table de la cuisine et me poser sur la chaise.

– Elle sait que voir Charlie apparaître n'est pas une bonne nouvelle. Elle sait qu'il a quelque chose à voir avec vous deux.

Je tends le doigt entre William et Miller.

– Elle sait tout.

Le visage de William m'indique qu'il savait déjà tout cela.

– Elle est en train de faire une sieste, et quand elle se réveillera, elle veut qu'on arrête de la traiter comme si c'était une vieille folle.

William laisse s'échapper un rire nerveux, tout comme Gregory. Je sais ce qu'ils pensent, ou du moins ce qu'ils pensent au-delà de l'effet de surprise que provoque ma dernière phrase.

Ils pensent que c'est bien trop lourd pour qu'elle le supporte, spécialement alors qu'elle vient de sortir de l'hôpital. Je ne sais pas s'ils ont raison. Est-ce que je l'ai sous-estimée ? Je ne sais pas,

mais je sais néanmoins que je suis sur le point de transformer cette surprise en honte.

– Elle sait que ma mère est de retour.

Tout le monde dans la pièce suspend sa respiration.

– Oh, mon Dieu, soupire Gregory, s’approchant rapidement de moi, s’accroupissant pour me faire un câlin. Oh ma petite poupée. Est-ce que ça va ?

Je hoche la tête dans son épaule.

– Je vais bien, dis-je en le rassurant, même si je ne vais *vraiment pas bien*.

Je le laisse me câliner et m’embrasser plusieurs fois sur la tête. Et quand il se redresse enfin, il me fixe du regard pendant une éternité, tendrement.

– Je suis là pour toi.

– Je sais.

Je prends ses mains et les serre, puis profite de cette occasion pour jauger les visages des deux autres hommes à l'annonce de ma nouvelle retentissante. Celui de William exprime un étrange mélange de terreur et d'inquiétude. Et quand je regarde Miller, je ne vois... rien. Il a un visage impassible. Son détachement habituel est de retour, mais je peux voir quelque chose dans ses yeux, et je les regarde intensément pour découvrir ce que c'est. Mais je n'y parviens pas.

Je me lève, poussant Gregory à s'asseoir sur ses genoux, et m'approche

de Miller. Ses yeux me suivent jusqu'à ce que je sois devant lui, prête à toucher sa poitrine, le regardant d'en bas. Mais il ne me prend pas dans ses bras, et son visage ne laisse absolument rien transparaître.

– J'ai besoin de rentrer chez moi, murmure-t-il.

– Je ne pars pas.

Je me fais clairement comprendre avant qu'il ne me pose la question. Je ne laisserai pas Nan ou cette maison jusqu'à ce que ça soit terminé.

– Je sais.

La facilité avec laquelle il accepte me surprend, mais je garde bonne figure, ne voulant pas exposer encore plus mes

faiblesses.

– J’ai besoin de...

Il s’arrête, pensant pendant un instant.

– J’ai besoin d’être chez moi pour réfléchir.

Il va me faire pleurer. Il a besoin de calme pour avoir l’esprit clair. Son monde a explosé dans un chaos innommable, et il a l’air d’être prêt à s’effondrer sous la pression. Je comprends, vraiment, c’est le cas, mais il y a une petite partie de moi qui est dévastée. Je veux être celle qui prend soin de lui – je veux être dans ses bras, je veux être dans son *truc*. Mais ce n’est pas le moment d’être égoïste, évidemment.

Il s'éclaircit la voix et regarde à travers la cuisine.

– Donne-moi le pli qu'il a laissé pour moi.

Une enveloppe brune rembourrée apparaît à côté de moi, et Miller la prend sans un merci.

– Surveillance Nan.

Puis il se tourne et sort. Je regarde son dos disparaître dans le couloir, suivi par le bruit de la porte d'entrée qui se ferme. Il me manque déjà, et il n'est parti que depuis deux secondes.

Mon cœur semble ralentir, et aussi stupide que cela peut paraître, je me sens abandonnée.

Je me sens perdue.

21

Seule une douche chaude peut me calmer. Quand je sors de la salle de bains, la maison est calme. Après avoir passé ma tête dans l'entrebâillement de la porte pour trouver Nan toujours en train de dormir, je me rends jusqu'à la cuisine. Gregory est debout face à la cuisinière, tournant quelque chose dans une casserole.

– Où est William ? demandé-je, le rejoignant à côté de la plaque de cuisson.

– Il est dehors, au téléphone.

La cuillère en bois tape contre le flanc de la casserole, envoyant un peu de son contenu sur les carreaux du mur.

– Qu'est-ce que c'est ?

Je penche mon nez au-dessus de la bouillie brune qu'il remue frénétiquement. Ça a l'air dégoûtant.

– C'est censé être une soupe de poireaux et de pommes de terre.

Il pose la cuillère et recule, prenant un torchon pour essuyer ses sourcils.

– Nan va être horrifiée.

Je me force à faire un sourire, remarquant des taches de matière visqueuse sur ses deux joues.

– Là.

Je prends le chiffon et m'apprête à le nettoyer.

– Comment as-tu fait pour t'en mettre partout sur le visage ?

Il ne répond pas, et me laisse simplement faire, restant calmement debout en train de me regarder. Je prends bien plus de temps qu'il n'en faut, et frotte comme si je voulais lui laisser des cloques sur les joues. Je ferai tout pour éviter l'inévitable.

– Je crois que c'est bon, là, murmure-t-il, attrapant mon poignet pour arrêter mon opération de nettoyage.

Je lance un coup d'œil prudent vers ses doux yeux marron, puis je regarde le tee-shirt blanc qui recouvre sa large

poitrine.

– Et là.

J’extirpe ma main et commence à frotter son torse, mais je suis arrêtée avant d’avoir pu le récurer, là aussi.

– Petite poupée, ça suffit.

– Ne me fais pas parler de ça, lâché-je, gardant mes yeux sur sa main qui tient mon poignet. Je le ferai, mais pas maintenant.

Gregory coupe le gaz de la cuisinière et m’amène vers une chaise.

– J’ai besoin de ton avis.

– Vraiment ?

– Oui. Tu veux bien ?

– Oui.

Je hoche la tête avec enthousiasme,

appréciant le fait qu'il ne me presse pas, et qu'il me comprenne.

– Dis-moi.

– Ben va en parler à sa famille ce week-end.

Je me mords la lèvre, ravie de ne pas lancer un sourire béat. Un vrai sourire sincère. Pas forcé ou faux. Un vrai sourire de circonstance.

– Vraiment, vraiment ?

– Oui, vraiment, vraiment.

– Et...

– Et quoi ?

– Et tu es heureux, évidemment.

Il se lâche enfin et sourit jusqu'aux oreilles.

– Évidemment.

Mais son sourire s'efface aussi vite qu'il est apparu, faisant disparaître le mien au passage.

– À ce que j'ai cru comprendre, ça va vraiment être un choc pour ses parents. Cela ne va pas être facile.

Je prends sa main et la serre fort.

– Tout ira bien, le rassuré-je, hochant la tête alors qu'il me regarde avec scepticisme. Ils vont t'aimer. Comment peut-il en être autrement ?

– Parce que je ne suis pas une fille.

Il rit, et pose un baiser sur le dos de ma main.

– Mais Ben et moi nous nous avons l'un et l'autre, et c'est ce qui compte, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, lui confirmé-je sans attendre, parce que c'est vraiment le cas.

– C'est mon mec, petite poupée.

Je suis folle de joie pour mon meilleur ami. Mais je ferais peut-être attention si j'étais à sa place. Après tout, Ben a été un con à plus d'une occasion, mais je suis ravie qu'il ait enfin dépassé l'idée que peuvent avoir les autres au sujet de sa sexualité. Dans tous les cas, en réalité, je ne suis pas en position de juger. Tout le monde a ses démons, certains plus que d'autres – Miller en a définitivement plus que les autres – mais tout le monde peut s'en sortir. Tout le monde peut être pardonné.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? demande

Gregory, me sortant de mes pensées.

– Rien.

Je repousse mes mauvaises pensées, me sentant plus en vie et consciente que je ne l'étais quelques heures plus tôt.

– Cette enveloppe.

Le mouvement étrange et soudain de Gregory me dit qu'il sait de quoi je parle. Il était là, il a vu, donc bien sûr qu'il sait, mais j'ai comme l'impression qu'il y a quelque chose d'autre derrière tout ça, particulièrement lorsque je me rends compte qu'il évite de croiser mon regard.

– Quelle enveloppe ?

Je lève les yeux au ciel.

– Vraiment ?

Son visage se décompose et il semble s'avouer vaincu.

– Cet enfoiré me l'a donnée. Il m'a dit de la donner à Miller. Tu sais que ce n'est pas la première fois que je le vois, pas vrai ? C'est cet enfoiré qui s'est pointé quand tu t'es enfuie à New York. Je les ai heureusement laissés, lui et William, à l'appartement de Miller pendant leur combat de regards. Putain, c'était comme être entre deux cow-boys prêts à tirer ! J'ai failli m'évanouir quand je lui ai ouvert la porte.

– Tu l'as laissé entrer ? je demande, haletante.

– Non, c'est Nan ! Il a dit qu'il était un vieil ami de William. Je ne savais

pas quoi faire !

Je ne suis pas surprise. Nan en sait plus que ce que l'on veut bien croire.

– Qu'est-ce qu'il y avait dans l'enveloppe ?

Il hausse les épaules.

– Je ne sais pas.

– Greg !

– D'accord, d'accord !

Il recommence à faire son étrange mouvement.

– Je n'ai vu que le papier.

– Quel papier ?

– Je ne sais pas. Miller l'a lu et l'a remis à l'intérieur.

– Quelle a été sa réaction quand il l'a lu ?

Je ne sais pas pourquoi je lui pose une question aussi stupide. J'ai vu de mes propres yeux quelle a été sa réaction quand je suis entrée dans la cuisine. Il avait sa tête entre les mains.

– Il semblait cool et calme..., dit-il, pensif. Bon, il l'était évidemment beaucoup moins après que je t'ai fait un câlin.

Je tourne mes yeux vers Gregory.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Eh bien...

Il bouge un peu, comme s'il était gêné. Ou peut-être est-ce de l'inquiétude ?

– Il a demandé tranquillement, tu vois, si toi et moi on a déjà...

– Tu ne lui as pas dit ! dis-je en

sursautant, apeurée que toute cette histoire nous éclabousse si Miller découvre un jour que nous avons déjà terminé au lit ensemble.

– Non ! Mais, putain, ma poupée, j'étais vraiment mal à l'aise.

– Je ne lui parlerai jamais de ça, annoncé-je, sachant exactement là où il veut en venir.

Seuls Gregory et moi sommes au courant, alors à moins que l'un de nous deux soit assez stupide pour lui en parler, Miller n'en saura rien.

– Tu peux me l'écrire noir sur blanc ? demande-t-il avec un rire sardonique.

Il est en fait en train de trembler, comme s'il s'imaginait ce qui pourrait

se passer si Miller découvrait notre ridicule petite liaison.

– Ne sois pas paranoïaque, lui dis-je.

Il ne peut pas savoir. Cela me rappelle une question.

– Est-ce qu’il a montré le papier à William ?

– Non.

Je serre les lèvres, me demandant si Gregory est de mèche avec Miller et William. Cette lettre, peu importe ce qui est écrit dessus, a plongé mon gentleman à mi-temps dans une sorte de confinement émotionnel. Il avait besoin de *penser*. Il a retrouvé la familiarité de son appartement pour pouvoir réfléchir. Et il ne m’a pas emmenée avec lui –

moi, sa source personnelle de thérapie et de décontraction.

– Je crois que je vais faire l’impasse sur la soupe, dit William en déambulant dans la cuisine. Gregory et moi le regardons, le voyant vérifier le contenu de la casserole en touillant la cuillère en bois, le nez plissé.

– Bonne idée, lance Gregory, en m’adressant un gros sourire.

Je lui jette un œil suspicieux, certaine qu’il en sait plus qu’il ne le laisse penser. Et quand il tousse pour maîtriser son amusement, se levant de table pour échapper à mon regard inquisiteur, j’en suis plus que certaine.

– Je vais préparer autre chose.

Le téléphone de William se met à sonner, et je lève les yeux pour le voir mettre la main dans sa poche intérieure. Je n'imagine pas la douce vague d'agitation derrière son beau visage alors qu'il regarde le nom de la personne qui l'appelle sur son écran.

– Je vais prendre cet appel.

Il montre son téléphone et sort par la porte de derrière, dans notre cour intérieure.

Dès que la porte se referme derrière lui, je me lève.

– Je vais chez Miller, dis-je, prenant mon téléphone sur la table et marchant dans la cuisine.

Je m'élançe avec la certitude que

William ne quittera pas Nan, pas même avec Gregory à la maison. Elle sera en sécurité. Quelque chose ne tourne pas rond. Tous ces détails étranges : le comportement de Gregory, la fausse tranquillité de William... tous mes sens me le disent.

– Non, Olivia !

Je ne m'attendais pas à pouvoir partir facilement, et c'est pourquoi je cours dans le couloir avant que Gregory ne puisse m'attraper ou prévenir William que je m'enfuis.

– Ne laisse pas Nan toute seule, lui lancé-je en sortant de la maison, me mettant à courir de toutes mes forces vers la route principale.

– Pour l’amour du ciel ! crie Gregory, sa frustration voyageant le long de la rue dans un écho et me frappant dans le dos. Je te déteste parfois !

Je suis rapidement à la station de métro. J’ignore la sonnerie répétée de mon téléphone, Gregory et William essaient tous les deux de m’appeler, mais une fois que j’ai pénétré dans les tunnels londoniens après avoir pris deux escalators, je n’ai plus de réseau et je n’ai plus besoin de rejeter leurs appels.

*

Je me retrouve dans la cage d’escalier de l’immeuble de Miller, montant quatre

à quatre les marches jusqu'au dixième étage sans penser une seconde à utiliser l'ascenseur. J'ai l'impression de ne pas avoir mis les pieds ici depuis une éternité. J'entre calmement et je suis immédiatement accueillie par une douce musique qui remplit l'appartement. Le morceau donne le ton avant même que je ne ferme la porte derrière moi. Les notes profondes et puissantes me font planer entre la paix et l'inquiétude.

Je ferme la porte en silence et marche doucement autour de la table, entre dans la cuisine, trouve son iPhone installé dans sa station d'accueil. L'écran me dit ce que je suis en train d'écouter. « About Today », de The National. Je baisse les

yeux alors que les mots qui sortent des haut-parleurs pénètrent mon esprit.

J'erre dans le salon, trouvant ce que je pensais trouver. Tout est parfait comme Miller, et je ne peux nier le sentiment réconfortant qui s'engouffre en moi en voyant ça. Mais mon parfait Miller n'est pas là. Je me demande si je dois me rendre dans la chambre ou essayer d'aller au studio pendant que je me plonge dans les œuvres d'art qui ornent les murs de l'appartement de Miller. Les œuvres de Miller. Des monuments magnifiques peints pour paraître presque laids. Déformés. Les choses belles sont souvent considérées comme telles à première vue. Puis,

parfois vous regardez plus profondément et découvrez qu'elles ne sont pas aussi belles qu'au premier regard. Rares sont les choses qui sont aussi belles à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il y a quelques exceptions, évidemment.

Miller est l'une de ces exceptions.

J'ai l'impression d'entrer dans une sorte de transe, aidée en cela par la musique douce. Je n'ai pas l'intention de m'en extraire tout de suite, bien que je sache que je dois trouver Miller pour lui dire qu'il n'est pas près de me perdre. Son appartement et tout ce qu'il contient semblent être une couverture confortable se refermant sur moi, s'enroulant autour de moi pour me garder au chaud et en

sécurité. Mes yeux se ferment, et je respire profondément, saisissant toutes les sensations, les images et les pensées qui m'ont apporté tant de joie, comme le canapé que je peux clairement voir dans l'obscurité, là où il m'a fait part de ses intentions la première fois. Je me souviens des bols de fraises, grosses et mûres, qu'il avait dans la cuisine. Le chocolat fondu sur la plaque, moi collée contre le frigo, la langue de Miller léchant toutes les parties de mon corps. Cela m'a catapultée jusqu'à nos débuts. Puis, dans mes réflexions obscures, je me dirige dans son studio et remarque le désordre chaotique qui apparaîtrait comme par surprise. Une surprise étonnamment

merveilleuse. Son passe-temps. La seule chose qui est désordonnée dans sa vie. Ou la seule qui l'était avant de me rencontrer. Je suis allongée sur sa table ; il trace deux lignes le long de mon ventre avec de la peinture rouge – ou, comme je le sais maintenant, il écrit son amour pour moi à cet endroit. Et « Demons » passe calmement dans le fond. Jamais des mots n'ont été aussi justes.

Nous sommes entrelacés sur le canapé difforme, enveloppés l'un dans l'autre, collés fermement ensemble. Et la vue. Elle est presque aussi belle que Miller.

Presque ?

Je souris intérieurement. Même pas en

rêve.

Mes souvenirs sensuels ne pouvaient pas être meilleurs, mais ensuite ces incroyables feux d'artifice égarés commencent à éclater sous ma peau, et mon obscurité est soudainement teintée de lumière. Une lumière étincelante, puissante, et superbe.

– Boom.

Son murmure, sa voix dans mon oreille, la chaleur de sa bouche engloutissant ma joue, tout cela me donne l'impression que mon corps chute dans cette magnifique lumière. Je suis incapable de faire la différence entre mes rêves et la réalité, et je n'en ai même pas envie. Si j'ouvre les yeux, je

serai seule dans cet appartement. Si jamais j'ouvre les yeux, chaque pensée parfaite de notre passé ensemble sera perdue dans notre laide réalité.

Je peux maintenant sentir la chaleur de ses mains passer sur ma peau, aussi, et l'étrange sensation de bouger, mais... sans bouger.

– Ouvre les yeux, ma douce.

Je secoue la tête catégoriquement, fermant encore plus fortement mes yeux, pas du tout prête à laisser partir mes rêves – le sentir me toucher, l'entendre parler.

– Ouvre les yeux.

Des lèvres douces me touchent, ce qui me fait gémir.

– Montre-moi.

Des dents me mordillent entre chaque pression de sa bouche contre la mienne.

– Garde-moi dans ta lumière, Olivia Taylor.

Ma respiration se fait plus vive, et mes yeux s'ouvrent en grand, révélant la vision la plus époustouflante à laquelle je pouvais m'attendre.

Miller Hart.

Mon regard traîne le long des contours de son visage, capturant chacun de ses détails parfaits. Il est bel et bien là – ses yeux bleu cristal empreints d'émotion, ses douces lèvres légèrement ouvertes, sa barbe de trois jours, ses cheveux ondulés, sa mèche rebelle

remise parfaitement en place... tout. C'est presque trop beau pour être vrai, alors je m'approche pour le toucher, le bout de mon doigt prenant son temps pour le sentir entièrement, juste pour vérifier que je n'imagine pas les choses.

– Je suis réel, murmure-t-il, prenant délicatement mes doigts pour arrêter ma lente exploration.

Il m'embrasse le poing, et prend ma main sur le bas de son cou où mes doigts plongent dans la masse de cheveux qui tombent sur sa nuque.

– Je suis tout à toi.

Ses lèvres plongent sur les miennes, et je suis hissée contre son corps, tenue fermement dans ses bras alors que nous

nous collons l'un à l'autre – nous nous goûtons, nous nous sentons, nous rappelons l'un à l'autre notre puissante liaison.

Mes cuisses passent autour de sa taille et la serrent. Je sais que je ne suis pas en train d'halluciner. Mes entrailles sont traversées par la chaleur des étincelles, des flammes ardentes. Elles me consomment entièrement, prennent le dessus sur moi, me donnant un coup de fouet. J'en ai tellement besoin. Pour tous les deux. Maintenant plus rien d'autre n'existe, seulement Miller et moi.

Nous.

Le monde est enfermé calmement à l'extérieur.

– Vénère-moi, je le supplie avant que nos langues ne s'enroulent, retirant la veste de ses épaules avec impatience.

Je ne peux attendre d'être peau contre peau avec lui.

– S'il te plaît.

Il gémit, relâchant mes bras l'un après l'autre pour pouvoir retirer ses vêtements de luxe. Mes mains sont sur sa cravate, tirant frénétiquement sur le nœud, mais il ne s'en plaint pas. Il est aussi impatient que moi d'enlever tout ce qui peut nous séparer. Alors qu'il me tient contre lui avec une main placée sous mes fesses, il utilise l'autre pour m'aider, tirant fort et faisant passer sa cravate en soie au-dessus de sa tête et

retirant son gilet. Je fais un geste très imprudent lorsque j'attrape le haut de sa chemise et l'ouvre en la déchirant. Je m'attends à ce qu'il marque un mouvement de surprise, et je suis déjà prête à l'ignorer, mais il n'en fait rien. Les boutons partent dans toutes les directions, le bruit des petites pièces résonne en touchant le sol autour de nous, et je commence à tirer sur son étoffe raffinée, l'enlevant un bras après l'autre. La chaleur de son torse nu contre ma robe me donne encore plus envie d'être collée à lui. La chemise rejoint sa veste, son gilet et sa cravate par terre, et mes mains frappent ses épaules alors que nos baisers se font de plus en plus

forts. Ce n'est pas ce qu'il fait d'habitude. Il n'essaye pas de me ralentir ou de m'arrêter. J'ai le droit de l'embrasser follement et je fais glisser mes mains partout sur son corps alors que je gémiss tout le désir que je ressens pour lui. Je parviens à enlever mes Converse et me redresse si haut qu'il doit relever la tête pour continuer à m'embrasser.

– Je veux être en toi, dit Miller dans un souffle, commençant à faire les cent pas dans le salon. Maintenant.

Il s'arrête et met ses mains dans son dos pour détacher mes jambes, tout en continuant à m'embrasser comme un lion affamé. Je retombe sur les pieds et place

mes mains sur sa ceinture, me dépêchant de l'enlever pour la jeter par terre. Je passe ensuite à son pantalon. Une fois ouvert, je le descends aussi loin que je peux le long de ses cuisses tout en gardant ma bouche collée à la sienne. Miller fait le reste, prenant son boxer et le faisant glisser jusqu'en bas. Puis il envoie tout balader – pantalon, boxer, chaussettes, chaussures. Mon désir de rester tout contre son corps, parfait et nu, n'est pas suffisamment fort pour m'arrêter de l'embrasser, mais il attrape l'ourlet de ma robe et la tire vers le haut de mon corps, ne me laissant pas d'autre choix que de m'éloigner de lui, et je profite de cette interruption pour le

regarder. Ma robe passe par-dessus ma tête et n'interrompt que momentanément mon inspection, et j'ai du temps supplémentaire quand Miller passe nonchalamment ses bras derrière moi pour ouvrir mon soutien-gorge, le faisant lentement glisser le long de mes bras. Mes tétons durcissent et deviennent de petites bosses dures et sensibles, et mon buste commence à palpiter, le priant de le toucher. Mes yeux se plongent dans les siens, il baisse mon short et enlève mon soutien-gorge à l'aveuglette, avant que des pouces chauds viennent sous l'élastique de ma culotte. Mais il ne l'enlève pas immédiatement, et il a l'air content de me regarder devenir de plus

en plus excitée à chaque seconde. Il ne peut pas commencer par ce contrôle tortueux. Pas maintenant.

Je secoue un peu la tête, regardant le coin de sa bouche se soulever légèrement. Puis il s'avance, gardant ses pouces en place, m'encourageant à me reculer jusqu'à ce que mon dos se colle contre la peinture froide du mur. J'inhale rapidement un peu d'air, laissant tomber ma tête en arrière.

– S'il te plaît, dis-je alors que je le sens tirer ma culotte le long de mes cuisses. Les battements entre mes jambes augmentent de rythme, se transformant en un bruit sourd et constant. Ma culotte tombe sur mes

pieds.

– Enlève-la, m’ordonne-t-il gentiment, et je fais comme il me dit, essayant de me concentrer sur ce qui pourra suivre.

Je ne me pose pas de questions trop longtemps. Je sens de la chaleur se poser entre mes cuisses. Sa source ? Les doigts de Miller.

– Oh mon Dieu !

Je ferme les yeux alors qu’il s’attaque à mon sexe. Je me retrouve encore plus collée contre le mur, essayant vainement de m’échapper de son approche affriolante.

– Tu es tellement mouillée, grogne-t-il, plongeant ses doigts à l’intérieur et les poussant en moi, faisant pression sur

mon pubis.

Mes paumes tapent ses épaules et poussent jusqu'à ce que mes bras soient tendus entre lui et moi.

– Tourne-toi.

Je déglutis et essaye de suivre ses instructions, mais ses doigts sont encore en moi, immobiles, et bouger provoquerait de la friction, ce qui me pousserait à m'écrouler au sol sous un déluge de désir et de luxure. Alors je reste où je suis, apeurée à l'idée d'augmenter mon envie.

– Tourne. Toi.

Je secoue la tête avec acharnement, mordant fortement ma lèvre, plongeant mes ongles courts dans la chair qui

entoure sa clavicule. Soudain, une main repousse mon bras et son corps est collé au mien, et il met encore plus de force derrière ses doigts toujours enfoncés en moi.

– Non !

Je n'ai nulle part où me cacher. Je suis coincée contre le mur, sans défense.

– Comme ça, marmonne-t-il, me mordillant du menton à la joue.

Miller nous garde l'un contre l'autre alors qu'il me retourne, s'assurant que ses doigts restent à l'intérieur. Comme je le craignais, les sensations de mes mouvements ne font qu'alourdir mon excitation, et je commence à prendre de grandes inspirations pour essayer de

m'empêcher de crier mon désir entêtant.

– Les mains contre le mur.

Je m'accomplis immédiatement.

– Cambre-toi.

Une main me prend la taille et me tire vers l'arrière, puis son pied donne un petit coup à ma cheville, me faisant écarter les jambes. Je suis grande ouverte, totalement à sa merci.

– Confortable ?

Il tourne ses doigts à l'intérieur de moi, et je recule mon cul jusqu'à toucher son aine.

– Miller ! crié-je, laissant ma tête tomber contre le mur.

– Est-ce que tu es bien installée ?

– Oui !

– Bien.

Il relâche ma taille, et un moment plus tard, je sens la tête, large et dure, de son sexe se frotter contre le mien. Je retiens mon souffle.

– Respire, ma douce.

C'est un avertissement, et tout l'air sort de mes poumons alors que ses doigts sortent de mon passage, laissant place à son sexe turgescent. Je ne reste pas longtemps sans être pénétrée. Il se glisse en moi dans un râle décousu, me coupant à nouveau le souffle.

Je me sens remplie.

– Bouge, dis-je en me poussant vers l'arrière contre lui, le prenant jusqu'au bout.

Je pousse sur mes bras, repoussant ma tête du mur, la laissant rouler sur mon cou.

Ma demande est entendue. Ses paumes douces restent doucement sur mes hanches, ses doigts pliés en préparation.

– Je ne veux pas que tu jouisses, Olivia.

– Quoi ? dis-je, le souffle coupé, commençant à trembler à la seule idée de devoir retenir ma jouissance.

La plupart du temps, mes orgasmes arrivent de nulle part. C'est le meilleur dans sa catégorie – talentueux, au-delà de ma *et* de sa propre compréhension.

– Miller, ne me demande pas

l'impossible !

– Tu peux le faire, m'assure-t-il inutilement, faisant des allers-retours contre mon cul. Concentre-toi.

Je me concentre tout le temps. Cela ne m'amène nulle part, alors je dois me fier à ses techniques d'expert, celles qui lui permettent de me tenir dans un entre-deux. La torture qui m'attend se dessine lourdement dans mon esprit saturé de désir. Je vais crier toute mon excitation, je vais peut-être même le griffer et le frapper. Il me garde *toujours* dans ce no man's land, alors le simple fait qu'il me prévienne est inquiétant. Je ferme les yeux et laisse s'échapper un cri brisé quand il se retire nonchalamment jusqu'à

ce que seul le bout de son sexe soit en moi.

– Miller.

Je le supplie déjà.

– Dis-moi comment tu me veux.

– Je te veux fort.

– Fort comment ?

Sa question me surprend. Tout comme ma réponse.

– Je veux tout ce que tu as.

Il est toujours derrière moi. Il réfléchit à ma réponse.

– Tout ?

– Tout.

Sa puissance et son énergie vont submerger tout mon désespoir. Je sais que ça sera le cas.

– Comme tu veux.

Il se penche, posant son torse contre mon dos, et mord dans mon épaule.

– Je t'aime, murmure-t-il, embrassant sa morsure. Est-ce que tu comprends ?

Je comprends parfaitement.

– Oui.

Poussant ma joue contre son visage, je me frotte autant que possible contre sa barbe, avant qu'il ne se dresse et ne prenne une bruyante bouffée d'air. Je me tiens prête.

Mais j'ai beau être prête, je ne peux m'empêcher de crier de surprise quand il pousse en avant. Je m'attends à ce qu'il s'arrête, pris de panique en entendant mon cri, mais ce n'est pas le

cas. Il se retire rapidement, et repart en avant en poussant un rugissement. Ces premiers coups marquent le rythme.

Il est implacable, sans merci. Ses doigts plongent dans ma chair et me tirent en arrière plusieurs fois, me faisant pousser des cris à chaque fois. Chaque coup de son corps dans le mien en provoque un, et rapidement ma gorge est sèche et rugueuse. Mais cela ne l'arrête pas. Mon corps n'est plus le mien. Miller a tout contrôle sur moi, et il en profite au maximum. Il est presque brutal, mais la passion et le désir se mélangeant entre nous nous plongent dans l'extase la plus complète.

Il continue sur son rythme incessant

jusqu'à ce qu'il n'y ait que lui qui me
tienne. Il n'y a presque pas d'espace
entre moi et son aine, qui frappe contre
la chair de mes fesses, le son devenant
de plus en plus fort au fur et à mesure
que nous transpirons. Cette profonde
pénétration ne me remplit pas seulement
physiquement ; elle me remplit
mentalement, chaque coup de semonce
me rappelant cet endroit merveilleux où
je me trouve à chaque fois qu'il me
prend – que cela soit de manière gentille
et calme ou brutale et impitoyable. Il n'y
a pas de contrôle. Du moins, il ne
semble pas y en avoir, mais je sais
pourtant qu'il y en a. Non, je sais qu'il
se contrôle. Je me rends compte que peu

importe comment il décide de me prendre, il ne fait que me vénérer. Rien de tout cela ne serait possible sans un amour de chaque instant.

Je ressens des pincements commencer à titiller le bout de mon clitoris. C'est le début de la fin. Oh, mon Dieu, je ne vais pas être capable d'arrêter ça ! J'essaye tout – me concentrer, respirer, mais les coups de son puissant membre dans mon sexe m'empêchent de faire quoi que ce soit d'autre que de l'accepter en moi. L'absorber. Prendre absolument tout ce qu'il a à me donner. Et ce sera toujours le cas.

– Tu es en train de te contracter à l'intérieur, Livy, crie-t-il, maintenant son

rythme brutal, presque paniqué, comme s'il avait conscience de la lutte interne à laquelle je suis en train de me livrer.

Je n'ai pas l'occasion de lui confirmer qu'il a raison. Il se retire et me retourne, me remontant contre son corps avant de revenir brutalement en moi. Je crie, enroulant mes jambes contre sa taille et passant mes mains dans ses cheveux. La soudaine perte de friction ne m'a été d'aucun secours. Il travaille trop vite.

– Dis mon nom, bébé, dit-il face à moi. Crie mon nom.

En me demandant ça, il me soulève et me fait me cambrer en arrière.

– Miller !

– Oh ouais ! Encore.

Il répète son précédent geste, cette fois plus fort.

– Putain ! pleuré-je, prise de vertige par la profondeur à laquelle il me prend.

– Mon nom !

Je deviens folle, mon orgasme pointe le bout de son nez et l'insistance de Miller pour que je le contrôle déclenche mon insolence.

– Miller ! je crie en tirant ses cheveux, laissant tomber ma tête en arrière alors qu'il me tambourine.

Son sexe devient de plus en plus large à chaque coup, il me prend depuis une éternité mais cet enfoiré refuse de craquer.

– Tu ne me griffes pas ? se moque-t-il, envoyant immédiatement mes ongles en mission de lacération.

Je me choque moi-même, mais ma surprise face à ma propre méchanceté ne m'arrête pas. Je plonge profondément mes ongles dans sa peau et commence à les racler.

– Ahhhh ! crie-t-il de douleur en essayant de se retirer. Putain !

Mais ni son cri agonisant ni son gros mot plein de colère ne me retiennent. Je le griffe comme une folle, et étrangement je pense qu'il le désire aussi.

– Griffes-moi, ma douce, dit-il dans un souffle, me provoquant de manière excessive.

Ses yeux se baissent et se vrillent dans les miens. Ils sont sombres et sérieux. Il veut que je lui fasse mal ? Ses hanches infatigables s'arrêtent brusquement, faisant ralentir ma jouissance.

Je perds la tête.

– Bouge !

J'attrape ses cheveux, tirant sa tête sur le côté. Mais il ne fait que sourire.

– Bouge, sale enfoiré !

Ses sourcils sombres se lèvent en signe d'intérêt, mais il reste immobile, m'envoyant dans un tortillement inutile sous son emprise pour essayer de donner un peu de friction.

– Miller, espèce d'enfoiré !

Sans réfléchir, ma bouche plonge sur son épaule, et mes dents croquent ses muscles contractés.

– Putain !

Ses hanches partent vers l'avant, faisant resurgir mon orgasme agonisant.

– Putain... t'es...

Il reprend de plus belle, entrant en moi comme un homme possédé.

Mes mâchoires se bloquent autour de sa chair, le faisant hurler, crier, grogner, et mes mains tirent constamment sur ses cheveux. Je suis aussi brutale que Miller. Et ça fait du bien. Le plaisir va au-delà des mots, et la douleur remplace d'autres agonies. Toute la peur est expulsée de mon corps, peut-être

seulement temporairement, mais ça continue. Il me malmène. Je le malmène. Mon dos est frappé plusieurs fois contre le mur, et nous gueulons tous les deux des cris de satisfaction.

– Il est temps d'en finir, Olivia, lâche-t-il en plein effort, me donnant un petit coup d'épaule sur la tête et plaquant ma bouche

Nous nous embrassons comme si c'était la première fois. C'est insatiable, rapide et désespéré, et en un clin d'œil, je me retrouve sur le sol, sous Miller. Il nous garde l'un contre l'autre et bouge rapidement jusqu'à ce que je m'abandonne complètement et que je me mette à crier alors que mon orgasme

éclate à travers moi, le tirant plus profondément en moi dans une longue contraction de tous mes muscles vaginaux. Il pousse un râle, son rythme se ralentit, des mots étouffés sont marmonnés dans mon cou. Je bouge jusqu'à ce qu'il ait tout donné, me délectant dans la chaleur de son sperme qui me noie.

– Mon Dieu, dis-je essoufflée, retirant mes doigts de son dos et les laissant tomber mollement au-dessus de ma tête.

– Je suis d'accord, lâche-t-il entre deux respirations, se retirant et roulant sur le dos, épuisé.

Je baisse ma tête lourde sur le côté, voyant ses bras étendus n'importe

comment alors qu'il respire difficilement en regardant le plafond.

Il baisse la tête, et ses yeux rencontrent les miens. Il est en nage, ses cheveux sont en désordre, sa bouche parfaite est plus ouverte que d'habitude pour respirer un peu d'air.

– Donne-moi mon *truc*.

– Je ne peux pas bouger ! dis-je, étonnée par sa demande excessive. Tu m'as baisée jusqu'à l'épuisement.

– Tu peux bouger pour moi, proteste-t-il, me prenant comme il peut par les hanches. Viens sur moi.

Je n'ai pas vraiment le choix. Et en plus, je veux le couvrir avec mon corps *et* ma bouche, alors je me tire vers le

haut, je roule sur lui jusqu'à ce que je m'étende mollement sur la longueur de son grand corps. La seule chose qui marche désormais est ma bouche, et elle est actuellement collée à son cou, le suçante et le mordant.

– Tu as très bon goût, déclaré-je, buvant quelques gouttes de sa sueur. Et tu sens divinement bon.

– Suce plus fort.

J'arrête de le dévorer et redresse lentement ma tête. Je sais que je suis en train de froncer les sourcils. Miller Hart est la dernière personne au monde qui pouvait selon moi avoir envie d'un suçon sur le cou.

– Pardon ?

– Suce... plus... fort.

Ses sourcils se lèvent à leur tour, soulignant sa deuxième sommation.

– Est-ce que tu vas me faire répéter une troisième fois ?

Légèrement déconcertée, je retourne sur son cou et le mordille un peu, me demandant s'il va retirer son ordre, mais après quelques minutes de gentilles morsures, j'ai bien droit à la troisième sommation.

– Suce !

Mes lèvres se verrouillent immédiatement à son cou et le sucent. Fort.

– Plus fort, Livy.

Ses paumes se posent sur l'arrière de

mon crâne et me tirent vers lui, rendant ma respiration plus difficile. Mais je fais comme il m'a dit, je suce sa chair profondément dans ma bouche, tirant tout le sang vers la surface. Cela se verra très nettement à travers le col de sa chemise de luxe. Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? Pourtant, je ne peux pas m'arrêter. D'une, les mains de Miller serrées autour de ma tête ne me le permettraient pas, et de deux, je suis parcourue par une excitation incroyable à l'idée que tout le monde pourra voir cette marque équivoque sur le cou de mon gentleman aux bonnes manières.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule. Ma seule indication est la

douleur que je ressens aux lèvres et à la langue. Quand je suis enfin relâchée de son étreinte virile, je me retire, un peu essoufflée, et je fixe la monstruosité que j'ai créée sur son cou parfait. Je sursaute. Ce n'est plus parfait maintenant. C'est hideux, et je sais que Miller sera d'accord avec moi quand il le verra. Je ne peux retirer mes yeux de cette immondice.

– Parfait, dit-il dans un soupir. Il bâille et serre mon cou, pour nous enrouler jusqu'à ce que je sois tenue confortablement sous lui et qu'il chevauche mes hanches pour s'asseoir sur moi.

Je suis encore médusée et confuse, et

le fait que Miller trace doucement le contour de mes seins avec le bout du doigt ne me distrait pas de cette impression.

– C'est vraiment horrible, dis-je en me demandant à quel moment il va constater les dégâts que j'ai causés.

– Peut-être, songe-t-il, ne donnant pas à mon inquiétude l'intérêt qu'elle mérite.

Il continue simplement à glisser délicatement son doigt sur ma poitrine. Je hausse les épaules. Je ne vais certainement pas me laisser aller à la panique – une chose que Miller sait très bien faire – si le roi du stress ne s'en inquiète même pas... Alors, au lieu de ça, je lui pose la question que j'ai prévu

de lui poser au moment où je l'ai retrouvé... avant qu'il ne glisse ses mains sur moi et ne me distraie avec sa vénération à la Miller, bien qu'un peu plus dure que d'habitude. Un peu ? Je souris. C'était une vraie bonne baise, et étonnamment j'en ai aimé chaque instant.

– Qu'est-ce qu'il y avait dans l'enveloppe ? je demande prudemment, sachant que c'est un sujet à aborder avec délicatesse.

Il ne me regarde pas, et ne s'arrête même pas de dessiner des lignes invisibles sur le haut de mon corps.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé entre toi et Gregory ?

Il me regarde, avec un sourire

entendu. Je ne peux même pas respirer. Gregory avait raison d'être inquiet.

– Gregory n'avait pas l'air à l'aise quand je lui ai demandé.

Mes yeux se ferment, et je reste silencieuse, incapable d'empêcher les signes de culpabilité de se faire jour.

– Dis-moi que cela ne voulait rien dire.

Je déglutis douloureusement, me demandant furieusement quelle stratégie je pourrais adopter. Me confesser. Ou nier. Ma conscience me guide dans la bonne direction.

– Il essayait de me reconforter, dis-je calmement. C'est allé trop loin.

– Quand ?

– Après que tu m’as amenée à l’hôtel.

Il grimace, et prend une inspiration calmement.

– Nous n’avons pas fait l’amour, dis-je nerveusement, pressée de clarifier cette petite part de suspicion.

Je n’aime pas trop les tremblements qui parcourent maintenant son corps.

– Nous nous sommes un peu tripotés, c’est tout. Nous le regrettons tous les deux. S’il te plaît, ne lui fais pas de mal.

Ses narines se dilatent, comme s’il rassemblait les dernières forces qu’il lui reste pour ne pas exploser. C’est indubitablement le cas.

– Si je lui fais du mal, je te fais du mal. Je t’ai déjà fait assez de mal.

Ses dents grincent.

– Mais cela ne se reproduira plus.

C'est une affirmation, pas une question ou une demande de confirmation. Cela ne se reproduira plus. Alors je reste calme jusqu'à ce que je voie finalement les tremblements de son torse commencer à s'atténuer. Il est en train de se calmer, mais je lui ai posé une question avant qu'on ne change de sujet, et je veux une réponse.

– L'enveloppe.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Je tourne ma langue dans ma bouche, me demandant si je dois continuer. Il retrouve son traditionnel détachement.

– Qu'est-ce qu'il y avait à

l'intérieur ?

– Un mot de Charlie.

Je me doutais un peu de cette réponse, mais je suis surprise qu'il soit disposé à me répondre.

– Qu'est-ce qu'il disait ?

Cette question sort sans aucune hésitation cette fois-ci.

– Il m'expliquait comment je pouvais sortir de ce monde.

Je reste bouche bée. Il a un bon de sortie ? Charlie compte le libérer de ses chaînes invisibles ? Oh, mon Dieu ! La possibilité que tout cela soit terminé, que nous puissions mener notre vie tous les deux, c'est soudainement trop difficile à saisir. Peu importe que Miller

semble calme, je me retrouve rapidement sur mes gardes quand un petit élément commence à tracer son chemin au-dessus de mon soulagement et de ma joie. En réalité, un gros élément. Il a lu cette lettre dans ma cuisine et avait l'air complètement abattu malgré l'impassibilité froide de son masque. Il était troublé, alors qu'est-ce qui a changé pour qu'il soit désormais si tranquille ? Je m'endurcis et lui pose la question que j'aurais dû poser avant que je ne laisse mon excitation prendre le dessus.

– Comment peux-tu sortir de ce monde ?

Mon instinct m'incite à retenir mon

souffle, et cela m'inquiète. Il me dit que je ne vais pas apprécier la réponse.

Mais ma question ne fait pas encore chanceler ses doigts sur ma peau, et il ne me regarde toujours pas.

– Cela n'a pas d'importance parce que je ne le ferai pas.

– C'est grave ?

– Le pire qui puisse arriver, répond-il sans réfléchir, le visage presque hargneux avant de prendre un air de dégoût. J'ai un autre moyen.

– Comme quoi ?

– Je vais le tuer.

– Quoi ?

Je me tortille sous lui, prise de panique, mais je ne vais nulle part, et je

me demande s'il s'était placé comme ça exprès, sachant très bien que j'allais commencer à lui poser des questions et que je voudrais m'échapper quand il me les donnerait. Et je ne sais même pas pourquoi je suis aussi surprise par sa promesse si choquante et haineuse. Après ce qu'a dit William et le regard de Miller, j'avais le mauvais pressentiment qu'il dirait ça. Et ce qu'a proposé Charlie est pire ? En quoi ?

– Reste où tu es.

Il est calme. Trop calme, et cela ne fait que m'effrayer. Il prend mes poignets et les tient au-dessus de ma tête, et je souffle une longue bouffée d'air sur son visage pour montrer mon

abattement.

– C'est la seule façon.

– Non, ce n'est pas vrai ! répliqué-je.

Charlie te donne une autre solution.
Prends-la !

Il secoue la tête de manière catégorique.

– Non. Et on arrête d'en parler !

Sa mâchoire est maintenant serrée, et ses yeux s'assombrissent en signe d'avertissement. Je m'en fous. Rien ne peut être pire que de tuer quelqu'un. Je ne le laisserai pas faire.

– Putain c'est pas vrai ! Lâche-moi !

Je me soulève et me tourne, en vain.

– Olivia, arrête !

Il plaque mes poignets sur le sol au-

dessus de ma tête quand je réussis quelque peu à les lever.

– Arrête ! Arrête de te battre !

Je me relâche enfin, mais seulement parce que je suis totalement épuisée, essayant de retrouver mon souffle contre son visage, essayant de lui lancer un regard noir malgré ma fatigue.

– Rien ne peut être pire que de tuer quelqu'un.

Il prend une profonde respiration. C'est une inspiration qui lui redonne de la confiance, et qui tend chacun de ses muscles.

– Si j'accepte ce qu'il veut, cela te détruira, Olivia. Et il n'y a aucune garantie qu'une fois que j'aurai fait ça, il

ne me demandera pas de revenir et de faire autre chose. Jusqu'à ce qu'il arrête de respirer, il sera une menace pour notre bonheur.

Je secoue la tête, catégorique.

– C'est trop dangereux. Tu ne seras jamais capable de lui régler son compte – il doit avoir des douzaines de sbires qui surveillent ses arrières.

Ma panique est de plus en plus forte. J'ai entendu Gregory parler d'armes.

– Et tu ne peux pas vivre avec ça sur la conscience jusqu'à la fin de ta vie.

– C'est trop dangereux de ne pas le faire. Et Charlie en personne m'a donné l'occasion parfaite.

Ses paroles déconcertantes me

gardent silencieuse pendant une seconde, jusqu'à ce que je réalise tout d'un coup de quoi il veut parler, et que le choc me coupe le souffle.

– Oh, mon Dieu. Il veut que tu ailles à un rendez-vous ?

Il hoche la tête doucement, choisissant de rester calme et de me laisser prendre le temps d'intégrer l'information. Mais cela ne fait qu'empirer à chaque seconde. Il doit y avoir un autre moyen.

Quelque chose de profond et de possessif chavire au fond de moi à l'idée que quelqu'un d'autre le touche et l'embrasse. Une partie de moi est en train de hurler. *Laisse-le tuer Charlie. Le monde sera un meilleur endroit sans*

lui ! Et un petit diable sur mon épaule hoche la tête pour montrer son approbation. Mais un petit ange me rejoint soudainement, et il me regarde douloureusement, sans parler, mais je sais ce qu'il dirait s'il le faisait.

Laisse-le partir.

Juste pour une nuit.

Cela ne signifiera rien pour lui.

– C'est la sœur d'un baron de la drogue russe, dit-il calmement. Cela fait des années qu'elle me veut, mais elle me dégoûte. Elle prend son pied à humilier ses partenaires. Tout ce qu'elle veut c'est le pouvoir. Si Charlie me délivre, il entrera en accord avec les Russes. Ça sera un partenariat très lucratif, et ça fait

longtemps qu'il l'espère.

– Pourquoi ne s'associent-ils pas dans tous les cas ?

– La sœur du Russe ne donnera pas son accord à un partenariat à moins qu'elle m'ait.

– Laisse-moi me lever, dis-je calmement.

Et il le fait, s'éloignant de mon corps avachi et restant sur ses genoux.

L'appréhension semble sortir de ses pores. Je me mets à genoux et m'approche de lui, sentant son air renfrogné. Mais il me laisse faire mon truc. Je commence à pincer ses épaules, l'encourageant à me tourner le dos, et quand son dos apparaît enfin sous mes

yeux, je tombe presque dans les pommes. C'est un désastre. Des lignes rouges lui traversent le dos de part en part ; certaines recouvertes de fines gouttes de sang, d'autres sont carrément enflées. Son dos ressemble à une carte routière. Il voulait vraiment que je lui fasse mal, mais ses raisons étaient bien plus profondes qu'une simple petite séance de sadomasochisme. Il voulait des traces de moi partout sur son corps. Il appartient à quelqu'un.

À moi.

Mes paumes se placent sur mon visage, et je me mets les doigts devant les yeux, incapable d'arrêter les sanglots qui m'empêchent irrémédiablement de

respirer.

– Ne pleure pas, murmure-t-il, se tournant et me prenant dans ses bras.

Il m’embrasse plusieurs fois sur le crâne, caressant mes cheveux et me serrant fort contre lui.

– S’il te plaît, ne pleure pas.

La culpabilité me parcourt, et je me crie dessus de faire ce qu’il faut. La volonté de Miller de faire quelque chose de si misérable pour moi ne fait qu’empirer ce sentiment. Peu importe à quel point je me dis que Charlie est le diable en personne, qu’il mérite tout ce qu’il récoltera, je ne peux toujours pas me convaincre d’accepter. Miller devra en porter le fardeau jusqu’à la fin de ses

jours, et maintenant que je le sais, moi aussi. Je ne peux pas le laisser faire, pour nous deux. Cela sera comme un nœud coulant autour de nos cous pour le reste de notre vie ensemble.

– Chhhhut, dit-il pour me calmer, me tirant sur ses genoux.

– Partons, dis-je dans un sanglot. C'est la seule solution. On prend Nan et on part loin, très loin.

Je dresse mentalement une liste d'endroits alors qu'il me regarde affectueusement, comme si je ne comprenais pas.

– On ne peut pas.

Sa réponse simple et définitive est teintée d'exaspération et d'agacement.

- Oui, on peut.
- Non, Olivia. On ne peut pas.
- On peut ! crié-je, le faisant grimacer et fermer les yeux.

Il est en train d'essayer d'être patient.

- Arrête de dire qu'on ne peut pas alors qu'on peut !

On pourrait partir maintenant. Prendre Nan et prendre la route. Je me fous où on termine, du moment que c'est loin de Londres, loin de ce monde vil et cruel. Je ne sais pas pourquoi Miller a dit qu'il était en route pour l'enfer, parce que j'ai l'impression qu'il y est déjà. Et que j'y suis avec lui. Ses paupières laissent apparaître lentement ses yeux bleus. Des yeux bleus hantés. Ils volent mon souffle

et arrêtent mon cœur, mais pas comme d'habitude.

– Je ne peux pas quitter Londres, dit-il clairement, son regard et son ton me mettant au défi de l'interrompre.

Il n'en a pas fini. Il ne peut pas quitter Londres, et il y a une putain de raison.

– Il a quelque chose de très préjudiciable contre moi.

Je déteste mon instinct naturel qui me pousse à me retirer de son étreinte. Je m'assieds plus loin, trouvant les forces pour lui poser la question qui convient.

– Quoi ?

Je m'entends à peine.

Sa pomme d'Adam fait saillie en haut de sa gorge et retrouve lentement sa

place après qu'il a dégluti difficilement et que son charmant visage a perdu toute émotion.

– J'ai tué un homme.

La nausée que je retenais est déjà dans ma gorge, et mon cou se resserre rapidement. J'avale plusieurs fois, mes yeux grands ouverts et pointés vers son visage impassible. Ma bouche est complètement sèche aussi, rendant ma respiration de plus en plus difficile.

– Je...

Je me recule lentement, l'air hébété, touchant le sol autour de moi pour vérifier s'il est encore là. Je tombe en enfer.

– Il ne peut pas le prouver, dis-je,

mon esprit torturé nourrissant ma bouche d'un flux de mots que je ne peux pas contrôler.

Peut-être est-ce mon subconscient qui refuse que ça soit vrai. Je ne sais pas.

– Personne ne le croira.

Il tient Miller en otage. Il le fait chanter.

– Il a des preuves, Livy. Des preuves vidéo.

Il est si calme. Il n'est ni paniqué, ni apeuré.

– Si je ne fais pas ce qu'il veut, il me balancera.

– Oh, mon Dieu.

Mes mains ratissent mes cheveux, mes yeux regardant partout dans la pièce.

Miller va être jeté en prison. Et nos deux vies seront foutues.

– Qui ? je demande, me forçant à le regarder, alors que j'entends le petit sarcasme de Gregory, qui voulait ajouter le meurtre à la longue liste des défauts de Miller.

– Ce n'est pas important.

Ses lèvres sont serrées. Je pense que je dois me mettre en colère, mais je ne suis pas capable de retrouver le feu dans mon ventre. Mon mec vient de me confesser un meurtre, et je reste là comme une idiote à lui poser des questions calmes. Je ne veux pas croire qu'il y a une raison sous-jacente à ma réaction, mais je sais qu'il y en a une. Je

devrais m'enfuir aussi vite que possible et aussi loin que je peux, mais je suis encore assise sur le sol de son appartement, totalement nue, en train de le regarder.

– Dis-m'en plus, dis-je en grinçant des dents, relevant les épaules pour feindre la force.

– Je ne veux pas, murmure-t-il en baissant les yeux. Je ne veux pas polluer ton esprit pur et joli avec ça, Livy. Je me suis promis tellement de fois de ne jamais te salir avec mes histoires.

– Trop tard, dis-je calmement, attirant ses yeux sur moi.

Il doit comprendre. Mon esprit soi-disant pur et joli est déjà recouvert de

boue depuis bien longtemps, et pas simplement par celle de Miller. Il y a plein de merdes que je me suis moi-même infligées aussi.

– Dis-moi.

– Je ne peux pas te le dire, soupire-t-il, la honte devenant désormais évidente sur son visage. Mais je peux te montrer.

Il se dresse lentement tout en me tenant la main. Mon instinct fonctionne à nouveau, parce que mon bras se lève comme par réflexe, et je passe ma main dans la sienne. Je me dresse sur mes pieds et nos corps nus se touchent, la chaleur de sa chair nue m'enveloppant instantanément. Je ne me retire pas. Il ne me tient pas fermement ; il ne me garde

pas là où je suis. Je choisis de rester. La pointe de son doigt rencontre mon menton et tire mon visage jusque vers le sien.

– Je veux que tu me promettes que ce que je vais te montrer ne va pas te faire fuir. Mais je sais que c'est injuste.

– Je te promets, dis-je, sans pensée ou considération, pour des raisons que je ne connaîtrai jamais, mais le petit sourire de Miller puis le tendre baiser qu'il dépose sur mes lèvres me montrent qu'il ne me croit pas.

– Tu n'arrêtes jamais de me surprendre.

Il attrape ma main et je me retrouve tirée vers le canapé, peu ennuyée par ma

nudité.

– Assieds-toi, m’ordonne-t-il, me laissant me mettre à l’aise alors qu’il s’approche d’un placard et ouvre un tiroir.

Il en tire quelque chose avant de se glisser lentement vers la TV. Je ne peux que regarder en silence alors qu’il sort un DVD d’une banale enveloppe et le glisse dans le lecteur. Puis mes yeux le suivent alors qu’il revient vers moi. Il me tend une télécommande.

– Appuie sur Play quand tu es prête, m’indique-t-il, la poussant gentiment vers moi jusqu’à ce que je la prenne. Je serai dans mon studio. Je ne peux pas regarder...

Encore.

Il allait dire qu'il ne pouvait pas *encore* la regarder. Il secoue la tête et se penche, prenant chaque côté de ma tête dans ses paumes et déposant un baiser sur le haut de mon crâne. Il inspire profondément, comme s'il essayait d'aspirer assez de mon odeur et de mon esprit pour en avoir assez pour toute la vie.

– Je t'aime, Olivia Taylor. Je t'aimerai toujours.

Une fois qu'il a dit ça, je regarde la distance qui nous sépare s'agrandir alors qu'il me laisse seule dans la pièce.

Je veux lui crier de revenir, de me tenir la main, ou juste de me tenir *moi*.

La télécommande dans ma main est brûlante, et l'envie de la jeter à travers la pièce est insoutenable. L'écran de la TV est blanc. Un peu comme mon esprit. Commençant à tourner la télécommande dans ma main, je m'assieds, augmentant la distance entre moi et quelque chose qui va envoyer mon monde, déjà en train de s'écrouler, dans une complète dévastation. Je le sais. Miller me l'a confirmé. Alors quand j'arrête de tourner le gadget dans ma main et que mon doigt appuie sur le bouton Play, j'arrête de me demander ce que je fais jusqu'à ce que l'image d'une salle vide m'empêche de finir mon processus de réflexion. Je fronce des sourcils et

m'avance doucement sur le canapé. Il y a des meubles antiques partout, dont un énorme lit à baldaquin, et il ne fait aucun doute que ce sont tous des pièces originales. Des lambris en bois habillent chaque mur, et des peintures de paysages de campagne très détaillés sont accrochées de manière aléatoire, toutes montées dans des cadres dorés. C'est très snob, et je peux presque voir toute la pièce, ce qui me fait dire que la caméra est dans un coin. C'est vide, calme, mais quand la porte s'ouvre d'un coup face à la caméra, je me repose dans le canapé, lâchant la télécommande par terre.

– Mon Dieu !

Mon cœur surpris court dans ma poitrine alors que j'essaye de garder sous contrôle ma respiration erratique. Je n'ai pas besoin d'attendre longtemps, néanmoins, puisque mon cœur s'arrête presque complètement quand un homme apparaît sur le seuil. Mon pouls ralentit dans mes veines et mon sang se transforme en glace. L'homme est nu – nu hormis un bandeau sur les yeux. Ses mains sont également tenues derrière son dos, et il ne faut pas longtemps pour comprendre pourquoi. Il est attaché. Mes pauvres yeux pourraient saigner.

Il est jeune, adolescent ou jeune adulte peut-être. Son torse est plutôt mince, ses jambes ne semblent pas fortes

ou puissantes, et son ventre est plat – pas de beaux abdominaux ou des ombres de muscles protubérants en vue.

Pourtant, il n’y a pas de doute sur l’identité de ce jeune homme.

22

– Non !

Mes yeux sont en larmes, et ma main couvre ma bouche.

– Non, Miller. Non, non, non.

Il est poussé dans la pièce, et la porte se ferme brusquement derrière lui, puis il reste debout, immobile et silencieux. On n'entend aucun son. Pas même lorsque la porte se referme. J'essaye de forcer mes yeux à se fermer ; je ne veux pas en voir plus, mais c'est comme si mes paupières étaient collées à mes

sourcils, m'enlevant tout espoir de me cacher. Mon esprit est tout embrouillé. *Prends la télécommande. Éteins le DVD. Ne regarde pas !*

Mais je regarde. Je reste assise comme une statue, immobilisée par le choc, et seuls mes yeux et mon esprit fonctionnent. Mon cerveau me demande sans relâche de trouver un moyen pour stopper cela – pas simplement maintenant, mais aussi dans le passé. Il tombe à genoux sur le sol. Il se pourrait que je sois en train de vivre une expérience extracorporelle. Je peux me voir me tenir debout sur le côté, criant mon angoisse. La tête de Miller est baissée, et mon souffle se coupe quand

un homme apparaît depuis le bas de l'écran, le dos tourné à la caméra. Je laisse sortir un sanglot quand il attrape Miller par la gorge. Il est grand et semble bien habillé, un costume noir recouvrant son grand corps, et bien que je ne puisse pas voir son visage, j'imagine avec une parfaite clarté les expressions qu'il doit arborer. La suprématie. Le pouvoir. Une arrogance de la pire espèce.

Je continue de me torturer, me disant que ce n'est rien en comparaison de ce que mon amour est en train d'endurer. L'inconnu continue de tenir Miller par la gorge alors qu'il ouvre d'un coup sec la ceinture de son pantalon. Je sais ce qu'il

va se passer.

– Espèce de bâtard, dis-je, me dressant sur mes jambes.

Il prend son sexe dans une main, pose son autre main sur les joues de Miller, et serre jusqu'à ce que Miller soit forcé d'ouvrir la bouche. Puis il se glisse entre les lèvres de Miller et commence à faire des mouvements de va-et-vient comme s'il était possédé. Je me mords la lèvre en voyant Miller, mon homme si fort et si puissant, être violenté de la pire des manières. Il continue, encore et encore. Mais mes torrents de larmes et mes sanglots déchirants n'arrêtent pas la scène hideuse qui se déroule devant moi.

Mon estomac se retourne quand la tête

de l'inconnu se baisse un peu vers l'arrière et qu'il ralentit, entrant et sortant lentement de la bouche de Miller comme si c'était normal ; j'ai le ventre encore plus noué quand je vois finalement Miller avaler. Puis, comme si de rien n'était, le gars range son bazar, pousse violemment Miller sur le côté, et s'en va.

Le long gémissement que je pousse vide mes poumons de tout leur air, alors que je regarde Miller, immobile sur le sol, semblant complètement hébété. Je comprends désormais pourquoi il est réticent à ce que je le prenne dans ma bouche, et pourquoi il a violemment réagi lorsqu'il s'était réveillé alors que

je le suçais dans notre chambre d'hôtel à New York. Je pense à lui et je tremble de rage, de tristesse, de toutes les émotions possibles. Je renifle en sanglotant, l'invitant mentalement à se lever et à partir.

– Cours. Va-t'en.

Mais il ne part pas. Il ne bouge pas pendant un moment. Il ne bouge que lorsqu'un autre homme apparaît de là où était entré l'homme numéro un. Il se remet sur ses genoux.

– Non ! je crie, alors que je regarde le nouvel homme s'avancer lentement, lui aussi en costume. Non, Miller, s'il te plaît !

L'homme accomplit le même genre de

gestes répugnants que le précédent, sauf que celui-ci frappe les joues de Miller. Ma main se retrouve à nouveau sur ma bouche, et je me retiens de vomir. Il commence à défaire son pantalon.

– Non !

Je bouge la tête dans tous les sens, à la recherche de la télécommande. Je ne peux plus regarder. Mes mains s'agitent comme un démon, jetant tous les coussins les uns après les autres à travers la pièce.

– Où elle est ? je crie en commençant à transpirer – un mélange d'épuisement et d'envie irrépressible d'arrêter ce qui est en train d'être diffusé sur l'écran face à moi.

Je me lève et regarde le sol, et je trouve la télécommande sous la table. Me mettant à genoux, je l'attrape et la retourne pour pointer la télévision, mais mon doigt n'appuie pas sur le bouton Stop. Il reste simplement dessus, jouant avec le petit morceau de caoutchouc, alors que mes grands yeux regardent les mains de Miller sortir de son dos et retirer le bandeau de sa tête.

Je sursaute et mes palpitations cardiaques me font retomber sur le canapé. Ses yeux sont révélés. Ils sont creux. Vides. Sombres.

Tout cela m'est familier.

L'homme chancelle sous l'effet de surprise, essayant de refermer son

pantalon alors que Miller se met debout, la menace suintant de tous ses pores. Il a dit qu'il a tué un homme. Cet homme-là. Mes bras s'effondrent, et mon doigt se relâche alors que ma main tombe sur le sol. Maintenant je sais vraiment ce qu'il va suivre, et je ne suis même pas désolée de savoir que je vais ressentir une excitation sadique en le voyant se dérouler sous mes yeux. Même si, dans cette vidéo, Miller n'est peut-être pas aussi bien taillé physiquement qu'aujourd'hui, il serait fou de sous-estimer la violence et la rage qui se dégagent de lui. Il commence à marcher lentement vers l'avant, le visage fermé, ne laissant transparaître aucune colère.

Il semble complètement calme. C'est un robot. Une machine. Une arme mortelle.

Je me lève lentement, désirant silencieusement qu'il continue.

Les mains de l'homme se lèvent pour se défendre alors que Miller contracte tous ses muscles, prêt à bondir...

Puis l'écran devient blanc.

J'ai le souffle coupé, et je presse frénétiquement le bouton Play de la télécommande. Ça ne peut pas être fini ! J'ai besoin de voir Miller lui faire du mal. J'ai besoin de le voir prendre sa revanche.

– Putain, *Play* ! je crie, mais après avoir appuyé sur le bouton pendant une éternité, rien ne se passe.

Je ne cligne même pas des yeux quand elle s'écrase contre l'une des peintures de Miller, fracassant le verre qui protège la toile. Je me retourne brusquement, toute tremblante, et prise de nausées. Je me sens trompée.

— Miller, dis-je dans un souffle, sortant de son appartement et courant comme une dératée le long du couloir qui mène à son studio.

Ouvrant la porte comme une furie, je m'arrête et commence à le chercher du regard. Il est assis sur le bord de son vieux canapé élimé, les coudes posés sur ses genoux, sa tête dans les mains. Mais de grands yeux bleus surpris se révèlent rapidement. Je vois de la vie en

eux. De la lumière et de l'énergie. Rien de tout cela n'était dans la vidéo, rien de tout cela n'était là quand je l'ai rencontré pour la première fois.

Tout a évolué depuis que nous nous sommes trouvés tous les deux, et je préférerais aller brûler en enfer plutôt que voir tout cela disparaître. Un sanglot douloureux submerge ma colère, et je commence à courir vers lui, le voyant vaguement debout à travers ma vision troublée.

– Olivia ?

Il commence à s'avancer avec hésitation, les sourcils froncés. Il est surpris de me voir encore là.

Je me jette dans ses bras. Nos corps

nus s'entrechoquent violemment, et cela me ferait certainement mal si mes terminaisons nerveuses n'étaient pas déjà à l'agonie.

– Je suis tellement fascinée par toi, dis-je en pleurant, le serrant par le cou comme pour fusionner avec lui.

Miller accepte mon étreinte pressante et me serre fermement lui aussi, peut-être même encore plus fermement. Ma cage thoracique est soumise à une force incroyable, bloquant ma respiration, mais je n'y prends pas garde. Je ne lâcherai pas.

– Je t'aime aussi, murmure-t-il en frottant sa tête dans mon cou. Je t'aime tellement, Olivia.

Mes yeux se ferment, et toute l'anxiété de cette scène d'horreur s'évanouit sous son *truc*.

– Je voulais te voir le faire, j'avoue de manière plus ou moins raisonnable. J'ai comme l'impression d'avoir besoin de connaître cette pièce du puzzle. Ou peut-être ai-je simplement besoin d'être sûre qu'il a bien tué cet enfoiré de fils de pute.

– C'est Charlie qui a cette partie.

Il ne relâche pas son étreinte, ce qui me va parce que je ne veux pas qu'il desserre ses bras. Il pourrait serrer encore plus fort, je ne m'en plaindrais pas.

Mon esprit se calme, me permettant

de penser plus clairement.

– Il va l’amener à la police.

Miller hoche légèrement la tête dans mon cou.

– Si je refuse de jouer le jeu, il le fera.

– Et tu ne vas pas jouer le jeu, n’est-ce pas ?

– Je ne le ferai pas, Olivia. Je ne te ferai pas ça. Je ne pourrai plus vivre après ça.

– Mais tu pourrais vivre avec du sang sur les mains ?

– Oui.

Il dit cela de manière nette et définitive, avant de me dégager de son emprise et de baisser son regard sur

moi.

– Parce que l’alternative serait ton sang sur mes mains.

Je perds mon souffle, mais Miller continue, m’économisant la peine de chercher mes mots. Il n’y a pas de mots. Et je sais maintenant, j’en suis sûre à cent pour cent, que je ne peux rien faire pour empêcher Miller de tuer Charlie.

– Je n’ai aucun remords pour ce que j’ai fait à cet homme. J’en aurai encore moins pour Charlie. Mais jamais je ne me pardonnerais qu’il te fasse du mal, Olivia.

Mes yeux se ferment de douleur en entendant ses mots sincères, et je me donne enfin un peu de temps pour

évaluer ce que ces hommes lui ont fait. Il n'était pas jeune sur la vidéo. À quel moment, parmi toutes les sales histoires qui sont arrivées à ce pauvre homme, cela s'est-il passé ? Combien de fois cela s'est-il passé avant qu'il réagisse ? Est-ce que Charlie a organisé cela ? Sans aucun doute. Et maintenant il veut l'assujettir à une femme russe qui veut le dégrader à nouveau. Ça n'arrivera jamais.

– Je dois répondre, dit Miller alors que son téléphone sonne.

Il me dépose sur mes pieds et me sort du studio pour aller vers la cuisine. Il ne me lâche pas pour répondre, et me tient fermement avec un bras tout en tenant le

téléphone avec l'autre.

– Hart, dit-il brièvement, posant ses fesses sur la table et me gardant debout entre ses cuisses.

Je suis toujours collée contre lui, mais il ne se plaint pas et ne me demande pas de le laisser seul.

– Elle est avec toi ?

J'entends clairement le ton irrité de William, la joue collée sur un côté du visage de Miller, qui tient le téléphone sur son autre oreille.

– Elle est ici.

– Je viens de recevoir un appel, dit William à Miller.

Il a l'air hésitant.

– De ?

– Charlie.

La seule mention de son nom me met à nouveau en panique. Pourquoi appelle-t-il William ? Ce sont des ennemis jurés.

– Donc il va sans dire qu’il sait certainement que je couche avec l’ennemi ?

Une once d’ironie teinte la question de Miller.

– Hart, il a des copies de la vidéo.

Mon cœur ralentit. Je le sens, et je sais que Miller le sent aussi, puisqu’il s’agrippe à moi encore un peu plus fort.

– Laisse-moi deviner – si quelque chose arrive à Charlie, dit Miller calmement, il y a deux gars qui ont reçu des instructions leur expliquant comment

les trouver et quoi faire avec elles.

Il y a une longue pause et j'imagine William en train de frotter nerveusement ses tempes grises.

– Comment je pourrais savoir ?

– Sophia me l'a dit. Et elle m'a dit qu'elle avait détruit toutes les copies.

Le hoquet de surprise qui passe à travers la ligne me glace le sang.

– Non.

William a l'air presque sur la défensive à l'autre bout du fil.

– Et tu la crois ?

– Oui.

– Miller, poursuit William prudemment, utilisant pour une fois son prénom. Charlie est intouchable.

– J'ai presque l'impression que tu ne veux pas que je le tue.

– Putain, lâche William dans un soupir.

– Au revoir.

Miller jette son téléphone sur la table sans y faire attention et place son bras autour de moi.

– William est au courant, marmonné-je dans son cou, comprenant seulement à ce moment les derniers instants de leur conversation. Il sait ce qu'il y a sur la vidéo ?

– Je crois qu'il s'en doutait. Charlie n'a fait que le lui confirmer. Il y a toujours eu des rumeurs à propos d'une nuit au Temple qui se serait terminée par

la mort d'un homme de mes mains, mais c'est tout ce qu'il y avait. Personne ne connaissait les circonstances et personne ne savait si c'était vrai. C'est un peu le secret le mieux gardé du Londres underground.

Miller me secoue un peu, m'encourageant à le lâcher. Nous avons été collés ensemble si fort et si longtemps, que j'ai l'impression qu'il est en train de retirer lentement un pansement de ma peau. Je râle un peu, puis grogne carrément pour m'y opposer, mais il ne fait que me sourire tendrement. Je n'ai aucune idée de ce pour quoi il sourit. S'approchant timidement, il caresse doucement mon

front, montant vers mes cheveux pour les retirer de mon visage.

– Je suis ébahi de voir que tu ne t'es pas déjà enfuie, ma douce.

Je souris un peu, cherchant son visage.

– Je suis fascinée de te voir assis à poil sur la table de la cuisine.

Il maîtrise son sourire, essayant de prendre un air grincheux.

– Ma table ne peut pas être plus souillée que ça, grâce à la fille magnifique que je vénère.

Il s'arrête et semble réfléchir à quelque chose pendant un instant.

– Tu es toujours celle que je vénère ?

Bien que cela soit extrêmement

inapproprié, je ne peux m'empêcher de sourire joyeusement à mon joli amour.

– Tu es toujours mon prince charmant ?

– Non.

Il secoue la tête et prend mes mains, les menant à sa bouche et embrassant chacune de mes bagues et mes phalanges.

– Je suis ton esclave, ma douce. Je ne respire et je ne vis pour rien d'autre que toi.

Je fais la moue en fixant ses cheveux, ses lèvres délicieuses faisant des mouvements de va-et-vient entre mes deux mains. Je n'aime pas le mot *esclave*. Particulièrement après avoir vu

ce que j'ai vu.

– Je préfère *prince charmant*. Ou *amant*. Tout sauf *esclave*.

– Comme tu le veux.

– Je préfère.

Il dresse son visage vers le mien et colle son nez contre mon nez, à la recherche de mon regard. J'ai l'impression qu'il se nourrit de la lumière qu'il essaye de trouver dans mes yeux.

– Je ferai tout pour toi, murmure-t-il.

Tout.

Je hoche la tête, sentant mes iris brûler sous son regard persistant.

– Je sais.

Il l'a déjà prouvé.

– Mais tu ne peux pas aller en prison.

Il ne peut pas se battre pour sa liberté et au final se retrouver enfermé. Il serait insensé de se dire que ce pourrait être une solution. Le voir seulement une fois par semaine... peu importe le temps accordé, ce serait forcément trop court.

– Je ne pourrai pas survivre une seule journée sans me perdre en toi, Olivia Taylor. Ce n'est pas une possibilité.

Le soulagement me donne des vertiges.

– Alors, qu'est-ce qui va se passer ?

Il me serre sauvagement contre lui avant de me relâcher sans ménagement, et d'essuyer ses joues. Son visage prend un air déterminé, et alors que je

m'attends à ce que cela me calme, je sens que cela me fait perdre mes moyens.

– J'ai besoin que tu m'écoutes attentivement.

Ses paumes sont posées sur mes épaules, me gardant en place. Mon rythme cardiaque s'accélère.

– Charlie pense qu'il m'a piégé. Il pense que je vais aller à ce rendez-vous en croyant qu'il va tenir sa parole. Et juste au cas où tu viendrais à en douter, jamais cet homme ne tiendra parole.

Il me tapote doucement la tempe, ce qui me fait lever les sourcils. Je n'aime pas la tournure des événements. Miller semble trop déterminé, et je vois

clairement qu'il essaye d'insuffler un peu de volonté en moi. Mais je ne suis pas sûre qu'il le puisse.

– Qu'est-ce que tu me racontes ?

– Je te raconte que je vais aller au Temple. J'ai accepté la proposition de Charlie, et –

– Non ! Je ne veux pas t'imaginer avec elle.

Je sais que c'est le cadet de nos soucis en ce moment, mais ma possessivité refait surface en une seconde. Je ne peux pas la contrôler.

– Chhhut, il me coupe brusquement, plaçant son index sur mes lèvres. J'ai cru t'avoir dit de m'écouter attentivement.

– C'est le cas !

Je vais perdre la tête.

– Et je n'aime pas ce que j'entends.

– Olivia, s'il te plaît.

Il prend mes épaules et me secoue légèrement.

– Je dois aller à ce rendez-vous. C'est le seul moyen pour que je puisse entrer dans le Temple et m'approcher de Charlie. Je ne toucherai pas cette femme.

S'approcher de Charlie. Je me recule, les yeux grands ouverts.

– Tu vas vraiment le tuer, c'est ça ?

Je ne sais pas pourquoi je le lui demande. Il l'a dit à William. Je l'ai entendu de sa propre bouche, mais je me suis peut-être dit que j'allais me

réveiller et mettre fin à ce qui semble le cauchemar le plus long que j'ai connu.

– J'ai besoin que tu sois forte, Olivia.

Son emprise se resserre, presque au point de me faire mal. Il pose ses lèvres sur mon front et inspire profondément.

– Aie confiance en moi.

Voir les yeux implorants de Miller ébranle quelque chose en moi, puis des images de cette insoutenable vidéo me traversent l'esprit. Il ne me faut que quelques secondes avant que je ne me rappelle du besoin insoutenable que je ressentais de voir Miller démolir cet homme. De savoir que justice avait été rendue. Je veux que tout cela se termine. Je veux que Miller soit désormais tout à

moi. Puis me viennent à l'esprit les mots de Miller. Je les comprends maintenant.

Tu possèdes la moindre parcelle de mon être, Olivia Taylor. Pour toutes les erreurs que j'ai faites et celles que je ferai dans le futur, je demande ton indulgence. Seul ton amour me permettra de traverser cet enfer.

– D'accord.

Je ne suis même pas surprise de m'entendre y consentir aussi facilement. C'est une décision évidente. Je déborde soudainement de détermination. Je suis résolue et j'ai l'esprit clair.

Je veux me libérer de ces chaînes invisibles, parce que je suis enchaînée moi aussi. Mais plus que tout, je veux

que Miller soit libre. Complètement libre. Il doit décider à qui il appartient. Il m'a choisie, mais il ne pourra vraiment m'appartenir que lorsque toute cette merde sera terminée. Il ne sera jamais à moi avant que cette histoire finisse. Plus personne pour se mêler de notre vie. Plus de vie à la marge. Nos histoires seront ce qu'elles doivent être. De l'histoire ancienne.

– Fais-le, murmuré-je. Je serai là pour toi. Toujours.

Ses yeux se remplissent de larmes et son menton tremble, me donnant envie de pleurer.

– Ne pleure pas, dis-je en me lovant contre sa poitrine et prenant ses bras

pour les poser dans mon dos. S'il te plaît, ne pleure pas.

– Merci, toi.

Ses mots sont décousus et rauques alors qu'il me serre sauvagement.

– Je ne pense pas pouvoir t'aimer plus fort que maintenant.

– Je suis aussi fascinée par toi.

Je souris tristement, me demandant déjà ce que je pourrais bien faire pendant qu'il se mettra en route pour accomplir sa promesse de tuer Charlie. Est-ce possible de mourir une nuit et de ressusciter le lendemain ?

*

Une fois que nous nous sommes enfin calmés et que nous avons cessé de nous tenir, Miller prend son téléphone et sort de la cuisine pour passer quelques coups de fil.

Pendant ce temps, j'erre au milieu de la pièce, cherchant quelque chose à faire, quelque chose à nettoyer ou à ranger. Rien. Je soupire d'exaspération et trouve le chiffon à côté de l'évier, puis me mets à essuyer des traces d'eau invisibles autour de l'évier. Je frotte et je frotte toujours au même endroit, frictionnant l'inox brillant jusqu'à ce que je puisse me voir dans le reflet. C'est une vision d'horreur, alors je continue à frotter bêtement.

Puis je m'arrête.

Boom...

Je me tourne lentement, armée de mon chiffon mouillé, et je m'adosse contre l'évier, jetant un regard vers l'entrée. Il est penché sur le seuil de la porte, tournant lentement son téléphone dans sa main.

– Ça va ? demandé-je, lâchant le chiffon et me retournant pour le mettre à sa place, pensant que je devrais essayer d'agir normalement.

Je ris en me voyant accomplir ce stupide effort. Je ne sais pas ce qui est normal.

Alors que je n'entends aucune réponse, je me retourne lentement, me

mordant nerveusement les lèvres.

– On vient de se mettre d'accord.

Il parle de son rendez-vous.

Je hoche doucement la tête, mes doigts faisant tourner ma bague nerveusement.

– Quand ?

– Ce soir ?

– Ce soir ! je hurle, choquée. Aussi tôt ?

– Il y a une soirée au Temple. Il faut que je l'accompagne.

– Bien.

Je déglutis, puis hoche la tête avec résolution.

– Il est quelle heure ?

– Six heures.

– À quelle heure...

Je m'arrête et prends une profonde inspiration.

– À quelle heure est ton rendez-vous ?

Ces mots me donnent envie de vomir.

– Huit heures, répond-il fermement, gardant ses yeux bleus froids sur mon visage faussement courageux.

– Alors on a deux heures pour se préparer ?

Il fronce les sourcils.

– On ?

– Oui. Je vais t'aider.

Je vais lui donner son bain, le raser, l'habiller, et l'embrasser pour lui dire au revoir, comme une femme qui verrait son mari partir au travail. Comme s'il

partait normalement au bureau. C'est tout.

– Olivia, Je –

– N'essaye pas de m'en empêcher, Miller, l'avertis-je, m'approchant de lui pour lui prendre la main.

Il veut que je sois forte.

– On le fait à ma façon.

Je le tire vers la station d'accueil et cherche dans la liste de chansons quelque chose d'un petit peu plus rapide.

– Parfait, dis-je en appuyant sur Play. « Diamonds », de Rihanna, nous rejoint, et je me tourne avec un regard faussement timide, ravie de remarquer un charmant sourire embellir le visage

de Miller.

– Parfait, en effet.

Je le mène vers sa chambre, mais je dois m'arrêter.

– Attends.

Je m'arrête à contrecœur alors que tout ce que je veux faire est de me perdre dans ma mission de le préparer.

– Avant qu'on fasse les choses à ta façon, dit-il, me prenant dans ses bras, on fait les choses à ma façon.

Il bouge avant que je puisse refuser, m'amenant dans sa chambre. Je suis gentiment déposée sur le lit, comme si j'étais l'objet le plus délicat de tout l'univers, avant qu'il ne s'asseye sur le bord, une main posée sur le matelas pour

qu'il puisse se pencher au-dessus de moi.

– Je dois t'avoir encore une fois.

Je pose mes lèvres sur les siennes, et fais de mon mieux pour ne pas laisser mes émotions prendre le dessus. Il voulait dire encore une fois avant d'aller assassiner quelqu'un. La pulpe de son doigt se pose légèrement sur ma lèvre inférieure alors qu'il me regarde, puis il glisse lentement ses doigts vers mon menton, le long de ma gorge, et sur ma poitrine. Chacune de mes terminaisons nerveuses s'embrase sous ses caresses, et mes tétons sont traversés de picotements, demandant qu'on s'occupe d'eux. Je ne le cache pas. Il garde ses

yeux sur moi tout en posant lentement sa bouche sur l'un de mes seins, lui donnant un petit coup de langue, avant d'en grignoter le bout avec ses dents. Mon dos se cambre, et je lutte pour garder mes bras le long de mon corps. Il prend mon autre sein dans sa main, sa paume le soulevant avec possessivité, le serrant et le tâtant alors qu'il commence à remuer sa langue autour de mon autre téton. Je me frotte sur le lit, et mes jambes sont prises de secousses. J'abandonne sous leur insistance à bouger et lève les genoux jusqu'à ce que mes plantes de pieds reposent sur le matelas.

Il est très doux, le contre-pied parfait à notre baise frénétique qui a suivi mon

arrivée. Je sens qu'il y a plus là-dedans que le seul fait de vouloir m'avoir encore une fois. Il veut faire le plein de force.

– C'est bon ? demande-t-il avant de mettre mon sein dans sa bouche, le suçant gentiment.

– Oui.

Je fredonne de plaisir, sentant la lourdeur s'intensifier dans le bas de mon ventre. Mes bras font leur vie et quittent mes flancs, mes mains partant à la recherche de la douceur de ses cheveux. Il lèche, lape, suce méticuleusement alors que mes paumes restent posées légèrement sur l'arrière de sa tête, suivant ses mouvements sans le pousser

plus fortement contre ma poitrine.

– Tu as un goût divin, Livy, bredouille-t-il, m’embrassant sur les seins et descendant vers mon ventre.

Je laisse mes paupières s’agiter de béatitude, et j’absorbe chaque précieuse seconde qu’il passe à me sentir, à m’embrasser, à me vénérer. Ses lèvres sont partout sur ma poitrine, me faisant gémir et me tortiller. Les morsures délicates de ma chair, ses lèvres déposant de doux baisers de partout, tout cela me procure le détachement dont j’ai besoin pour faire face à notre futur immédiat.

J’inspire la bouche grande ouverte quand sa main bifurque vers le haut de

mes cuisses, ma chair tendre, sensible et humide le suppliant de s'aventurer par là.

– Hummm.

Ma tête tombe sur le côté, mes mains se resserrent à l'arrière de son crâne dans une silencieuse incitation. Je veux sa bouche à cet endroit.

Il fait des cercles avec son pouce lentement au-dessus de mon clitoris tout en continuant à m'embrasser le ventre. Je me raidis et retiens mon souffle sous l'effet de la friction.

– Toujours prête pour moi.

Je soupire, le laissant me préparer avec ses tendres caresses. La pulsation dans mon bas-ventre augmente alors que

ma respiration s'accélère, et j'essaye de mon mieux de ne pas gémir, seulement pour que je puisse entendre les murmures de plaisir de Miller.

– Je veux que tu jouisses comme ça d'abord.

Ses doigts entrent en moi, et chacun de mes muscles se contracte autour d'eux.

– Ensuite je vais te faire l'amour comme il faut.

– Tu me fais toujours l'amour comme il faut, marmonné-je, retirant mes mains pour les mettre sur ma tête et agripper l'arrière de mon crâne. Mes hanches commencent à pousser en avant, se collant à son rythme.

– Et c'est la sensation la plus réjouissante qui soit.

Ses doigts se plient en moi. Je déglutis.

– Tes yeux partant dans le vague quand ton plaisir commence à t'envahir. Tes petites inspirations haletantes quand tu essayes de te contrôler.

Il fait des cercles, mettant un peu de force sous sa pression, ce qui me fait vaciller dans le lit.

– Rien ne peut s'approcher du fait de te voir jouir sous moi, Olivia.

Je vais jouir maintenant.

– Tu y es presque ? demande-t-il doucement, baissant la tête et soufflant un peu d'air frais sur mon sexe

frémissant.

Cela me propulse au bord du gouffre alors que je serre mes cheveux de plus en plus fort et que je me contracte autour de ses doigts quand il les tourne et les pousse doucement.

– Oooh, dis-je en soupirant, ma tête commençant à bouger lentement d'un côté à l'autre. Miller, je dois jouir.

Tout mon sang me monte à la tête alors que je lutte pour réguler ma respiration.

Je pousse un cri quand sa bouche recouvre mon clitoris, ses doigts appuyant encore doucement en moi. Je commence à trembler de manière incontrôlée.

– Miller !

Il retire ses doigts et bouge vite, se redressant entre mes jambes et plaçant ses mains sur l'intérieur de mes cuisses pour les ouvrir le plus possible. Je suis raide, ce qui doit probablement le gêner, mais ma jouissance s'empare de moi.

La chaleur humide de sa bouche en train de me lécher me pousse encore plus près du bord alors que j'exhale longuement et de manière contrôlée. Je me liquéfie dans le lit. Je pulse sous sa langue longue et ferme, respirant l'air par petites bouffées et tortillant mes hanches dans sa bouche.

– J'aime quand tu dis mon nom avec une pointe de désespoir.

Il passe sa langue autour de mon sexe trempé, me faisant descendre doucement de mon orgasme subtil.

– J'aime quand tu me rends aussi désespérée.

Je suis prise de spasmes quand ses lèvres déposent de doux baisers sur mes lèvres gonflées, avant de remonter mon corps jusqu'à ce que son regard fasse face au mien. Me fixant de ses yeux brûlants, il pivote ses hanches et plonge profondément en moi, me prenant un peu par surprise. Ses sourcils brillent à cause de la transpiration, sa magnifique mèche de cheveux frôlant sa peau humide.

– Tu es si chaude.

Il pousse un peu plus vers l'avant, et ses yeux vacillent.

– C'est tellement bon d'être en toi.

Je presse mes lèvres contre les siennes, et il me répond avec un long et bas gémissement, encerclant lentement ma langue avec la sienne.

– Pas autant que de te sentir en moi, murmuré-je contre ses lèvres, sa barbe de trois jours frottant contre mon visage.

Il cesse notre baiser et fait des cercles autour de mon nez avec le sien.

– Nous sommes d'accord pour ne pas être d'accord.

Ses hanches bougent en rythme, ressortant lentement.

– Olivia.

Il murmure mon nom, et cela ne fait qu'augmenter mon rythme cardiaque et embraser la chaleur qui parcourt mes veines.

– Olivia Taylor, ma précieuse possession.

Il pousse en avant doucement et lentement et avec le plus grand contrôle.

Mon dos se cambre, mes mains lui attrapent les épaules, sentant ses muscles se contracter alors qu'il se retire à nouveau.

– J'aime prendre mon temps avec toi.

Je ferme les yeux dans un long gémissement et je le laisse prendre son temps.

– Ne me prive pas de tes yeux, ma

douce. J'ai besoin de les voir. Montre-les-moi.

Je ne peux pas lui refuser. Je sais qu'il survit en partie grâce au confort et à la force qu'ils lui donnent. Maintenant qu'il a vraiment besoin de ce confort et de cette force, je révèle mes saphirs à ses yeux bleus perçants. Il est posé sur ses avant-bras, me regardant attentivement alors qu'il continue ses allers-retours indolents en moi. Mes hanches commencent à bouger avec lui, transformant ces allers-retours en rotations sensibles. La friction est divine et constante, nos entrejambes verrouillés ensemble, faisant des cercles encore et encore. Je commence à haleter.

– S’il te plaît.

– Qu’est-ce que tu veux ? demande-t-il calmement.

Je ne sais pas comment il fait ça. C’est exaspérant. Je peux sentir mon corps perdre le contrôle alors que mon plaisir s’intensifie.

– J’ai besoin de jouir encore, dis-je en aimant que sa queue enfle encore plus en réponse à ma confession. Je veux que tu me fasses crier ton nom.

Ses yeux pétillent, grands ouverts, son érection répondant à nouveau en prenant une nouvelle ampleur. Mes hanches sont désormais en pilotage automatique, ce qui est bien puisque je ne peux me concentrer que sur le feu délicieux qui

embrasse mes cuisses.

– Pas de cri cette fois, dit-il, plongeant sa bouche sur la mienne. Cette fois tu vas gémir dans ma bouche, et je vais en avaler chaque instant.

Il augmente d'un cran le mouvement tournant de ses hanches, me ramenant au bord de l'orgasme. Je vais vers sa bouche trop brutalement, mais je ne peux m'en empêcher parce que je sais ce qui va se passer.

– Savoure-moi, Livy, m'ordonne-t-il doucement, me maîtrisant instantanément. Mes mains descendent le long de ses gros bras et se frayent un chemin vers ses fesses. Je gémiss de bonheur et caresse son derrière parfait

pendant un court instant, avant de m'y accrocher fermement. Maintenant il gémit lui aussi, les sons que nous émettons se rencontrant entre nos bouches alors qu'elles se battent tendrement en duel.

– Et voilà.

Sa langue s'accélère, m'encourageant à suivre, ce que je fais, mes muscles durcissant sous lui. Je peux sentir tous les signes en lui. Il est essoufflé, tendu, et il vibre contre moi.

– Oh, merde, Olivia.

Il mord ma lèvre, puis reprend son baiser passionné et affamé.

– Prête ?

– Oui ! je hurle, travaillant dur pour

saisir l'instant crucial. C'est presque là.
C'est...

– Je viens ! crie-t-il dans ma bouche.
Jouis avec moi, Olivia !

– Miller !

Il se déhanche profondément une dernière fois, puis se retire et pousse en avant lentement dans un râle brisé, m'envoyant au septième ciel. Ma colonne se cambre dans un arc violent alors que je m'effondre, réduite à néant sous lui, mes yeux se fermant et ma tête tombant sur le côté comme un poids mort.

Une chaleur humide enrobe mes entrailles, et Miller s'effondre sur moi, haletant de manière erratique dans mon

cou. Dans mon brouillard post-orgasme, je le sens vaguement se ramollir en moi.

Puis nous nous assoupissons tous les deux, encore connectés et lovés l'un dans l'autre.

*

Mes jambes sont pliées, et mes cuisses écartées. Mes bras sont tendus au-dessus de ma tête alors que je le sens se tourner au-dessus de moi. J'ouvre les yeux à moitié endormie après mon petit somme et je vois Miller en train de me regarder avec la bouche ouverte, ses yeux bleus brillant comme des diamants. Il lève un bras au-dessus de ma tête pour

qu'il rejoigne son autre bras, et ainsi mon visage est bordé par deux fins biceps, mais il ne me met pas au pied du mur ; il laisse juste ses bras reposer sur les miens. Je gémiss quand il se redresse, approche son sexe en érection et me pénètre lentement dans une longue et calme expiration. Je remue sous lui pour le rejoindre et je soupire quand il commence à entrer et sortir en moi sur un rythme tranquille.

– Je t'aime, murmure-t-il alors que sa bouche tombe sur la mienne.

Une fois de plus, tous mes malheurs sont submergés par sa vénération et le désir que je ressens pour lui. J'absorbe le plaisir de le sentir profondément en

moi et je suis avec ma langue les mouvements langoureux de la sienne. Il se retire et pose son front contre le mien tout en continuant son va-et-vient lent et silencieux.

– Tu seras tout ce que je verrai.

Il fait décrire à ses hanches des cercles délicieusement profonds.

Je gémiss.

– Dis-moi que tu sais ça.

– Je le sais.

Il augmente légèrement le rythme, entrant et sortant avec des coups doux et délicieux, son front humide tapant contre le mien alors que sa respiration devient plus rapide et saccadée. Il commence à remuer au-dessus de moi.

– Laisse-moi te goûter, Olivia.

Je le laisse m'avoir et je l'embrasse, le rejoignant alors qu'il se tend et qu'il se dresse au-dessus de moi dans un gémissement retenu, ses tremblements s'amplifiant. Le violent frémissement qui traverse mon corps me fait crier dans sa bouche, et je passe mes bras entre les siens pour le serrer fort contre moi alors que nous continuons à nous embrasser, doucement et lentement, amoureuxment, bien après notre libération.

C'était son au revoir.

– Maintenant on peut faire les choses à ta façon, dit-il calmement contre mon cou, et il prend une autre inhalation dans

mes cheveux, se redressant dans mon odeur.

M'adressant mentalement des paroles strictes, répétant à mon esprit perturbé que je peux le faire, je bouge sous lui, le forçant à se lever. Nos peaux trempées se décolle lentement, et sentir son sexe assoupli sortir de mon corps me fait un pincement au cœur. Mais je dois rester forte. Je ne peux pas montrer des signes d'hésitation ou de peine, ce qui m'est terriblement difficile étant donné que je suis horriblement hésitante et à l'agonie à l'idée de ce qu'il est obligé de faire. Il me regarde, et je peux voir le doute déborder de son esprit, alors je force un léger sourire et lève mes lèvres pour

l’embrasser chastement.

– Allons prendre une douche.

– Comme tu veux.

Il se détache de moi à contrecœur, en inspirant profondément, et m’aide à sortir du lit, mais il m’empêche de partir vers la salle de bains.

– Attends.

Je reste debout devant lui en silence alors qu’il prend son temps pour trifouiller et ébouriffer mes cheveux, les arrangeant pour qu’ils tombent juste au-dessus de mes épaules, et il fronce des sourcils quand une nouvelle petite mèche refuse de rester là où il l’avait placée. Son magnifique visage, tout grimaçant de contrariété, fait pointer un

sourire sur mes lèvres.

– Ça va repousser, dis-je pour le calmer.

Ses yeux plongent dans les miens, et il relâche la mèche de cheveux.

– J’aurais voulu que tu ne les coupes jamais, Olivia.

Mon cœur chavire.

– Tu n’aimes plus comme ça ?

Il secoue la tête, frustré, et prend mon cou pour me mener à la salle de bains.

– J’aime. Je déteste simplement me souvenir de la raison pour laquelle tu les as coupés la première fois. Je déteste le fait que tu te sois infligé ça.

Nous entrons dans la salle de bains, et il allume la douche avant de prendre des

serviettes et de me faire signe d'entrer dans la cabine. Je veux dire à Miller à quel point je déteste tout ce qu'il s'est infligé aussi, mais je risque de casser encore plus l'ambiance déjà lourde, alors je tiens ma langue et accepte son commentaire. Ce temps ensemble est précieux, et le souvenir de ce que nous faisons maintenant m'aidera cette nuit. Je ne veux pas que des désagréments supplémentaires viennent le ternir. Alors j'exécute son ordre silencieux et fais un pas dans la cabine de douche en prenant immédiatement le gel douche sur la tablette et en en mettant un peu dans ma paume.

– Je veux te laver, dit-il, me prenant

la bouteille des mains.

Je ne supporte pas ça. J'en ai besoin.

– Non.

Je lui réponds doucement, reprenant la bouteille dans mes mains.

– On fait ça à ma façon.

Je me débarrasse du flacon et frotte mes paumes l'une contre l'autre, formant de la mousse. Puis je passe un moment à regarder chaque partie de son corps, essayant de trouver quel est le meilleur endroit pour commencer. Chaque parcelle de lui m'appelle, chaque petit morceau de son corps parfait veut que je le touche.

– Terre à Olivia, murmure-t-il, s'avançant, prenant mes poignets dans

son poing. Et pourquoi pas là ?

Il place mes mains délicatement sur ses épaules.

– Nous ne sortons pas de la douche avant que tu aies frotté tout mon corps.

Je baisse les yeux, cherchant au plus profond de moi la force perdue dont j'ai besoin pour le laisser partir une fois que j'aurai fini de le préparer. Elle s'estompe de plus en plus vite à chaque parole échangée et à chaque toucher partagé.

– Reste avec moi, murmure-t-il, laissant ses paumes sur les miennes.

Il commence à guider mes mains sur sa peau en une gentille caresse, et je regarde sa poitrine s'élargir alors que

mes yeux grimpent le long des saillies de ses muscles jusqu'à ce qu'ils plongent dans le bleu de ses yeux pleins de douleur.

– Touche-moi Olivia. Partout.

Je ravale un sanglot, refoulant les larmes qui ne demandent qu'à se libérer de mes yeux trempés. Mais je trouve la force. Cette force dont j'ai besoin pour pouvoir traverser cela – pour que nous traversions cela *tous les deux* – je la trouve parmi la désolation et je m'avance, près de son corps, et commence à le masser doucement avec mes paumes.

– Bien, dit-il en soupirant, fermant ses yeux lourds et laissant retomber sa tête

en arrière.

Il est épuisé. Il le sait. Émotionnellement. Physiquement. Il est complètement vidé. Je me trouve encore plus près quand il pose ses mains sur ma taille et me tire un peu vers lui.

– C'est mieux.

Je me concentre sur Miller et sur lui seul, ne permettant à rien d'autre de briser mes barricades – pas de pensée, pas d'inquiétude... rien. Mes mains glissent nonchalamment de partout ; de ses épaules à ses pectoraux, son ventre, son aine taillée en V, ses cuisses, ses genoux, ses tibias, ses pieds. Puis je remonte lentement à nouveau avant de le retourner pour frotter son dos. Mon

visage se tord en une horrible grimace quand je suis confrontée à sa chair ravagée. Je frotte vite et gentiment, puis retourne cette vision hideuse afin qu'il me fasse face à nouveau. Le bruit de l'eau qui tombe est le seul bruit que j'entends. Miller est mon seul centre d'attention. Alors que je m'occupe sur son cou, passant l'eau sur cette partie de son corps pour enlever le savon, je vois ses yeux encore fermés et je me demande si je suis son seul centre d'attention. Je ne veux pas envisager le fait qu'il pense peut-être à la nuit qui l'attend, à la façon dont il va accomplir son plan, jusqu'à quel point il doit aller avec la Russe, comment il va libérer le

monde de la présence de Charlie. Mais je sais que s'il était en train de penser à moi, il me regarderait. Et comme s'il pouvait lire dans mes pensées, ses yeux bleus s'ouvrent lentement et il me lance un magnifique et nonchalant clin d'œil. Mais je ne peux pas camoufler assez vite ma tristesse.

– Je t'aime, dit-il doucement, à brûle-pourpoint.

Il le voit très bien. Je ne peux rien lui cacher.

– Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

S'avançant, il me pousse à reculer jusqu'à ce que mon dos rencontre les carreaux et que je sois emmaillotée dans sa peau chaude et humide.

– Dis-moi que tu comprends.

– Je comprends.

Ma voix est basse et bien que je sois certaine de ce que je dis, je n'en ai pas l'air.

– Je comprends, répété-je, essayant d'injecter un peu de certitude dans mon ton. J'échoue lors des deux essais.

– Elle n'aura pas l'occasion de me goûter.

Je frissonne en silence, essayant de ne pas laisser mon esprit s'aventurer là-dedans, et hoche la tête, en attrapant le shampoing. J'ignore le regard inquiet qu'il me jette certainement et je m'apprête à lui laver les cheveux. Je suis encore lente et douce dans les

attentions que je lui porte, mais maintenant il y a une détermination derrière ma tendresse, une détermination que j'entretiens en me parlant à moi-même pour m'encourager. Mon esprit est un tourbillon de paroles motivantes qui volent en silence, et je vais m'assurer qu'elles continuent à voltiger dans le fond de ma tête pendant tout le temps où il sera parti. Miller est comme une statue, ne bougeant que lorsque je l'y oblige avec une petite tape ou un léger coup d'œil. Il peut me lire à travers mon regard. Il répond à chacune de mes pensées. Mon corps, mon esprit et mon âme lui appartiennent. Rien ne pourra changer cela.



Je ferme la douche et sors pour prendre une serviette, séchant Miller et l'entourant autour de sa taille avant de m'occuper de moi. Je vois très clairement à quel point c'est difficile pour lui de s'empêcher de prendre le contrôle et de s'occuper de moi.

En ouvrant l'étagère au-dessus du lavabo, je prends un déodorant et le lui présente. Il sourit un petit peu et lève son bras, me donnant accès à son aisselle pour que j'en pulvérise. Puis j'en diffuse sous son autre aisselle avant de ranger soigneusement le spray. Prochaine étape, sa garde-robe. Prenant

la main de Miller, je le tire dans la chambre, répétant encore mon mantra intérieur de pensées positives.

Mais ce que je vois en ouvrant son dressing les fait bafouiller et mes pieds se plantent dans le sol. Je lâche la main de Miller et regarde les trois murs d'étagères, bouche bée.

– Tu as vraiment remplacé *tous* tes costumes ? je lui demande, incrédule, me tournant pour lui faire face.

Il ne recule pas, et ne semble même pas le moins du monde embarrassé.

– Bien sûr, dit-il, comme si j'étais complètement stupide de penser le contraire.

Il a dû dépenser une petite fortune !

– Lequel veux-tu que je porte ?

Je regarde alors qu'il montre la pièce de sa main, et mes yeux la suivent jusqu'à ce que je fasse face à nouveau à une mer de vêtements de luxe.

– Je ne sais pas, dis-je, me sentant un peu dépassée.

Mes doigts jouent avec ma bague et commencent à la faire tourner sauvagement alors que je parcours du regard la longueur de chaque mur, me demandant ce que je pourrais lui donner. Ma décision est prise quand je vois un costume bleu marine à rayures. Je tends la main pour sentir le tissu. Il est si doux. Luxueux. Il va mettre encore plus en valeur ses yeux.

– Celui-là.

Je décroche le cintre et me retourne pour lui faire face.

– J’adore celui-là.

Parce qu’il a besoin d’être parfait quand je le laisse me quitter pour aller tuer quelqu’un. Je secoue la tête, essayant d’envoyer valdinguer mes pensées négatives.

– T’as intérêt.

Il s’approche et me prend le costume des mains.

– Il vaut trois mille livres.

– Combien ? je demandé, horrifiée.
Trois mille livres ?

– Exactement.

Il ne semble pas du tout perturbé.

– La qualité a un prix.

Je m'avance et lui reprends le costume des mains, le rependant à la tringle. Puis je prends un boxer et me mets à genoux, le tenant ouvert pour qu'il puisse le mettre, en plaçant une jambe après l'autre. Je monte le tissu le long de ses cuisses, en étant sûre de frotter mes mains contre sa peau en passant. Je ne l'imagine définitivement pas tressaillir à chaque fois que je l'effleure de mes caresses, et j'entends sa respiration tranquille. Je veux simplement me coller tout contre son corps.

– Voilà, dis-je, arrangeant l'élastique de son boxer. Je me recule et le fixe. Je

ne devrais pas, mais le physique de Miller moulé dans ce boxer blanc craquant est impossible à ignorer. Impossible de ne pas en profiter. Impossible de ne pas le toucher. Impossible, pour n'importe qui, de ne pas le toucher.

Elle *ne va pas* le toucher. Mon esprit est soumis à un dilemme pathétique et devient le théâtre de la guerre acharnée qui oppose deux horreurs. Elles sont toutes les deux insupportables à envisager. Je regarde son buste lacéré, voyant une chair magnifique et invitante, mais je vois aussi du pouvoir. De la force. Il avait l'air mortel dans la vidéo. Il n'était pas musclé et ne dégageait pas

des signes visibles de danger, si ce n'est cet air malveillant derrière ses yeux vides. Maintenant il a la force de contrôler ce tempérament mortel.

Stop !

Je me retourne et attrape son pantalon, voulant avoir la capacité de passer ma main dans ma tête pour chasser d'un seul coup cette pensée.

– Voilà, dis-je brutalement, tirant sur le bouton et m'accroupissant à nouveau à ses pieds.

Il ignore mes mouvements anxieux. Parce qu'il sait ce que je pense. Je ferme les yeux et ne les ouvre à nouveau que lorsque je l'entends bouger et que je sens son pantalon remuer dans ma main.

Il ne va rien dire, et je lui en serai éternellement reconnaissante.

Concentre-toi.

Concentre-toi.

Concentre-toi.

Il semble me falloir une éternité pour remonter son pantalon sur ses jambes, et quand j'arrive à sa taille, je le laisse ouvert, les poussettes à l'intérieur du pantalon, collés contre sa peau. Mon cœur tambourine fort contre ma poitrine, mais je peux sentir mon émotion le contracter douloureusement. Il va bientôt lâcher. Mon cœur est sur le point de flancher.

– Chemise, dis-je dans ma barbe, comme si je m'incitais à reprendre ma tâche. Nous avons besoin d'une chemise.

Je retire à contrecœur mes mains de son corps et fais face aux rails de ses chemises de luxe. Je ne m'embête pas à tout regarder et décroche au hasard une chemise blanche parmi ses dizaines de chemises blanches et la déboutonne avec soin pour éviter de déclencher une crise. Son souffle embrase mes joues alors que je la tiens et qu'il passe ses bras à l'intérieur.

Il est silencieux et coopératif, me laissant faire les choses à mon propre rythme. Je ferme les boutons lentement, cachant la perfection de son torse, jusqu'à ce que j'atteigne son cou. Son menton se lève légèrement pour me faciliter les choses, mettant en évidence

le suçon qui orne son cou, avant que je l'aide à tirer sur ses manches, en tentant d'ignorer la voix dans ma tête qui se demande s'il supporterait de voir du sang tacher un tissu aussi luxueux. Est-ce qu'il y aura du sang ?

Mes yeux se ferment brièvement alors que je lutte pour faire disparaître cette foule d'idées. Puis vient le tour de la cravate. Il y en a tellement, et après avoir parcouru pendant un moment cet arc-en-ciel de soie, je retire une cravate gris argent qui s'accorde bien avec les rayures de son costume. Mais lorsque je me retourne à nouveau vers lui, la difficulté de ma tâche suivante me frappe. Je ne suis pas capable de faire

un nœud digne des standards de Miller. Je commence à jouer avec le bout de tissu alors que je le regarde, trouvant des yeux bleus paresseux en train de me fixer de près, et je me dis qu'il a dû me regarder ainsi depuis le moment où j'ai commencé à l'habiller.

– Tu ferais mieux de t'en occuper.

Je me déclare vaincue et je lui tends la cravate, mais il repousse ma main et s'approche rapidement, me prenant par les hanches et m'asseyant sur le comptoir.

Il dépose un baiser chaste sur mes lèvres avant de soulever le col de sa chemise.

– Fais-le toi.

– Moi ?

Je suis méfiante et c'est évident.

– Je vais tout foirer.

– Je m'en fous.

Il prend mes mains et les met sur sa nuque.

– Je veux que tu fasses ma cravate.

Nerveuse et surprise, je glisse le morceau de soie argentée et je laisse les deux côtés pendre le long de son torse. Mes mains sont hésitantes. Elles tremblent également, mais quelques profondes inspirations et un petit encouragement intérieur me remettent les idées en place, et je commence méticuleusement à nouer la cravate autour du cou de Miller Hart – une chose

que je suis sûre que personne auparavant n'avait eu le privilège d'accomplir dans toute l'histoire de Miller Hart.

Je trifouille dans tous les sens pendant une éternité, mais je m'en fous. Je sens une pression ridiculement forte, et bien que ce soit complètement idiot, je n'arrive pas à me dire que je n'ai pas à m'en faire. Je m'en fais *pour de vrai*. Je tapote le nœud une centaine de fois, ma tête s'inclinant d'un côté à l'autre, le vérifiant sous tous les angles. À mes yeux, ça semble plutôt parfait. Pour Miller, ça aura l'air d'un vrai désastre.

– C'est fait, dis-je, faisant enfin tomber mes mains sur mes genoux mais continuant de fixer le nœud de cravate

quasi parfait.

Je ne veux pas voir l'inquiétude sur son visage.

– Parfait, murmure-t-il, prenant mes mains dans les siennes et les amenant à ses lèvres.

Ce qualificatif inhabituel dans sa bouche, notamment en référence au travail manuel de quelqu'un d'autre, me sidère.

J'ai le courage de le regarder, sentant son haleine chaude chauffer mes phalanges.

– Tu n'as pas vérifié.

– Je n'en ai pas besoin.

Je fronce les sourcils, jetant un regard vers sa cravate.

– Ce n'est pas parfait selon les critères de Miller, pourtant.

Je suis abasourdie. Où sont ses mains compulsives qui se démangent d'habitude à son cou pour la remettre en place ?

– Non.

Miller embrasse mes deux mains et les remet soigneusement sur mes genoux. Puis, il attrape son col et le rabaisse, plutôt n'importe comment.

– C'est parfait selon les critères d'Olivia.

Je le regarde à nouveau rapidement. Ses yeux scintillent un peu.

– Mais les critères d'Olivia, cela ne veut pas dire parfait.

Un magnifique sourire illumine ses yeux pétillants et devient le centre de mon monde dérégulé.

– Tu as tort.

Sa réponse me fait reculer de surprise, mais je ne lui réponds pas.

– Gilet ?

– Correct.

J'exhale le mot lentement et me lance à sa recherche, regardant Miller alors que je tâtonne de nouveau parmi les rails.

Il garde un sourire figé.

– Allez, zou !

Je lui lance un regard noir et attrape sans regarder le gilet après qu'il m'a lancé un bref regard pour m'indiquer où

il était. Je ne peux retirer mes yeux inquisiteurs de son visage.

– Voilà.

Je le lui tends.

– On fait ça à ta façon, me rappelle-t-il, faisant un pas en avant avec un bras tendu. J'aime que tu t'occupes de moi.

Je pousse un rire sardonique et retire le gilet du cintre, puis commence à l'aider à le passer. Son torse est rapidement près de ma poitrine et mes mains sont soulevées vers les boutons. Je ne peux rien faire de plus que ce qu'il me demande, fermant chaque bouton, puis prenant ses chaussettes et ses chaussures en cuir une fois terminé. Je me mets à genoux et pose mes fesses sur

mes mollets pour lui passer ses chaussettes et ses chaussures, serrant les lacets avant de m'assurer que les ourlets de son pantalon sont droits. Et enfin sa veste. Il est fin prêt. Il est spectaculaire, ses cheveux sont encore humides et ses vagues sombres sont toutes ondulées.

Il a l'air divin.

Splendide.

Dévastateur.

– Tu es prêt, dis-je dans un souffle, me reculant et reprenant ma serviette.

– Oh !

Je me retourne rapidement et attrape son parfum Tom Ford, sans pouvoir résister à l'idée d'en renifler directement à la bouteille avant d'en

déposer sur le cou de Miller.

Il lève à nouveau son menton pour moi, ses yeux fouillant en moi alors que je le vaporise une dernière fois.

– Maintenant tu es parfait.

– Merci, murmure-t-il.

Je remets la bouteille en place, évitant de croiser son regard.

– Tu n’as pas besoin de me remercier.

– Tu as raison, répond-il doucement. J’ai besoin de remercier l’ange qui t’a envoyée jusqu’à moi.

– Personne ne m’a envoyée vers toi, Miller.

Je fais face à une beauté inimaginable, plissant des yeux pour éviter que cette image ne me brûle les pupilles.

– Tu m’as trouvé.

– Donne-moi mon *truc*.

– Je vais te froisser.

Je ne sais pas pourquoi je cherche des excuses alors que je ressens le besoin immense qu’il me serre dans ses bras. Ou peut-être que je sais.

Je ne serai pas capable de le laisser partir.

– J’ai demandé une fois.

Il s’avance doucement, mais de manière menaçante.

– Ne me fais pas redemander, Olivia.

Mes lèvres se serrent et je secoue ma tête.

– Je ne peux supporter l’idée de te laisser y aller. Je n’en suis pas capable.

Il grimace, et ses yeux bleus deviennent vitreux.

– S’il te plaît, je t’en supplie.

– Et je te supplie de ne pas me forcer.

Je reste ferme, sachant que je fais la bonne chose.

– Je t’aime. Pars.

Je n’ai jamais été confrontée à un tel dilemme de toute ma vie. Je suis paralysée à l’idée de devoir garder bonne contenance, et voir Miller si incertain sur ce qu’il doit faire ne m’aide pas. Ses chaussures hors de prix sont plantées dans le tapis, ses yeux brûlent dans les miens, comme s’il essayait de voir au-delà de ma carapace de circonstance. Cet homme peut voir à

travers mon âme. Il sait ce que je fais, et je crie dans ma tête pour qu'il me laisse faire. À ma façon. Ça doit être fait à ma façon.

Le soulagement qui m'attaque quand il se retourne lentement me force à envoyer ma main pour me retenir à un des montants de son dressing. Il marche lentement vers la sortie, la douleur croissant à chacun de ses pas. Il me manque déjà, et il n'est même pas encore sorti de la pièce. L'envie de lui crier de s'arrêter prend presque le dessus, et mes pieds bougent sous moi, me forçant à le poursuivre.

Sois forte, Olivia !

Des larmes se forment aux coins de

mes yeux, et mon cœur se fraye
lentement un chemin jusqu'à ma gorge.
Je suis à l'agonie.

Il s'arrête à la porte.

Je retiens mon souffle.

Et je l'entends sortir son :

– N'arrête jamais de m'aimer, Olivia
Taylor.

Il disparaît.

Ma force quitte mon corps et je
m'effondre au sol, mais je ne pleure pas.
Pas avant d'entendre la porte d'entrée se
fermer. Puis tout sort de moi comme une
cascade. Mon dos trouve le montant du
dressing, mes genoux reviennent contre
ma poitrine, ma tête contre mes genoux,
mes bras placés autour de moi, me

faisant aussi petite que possible.

Je pleure.

Pendant ce qui semble être une éternité.

Cette nuit sera réellement la plus longue nuit de ma vie.

23

Une heure plus tard, je suis sur le vieux canapé usé de Miller, après avoir essayé son lit, le salon, et la cuisine. La moulure détaillée qui fait le tour du plafond est imprimée dans mon esprit, et j'ai revécu chaque instant depuis que j'ai rencontré Miller. Chaque instant. Je me souris à moi-même à chaque fois que les traits ensorcelants de Miller me viennent à l'esprit, mais ensuite je jure à voix haute quand l'image de Gracie Taylor apparaît alors que j'essaye de me

distraire. Elle n'a pas de place dans mes pensées *ou* dans ma vie, alors le seul fait qu'elle s'immisce dans la moindre parcelle de mon espace mental me rend furieuse. Je n'ai ni le temps ni l'énergie de me complaire dans le tourment supplémentaire qu'elle peut instiller en moi. Elle ne mérite pas le moindre mal de tête que je peux me permettre de ressentir. Elle est égoïste. Je la déteste, sauf que désormais j'ai une image claire – un visage gravé dans mon esprit que je peux haïr.

Je me redresse sur le canapé, et je peux maintenant regarder par la fenêtre les immeubles se dessiner dans le ciel londonien, me demandant si mon esprit

ne me dirige pas intentionnellement vers ces considérations. Suis-je en train d'éviter, sans m'en rendre compte, de penser à ce qui est en train de se produire maintenant ? Est-ce que cette colère est meilleure que la tristesse que je serais certaine de ressentir si je permettais à mon cerveau de se concentrer sur ce qu'est en train de faire Miller ?

Je ferme les yeux, me criant mentalement dessus quand Gracie disparaît soudainement et que la perfection de Miller avant qu'il ne me quitte dans le dressing ne vienne la remplacer. Je ne peux pas faire ça. Je ne peux rester assise ici toute la nuit à

attendre son retour. Je vais devenir folle à lier avant la fin de la nuit. Je saute du canapé comme s'il avait pris feu et cours vers le studio de Miller, m'assurant de ne pas laisser traîner les yeux sur sa table de peinture, sachant que me revoir allongée dessus ne me sera d'aucune aide. Je ne regarde pas non plus le canapé de son salon, ou son lit, ou la douche, ou le frigo, ou le sol de la cuisine...

– Oh mon Dieu !

Je lève une main et tire une mèche de mes cheveux de frustration, tournant en rond au milieu du salon et me demandant où je devrais me cacher. La légère douleur que je ressens sous mon crâne

me rappelle seulement les doigts de Miller noués dans mes cheveux. Je ne peux pas m'échapper.

La panique commence à m'assaillir. Je ferme les yeux et commence à respirer profondément pour calmer les battements frénétiques de mon cœur. Je compte jusqu'à dix.

Un.

Tout ce que je peux t'offrir c'est une nuit.

Deux.

Et je prie pour que tu me la donnes.

Trois.

Je te l'ai dit, Livy. Tu me fascines.

Quatre.

Es-tu prête à me laisser te vénérer,

Olivia Taylor ?

Cinq.

Je ne ferai rien de moins que de te vénérer. Je ne serai jamais un coup d'un soir, Livy. À chaque fois que je te prendrai, tu t'en souviendras. Chaque instant restera gravé dans ta jolie tête pour toujours. Chaque baiser. Chaque caresse. Chaque mot. Parce que c'est comme ça pour moi.

Six.

Cette fille pure et magnifique est tombée amoureuse du grand méchant loup.

Sept.

Ne cesse jamais de m'aimer.

Huit.

*Prends-moi comme je suis, ma douce.
Parce que c'est tellement mieux que ce
que j'étais avant.*

Neuf.

*Tu es parfaite pour moi, Olivia
Taylor.*

Dix.

*Je l'aime comme un fou ! Je l'aime.
J'aime tout ce qu'elle représente et
j'aime le fait qu'elle m'aime si fort...
Si un enfoiré essaye de me l'enlever, je
le tuerai. Lentement.*

– Stop !

Je me précipite dans sa chambre et
cherche mes vêtements, les enfilant de
manière désordonnée, attrapant mon sac
et me dirigeant vers la porte. Je

commence à composer le numéro de Sylvie sur le chemin, mais mon téléphone sonne dans ma main avant que je ne puisse appeler mon amie. Mon instinct me dit de rejeter cet appel. Il n'y a pas de nom. Seulement un numéro. Je le reconnais, néanmoins. Je m'arrête devant la porte d'entrée de Miller, ma main sur la poignée, et prends l'appel.

– Sophia, soupire-je dans le téléphone, éliminant toute précaution de mon ton.

– Je suis en route vers l'aéroport, dit-elle comme si de rien n'était, presque de manière professionnelle.

– Et en quoi ça devrait m'intéresser ?

En réalité cela m'intéresse. Elle est

en train de quitter le pays ? Bien !

– Cela va t'intéresser, *ma douce*, parce que Charlie a changé de plan. Je dois partir avant qu'il ne se rende compte que j'ai détruit la copie de la vidéo et qu'il me démolisse le visage.

Ma main tourne autour de la poignée, mon intérêt est de plus en plus fort, mais il est maintenant mélangé à de la peur. Elle a beau donner un ton aigri et désagréable à sa voix douce, elle ne peut masquer la peur qui s'en dégage.

– Comment ça, changé de plan ?

Mon cœur bat si fort que je peux entendre les pulsations remonter jusqu'à mes oreilles.

– Je l'ai entendu avant de partir. Il ne

prendra pas de risque avec Miller. Il ne peut mettre ses affaires en péril.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Olivia...

Elle s'arrête, comme si elle était réticente à me donner l'information. Mon estomac fait un tour sur lui-même, me faisant me sentir malade immédiatement.

– Il prévoit de droguer Miller et de le laisser à la merci de cette ignoble Russe.

– Quoi ?

Je lâche la poignée de la porte, prise de vertige.

– Oh mon Dieu.

Je commence à trembler. Il ne va pas

pouvoir tuer Charlie. Cette seule pensée transforme mon inquiétude en panique, mais imaginer ce que cette femme pourrait lui faire métamorphose cette panique en terreur. Elle va détruire tout ce qu'il a durement réparé. Cela sera comme si le contenu de cette vidéo se reproduisait encore et encore. Ma gorge commence à se resserrer. Je ne peux plus respirer.

– Olivia ! crie Sophia, me sortant de ma confusion mentale. Deux, zéro, un, cinq. Souviens-toi de ce code. Tu as aussi besoin de savoir que j'ai détruit le flingue. Je ne te dis pas où je pars. Appelle William. Tu as besoin d'arrêter Miller avant que tu ne le perdes à

jamais.

Elle raccroche.

Je baisse mon téléphone et regarde l'écran d'un air ahuri. Avant de pouvoir avoir le temps de penser à ce que je vais faire, je me dirige vers la porte, en panique.

J'ai besoin de William. J'ai besoin de savoir où est le Temple. Mais d'abord j'essaye d'appeler Miller, criant mon désespoir quand je tombe sur son répondeur, alors je raccroche et je recommence. Encore. Et encore.

– Réponds ! crié-je, appuyant sur le bouton de l'ascenseur. Il ne répond pas. Je tombe encore sur son répondeur et j'essaye de prendre un peu d'air pour

pouvoir parler, priant pour qu'il réponde avant d'accepter un verre au Temple.

– Miller, dis-je, essoufflée, alors que les portes commencent à s'ouvrir. Appelle-moi, s'il te plaît. J'ai –

Ma langue se transforme en plomb dans ma bouche, et mon corps se crispe quand je découvre ce qu'il y a à l'intérieur de l'ascenseur.

– Non, je murmure en m'éloignant de la source de ma peur.

Je devrais me retourner et courir, mais mes muscles sont bloqués et ignorent les ordres que leur hurle mon cerveau.

– Non.

Je secoue la tête.

Je pourrais être en train de me regarder dans un miroir.

– Olivia.

Les yeux bleus de ma mère s’ouvrent un peu plus.

– Olivia, mon bébé, qu’est-ce qu’il se passe ?

Je ne sais pas ce qui lui fait penser que ma surprise puisse être due à autre chose que le simple fait de la trouver dans cet ascenseur. Je recule.

– Olivia, s’il te plaît. Ne t’en va pas.

– Va-t’en, chuchoté-je. S’il te plaît, va-t’en.

Je n’ai pas besoin de ça. Je n’ai pas besoin d’elle. J’ai des choses bien plus importantes à régler – des choses qui

méritent mon attention, qui *ont besoin* de mon attention. Ma colère commence à croître à l'idée qu'elle est en train de me mettre en retard. Si ce n'était pas une question de temps, je l'attaquerais avec l'insolence que j'ai héritée d'elle. Mais je n'ai pas de temps pour elle. Miller a besoin de moi. Je me retourne et cours vers les escaliers.

– Olivia !

J'ignore ses cris désespérés et m'engouffre à travers la porte, prenant les marches en béton deux par deux. Les cliquetis de ses talons sur la pierre résonnent autour de moi, m'informant qu'elle est à ma poursuite, mais j'ai des Converse, et elles battent les talons à

plate couture, particulièrement quand vous êtes pressé. Je descends d'étage en étage en tripotant mon téléphone, essayant d'appeler William tout en tentant d'échapper à ma mère.

– Olivia !

Elle crie et semble être à cours d'haleine. Cela ne fait que me motiver à courir plus vite.

– Je sais que tu es enceinte !

– Il n'avait pas le droit de te le dire, dis-je, furieuse, alors que je cours dans les escaliers, ma peur et mon inquiétude se transformant en rage. Cela me bouffe de l'intérieur, et alors que la vitesse à laquelle elle se propage dans mon corps m'effraye, j'apprécie en silence le fait

que cela me servira probablement une fois que j'aurais faussé compagnie à cette catin égoïste et que j'aurais retrouvé Miller. J'ai besoin de sentir le feu dans mon ventre, et elle l'alimente parfaitement.

– Il m'a tout raconté. Où est Miller, ce qu'il fait, et pourquoi il le fait.

Je dérape pour m'arrêter et me retourne, la voyant avachie contre un mur, épuisée, bien que son pantalon blanc de costume soit toujours immaculé, comme ses boucles brillantes et rebondies. Je suis là, sans défense, et j'insulte ce traître de William, lui souhaitant d'aller brûler en enfer.

– Où est le Temple ? lui demandé-je.

Dis-moi !

– Tu ne peux pas te mêler à ce carnage, dit-elle avec un air catégorique.

Je me mords la langue, essayant de reprendre mon calme.

– Dis-moi ! hurlé-je en commençant à perdre la raison. Tu me dois bien ça !
Dis-moi !

Elle tréssaille, blessée, mais je ne vois aucune compassion en elle.

– Ne me déteste pas. Je n'avais pas le choix, Olivia.

– Tout le monde a le choix !

– Est-ce que Miller a eu le choix ?

Je fais un bond en arrière, dégoûtée.

Elle s'avance vers moi, hésitante.

– Est-ce qu'il a le choix maintenant ?

– Arrête.

Elle ne s'arrête pas.

– Est-ce qu'il compte tout faire pour te protéger ?

– Arrête !

– Est-ce qu'il tuerait pour toi ?

J'attrape la rambarde des escaliers, la serrant jusqu'à ce que ma main soit engourdie.

– S'il te plaît.

– Je le ferais.

Elle s'avance encore.

– Je *l'ai fait*.

Je suis pétrifiée.

– Ma vie s'est terminée le jour où je t'ai abandonnée, Olivia. J'ai disparu de la surface du monde pour te protéger,

mon bébé.

Elle s'approche encore plus et je la regarde, choquée et silencieuse, alors que sa main se lève prudemment et s'approche lentement vers moi.

– J'ai sacrifié ma vie pour que tu puisses vivre la tienne. Tu n'étais pas en sécurité avec moi dans ta vie.

Elle me caresse tendrement le bras, et mes yeux restent fixés sur sa main qui descend le long de ma peau jusqu'à ce qu'elle atteigne ma main et la serre doucement. Et je serais prête à le refaire, je te le promets. Je reste figée, cherchant désespérément de l'hypocrisie dans sa voix et dans ses mots. Il n'y en a pas. Tout ce que j'entends sont des

paroles sincères et une voix tremblant de douleur. Ses doigts s'enlacent doucement dans les miens. Nous restons calmes. La cage d'escalier en béton est froide, mais de la chaleur passe à travers ma peau et s'installe profondément en moi, et tout cela vient d'elle – la femme que j'ai détestée pendant la majeure partie de ma vie. Elle joue avec ma bague en saphir sur le dessous de ma main pendant un instant, puis elle tourne mon bras ballant pour que la pierre brille vers nous.

– Tu portes ma bague, murmure-t-elle, avec une certaine fierté dans la voix.

Je fronce les sourcils, mais je ne me retire pas de son emprise. Je suis

perturbée par le sentiment de paix qui s'installe en moi.

– La bague de Nan, dis-je en la corrigeant.

Gracie lève les yeux vers moi, souriant avec tristesse.

– C'est William qui m'a offert cette bague.

Je déglutis et secoue la tête, pensant à toutes les fois où William s'est amusé avec cette vieille pierre sur mon doigt.

– Non, grand-père l'a donnée à Nan, et Nan me l'a donnée pour mes vingt et un ans.

– C'est William qui me l'a offerte, bébé. Je l'ai laissée pour toi.

Maintenant je retire ma main, et je la

retire vite.

– Quoi ?

Son menton tremble et elle semble gênée. Elle a la même réaction que William a eue quand il parlait d'elle.

– Il disait qu'elle lui rappelait mes yeux.

Mes yeux scrutent la cage d'escalier vide, mon pauvre esprit fonctionnant à cent à l'heure.

– Tu m'as laissée, je murmure.

Les yeux de Gracie se ferment lentement, comme si elle luttait contre de terribles souvenirs, et maintenant j'apprécie qu'elle soit en train de le faire.

– Je n'avais vraiment pas le choix,

Olivia. Tous ceux que j'aimais – toi, William, Nan et grand-père – étaient en danger. Ce n'était pas la faute de William.

Elle serre doucement ma main.

– Si j'étais restée, cela aurait causé de plus terribles dégâts. Tout le monde se portait mieux sans moi.

– Ce n'est pas vrai.

Je lui réponds avec une faible voix, l'émotion me serrant la gorge. J'essaye de retrouver tout le mépris que j'ai ressenti pendant tant d'années envers Gracie, essayant d'en parsemer un peu mon ton, mais il a disparu. Il s'est envolé. Je n'ai pas le temps d'en analyser les raisons maintenant.

– Dis-moi où il est, lui demandé-je.

Son corps joliment vêtu semble désemparé alors qu'elle pose ses yeux au-dessus de mes épaules. Quelque chose attire son attention, et je pivote pour voir ce que c'est. William est debout en bas des escaliers, en train de nous regarder calmement.

– Nous avons besoin d'aller voir Miller, dis-je, me préparant à affronter une terrible résistance. Dis-moi où est le Temple.

William secoue sa tête.

– Cela sera fini avant que tu ne le saches.

Son visage est plein de réconfort, mais cela ne marche pas.

– Will, dit doucement Gracie.

Il lance un regard d'avertissement derrière moi, en secouant la tête. Il la prévient. Il la prévient de ne pas me le dire.

Je me retourne et vois Gracie avec les yeux rivés sur lui. Je n'ai pas besoin de lui redemander.

– Numéro huit Park Piazza, murmure-t-elle.

William jure à voix haute, mais je l'ignore et commence à partir, le poussant lorsqu'il ne s'écarte pas pour me laisser passer.

– Olivia !

Il attrape mon bras et m'immobilise.

– Sophia m'a appelée.

Je serre les dents.

– Charlie va droguer Miller. Si cette femme arrive à ses fins, on va le perdre pour toujours.

– Quoi ?

– Charlie va droguer Miller ! Il ne pourra pas s'occuper de Charlie parce qu'il sera dans le coma ! Et cette femme va abuser de lui, et il va encore être violé ! Il sera détruit !

Il recule, levant les yeux au-dessus de mes épaules pour regarder Gracie. Quelque chose passe entre eux, et je me retrouve à faire des va-et-vient de la tête pour les regarder à tour de rôle, essayant de découvrir ce que cela peut être. Je suis peut-être en train de devenir

complètement folle, mais je sais ce que j'ai entendu et je n'ai pas le temps de convaincre William. Je me libère et cours dans les escaliers froids, vers la sortie. Deux paires de jambes sont à ma poursuite, mais elles ne m'arrêteront pas. Je scrute la rue pour trouver un taxi, criant ma frustration lorsque je n'en trouve pas.

– Olivia !

William m'appelle alors que je cours pour traverser la rue.

Je tourne au coin de la rue et pousse un soupir de soulagement quand je vois un taxi s'arrêter au carrefour. Je ne laisse pas le temps au passager de payer et de sortir avant d'entrer et de fermer la

porte.

– Park Piazza, s’il vous plaît.

Je m’affale dans mon siège et passe tout le trajet à prier pour ne pas arriver trop tard, tout en criant ma frustration à chaque fois que Miller ne répond pas à mes appels.

*

Le grand immeuble blanc semble presque menaçant derrière les arbres garnissant la rue. Mon estomac est noué, ma respiration difficile. Je regarde le bas de la rue, m’attendant à voir la Lexus de William débouler au carrefour. Je n’essaye même pas de me convaincre

que William ne savait pas où était Miller. C'est son travail de tout savoir. Je grimpe les marches qui montent à la double porte, les sons venant de l'intérieur se faisant de plus en plus clairs alors que je m'approche. J'entends des rires, des bavardages, et de la musique classique diffusée dans le fond, mais l'atmosphère apparemment heureuse à l'intérieur des murs du bâtiment ne fait rien pour amoindrir mon mauvais pressentiment. Je peux presque sentir la barrière invisible qui essaye de me retenir alors que j'entre, comme si la maison semblait me parler.

Tu n'as rien à faire ici !

Va-t'en tout de suite !

J'ignore tout ça.

Je vois une sonnette et un heurtoir, mais c'est le digicode qui attire mon attention. Les quatre chiffres sont gravés dans ma mémoire.

Deux. Zéro. Un. Cinq.

J'entre le code et entends la machine débloquent la serrure, et je pousse la porte avec précaution. Les bruits s'intensifient, saturant mon ouïe à m'en donner des frissons.

— Tu ne peux vraiment pas t'en empêcher, n'est-ce pas ?

Je me retourne, haletante, et trouve Tony derrière moi. Il est sur le point d'essayer de m'arrêter, lui aussi. Mon instinct prend le dessus, et je pousse la

lourde porte, me trouvant bientôt dans une entrée gigantesque avec des escaliers arrondis menant de chaque côté à une longue galerie surplombante. C'est ridiculement ostentatoire, et je reste un instant stupéfaite par ce qui m'entoure. Puis je suis frappée par le fait que je n'ai aucune idée de ce que je dois faire une fois ici. La nécessité de retrouver Miller et d'essayer de l'empêcher de se détruire au-delà de mes capacités à le remettre sur pied était jusque-là tout ce qui me passait par la tête.

– Par là.

La main de Tony s'enroule autour de mon bras et me tire agressivement vers

la droite.

– Tu es une sacrée chieuse, Livy.

Je suis traînée dans un bureau à la décoration somptueuse, et la porte claque derrière nous. Tony me relâche et me pousse contre le mur.

– Il va se faire tuer à cause de toi !

Je n'ai pas le temps d'éclairer Tony sur les récents développements parce que la porte s'ouvre dans un énorme fracas. Mon souffle se coupe quand je vois Charlie debout sur le seuil.

– Heureux de te revoir, ma douce.

– Putain, jure Tony, passant une main tremblante au-dessus de son crâne chauve et transpirant.

– Charlie.

Mes yeux vont et viennent entre ces deux hommes, mon cœur battant assez fort pour que tout le monde l'entende. Le rictus sur le visage de Charlie me dit qu'il peut sentir ma peur. Il s'avance tranquillement, gardant ses yeux sur moi, et tapote le dos de Tony. C'est un geste gentil, mais je ne doute pas une seconde qu'il feint d'être aimable, et un rapide coup d'œil lancé à Tony me confirme qu'il le sait, lui aussi. Il est nerveux.

— Je t'ai confié une seule mission, murmure Charlie alors que Tony se recule prudemment. Garder la fille à l'écart.

Les yeux accusateurs de Tony se posent sur moi avec un sentiment de

toute-puissance, me faisant tressaillir sur place.

– Je ne peux que m’excuser, murmure-t-il, secouant la tête de désespoir. Elle ne sait pas ce qui est bon pour elle *ou* pour le garçon.

Si je pouvais retrouver mon insolence sous ma peur, je tirerais en rafale sur Tony comme si j’avais une mitraillette.

– Ah, rit Charlie. C’est un rire sinistre, qui veut me terrifier.

Et c’est le cas. Cet homme est le mal incarné.

– Le meilleur de tous.

Il s’avance d’un pas vers moi.

– Ou *mon* meilleur.

Un pas de plus.

– Mais tu veux qu’il soit à *toi*.

Il est face à moi désormais, respirant sur mon visage. Je tremble.

– Quand les gens essayent de prendre ce qui m’appartient, ils le paient.

Mes yeux se ferment pour essayer de refouler cette promiscuité, mais mon aveuglement n’a aucun effet. Je peux sentir son odeur, et sentir sa présence. Je me sens malade, mon estomac noué et mon esprit frénétique me disent rapidement que j’étais folle de croire que je pourrais arrêter ça. Les quelques secondes que j’ai passées en compagnie de Charlie et de Tony suffisent pour me faire réaliser que je ne sortirai pas de cette pièce.

– Il n’y a qu’une personne sur Terre qui a essayé de me prendre quelque chose et qui s’en est sortie vivante.

J’ouvre les yeux, découvrant son visage tout près du mien. Mon intuition me dit qu’il veut que je lui demande qui et pourquoi, mais mon cerveau ne fournit aucun mot à ma bouche pour exécuter son ordre silencieux.

– Ta mère était à moi.

– Oh, mon Dieu, dis-je alors que mes jambes perdent leur solidité et me font chanceler.

Le mur est la seule chose qui me tient debout.

– Non.

Je secoue la tête.

– Oui, me répond-il simplement. Elle m'appartenait, et la seule raison pour laquelle je n'ai pas massacré William Anderson a été la satisfaction de savoir qu'il souffrirait toute sa vie après qu'elle l'a quitté.

Sa silhouette inquiétante semble aspirer tout l'air de mes poumons. Je ne peux pas parler. Je ne peux pas penser. Je suis vide.

– La mort l'aurait libéré de son état misérable.

Sa main se lève et tape ma joue, mais je ne sursaute pas. Je suis une statue. Une statue apathique.

– Qu'est-ce que ça fait de savoir qu'elle t'a abandonnée pour le sauver ?

Tout me frappe alors comme un coup de massue. William ne l'a pas chassée. Et elle ne m'a pas abandonnée parce qu'elle ne voulait pas de moi. C'est Charlie qui l'a fait fuir.

– Recule, Charlie.

Je reste où je suis, piégée contre le mur par sa carrure imposante, luttant pour respirer, mais cette voix est la chose la plus merveilleuse que je n'aie jamais entendue.

– Tu peux sortir, Tony.

L'ordre de William ne laisse pas de place au refus.

J'entends la porte se fermer puis le doux bruit de ses pas, et bien que je ne puisse pas encore voir William, je sens

que sa présence change radicalement l'atmosphère.

– J'ai dit recule, répète William sévèrement.

Je le vois dans ma vision périphérique, debout à côté de moi, mais mon regard est fixé dans les yeux vides de Charlie.

Des yeux gris.

Je perds mon souffle.

Il me lance un sourire menaçant, comme s'il se rendait compte que je venais de comprendre quelque chose.

– Salut, mon frère, dit-il d'une voix traînante, se tournant lentement pour faire face à William.

Je reste bouche bée, et des millions

de mots se pressent sur ma langue. Frère ? Les yeux. Pourquoi n'avais-je pas remarqué cela plus tôt ? Les yeux de Charlie sont exactement les mêmes que ceux de William, à part que ceux de William sont doux et pétillants, alors que ceux de Charlie sont durs et froids. Ils sont frères. Ils sont aussi ennemis. Mon esprit est frappé par des souvenirs, des tonnes d'informations s'entassant les unes aux autres pour former une image aussi monumentale que complexe.

Gracie, William, et Charlie.

Un carnage. Les yeux gris de William se durcissent lorsqu'il fait face à son frère, prenant un air menaçant. C'est une expression que je connais chez William,

mais maintenant elle est à son apogée. Il a l'air aussi apeurant que Charlie.

– Tu n'es rien pour moi, seulement une tache dans ma vie.

– Je t'aime aussi, mon frère.

Charlie s'approche calmement vers William, et lève ses bras. C'est un acte condescendant.

– Je n'ai pas le droit à un câlin cette fois ?

– Non.

Les lèvres de William se retroussent, et il se recule, s'éloignant de la présence imposante de Charlie.

– Je prends Olivia et je pars.

– On sait toi et moi que cela ne va pas se passer comme ça.

Charlie regarde par-dessus son épaule dans ma direction.

– Tu n’as pas pu contrôler Gracie, Will. Qu’est-ce qui te fait croire que tu peux contrôler sa fille ?

Mes yeux se détournent des siens, mal à l’aise d’être la cible de son intense regard. Il sait qui je suis.

William commence à trembler.

– Sale bâtard.

Charlie dresse ses sourcils. Il semble intéressé.

– Sale bâtard ?

Je n’aime pas la lueur d’inquiétude sur le visage de William lorsqu’il me lance un rapide coup d’œil avant de jeter un regard glacé vers son frère.

Mais il ne parle pas.

– Sale bâtard, s’amuse Charlie, hochant la tête, pensif.

– Est-ce qu’un sale bâtard prendrait du plaisir à mettre cette jolie fille sur le trottoir ?

Je fronce les sourcils, gardant les yeux rivés sur William, le voyant lutter pour empêcher son corps de trembler. Il est mal à l’aise. C’est une attitude que j’avais déjà remarquée chez lui, et quand il me regarde, mon cœur chavire.

– Qu’est-ce que tu en penses ? demande Charlie, presque innocemment, mais je sais où il veut en venir.

– Tais-toi, le prévient William.

– Pas de commentaire.

Charlie soupire dans un petit rictus menaçant.

– D'accord. Alors dis-moi. Est-ce qu'un sale bâtard prendrait du plaisir à mettre sa nièce sur le trottoir ?

– Charlie ! éructe William, mais je ne peux pas être surprise par ce furieux hurlement.

Je viens juste de mourir.

– Non, murmuré-je, secouant furieusement la tête.

– Ce n'est pas possible. Mes yeux vont dans tous les sens, mon corps est pris de convulsions.

– Je suis désolé, Olivia.

William semble abattu.

– Je suis tellement désolé. Je te l'ai

dit, dès que j'ai réalisé qui tu étais, je t'ai fait partir. Je ne savais pas.

Je me sens malade. Mes yeux fixent William et ne voient rien d'autre que de la torture.

– Alors tu n'as pas pris de plaisir en permettant à ma fille de vendre son corps ?

– Nous ne sommes pas faits du même bois, Charlie.

Le visage de William arbore une expression de condamnation.

– Nous sommes du même sang, Will.

– Tu n'es rien pour moi.

– Tu as essayé de me prendre Gracie, s'agace Charlie, mais je peux voir que cette colère débordante n'est pas la

conséquence de la perte de la femme qu'il aimait.

C'est pour le principe. Il ne veut pas perdre.

– Je ne voulais pas qu'elle soit dans ce monde dégueulasse ! Et toi, sale bâtard toxique, tu l'as fait rester !

– C'était une travailleuse très lucrative, lâche Charlie avec insolence. Nous tenions une affaire, mon frère.

– Tu ne supportais pas l'idée qu'elle puisse être avec moi. Tu ne supportais pas le fait qu'elle te méprise !

William s'avance, plein d'agressivité, ce qui fait trembler son costume sur son corps menaçant.

– Elle aurait dû être à moi !

– Tu ne t’es pas assez battu pour la garder ! hurle Charlie.

Ces mots. Ils me font frissonner alors que l’énormité de la vie de ma mère prend vie devant moi, sous la forme de deux frères ennemis. La fratrie s’est séparée. William a laissé le bâtard immoral être immoral tout seul.

William grogne presque.

– J’ai essayé de mon mieux de combattre mes sentiments pour elle. Je ne voulais pas qu’elle entre dans le monde dégueulasse dans lequel on s’était immergés. Tu l’as mise là-dedans. Tu voulais la partager avec tes putains de clients !

– Elle ne s’y est pas opposée. Elle

aimait attirer l'attention sur elle.

Je me sens mal, tout comme William avant qu'une vague de colère ne s'abatte sur son visage. Il est livide. C'est évident.

– Elle aimait me faire du mal. Tu as profité de ça. Tu l'as fait boire et tu lui as lavé le cerveau. Tu prenais du plaisir à me voir souffrir un peu plus jour après jour.

Je commence à prier, prier que tout cela soit faux, prier pour que le sang démoniaque de cet homme ne coule pas dans mes veines.

Charlie sourit d'un air suffisant, déclenchant ce frisson familier le long de ma colonne vertébrale.

– Elle portait mon bébé, Will. Elle était à moi.

– Non.

La voix mélodique de Gracie pénètre dans la pièce, attirant l'attention de tout le monde vers la porte, où elle se dresse, le dos droit, le menton levé haut. Elle entre dans la pièce, et je peux voir le courage qu'il lui faut pour faire face à la présence de Charlie. Il lui fait encore peur.

– Olivia n'est pas à toi, et tu le sais.

J'ai les yeux grands ouverts et je regarde William, le voyant scruter ma mère dans l'attente d'une explication.

– Gracie ?

Elle le regarde mais recule

rapidement lorsque Charlie s'avance vers elle avec un air menaçant.

– N'y pense même pas, gronde-t-il.

– Il m'a virée quand je lui ai dit qu'Olivia n'était pas sa fille.

Charlie commence visiblement à trembler.

– Gracie !

Elle tréssaille, mais William et moi restons tous les deux immobiles.

– Il a menacé de s'en prendre à elle si je le disais à quelqu'un.

– Tu es une putain de salope !

Il se jette sur elle, mais William s'interpose, le repoussant à quelques mètres en lui envoyant son poing dans la figure.

William grogne de rage, respirant lourdement alors que Charlie chancelle et que ma mère hurle.

– Ne la touche pas ! beugle-t-il en levant son poing, les yeux pleins de haine.

Mon esprit tente de se concentrer au milieu de toute cette folie. Charlie n'est pas mon père ? Je suis trop choquée pour être ravie d'apprendre qu'au final, Charlie n'est pas mon père. Je ne peux pas assimiler tout ça. On me donne des infos à une vitesse trop grande pour que mon esprit crispé puisse les intégrer.

Gracie tire William mais elle recule rapidement, comme si elle avait également peur de lui.

– Il a promis de laisser mon bébé tranquille si je disparaissais.

Elle le regarde avec méfiance. Elle paraît pleine de honte. Et William semble avoir vu un fantôme.

– Il a promis de te laisser...

Elle prend une longue inspiration. Une inspiration pour lui donner du courage.

– Non, murmure William, sa mâchoire tremblante. Gracie, s'il te plaît, non.

– Il a promis de laisser son père vivre si je disparaissais.

– Non !

Il lève la tête, criant vers le ciel, ses mains plongeant dans ses cheveux gris. Mon monde implose. Le mur derrière moi m'attrape lorsque je tombe en

arrière, désorientée, et je me laisse tomber contre lui, comme s'il pouvait m'avaler et m'emporter loin des horreurs auxquelles j'assiste. La tête de William s'abaisse, un million d'émotions envahissant son visage les unes après les autres – la surprise, la souffrance, la colère... puis la culpabilité quand il réussit finalement à lever les yeux vers moi. Je ne peux rien lui renvoyer. Je suis une statue. Il ne peut voir que des yeux ahuris et un visage figé, mais cela semble lui suffire.

Nous sommes tous les deux plongés au-delà de la sidération.

Charlie lance un regard si incendiaire vers ma mère qu'il pourrait la réduire en

cendres.

– Sale pute. Cela ne te suffisait pas d'avoir dix hommes par semaine. Il te fallait aussi mon frère.

– Tu m'as forcée à faire ça, hurle-t-elle. Et tu m'as forcée à écrire les putains de détails.

– Tu m'as menti ! fulmine Charlie.

Pour la première fois depuis qu'il écrabouille la pièce de sa présence, je vois une effrayante colère recouvrir son visage.

– Tu m'as pris pour un con, Gracie, bébé.

Il devient familier avec ma mère, et mes trépидations se multiplient lorsqu'elle recule prudemment et que

William s'avance rapidement pour se mettre devant elle.

– Ne me pousse pas à te tuer, Charlie.

– Tu n'as pas pu t'empêcher de poser tes mains sur elle, s'enrage Charlie, tirant sur les manches de sa veste de costume.

Cette action me fait penser à Miller, et je retrouve soudainement vie, me redressant du mur sur lequel j'étais appuyée pendant tout ce temps. Je dois le retrouver.

Je me précipite vers la porte.

– Et où comptes-tu aller, chère nièce ?

Mon allure ralentit, son haleine glaciale frappant mon dos. Mais je ne m'arrête pas.

– Je vais chercher Miller.

– Je ne pense pas, non, dit-il avec confiance, me faisant m'arrêter à la porte. Cela serait vraiment inconsideré.

Je me retourne lentement, le trouvant trop près de moi pour me sentir à l'aise. Pas pour longtemps, évidemment. William prend mon bras et m'écarte de son imposante carrure.

– Ne t'approche pas d'elle, dit William, prenant Gracie avec son autre main et nous tirant de chaque côté de lui. Mes femmes. Toutes les deux.

Charlie rit.

– Je crois qu'au cours de cette émouvante réunion de famille, tu as oublié un petit détail, cher frère.

Il se penche en avant.

– Je peux vous faire enfermer à vie, toi et le beau jeune homme, rien qu'en appelant un coursier.

Il ricane.

– L'arme qui a tué notre oncle, Will. Je l'ai, et devine quelles empreintes sont dessus ?

– Sale bâtard !

– Il n'a pas le flingue, hurlé-je, retrouvant soudainement ma lucidité.

Je m'écarte de William et ignore le ton inquiet de Gracie me demandant de reculer. Je repousse aussi William, alors qu'il essaye de me prendre par le bras.

– Lâche-moi.

– Olivia, m'avertit William, me

prenant à nouveau.

– Non.

Je le repousse et m'avance, mon courage grandissant en voyant le regard plein de mépris que me lance Charlie. Ce trou du cul démoniaque est mon oncle. Je préfère ça à ce que ça soit mon père, mais cela me donne quand même envie de prendre une douche.

– Ta femme t'a abandonné.

Il rigole, passablement amusé par ce que je viens de dire.

– Elle n'oserait pas.

– Elle est dans un avion.

– Foutaises.

– En train de fuir.

– Jamais de la vie.

– Mais avant d'embarquer, elle a partagé quelque chose avec Miller, continué-je, prenant du plaisir en voyant son sourire malveillant légèrement défaillir. Il n'y a aucune vidéo de Miller en train de tuer l'un de tes hommes.

Je parle calmement, entendant les mots de Sophia avant qu'elle ne me raccroche au nez.

– Parce qu'elle l'a détruite.

Son trouble s'amplifie.

Ce bâtard immoral a avancé dans la vie en manipulant tout le monde autour de lui. La rancœur le ronge depuis des années. Ce bâtard démoniaque est en route pour l'enfer, et j'espère que l'un des deux hommes que j'aime va l'aider

à y arriver.

– Gracie ne t’aimait pas. Et Sophia non plus.

– J’ai dit ta gueule !

Il commence à trembler, mais ma peur est partie en même temps que ma torpeur.

– Elle s’est débarrassée du flingue, aussi. Tu n’as rien !

Je pars soudainement en arrière et je suis cognée contre le mur, la main de Charlie autour de ma gorge. J’entends un cri, mais ce n’est pas le mien. C’est celui de Gracie.

– Ne la touche pas !

Le visage de Charlie est face au mien, son corps me presse contre le mur. Je

déglutis plusieurs fois, essayant de respirer.

– Tu es une petite pute pathétique, lâche-t-il dans un grognement, comme ta mère.

Son haleine se répand sur mon visage médusé.

Mais seulement pendant une fraction de seconde, puisque William le catapulte soudainement vers l'arrière et le frappe sur le sol dans le même mouvement. Il se défoule sur lui et je regarde la scène avec horreur.

Je n'ai pas besoin de voir ou d'entendre ce qui va suivre. J'en ai une bonne idée, et trouver Miller est désormais mon seul but. Toute cette

saleté, cette toile de mensonges et de tromperies, cela a joué une trop grande part dans nos deux vies. Et ça finit maintenant.

Je me fraye un chemin au milieu d'eux en entendant des fracas répétés – j'en conclus rapidement que cela doit être les poings de William en train de s'écraser sur le visage de Charlie – suivis par un torrent d'insultes. Ils sont livrés à eux-mêmes. Je ne perds pas de temps à être le témoin de l'horreur de leurs vies dévastées. J'ai été forcée à en voir beaucoup trop déjà, et je suis sur le point de sortir Miller des griffes de Charlie. Je m'échappe du bureau, laissant derrière moi un grabuge aux

proportions épiques, et je me rue vers le brouhaha de rires et de musique. Je pensais avoir tous les faits en main, je pensais connaître toute l'histoire. J'ai réfléchi à ça pendant des années et des années pour rien. Maintenant j'ai une nouvelle version, une version mise à jour, et je la déteste encore plus que l'originale.

Mes pas me guident vers un énorme salon et je me retrouve immédiatement perdue dans une mer de robes du soir et de smokings, les femmes tenant des coupes de champagne, les hommes buvant dans des verres à whisky. L'argent dans cette pièce suffirait à me faire tourner la tête si je n'étais pas

concentrée sur le fait de retrouver Miller.

Mes yeux vont dans tous les sens, scannant le visage des gens, désespérément à sa recherche. Je ne le vois pas. Il n'est nulle part. Mes jambes reprennent leur course, me portant dans cette foule de gens. Je croise quelques regards, lance quelques regards noirs en retour, mais la plupart des gens sont captivés par leur compagnie et leur boisson. Un serveur passe devant moi avec un plateau plein de coupes de champagne, et bien que je montre clairement mon refus en secouant la tête et en fronçant les sourcils, il continue à me présenter le plateau.

– Non.

Je le renvoie rudement, continuant à scanner l'immense pièce et criant ma frustration de ne pouvoir le retrouver.

– Olivia, bébé ?

Une paume chaude touche mon bras, et je sursaute, me retournant violemment. Je trouve ma mère en train de me fixer avec un regard inquiet.

– Où est-il ? je crie, attirant des milliers d'yeux dans ma direction. Je dois le retrouver !

Ma panique fait défaillir ma détermination, et mes émotions commencent à prendre le dessus. Je tremble et mes yeux se remplissent de larmes d'effroi. J'ai été retardée bien

trop longtemps. Il est peut-être déjà trop tard.

– Chhhut, fait-elle comme si j'étais un bébé, en tirant mon corps inerte dans sa direction pour me caresser les cheveux.

Seule une petite partie de moi me permet de me rendre compte de l'immense confort que je ressens en me retrouvant entourée par sa chaleur. C'est étrange et perturbant, mais j'en ai véritablement besoin. Cela défie tout ce que je ressentais, mais cela fait du bien, et cela semble juste. Depuis ma cachette dans le creux de son cou, je sens sa tête tourner, et je sais qu'elle cherche également Miller.

– Aide-moi, dis-je pitoyablement,

m'écroulant sous le poids de mes émotions. S'il te plaît, Maman.

Elle arrête de bouger, et je sens son rythme cardiaque s'accélérer sous ma paume posée sur sa poitrine. Elle me libère de son étreinte et passe quelques instants à savourer chaque petite partie de mon visage, terminant par mes yeux. Je ne vois que des yeux saphir qui s'accordent aux miens et la laisse essuyer les larmes qui coulent le long de mes joues.

– On va le trouver, bébé, promet-elle, fermant ses yeux humides et posant ses lèvres sur mon front. On va trouver ton amour.

Elle commence à me tirer dans la

foule, sans faire de politesse.

– Dégagez, ordonne-t-elle, faisant sursauter des douzaines de personnes, méfiantes.

Alors que mes pieds se précipitent pour arriver à suivre son rythme, j'entends les messes basses des gens que nous laissons derrière nous, et j'enregistre très nettement le nom de ma mère mentionné avec surprise par plusieurs personnes. Il n'y a pas que moi qui ai l'impression qu'elle est revenue d'entre les morts. Nous arrivons dans l'énorme hall d'entrée, mais Gracie s'arrête, et je la regarde alors qu'elle scrute la zone des yeux. Elle ne sait pas où aller.

– Il est dans la Dolby Suite.

La voix de Tony sort de nulle part, et je me tourne pour le voir me montrer les clés. Mais mon cœur chavire. Mes poumons ne fonctionnent plus. Miller est dans une chambre.

J'attrape la clé et je grimpe dans les escaliers comme une furie avant de pouvoir me mettre à respirer, criant son nom frénétiquement.

– Miller ! crié-je en courant dans la galerie. Miller !

Je frappe la plaque dorée sur la porte où est inscrit THE DOLBY SUITE et tâtonne pour mettre la clé dans la serrure avant de m'engouffrer à l'intérieur de la suite comme un boulet de canon. Le son

du bois de la porte qui frappe contre le mur derrière moi résonne dans tout le bâtiment, le faisant presque trembler. Mes yeux sont grands ouverts alors qu'ils parcourent l'énorme suite, et mon esprit hystérique est bombardé par la panique, incapable de me dire quoi faire alors que je reste debout sur le seuil.

Puis je le vois.

Et mon cœur éclate en mille morceaux.

Il est nu, les yeux bandés, ses bras attachés à des anneaux en or qui sortent du papier peint coloré. Je m'arrête, choquée. Son menton est baissé sur son torse, et il reste comme ça alors que je ravale ma nausée en secouant la tête, une

voix au fond de moi me hurlant d'avancer vers lui. Il n'a pas bougé d'un poil. J'avale mon sanglot quand je réalise que j'arrive trop tard, et je laisse s'échapper un hurlement de frustration, ne remarquant que maintenant qu'une grande femme blonde avec un fouet dans la main est en train de fondre sur moi.

– Comment oses-tu m'interrompre ?
crie-t-elle, claquant son fouet.

La pointe attrape ma joue, et je recule, sentant immédiatement du sang couler le long de mon visage. Ma main monte vers ma joue, mon corps chancelant sous le choc. J'ai les yeux exorbités, je veux vérifier comment va Miller, mais sa malveillance m'oblige à lui consacrer

toute mon attention. Une malveillance qui semble jaillir puissamment de tout son être.

Tu m'interromps, grogne-t-elle avec un fort accent dans la voix. Un accent russe.

– Sors !

Je ne l'abandonnerais pour rien au monde. Je vois rouge.

– Tu ne peux pas l'avoir ! crié-je, folle de rage, reculant quand elle claque à nouveau son fouet. Ma colère domine chaque fibre de mon être, balançant par-dessus bord la peur qui me parcourait jusque-là.

Je scanne la chambre à la recherche du moindre objet qui pourrait me

permettre de la garder à distance, quand je vois du métal scintiller sur le lit. La ceinture de Miller. Je me penche et la retire de son pantalon, la faisant tourner au-dessus de ma tête de manière erratique. Chaque muscle de mon corps se contracte, cette brume rouge s'épaississant, m'aveuglant alors que je me prépare à frapper.

– Sale petite salope. Qu'est-ce que tu crois faire ?

Elle s'avance un peu plus près, faisant de petits mouvements avec son fouet, complètement indifférente à ma menace.

– Il m'appartient.

Je serre les dents, luttant désespérément pour garder mon

assurance. Je ne serai pas moi-même tant que je ne serai pas sortie de cette pièce avec Miller dans les bras.

Sa lèvre se retrousse férocement, mais cela n'a pas le moindre impact sur la vague de furie qui est en train de m'emporter. Je retrousse ma lèvre en réponse, mes yeux la défiant de venir vers moi. Je peux voir Miller dans ma vision périphérique, toujours inconscient et pendu au mur. Cela attise ma colère. Ma peau picote, envahie par la rage qui explose dans mes veines, et avant même que je puisse envisager de faire quoi que ce soit, mon bras part vers l'avant, envoyant la boucle de la ceinture dans les airs. Je n'attends pas de voir où il

tape, mais son cri de douleur me dit qu'il l'a atteinte. Je cours vers Miller et lève ma main vers sa joue, caressant doucement sa barbe. Il murmure quelques mots incohérents et frotte le bas de son visage dans ma paume, endormi. Sa réaction et les feux d'artifice qui éclatent sous ma peau m'incitent à attraper ses liens. Je commence à calmement libérer ses mains de leurs entraves.

– Laisse-le tranquille !

Elle est soudainement à côté de moi, attrapant le bras de Miller, réclamant sa chose. Il sursaute en poussant un geignement qui me brise le cœur.

Je ne peux pas supporter ce son. Je

continue de déchirer les liens, envoyant voler ma main autour de moi sans m'interrompre.

– Ne le touche pas ! hurlé-je, le dos de ma main frappant son visage en une gifle assourdissante. Elle vacille, désorientée, et je profite de son étourdissement pour jeter mes paumes sur sa poitrine et la repousser plus loin de Miller. Mon Miller.

Je n'ai pas peur. Je n'ai aucune peur. Je retourne lentement mon attention vers Miller, mais je perds mon souffle quand ma main est soudainement attrapée. Mais pas par sa main. La douleur me saisit à travers ma chair, et je baisse les yeux pour voir le cuir de son arme entourer

mon poignet en feu.

– Dégage de là, répète-t-elle, tirant sur son fouet pour m’attirer vers elle. Je hurle de douleur, réalisant rapidement que je suis complètement dépassée par les événements. Elle ne va pas me faire abandonner.

– *Toi*, bouge de là, Ekaterina.

Ma tête se relève au son de la voix de ma mère, et je la trouve devant la porte, saisie d’un haut-le-cœur, prenant un moment pour évaluer la situation. Elle a l’air en colère, fermement plantée dans l’entrée, ses yeux passant de moi à Miller avant de se poser sur cette connasse tarée qui me tient avec son fouet. Le visage de ma mère est ravagé

par l'indignation.

Et elle a un flingue dans la main. Je reste muette, les yeux fixés sur l'arme pointée droit sur la Russe.

Je n'attends que quelques secondes avant que le fil de cuir ne relâche mon poignet, et je frotte ma plaie en grimaçant.

– Gracie Taylor, lâche-t-elle en souriant. Je vais faire comme si tu n'avais pas un flingue pointé sur ma tête.

Son accent est calme et presque hypnotique.

– Si tu peux faire ça.

Gracie s'avance.

Et tu peux aussi appeler ton frère pour lui dire que Charlie ne t'as pas livré.

Ses sourcils parfaitement épilés se baissent, trahissant sa surprise.

– Pourquoi je ferais ça ?

– Le contrat entre Charlie et ton cher frère est illégitime. Miller n'appartient plus à Charlie, Ekaterina. Ce n'est pas à Charlie de l'offrir. Regarde-le. Est-ce qu'il a l'air de te vouloir ? C'est Charlie qui a fait ça. Je suis sûre que ce n'est pas ce à quoi tu t'attendais après tout ce que tu as dû entendre à propos de cette légende.

Les lèvres de ma mère se retroussent, montrant une dureté que je n'avais jamais vue chez elle.

– Je suis sûre que tu ne veux pas salir ta réputation en étant accusée de viol,

Ekaterina.

Elle lâche son fouet et jette un regard vers Miller, faisant la moue, avant de retourner son attention vers ma mère.

J'aime les entendre me supplier d'arrêter.

Elle prend un air frustré et s'approche lentement de Gracie, qui baisse prudemment le flingue.

– Et tu dis que Charlie Anderson lui a fait ça ? Qu'il l'a drogué ? Qu'il en a fait une loque complètement inutilisable ?

– Tu veux faire couler le sang ?

– Oui, ricane-t-elle, regardant ma mère de haut en bas. Le sang de Charlie.

Elle est sérieuse.

– Je crois que je vais appeler mon frère. Il n'aime pas me savoir contrariée.

– *Personne* n'aime te savoir contrariée, Ekaterina.

– C'est parfaitement exact.

Elle rit presque alors qu'elle me lance un regard dégoûté.

– Elle te ressemble, Gracie. Tu pourrais peut-être lui apprendre les bonnes manières.

– Elle fait preuve de bonnes manières seulement en bonne compagnie, répond-elle, faisant sourire Ekaterina froidement face à ma mère. Charlie est dans le salon. William l'a gardé en vie pour toi. Prends ça comme un remerciement de la

part de ma fille.

Elle sourit, hochant gracieusement la tête.

– Tu as une fille courageuse, Gracie. Peut-être trop courageuse.

Je peux voir le plaisir lui parcourir les veines à la pensée de la vengeance.

– J’apprécie grandement ton cadeau. Son accent roule magnifiquement, malgré la violence de son ton.

– Au revoir, Gracie.

Elle sort de la chambre avec légèreté, ses lèvres ondulant avec séduction alors qu’elle traîne le fouet derrière elle.

Gracie laisse s’échapper un bruyant soupir de soulagement, le flingue pointé vers le sol, et dès que la Russe est sortie

de la suite, je me dirige vers Miller, attrapant une serviette sur le lit au passage. Mon cœur se fend alors que je passe la serviette autour de sa taille et que je me dépêche de libérer ses bras, le laissant tomber rapidement sur moi. Je ne peux que me laisser tomber avec lui sur le sol, amortissant sa chute.

Bien qu'il soit complètement drogué, il parvient à s'accrocher à moi, et nous restons collés l'un contre l'autre sur le sol pendant une éternité, lui en train de marmonner des mots confus, moi fredonnant tendrement à son oreille.

– Je ne cesserai jamais de t'aimer, Miller Hart, dis-je en embrassant affectueusement son oreille et en le

prenant contre moi. C'est terminé.

Je sais qu'il n'a pas la capacité de prononcer le moindre mot dans son état, mais il me parle de manière parfaitement claire quand il passe son bras autour de mon dos et met sa main sur mon ventre. Puis il commence à faire de lents cercles avec sa lourde paume jusqu'à ce que je sois certaine que notre bébé réponde à ses caresses. Je sens des bulles éclater dans mon ventre.

– Mon bébé, murmure-t-il.

*

Je suis perturbée dans ma satisfaction par la main de ma mère sur mon épaule.

Sa chaleur traverse ma peau et voyage directement vers mon cœur, me forçant à lâcher Miller, confuse, parce que je sais que cette source de réconfort ne vient pas de lui. C'est une aide supplémentaire, et quand je relève mes paupières, mes yeux trouvent Gracie à genoux devant nous, souriant avec douceur.

– Tu es prête à le ramener à la maison, bébé ? demande-t-elle, frottant mon bras pour me réconforter.

Je hoche la tête, détestant le fait de perturber Miller dans mes bras, mais pressée de le tirer rapidement de cet endroit.

– Miller ? dis-je en le poussant

tendrement, mais il ne répond pas, et je regarde Gracie pour lui demander de l'aide.

Mon attention est attirée vers la porte lorsque William pénètre dans la suite. Je ne peux retenir ma surprise. Mes yeux s'écarquillent lorsque je remarque son air déplorable, ses cheveux gris ébouriffés, son costume tout froissé. Il serre le poing, et sa colère semble toujours très apparente. Il n'a qu'une légère rougeur sur la mâchoire, mais j'ai le sentiment que Charlie n'est pas dans le même état.

– On doit partir d'ici, bredouille-t-il, évaluant la situation.

– Miller ne peut pas marcher.

Ma gorge est presque trop serrée par le chagrin pour que je puisse parler. Avec calme, et des mouvements efficaces, William se faufile à travers la suite et attrape Miller dans ses bras, hochant la tête vers Gracie dans un geste silencieux pour lui demander de m'aider, ce qu'elle fait rapidement, sentant son urgence silencieuse malgré son calme.

– Je vais bien.

La voix éraillée de Miller brise mon inquiétude, et je lève la tête pour le voir lutter contre l'emprise de William.

– Mais putain, lâche-moi.

Le soulagement me fait perdre la tête alors que je le regarde tomber sur ses

pieds et passer la main dans ses cheveux de façon répétée, remettant en place ses boucles plus ébouriffées que d'habitude. Il tire la serviette pour se couvrir et jette un coup d'œil, me touchant avec des yeux bien plus grands que d'habitude, le noir de ses pupilles effaçant presque totalement le bleu. Ils sont toujours très perçants, malgré la dilatation. Je reste figée sous son regard intense, le laissant m'examiner pendant un moment pour qu'il se souvienne de moi, jusqu'à ce qu'il hoche la tête nonchalamment, et qu'il me fasse un clin d'œil qui dure une éternité.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

Il va détester ça. Il est au centre de

toute l'attention, il est à moitié nu et il est vulnérable.

– Tu as été drogué. On t'expliquera ça plus tard, dit William, en perdant son calme. On doit absolument sortir d'ici.

L'air de la luxueuse suite était jusque-là suffocant, mais après les phrases de William, il devient totalement irrespirable. Les yeux déjà grands ouverts de Miller viennent encore de grossir, sortant presque de sa tête. Il ne parle pas, et reste simplement hagard en train d'essayer de comprendre ce qu'il se passe, sa mâchoire claquant violemment. J'ai l'impression d'être sadique en me demandant éperdument ce qu'il se passe dans sa tête.

– Où est Charlie ?

Son ton mortel me dit qu'il pense au meurtre.

William s'avance, soutenant le regard glacé de Miller avec des yeux gris sévères.

– C'est fini, Miller. Tu es libre maintenant, sans sang sur tes mains, sans culpabilité sur ta conscience.

– Il n'y aura pas de culpabilité, s'énerve-t-il. Aucune.

– Pour Olivia.

Il lance un regard noir à William, sa lèvre retroussée.

– Ou parce que c'est ton frère.

– Non, parce que nous sommes meilleurs que lui.

Je vois la tête de William s'incliner sur le côté, et Miller le regarde avec un air pensif pendant quelques instants, comme s'il lisait un livre.

– Où sont mes vêtements ? dit-il l'air dégoûté, regardant à travers la chambre et se jetant vers le lit, où il les trouve. Un peu d'intimité, s'il vous plaît.

– Hart, on n'a pas le temps d'attendre que tu te mettes à faire tes putains de trucs.

– Deux minutes, crie-t-il, tirant sa chemise sur ses épaules.

Je grimace en le regardant alors que William se mord pratiquement la langue pour s'empêcher de lui répondre.

– Je t'en laisse une.

Il attrape le bras de Gracie et la tire vers la sortie, fermant la porte derrière lui.

Puis je regarde le Miller Hart que je connais reprendre rapidement vie en empilant au fur et à mesure les couches de vêtements sur son corps. Il tire sur ses manches, resserre sa cravate, et joue avec son col, mais il se prépare plus rapidement que je ne l'ai jamais vu auparavant, et bien qu'il soit régénéré, il n'est pas complètement régénéré. Le regard vide de ses yeux est toujours à sa place, et je suppose que cela va durer un bon moment.

Une fois qu'il a fini, je vois sa pomme d'Adam remonter dans sa gorge avant

qu'il ne lève ses yeux sur moi.

– Tu vas bien ? demande-t-il en baissant les yeux sur mon ventre. Dis-moi que vous allez bien tous les deux.

Mes paumes se posent sur mon ventre sans penser.

– On va bien, je le rassure en recevant un hochement de tête en guise de réponse.

– Excellent, souffle-t-il, ne pouvant cacher son énorme soulagement sous sa réponse formelle.

Je sais ce qu'il est en train de faire. Il se détache de la situation, et je sais pourquoi. Il va sortir de cet endroit, transpirant son habituelle distance, pas du tout prêt à laisser quiconque parmi

les immondes bâtards du rez-de-chaussée se délecter du moindre petit bout de faiblesse. Je suis plus qu'heureuse de le laisser avoir ça. Il s'approche de moi, et alors qu'il est sur le point de toucher ma poitrine, il glisse sa main sur ma nuque et masse fermement mes muscles tout tendus. Je ne manque pas la légère moue qu'il fait lorsqu'il remarque ma joue coupée.

– Je suis incroyablement amoureux de toi, Olivia Taylor, murmure-t-il d'une voix rauque, laissant son front tomber délicatement sur le mien. Je vais sortir de cet endroit à ma façon, mais une fois que j'aurais passé cette porte, je serai à toi pour faire tout ce que tu voudras de

moi.

Ses lèvres se posent fermement sur mon front, sa main serrant ma nuque.

Je sais ce qu'il essaye de me dire, mais je ne veux pas faire tout ce que je veux de lui. Je le veux simplement *lui*. Je ne l'ai jamais forcé en quoi que ce soit, pas après tout ce qu'il a enduré jusqu'à ce moment de sa vie. Il est libre désormais, et je ne vais pas lui imposer des conditions, des ordres et des restrictions. *Il* peut faire tout ce qu'il veut de *moi*. Je me retire et souris quand je vois son gilet tout retroussé. Je le laisse exactement comme il est.

— Je suis à toi — sans aucune condition.

– Très bien, miss Taylor.

Il hoche la tête de plaisir et me donne un autre baiser, cette fois-ci sur la bouche.

– Ce n'est pas comme si tu avais le choix.

Je souris, et il me fait un clin d'œil. C'est splendide, malgré la noirceur anormale de ses yeux.

– Va, le pressé-je en le poussant.

Ses lèvres pointent légèrement alors qu'il fait un pas en arrière, tirant sur le revers de sa veste jusqu'à ce qu'il se tourne et sorte de la chambre, laissant la porte ouverte pour Gracie et William, qui attendent prudemment à l'extérieur. Ils regardent tous les deux Miller comme

s'il avait ressuscité. C'est le cas. Je souris intérieurement alors que William suit les formes parfaites de Miller le long de la galerie, secouant la tête dans un petit rire avant d'arriver à sa hauteur et de rester à ses côtés alors qu'il prend les escaliers. Je les suis, sans sursauter ou m'opposer quand je sens un bras se poser sur mes épaules. Je regarde et vois Gracie, les yeux baissés vers moi.

– Il va s'en remettre, Olivia.

– Bien sûr qu'il va s'en remettre.

Je souris et la laisse m'accompagner en descendant les escaliers derrière William qui escorte la légende des *escorts* de Londres hors de cet endroit sinistre, mais alors que nous arrivons

dans le hall principal, je me fige dans mon euphorie. Je vois Charlie appuyé contre le mur extérieur de son bureau. Il a été passé à tabac, et quand l'un de ses hommes se tourne vers nous avec un rictus sur le visage, mon euphorie disparaît complètement.

Ce n'est pas fini – c'est très loin d'être fini.

Je jette un coup d'œil vers William et Miller, mais aucun des deux ne semble intimidé.

– Bonsoir.

La voix rauque ne vient pas de William ou de Charlie ou des grosses ordures qui entourent Charlie. Tous les yeux de la pièce se tournent vers les

portes, l'atmosphère se tendant encore plus. Un monstre humain remplit la porte. Énorme. Il a les cheveux argentés, la peau du visage grêlée de cicatrices.

– Tu as rompu notre contrat, Charlie.

Le Russe.

Je regarde Gracie lorsqu'elle pose une main tremblante sur mon bras, voyant ses yeux fixés sur l'énorme menace qui attire l'attention de tout le monde.

La gêne qui parcourt Charlie et ses hommes est visible. Je peux la sentir.

– Je suis sûr qu'on peut en parler, Vladimir.

Charlie essaye de rire, mais cela ressemble plus à un râle.

– Un contrat est un contrat.

Vladimir sourit, alors qu'il est rejoint par une armée d'hommes en costume, tous aussi épais que lui, qui fixent Charlie.

C'est calme.

Les hommes de Charlie s'éloignent de leur patron, le laissant sans protection. Puis tout part en sucette.

William crie et attrape Miller, qui se met à charger Charlie, le désir meurtrier gravé sur son visage. Personne ne va l'arrêter. Les hommes de Charlie s'éloignent encore plus, évacuant la voie, libérant l'accès à Miller vers le bâtard immoral.

Je ne montre aucune surprise ou

inquiétude. Pas même quand Miller soulève Charlie par le cou et le frappe contre le mur, si fort que je pense que le plâtre craque sous le choc. Charlie ne montre ni peur ni surprise, son visage reste impassible, mais cet air démoniaque a disparu. Il s'attendait à ça.

– Tu vois ça ? demande Miller, la voix basse et pleine de violence, plaçant un doigt le long de la cicatrice qui court sur la joue de Charlie, jusqu'au coin de sa bouche.

– Je vais leur demander de compléter ce beau sourire avant de te tuer.

– Il jette Charlie contre le mur, le poussant encore plus fort contre le

plâtre.

Un lourd fracas résonne dans le hall quand un tableau se décroche du mur et tombe au sol à cause des vibrations. Mais je ne bouge toujours pas, et Charlie reste impassible, acceptant la furie de Miller. Il n'a pas envie de se battre. Il est battu.

– Doucement, chuchote Miller.

– On se retrouvera en enfer, Hart, ricane Charlie.

– J'en reviens.

Miller le frappe une dernière fois, avec une extrême violence, avant de relâcher sa prise. Le bâtard démoniaque glisse contre le mur, faible et pathétique, tandis que Miller prend tout son temps

pour remettre son costume en place.

– J’ai très envie de te tuer, mais notre cher ami russe ici présent est un véritable expert.

Il s’avance, domine le corps avachi de Charlie, et commence à se racler longuement et bruyamment la gorge. Il le regarde pendant un bref instant avant de cracher directement au visage de Charlie ce qu’il avait collecté dans sa bouche.

– Et il s’assurera qu’il ne restera rien à identifier. Au revoir, Charlie.

Il se retourne et sort, gardant les yeux fixés droit devant lui, ignorant tous les spectateurs de la scène, dont moi.

– Fais-le souffrir, dit-il en passant devant Vladimir.

Le Russe sourit sombrement.

– Avec le plus grand plaisir.

Je suis soudainement en train de bouger, grâce à Gracie qui me guide, regardant par-dessus mon épaule alors que Charlie glisse sur le sol, essayant de se relever. Je ne sens rien... jusqu'à ce que je voie William en train d'étudier les formes pathétiques de Charlie. Ils se regardent tous les deux pendant un long moment, silencieux. C'est William qui coupe le contact quand il finit par regarder Vladimir, hochant légèrement la tête. Avec tristesse.

Puis il accélère le pas pour nous rejoindre dehors.

Et je dois me raisonner pour ne pas

rester et regarder.



Le chauffeur de William m'accueille avec un coup de chapeau et un sourire chaleureux et m'ouvre la portière.

Je hoche la tête et me glisse sur le siège arrière. Je regarde par la vitre pendant un moment alors que William et Miller parlent. Enfin, William parle. Miller ne fait qu'écouter, regardant ses pieds, hochant constamment la tête. Chaque partie de mon être veut baisser cette vitre et écouter, mais ma curiosité se transforme en panique quand je fais rapidement le point sur les dernières

informations. En l'espace d'une journée, j'ai soudainement une mère *et* un père. Miller ne le sait pas. Il ne sait pas que William Anderson est mon père, et quelque chose me dit qu'il sera encore plus choqué que moi.

Je sors de la voiture en une fraction de seconde, le rejoignant sur le trottoir. Les deux hommes me regardent, Miller avec un froncement de sourcils, William avec un sourire entendu, presque suffisant. Il va adorer ça. Je sais que ça sera le cas.

Je pourrais penser pendant des années à la manière dont je devrais l'annoncer, mais cela ne servirait à rien. Il n'y a pas de bonne manière. Rien ne pourra

amoindrir le choc. Miller me regarde de près depuis un long moment alors que je n'ai toujours pas parlé, et je prends une longue inspiration avant de m'approcher de... mon père.

– Miller, je te présente mon papa.

Il ne laisse rien transparaître. Son visage est frappé par une absence totale d'expression. Il est comme figé. C'est le visage le plus impassible que j'ai pu voir de toute ma vie. Après tout ce temps à apprendre à lire et à déchiffrer ses humeurs, je suis perdue. Je commence à toucher ma bague sur mon doigt, vacillant sous son regard vide, et jette un coup d'œil vers William pour jauger son humeur. Sa suffisance s'est

transformée en joie.

Je secoue lentement la tête de désespoir et retourne mes yeux circonspects vers Miller. Il a l'air d'être complètement choqué.

– Miller ? dis-je, devenant de plus en plus mal à l'aise alors que s'installe ce silence pesant.

– Hart ? dit William, me rejoignant dans ma tentative de sortir Miller de ses songeries.

D'autres étranges secondes s'écoulent avant qu'il ne montre finalement des signes de vie. Son regard glacé se pose tour à tour sur William à moi avant qu'il ne prenne une inspiration. Une longue inspiration. Et qu'il laisse lentement

s'échapper trois mots familiers :

– Tout... simplement... parfait.

William rit. Un vrai rire gras.

– Donc maintenant tu dois vraiment me respecter, glousse-t-il, prenant un malin plaisir à voir la réaction de Miller.

– Putain de moi.

– Heureux que tu sois content.

– Putain de merde.

– Attention à ce que tu dis devant ma fille.

Miller se racle la gorge et lance des yeux grands ouverts dans ma direction.

– Comment...

Il s'arrête un instant, et ses lèvres plissées s'écartent lentement en un

sourire malicieux, alors qu'il retourne tranquillement son attention vers William, frottant les manches de sa veste comme il le fait d'habitude.

À quoi pense-t-il ?

Une fois qu'il a terminé de s'affairer sur son costume, sa main se tend lentement vers William.

– Ravi de te rencontrer.

Son sourire s'élargit.

– Papa.

– Va te faire voir ! hurle William en repoussant la main de Miller. Je préférerais crever, Hart. Dis-toi que tu es déjà chanceux que je te laisse rester dans sa vie.

Sa bouche se ferme en un instant, et il

semble tout à coup embarrassé. Je le sais parce qu'il vient juste de se rendre compte qu'il n'avait aucun droit de dire ça.

– Occupe-toi bien d'elle, conclut-il, frétilant sous mes yeux amusés. S'il te plaît.

La paume de Miller se glisse sur ma nuque, et sa bouche se colle à mon oreille.

– Tu peux nous laisser cinq minutes ? me demande-t-il calmement, bougeant la main pour me tourner vers la voiture. Monte.

Je ne proteste pas, principalement parce que peu importe si j'essaye de retarder cette discussion entre ces deux

hommes, elle va se dérouler dans tous les cas. Alors autant en finir avec ça également aujourd'hui.

Je m'installe et me mets à l'aise, fermant doucement la porte, et je lutte contre la tentation de coller mon oreille contre la vitre. Mais je suis distraite de ma tentation quand la portière de l'autre côté s'ouvre et qu'apparaît Gracie, se penchant un peu pour se mettre à ma hauteur. Je remue dans mon siège, un peu gênée, me sentant scrutée de près. Je le suis. Ses yeux bleus me fixent affectueusement.

– Je sais que je n'ai aucun droit de l'être, dit-elle calmement, presque à contrecœur, mais je suis très très fière

de t'avoir vu te battre pour ton amour.

Je vois sa main trembler le long de son corps, voulant me toucher, mais je peux voir qu'elle doute désormais, peut-être parce que Miller a retrouvé son état normal et que je semble un peu calmée. Je comprends son hésitation. Mais je mentirais si je disais que je n'avais pas eu besoin d'elle. Ma mère. Elle a été là pour moi, et bien qu'elle ait peut-être agi par culpabilité, elle a été là quand j'ai eu besoin d'elle. Je prends sa main tremblante et la serre, lui disant silencieusement que tout va bien.

– Merci, dis-je en luttant pour garder mes yeux sur elle, simplement parce que je pourrais pleurer si je ne regardais pas

ailleurs.

Je ne veux plus pleurer.

Elle porte ma main vers sa bouche et presse fortement ses lèvres sur ma peau, les yeux fermés.

– Je t’aime, dit-elle d’une voix traînante.

Il me faut réunir toutes les miettes de force qui me restent pour ne pas lui tomber dans les bras, et je sens qu’elle lutte elle aussi. Ne sois pas trop dure envers ton père. Tout ce qui est arrivé est ma faute, ma petite chérie.

Je secoue la tête, en colère.

– Non, c’était la faute de Charlie.

Puis je dois lui demander, parce qu’il y a une chose qui n’est pas claire pour

moi.

– Tu as rencontré William avant Charlie ?

Elle hoche la tête avec un regard noir.

– Oui.

– Et William a tout arrêté ?

Elle hoche la tête à nouveau, et je peux voir que ça lui fait du mal de repenser à ça.

– J'étais nouvelle dans ce monde. Il voulait que j'en sorte, mais j'ai couché avec Charlie pour le punir. Je ne savais pas dans quoi je me lançais avant qu'il ne soit trop tard. Je ne suis pas fière de ce que j'ai fait, Olivia.

C'est moi qui hoche la tête désormais. J'ai compris. J'ai tout compris, et

malgré les horreurs que mon père et ma mère ont endurées, je ne peux m'empêcher de penser que je n'aurais pas pu trouver mon homme si notre histoire avait été différente.

– Pourquoi tu ne l'as pas dit à William ? À propos de moi, à propos de Charlie ?

Elle sourit tendrement.

– J'étais jeune... stupide... apeurée. Il m'a complètement lavé le cerveau. C'était une décision simple. Soit je prenais sur moi, soit les gens que j'aimais allaient en pâtir.

– On en a pâti dans tous les cas.

Elle hoche la tête, et déglutit.

– Je ne peux pas changer ce qui s'est

passé, et comment j'ai géré la situation. J'aimerais pouvoir. Elle serre ma main.

– J'espère juste que tu pourras me pardonner d'avoir fait des choix aussi stupides.

Je ne me pose pas la question. Et je n'ai pas besoin de penser à ça. Je sors de la voiture et jette mes bras autour de ma mère, lovant ma tête dans son cou alors qu'elle sanglote sur moi. Et je ne la laisse pas partir. Pas pendant un long, très long moment.

William met un terme à notre étreinte en prenant Gracie par les hanches et en essayant tendrement de l'éloigner de moi.

– Allons-y, chérie, dit-il pour la

calmer, la laissant m'embrasser quelques fois avant de l'attirer vers lui.

Je souris à William, voyant un sentiment de plénitude se dessiner dans son regard tandis qu'il me fixe en tenant ma mère dans ses bras.

– Je ne voulais pas que tu détestes ta mère, dit-il, m'expliquant, sans que j'aie eu besoin de lui demander, pourquoi il m'avait menti en me disant qu'il l'avait chassée.

Il ne savait pas qu'elle s'était enfuie à cause de la peur. Il pensait qu'elle nous avait abandonnés.

– Je ne voulais pas que tu saches qui était ton père.

Il s'arrête, et Gracie serre son avant-

bras.

– Du moins, qui je pensais être ton père.

– C'est toi mon père.

Je souris, tirant de la force de cette constatation.

– Tu es déçue ?

Je secoue la tête alors que je me glisse à nouveau sur le siège arrière, souriant comme une folle intérieurement. Je regarde dans la voiture quand j'entends la portière s'ouvrir, et je vois Miller s'installer et se mettre à l'aise sur son siège.

– Tu viens chez moi, dit-il comme si de rien n'était. William a parlé avec Gregory. Tout va bien.

Je suis presque étranglée par la culpabilité. Je n'ai pas pensé à Nan à cause de tous ces événements complètement fous qui ont occupé la majeure partie de la journée.

– Je dois la voir.

Elle va être anéantie, et maintenant je me souviens de toutes les choses dérangeantes qu'elle avait dites. Elle sait que Gracie est de retour, et je ne vais même pas m'embêter à penser qu'elle ne voudra pas la voir. J'ai besoin de rentrer à la maison et de la préparer à ça.

– Non, tu n'y vas pas.

Miller me regarde, ses sourcils levés, et bien que je sois ravie de le retrouver

aussi rageusement passionné, je ne suis pas enchantée à l'idée qu'il insiste pour me tenir éloignée de ma grand-mère.

– Oui, j'y vais, répliqué-je en lui lançant un regard signifiant *Ne me cherche pas*.

Je prie le ciel pour qu'il s'arrête. Je viens juste de le retrouver. Je ne veux pas commencer une nouvelle dispute.

– Nous avons besoin d'être seuls, dit-il calmement en jouant sur la corde sensible.

Mon visage se tord alors que je sens ma détermination s'évanouir sous l'émotion. Comment puis-je le lui refuser après tout ce qu'il a vécu ?

– J'ai besoin de te prendre dans mes

bras, Olivia. Juste toi et moi. Je t'en supplie.

Sa main s'approche de moi et se pose sur mon genou, le massant et le caressant.

– Donne-moi du temps, ma douce.

Mes épaules s'affaissent dans un soupir. Les deux personnes que j'aime le plus au monde ont besoin de moi, et je ne sais pas le moins du monde sur qui je dois concentrer en priorité mon attention. Pourquoi pas les deux ?

– Tu peux venir à la maison avec moi, suggéré-je, mettant instantanément un terme à mon embarras, mais ma satisfaction disparaît quand il secoue lentement la tête.

– J’ai besoin de mon appart, de mes choses... de toi.

Il parle de son monde parfait. Son monde parfait vient d’être retourné sens dessus dessous, et maintenant il a besoin de le remettre en ordre. Il ne se sentira pas complètement remis tant qu’il ne l’aura pas fait. J’ai compris.

– Miller, je...

Je suis coupée lorsque William se penche dans la voiture.

– J’emmène ta mère chez Joséphine.

Je panique, commençant à m’agiter dans la voiture.

– Mais –

– Pas de mais, me prévient William, ce qui m’arrête.

Je ferme ma bouche et lui lance un regard indigné. Un regard qui n'ébranle pas une seule seconde l'autorité dont il fait preuve.

– Pour une fois, tu vas faire ce qu'on te dit. Fais-nous confiance, on va bien s'occuper de ta grand-mère.

– Elle est fragile, protesté-je, commençant à sortir de la voiture.

Je ne sais pas pourquoi. Je ne suis pas stupide au point de penser que je ne vais pas partir de mon côté.

– Rentre.

William rit presque, me repoussant sur le siège. Puis Miller lui vient en aide, me poussant contre le siège jusqu'à ce que je sois prisonnière de ses bras.

– Hé, dis-je, contrariée, me tortillant dans un effort futile pour m'échapper.

– Vraiment, Olivia ? ronchonne Miller, épuisé. Après tout ce qu'il vient de nous arriver aujourd'hui, tu comptes vraiment me chercher avec ton insolence ?

Il me serre.

– Tu n'as pas le choix. Tu viens à la maison, et tu vas le faire sans râler, ma douce. Ferme la portière, Anderson.

Je regarde William avec des yeux stupéfaits alors qu'il hausse les épaules avec un sourire et s'apprête à fermer la portière, mais une main toute manucurée se pose sur son avant-bras et l'arrête. Il se tourne pour voir le visage suppliant

de Gracie. Il s'affaisse en la voyant et lance un regard tout aussi suppliant vers Miller. Je complète le tout et fais exactement la même chose. Mon pauvre homme épuisé a maintenant trois paires d'yeux vissés sur lui. Je ne me sens même pas coupable de voir sa ferme détermination de me faire rentrer chez lui remplacée tout à coup par un air défait. Il me relâche et se remet sur son siège en soupirant.

– Tout... simplement... parfait, soupire-t-il.

– J'ai besoin de la voir, Miller.

Gracie s'avance, et William ne l'arrête pas.

– Et j'ai besoin d'Olivia avec moi. Je

te promets, je ne demanderai rien d'autre. Donne-moi seulement ça.

Je déglutis ma douleur et le regarde alors qu'il commence lentement à hocher la tête.

– Je viens aussi, dit-il, de manière courte et précise, montrant à tout le monde que ce n'est pas un sujet ouvert à la discussion. On vous retrouve là-bas. Vas-y Ted.

Miller refuse de me regarder.

– Certainement, monsieur, confirme Ted en me regardant dans le rétroviseur, souriant gaiement. Avec le plus grand plaisir.

La porte se ferme à côté de moi alors que nous partons. Je vois William

escorter une Gracie tremblante vers l'Audi de Tony. Je ne perds pas de temps à essayer d'imaginer ce qu'il va se passer une fois arrivés chez Nan. Il se pourrait très bien que rien ne marche.

*

Je ne veux pas entrer. Je sais que William et Gracie ne sont pas encore arrivés. Pas même un fou du volant ne peut battre Ted dans le trafic de Londres. Je reste simplement debout sur le trottoir, fixant la porte d'entrée, souhaitant intérieurement que Miller me pousse à avancer. Je sais qu'il ne le fera pas, évidemment. Il préférerait me

laisser rester ici pour toujours plutôt que de me pousser dans quelque chose d'aussi monumental, une chose qui pour moi ne devait jamais arriver. Mais cela va se passer. Et je ne sais vraiment pas comment y faire face. Dois-je entrer maintenant ? Ou dois-je attendre et inviter ma mère à voir Nan ? Je ne sais vraiment pas, mais je suis sur le point de prendre ma décision quand la porte s'ouvre et qu'apparaît Gregory. Il me faut un petit moment avant de comprendre qu'il n'est pas tout seul, et son compagnon n'est ni Nan ni George. C'est Ben.

– Ma petite chérie.

Son salut est plein de soulagement, et

il s'avance vite, me prenant dans ses bras sans même un regard lancé vers Miller pour obtenir son approbation ou sa permission. Il me serre fortement, et je regarde par-dessus son épaule pour voir Ben sourire tendrement. Son sourire ne varie même pas quand je vois ses yeux se poser là où se dresse Miller.

– Est-ce que ça va ? demande Gregory, me repoussant à bout de bras, regardant mon visage et faisant la moue à la vue de ma joue coupée.

J'essaye de hocher la tête, sachant que je ne suis pas capable de parler maintenant, mais mes fonctions corporelles me font également défaut, alors Gregory regarde Miller.

– Est-ce qu'elle va bien ?

– Très bien, répond-il, le bruit de ses chaussures de luxe résonnant sur le trottoir alors qu'il s'approche.

– Et toi ? demande Gregory avec une sincère inquiétude. Tu vas bien ?

Miller répond avec les mêmes mots.

– Très bien.

– J'en suis ravi.

Il me lance un petit sourire et dépose une bise sur mon front.

– William m'a appelé.

Je ne bronche même pas. Je sais que ça veut dire que William a mis au courant Gregory à propos de toute l'histoire, et mes pensées sont confirmées quand mon meilleur ami

laisse ses yeux tomber sur mon ventre. Il sourit un petit peu mais parvient à s'empêcher de dire quoi que ce soit à ce sujet.

– Elle t'attend.

Il se met sur le côté, tout comme Ben, et m'ouvre la route vers ma grand-mère, mais j'ai à peine avancé que le bruit d'une voiture déboulant du coin de la rue me coupe dans mon élan.

Je me retourne, sachant ce que je vais trouver, et je la vois poser le pied avec hésitation sur le trottoir, agrippant le haut de la portière de la voiture. Elle fait ce que j'ai fait quelques instants plus tôt, regardant la maison, l'air un peu perdu et bouleversé. William la rejoint et

Il passe un bras réconfortant autour de sa taille, et elle le regarde, forçant un petit sourire. Il ne dit rien, ne fait que hocher la tête doucement, l'encourageant, et je regarde avec fascination alors que Gracie semble trouver un peu de force dans leur connexion, un peu comme nous fonctionnons Miller et moi. Sa poitrine se lève lentement, et ses joues se gonflent alors qu'elle soupire, ses doigts toujours agrippés sur la portière de la voiture.

Personne ne dit un mot. L'atmosphère est tendue et pleine de nervosité, et je ne suis pas la seule à le sentir. Tout le monde ici aime profondément ma grand-mère. Je ne suis pas stupide au point de

ne pas compter Ben, particulièrement quand on sait qu'il a visiblement passé du temps avec Nan. Tout le monde sait l'énormité de ce qui est sur le point de se passer. Nous restons debout sur le trottoir, attendant que l'un d'entre nous fasse le premier pas, parle, ou fasse quoi que ce soit qui enclenche le processus.

Mais personne ne bouge.

– Laissez-moi passer !

La demande de Nan retourne tout le monde vers la maison.

– Dégagez de mon chemin !

Ben et Gregory sont virtuellement jetés sur le côté alors qu'elle fonce comme une furie et s'arrête sur le pas-

de-porte. Elle est en robe de chambre, mais ses cheveux sont parfaits. Elle est parfaite.

Elle s'arrête sur la marche d'entrée, sa main posée sur le mur pour assurer son équilibre. Je veux courir vers elle, la prendre dans mes bras, et lui dire que tout va bien, mais quelque chose m'arrête. Elle s'avance, ses vieux yeux bleus passant devant moi le long de l'allée du jardin.

– Gracie ? murmure-t-elle, essayant visiblement de se concentrer, comme si elle ne pouvait pas croire ce qu'elle voyait. Gracie, chérie, est-ce que c'est toi ?

Elle fait un autre pas chancelant vers

l'avant, sa main montant maintenant vers son visage, pour couvrir sa bouche avec sa paume.

Mes dents se serrent dans ma mâchoire fermée, et ma vision devient compromise par un flot de larmes. Je renifle encore et encore, ignorant la main de Miller autour de ma taille, et me tourne pour voir ma mère. William la tient debout, et elle se cramponne à lui comme si sa vie en dépendait.

– Maman, sanglote-t-elle, des larmes coulant de ses yeux.

Une plainte douloureuse attire à nouveau mon attention vers Nan, et je panique quand je la vois vaciller sur ses pieds, la stupéfaction se mêlant à la joie

sur son vieux visage.

– Ma jolie fille.

Elle commence à s’effondrer, son frêle corps incapable de la tenir plus longtemps sur ses jambes.

– Nan !

Mon cœur s’arrête et je cours vers elle, mais j’arrive trop tard. Gracie me devance et l’attrape, tombant lentement sur le sol avec elle.

– Merci, mon Dieu, de me l’avoir ramenée, sanglote Nan, jetant ses bras autour de ma mère pour l’agripper fermement.

Elles sont collées l’une à l’autre, leurs pleurs étouffés dans le cou l’une de l’autre. Tout le monde les laisse se

câliner toutes les deux sur le bitume, réunies après tant d'années perdues. Je passe quelques instants à regarder tout le monde, ne voyant que des yeux humides. Tout le monde est touché par ces émouvantes retrouvailles. Je me sens comme une pièce d'un monde brisé qui vient juste de se remettre en place. Enfin, je regarde Miller et il hoche la tête pour montrer sa compréhension, me prenant tendrement par le cou. Elles ont besoin d'être toutes les deux. Juste toutes les deux. Et vraiment, profondément, je sais que mon espiègle grand-mère sera très bien sans moi pendant quelque temps.

Et vraiment, profondément, je sais que

Miller a besoin de moi maintenant.

24

– Viens par là.

Miller se baisse pour me prendre dans ses bras quand nous entrons dans la cage d'escalier, mais je le repousse avec fermeté.

– Tu es épuisé, objecté-je, ignorant la pointe d'irritation qui transparaît sur son visage. Je vais marcher.

Je commence à monter lentement les marches afin que son corps fatigué puisse suivre, mais je suis rapidement soulevée du sol, et la surprise me fait

pousser un cri perçant.

– Miller !

– Tu vas me laisser te vénérer, Olivia, dit-il d'un ton sec. Ça, ça me fera du bien.

Je cède en un instant. Je lui accorde tout ce qu'il veut.

Chaque pas résonne dans la cage d'escalier en béton, et je mets mes bras autour de ses épaules, étudiant son visage alors qu'il me porte sur les dix étages. Je n'observe aucun signe de fatigue ou d'effort, et ne remarque que son souffle accéléré et son habituelle beauté impassible.

Je ne peux le quitter des yeux. Je suis en train de revivre le moment où il m'a

portée pour la première fois dans ces escaliers, quand je ne savais rien de cet homme sombre, mais que j'étais déjà obsédée par lui. Rien n'a changé. Ma fascination ne mourra jamais, et toutes ses petites manies sont les bienvenues dans ma vie.

Pour toujours.

Pour l'éternité.

Et même au-delà.

Miller m'a dit une fois qu'il était en chemin pour l'enfer. Et que moi seule pouvais le sauver.

On y a été ensemble.

Mais on en est revenu ensemble.

Je souris intérieurement quand il lance un regard curieux en ma direction,

et qu'il me voit en train de le fixer attentivement.

– À quoi tu penses ? demande-t-il, retournant son attention devant lui alors que nous atteignons son étage.

Je suis placée sur mes pieds avec la plus grande attention, avant qu'il n'ouvre la porte et m'invite à entrer. Je marche à pas feutrés dans son appartement et m'imprègne des lieux. Je ne remets pas en cause ce sentiment d'appartenance.

– Je me dis que je suis heureuse d'être à la maison.

Je souris quand j'entends un léger sursaut dans la respiration de Miller, mais je reste dans la même position,

retrouvant avec plaisir son appartement magnifique et parfait.

– Tu n’as pas vraiment le choix sur ce sujet, grogne-t-il, feignant l’indifférence de manière éhontée alors que je sais que cela veut dire énormément pour lui.

– Nous allons avoir besoin d’une chambre pour le bébé.

Je le taquine, sentant que je vais prendre énormément de plaisir en voyant sa réaction quand il se rendra finalement compte que bébé veut dire désordre. Maintenant qu’il y a de la place dans son esprit pour d’autres choses que des souffrances déprimantes, j’espère qu’il se rendra vite compte de *ça*.

– Je suis d’accord, répond-il

simplement, rendant mon sourire encore plus grand.

– Et il y a aura tout l’attirail pour les bébés, partout et *tout* le temps.

Il n’est pas aussi rapide à contrer ma pique cette fois-ci.

– Dis-m’en plus.

Je ne peux résister à l’envie de voir la panique s’installer sur son visage, et je sais que je vais m’en délecter, alors j’essaye de garder un ton alarmant.

– Des couches, des grenouillères, des biberons, du lait en poudre partout sur le plan de travail de ta cuisine.

Je me mords la lèvre quand la panique s’intensifie sous mes yeux. Il pose ses mains tranquillement dans les

poches de son pantalon et se détend en restant debout, essayant de la dissimuler. Il n'y parvient pas.

– La liste est sans fin, ajouté-je.

Il hausse nonchalamment les épaules en faisant la moue.

– Les bébés sont de toutes petites choses. Je ne les imagine pas causer trop de dérangement.

Je pourrai le serrer à en mourir. Il en a clairement besoin.

– Vraiment, Miller ?

– Eh bien, il n'y aura pas de lait en poudre parce que tu l'allaiteras. Et on trouvera de la place pour tout le reste. Tu es en train de créer des problèmes.

– Ton monde parfait est sur le point

d'exploser en mille morceaux, Miller Hart.

Il me lance ce splendide sourire qui laisse apparaître ses fossettes, ses yeux pétillants et tout le reste. Puis je souris alors qu'il me fixe du regard et m'attrape, me portant à travers le salon avec mon front collé contre son torse.

– Mon monde parfait n'a jamais été aussi parfait et doux, Olivia Taylor.

Il me surprend en m'embrassant passionnément, et je ris dans sa bouche.

– Et cela sera de mieux en mieux avec le temps, ma douce.

– Je suis d'accord, lui dis-je alors qu'il nous amène vers sa chambre, et je pousse un cri quand il me laisse tomber

de ses bras.

J'atterris sur son lit parfait, envoyant valdinguer ses coussins décoratifs un peu partout. Je suis un peu surprise, et encore plus quand Miller se catapulte vers moi, complètement habillé.

– Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je en riant, acceptant sa demande silencieuse et m'ouvrant à lui quand il écarte mes cuisses.

Il commence à tirer les draps autour de nous, les débordant du lit et les roulant en boules toutes froissées. Je ne peux rien faire d'autre que de le regarder s'activer, couinant de surprise et de plaisir quand il commence à nous faire rouler sur le lit, nous emmêlant

ensemble dans le coton blanc.

– Miller !

Je ris, le perdant de vue lui et le reste de la chambre alors que je me retrouve enfouie sous le tissu. Je suis complètement prisonnière, les draps resserrant un peu plus mon corps à chaque fois que j’essaye de bouger, Miller riant et jurant alors qu’il essaye de nous libérer, mais au final il ne fait que nous empêtrer encore plus.

Je roule plusieurs fois sur moi-même. Je me retrouve sous lui, puis au-dessus. Nous sommes fermement unis l’un à l’autre par les draps, nous ne voyons rien mais nous rions.

– Je suis coincée ! gloussé-je,

essayant de libérer mes jambes. Je ne peux pas bouger !

– Fait chier ! jure-t-il, nous faisant à nouveau tourner, mais il va du mauvais côté et mon corps tombe quand il n'y a soudainement plus de lit sous nous.

– Oh ! je hurle alors que nous tombons sur le sol dans un lourd fracas. Je ris à gorge déployée maintenant, sentant Miller tirer les draps dans tous les sens pour essayer de me retrouver.

– Mais où t'es, bon Dieu ? grogne-t-il.

Je ne peux voir que le coton. Il y a du coton blanc et brillant partout, mais je peux sentir sa présence et son odeur, et quand les draps sont enfin soulevés de

mon visage, je peux aussi le voir. J'en ai le souffle coupé.

– Ça devient une habitude de tomber du lit, chuchote-t-il, cerclant son nez autour du mien avant de saturer mes sens avec un vrai gros baiser langoureux, chargé d'une vie d'amour et d'une tonne de désir exquis. Tu as un goût divin.

Nos langues dansent délicatement ensemble, nos mains se promènent sur nos corps, et nos yeux restent ouverts, verrouillés et brûlant d'une passion fouguese. Une fois de plus, il n'y a que moi et Miller dans notre propre petite bulle de bonheur, comme tant de fois auparavant, sauf que cette fois il n'y a pas de monde cruel qu'il faut affronter à

l'extérieur de cet appartement.

On en a fini avec lui.

Notre nuit est désormais notre vie. Et bien plus que ça aussi.

– Je t'aime de tout mon être, Miller Hart, marmonné-je dans sa bouche, souriant quand je sens ses lèvres s'étirer.

– Cela me rend très heureux.

Il se recule et commence à effectuer une série de gestes, clignant nonchalamment des yeux, ouvrant légèrement les lèvres, et me fixant avec un regard intense, presque voilé. C'est comme s'il savait que chacune de ces caractéristiques avait contribué à ma fascination originale et qu'il me les

rappelait une à une. Mais il n'en a pas besoin. Je ferme les yeux et les vois. Je garde mes yeux ouverts et je le vois. Mes rêves sont ma réalité, mais maintenant tout va bien. Il n'y a plus besoin de se cacher. Je peux l'avoir le jour, la nuit, dans mes rêves *et* dans la vraie vie. Il m'appartient.

– Tu froisses mon costume, ma douce.

Il a le visage impassible. Cela me fait rire bruyamment. S'il y a bien une chose qui peut le préoccuper maintenant, c'est bien ses foutus costumes.

– Qu'est-ce qui te rend si joyeuse ?

– Toi ! gloussé-je. Seulement toi.

– Excellent, conclut-il rapidement en se relevant. Cela me rend heureux aussi.

Il attrape mes mains et me tire en position assise.

– Je veux faire quelque chose.

– Quoi ?

– Chhhut, souffle-t-il alors qu'il m'aide à me lever, tirant doucement sur ma main. Viens avec moi.

Il prend légèrement ma nuque et mes yeux se ferment, savourant la douceur de sa caresse sur ma peau, la chaleur jaillissant de sa main et rampant le long de ma chair. De mon cou à mes orteils, je suis immergée dans le confort et l'ardeur provoquée par ses touchers.

– Terre à Olivia, murmure-t-il dans mon oreille, me faisant ouvrir les yeux.

Je souris à travers mes yeux resserrés

et pleins de désir, et le laisse me guider jusqu'à son studio. Mon sentiment de paix et de tranquillité s'intensifie quand nous entrons dans la pièce.

– Qu'est-ce qu'on fait ici ?

– Quelqu'un m'a dit un jour que ça serait plus satisfaisant de peindre quelque chose que je trouve beau en chair et en os.

Il me guide sur son canapé et me pousse dessus, levant mes jambes et les plaçant dans la longueur du sofa.

– J'aimerais mettre en pratique cette théorie.

– Tu vas me peindre, *moi* ? demandé-je, légèrement interloquée.

Il peint des paysages et des maisons.

– Oui, répond-il avec un ton définitif, me laissant muette et stupéfaite sur le canapé.

Il s’approche d’un chevalet, le tirant jusqu’au centre de la pièce.

– Enlève tes vêtements, ma douce.

– Nue ?

– Exact.

Il ne me regarde pas.

Je hausse les épaules dans mon coin.

– Est-ce que tu as déjà peint un objet vivant ? demandé-je, m’asseyant et me baissant pour pousser mon pantalon de mes jambes.

Je veux lui demander s’il a déjà peint une personne, et quand il lève des yeux souriants vers moi, je remarque que ma

question a été décryptée et qu'il sait exactement ce que je veux dire.

– Je n'ai jamais peint une personne, Olivia.

J'essaye de ne pas laisser transparaître mon soulagement, mais mon visage me trahit et je souris avant de pouvoir le stopper.

– C'est mal si *cela* me fait immensément plaisir ?

– Non.

Il rit calmement, prenant une toile blanche posée contre le mur et la place sur le chevalet.

Je lui parle et le regarde par-dessus le dossier du canapé qui fait face à la vue, de l'autre côté de la pièce. Comment

peut-il me peindre alors que je suis cachée ?

Je suis en train d'enlever mon haut quand il s'approche de moi, et je m'attends à ce qu'il tourne le canapé pour qu'il me fasse face, mais au lieu de cela il m'aide à enlever mes sous-vêtements, lentement, et lutte avec mon corps jusqu'à ce que mes fesses nues reposent sur le dos du canapé en cuir, les pieds posés sur l'assise. Mon dos nu est exposé vers la pièce, et je regarde le magnifique panorama de Londres, où seules les lumières des immeubles mettent en valeur le splendide paysage architectural.

– Cela serait tellement mieux de faire

ça pendant la journée, dis-je, secouant mes cheveux au-dessus de mes épaules et plaçant mes mains sur le dossier du canapé, de chaque côté de mes hanches. Tu verrais bien mieux les immeubles.

Je frissonne quand la chaleur de son souffle rencontre ma peau, et rapidement après cela, ses lèvres. Il m'embrasse sur le dos et remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'au creux de mon oreille.

– S'il faisait jour, tu ne serais pas le sujet principal.

Il prend ma tête et la tourne jusqu'à ce que je regarde ses yeux bleus.

– Tu es tout ce que je vois.

Il m'embrasse tendrement, fredonnant

de plaisir, et je me détends sous les mouvements doux de ses lèvres attentives.

– Jour ou nuit, je ne vois que toi.

Je ne dis rien. Je le laisse couvrir mon visage de baisers avant qu'il ne tourne ma tête vers la fenêtre et qu'il me laisse assise sur le dossier du sofa, nue et m'en moquant complètement. J'essaye d'admirer le paysage illuminé de Londres, un panorama dans lequel je peux facilement me perdre, mais entendre Miller s'affairer derrière moi est bien trop distrayant. Alors je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et le vois prendre des pinceaux et des tubes de peinture, son grand corps légèrement

baissé, sa mèche rebelle chatouillant son front. Je souris quand je le vois la soulever d'un souffle, incapable de la pousser avec ses mains pleines d'outils d'artiste. Il place tout ce dont il a besoin et enlève sa veste de costume avant de tirer sur les manches de sa chemise, mais tout le reste reste en place ; son gilet, sa cravate.

– Tu vas peindre dans ton nouveau costume ? demandé-je, regardant alors qu'il marque une pause dans ses préparatifs.

Cela serait une avancée significative, pour Miller.

– Ne faisons pas toute une histoire de ça.

Il ne me regarde pas et continue rapidement à se préparer pour la séance de peinture.

– Baisse la tête et regarde vers ton épaule gauche.

Je fronce les sourcils.

– Mon épaule gauche ?

– Oui.

Il s'approche tranquillement, plongeant un pinceau dans de la peinture rouge. Mes yeux le suivent jusqu'à ce qu'il soit debout devant mon dos. Puis il prend le fin pinceau et l'amène vers mon épaule. Je regarde alors qu'il écrit trois mots sur ma chair.

JE T'AIME.

– Je ne l'avais pas encore écrit sur

ton épaule gauche. N'enlève pas tes yeux de ces mots.

Il embrasse mon visage souriant et me laisse à nouveau. Mais je ne le regarde pas prendre position derrière son chevalet. Je garde les yeux rivés sur ces trois mots. Ils sont bien plus attirants que les immeubles londoniens.

Je ne bouge que lorsque je cligne des yeux. Mais sinon je n'ai aucun problème à rester immobile comme une statue. La direction de mon regard sur mon épaule me permet de voir ses mouvements mais pas son visage, ce qui ne m'irrite que légèrement. Ce qu'il est en train de faire le détend, et je suis plus qu'heureuse de l'aider. Les secondes semblent des

minutes, et les minutes des heures. Je suis une statuette pour lui, et je profite de ce moment calme pour permettre à mon esprit de réfléchir à tout ce que nous avons enduré et prévoir ce que nous promet notre futur.

Un futur qui comprend notre bébé, ma mère et mon père. Je n'ai plus de place pour la rancœur. Notre nouvelle vie commencera sans problème. Propre et immaculée. Mon esprit est purifié et ainsi en sera notre vie. Je me sens totalement apaisée désormais. J'inspire avec sérénité et me souris à moi-même.

– Terre à Olivia.

Son ton voluptueux me sort de ma satisfaction et me réveille. Puis je sens

le picotement de sa proximité parcourir ma peau nue. Je regarde par-dessus mon épaule et le trouve debout derrière moi, mais il a l'air aussi immaculé que la dernière fois que je l'ai regardé. Il n'y a aucune trace de peinture sur lui.

– Est-ce que tu pensais à moi ?

Ses mains propres se posent sur mes hanches, et son torse sur mon dos, m'enveloppant dans ses vêtements de luxe.

– Exactement.

Je retire mes mains du dossier du canapé et les place sur les siennes, me sentant un peu engourdie, maintenant que j'ai enfin bougé.

– Combien de temps suis-je restée

là ?

– Quelques heures.

– Je ne sens plus mes fesses.

Elles sont complètement ankylosées, et je suppose que mes jambes le seront aussi si j'essaye de me lever.

– Là.

Il me soulève et me laisse poser les pieds au sol, me soutenant jusqu'à ce que je sois sûre que je ne vais pas m'effondrer par terre.

– Tu as mal ?

Ses mains glissent vers mon cul et commencent à le masser, redonnant vie à mon arrière-train.

– Juste un peu engourdie.

Je tiens encore ses épaules tandis

qu'il passe du temps à faire travailler ses mains fermes sur moi, finissant sur mon ventre. Il arrête ses mouvements circulaires et regarde vers le bas, mais il ne dit rien pendant un long, très long moment. Je le laisse avoir son moment, heureuse de le voir me regarder.

– Est-ce que tu croies qu'il sera parfait ? demande-t-il, sincèrement préoccupé. Cela me fait sourire affectueusement.

– Dans tous les domaines, dis-je, parce que je sais qu'il sera comme... tout comme Miller. Il ?

Il me regarde, et je découvre des yeux brillant de joie.

– Je le sens. C'est un garçon.

– Comment peux-tu en être si sûr ?

Il secoue un peu la tête, se détournant de mon regard curieux et amusé.

– Je le sens, c'est tout.

Il ment. Je prends son menton mal rasé et soulève sa tête.

– Dis-m'en plus.

Il essaye de plisser les yeux, mais ils brillent trop follement pour cela.

– J'en ai rêvé, dit-il, terminant son massage et menant ses mains vers mes cheveux.

Il joue avec, tortillant quelques mèches çà et là avant de tout remettre en place.

– Je me suis permis de rêver à l'impossible. Comme je l'ai fait avec

toi. Et maintenant je t'ai.

Mes épaules s'affaissent sous un soupir enjoué et son visage tombe vers le mien.

Il va me vénérer.

Doucement, lentement, parfaitement.
À la Miller Hart.

– J'ai besoin de te faire l'amour, Olivia, marmonne-t-il dans ma bouche, me tournant légèrement pour que ses lèvres puissent glisser sur ma joue, mon oreille, mes cheveux. Penche-toi.

Il attrape ma taille légèrement, et recule de quelques pas, prenant mes hanches avec lui.

– Les mains sur le canapé.

Je fredonne mon approbation et passe

les bras sur le dossier du vieux canapé élimé, l'entendant ouvrir son pantalon. Il n'a pas prévu de perdre du temps à se déshabiller, ce qui me va très bien. Je suis nue comme au jour de ma naissance, et Miller est complètement habillé, mais je sens que cette situation lui procure une force supplémentaire. Il a besoin de cette force maintenant.

– Est-ce que tu mouilles pour moi ? demande-t-il en glissant ses doigts entre mes cuisses et en les plongeant vers ma chaude moiteur.

Je l'invite à entrer, je le supplie d'entrer. Je geins en guise de réponse, bien que je n'en aie pas besoin. Je suis saturée.

– Elle est toujours prête pour moi, murmure-t-il, se penchant et embrassant le centre de mon dos avant de me lécher jusqu’au cou. Et elle sait comment je me sens lorsque je ne peux pas voir son visage.

J’inhale de plaisir et fais comme il me demande, tournant mon visage sur le côté pour qu’il puisse voir mon profil et que je puisse me perdre en lui. Ne pas voir son torse nu n’est pas un problème. Mes yeux restent collés à son visage.

– C’est mieux.

Il retire ses doigts, me laissant me sentir vide et rejetée, mais pas pour longtemps. Ils sont rapidement remplacés par le doux gland de sa

grosse queue, titillant mon orée en étalant mon humidité partout. Je gémiss, secouant la tête en un appel silencieux. Il le remarque directement.

– Je n’ai pas envie de te faire attendre, ma douce.

Il pousse en avant dans une profonde plainte, sa tête tombant en arrière mais ses yeux toujours bloqués dans les miens.

Mes doigts se plantent dans le doux canapé, et mes bras deviennent rigides. Je me recule violemment sans penser à la vive douleur que cela pourrait causer.

– Putain !

– Chhhhut, m’intime-t-il dans un souffle étranglé, ses hanches

commençant à aller et venir.

– C'est trop bon.

Il sort de mon passage en tremblant et se déhanche immédiatement vers l'avant à nouveau, s'enfonçant énergiquement entre mes fesses.

Ma respiration devient instantanément saccadée et haletante.

– J'aime ce bruit.

Il se retire encore et plonge en avant, entretenant mes gémissements entêtants.

– J'aime tellement ce bruit.

– Miller, dis-je dans un souffle, m'efforçant de garder mon corps en place pour lui, mes pieds se décalant pour élargir ma posture et lui donner une meilleure perspective. Oh mon Dieu,

Miller !

– C'est bon, hein ?

– Oui.

– Ce qu'il y a de mieux ?

– Oui !

– Je suis d'accord, ma douce.

Il est dans son rythme de croisière maintenant, s'enfonçant lentement, se déhanchant encore et encore contre moi.

– Je prends mon temps avec toi, promet-il. Toute... la... nuit.

Ça me va très bien. Je veux rester collée à lui pour toujours.

– On commence ici.

Il s'enfonce en vacillant, pénétrant plus avant. Je gémiss à nouveau, me concentrant sur les picotements que je

ressens alors qu'il va toujours plus profond.

– Puis je vais te prendre contre le frigo.

Se retirant, je vois son torse s'étirer sous sa chemise et son gilet alors qu'il prend une grande inspiration.

– Dans la douche.

Il revient vers l'avant. Je fais appel à toutes mes forces internes pour ne pas fermer les yeux.

– Sur ma table de peinture.

Ses hanches s'écrasent dans mes fesses, me poussant sur mes orteils dans un râle.

– Dans mon lit.

– S'il te plaît, supplié-je.

- Sur le canapé.
- Miller !
- Sur la table de la cuisine.
- Je jouis.
- Sur le sol.
- Oh mon Dieu !
- Je vais te prendre partout. *Bang !*
- Arhhhhh !
- Tu as besoin de jouir ?
- Oui !

L'urgence a pris le dessus. Je tremble et je transpire. J'essaye d'avaler de l'air et me tends – tout pour ralentir l'orgasme que je sens arriver à une vitesse prodigieuse. Il va être intense. Il va faire défaillir mes jambes et brûler ma gorge déployée en un terrible

hurlement de jouissance.

– Ça vient ! je crie en sachant que rien ne pourra arrêter ça.

– Ne me prive pas de ces yeux, m'avertit-il, regardant et sentant mes mouvements et mes pensées frénétiques. Ne me les cache pas, Olivia.

Il se déhanche encore et encore, chacun de ses coups étant donné de manière plus précise que le précédent. Sa technique, son rythme, et sa vitesse ne sont pas compréhensibles à moins d'y être soumis. Et je le suis. Je les comprends totalement. Cela me fait partir dans une euphorie merveilleuse et époustouflante. Je crierais si je pouvais parler. Je déglutis plusieurs fois, et

quand je le sens tressaillir et gonfler en moi en jurant les dents serrées, je comprends également qu'il est sur le point de venir.

– Je veux qu'on jouisse ensemble, dit-il dans un souffle, augmentant son rythme légèrement, se tapant contre mon cul, plongeant ses doigts sur ma taille.

– OK ?

Je hoche la tête, regardant ses yeux fumer et ses paupières se fermer alors qu'il me tire contre lui constamment, avec un certain degré de force désormais.

Mon esprit s'embrume et un brouillard de plaisir passe à travers mon corps comme une tornade, me faisant

presque perdre l'équilibre.

– Miller ! je crié en retrouvant finalement ma voix. Miller, Miller, Miller !

– Oh putain de merde ! brame-t-il, me tirant contre lui et me gardant là, gigotant au-dessus de moi.

Il tremble, et ses yeux se ferment, ce qui me permet de laisser tomber ma tête d'épuisement, sentant son corps m'inonder. Me chauffer. Me compléter. Me remplir.

– Mon Dieu, Olivia, tu es une putain de déesse.

Il tombe en avant, le tissu de son costume rencontrant mon dos transpirant, et il respire de manière erratique dans

mon cou.

Nous sommes éreintés, luttant tous les deux pour retrouver notre souffle. Mes yeux sont lourds, mais je sais que je ne vais pas avoir le droit de dormir.

– Je vais te vénérer toute la nuit.

Il se soulève de mon dos nu et me retourne dans ses bras, puis passe un moment à essuyer mon visage recouvert de sueur avant d'en embrasser les moindres recoins.

– Au frigo, murmure-t-il.

25

Je suis ankylosée. Je souffre délicieusement entre les cuisses, allongée les membres en croix dans le lit de Miller avec les draps entortillés autour de ma taille, mon dos nu exposé à l'air frais de la chambre. Je suis collante de transpiration, et je suis sûre que mes cheveux forment un tas de mèches blondes partant dans tous les sens. Je n'ai aucune envie d'ouvrir les yeux. Alors au lieu de ça, dans mon obscurité, je me repasse chaque seconde de la nuit

dernière, encore et encore. Il m'a bien prise dans tous les endroits possibles. Deux fois de suite. Je pourrais dormir pendant une année, mais l'absence de Miller se fait rapidement remarquer dans mon esprit endormi et je tapote sur le lit au cas où mon détecteur de Miller me joue des tours. Bien sûr, il ne trouve rien et je lutte avec les draps jusqu'à ce que je sois assise et que je soulève ma crinière pleine de sueur de mon visage endormi. Il n'est pas là.

– Miller ?

Je regarde vers la salle de bains, voyant la porte grande ouverte, mais aucun son ne semble s'en échapper, alors, avec un sourcil baissé, je

commence à me frayer un chemin vers le côté du lit, m'arrêtant quand je sens quelque chose tirer sur mon poignet.

– Qu'est-ce que... ?

Il y a un fin fil de coton blanc enroulé autour de mon poignet, et je le prends avec ma main libre et joue avec, remarquant qu'un long fil s'étend à partir du nœud. Je suis le fil des yeux, le voyant mener à la porte de la chambre. Je fais une moue, à la fois inquiète et souriante, et je me lève.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? demandé-je dans la chambre vide, poussant les draps autour de moi et prenant le fil de mes deux mains. Gardant le fil en main, je marche lentement vers la porte et

l'ouvre, entrant dans le couloir, en écoutant attentivement.

Rien.

Me demandant ce qu'il se passe, je garde le fil et le suis en bas jusqu'à l'entrée, souriant en avançant, jusqu'à ce que je me trouve dans le salon de Miller, mais le guide continue de courir, et mon sourire s'efface quand il m'entraîne à travers la pièce et m'amène face à l'une des peintures de Miller.

Ce n'est pas l'un des célèbres monuments de Londres.

C'est une nouvelle toile.

Moi.

Mes paumes se mettent sur ma bouche, stupéfaite par ce que je regarde.

Mon dos nu.

Mon regard vitreux trace les courbes de ma fine taille, se laissant entraîner vers mon bassin posé sur le canapé, et remonte ensuite jusqu'à ce qu'il fixe le profil de mon visage tourné vers mon épaule.

Je suis sereine.

Je suis nette.

Je suis parfaite.

Il n'y a rien d'abstrait dans la représentation qui est faite de moi. Chaque détail de ma peau, le côté de mon visage, et mes cheveux, tout est impeccablement clair. Tout mon corps est net. Il n'a pas utilisé son style de peinture habituel consistant à troubler

l'image ou à la rendre rebutante.

Sauf pour l'arrière-plan et la vue derrière mon corps nu. Tous les immeubles qui découpent le ciel forment un amas de couleurs, surtout du noir et du gris avec des touches de jaune pour rehausser l'intensité des lumières. Il a parfaitement capturé la vitre de la fenêtre, et bien que cela défie les possibilités, mon reflet est incroyablement net aussi – mon visage, ma poitrine nue, mes cheveux...

Je secoue lentement la tête et me retrouve avec le souffle coupé quand je retire mes paumes de ma bouche, m'avançant avec hésitation. L'huile est luisante. Elle n'est pas complètement

sèche, alors je m'empêche de la toucher, même si mes doigts sont attirés vers la peinture pour tracer les lignes de mon corps avec mes yeux *et* avec mes doigts.

– Mon Dieu, Miller, dis-je, éblouie par la beauté de ce que je regarde – pas parce que c'est moi qui suis peinte mais parce qu'elle est l'œuvre de mon bel homme ravagé.

Il ne cessera jamais de m'impressionner. Son esprit torturé, sa puissance, sa tendresse... son incroyable talent.

Je suis peinte à la perfection, presque vivante, mais je suis entourée d'un amas de peinture. Je commence à comprendre quelque chose, lorsqu'un petit bout de

papier attire mon regard sur le coin en bas à gauche de la peinture. M'avançant avec une très légère incertitude, parce que Miller a l'habitude de me briser le cœur avec ses petits mots, je prends le papier et le déplie, commençant à me mordre la lèvre inférieure.

Ce ne sont que cinq mots.

Et ils me bouleversent.

Je ne vois que toi.

Son message commence à se troubler alors que les larmes s'amassent dans mes yeux, et je les essuie furieusement lorsqu'elles tombent et coulent le long de mes joues. Je le lis encore dans un petit sanglot et regarde la peinture pour me rappeler sa splendeur. Je ne sais pas

pourquoi je fais ça.

Cette image et ces mots sont déjà imprimés dans mon esprit, après seulement quelques minutes passées à m'en imprégner. Je veux sentir les feux d'artifice exploser sous ma peau, j'ai besoin de sentir Miller, j'ai besoin de le voir, mais après quelques instants à le supplier silencieusement de me rejoindre, je suis encore seule face à la peinture.

Mais je me rappelle alors du fil attaché à mon poignet et je le prends, remarquant qu'il ressort de l'autre côté de la peinture, alors je me détache de celui qui me connecte au tableau et prends le nouveau fil, le suivant jusque

dans la cuisine, faisant la moue lorsque je remarque qu'un autre fil ressort de la pièce. Cela m'informe rapidement que ma quête n'est pas encore terminée, et aussi que Miller n'est pas dans la cuisine. Mais je découvre un énorme désordre sur la table, et je suis soudainement frappée par une légère odeur de brûlé, mais c'est ce désordre très inhabituel qui attire mon attention. Je vois des ciseaux, des bouts de papier étalés partout, et une grande casserole. Je regarde à l'intérieur, trop curieuse pour m'empêcher, et sursaute en voyant le contenu incendié.

– Oh..., je murmure, retournant mon attention vers la table et fixant les

papers déchirés et découpés qui y sont étalés. Je vois les pages d'un agenda. J'en prends quelques-unes et les tourne dans la main, cherchant le moindre élément qui pourra me confirmer que c'est bien ce que je pense. Et voilà. L'écriture de Miller.

– Il a brûlé son journal de rendez-vous, murmuré-je, laissant les bouts de papier voleter jusqu'à la table.

Et il a laissé tout ce bordel derrière lui ? Je ne sais pas ce qui me choque le plus. Je continuerais à me concentrer sur cette question si mon attention n'était attirée vers une photographie. Tous les sentiments que j'ai ressentis quand j'ai regardé cette photo pour la première fois

me frappent comme un coup de massue – l'impuissance, la tristesse, le chagrin – et je recommence à pleurer, mais je prends néanmoins la photo de Miller enfant sur la table et la regarde pendant un moment. Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit de la retourner, bien que je sache que l'arrière est vierge.

Pourtant, ce n'est plus le cas.

L'écriture de Miller en recouvre le verso, et je commence à pleurer comme un bébé en passant les yeux sur son nouveau message.

Jour ou nuit, seulement toi.

Viens me trouver, ma douce.

Je reprends rapidement mes esprits,

maintenant paniquée pour une autre raison. Je laisse le bordel derrière moi et j'attrape le fil, le suivant rapidement et ne bronchant pas d'un poil quand je remarque qu'il m'amène vers la porte d'entrée. Je suis à l'extérieur de son appartement, luttant contre le drap qui me couvre tout en gardant mon cap, mais je suis brutalement arrêtée quand la piste entre dans une impasse et que le fil disparaît.

Entre les portes de l'ascenseur.

– Oh, mon Dieu, hurlé-je, appuyant sur le bouton comme une folle, mon cœur douloureux battant par saccades contre ma cage thoracique. Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu.

Chaque seconde semble être des siècles alors que j'attends impatiemment que l'ascenseur s'ouvre, appuyant encore et encore sur le bouton sans raison, seulement pour avoir quelque chose à frapper physiquement.

– Ouvre-toi !

Ding !

– Oh, Dieu merci !

Le fil tombe au sol à mes pieds quand la porte commence à s'ouvrir.

Et les feux d'artifice me frappent comme une tornade. C'est une véritable bourrasque, qui me prend tout entière, me faisant perdre la tête et me donnant le vertige, m'empêchant quasiment de voir.

Mais je le vois *lui*.

Je lance la main contre le mur pour m'empêcher de m'effondrer sous la surprise. Ou est-ce du soulagement ? Il est assis sur le sol de l'ascenseur, le dos contre le mur, la tête baissée, et le fil mène à une boucle passée autour de son propre poignet.

Qu'est-ce qu'il peut bien faire là ?

– Miller ?

Je m'avance lentement, méfiante, me demandant dans quel état il doit être et comment je dois le prendre.

– Miller, bébé ?

Sa tête se lève. Il ouvre lentement mes yeux. Et ma respiration se bloque quand ses yeux bleus perçants plongent sur moi.

– Il n’y a rien que je ne pourrais faire pour toi, ma douce, dit-il dans un souffle en s’approchant de moi. Rien que je ne *ferais*.

Il incline la tête doucement pour me faire signe de venir vers lui, ce que je fais sans réfléchir, pressée de le reconforter. Pourtant, je ne sais toujours pas ce qu’il peut faire dans cet ascenseur. Pourquoi se mettrait-il dans une telle situation ? Je prends sa main et contracte mes muscles pour l’aider à se lever, mais je suis tirée sur ses genoux avant de pouvoir réagir et de le tirer de ce trou monstrueux.

– Qu’est-ce que tu fais ? je demande en résistant à l’envie de me battre avec

lui.

Il lutte pour me garder en place.

– *Tu vas me donner mon truc.*

– Quoi ?

Je suis confuse. Il veut son *truc* dans un sinistre ascenseur ?

– J’ai demandé une fois, lâche-t-il impatientement, et il le pense de tout son cœur. Pourquoi est-ce qu’il fait ça ?

Avec rien d’autre à dire et n’ayant pas la permission de l’aider à sortir de cet enfer, je prends ma seule option et passe mes bras autour de lui, me serrant contre son torse. Ce n’est qu’après de longues minutes de farouches câlins que je remarque qu’il ne tremble plus. Et tout devient clair.

– Tu es venu là-dedans volontairement ? demandé-je en me disant qu’il n’a pu tomber dans cet ascenseur par accident.

Il ne répond pas. Il respire contre mon cou, son cœur battant calmement contre ma poitrine, sans aucun signe de détresse. Combien de temps est-il resté ici ? Je ne le lui demande pas. Je doute d’avoir une réponse dans tous les cas, alors je le laisse me serrer contre son cœur, entendant la porte se fermer derrière moi. Je détecte très clairement un soubresaut dans le battement de son cœur à ce moment-là.

– Épouse-moi, dit-il calmement.

– Quoi ? je hurle, me levant de ses

genoux. Je ne l'ai certainement pas bien entendu. Ce n'est tout simplement pas possible. Il ne veut pas se marier. Mes yeux fixent son visage, remarquant qu'il est tout à coup plein de transpiration.

– Tu m'as bien entendu, répond-il, restant incroyablement immobile. Il ne bouge que ses lèvres, qui s'écartent lentement pour parler. Ses grands yeux bleus ne clignent même pas, ce sont juste des trous brûlants exposés à mon visage ébahi.

– Je... C'est... Je pensais...

– Ne me fais pas répéter, me prévient-il sur un ton plat, la surprise me faisant fermer la bouche. J'essaye de former des mots cohérents. Mais je ne peux pas.

Mon esprit est fermé en moi. Alors je fixe simplement son visage impassible, attendant la moindre chose qui me donnera la preuve que j'ai bien entendu ce que j'ai cru entendre.

– Olivia...

– Dis-le encore ! je hurle en reculant face à ma propre rudesse mais refusant de m'excuser. Je suis trop médusée. Le léger tressaillement de ses lèvres me ferait automatiquement boucher les miennes d'habitude. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui je ne sers à rien.

Miller prend une longue inspiration, s'avance vers moi, attrape le drap autour de ma poitrine avec ses poings, et me

tire vers lui. Nous sommes nez contre nez, ses yeux bleus scintillant dans mes saphirs pleins de doute.

– Épouse-moi, ma douce. Sois mienne pour toujours.

Mes poumons brûlent alors que je retiens mon souffle. Je ne voulais pas faire de bruit quand il a répété ce que je pensais qu'il avait dit, pas même le son de ma respiration.

– Oooh, dis-je dans un souffle, montrant que je viens de comprendre. Je pensais que tu ne voulais jamais m'épouser officiellement ?

Je m'étais faite à l'idée. Ses mots écrits et ses paroles pleines de promesses sont bien plus que suffisants

pour moi. Comme Miller, je n'ai pas besoin de témoins ou de religion pour valider ce que l'on a.

Ses lèvres délicieuses se redressent.

– J'ai changé d'avis, et on ne va plus en parler.

J'en reste bouche bée. Juste comme ça ? Je lui demanderais bien ce qui a changé, mais je pense que c'est probablement évident, alors je ne vais pas lui poser la question. Je m'étais dit que Miller avait raison, et je le croyais vraiment. Peut-être parce qu'il semblait sensé, ou peut-être parce qu'il semblait si catégorique.

– Mais pourquoi es-tu dans l'ascenseur ?

Mes pensées sortent de ma bouche alors que je m'assieds devant lui, essayant de me concentrer sur ce qu'il se passe.

Miller tombe dans ses pensées et jette un coup d'œil hasardeux autour de lui, mais il recentre rapidement son attention sur moi.

– Je peux tout faire pour toi.

Il parle calmement, sûrement.

J'ai compris.

S'il peut faire ça, alors il *peut* vraiment tout faire pour moi.

– Ma vie vient de rentrer dans l'ordre, Olivia Taylor. Maintenant je suis qui je suis censé être. Ton amant. Ton ami. Ton mari.

Il baisse son regard vers mon ventre, et je le regarde avec émerveillement alors que ses yeux prennent un ton apaisé. Ce sont des yeux souriants.

– Le père de notre enfant.

Je ne bouge pas et ne dis rien alors qu'il fixe mon ventre pendant ce qui semble être une éternité. Cela me laisse du temps pour intégrer ce qu'il vient de me dire. Miller Hart n'est pas un homme normal. C'est un homme qui est quasiment impossible à décrire. Je pense que j'en suis capable désormais. Parce que je le connais. Tous ceux qui l'ont rencontré, dont moi une fois, ont utilisé des mots qu'ils pensaient appropriés quand il s'agissait de décrire

Miller.

Détaché. Sans émotion. Peu aimant.
Pas aimable.

Il n'a jamais été toutes ces choses, bien qu'il ait essayé autant que possible de les incarner. Et il y est pourtant bien arrivé. Il repoussait le positif et attirait le négatif. Comme avec ses tableaux, il ternissait sa beauté naturelle. Les murs qui entouraient Miller Hart étaient construits si hauts, qu'il courait le risque que personne ne puisse les franchir. Parce que c'est comme ça qu'il souhaitait être. Je n'ai pas démolis ces murs toute seule. Brique après brique, il les a démantelés avec moi. Il voulait me montrer l'homme qu'il voulait vraiment

devenir. Pour moi. Il n'y a rien dans ce monde qui pourrait me donner plus de plaisir ou de satisfaction que de voir Miller sourire. Une chose simple, je sais, mais pas dans notre monde. Chaque sourire qu'il me donne est la preuve d'un véritable bonheur, et malgré son attitude cool et impassible, je n'aurai plus jamais de difficulté à le lire. Ses yeux sont une mer d'émotions, et je suis sûre d'être la seule à pouvoir les déchiffrer. J'ai terminé le programme de reconfiguration Miller Hart. J'ai gagné cette putain de course. Mais je sais très bien que je ne l'ai pas courue toute seule. Nos mondes se sont fracassés l'un dans l'autre et ont explosé. Je l'ai

décrypté et il m'a décryptée.

Il y avait lui, et il y avait moi.

Et maintenant il n'y a plus que nous.

– Tu peux être qui tu veux, murmuré-je en m'avancant, mue par le besoin d'être plus près de lui.

Une paix incroyable jaillit de ses yeux quand nous nous regardons à nouveau.

– Je veux être ton mari.

Il parle doucement et calmement.

– Épouse-moi, Olivia Taylor. Je t'en supplie.

Sa demande me coupe le souffle.

– S'il te plaît, ne me fais pas répéter, ma douce.

– Mais –

– Je n'ai pas fini.

Ses doigts se posent sur mes lèvres pour me faire taire.

– Je veux que tu sois mienne de toutes les façons, y compris devant Dieu.

– Mais tu n'es même pas pratiquant, je lui rappelle stupidement.

– S'il t'accepte comme mienne, alors je serai ce qu'il veut que je sois. Épouse-moi.

Je m'effondre de joie et me jette dans ses bras, me sentant submergée par l'intensité de mes sentiments pour mon parfait gentleman.

Il m'attrape. Il me serre fort. Il injecte une dose incroyable de certitude en moi.

– Comme tu veux.

Je le sens sourire dans mon cou et me

serrer plus fort dans ses bras.

– Je vais laisser parler mon intuition, dit-il calmement, et je vais suggérer que ça veut dire oui.

– Exact, murmuré-je, souriant dans son cou.

– Bien. Maintenant fais-moi sortir de ce putain d'ascenseur.

ÉPILOGUE

Six ans plus tard.

Ça dépasse d'au moins cinq millimètres. Et cela m'emmerde à un point inimaginable. Mes mains se contractent et mes doigts battent de plus en plus rapidement à chaque seconde.

Tout va bien. Tout va bien. Tout va bien.

– Non ça va pas bien, putain ! je hurle intérieurement, me penchant et poussant mon ordinateur portable légèrement vers la gauche.

Je sais que mon sentiment de soulagement est déraisonnable, vraiment, je le sais, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi je devrais laisser mon ordinateur si horriblement de travers alors qu'il ne suffit que d'une seconde de mon temps pour que je puisse le remettre à sa place. Je fronce les sourcils et m'adosse à mon fauteuil, me sentant bien mieux maintenant. La thérapie est clairement en train de porter ses fruits. Un léger bruit tire mon attention loin de mon ordinateur portable parfaitement placé, en direction de la porte de mon bureau. Une vague délicieuse de bonheur et de plein d'autres émotions mélangées me

traverse le corps comme un éclair, des feux d'artifice commençant à exploser sous ma peau alors que je sais qu'elle est près de moi.

Ma douce. Elle est là.

Je souris et prends la télécommande, appuyant sur le bouton qui fait apparaître mes écrans de contrôle. Cela prend du temps, mais je n'ai pas peur qu'elle entre, même si elle connaît le code. Elle m'attendra. Comme elle le fait d'habitude.

Les écrans se déploient, et je soupire quand elle apparaît sur la grande télévision du milieu, son joli petit corps habillé d'un pantalon corsaire noir et d'un charmant chemisier blanc

parfaitement arrangé, ses cheveux en cascade sur ses épaules. Si j'en avais envie, je pourrais poser mes pieds sur mon bureau, m'affaler dans mon fauteuil, et je resterais comme ça pendant tout le reste de la journée à la regarder. Mais je n'ai pas trop envie de salir mon bureau avec mes chaussures, et aucune thérapie ne résoudra ça. Alors je reste avec ma tête posée contre le dossier de mon fauteuil, tapotant la télécommande sur l'accoudoir et souriant quand mon regard se pose sur ses pieds mignons. La couleur d'aujourd'hui : corail, et bien que ça dénote un peu avec le style classique et élégant de sa tenue de travail, cela n'est pas grave du tout.

Cela ne l'a jamais été, et cela ne le sera jamais. Ma douce doit en avoir cinquante paires, et je sais qu'elle en aura encore plus. Grâce à moi. Je ne peux pas m'en empêcher. À chaque fois que je vois une nouvelle couleur, je me retrouve dans le magasin et sors avec une nouvelle paire, parfois deux, voire trois pour les grandes occasions. À chaque fois que je lui offre une nouvelle teinte, le bonheur que je lis sur son visage dépasse les frontières du plaisir. En fait, je pense que je suis devenu légèrement obsédé par les Converse de toutes les couleurs. Je fronce les sourcils. Légèrement ? D'accord, je fais des recherches sur Google dès que j'ai

du temps, et réserve peut-être un jour par-ci par-là pour me consacrer exclusivement à la recherche de Converse. Cela ne fait pas de moi un obsédé. Un enthousiaste, peut-être. Oui, un enthousiaste. Je vais dire ça, et je me fous de ce que peut dire ma thérapeute.

D'un léger hochement de tête, je retourne mon attention sur l'écran, frottant mon front quand une mèche de cheveux me chatouille la peau. Je soupire, captivé par la ravissante perfection de ma femme, le côté de mon index frottant d'avant en arrière ma lèvre supérieure alors que je pense à tout le temps de vénération que j'ai réservé pour ce soir. Et pour demain

soir.

Et pour la nuit suivante. Je souris intérieurement, me demandant sur quelle planète j'ai pu aller pendant toutes ces années. Je savais qu'une nuit n'aurait jamais suffi. Et je suis persuadé qu'elle le savait aussi.

Je l'attends.

Ça vient.

Ça... va... arriver.

– C'est parti.

Je lance un large sourire, regardant alors qu'elle lève les yeux vers la caméra et passe le poids de son corps sur sa hanche. Elle en a eu assez. Mais pas moi. Alors je reste exactement où je suis, faisant comme si de rien n'était.

– Dans une minute, ma douce, la taquiné-je. Donne-moi ce que je veux.

Ma queue commence à se contracter dans mon pantalon quand je la vois rouler des yeux, et je me remue dans mon fauteuil pour la bouger alors qu'elle est pressée contre ma braguette. Elle commence à se tourner devant la caméra. Je lâche une longue expiration pour tenter de maîtriser ma respiration. Cela ne marche pas.

– Oooh mon Dieu, aide-moi.

Elle se penche lentement, levant son petit cul rebondi, le tissu de son pantalon Ralph Lauren se tendant au-dessus de ses fesses. Puis toutes sortes d'activités frénétiques se déclenchent

dans mon pantalon quand elle regarde par-dessus son épaule avec un petit sourire.

– Bon sang !

Je me lève de ma chaise et cours vers la porte en une seconde, mais je m'arrête en chemin lorsque je remarque que j'ai oublié dans mon élan plusieurs choses très importantes. Je commence à tirer sur mon costume, résistant désespérément à la forte envie de les regarder. Je lisse mon col, ma cravate, mes manches – tout cela dans une vaine tentative de les éviter.

Je baisse ma tête en arrière et la laisse rouler lentement sur le côté, mes yeux tombant sur cette satanée

télécommande avant de s'aventurer vers mon fauteuil, qui est positionné de manière complètement aléatoire, l'assise toujours légèrement tournée suite à mon départ brutal.

Laisse-les, laisse-les, laisse-les.

Je ne peux pas. Mon bureau est le dernier endroit sacré qu'il me reste.

Je me dépêche et j'attrape la télécommande, la mettant à sa place dans le tiroir du haut.

– Parfait, dis-je dans ma barbe, prêt à remettre mon fauteuil en place.

Toc, toc, toc.

Je relève la tête brusquement, et pour une raison inconnue, je suis submergé par la culpabilité.

Puis j'entends sa voix de soie à travers la porte.

– Je sais ce que tu es en train de faire ! chante-t-elle, avec un ton presque riant. N'oublie pas ton fauteuil, bébé.

Je ferme les yeux, avec l'impression d'avoir été pris en flagrant délit.

– Pas besoin d'être insolente, marmonné-je, l'aimant et la détestant à la fois de me connaître aussi bien.

– Oh oui. Avec toi, Miller Hart, c'est nécessaire. Ouvre la porte ou j'entre.

– Non ! crié-je, poussant mon fauteuil agressivement sous mon bureau.

– Tu sais que j'aime t'ouvrir la porte.

– Alors dépêche-toi. Je dois étudier et aller au travail.

Je m'approche de la porte, remettant mon costume en place et passant avec ennui une main dans mes cheveux, mais quand je prends la poignée, je ne la tourne pas. Quelque chose me passe par la tête.

– Dis-moi que tu ne vas pas me balancer, dis-je, m'empêchant d'ouvrir la porte avant qu'elle n'accepte. Elle est comme un aimant, et avec seulement un morceau de bois entre nos deux corps, je peux la sentir m'appâter vers elle.

– À ta thérapeute ? demande-t-elle en ricanant, ce qui fait à nouveau se contracter ma queue dans mon pantalon.

– Oui. Promets-moi que tu ne vas pas en faire un drame.

– Je te le promets, accepte-t-elle facilement. Maintenant laisse-moi te goûter.

J'ouvre la porte et me prépare à son attaque, riant quand son corps cogne contre le mien avant que j'aie eu la possibilité de l'amortir dans ma chair. Mon *truc* est bref avant qu'elle ne m'embrasse sur mon menton mal rasé et qu'elle plonge sa langue dans ma bouche.

– C'est certainement un concours de circonstances, marmonne-t-elle devant mes lèvres, me mordillant gentiment.

J'apprécie le fait qu'elle pense aussi vite. Je souris.

– Et à quel prix fixes-tu ton silence ?

– Une nuit entière de vénération, déclare-t-elle avec confiance et sans attendre.

– Tu n’as pas vraiment le choix, en fait.

Je sécurise mon bras autour de sa taille fine et la porte sur mon canapé, l’asseyant sur mes genoux tout en maintenant son superbe baiser de retrouvailles.

– Je ne veux pas avoir le choix, donc OK, c’est une discussion inutile. J’accepte.

– C’est malin.

J’ai l’air arrogant. Je m’en fous.

– Merci de passer, ma douce.

Elle relève ses lèvres occupées, et je

grogne doucement, mais j'oublie directement ma plainte lorsque je fais face à son visage parfait et à ses magnifiques cheveux. Mes doigts sont instantanément attirés vers ses mèches et les entortillent.

– Tu me remercies tous les jours comme si j'avais le choix, murmure-t-elle.

Je sens mes sourcils se lever.

– Je ne te demande jamais de faire ce que je sais que tu ne veux pas faire, lui rappelé-je, savourant le regard insolent qui m'est envoyé. Je me trompe ?

– Noon, dit-elle, laissant traîner le mot dans un soupir exagérément long. Mais cette petite habitude obsessive

perturbe un peu ma journée de travail. Je vais m'assurer que ta thérapeute se charge de régler ça.

Je pouffe.

– Elle n'essayera même pas parce que je ne ferai plus appel à ses services sinon.

Je ne peux pas le nier. J'ai de nouvelles petites manies obsessives, mais j'en ai éliminé de nombreuses autres également, alors je ne devrais pas être puni. Je devrais être félicité.

Elle ne me répond pas de manière insolente cette fois-ci, bien que je puisse voir qu'elle en meurt d'envie. Mais même ma femme parfaite a compris que peu importe le nombre d'heures de

thérapie, jamais je ne mettrai un terme à toutes mes manies obsessionnelles qui sont liées à elle. Et dans tous les cas, je sais qu'elle apprécie la plupart d'entre elles. Je ne sais pas pourquoi elle essaie de prétendre le contraire, en disant que je la ralentis. Son manque de répartie me laisse silencieux, et je profite de ce moment pour m'abreuver de sa présence, ce que je fais avec le plus grand plaisir. Je n'ai jamais posé mes yeux sur quelque chose d'aussi parfait de toute ma vie. Je me corrige avec un sourire quand le plus adorable des petits garçons apparaît dans mon esprit.

– Tu penses à quoi ? demande-t-elle, inclinant légèrement sa magnifique petite

tête.

– Je suis en train de me dire que toi et mon petit homme faites de l'ombre à la perfection.

Des saphirs étincelants m'envoient un regard inquiet.

– En parlant de ton petit homme...

Mon contentement se désintègre rapidement.

– Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Mon esprit élabore un million de scénarios, priant pour qu'il n'ait pas montré le moindre signe annonciateur d'un comportement obsessionnel.

– Il a volé les chaussettes de Missy.

Mon soulagement est énorme. Encore ça ? J'essaye de cacher mon amusement.

Je le fais vraiment.

– Pourquoi ?

Je sais pourquoi. Olivia me regarde comme si j'étais stupide.

– Parce qu'elles étaient dépareillées.

Cela ne l'amuse pas du tout.

– Je comprends.

Elle tape mon épaule en me lançant un regard dédaigneux, et je fais une petite moue en passant la main là où elle vient de me cogner.

– Ce n'est pas drôle.

Je m'affaisse sous elle. Combien de fois allons-nous devoir parler de ça ?

– Je leur ai dit. J'ai dit à tous les enfants de porter des chaussettes assorties. C'est simple.

C'est pas si compliqué, non de Dieu ?

– Miller, il reste à l'entrée et il demande aux autres enfants de lui montrer leurs chaussettes.

Je hoche la tête, en faisant la moue.

– Il est très organisé.

– Ou très ennuyeux quand il les fauche si elles sont dépareillées. Tu vas aller expliquer aux parents pourquoi leurs enfants continuent de rentrer chez eux sans chaussettes aux pieds ?

– Oui. Et je leur expliquerai comment remédier au problème.

Je la regarde soupirer, exaspérée. Je ne sais pas pourquoi. Elle réfléchit trop, comme d'habitude, et je ne vais pas laisser les parents des copains de mon

filis lui faire croire qu'il y a un problème avec notre enfant.

– Je vais m'en occuper, la rassuré-je, jetant un coup d'œil vers mes doigts qui sont emmêlés dans ses cheveux.

Je fronce les sourcils, posant mes yeux sur ceux de Livy.

– Quelque chose a changé chez toi.

Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas remarqué plus tôt.

L'inquiétude s'installe quand la culpabilité submerge ses yeux de saphir et qu'elle se redresse en quittant mes genoux, passant un temps exceptionnel à retrouver une certaine contenance. Je me relève du canapé, mes yeux se resserrant.

– Je te connais sur le bout des doigts ma douce, et là je sais que tu te sens coupable de quelque chose.

Son insolence montre le bout de son nez, et tire des boules de feu de ses yeux furieux avec une telle force que je suis presque propulsé contre le mur derrière moi.

– J’ai coupé deux centimètres !

J’en ai le souffle coupé. Je le savais !

– Tu t’es fait couper les cheveux !

– J’avais les pointes fourchues !
argumente-t-elle. Ça commençait à faire négligé !

– Non, ce n’est pas vrai !

Je lui réponds d’un air dégoûté, les lèvres en avant.

– Pourquoi m’as-tu fait ça ?

– Je ne te l’ai pas fait *à toi*, je me le suis fait à moi !

– Oh.

Je ris, scandalisé.

– Et t’as fait ça comme ça ?

Je me rue vers la salle de bains, et je la sens me suivre de près.

– N’y pense même pas, Miller !

– Je t’ai fait une promesse. Je tiens mes promesses.

J’ouvre l’étagère et sors la tondeuse, plantant méchamment la fiche dans la prise. Elle s’est fait couper les cheveux !

– Deux centimètres, c’est tout ! Ils m’arrivent encore jusqu’au cul !

– Ma possession ! je hurle en levant

la tondeuse vers mon crâne avec la ferme intention de faire ce que j'avais dit.

– Très bien, dit-elle calmement, me faisant stopper net. Rase-toi la tête. Je t'aimerais quand même.

Je me redresse et la regarde du coin de l'œil. Elle est posée contre le seuil de la porte. Et elle a un air présomptueux.

– Je vais le faire, je menace en approchant la tondeuse plus près de ma tête.

– Oui, c'est ce que tu as dit. Elle me provoque.

– OK, je me retourne et l'approche encore plus, me regardant dans le miroir

pour voir l'outil venir laper mes
sombres vagues.

Les sombres vagues que j'aime. Je
commence à être nerveux.

– Putain, dis-je calmement, ma main
tombant le long de mon corps avec la
tondeuse. Je ne peux pas le faire. Je fixe
mon reflet pendant un moment, me
gueulant dessus mentalement, et je dévie
mon regard de mon visage décomposé
quand elle apparaît dans le miroir.

– Tu me fascines toujours, Miller
Hart.

Elle s'avance et joue avec le lobe de
mon oreille, ne faisant pas toute une
histoire de sa victoire.

– Une toute petite coupe.

Je soupire, sachant que je suis allé trop loin mais trouvant difficile de me raisonner.

– Je t’aime aussi. Laisse-moi te goûter.

Elle s’avance, se plaçant entre moi et le lavabo, et elle me laisse prendre mon temps pour profiter d’elle.

– Je dois aller au travail.

Elle perturbe mon bonheur, se retirant pour me donner une chiquenaude sur le nez.

– C’est noté, dis-je d’un air découragé. Je vais aller chercher mon garçon à l’école et après on ira voir Nan.

– Super.

– Et après on ira au bureau de cette thérapeute un peu bizarre.

Elle sourit joyeusement, et me câline intensément.

– Merci.

Je ne réponds pas. Je pourrais en faire toute une histoire, mais je ne peux nier que j'aime profiter du temps que je peux passer avec mon garçon quand on est là-bas.

– Tu veux danser avec moi avant d'y aller ?

– Ici ?

– Non.

Je prends sa main, aimant la curiosité qui s'affiche son visage, et l'amène vers le club.

– Je dois aller au travail, Miller, insiste-t-elle en riant, me faisant ainsi comprendre qu'elle n'est pas si pressée que ça.

Et puis ça n'a pas d'importance. Puisqu'elle n'a pas le choix. Elle devrait le savoir désormais. Alors j'ignore ce qu'elle vient de dire et la place avec précision au milieu de la piste de danse quand nous y arrivons, enlevant les cheveux qui tombent sur ses épaules, avant d'aller vers la cabine du DJ, faisant la moue dès que je vois les millions d'interrupteurs et de boutons.

– Merde ! je jure dans ma barbe, pressant et touchant tout ce que j'ai en vue jusqu'à ce que le haut-parleur se

mette en marche. T'es de quelle humeur, ma douce ? dis-je en regardant la liste infinie de morceaux sur l'écran de l'ordinateur.

– Mets quelque chose d'énergique. J'ai une longue journée aujourd'hui.

– Comme tu veux, me dis-je à moi-même, cherchant le morceau parfait. Je souris et le charge, puis je lève lentement mon corps penché alors que « Electric Feel » de MGMT remplit le dance floor de mon club.

Elle rigole. C'est la chose la plus belle à voir, mais sa bouche est la seule chose qu'elle bouge, et ça sera le cas jusqu'à ce que je la rejoigne. Elle le sait.

Je fixe ses époustouflants yeux de saphir alors que je descends de la cabine, puis je me dirige lentement vers elle. C'est une déesse. Ses épaules délicates se trémoussent, mourant d'envie de commencer à bouger en entendant la musique, mais elle ne le fera pas. Je prends mon temps, comme je le fais à chaque fois. Son menton se baisse un peu et ses lèvres s'écartent, elle regarde vers le bas en battant des cils. Elle veut me dire de me dépêcher, mais là encore, elle ne le fera pas. Savourer. Ne jamais se presser. Et je savoure chaque nanoseconde qu'il me faut pour la rejoindre, m'abreuvant en chemin de sa beauté pure et brute.

– Miller, dit-elle dans un souffle, sa voix pleine d'excitation, d'envie, de luxure, d'impatience.

– Laisse-moi prendre mon temps avec toi, ma douce.

J'arrive près d'elle et me colle contre elle, sentant son cœur battre, vite et fort.

Je glisse mon bras autour de sa taille fine et la tire vers moi, nous serrant l'un contre l'autre et explosant presque de joie quand elle m'adresse un sourire effarouché, me regardant par en bas.

– Es-tu prête à me laisser te vénérer sur le dance floor ? demandé-je.

– Plus que prête.

Je lui souris en retour, la tenant par un bras, laissant mon autre bras détendu sur

le côté de mon corps. Ses bras, cependant, vont droit à mon cou, encerclant et tirant ma tête plus près de la sienne alors que je commence à frotter mon entrejambe contre son ventre sur le rythme de la musique. Elle sera nue sur le dance floor avant la fin du morceau. Ma queue est prise de palpitations, m'ordonnant de faire ça vite.

J'écarte un peu les jambes et plie légèrement les genoux pour pouvoir être face à face avec elle, et elle répond en commençant à suivre le mouvement de mes hanches, s'assurant que le bas de nos ventres se touche constamment.

Mon sourire s'agrandit quand je fixe

ses yeux, la gardant serrée contre moi alors que nous restons sur place, jusqu'à ce que je recule et qu'elle me suive, le haut de son corps partant dans un rythme délicieux, ondulant avec moi d'un côté à l'autre.

– Dis-moi que ça vaut le coup d'arriver en retard, dis-je en soufflant sur sa peau, poussant énergiquement mes hanches vers l'avant alors qu'elle met du temps à répondre. Dis-moi.

Ses lèvres pointent légèrement vers l'avant alors que ses yeux se plissent.

– Tu vas ajouter ça à ta liste de petites manies quotidiennes ?

Je souris.

– Je devrais.

– Ça veut dire oui.

Je ris et nous fais tournoyer, brisant notre étreinte et prenant sa main. Elle pousse un petit gloussement alors que je la tire vers moi jusqu'à ce qu'on soit nez contre nez sans bouger, la musique toujours à plein volume.

– Exact.

Je dépose mes lèvres contre les siennes, volant sa respiration, et la mienne aussi, je commence à la faire tourner, ses magnifiques cheveux blonds virevoltant autour d'elle. Elle rit, elle sourit, ses yeux de saphir brillant ardemment, et je me dis une énième fois que je suis l'homme le plus chanceux qui soit. Il n'y a plus la moindre zone

d'ombre dans mon monde désormais. Rien que de la lumière aveuglante. Et tout cela grâce à cette magnifique créature. Mes pensées m'empêchent de me concentrer sur mes pas de danse, et je la tire une fois de plus, lançant mes bras autour d'elle, ayant besoin de notre *truc*. Je ne la lâche pas pendant un long, très long moment, et elle ne s'en plaint pas. Ma réalité me frappe souvent comme une barre de fer au visage, me faisant vérifier rapidement si tout ce qui est autour de moi est vrai, et bien à moi. Mon *truc* est le meilleur moyen. Le problème c'est que, peu importe le temps qu'elle passe dans mes bras, ce n'est jamais suffisamment long. Une

éternité ne suffirait même pas.

La musique s'arrête, mais je continue de la tenir serrée contre moi, nous balançant lentement d'un côté à l'autre. Elle ne se plaint pas, et je sais qu'elle ne va pas me presser de la lâcher, alors je déglutis pour me donner un peu de force et je me sépare d'elle.

– Va au travail, ma douce, je murmure dans son oreille, lui donnant une tape sur les fesses pour qu'elle se mette en route.

Il me faut rassembler toutes mes forces pour rester où je suis et ne pas me lancer à sa poursuite, comme c'est le cas à chaque fois. J'essaye d'ignorer la douleur dans mon cœur qui se fait de plus en plus forte à mesure qu'elle

s'éloigne de moi. J'essaye. Et je n'y arrive jamais. Je ne retrouverai cette plénitude que lorsqu'elle sera revenue dans mon champ de vision, ou dans mon *truc*.

*

Je regarde toutes les paires de pieds qui passent devant moi alors que j'attends devant l'entrée de l'école, cherchant des chevilles nues. Je secoue la tête, pensant qu'il n'est vraiment pas acceptable que tant d'enfants sortent en public avec des chaussettes dépareillées. Et si mon garçon a envie d'y remédier ? En réalité, il leur rend

service. Debout devant la porte, mes mains dans les poches de mon pantalon, je ne m'embête pas à retourner les sourires que m'envoient les nombreuses femmes qui passent les unes après les autres avec leurs enfants à la main. Sourire serait comme séduire ces étrangères. Cela les inviterait à me parler, à me poser des questions, à me connaître. Non merci. Alors je garde une expression stoïque et ne permets à mes muscles faciaux de bouger que quand je le vois arriver. Je souris, le regardant flâner vers la sortie avec son cartable sur le dos, sa petite chemise Ralph Lauren rentrée n'importe comment dans son short gris et ses mignonnes petites

chaussettes rayées bleues tirées sur ses mollets. Ses ravissants petits pieds sont ornés de Converse grises montantes, lacets défaits et traînant derrière lui, et ses vagues sombres sont un enchevêtrement de mèches tombant sur ses oreilles. Mon petit homme.

– Bon après-midi, monsieur, dis-je, me mettant accroupi quand il arrive devant moi pour resserrer ses lacets. Tu as passé une bonne journée ?

Ses yeux, une copie carbone de ceux des filles Taylor, tout bleus et étincelants, sont passablement irrités.

– Cinq paires, Papa, me dit-il. C'est inacceptable.

– Cinq ? je demande avec un air

choqué.

Je le suis réellement. Il a dû se mettre dans de beaux draps. Je fronce les sourcils pour lui lancer un regard interrogatif alors que je finis de refaire ses lacets.

– Et qu'est-ce que tu as fait, Harry ?

– Je leur ai dit de demander des chaussettes à Noël.

Je glousse intérieurement et prends sa main.

– Nous avons rendez-vous avec Nana Josie.

Il pousse un cri d'excitation, ce qui me fait sourire.

– Allons-y.

Je prends sa petite main et commence

à l'amener vers la voiture, mais je m'arrête sur place lorsque j'entends mon nom prononcé au loin.

– Monsieur Hart !

Regardant mon garçon, je lui adresse un air surpris, mais sa petite tête reste impassible et il hausse les épaules.

– Je ne pouvais pas me concentrer sur mes dessins.

– Alors tu leur as dit de demander des chaussettes à Noël et tu leur as aussi fait retirer leurs chaussettes dépareillées, pas vrai ?

– Exact.

Je ne peux pas m'en empêcher. Je souris vers mon petit gars et des lueurs scintillent autour de moi lorsqu'il me

sourit en retour.

– Monsieur Hart !

Je me retourne, prenant mon garçon avec moi, et je vois son institutrice se précipiter vers nous, sa jupe à fleurs virevoltant autour de ses chevilles. Elle a vraiment l'air embêtée.

– Madame Philips ?

Je soupire, démontrant mon exaspération avant qu'elle approche à grands pas.

– Monsieur Hart, je sais que vous êtes un homme très occupé –

– C'est exact, la coupé-je, juste pour être clair.

Elle gigote nerveusement. Est-ce qu'elle rougit ? Mes yeux inquisiteurs

l'étudient pendant quelques instants, mes lèvres pointant en avant alors que je la contemple. Elle est bien en train de rougir, et maintenant elle a carrément la bougeotte.

– Oui, eh bien...

Elle lève l'une de ses mains, et je vois un tas de bouts de tissus bariolés serrés dans son poing. Des chaussettes.

– J'ai trouvé ça dans les toilettes des garçons. Dans la poubelle.

Regardant du coin des yeux, je vois mon garçon fixer la pile de tissus avec le plus grand dégoût.

– Je vois, dis-je, songeur.

– Monsieur Hart, cela devient vraiment un gros problème.

– Je vais laisser parler mon intuition, commencé-je pensif, levant mes yeux du visage grimaçant de mon fils. Et je vais suggérer que vous voulez dire par là que cela devient une nuisance.

– Oui.

Elle hoche la tête catégoriquement, regardant mon garçon. Je ne suis pas surpris quand sa frustration se transforme en un tendre sourire lorsqu'elle pose les yeux sur lui.

– Harry, chéri, ce n'est pas bien de voler les chaussettes des autres enfants.

Le visage d'Harry prend un petit air boudeur, mais j'interviens avant qu'il ne soit obligé de s'expliquer... à nouveau. Il n'a qu'une seule obsession. Seulement

une. Les chaussettes assorties. Mon soulagement de savoir qu'il n'y en a pas d'autres m'empêche de lui retirer celle-là. C'est son truc. Je n'ai rien à craindre. L'âme magnifique d'Olivia a vraiment éclipsé toute ma noirceur.

– Madame Phillips, Harry aime les chaussettes assorties. Je vous l'ai déjà dit, et bien que je déteste me répéter, je vais faire une exception cette fois-ci. Demandez à leurs parents d'agir avec décence en donnant à leurs enfants des paires de chaussettes dignes de ce nom. Ce n'est pas compliqué. Et la raison pour laquelle ils les laissent sortir de chez eux avec des chaussettes dépareillées restera dans tous les cas un

réel mystère. Problème résolu.

– Monsieur Hart, je ne suis pas en mesure de dicter comment les parents doivent habiller leurs enfants.

– Non, mais vous êtes heureuse de me dicter ce que mon fils doit endurer pendant sa journée de classe.

– Mais –

– Je n'ai pas fini, la coupé-je avec un ton sec et en montrant mon index pour imposer le silence. Tout le monde réfléchit trop à cela. Des chaussettes assorties. C'est tellement simple.

Je passe mon bras autour de l'épaule d'Harry et commence à le faire partir.

– Et nous arrêtons ici notre conversation.

– Je suis d'accord, ajoute Harry, enroulant son petit bras autour de l'arrière de mes cuisses et se pelotant contre moi. Merci, Papa.

– Ne me remercie pas, mon doux, dis-je calmement, me demandant si le petit truc d'Harry n'est pas en train de devenir ma propre obsession. Je me retrouve souvent à regarder les chevilles des gens à la place de mon fils, même quand il n'est pas avec moi. Le monde a besoin de se débarrasser des chaussettes dépareillées.

*

– Où est mon garçon ?

La voix heureuse de Joséphine se faufile jusqu'à l'entrée alors que nous passons le seuil de la maison, et je jette immédiatement un coup d'œil vers Harry, le voyant enlever ses Converse et les placer soigneusement sous le portemanteau.

– Je suis là, Nana Josie ! répond-il, déposant son cartable à côté de ses chaussures.

Josephine apparaît, essuyant ses mains dans un torchon, son charmant visage faisant plaisir à voir.

– Bonsoir, Josephine, la salué-je, retirant ma veste et l'accrochant à la patère, le lissant soigneusement avant de retourner mon attention vers la

merveilleuse grand-mère d'Olivia.

Elle attrape mes joues et m'assailit avec ses lèvres tandis qu'Harry attend son tour à côté.

– Combien aujourd'hui ? demande-t-elle.

– Cinq.

– Cinq.

Elle sifflote sa surprise et je hoche la tête pour confirmer, ce qui lui fait dire en marmonnant que c'est un véritable scandale. Elle a raison.

– J'aime vous voir ici.

Elle finit de m'embrasser, me laissant avec les joues humides, et dirige ses vieux yeux bleus vers Harry. Il sourit toujours à son arrière-grand-mère.

– Et comment va mon splendide garçon ?

– Comme sur des roulettes, merci.

Il s'avance dans ses bras et la serre passionnément.

– Tu as l'air exceptionnellement charmante aujourd'hui, Nana.

– Oh, mon petit trésor.

Elle rit, prenant les joues d'Harry et les serrant.

– Joli, *joli* petit garçon.

Harry continue de sourire alors que Josephine prend sa main et commence à l'amener vers la cuisine.

– Je t'ai fait ton gâteau préféré, lui dit-elle.

– Un gâteau renversé à l'ananas ?

Harry est fou de joie, et le ton candide de sa voix ne laisse planer aucun doute.

– Oui mon chéri, mais c'est aussi le gâteau préféré d'oncle George, alors vous allez devoir partager.

Je les suis, souriant intérieurement alors qu'elle montre une chaise à Harry.

– Salut, George, dit Harry, plantant son doigt sur le côté du gâteau. Je ne suis pas le seul à sursauter. George a l'air passablement horrifié.

Le vieux garçon baisse son journal et regarde Josephine, qui hausse les épaules. Elle lui accorde une impunité totale. Alors je m'avance.

– Harry, c'est sale de faire ça, l'houspillé-je, mais j'ai du mal à garder

mon sérieux quand sa langue commence à lécher ses mignons petits doigts.

– Pardon, Papa.

Il baisse la tête, tout honteux.

– Ça fait vingt minutes que je poireaute devant ce gâteau.

George prend la pelle à tarte et s'apprête à servir un morceau pour chacun d'entre nous.

– Nana Josephine me gronde aussi si je touche avec les doigts.

– Mais c'est tellement bon ! Tu en veux, Papa ? me demande Harry en prenant l'assiette qui glisse à travers la table.

Il pose ensuite sa serviette sur ses cuisses, et ses magnifiques yeux bleus

trouvent les miens. Il sourit. Je m'assieds à côté de lui, passant tendrement ma main dans ses cheveux.

– Je veux bien, oui.

– Papa en voudrait un peu, George.

– Je te prépare ça, petit homme.

Je regarde George pendant qu'il me sert un morceau du fameux gâteau renversé à l'ananas de Josephine et je prends mon assiette, la posant face à moi. J'ajuste sa position, juste un peu, malgré ma détermination de ne pas le faire. C'est une manie. Je ne peux pas m'en empêcher. Me tournant vers mon joli fiston, je le vois en train de sourire gaiement vers moi alors que je pose ma serviette sur mes cuisses, moi aussi.

Il est parfait.

Mon garçon est précoce dans tous les aspects de sa jeune vie. Il est intelligent, et il n'a aucun TOC hormis son obsession pour les chaussettes, mais tout le monde a droit à un petit truc. Le truc d'Harry c'est les chaussettes assorties. Je ne pourrais pas être plus fier de lui. Je suis vraiment putain de fier de lui. Je lui lance un petit clin d'œil et éclate de joie quand il glousse et qu'il essaye de me répondre, clignant des deux yeux au lieu d'un seul. OK, il n'est peut-être pas précoce dans tous les domaines.

– Alors, mon charmant jeune homme.

Joséphine s'installe à côté d'Harry et pousse sa fourchette vers lui pour lui

faire signe de manger, mais elle retire immédiatement sa main quand il prend un air renfrogné et qu'il la remet au bon endroit.

– Nana Josie ! la gronde-t-il. Papa n'aime pas quand elle est là !

– Je suis désolée !

Joséphine me lance un regard coupable, et je hausse rapidement les épaules, pensant qu'elle devrait mieux le savoir depuis tout ce temps.

– Je m'en sortais tellement bien jusque-là.

– Tout va bien, mon pote, dis-je en essayant de calmer Harry. Ça ne me dérange pas si la fourchette est là.

– Tu es sûr ?

– À cent pour cent.

Je déplace encore plus la fourchette, ce qui le fait ricaner. Ce doux son m'aide à résister au besoin de la remettre au bon endroit. Je ne craque pas. Il n'a pas besoin de voir à quel point j'ai pu être paralysé par ces manies. Je vais de mieux en mieux, pourtant. Et Harry est d'une aide immense. J'ai probablement le garçon le plus bordélique au monde. Dieu essaye sûrement de trouver un équilibre. George pousse un petit rire, plaçant ses mains sur ses cuisses avant de refermer son visage et de fixer Josephine avec un air sérieux.

– Nana Josie, gronde-t-il, secouant la

tête. Où est passée ta mémoire ?

– Dans ton cul, marmonne-t-elle dans sa barbe, s'excusant immédiatement quand Harry et moi toussons de conserve. Pardon, les garçons.

Elle se lève de table et s'approche de George. L'ami de Joséphine a l'air méfiant, et il ferait mieux de l'être.

– Regarde ça, Harry ! hurle-t-elle avec enthousiasme, montrant du doigt une tache de l'autre côté de la pièce.

Je regarde le visage d'Harry s'étirer dans un large sourire alors qu'il regarde dans la direction indiquée, puis je souris aussi, alors que l'espiègle grand-mère d'Olivia donne une chiquenaude sur le crâne du vieux George.

– Aïe !

Il commence à se frotter la tête en forçant une grimace.

– C’était un peu inutile, non ?

Je dois fermer ma bouche. Je ne suis pas stupide, comme George.

– Tu as fini de gronder George, Nana Josie ? demande Harry.

Sa question mignonne fait sourire tout le monde, même George.

– Parce que j’ai un peu faim.

– J’ai fini, Harry.

Elle donne à George une tape d’affection sur l’épaule, une façon de faire la paix, et elle se rassied.

– Ah, enfin ! souffle George, sa main tremblant au-dessus de sa cuillère. On

peut commencer, maintenant ?

– Non !

Harry rabaisse tout de suite sa petite tête vers la table.

– Tout le monde doit fermer les yeux pour qu'on puisse dire le bénédicité.

Nous suivons tous immédiatement son ordre, et il commence.

– Merci, Dieu, pour les gâteaux de Josephine. Merci de me donner le meilleur papa et la meilleure maman du monde, et merci pour Nanny Gracie, Papy William, Nana Josie, Oncle Gregory, Oncle Ben, et le vieux George. Amen.

Je souris et j'ouvre les yeux, mais les referme directement quand il crie,

– Attendez !

Je fronce les sourcils, me demandant à qui d'autre il pourrait penser, mais je n'en ai pas la moindre idée. Alors j'attends qu'il poursuive.

– Et merci, Dieu, de faire que les mamans et les papas de tous les enfants de la Terre leur donnent des chaussettes assorties.

Je souris et commence à rouvrir les yeux.

– Amen, nous nous signons tous à l'unisson ; puis tout le monde prend sa fourchette et creuse le gâteau, dont Harry et moi, sauf que mon garçon est plus vorace que moi.

– Nana, je peux te poser une

question ? demande-t-il, la bouche pleine.

– Bien sûr ! Qu'est-ce que tu aimerais savoir ?

– Pourquoi Papa t'appelle un trésor vingt-quatre carats ?

Josephine sourit, tout comme George et moi en entendant sa question réellement empreinte de curiosité.

– Parce que je suis spéciale, dit-elle en me lançant un bref coup d'œil avant de retourner son attention sur mon garçon, ce qui fait de toi un trésor trente-six carats.

– Maman dit que je suis très spécial.

– Maman a raison, confirme Joséphine. Tu es très, très spécial.

– Je suis d'accord, interjeté-je, observant George en train de terminer rapidement sa première part de gâteau.

Il ne participera pas à la discussion tant qu'il n'aura pas fini de manger.

Un calme s'installe autour de la table alors que tout le monde savoure le délicieux gâteau de Josephine, et je suis conscient de la joie continue qu'elle insuffle à mon garçon parfait. Sa mère a un effet étrange sur moi, mais ce petit homme transforme le monde qu'elle éclaire en une beauté éclatante. Tout semble absolument parfait quand il est là, sans avoir besoin de forcer les choses. Enfin, en quelque sorte. D'accord, on a l'impression qu'une

bombe de Lego a explosé dans notre maison, mais je suis capable de gérer ça. Nous en avons fini avec les couches, les biberons et ces horribles jouets qui couinent, et nous sommes passés aux Lego, à la vaisselle en plastique et aux couteaux et aux fourchettes époinés. Je vais survivre. J'espère.

– On est en retard ?

Je lève les yeux et vois Gregory entrer, suivi de Ben, les deux hommes ayant l'air encore plus enjoués que d'habitude. Cela me laisse songeur.

– Oncle Gregory ! Oncle Ben !

Harry descend de sa chaise en un éclair, courant vers ses oncles honoraires.

– Harry, mon garçon !

Gregory l’attrape et le lance sur son épaule, de manière très élégante.

– Nous avons une excellente nouvelle, lui dit Gregory, tout enthousiaste, en jetant un regard vers son partenaire, qui fait un clin d’œil avant de prendre Harry des bras de Gregory.

Maintenant je suis réellement perplexe. Une excellente nouvelle ? Je m’affaisse sur ma chaise et je croise mes bras.

Je n’ai pas besoin de demander d’explication parce que mon fils, tout aussi curieux que moi, le fait à ma place.

– Quoi ? Quelle excellente nouvelle ?

– Oncle Ben et moi allons avoir un

bébé !

Je déglutis de surprise et jette un regard vers George, qui est quant à lui sur le point de s'étouffer.

– Ça alors ! bredouille-t-il au-dessus de son assiette alors que Josephine se précipite pour venir lui taper dans le dos.

Je me redresse sur ma chaise et regarde Harry, mon choc se transformant en pur amusement quand je le vois se reculer, une petite mèche rebelle lui tombant sur le front. Il commence à secouer la tête alors que Ben le repose sur ses pieds.

– Mais qui sera la maman, Oncle Gregory ?

Je pouffe de rire au-dessus de la table, tout comme Joséphine et George, mais Gregory et Ben sourient simplement en regardant ce mignon petit morveux.

– Il n’aura pas de maman.

Gregory s’accroupit, se mettant au niveau de mon garçon.

Harry fait la moue.

– Alors tu vas avoir un bébé qui pousse dans ton ventre ?

– Harry Hart, mon petit ange ! rit Gregory. Les hommes ne peuvent pas avoir de bébés dans leur ventre. Je vais laisser Oncle Ben t’expliquer comme on va avoir notre bébé.

– Ah bon ? lâche Ben, surpris, ses

joues devenant rouge écarlate. Je ris si fort que j'en ai mal au ventre.

Gregory m'envoie un coup d'œil scandalisé et je me redresse en m'excusant.

– Allez, Ben, dis-je en enfournant un morceau de gâteau et en mâchant lentement. Comment deux hommes peuvent avoir un bébé ?

Il roule des yeux et regarde Gregory, acceptant son hochement de tête d'encouragement et le rejoignant plus bas avec Harry.

– Il y a une dame. Elle va nous aider.

– Quelle dame ?

– Une gentille dame.

– Est-ce qu'elle porte des chaussettes

assorties ?

Nous partons encore tous dans un fou rire, dont Gregory et Ben cette fois.

– Oui, rit Gregory. Oui, Harry, elle porte des chaussettes assorties.

– Oh, c'est bien. Alors votre bébé sera parfait comme moi.

Je ris de manière incontrôlée en entendant sa remarque complètement objective. Je devrais lui dire de ne pas être si prétentieux, mais comment pourrais-je faire ça quand je suis celui qui lui dit constamment qu'il est parfait ? Quand il est couvert de boue après une journée au parc, il est parfait. Quand il a de la sauce spaghetti jusqu'aux oreilles, il est parfait. Quand

il est entouré d'un bordel monstre dans sa chambre, il est parfait.

– Bonjour !

Je sors de mes rêvasseries et de mon fou rire en entendant les félicitations habituelles, alors qu'Harry sort en courant de la cuisine, oubliant d'un seul coup la merveilleuse nouvelle de Gregory et Ben.

– Nan et Pap sont là ! crie-t-il, disparaissant dans le couloir.

– Félicitations, dis-je à Gregory et Ben, qui se relèvent. Je suis très heureux pour vous.

– Merveilleuse nouvelle ! chante Josephine, les prenant tous les deux dans un grand câlin collectif. Quelle

merveilleuse nouvelle !

Le pauvre George grogne son bonheur avant de reprendre une part du gâteau qu'il a attendu toute la journée de pouvoir manger.

– Je suis là, mon précieux garçon ! rit Gracie, et j'entends le bruit de leurs corps qui s'entrechoquent lorsque Harry parvient à sa hauteur et se jette comme d'habitude dans les bras de sa grand-mère. Oh, tu m'as manqué !

– Tu m'as manqué aussi, Nan.

Je roule des yeux. Elle et William l'ont invité à dîner la nuit dernière. Mais connaissant l'amour qu'elle porte à mon garçon, je peux comprendre. Les journées d'école passent trop lentement.

– Oncle Gregory et Oncle Ben vont avoir un bébé !

– Je sais, répond Gracie, souriant tendrement vers Gregory et Ben alors qu'elle pénètre dans la pièce avec mon garçon enroulé autour d'elle. Je ne suis pas surpris qu'elle soit déjà au courant. Ils ont noué des liens très forts ces dernières années.

– Bonjour, Gracie, dis-je.

– Miller.

Elle sourit, et s'installe à table.

– Salut, Maman.

– Bonjour chérie. Tu veux du gâteau ?

– Mon Dieu, non ! Mes hanches souffrent à cause de tes gâteaux.

– Tes hanches sont très bien comme

ça.

William entre dans la cuisine, en regardant la nuque de Gracie.

– Qu'est-ce que *tu* en sais ? demande-t-elle.

– Tout, répond-il avec assurance, me faisant sourire et faisant pouffer Gracie.

William hoche la tête pour saluer tout le monde, puis il commence à s'agiter devant Harry, balançant un sac Harrods sous son nez.

– Regarde ce que j'ai trouvé, le titille-t-il. Maman m'a appelé et m'a dit que tu avais reçu les félicitations du directeur la semaine dernière parce que tu as aidé les autres enfants ! Bravo, toi !

Je glousse intérieurement. Oui, mais

c'était avant qu'il ne vole leurs chaussettes.

– C'est vrai !

L'excitation dans les yeux d'Harry titille les miens. Je sais ce qu'il y a dans le sac.

– C'est pour moi ?

– Oui, pour toi.

Gracie repousse le sac et lance un regard d'avertissement vers William, qui le remarque rapidement, et recule.

– Mais d'abord, dis-moi comment s'est passée ta journée.

– Ne lui demande pas ! crie Josephine en prenant des assiettes. Des chaussettes dépareillées de partout !

Gracie soupire, et la petite tête

d'Harry commence à dodeliner de haut en bas pour confirmer l'information.

– Cinq aujourd'hui, Nan.

– Cinq ?

Gracie a l'air choquée, ce qui est compréhensible. On a déjà eu une ou deux paires, mais cinq c'est un record, et cela secoue le monde de mon pauvre petit garçon.

– Oui, cinq.

Harry se dresse sur les cuisses de Gracie et gonfle sa petite poitrine de désespoir, mais il n'en dit pas plus. Il n'en a pas besoin. Maintenant que tout le monde est là, il veut avoir la preuve que cinq chaussettes sera le maximum de la journée. George et moi nous levons,

rejoignant William, Gregory et Ben, et nous relevons tous nos pantalons, montrant nos chaussettes pour l'inspection. Je n'ai pas besoin de passer le contrôle – mon garçon sait qu'il peut faire confiance à son papa – mais je m'accomplis dans tous les cas, juste pour la forme. Et puis j'adore son visage concentré quand il fait ça. Je sens que William me jette un regard du coin de l'œil et je tourne la tête vers lui, bien que je sache que je ne vais pas aimer ce que je vais voir. Il a ce regard fatigué.

– C'est un enfant. Fais-lui plaisir, murmuré-je, ignorant l'éclat de rire sardonique de William.

Je sais à quoi il pense. Il pense que

cette petite bizarrerie n'a rien à voir avec le fait qu'il soit un enfant, et tout à voir avec le fait qu'il soit *mon* enfant.

– C'est juste les chaussettes, dis-je pour le rassurer.

Mon petit homme marche le long de la rangée, les lèvres pointées vers l'avant, comme s'il s'attendait au pire. Je suis sûr que William, Gregory, Ben et moi ne le laisserons pas tomber, mais le vieux George est toujours le maillon faible.

– Bien choisi, George ! chante Harry, se mettant à genoux pour mieux voir.

Je peux presque entendre la poitrine de George se gonfler de fierté.

– Merci, Harry. Nana Josephine m'a gâté.

Le soulagement qui descend à travers mon corps est palpable, et je peux sentir la même chose chez William. Nous regardons tous les deux les chevilles de George. Il porte une paire d'épaisses chaussettes en laine bleues. Elles sont ignobles, mais elles sont assorties, donc tout va bien. Je regarde Josephine, la voyant sourire fièrement, et la remercie mentalement d'être aussi efficace avec le vieil homme, parce que les vieux pieds de George ne sont pas la chose la plus agréable à voir quand Harry lui fait retirer ses chaussettes. Je frissonne.

– Bien choisi ? demande William dans sa barbe, me donnant un petit coup de coude. Nous portons de la soie et les

monstruosités de Georges reçoivent toutes les louanges ?

Je ricane et lâche mon pantalon, maintenant que l'inspection est terminée, regardant Harry s'apprêter à sauter sur son grand-père.

– Je peux avoir mon cadeau, maintenant, Pap ?

William regarde Gracie pour avoir sa permission, et elle hoche la tête pour lui donner son accord. Il s'avance et s'assied, plaçant Harry près de lui. Mon garçon essaye immédiatement d'attraper le sac des mains de William.

– Hé ! le gronde-t-il, enlevant le sac et jetant à Harry un regard menaçant. Où sont tes bonnes manières ?

– Pardon, Pappy, dit Harry, la queue entre les jambes.

– C'est mieux. Tu sais, il n'y a qu'un seul homme au monde qui a le droit d'être aimé par Nanny plus que moi.

– Moi, déclare Harry sans attendre. Mais tu n'as pas vraiment le choix, en fait.

Je ne peux me retenir. Je pars dans un fou rire, au grand désespoir de William, tenant mon ventre et essuyant mes yeux instantanément humides.

– Je suis désolé.

Je ris, sachant que je dois me maîtriser avant que cela soit trop tard.

– Ça me fait péter les plombs, je te jure, râle William, secouant la tête de

désespoir et repoussant la main de Gracie quand elle s'approche pour lui caresser l'épaule.

– Hé !

– Bon, allez ! lâche-t-il en tapotant affectueusement les joues d'Harry. Comment c'est possible ?

– Il est parfait, m'interposé-je, enlevant les miettes des doigts d'Harry avec un chiffon mouillé.

– Merci, Papa.

– Je t'en prie.

Je veux le soulever du sol et les serrer dans mon *truc*, mais je résiste.

– Allez, on va pas s'éterniser.

– Laisse-moi ouvrir ça, dit-il en fouillant dans le sac et en tirant ce qui

n'est une surprise que pour lui.
Regarde !

Son excitation devant une paire de chaussettes dépasse l'entendement. Je sais que je ne trouverai jamais le moyen d'y remédier.

– Wow !

Je l'accompagne dans son excitation et prends la paire quand il me la tend.

– Très classe.

– Il y a des chevaux dessus !

Il les reprend et les pose sur sa poitrine.

– Elles sont assorties à ma chemise !
Oooh, c'est juste trop cool !

Je suis radieux. Gracie est radieuse.
Tout le monde dans la pièce est radieux.

Je ne laisserai personne dire que mon fils n'est pas parfait.

*

Des ascenseurs. Il y en a trois qui me fixent. Mon esprit irraisonnable croit qu'ils sont en train de parlementer pour savoir qui aura l'honneur de me recevoir, comme si c'était le meilleur moment de leur misérable journée. C'est celui du milieu qui gagne. Les portes s'ouvrent, et mon cœur se met à battre vingt fois plus vite. Mais je refuse de montrer cela à mon garçon. Cette partie de moi que je n'ai jamais voulu lui imposer. Ne laissez jamais votre enfant

voir votre peur. Tout le monde sait ça.

Pourquoi le cabinet de ma thérapeute se trouve au huitième étage ? Je ne peux pas le faire monter les escaliers avec ses petites jambes, et son petit ego ne va pas me permettre de le porter. Alors je suis obligé de me coltiner cet ascenseur et c'est le cas depuis qu'Olivia a insisté pour qu'on vienne là. Je suis de mauvaise humeur. Je sens une petite main se serrer dans la mienne, ce qui me sort de ma transe. Merde, je lui fais mal.

– Ça va, Papa ?

Ses yeux bleus montent le long de mon corps jusqu'à ce qu'ils soient verrouillés dans les miens. Ils sont pleins d'inquiétude, et je me déteste

immédiatement de lui causer le moindre souci.

– Comme sur des roulettes, mon doux.

Je me force à avancer, criant mentalement un mantra de mots encourageants alors que nous nous approchons de la porte de cette boîte infernale.

Concentre-toi sur Harry. Concentre-toi sur Harry. Concentre-toi sur ton petit homme.

– Tu veux prendre les escaliers ?

Sa question me choque. Il ne m'avait jamais demandé cela avant.

– Pourquoi je voudrais faire ça ?

Il hausse ses petites épaules.

– Je ne sais pas. Peut-être que tu

n'aimes pas les ascenseurs aujourd'hui.

J'ai l'impression d'être un idiot. Mon garçon de cinq ans essaye de m'aider. Est-ce que c'en est fini de lui cacher cette peur atroce ? Est-ce qu'il m'a compris ?

– On va prendre l'ascenseur, affirmé-je, m'avançant et appuyant sur le bouton du huitième étage, probablement plus fort que nécessaire.

Je suis déterminé à battre ce démon. Les portes se ferment, et la petite main d'Harry commence à serrer la mienne. Je regarde en bas, le voyant me scruter avec attention.

– À quoi tu penses ? demandé-je, bien que je ne veuille pas savoir.

Il me sourit.

– Je trouve que tu es très élégant aujourd’hui, Papa. Maman va aimer ce costume.

– Maman me préfère dans des vêtements décontractés, lui rappelé-je, riant quand il exprime sa désapprobation. Je redoute de me mettre à compter le nombre de costumes que j’ai achetés pendant toutes ces années, tous magnifiques, alors qu’elle continue de mettre des jeans tous les jours de la semaine.

L’ascenseur sonne, et les portes s’ouvrent sur la réception du cabinet de la thérapeute.

– On y est !

Il se précipite hors de l'ascenseur, me tirant avec lui. Mon battement cardiaque revient rapidement à la normale, et je me trouve bientôt traîné à travers la pièce vers le bureau de la réceptionniste.

– Bonjour ! dit Harry gaiement.

Mon garçon peut faire sourire la personne la plus triste au monde, j'en suis sûr. Et la réceptionniste de ma thérapeute est la personne la plus triste au monde. Elle est redoutable, mais elle s'adresse à mon fils comme s'il n'y avait pas de lendemain.

– Harry Hart ! Quel plaisir !

– Comment allez-vous, Anne ?

– On ne peut plus ravie de vous voir.

Voulez-vous vous installer ?

– Certainement. Viens, Papa.

Il m'amène vers deux fauteuils vides mais je ne reçois aucun sourire d'Anne alors que je hoche la tête pour la saluer. Son ton enjoué disparaît à la seconde où son regard passe d'Harry vers moi.

– Monsieur Hart, grogne-t-elle pratiquement, ne laissant pas de place à la conversation quand elle se concentre sur l'écran de son ordinateur et commence à taper sur son clavier.

Je ne l'aime pas.

Relevant mon pantalon, je m'assieds à côté d'Harry et passe un peu de temps à regarder ce qui nous entoure. C'est relativement calme, et c'est toujours le cas quand on est là en fin de journée.

Notre seule compagnie est cette dame nerveuse, connue sous le nom de Wendy, qui refuse de regarder qui que ce soit dans les yeux, pas même Harry quand il essaye de discuter avec elle. Il a abandonné maintenant, et il parle d'elle en l'appelant la drôle de Wendy.

– Je reviens dans un moment, me dit Harry, s'avançant vers le coin des enfants, où des briques de Lego sont bien rangées dans leur boîte. Cela va vite changer. Je me relaxe sur mon siège et le regarde soulever le couvercle et renverser les briques de partout, lançant un rapide coup d'œil vers la drôle de Wendy quand Anne lui donne l'ordre d'entrer dans le cabinet du docteur.

Elle se lève en toute hâte, nous laissant Harry et moi seuls dans la salle d'attente, avec Anne.

Je ferme les yeux et vois des saphirs partout – de beaux saphirs brillants et radieux, et des mèches blondes sauvages. C'est une beauté si rare et si pure que ça me dépasse de savoir qu'elle peut m'en honorer. Mais elle *est* mienne. Et chaque morceau ravagé de mon être lui appartient. J'accepte ça de bon cœur maintenant. Je souris, entendant les bruits des Lego venant de l'autre côté de la pièce. Et lui aussi est en train de sourire.

– Monsieur Hart ?

Je sursaute sur mon siège en entendant

cette voix impatiente, mes yeux grands ouverts pour voir Anne debout devant moi. Je me lève rapidement, n'aimant pas me sentir vulnérable sous ses yeux narquois.

– Oui ?

– Elle est prête à vous recevoir.

Elle renifle et se retourne, attrapant son sac à main derrière son bureau avant de disparaître dans l'ascenseur.

Je frémis, puis je vais chercher Harry, le trouvant à la porte, la main posée sur la poignée, prêt à entrer.

– Dépêche-toi, Papa ! On va être en retard.

Je me mets en branle et suis Harry dans le bureau, grimaçant quand je sens

les problèmes d'un million de personnes me frapper comme si j'étais un punching-ball. Cela flotte dans l'air, et ça me donne la chair de poule. Je n'arrive toujours pas à savoir pourquoi cela se produit à chaque fois. La pièce est somptueuse, avec du joli mobilier un peu partout. C'est chaleureux et accueillant, mais je me sens toujours mal à l'aise. Je déteste venir ici. C'est un problème, pourtant Harry adore ça, et la femme de ce bureau continue encore et encore de l'inviter. Personnellement, je pense qu'elle ressent un fort sentiment de supériorité à se savoir derrière cet énorme bureau en train de me regarder me tortiller devant elle.

Je rouspète dans ma barbe et pose mes fesses sur le fauteuil en face d'elle, et Harry fait de même, mais alors que je suis irrité et que je boude, lui sourit comme un possédé. Cela déstabilise un peu mon humeur massacrate, et le coin de mes lèvres se redresse un peu.

– Bonjour, Harry, dit-elle. Sa voix est mielleuse, toute douce et calmante.

Je ne peux pas la voir, je ne peux que l'entendre, mais quand son fauteuil pivotant commence à tourner et qu'elle entre dans mon champ de vision, sa beauté me stupéfait pendant quelques instants. Et tant pis si ma queue commence à danser dans mon pantalon.

– Salut, Maman, chante Harry, ses

yeux enjoués et heureux maintenant que sa mère est aux petits soins pour lui. On est venu pour te ramener à la maison. Tu as passé une bonne journée ?

Elle lui lance un sourire éblouissant, ses yeux bleus parfaitement assortis à ceux de mon garçon scintillant comme des diamants.

– J’ai passé une merveilleuse journée, et c’est encore mieux maintenant que vous êtes là.

Elle dirige ses yeux délicieux dans ma direction. Ses joues rougissent. Je veux lui sauter dessus et la vénérer sur-le-champ. Son large sourire devient évasif, et elle croise les jambes.

– Bonsoir, monsieur Hart.

Je serre mes lèvres et m'agite dans mon fauteuil, essayant de reprendre mes esprits pour ne pas paraître trop excité devant mon fils.

– Bonsoir, madame Hart.

Tous les éclats de lumière qui ont envahi nos vies depuis que l'on s'est rencontrés entrent en collision et explosent en un magnifique feu d'artifice. Mon dos se tend et les battements de mon cœur s'accélèrent. Cette femme, pure, brute et innocemment parfaite, m'a donné plus de plaisir que je ne le pensais possible. Pas seulement dans l'intimité, mais aussi par la joie pure que je ressens en étant l'objet de son affection. Je suis le centre de son

monde. Et elle est le cœur absolu du mien.

Je regarde Harry descendre de sa chaise pour s'avancer vers l'étagère de livres.

– Comment s'est passée ta journée ? lui demandé-je.

– Fatigante. Et j'ai besoin d'étudier encore un peu en rentrant à la maison.

Il me faut faire un effort incommensurable pour m'empêcher de lever les yeux au ciel, sachant que je vais être attaqué par son insolence si je lui montre mon exaspération. Ce job n'est qu'à mi-temps, mais elle n'a pas besoin de travailler là.

Elle insiste pour dire que c'est bien

pour ses études, que ça lui permet de se faire une idée de ce à quoi elle pourra s'attendre quand elle aura obtenu son diplôme de thérapeute, mais je ne la vois que s'épuiser mentalement. Je ne peux l'en empêcher, cependant. Elle veut aider les gens.

– Tu auras un bureau comme ça ?

Je pose mes yeux sur le bureau de son partenaire. On s'en sert chaque mercredi à six heures.

– Il faudrait.

Je retourne mes yeux sur elle, avec un rire malicieux.

– Je pourrais encore t'appeler ma thérapeute quand tu en seras devenue une ?

– Non, ça serait un terrible conflit d'intérêts.

Je prends un air renfrogné.

– Mais tu m'aides à me déstresser.

– Pas vraiment d'un point de vue professionnel !

Elle rit, puis baisse sa voix, se penchant sur le bureau.

– Ou tu es peut-être en train de suggérer que je devrais permettre à tous mes patients de me vénérer ?

Ma surprise est évidente.

– Personne d'autre ne peut te goûter, dis-je, cette pensée me plongeant dans un énervement que je n'avais pas senti depuis un long moment.

Mais je l'oublie complètement quand

Harry revient sur la chaise près de moi, me regardant avec un air curieux et mignon.

– Ça va, Papa ?

Je passe ma main dans ses cheveux, ignorant Olivia qui est en train de ricaner derrière le bureau.

– Parfait, mon pote.

– Tu es prête à rentrer à la maison, Maman ? demande-t-il.

– Pas encore.

Elle prend la télécommande et je m'attends immédiatement au pire.

– Ça vous dit ? demande-t-elle dans un sourire narquois.

Je peux imaginer le regard de mon fils à côté de moi alors que je fixe ma

douce, et je me tourne lentement vers lui, trouvant cet habituel regard exaspéré qui tracasse son magnifique visage.

– Je crois que nous n’avons pas le choix, lui rappelé-je, sachant qu’il le sait déjà.

– Elle est folle, dit-il comme si ça l’épuisait déjà.

– Je suis d’accord.

Je ne peux rien faire de mieux que de confirmer, parce qu’il a raison, et je prends sa main quand il la tend vers moi.

– Tu es prêt ?

Il hoche la tête, et nous nous levons tous les deux, alors qu’Olivia appuie sur un bouton qui redonne vie à la pièce.

Nous restons immobiles, malgré les premières notes de « Happy » de Pharrell Williams, et je regarde la femme de notre vie sauter, tout enthousiaste, et enlever ses Converse.

– Allez, mes beaux gosses ! chante-t-elle, faisant le tour de son bureau pour nous prendre les mains. Désstressons-nous.

J'aurais tellement de choses à dire pour m'y opposer, mais un rapide coup d'œil menaçant de ma femme me dit de la fermer. Mes lèvres pointent en avant dans une moue boudeuse.

– Je crois que...

Je ne peux pas m'en empêcher, mais je suis arrêté lorsque sa paume se

plaque sur mon visage.

Elle sourit et s'approche, gardant sa main là où elle est.

– J'ai acheté les vertes et noires tout à l'heure.

Mes yeux s'écarquillent et mon sang se réchauffe.

– Et des fraises ? marmonné-je contre sa main, repoussant des tremblements d'excitation quand elle hoche la tête.

Je souris derrière sa main et prépare mentalement mes plans pour la suite. J'y inclus évidemment de la vénération. Des heures et des heures de vénération.

– On peut danser maintenant ? demande Harry, attirant notre attention vers lui alors qu'il est en train

d'attendre impatiemment sur le côté.
Contrôlez-vous, bredouille-t-il.

Nous rions, et chacun de nous prend l'une de ses mains pour former un cercle.

– C'est parti, dis-je, me motivant pour ce que je vais endurer.

Nous passons un moment à nous jeter des petits regards excités, souriant, attendant qu'Harry fasse le premier pas. Mon garçon commence à chanter, criant à tue-tête les paroles comme si son petit corps était pratiquement pris de spasmes. Il lâche nos mains et lève les bras au ciel, fermant les yeux alors qu'il commence à sauter dans le bureau comme un petit maboul. Je n'avais

jamais vu quelque chose d'aussi merveilleux.

– Allez, Papa ! crie-t-il, en sautillant jusqu'au canapé avant de se mettre à bondir sur les coussins. Je ne peux m'empêcher de ressentir cette légère gêne en le voyant aussi bordélique et négligent, mais je me soigne. Et puis, nous rangeons toujours avant de partir.

– Oui – Olivia me donne un coup de coude, en souriant – allez, on se lâche monsieur Hart.

Je commence à bouger mes épaules nonchalamment.

– Comme vous voulez.

Je me débarrasse de ma veste alors qu'un sourire roublard se forme

lentement sur mon visage. Elle tombe au sol, mais je la laisse exactement où elle est et cours vers mon fils, tirant Livy derrière moi.

– Fais-moi de la place ! je crie en me catapultant sur le canapé avec lui.

Le son de ses ricanements et son air enjoué m'incitent à continuer. Je fais n'importe quoi, secouant la tête et faisant tourner Livy sur elle-même devant moi. Dieu sait à quoi peuvent ressembler mes cheveux.

– Woouoohooooo ! s'époumone Harry en sautant pour descendre du canapé. Le bureau, Papa !

Je me mets immédiatement en branle, courant à travers le bureau à nouveau. Je

lève son petit corps et le rejoins sur l'énorme meuble.

– Vas-y, Harry !

– Ouaaaaais !

Ses jambes partent dans tous les sens, envoyant les piles de papiers partout.

Et je m'en fous royalement.

Il pleut des papiers blancs, nous faisons quelques étranges pas de danse, et nous rions en chantant les paroles que nous connaissons. C'est le paradis.

Mes anges et moi sommes dans notre bulle de bonheur, mais notre bulle est maintenant énorme. Et rien ne peut la faire exploser.

La musique commence à s'arrêter, mais pas notre énergie. Nous bougeons

toujours comme des déchaînés lorsque « Happiness » de Goldfrapp commence à se faire entendre et qu'Harry crie d'excitation.

– Oh wow ! dit-il en haletant, repoussant les mèches qui tombent sur son front. Ma préférée !

Je suis tiré aux pieds du bureau, et nous formons tous les trois un cercle à nouveau. Je sais ce qu'il va se passer. Et je sais que je vais avoir la tête qui tourne. Il n'y a qu'une chose qui peut arrêter l'inévitable, et je verrouille mes yeux sur Olivia alors qu'Harry commence à faire tourner notre petit cercle. Il est toujours à fond dans son truc, alors il ne va pas remarquer que

mon attention est complètement portée sur sa mère. Et la sienne sur moi.

Harry chante à tue-tête alors que nous tournons encore et encore, et Olivia et moi ne nous concentrons que sur nous.

– Je t’aime, lui dis-je du bout des lèvres dans un sourire en coin.

– De tout mon être, Miller Hart, me susurre-t-elle en retour, me gratifiant de son sourire radieux.

Mon Dieu, qu’ai-je fait pour la mériter ?

Je suis tout transpirant quand la musique s’arrête enfin et, poursuivant notre tradition familiale, nous nous écroulons sur le sol les uns sur les autres, épuisés. Nous cherchons notre

souffle, nos poitrines lourdes, Harry continuant à ricaner avec sa mère.

Je souris en regardant le plafond.

– J’ai une requête, marmonné-je essoufflé, résistant à l’envie de regarder le visage souriant d’Harry lorsqu’il entend ces mots.

Il n’y a qu’une seule bonne réponse à cette demande.

– On ne cessera jamais de t’aimer, Papa, répond-il en hâte, plaçant sa main sur mon bras.

Je laisse tomber ma tête sur le côté pour le voir.

– Merci.

– On a une demande, aussi.

Je prends une grande inspiration et

aspire cet air qui n'est composé que d'un bonheur pur et éternel.

– Jusqu'à ce que j'aie rendu mon dernier souffle, mon doux.

Mon monde se recentre, et tout redevient parfait à nouveau.

Olivia Taylor a transformé mon monde méticuleux en un putain de chaos. Mais c'était réel. *Elle* était réelle. Ce que j'ai ressenti avec elle était réel. À chaque fois que je l'ai vénérée, j'ai senti mon âme devenir un peu plus pure. C'était magnifique. Cela voulait dire quelque chose. Hormis un seul épisode regrettable, nos ébats amoureux ne se sont jamais résumés au simple entrechoquement de corps l'un dans

l'autre dans le but d'atteindre l'objectif ultime.

Le plaisir. La jouissance.

Notre intimité n'a jamais été automatique non plus – pas dans le sens où mon corps prendrait le dessus sur moi pour juste... faire des trucs. Mais *ç'a été* automatique dans le sens où, au final, *ç'a été* naturel. Sans effort.

C'était censé m'arriver à moi.

Une nuit se transforme en une vie.

Et encore, cela ne suffira pas. *Tout* avec Olivia et Harry ne sera pas assez long. Mon nom est Miller Hart.

Je suis le meilleur dans ma catégorie.

Mais meilleur parce que je suis le plus heureux des hommes.

Je n'ai pas besoin d'en dire plus.
Je suis libre.

REMERCIEMENTS

Il y a un moment, j'ai décidé de mettre mon âme sur papier pour que tout le monde puisse la découvrir. Il me paraît un peu absurde, maintenant, d'avoir cru que personne ne voudrait lire mon premier roman, *This Man*. Et me voilà aujourd'hui. Deux ans ont passé depuis que j'ai commencé à emprunter cet incroyable chemin, me préparant à plonger dans mon sixième roman. Je ne vais pas commencer à questionner les dieux du destin. Si mon destin est de

vous emporter dans le royaume de mon imagination et de vous aider à la vivre à travers mes mots, alors je le ferai avec plaisir pour le restant de mes jours.

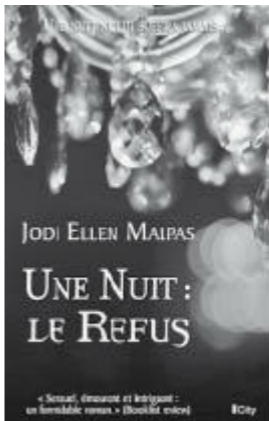
À tous mes lecteurs dévoués, merci de me permettre de bousculer vos émotions. Comme toujours, j'éprouve énormément de gratitude pour tous ceux qui travaillent en coulisses pour permettre la sortie de mes histoires, et particulièrement pour mon éditeur à Grand Central, Leah. *Dévoilée* m'a tout pris émotionnellement. J'étais épuisée, et elle a été présente à chaque moment du processus pour m'aider à atteindre la conclusion de l'épopée de Livy et Miller.

Maintenant, vous devez vous perdre
une dernière fois dans le monde de
Miller Hart.

Rendez-vous de l'autre côté.

JEM

xxx



Jodi Ellen Malpas

Une nuit : la Promesse

Livy le remarque dès qu'il entre dans

le café : magnifique, avec un beau visage aux yeux bleus. Quand Miller s'en va, la jeune femme pense qu'elle ne le reverra jamais. Jusqu'à ce qu'elle trouve son petit mot laissé sur une serviette.

**Une seule nuit de passion ne lui
suffira jamais...**

ISBN : 978-2-8246-0555-5

Une Nuit : le Refus

Miller est sûr de lui, beau et incroyablement riche. Livy est fascinée par cet homme qui comble ses désirs comme personne ne l'a

jamais fait. Aucun retour en arrière n'est possible.

**Une nuit n'a pas suffi à combler
leur obsession.**

ISBN : 978-2-8246-0605-7

www.city-editions.com

[1]. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.